Digitized by Google

Digitized by Google

VOIX PROPHÉTIQUES

OU

SIGNES, APPARITIONS ET PRÉDICTIONS

RECUEILLIS PRINCIPALEMENT DES ANNALES DE L'ÉGLISE

TOUCHANT LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DU XIXe SIÈCLE
ET L'APPROCHE DE LA FIN DES TEMPS

PAR

L'ABBÉ J.-M. CURICQUE

Prêtre du diocèse de Metz
Membre de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle
Membre correspondant de la Société Historique
de Notre-Dame-de-France

Vox clamantis in deserto: Parate viam Domini, . . Et videbit omnis caro salutare Dei.
Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur... Et toute chair verra le salut de Dieu.
(S. Luc. III. 4-6.)

TROISIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS
Victor PALMÉ, Éditeur
25, rue de Grenelle-St-Germain 25

BRUXELLES
Victor DEVAUX, Éditeur

LUXEMBOURG
Pierre BRUCK, Éditeur

1871

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Nota. — Nous recevrons avec la plus vive gratitude les remarques, renseignements et documents imprimés ou manuscrits, d'une authenticité hors de doute, que nos bienveillants lecteurs auraient à nous communiquer au sujet des *Voix Prophétiques* dont nous offrons un exemplaire contre l'envoi de pièces d'une certaine importance non encore en notre possession, qu'on voudrait laisser quelque temps à notre disposition.

Pour plus de sûreté, mettre ces envois à l'adresse de notre éditeur, M. Victor Palmé, rue de Grenelle-St-Germain, 25, à Paris, ou de M. Pierre Bruck, éditeur, à Luxembourg.

A

NOTRE-DAME-DE-LUXEMBOURG

VÉNÉRÉE SOUS LE TITRE DE

CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

TRÈS-HUMBLE, TRÈS-DÉVOT ET TRÈS-FILIAL

HOMMAGE

de ces Voix Prophétiques

DE LA PART DE L'AUTEUR.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Le moment est solennel : *voici l'heure de la puissance des ténèbres*, selon une récente allusion de l'auguste Pie IX ! Il importe donc que le lecteur ne se méprenne point au sujet de la pensée dominante de ce recueil. Nous la trouvons parfaitement rendue dans ces mots, trop peu compris aujourd'hui, de l'apôtre saint Paul aux Corinthiens : « *Prophetiæ in signum* « *fidelibus, les Prophéties sont un signe* » — fait du ciel — « *aux fidèles* » — pour mieux assurer leur salut et celui de leurs frères.

Après dix-huit siècles de christianisme, l'ennemi de tout bien, père du mensonge et fauteur de la révolution, est parvenu à tromper, à l'aide de la fameuse formule du *progrès indéfini*, *des idées modernes*, et du *libéralisme catholique* soi-disant, non plus une ou deux victimes mais presque toute la génération contemporaine et, sans rien exagérer dans ce triomphe inouï de satan, nous voyons le monde partagé, dans la vie pratique, en deux camps seulement, comme au temps de l'apôtre, le camp des fidèles du Christ, *Christi fideles*, et celui des infidèles, baptisés ou non, *hommes animalisés*, infidèles au Christ, et précurseurs des sectateurs de la Bête.

Ces *voix Prophétiques* ne sauraient en conséquence vraiment intéresser que le béni troupeau des *élus*, hélas ! si peu nombreux, même de nos jours, eu égard

à la multitude innombrable des baptisés. Sans nous détourner d'aucun des *appelés*, nous allons de préférence aux catholiques dignes du nom de fidèles ; et parmi eux nous recherchons, avec toute l'avidité du prosélytisme apostolique, les fidèles disciples de Celui qui, *doux et humble de cœur, rendait grâces à son Père pour tant de mystères cachés aux sages et aux prudents* du monde, *mais révélés* aux âmes simples et droites, redevenues par vertu semblables *aux petits enfants, et revelasti ea parvulis !*

C'est que l'esprit de *charité* dont abondent ces privilégiés du Seigneur *croit volontiers toutes choses* ayant rapport au bien des âmes, selon le sens d'une autre parole du grand apôtre : *Caritas omnia credit :* car, ainsi que l'explique admirablement saint François de Sales, *les âmes aimantes et bien faites* ont plus de disposition et trouvent plus de suavité à croire qu'à douter ; elles ne pensent pas aisément qu'on mente et, s'il n'y a des marques apparentes de fausseté en ce qu'on leur représente, elles ne font pas difficulté de l'admettre, surtout quand il s'agit des choses qui exaltent et qui manifestent l'amour de Dieu envers les hommes. Ainsi peut-on s'expliquer clairement l'incrédulité de nos rationalistes et de nos libres penseurs, libertins d'autrefois, qui rejettent même les enseignements et les prophéties des Livres-Saints ; ainsi encore se comprennent sans peine et les dédains des chrétiens philosophes pour qui Dieu est censé rester muet depuis Jean-Baptiste et les apôtres, et l'extrême réserve d'une foule de personnes au cœur étroit ou méticuleux, en qui les Hildegarde, les Catherine de Sienne, les Marie Lataste ne feront jamais luire un rayon d'espérance et de consolation.

Nous ne recherchons donc nullement un succès dû à la curiosité et nous le disons nettement ici, ces pages ne visent ni au style, ni à l'érudition, ni à la politique, ni à autre chose, mais uniquement à l'édification des fidèles. Nous avons essayé de mettre en lumière combien le Seigneur, Dieu des miséricordes, veut, par le *don de prophétie*, verser d'onction et de suavité sur les plaies si douloureuses de l'Église vers la fin du XIX siècle ; car *Dieu est amour*, ainsi que le Disciple bien-aimé se plaît à le redire : s'il frappe si longtemps ses enfants, il les console d'avance par les splendides perspectives de l'avenir ; s'il abreuve les fidèles du Christ de tant d'amertumes et de larmes, sans distinction apparente entre les justes et les pécheurs, il a soin de dévoiler aux premiers les grandes lignes des plans admirables de sa Providence ; si enfin il humilie et prosterne les siens si avant dans la poussière, il les met sur la trace des diamants mystiques qu'ils retireront de tant d'abaissements.

Aussi nous n'avons pas craint de nous arrêter dans le cours de ce livre, devant plusieurs saints personnages dont nous redisons la vie d'immolation aussi bien que les enseignements prophétiques. Nous voulons avant tout être pratique : en aidant nos lecteurs à prévoir le danger de la grande épreuve qui va prochainement éclater sur le monde, nous avons saisi l'occasion de leur démontrer combien la vie réparatrice des âmes pieuses sait abréger et mitiger les châtiments divins, sinon les détourner, et combien les prières et les bonnes œuvres des justes peuvent hâter le triomphe définitif de l'Église. L'angélique Anne-Catherine Emmerich est un exemple à citer entre mille touchant cette efficacité de la vie de réparation illuminée de l'esprit prophétique.

Quelques lecteurs se plaindront peut-être de notre réserve vis-à-vis des prophéties politiques. Mais ils ignorent sans doute que nous desservons une paroisse de la Lorraine-Allemande où la prudence du serpent doit s'allier en ce moment de bien près à la simplicité de la colombe. Et d'ailleurs certains faits politiques à venir gagnent, pour ne pas trop diviser les esprits, à rester dans un mystérieux demi-jour : ainsi nous croyons aux magnifiques destinées de la Maison de France ; la Fleur blanche, par son dévouement à l'Église, sera l'instrument sauveur de la société ; mais quand il s'agit d'acclamer d'avance par son nom ce grand Monarque de la Prophétie, nous sommes ramenés invinciblement à ces mots de la sœur Marianne : « Pendant quelque temps, on ne saura pas à qui l'on « appartiendra; mais ce ne sera pas celui qu'on croira « qui règnera ; ce sera le sauveur accordé à la France « et sur lequel elle ne comptait pas. »

Nous regrettons ici une seule chose, c'est de n'avoir pas eu le temps de soigner davantage le style des *Voix Prophétiques;* bien que le style ne soit à nos yeux qu'une œuvre de surcroît, nous n'aimons pas d'enchasser des perles précieuses dans un métal sans valeur, ni les joyaux du don de prophétie dans des phrases souvent à peine crayonnées.

Le temps nous a malheureusement fait défaut, soit pour mettre la dernière main à cette nouvelle édition, soit pour en surveiller nous-même l'impression ; quelquefois aussi nous avons manqué de certains renseignements désirables, nos lettres n'étant pas toujours parvenues à leur adresse ou n'ayant pas chaque fois obtenu de réponse.

Que l'indulgence du lecteur tienne donc compte de

la situation qui nous était faite ; et que de plus les personnes assez au courant des prophéties, pour avoir des remarques à nous faire ou des documents, imprimés ou manuscrits à nous communiquer, ne craignent pas de nous prêter leur concours bienveillant dans l'œuvre d'édification que nous poursuivons avec joie, malgré ses difficultés, tant nous avons rencontré de sympathie et d'encouragements parmi le clergé et les fidèles. Que les âmes pieuses veuillent aussi se souvenir de nos misères devant le Seigneur et nous aident parfois d'un fraternel *Ave Maria.*

Nous avons terminé la première édition de ce recueil à l'ombre des autels de NOTRE-DAME-CONSOLATRICE-DE-LUXEMBOURG, en priant la douce Reine de la Paix de le bénir. Elle nous a exaucé au-delà de toute attente pouvons-nous mieux faire que de laisser à ses pieds l'hommage des nouvelles éditions des Voix Prophétiques ? Si donc notre livre opère encore quelque bien dans les âmes, s'il contribue, pour sa part, à éclairer les esprits, à relever les cœurs et à communiquer aux âmes de bonne volonté le feu sacré du saint amour et de l'immolation volontaire, que la gloire en revienne uniquement à Notre-Seigneur, par Marie, Mère de grâce et de miséricorde, Reine des prophètes, Consolatrice des affligés !

Terminé à la Chartreuse-de-l'Immaculée-Conception, de Bosserville, le 29 août 1871, en la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Conformément aux décrets du Saint-Siége Apostolique, formulés notamment par le pape Urbain VIII, de glorieuse mémoire, nous déclarons, en ce qui concerne les personnages vénérables et les signes, apparitions et prédictions dont il est question dans ces *Voix Prophétiques* et sur lesquels l'Église ne s'est pas encore prononcée, que nous n'entendons donner à toutes et chacune de nos appréciations qu'une valeur purement humaine et privée, laissant au lecteur pleine liberté de jugement et, par dessus tout, nous soumettant en tout ce que de droit aux décisions de notre Mère la Sainte-Église.

De même, ce qu'à Dieu ne plaise, s'il nous était arrivé d'émettre à notre insu, dans l'une ou l'autre de ces pages, un fait, une idée ou un sentiment contraire à la vérité ou à la sainte doctrine, nous réprouvons d'avance toute erreur de ce genre, étant bien résolu d'en faire disparaître la trace conformément à la volonté de nos supérieurs.

INTRODUCTION.

Il n'est pas hors de propos de nous entretenir ici quelques instants des prophéties modernes en général, c'est-à-dire des prédictions faites depuis l'établissement de notre sainte religion, mais en dehors et à la suite des Prophéties Bibliques. Un trait récent, qui nous est arrivé à nous-même, fera comprendre aux plus impatients de nos lecteurs combien il est nécessaire de mettre dans tout son jour la véritable doctrine de l'Église touchant le don de prophétie.

La première édition des *Voix Prophétiques* venait, depuis quelques heures seulement, de sortir de presse. Comme nous en avions surveillé les épreuves sur place, nous étions heureux de reprendre aussitôt le chemin de notre paroisse. A peine installé dans l'omnibus, nous nous trouvâmes en face d'un inconnu appartenant, selon toute apparence, à la classe éclairée ; du moins, la face rehaussée d'un pince-nez, ce personnage jouissait-il de la faculté de lire clairement et à distance. Or, nous venions, sans penser à rien, de laisser à côté de nous en évidence quelques-unes de nos brochures.

« *Voix Prophétiques* », lut, à part lui, l'indiscret, et tout spontanément il nous lança sa bordée d'homme du progrès : « Des prophéties, se récria-t-il tout haut, à notre adresse, des prophéties! On devrait absolument interdire de telles publications... Elles sont d'ail-

leurs prohibées par l'Église... Toutes ces prophéties sont pour le moins inutiles... »

« Inutiles, reprimes-nous sans lui laisser le temps d'aller plus loin ; inutiles seulement aux grands esprits. »

« Aux grands esprits ! » murmura le personnage, et comprenant sans doute que sa science était en danger de tomber dans les épines, il se mit à déplier son journal et acheva ainsi à maugréer contre les prophéties dans le plus inviolable silence.

Nous venions d'entendre le fidèle écho de toutes les sottises et de toutes les exagérations qui se débitent même parmi les catholiques au sujet du don de prophétie. Combien de fois, depuis lors, n'avons-nous pas lu ou entendu les mêmes attaques, avec plus de forme, mais de la même nullité de fond ? Il y a donc là une double question à résoudre, question de doctrine au sujet des prophéties modernes en elles-mêmes question de droit, relative à leur publication.

I.

Les prophéties modernes considérées en elles-mêmes nous donnent principalement à étudier leur nature et leur permanence dans l'Église, la méthode à suivre pour constater leur authenticité, enfin la manière de les interprêter sûrement et utilement. Voici en peu de mots ce qu'il importe aux fidèles de connaître sur ces différents points.

1° Les prophéties modernes, c'est-à-dire, *les prédictions certaines des événements futurs, faites en dehors de toute prévision humaine,* qui ont eu lieu dans

l'Église depuis la prédiction de l'Évangile jusqu'à nos jours, sont du nombre de ces dons surnaturels que l'Esprit-Saint a assurés d'une manière permanente aux fidèles du Christ. Les épîtres de saint Paul aussi bien que la tradition catholique l'attestent. Nous avons même été étonné de l'insistance que l'Apôtre des nations met à parler dans plusieurs de ses lettres du don de prophétie et des prophètes de la loi nouvelle. Après avoir, par exemple, en écrivant aux Corinthiens, établi la permanence de la prophétie parmi les fidèles, il en indique la portée en disant que « si le don des langues « est un *signe* accordé pour la sanctification des infidè- « les plutôt que des fidèles, le don de prophétie est « au contraire un signe pour les fidèles (1) plutôt que « pour les infidèles. » Et en effet, dans la périlleuse traversée de la barque de Pierre à travers le monde jusqu'à la fin des siècles, il est de la piété du Seigneur et de sa divine compassion de nous rassurer à l'approche des tempêtes, par des signes certains, que le calme reviendra et que la barque bénie n'en voguera que plus heureuse vers de nouvelles conquêtes. « Dans le Nouveau Testament, écrit Ribéra, l'historien de sainte Térèse, la lumière prophétique fut répandue avec beaucoup plus d'abondance que sous l'Ancien, parce que c'était sous la nouvelle alliance que devait s'accomplir et que s'accomplit de fait la prophétie de Joël : « *Je répan- « drai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles « prophétiseront.* »

Philippe, l'un des sept diacres élus par les Apôtres, eut quatre filles vierges qui furent prophétesses. Le don de prophétie était si ordinaire parmi les chrétiens

(1) I Cor., Ch. 12 et Ch. 14.

à cette époque, que saint Paul dut donner des avis aux Corinthiens pour régler la manière dont les femmes et les hommes devaient prophétiser dans l'Église. Saint Justin, martyr, écrit dans le *Dialogue avec Triphon* que la grâce de prophétie s'était conservée dans les églises jusqu'à son temps. Saint Thomas dit que, depuis les Apôtres, il y a eu dans tous les temps, dans l'Église de Dieu, quelques membres qui ont possédé l'esprit de prophétie, et il allègue à son appui l'autorité de saint Augustin qui, au livre V de la *Cité de Dieu*, chapitre 26, raconte que l'empereur Théodose se voyant serré de très-près par ses ennemis, envoya quelqu'un vers Jean, moine d'Égypte, qui était signalé par le don de prophétie, et qu'il apprit de lui qu'il devait remporter une grande victoire, comme en effet il la remporta. Cette grâce de prophétie s'est toujours continuée jusqu'à nos temps, soit dans les saints, soit dans les saintes, ainsi que leur histoire le démontre (1).

Les grandes époques de la Sainte-Église ont été particulièrement favorisées de cette assistance de l'esprit prophétique. Prenons pour exemple le temps de la ruine de Jérusalem et celui de la chute définitive de l'idolatrie dans l'Empire romain, ainsi que les jours à jamais néfastes de la Révolution française.

Vers l'époque de la dernière guerre des Juifs contre les Romains, le fils d'Ananus, un simple homme des champs, était venu à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Arrivé au temple, une inspiration subite le saisit et il se mit à crier malédiction, alors que Jérusalem florissait encore dans la paix et dans l'opulence.

(1) *Vie de sainte Térèse*, liv. IV, ch. 5.

Et il commença à parcourir tout le pays, les villes, les bourgades, les campagnes, répétant jour et nuit son cri lugubre. Cela dura ainsi des années. Enfin arriva la dernière révolte des Juifs contre les Romains, bientôt suivie du siége lamentable de Jérusalem. Le prophète de malheur envoyé à la nation coupable du sang de Jésus-Christ, se renferma alors dans la ville pour y continuer jusqu'au bout sa triste mission. Il n'avait plus que ce cri sinistre sur ses lèvres : *Malheur au temple ! Malheur à Jérusalem ! Malheur au peuple !* Puis un jour il ajouta à sa triple malédiction : *Et malheur à moi-même !* et il tomba mort sous le coup d'une pierre lancée par une machine de guerre. Pendant sept ans, tous les jours, à toute heure, en quelque sorte à tout instant, il avait répété son épouvantable menace, malgré la défense des magistrats, les railleries des esprits forts et les dédains de la foule insouciante et obstinée. Sa prophétie ne sauva ni le temple, ni Jérusalem, ni la nation ; mais jusqu'au bout de son existence politique, le peuple juif put se sentir sous la main de son Dieu à la fois miséricordieux et juste (1).

Deux siècles plus tard, alors que dix persécutions générales avaient ensanglanté le monde romain de l'occident à l'orient, le divin Maître toucha les lèvres de l'un des plus nobles martyrs de la persécution de Dioclétien, pour annoncer enfin à son Église que le monde païen allait être vaincu sans retour. Après vingt-huit années de tourments de la part de ses bourreaux, le saint évêque d'Ancyre, Clément, avait été furtivement soustrait à ses fers et, à l'aurore du jour de

1) Josèphe, *Antiq.* l. XX.. c. 8.

l'Épiphanie de l'an 309, il venait de célébrer les saints mystères et d'y rompre et le pain eucharistique et celui de la parole sainte. Puis, voyant dans l'assistance beaucoup de fidèles qui tremblaient à la pensée des violences qu'on allait peut-être aussi exercer contre eux-mêmes, il se sentit saisi de l'esprit prophétique pour relever leur courage et calmer leurs alarmes, en les assurant qu'aucun d'eux ne périrait plus dans les supplices.

« Il n'en est que deux d'entre vous, continua le « martyr, qui doivent quitter avec moi cette vie mor- « telle ; nous partirons ensemble, mais nous léguerons « la paix à nos frères. Bientôt va cesser la fureur des « gentils contre le nom chrétien : l'empire jouira d'un « calme profond, les villes et les campagnes seront « comme inondées des douces lumières de l'Évangile ; « le Christ sera connu partout ; les Églises s'ouvriront « et les temples des idoles seront fermés ; on fuira les « autels des faux-dieux, et les craintes auxquelles « vous êtes en proie maintenant, s'évanouiront sans « retour. Avant peu ma parole sera accomplie ; beau- « coup d'entre vous en seront les heureux témoins. »

Le saint martyr avait dit vrai : à peu de jours d'intervalle, sa tête tombait sous le glaive des tyrans dont la rage immola encore ses deux diacres, mais l'ère des persécutions était close (1).

Aux approches de la Révolution française, les avertissements prophétiques ont retenti partout ; mais jamais peut-être l'incrédulité avait montré autant de dédain pour la voix du Seigneur : presque personne n'avait des oreilles pour entendre ce que l'esprit de

(1) Grenade, *Introduction au Symbole*, II part., ch. 22.

Dieu dictait à un père Nechtou, à une sœur de la Nativité. Nous rappellerons ici un trait frappant arrivé alors dans notre chère ville de Metz, au couvent de la propagation de la foi dont l'origine remontait à Bossuet.

Une religieuse eut une vision, pendant le chant du *Magnificat* le jour des Rois, et il lui fut montré toutes les horreurs qui allaient ensanglanter le trône et l'autel.

« En l'année 1787, écrit-elle, le jour de l'Épiphanie qui est l'une de nos fêtes patronales, comme nous étions à vêpres, il me sembla tout-à-coup, pendant le chant du *magnificat*, voir la France tomber dans un chaos épouvantable : les Évêques étaient chassés de leurs siéges, les couvents détruits, les prêtres persécutés. Dès que l'office fut terminé, je rentrai dans ma cellule. Là, la face contre terre, les lèvres collées sur un crucifix, je fondis en larmes et je conjurai le Seigneur de conserver la foi à ma patrie. Ce pressentiment fit sur moi une impression si profonde que, quoique plus de trente ans se soient écoulés depuis cette époque, mon âme est encore tout émue quand j'entends chanter le *magnificat* sur le même ton qu'on le chantait en ce jour de l'Épiphanie (1).

Singulière coïncidence, l'un des frères de cette religieuse renversa de fond en comble la Chartreuse de Bettel, tandis que l'une de ses sœurs, madame de Méjanée devint la fondatrice d'une nouvelle Congrégation de religieuses sous le nom de sœurs de Sainte-Chrétienne.

(1) Vie de Madame de Méjanée par Mgr Chalandon, p. 341, Metz, chez Pallez-Rousseau.

Nous avons cité ces quelques faits afin qu'aucun de nos lecteurs ne vienne à s'étonner de l'abondance merveilleuse des prophéties à l'époque si critique entre toutes que nous traversons, les pieds comme sur la lave brulante d'un volcan toujours en ébullition.

2° Mais comment nous assurer de l'authenticité de ces prédictions ? Nous avons la voie d'autorité et celle de raison.

Bien que l'Église se soit très-rarement prononcée sur les prédictions non encore accomplies, ce qui du reste n'est pas nécessaire pour qu'elles atteignent leur but, son jugement intervient en quelque sorte indirectement en leur faveur par les honneurs du culte décernés à bien de leurs auteurs, comme sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne, saint Léonard de Port-Maurice, la vénérable Anna-Maria Taïgi. Beaucoup des prophéties qu'ils ont faites, s'étant d'ailleurs déjà réalisées, il est tout à fait à présumer que les autres, bien et dûment constatées, se réaliseront à leur tour.

Souvent encore les auteurs de ces prophéties sont morts en odeur de sainteté comme ils ont vécu dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, sans que l'autorité de l'Église se soit toutefois prononcée sur eux; ou bien ces personnages sont encore en vie et répandent autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ; alors encore, il n'y a point de témérité à prêter foi à un vénérable Holzhauser, à une Marie Lataste, à un père Bernard Paoloto, une stigmatisée comme la vénérable veuve Palma, d'Oria en Italie, etc.

C'est souvent bien à tort que l'on ne veut point ajouter foi aux prédictions de personnes sans fortune et sans nom dans le monde, mais dont *la conversation est*

dans les cieux, selon un mot de l'Apôtre. Nous rappelons à ce propos une prophétie en action qui est à peu près tombée dans l'oubli et n'a reçu que l'an dernier l'infaillible témoignage des faits. C'est celle du pieux Georges Jager, un pauvre infirme de Strasbourg, mort saintement en 1829, à l'âge de vingt-deux ans. Une personne de qualité était venue le voir peu de mois auparavant. Saisi devant elle de l'esprit prophétique, il dit : « La sainte Mère qui jusqu'à présent a été la « protectrice de la France, l'abandonnera bientôt. » Puis il saisit une clef, la jeta à terre et la foula aux pieds en disant: « *Voilà les clefs de l'Alsace que je foulerai aux pieds* » (s'en est-on souvenu depuis la guerre de 1870?). Il prit ensuite une aune et dit : « Voyez, la mesure était jusque là (montrant la moitié de l'aune), et à présent elle est au bout.» Et mesurant deux aunes à partir de la clef: « *Voyez*, ajouta-t-il, *il n'y a pas plus loin pour moi de Strasbourg à Paris !*» Et de fait la distance de Strasbourg à Paris ne fut guère pour les Prussiens qu'une longueur de deux aunes.

Mais est-ce tout? nous tremblons que la seconde moitié de cette prophétie en action ne vienne seulement à se réaliser. Il prit ensuite un verre qu'il remplit à moitié d'eau : « Cette eau représente, dit-il, les sujets du roi. » Et remplissant l'autre moitié : « Voilà qui représente le roi. » Puis jetant toute l'eau par terre, il s'écria avec beaucoup d'animation : « Voilà ma colère « sur la terre. *La première moitié,* C'EST DU FEU; *la « seconde,* C'EST LA GUERRE (1). » N'oublions donc pas désormais que *Dieu se plaît à choisir les faibles pour confondre les forts.*

(1) Voir l'*Oracle* pour 1840, mars 1840. p. 64-67.

La voie de raison peut souvent nous suffire pour établir l'inspiration d'une prophétie dont l'auteur est ou inconnu ou sans autorité personnelle. Elle consiste à suivre le conseil de saint Paul aux Thessaloniciens : « *Gardez-vous de mépriser indistinctement toutes les Prophéties, mais éprouvez-les et tenez en estime ce qui est bien fondé* (1). » L'épreuve à leur faire subir, c'est de voir d'abord si les événements annoncés pour le temps déjà écoulé depuis qu'elles ont été faites, concordent parfaitement avec le texte; c'est ensuite de les comparer avec d'autres prophéties bien fondées et généralement admises comme telles; c'est enfin, quand elles sont isolées et qu'elles ne se rapportent qu'à des faits non encore réalisés, de voir si elles concordent avec la préparation des événements et les symptômes précurseurs des catastrophes.

Inutile d'avertir les zélateurs de prophéties de ne point accepter comme telles des résumés et des concordances de prédictions comme il en circule de nos jours sous forme épistolaire ou autre, les aurait-on rencontrées parmi d'anciens papiers de famille.

3° Comment enfin interprêter sûrement et utilement les prophéties?

L'une des règles, à cet égard, consiste à procéder sans parti pris, avec impartialité en faisant parler la foi et la raison plus haut que le patriotisme. Hélas! que nous étions aveuglés, au début de la dernière campagne! Combien nous fermions les yeux sur les crimes de notre pauvre France pour lui annoncer des triomphes qui eussent achevé d'éteindre en elle l'étincelle der-

(1) I. Ep. Thess., ch. V, 20-21.

nière de son antique soumission à la Sainte-Église et à Dieu!

C'est une autre erreur dans laquelle nous avons vu récemment encore donner les plus graves personnages, que d'assigner les mois et les années pour ne pas dire les semaines à l'accomplissement de prophéties où d'ordinaire le temps n'est point fixé. Notre-Seigneur nous dit encore aujourd'hui comme à ses apôtres, alors qu'il allait monter au ciel et que ceux-ci l'interrogeaient trop curieusement sur l'époque de la restauration d'Israël : « *Non est vestrum nosse tempora vel mo-* « *menta quæ Pater posuit in sua potestate* (1), il « ne vous revient pas de connaître les temps et les « instants qui dépendent uniquement de la volonté de « mon Père. » Bien des fidèles échouent dans leur confiance, contre ce récif du temps : parce que les prophéties ne se sont pas réalisées cette année-ci, cette saison-ci, elles ne méritent plus de créance!.. N'y aura-t-il donc plus de moissons ni de vendanges après celles de l'année écoulée ? Ce que Dieu nous accorde le moins dans les prédictions de l'avenir, c'est justement de prendre le pas de l'homme, de répondre à notre impatience, de devancer l'heure des expiations parfaites et des retours sincères du Prodigue à son Père.

Ici se place tout naturellement sous notre plume une réflexion de la plus profonde justesse que fait un saint prêtre de notre époque, favorisé lui-même du don de prophétie; c'est ce zélé serviteur de Notre-Dame de la Salette dont il est question peu avant la dernière section de la seconde partie de ce recueil.

« Il faut être extrêmement réservé, dit-il, dans les

(1) Act. Ap. Ch. I.

applications et surtout dans les fixations d'époques. Moi-même, écrivait-il le 2 octobre 1869, *je me suis plusieurs fois trompé en jugeant des choses comme on juge ordinairement de la distance des objets que l'on considère à l'horizon.* Si vous voyez, par exemple, plusieurs sommets de montagnes dans la même direction, vous pouvez peut-être évaluer à peu près la distance qui vous sépare du premier; mais comme les larges vallées qui sont de l'autre côté, sont dérobées à votre vue, vous croyez facilement, quoique souvent à tort, que le second sommet est très-rapproché du premier et que peut-être même il repose sur la même base. Celui à qui le Seigneur daigne soulever un peu le voile de l'avenir, se trouve exposé à cette méprise, lorsque l'époque de certains faits subséquents lui demeure cachée : il juge ces derniers faits très-rapprochés des premiers, ce qui souvent n'a pas lieu. » Si le voyant peut ainsi se tromper, que dire du danger des myopes ?

Nous avons constaté que bien des personnes se lassent ainsi d'attendre la réalisation des prophéties et que, les voyant trop tarder de s'accomplir à leur gré, bien qu'elles-mêmes tardent encore plus de se convertir et qu'elles posent en réalité le principal obstacle à un prompt retour de la paix et du vrai bonheur, elles rejettent ces oracles divins et n'en veulent plus entendre parler. Ces personnes péchent-elles par cet acte d'incrédulité ? L'acte d'incrédulité aux prophéties modernes est de soi chose indifférente, vu que l'acte de foi aux vérités révélées dans les livres saints et la tradition, est seul commandé sous peine de péché, surtout lorsque l'Église nous propose de croire ces vérités de la Révélation sacrée. Mais comme rien ne nous garantit absolument la vérité d'une révélation privée, celle-

ci ne peut prétendre en soi, qu'à un acte de foi purement humain de notre part et qu'il nous est loisible d'accorder ou de refuser. Néanmoins si quelqu'un rejetait en général et sans distinction aucune, toutes les prophéties en dehors de celles des quatre grands et des douze petits prophètes de la Sainte Bible, ce serait nier la permanence du don de prophétie dans l'Église, et se rendre ainsi indirectement coupable d'incrédulité damnable devant Dieu.

Enfin nous interprêterons utilement les prophéties en les recevant comme un don de surérogation du Seigneur, en tant que surcroît de direction et comme encouragement à la ferveur ou à la conversion du moins. Certes elles sont imprudentes et de tout point blâmables, les personnes qui mettent de côté les lois de la raison et les enseignements de la foi pour s'attacher uniquement à ce qu'elles s'imaginent voir et entendre dans telle et telle prophétie dont elles sont engouées. C'est négliger le principal et s'appuyer sur l'accessoire ; c'est être infidèle à l'avis du divin Maître « de ne pas être trop inquiet, et de se contenter de porter la peine de chaque jour. »

La raison dernière des prophéties, qu'on le sache bien, c'est la conversion du pécheur, l'avancement du juste, la perfection du très-fidèle serviteur de Jésus-Christ. Énoncer ce dernier point nous suffit pour faire comprendre la suprême ambition des Voix Prophétiques. Notre plus grand désir est d'être entendu des âmes pieuses. En voyant l'abîme creusé sous les pas de la société contemporaine par le torrent toujours plus impétueux de la triple concupiscence, qu'elles se prennent d'une profonde compassion pour tant de brebis infidèles à la voix du bon Pasteur ; qu'elles redou-

blent de larmes et de ferveur à l'intention de ceux qui ne savent plus pleurer sur leurs péchés ni élever leurs cœurs vers l'auteur de tout bien ; qu'elles fassent une sainte violence au ciel, comme les Catherine de Sienne, les Vincent-Ferrier, les Vianney et tant d'autres âmes ornées du don de prophétie et d'immolation d'elles-mêmes : elles auront ainsi trouvé l'introuvable secret d'abréger le temps des épreuves et de rendre à Pie IX en particulier, une surabondance de joie pour les larmes que lui coûtent les crimes de ses enfants.

II.

Il nous reste à dire un mot de la question de droit relative à la publicité donnée *ex professo* aux prophéties. Bien des fidèles ne se doutent pas des ennuis sans nom dont certains rigoristes accablent l'auteur assez déterminé pour signer un recueil de prophéties. Si son livre n'est pas muni, selon eux, d'une approbation, en bonne forme, constatant et prononçant que toutes les prophéties y contenues, sont certainement d'origine divine, le moins qu'on puisse dire d'un tel auteur, selon eux, c'est qu'il est un faux prophète, un excommunié, un homme enfin que le relâchement des mœurs modernes fera seul échapper au bras séculier. Tout cela est absurde ; mais cela a été imprimé, propagé même par quelques *Semaines Religieuses*, sur la foi d'une érudition de dictionnaire : il est bon de balayer une bonne fois ces nuages de l'horizon de la vérité.

Disons-le tout de suite, la législation de l'Église en matière de publications de miracles, révélations, pro-

phéties, a été fixée en dernier lieu, non par les conciles de Latran et de Trente, mais par le pape Urbain VIII, de glorieuse mémoire. Voici ce qu'écrit à ce sujet un religieux Passionniste, attaqué sur ce même point et que des personnages haut placés, plusieurs demeurant à Rome même, ont fortement engagé à réfuter les misérables sophismes de ses adversaires. Il remonte jusqu'au pape saint Gélase, parce que ceux-ci ont été chercher jusque dans les premiers siècles de l'Église des règlements disciplinaires qui se modifient cependant selon les temps et les nécessités de la société chrétienne.

« Le pape Gélase, écrit le R. P. Séraphin (1), dans le Concile qu'il célébra à Rome, parla des livres que les fidèles pouvaient lire avec sûreté. Faisant mention d'un de ces livres, qui circulait déjà entre les mains des fidèles, et qui contenait quelques nouvelles révélations, il dit de quelle manière il faut se comporter dans la lecture de semblables écrits. Il dit que, quand il leur en tombera quelqu'un entre les mains, ils y fassent précéder la sentence de l'apôtre : *Omnia probate quod bonum est tenete.* Selon ce décret, les livres de révélations privées ont été permis dans l'Église de manière que les catholiques puissent les lire, avec la précaution cependant prescrite par saint Paul. C'est en vertu de ce décret du pape Gélase que plusieurs révélations privées ont été publiées et lues, sans qu'elles eussent une approbation spéciale de l'Église.

Dans la suite, quelques personnes laïques usurpè-

(1) Observations critiques sur un article paru dans les *Analecta Juris Pontificii* contre la *Cité Mystique* de la V. Marie d'Agreda. Tournay, 1865.

rent le pouvoir de prêcher publiquement sous prétexte de révélations secrètes et de missions divines. Le pape Innocent III s'opposa à cette nouvelle méthode de prédication, et ordonna que personne ne le fit sans avoir prouvé auparavant la mission divine et secrète, soit par quelque témoignage évident de l'Écriture Sainte, soit par quelque miracle manifeste.

D'autres causèrent du scandale et excitèrent des troubles parmi les fidèles, pour avoir prêché la venue de l'antechrist, le jugement universel, et diverses autres grandes tribulations. Ils allèrent jusqu'à déterminer le temps auquel tout cela devait arriver, comme s'ils en avaient reçu l'ordre par révélation divine. Le concile de Latran célébré par Léon X réserva l'examen de ces sortes de révélations au Saint-Siége, et ordonna sous peine d'excommunication réservée, que personne ne les prêchât ou publiât, sans que le Saint-Siége les eût auparavant examinées et approuvées.

Mais comme le décret d'Innocent III et celui du concile de Latran parlent de révélations privées en des *matières déterminées*, la permission et la disposition du décret de Gélase subsistent encore à l'égard des autres genres de révélations. « Les Docteurs catholiques, dit Mgr Ximénès de Samaniégo (*Prol. gal. sup. myst. Civ. Dei* § 2, *n.* 7) l'ont généralement entendu de la sorte, et sur ce principe établi on a publié plusieurs révélations particulières sous le titre de *divines*, tantôt dans les chroniques des religions, tantôt dans les histoires particulières des vies des saints et des personnes mortes en odeur de sainteté.

Plus tard le pape Urbain VIII (décret du 13 mars 1625) voyant le grand nombre d'écrits qui avaient paru, et craignant que les personnes trop crédules ou peu

instruites n'ajoutassent plus de foi qu'il ne fallait à ces révélations particulières, en s'imaginant que ce qui n'est qu'une pure permission du pape Gélase, serait une approbation en forme du Saint-Siége, ordonna qu'à l'avenir on ne publierait aucune vision ou révélation extraordinaire, sans avoir consulté le Saint-Siége, et en avoir obtenu pouvoir.

Mais il y eut des personnes pieuses et savantes qui doutèrent de la fin et de l'intention qu'eût le Souverain Pontife dans ce décret. Elles ne pouvaient pas se persuader que le Pape voulût que, pendant tout le temps très long qui est nécessairement requis pour faire cet examen apostolique, on ensevelit dans le silence les faveurs que Dieu communique quelquefois à certaines âmes choisies pour l'utilité et l'édification des fidèles.

On fit connaître ces doutes au Saint-Siége, et sa sainteté Urbain VIII daigna déclarer son décret du 13 mars 1625. Cette déclaration fût, dit le même savant prélat que nous venons de citer, que l'on pourrait désormais publier les livres qui racontent ces faveurs divines, à condition pourtant que ceux qui les donnent au public y mettraient au commencement ou à la fin une protestation par laquelle on reconnaîtrait que les visions ou révélations qu'on y raconte n'ont aucune autorité du Saint-Siége, et qu'elles n'ont qu'une autorité humaine fondée sur la bonne foi et la vertu de la personne qui les a eues. De cette manière, dit Baldellius, l'ancienne coutume de l'Église fût conservée, touchant la publication de ces sortes de livres et d'un autre côté les précautions nécessaires furent prises pour empêcher qu'on ajoutât à ces révélations plus de foi qu'il n'en fallait.

De là est venu qu'apres la déclaration du décret

d'Urbain VIII on a toujours publié avec ladite protestation plusieurs livres qui contenaient des visions, des révélations, des miracles, etc.

Que cette seule citation suffise pour rétablir la vérité dans une question de droit si importante. La déclaration d'auteur placée en tête des *Voix prophétiques* n'est pas, on vient de l'entendre, une vaine formule pour s'affranchir de l'autorité de l'Église. Elle consacre au contraire cette autorité en faisant toutes les réserves qui peuvent sauvegarder les droits de la vérité. Que ces quelques mots suffisent aux critiques sincères mais dans l'illusion et que les esprits tortueux en pensent ce qu'il leur plaira.

Et maintenant, que ces pages s'en aillent porter aux âmes de bonne volonté et les consolations et les avertissements du Seigneur, sur notre simple affirmation d'homme et de prêtre de bonne foi, car notre but n'est autre dans ce livre que de montrer aux chrétiens nos frères et les admirables destinées qui les attendent dans la société chrétienne réformée, et les voies par lesquelles ils doivent y tendre sous l'égide infaillible de Pierre.

Nous avons laissé pressentir ce but dès la première page de ce Recueil qui porte en épigraphe le cri sacré du Précurseur : « *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.... et videbit omnis caro salutare Dei.* » Oui, dans l'impuissance de notre voix, nous empruntons, Ami Lecteur, toutes ces grandes Voix prophétiques des Hildegarde, des Catherine de Sienne, des Léonard de Port-Maurice et de tant d'autres élus, de Marie surtout, la miséricordieuse Reine des Prophètes; et, tourné vers l'aride désert que le péché a fait bien au loin dans la chrétienté malheureuse, nous vou-

drions crier à toute créature, avec la véhémence et la tendresse de ces envoyés du Bon Pasteur : « *Ah ! nos frères bien-aimés, en Jésus-Christ, réparez les chemins du Seigneur, rétablissez entre Dieu et vous ces voies de l'innocence et de la justice dont les chrétiens se sont presque tous plus ou moins détournés ; abaissez la montagne devenue si haute de l'orgueil ; comblez les bas-fonds de plus en plus pestilentiels de la sensualité ; retirez-vous avec horreur des écarts non moins fatals aujourd'hui de la soif de l'or : et bientôt l'ère des révolutions sera close pour nous et nous verrons luire sur l'unique troupeau du Christ le grand jour des miséricordes de Dieu !* »

Digitized by Google

Digitized by Google

VOIX PROPHÉTIQUES

Le don de prophétie est comme le cri de sauvetage parti des rivages de l'Éternité vers les enfants de l'Église, alors surtout qu'ils sont en pleine détresse. Plus les grandes eaux des jours d'épreuve viennent assaillir la barque de Pierre, plus retentissent, en effet, et redoublent ces suprêmes accents de la voix du Seigneur, signalant les écueils au milieu desquels les âmes se sont engagées, soutenant les courages chancelants, indiquant les moyens de conjurer le naufrage et d'arriver heureusement au port. Il n'est donc pas étonnant que la Prophétie soit multiple dans ses manifestations inspirées : tantôt elle se produit par quelque fait prodigieux, comme l'éclair dans les chaudes nuits d'été éblouit les yeux sans que l'oreille perçoive aucun son, et on la désigne alors plus ordinairement sous le nom de *signe ;* tantôt elle prend corps et vie et c'est Notre-Seigneur, la Sainte-Vierge ou quelque âme bienheureuse qui se présente avec une mission à remplir de

la part du Très-Haut, c'est alors une *Apparition prophétique;* tantôt, et le plus souvent, l'esprit de vérité s'empare d'un simple mortel et dévoile les secrets divins par la bouche ou par les écrits de quelque âme privilégiée; c'est alors qu'a lieu la *prophétie* proprement dite. Signes, Apparitions et Prophéties, Dieu nous prodigue aujourd'hui, comme au temps de la captivité de Babylone, ces marques non équivoques de sa miséricorde infinie. — Nous ferions de longs volumes du seul recueil de toutes ces Voix Prophétiques. Mais nous ne pouvons tout dire; ni le temps, ni les circonstances ne nous accordent ces beaux loisirs. Nous nous renfermons dans le domaine religieux, uniquement préoccupé de mettre bien en lumière les principales manifestations de la Prophétie relatives aux combats et aux victoires de l'Eglise au XIXe siècle.

Dans une première Partie, nous considérerons les signes et apparitions prophétiques arrivées dans ces derniers temps; les Prophéties proprement dites se grouperont dans une seconde Partie, d'après l'ordre des dates et selon que l'Église s'est prononcée ou non sur la sainteté de leurs auteurs.

PREMIÈRE PARTIE

—

SIGNES ET APPARITIONS PROPHÉTIQUES

« *Il n'y a point de peuple, quelque puissant qu'il soit*, disait Moïse aux Hébreux, *vers qui la Divinité s'incline de si près qu'elle le fait en toutes nos prières* (1) ; que dirons-nous donc, enfants de l'Église, de l'ineffable miséricorde du Père céleste, qui n'attend même pas que nous recourions à lui, pour nous venir en aide en nos grandes et justes tribulations ?

Tantôt c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui élève sa voix prophétique et qui nous laisse pressentir l'avenir par des signes qui ont rapport à sa vie, à sa passion et à sa mort adorables ;

Tantôt, l'auguste Reine des Cieux, sans nul souci de sa grandeur, nous apparaît elle-même et se prodigue en quelque sorte, pour nous arracher aux châtiments qui nous menacent ou nous retirer de l'abîme par ses encouragements maternels et sa tendre commisération ;

D'autres fois, les saints et les bienheureux du Ciel accourent à leur tour du sein de la gloire éternelle et nous tendent visiblement leur main secourable ;

(1) Deut. ch. IV., v. 7.

Ou bien le divin Sauveur se fait, pour ainsi parler, comme attacher de nouveau à la croix, et ses plaies saignent de nouveau dans ses membres mystiques, *les stigmatisés ;*

Ou encore la nature, non contente de pourvoir à notre vie matérielle, s'émeut et s'ébranle elle-même, sous l'action de Dieu, pour nous faire pressentir, par des phénomènes inattendus, que de grands événements se préparent et qu'il faut être prêt :

De là cinq sections de cette première Partie consacrée à la Prophétie en action.

Digitized by Google

PREMIÈRE SECTION

SIGNES ET APPARITIONS DE NOTRE-SEIGNEUR.

—

CHAPITRE PREMIER

LA CROIX DE MIGNÉ.

(17 décembre 1826.)

I. Défi à la Révolution. — II. La Croix de Migné prédite sept ans d'avance. — III. Récit de l'apparition. — IV. Sentiment de Cassini.— V. L'Église reconnaît le prodige. — VI. Effet produit sur les bons et sur les méchants. — VII. Secrets desseins de la Providence dans ce signe admirable.

I.

La Révolution est l'ennemi juré de Celui qui a dit à tous : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se « renonce lui-même, qu'il porte chaque jour sa croix, « et qu'il me suive* (1). » Aussi l'affreuse fille de Satan, qu'elle agisse à visage découvert avec les Jacobins et les Communeux, ou qu'elle affuble ses partisans du masque si vain des *idées modernes* et du *Progrès indéfini*, ne fera jamais grâce à la croix. De son côté le divin Maître ne saurait laisser de trêve au monstre ; par les paroles et les exemples de ses disciples, il le transpercera jusqu'à la fin des siècles de ses flèches vengeresses ; et si ce dragon incarné vient promettre

(1) S. Luc, ch. IX, v. 23.

de sa voix de sirène à notre siècle, comme à Ève, de diviniser les passions des hommes, le Christ saura du haut de son trône enfoncer lui-même l'invincible trait de sa croix dans les flancs de la bête. Telle est la portée mystérieuse de la Croix de Migné : « le miracle de Migné, dit Mgr Pie, évêque de Poitiers (1), ce fait inexpliqué jusqu'à ce jour et assurément inexplicable par les seules causes naturelles, restera inscrit dans les annales de l'Eglise universelle comme *une de ces apparitions de l'image et figure de la croix que Dieu*, selon le langage du saint évêque de Genève, *a faites et fera jusqu'à la consommation du monde, pour consoler les amis de la croix et effrayer ses ennemis.* »

II.

Cette croix prophétique fut annoncée sept ans d'avance par le vénérable abbé Souffrant, curé de Montmusson, au diocèse de Nantes, dont nous rapporterons quelques prédictions dans la seconde partie de ce livre. Depuis plusieurs années, ce saint prêtre voyait tout en noir; il avait appris, dans l'oraison, que de grands désastres viendraient fondre sur la France, bien qu'elle semblât être alors redevenue florissante. A la suite d'une neuvaine où d'autres personnes s'étaient associées à ses prières, il écrivit, en 1820, une lettre où il annonçait un bouleversement général, une révolution terrible, ajoutant qu'il n'y aurait qu'un instant entre ces deux cris « *tout est perdu* » et « *tout*

(1) *Mandement du* 25 *novembre* 1851. Voir Tom. I, p. 451 des *Discours et Instructions pastorales* de Mgr Pie, évêque de Poitiers.

est sauvé ; » après quoi le calme se rétablirait. Pour confirmer sa prédiction, il finit par ces paroles : « Il paraîtra une croix, et si cette croix ne paraît pas, que mon secret meure avec moi ! » Et il fit de cette croix une description qui peint exactement celle de Migné. La mort de l'abbé Souffrant arriva un an avant ce signe admirable (1).

III.

Écoutons le récit de l'apparition de la Croix de Migné, tel qu'il a été formulé le 29 février 1827 par les membres de la commission chargée par Mgr l'évêque de Poitiers de dresser le rapport officiel de l'évènement (2).

« Le dimanche, 17 décembre 1826, jour de la clôture d'une série d'exercices religieux donnés à la paroisse de Migné, à l'occasion du jubilé, par M. le curé de Saint-Porchaire et l'aumônier du collége royal (M. Marsault), au moment de la plantation solennelle d'une croix, et tandis que ce dernier adressait à un auditoire d'environ trois mille âmes un discours sur les grandeurs de la croix, dans lequel il venait de rappeler l'apparition qui eut lieu autrefois en présence de l'armée de Constantin, on aperçut dans les airs une croix bien régulière et de vaste dimension. Aucun signe sensible n'avait précédé sa manifestation, nul

(1) Voir *la Croix de Migné vengée,* etc., Paris, 1829, p. 471, en note.

(2) Ibid. p. 305. — Cette commission se composait d'un vicaire-général, d'un professeur de théologie, du maire de Migné, du professeur de physique au collége royal de Poitiers, qui était protestant, d'un avocat et d'un secrétaire.

éclat de lumière n'avait annoncé sa présence. Ceux qui l'aperçurent d'abord, la montrèrent à leurs voisins, et bientôt elle fixa l'attention d'une grande partie de l'auditoire, au point que M. le curé de Saint-Porchaire, averti par la foule au milieu de laquelle il s'était placé, crut devoir aller interrompre le prédicateur. Alors tous les yeux se portèrent vers la croix qui avait paru tout d'abord exactement formée et qui était placée horizontalement, de manière que l'extrémité du pied répondît au-dessus du pignon antérieur de l'église, et que la tête se portât en avant dans le même sens que la direction de cette église, vers le couchant d'été. La traverse qui formait les bras de la croix en coupait le corps principal à angle droit ; chacun des bras, égal à la partie supérieure, était environ le quart du reste de la tige.

« Ces diverses parties étaient partout d'une largeur sensiblement égale, terminées latéralement par des lignes bien droites, bien nettes et fortement prononcées, et coupées carrément à leurs extrémités par des lignes droites et également pures.

« Au jugement de plusieurs témoins, ces pièces avaient une certaine épaisseur qui les faisait voir comme un peu arrondies lorsqu'on les regardait sous un angle oblique, et régulièrement équarries lorsqu'on se rapprochait de la verticale.

« Du reste, aucun accessoire ne paraissait tenir à cette croix ni l'accompagner; toutes ses formes étaient pures et ressortaient très-distinctement sur l'azur du ciel. Elle n'offrait point aux yeux un éclat éblouissant, mais une couleur partout uniforme et telle, qu'aucun témoin n'a pu la définir d'une manière précise, ni lui trouver un objet de juste comparaison. Seulement on

s'accorde plus généralement à en donner une idée à l'aide d'un blanc argentin, nuancé d'une légère teinte de rose.

« Il résulte certainement de l'ensemble des dispositions, que cette croix n'était pas à une hauteur considérable ; il est même très-probable qu'elle ne s'élevait pas à deux cents pieds au-dessus du sol ; mais il serait difficile de rien fixer de plus précis que cette limite.

« La longueur totale de la tige pouvait être de cent quarante pieds, et sa largeur, à en juger par les données les moins rigoureuses, de trois à quatre pieds.

« Lorsqu'on a commencé à apercevoir la croix, le soleil était couché depuis une demi-heure au moins ; et elle a conservé sa position, ses formes et toute l'intensité de sa couleur, pendant une demi-heure environ, jusqu'au moment où l'on est rentré dans l'église pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Alors il était nuit, les étoiles brillaient de tout leur éclat. Ceux qui sont rentrés les derniers ont vu la croix se décolorer; ensuite, quelques personnes restées en dehors, l'ont vue s'effacer peu à peu, d'abord par le pied, et successivement de proche en proche, de manière à présenter bientôt quatre branches égales, sans qu'aucune de ces parties eût changé de place depuis le premier moment de l'apparition, et sans que celles qui avaient disparu laissassent aux alentours la plus légère trace de leur présence.

« Il paraît qu'aucun observateur ne s'est appliqué à suivre cet évanouissement graduel jusqu'à son dernier terme; mais on sait qu'il était entièrement consommé lorsqu'on est sorti de l'église, immédiatement après la bénédiction.

« La journée où cet événement a eu lieu avait été très-belle, après une suite de plusieurs jours pluvieux. Au moment de l'apparition, le temps était encore serein et la température assez douce pour que peu de personnes s'aperçussent de la fraîcheur du soir. Le ciel était pur dans toute la région où se montrait la croix, et l'on apercevait seulement quelques nuages dans deux ou trois points éloignés de là et voisins de l'horizon. Enfin aucun brouillard ne s'élevait de terre ni de dessus la rivière qui coule à peu de distance.

« Voilà les circonstances matérielles du fait. Quant à son influence morale sur ceux qui en ont été les témoins, nous avons constaté que la plupart furent, dans l'instant même, saisis d'admiration et d'un religieux respect. On vit les uns se prosterner spontanément devant ce signe de salut; les autres avaient les yeux tout mouillés de larmes; ceux-ci exprimaient par de vives acclamations l'émotion de leurs âmes, ceux-là élevaient leurs mains vers le ciel en invoquant le nom du Seigneur : il n'en est presque aucun qui ne crût y voir un véritable prodige de la miséricorde et de la puissance de Dieu.

« Nous avons de même constaté que plusieurs personnes qui avaient résisté à tout l'entraînement des exercices du jubilé, sont revenues par suite de cet évènement aux pratiques de la religion, dont elles restaient éloignées depuis plusieurs années, et d'autres qui, par leurs œuvres et leurs discours, semblaient annoncer que la foi était entièrement éteinte dans leurs cœurs, l'ont sentie se ranimer tout à coup et en ont donné des marques non équivoques.

« Enfin, l'impression produite par ce spectacle extraordinaire a été si vive et si profonde, qu'elle ar-

rachait des larmes à quelques-uns de ceux qui déposaient devant nous, après plus d'un mois d'intervalle depuis l'événement.

« Avant de terminer ce rapport, concluent les membres de la commission, qu'il nous soit permis d'exprimer les sentiments qui nous ont été inspirés à nous-mêmes par la connaissance approfondie que nous avons été appelés à prendre de ce fait. Si nous avons été surpris des particularités qui concernent l'existence physique du phénomène, nous avons admiré bien davantage les conseils adorables de la Providence qui a fait concourir cet évènement avec des circonstances si propres à lui donner les heureux résultats qu'il a eus en effet. Lorsqu'on sait que le hasard n'est qu'un nom, que rien ici-bas n'a lieu sans dessein et sans une cause bien déterminée, on ne peut être que vivement frappé de voir apparaître tout à coup, au milieu des airs, une croix si manifeste et si régulière, dans le lieu et dans l'instant précis où un peuple nombreux est rassemblé pour célébrer le triomphe de la croix, par une solennité imposante, et immédiatement après que l'on vient de l'entretenir d'une apparition miraculeuse qui fut autrefois si glorieuse au christianisme ; de voir que ce phénomène étonnant conserve toute son intégrité et la même situation tandis que l'assemblée reste à le considérer ; qu'il s'affaiblit à mesure que celle-ci se retire et qu'il disparaît à l'instant où l'un des actes les plus sacrés de la religion appelle toute l'attention des fidèles. »

IV.

Le fait a été constaté par d'autres personnages de grande autorité dans l'ordre civil et nullement interressés à la question. Citons seulement le jugement qu'en a porté un membre distingué de l'Académie des sciences, savant astronome, l'illustre Cassini : « Nous rions de pitié de ceux qui voudraient comparer la Croix de Migné à un arc-en-ciel solaire, comme de ceux qui l'assimilent à un arc-en-ciel lunaire. C'est un effet de réfraction, ont dit certains ignorants; dites plutôt de *réflexion*, ont repris d'autres un peu plus savants... Eh ! messieurs, pour expliquer le phénomène à votre manière, il ne vous manque qu'une chose, mais indispensable : un rayon soit du soleil, soit de la lune qui, étant malheureusement absents, n'ont pu donner lieu ni à réflexion, ni à réfraction, ni à arc-en-ciel; d'autant qu'il n'y avait ni nuages, ni vapeurs, ni pluie. Cherchez donc quelque autre explication d'une apparition dont trois mille témoins déposent, qui pendant une demi-heure et à une hauteur qui excédait cent pieds, a subsisté sans mouvement, sans altération, sous des formes bien nettes, bien tranchées. C'est ce que nous portons défi d'attribuer raisonnablement à aucune cause physique, naturelle; et notre opinion sur ce point est appuyée de l'autorité de plusieurs savants, faits pour prononcer sur une telle matière.

« Mais que ce météore, enfant de tant de hasards et de puissances mystérieuses si contraires, soit venu se placer dans ce lieu, à point nommé, lorsque le prédicateur parlait de la croix apparue à Constantin; que

ceux qui l'ont vue, subjugués par tous les sentiments religieux, aient cédé à la puissance du miracle ; que des savants distingués, au nombre desquels il y en avait d'une opinion peu favorable à la croix, l'aient attesté ; qu'ils aient concouru à établir la nature et la vérité de ce fait extraordinaire ; qu'il soit cru miraculeux, par une foule d'hommes sans préjugés comme sans préventions, dont la modestie, amie de la science, examine avec connaissance et discute avec calme ; que des magistrats, des ministres de la Religion, voisins des lieux et obligés devant Dieu de dévoiler les prestiges de l'erreur, aient établi des commissions, reçu leurs rapports, ordonné une enquête religieusement et civilement juridique, agi si sérieusement et avec tant de crédulité : ce serait assurément un miracle, un prodige mille fois plus inadmissible que celui dont nous admettons la réalité (1). »

V.

A la suite de tant d'autorités, Mgr Pie, le savant évêque de Poitiers, s'est admirablement exprimé, touchant la Croix de Migné, dans son mandement et son allocution à ce sujet.

« Le miracle de Migné, dit-il (2), a été reconnu selon toutes les formes authentiques établies par l'Église. Le Vicaire de Jésus-Christ (Léon XII), il est vrai, n'a pas rendu de sentence solennelle ; mais il a déclaré que, selon son sentiment particulier, le fait ne

(1) Voir *la Croix de Migné vengée*, pag. 345.
(2) *Discours et Instr. past.*, tom. 1, p. 451-466.

pouvait être attribué aux causes naturelles; il a enrichi l'église de Migné de ses présents et consacré le souvenir de l'apparition de la croix par de précieuses indulgences; il a félicité l'évêque dans le diocèse duquel le Seigneur avait manifesté sa miséricorde avec tant d'éclat; enfin, en s'abstenant lui-même de porter un jugement formel, il a exhorté l'Ordinaire à instruire et vider la cause, selon que les saints canons l'en chargeaient... Mgr Jean-Baptiste de Bouillé, après onze mois d'étude et d'examen, déclara miraculeuse l'apparition de la croix, qui avait eu lieu à Migné le 17 décembre 1826. Plusieurs autres évêques ajoutèrent leur autorité à celle de l'Ordinaire et annoncèrent à leurs diocésains le miracle dont le diocèse de Poitiers venait d'être témoin; et la France, disons mieux la chrétienté tout entière, a retenti de ce grand événement. »

VI.

« Un de nos diocésains, ajoute ici en note le savant prélat, nous a remis un cantique italien sur la Croix de Migné qu'il a acheté récemment à Viterbe (1851) sur une place publique. Lequel évènement, continue Mgr Pie, après un quart de siècle, n'est sorti ni de la mémoire des vrais chrétiens, qui en parlent toujours avec consolation, ni de celle des impies qui en font encore la matière de leurs déclamations et de leurs blasphèmes. Car rien ne déplaît à l'impie comme *ces prodiges par lesquels le Dieu* qui a créé la nature, s'élevant au-dessus des règles qu'il lui a marquées, montre, en certains cas, son intervention et *donne en quelque sorte aux hommes sa pensée et son sentiment sur les*

choses même de ce monde. Autant les âmes droites et pures sont réjouies, consolées quand un de ces rayons extraordinaires de la lumière divine arrive à leurs yeux, autant les cœurs mauvais et corrompus en sont consternés, irrités. » *Que l'aurore vienne tout d'un coup à paraître,* dit l'Esprit-saint, *ils se croient enveloppés de l'ombre de la mort* (Job. 24-17). « Tout présage heureux, tout symptôme favorable dans l'ordre de la Religion et du salut, observe saint Bernard, les fait entrer en courroux ; leur premier besoin est de résister, de protester, et ils se donnent mille mouvements, comme Hérode, pour étouffer à sa naissance toute manifestation qui peut tourner à la gloire de Dieu. (In Epiph., serm. 3.) Le miracle de Migné a eu ce privilége.

VII.

Voici, pour terminer ce chapitre, comment l'illustre successeur de saint Hilaire répond à la question que tout lecteur est en droit de nous faire, en nous demandant ce que Dieu pouvait se proposer par ce prodige et pourquoi il avait choisi l'humble paroisse de Migné pour l'y faire éclater. « Ce que je puis dire, c'est que cette apparition de la croix, n'eût-elle servi qu'à déterminer la conversion de tous les habitants de cette paroisse, ce seul résultat justifierait le miracle. Or, aujourd'hui encore, il est de notoriété que ce résultat a été complétement obtenu.

« Mais par ce prodige le Seigneur a donné d'autres leçons, d'autres avertissements au monde entier. Nul ne doutera désormais de la part que prend le Ciel à

ces saints exercices de la prédication évangélique, à ces missions catholiques qui ont pour but de ranimer la foi de la divinité de la Religion et de ramener les âmes à la pratique du devoir chrétien. Les missions alors tant attaquées, tant calomniées, Dieu a voulu les venger authentiquement.

« Enfin le Très-Haut a fait briller la croix dans les airs, afin de nous apprendre qu'au milieu de nos luttes, de nos divisions, de nos calamités et de nos revers, il nous resterait une espérance, une ressource, à savoir la protection de ce signe qui a sauvé le monde et qui ne cessera de sauver notre patrie. Quelques-uns, il est vrai, ont remarqué que la position de cette croix miraculeuse, qui n'était pas debout mais couchée, semblait annoncer des malheurs. Et la révolution sacrilége qui a renversé et profané, peu de temps après, sur tous les points de la France, le signe adorable de notre salut, ne semble que trop avoir justifié cette explication et ce présage. Toutefois nous aimerions mieux dire que cette croix, ainsi disposée, s'étendait, s'allongeait en quelque sorte sur la France, pour y ranimer la vie, comme Élisée se couchait sur le cadavre du mort pour le ressusciter. Et en effet qui pourrait énumérer tous les miracles de conversion, de retour à la foi et à la grâce qui ont eu lieu depuis lors, dans tous les rangs, dans toutes les conditions, dans tous les partis?

« La croix, longtemps méprisée parmi nous, n'est-elle pas aujourd'hui le signe unique de ralliement, le seul drapeau dont nous osions nous glorifier? Aussi, j'en ai la confiance, si le Seigneur daignait nous favoriser désormais d'un nouveau prodige, sa croix glorieuse nous apparaîtrait, comme aux jours de Constantin, dressée triomphante dans les airs et étincelante de

tous les feux du soleil. Car aujourd'hui ce n'est pas seulement une lumière timide comme celle de l'aurore, qu'elle projette sur notre société. Ses rayons seront bientôt ceux du midi et nul ne pourra se soustraire à leur sainte influence (1). »

(1) Ibid., p. 473-474.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LE SCAPULAIRE DE LA PASSION.

(26 juillet 1846.)

I. Première apparition. — II. Deux autres apparitions. — III. Promesses de Notre-Seigneur. — IV. Sanction de l'Église.

I.

La Croix de Migné avait rappelé aux fidèles comment ils doivent triompher de leurs ennemis par le renoncement en union avec la passion et la mort de Jésus-Christ. Mais il manquait, ce semble, un signe de ralliement donné à chacun de nous en particulier.

Une digne fille de saint Vincent de Paul fut merveilleusement rendue dépositaire de ce signe de la passion, vingt ans après l'apparition de la Croix de Migné. Voici un extrait de la relation qu'elle en a faite elle-même et que nous trouvons consignée dans le *Formulaire de prières* à l'usage des Filles de la Charité (1).

C'était le soir de l'octave de la fête de saint Vincent de Paul, 26 juillet 1846, et probablement à Paris, quoique l'humble sœur taise la circonstance du lieu où lui apparut Notre-Seigneur : « J'étais montée à la chapelle avant le salut, écrit-elle. Je crus voir Notre-Seigneur. Il tenait dans la main droite un scapulaire écarlate, suspendu par deux rubans de laine de la

(1) IIIe part., p. 674-679, éd. de 1865.

même couleur. Sur un côté, il était représenté crucifié ; les instruments les plus douloureux de la passion se trouvaient au pied de la croix : ce fouet du prétoire, ce marteau, cette robe qui avait recouvert son corps sanglant. Il y avait autour du crucifix ces mots : SAINTE PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, SAUVEZ-NOUS !

« A l'autre extrémité des rubans, la même étoffe était recouverte de l'image sainte de son cœur sacré et de celui de sa Sainte Mère ; une croix, placée au milieu, semblait sortir des deux cœurs ; il y avait autour : SACRÉS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE, PROTÉGEZ-NOUS ! »

II.

« Il y a à peu près dix-huit mois, dit encore cette même sœur, que méditant pendant la Sainte-Messe sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je crus le voir sur la croix... Depuis ce moment, la passion de notre bien-aimé Sauveur est toujours devant mes yeux : « *C'est toi qui dois me consoler dans les dou-* « *leurs de ma passion, recevoir sur toi les lambeaux* « *de ma chair déchirée dans le prétoire, tout mon* « *sang versé sur le Calvaire,* » me dit Notre-Seigneur...

« Comme il veut qu'on pense à ses souffrances !... comme sa sainte Mère le désire !... Un dimanche soir, poursuit la sœur, je faisais le chemin de la croix. A la treizième station, il me semblait que la Sainte-Vierge déposait dans mes bras le corps sacré de notre adorable Maître, et qu'elle me disait : « *Le monde se perd,*

« *parce qu'il ne pense pas à la passion de Jésus-*
« *Christ; fais tout pour qu'il y pense ; fais tout pour*
« *qu'il se sauve !...* » Je ne sais comment cela se fait ; mais dans ces moments où je crois voir Notre-Seigneur, ce que je sens au dedans de moi-même ne peut s'exprimer. C'est comme un oubli total de tout ce qui existe ; c'est comme une solitude entière où je suis seule avec Lui : je crois voir réellement l'objet qui m'occupe.

« Par exemple, dans cette circonstance, j'ai cru sentir le froid du corps de notre divin Sauveur, j'ai cru voir ses plaies tout ouvertes... Je sens aussi que c'est avec la passion de Jésus-Christ que l'on convertit les pécheurs, qu'on ranime la foi des justes... »

III.

L'apparition de Notre-Seigneur, tenant à la main le scapulaire de sa passion, se renouvela plusieurs fois ; elle eut lieu le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 1846 (remarquons que c'était le lundi de la semaine où ainsi arriva l'apparition de Notre Dame de la Salette), avec cette circonstance particulière que la sœur crut entendre Notre-Seigneur lui adresser ces consolantes paroles : « *Ceux qui porteront ce scapulaire, recevront, tous les vendredis, une grande augmentation* « *de foi, d'espérance et de charité...* »

Qu'il est admirable, ce signe de la passion rendu comme vivant, en effet, par le scapulaire rouge ! D'un côté l'image de Jésus en croix, entouré de tous les instruments de la passion, nous rappelle que c'est par la vertu de ses souffrances qu'il a fermé l'enfer et ouvert

le ciel ; de l'autre, son cœur brûlant d'amour nous indique que l'excès de ses souffrances n'a été que la conséquence de l'excès de sa tendresse.

IV.

M. le Supérieur général de la Congrégation de la Mission, se trouvant à Rome, au mois de juin 1847, crut devoir communiquer toutes ces circonstances de l'apparition du scapulaire de la passion au vicaire de Jésus-Christ, Notre Saint-Père le Pape Pie IX. Il fut grandement heureux de voir la faveur avec laquelle le Souverain-Pontife accueillit cette nouvelle dévotion. Aucune objection ne fut faite ; Pie IX témoigna au contraire combien il se réjouissait de voir employer ce nouveau moyen pour travailler à la conversion des pécheurs, et, sur ce simple exposé, un rescrit du 25 juin 1847 autorisa tous les prêtres de la Mission à bénir et à distribuer le scapulaire de la Passion au port duquel plusieurs indulgences furent en même temps concédées.

Nous souhaitons que nos lecteurs réjouissent le cœur sacré de Jésus en vénérant ainsi sa passion et en propageant cette dévotion à laquelle peut recevoir tout prêtre à ce autorisé par M. le Supérieur général de la Mission. A de telles armes, Satan, le grand-orient de la Révolution, ne saurait résister.

CHAPITRE III.

LES HOSTIES SANGLANTES DE VRIGNE-AUX-BOIS.

(Février-mai 1859. — 2 septembre 1870.)

I. Première hostie sanglante, du 7 février. — II. Sa description. — III. Seconde hostie sanglante, du 29 avril. — IV. Troisième hostie sanglante, du 8 mai. — V. Quatrième hostie sanglante, du 15 mai. — VI. Sentiment du Cardinal Gousset et munificence des fidèles.— VII. Admirable état de conservation, jusqu'à ce jour, de l'hostie sanglante du 15 mai. — VIII. Coïncidence mystérieuse entre le signe sanglant de Vrigne-aux-Bois et la catastrophe de Sedan.

Moins privilégié devant les hommes que la Croix de Migné et le Scapulaire de la Passion, le signe prophétique de Vrigne-aux-Bois attendait depuis onze ans que le 2 septembre 1870 *vînt multiplier en faveur des Hosties sanglantes l'évidence du miracle*, par un trait décisif d'actualité.

La catastrophe de Sedan a mis en effet dans toute sa lumière, ce semble, le prodige assez problématique jusque-là des hosties sanglantes, qui eut lieu aux abords de cette ville, dans l'église paroissiale de Vrigne-aux-Bois, du mois de février au mois de mai

1859, pendant les préliminaires de la guerre d'Italie (1).

I.

Une sinistre brochure, intitulée *Napoléon III et l'Italie,* venait de paraître (4 février 1859) ; c'était la préface anonyme de ce discours du trône où, le 9 février suivant, l'empereur des Français faisait pressentir ses aventureux projets sur la Péninsule, avec l'assurance « qu'il avait pour premier mobile comme pour premier juge : Dieu, sa conscience et la postérité. » Mais déjà Dieu s'était déclaré assez haut pour faire reculer qui aurait voulu l'entendre ; sa voix miséricordieuse persista jusqu'à ce que les armées fussent en présence, sans trouver, hélas ! d'écho chez les puissants du jour.

Et cependant il avait parlé par la voix du sang même de Jésus-Christ !

Trois jours après l'apparition de la fameuse brochure, le 7 février, un humble curé de campagne, M. l'abbé Titeux, desservant de Vrigne-aux-Bois, au diocèse de Reims, célébrait la sainte messe dans son église, lorsque ses yeux furent tout à coup frappés, après la consécration, d'un éclat merveilleux qui partait de la sainte hostie. Pendant qu'il la considérait avec une émotion de plus en plus vive, il la vit se couvrir de taches sanglantes. De peur d'être le jouet d'une

(1) Voir *les Hosties sanglantes de Vrigne-aux-Bois, trois lettres de M. l'abbé Jules Morel, avec une gravure du prodige du* 15 *mai* 1859. 1 vol. in-18, de 122 pages, chez H. Casterman, éditeur, à Tournay, 1860.

hallucination, M. Titeux appela l'un des enfants de chœur et lui demanda ce qu'il voyait : — « Je vois le sang de Notre-Seigneur sur l'hostie, répondit sans hésiter le servant. »

Cependant les sœurs de l'asile, l'institutrice, d'autres personnes encore étaient accourues. Même réponse de leur part. Tout le monde pleurait. Pour le célébrant, il était tellement suffoqué de sanglots, que les personnes de l'assistance étaient aussi empressées de lui venir en aide que de contempler le prodige. Revenu enfin de son émotion, après environ un quart d'heure, il poursuivit le saint sacrifice comme à l'ordinaire, après s'être toutefois assuré qu'il ne saignait ni du nez ni d'aucune blessure.

II.

Cette première hostie sanglante ne fut point conservée ; mais voici les particularités qu'elle avait présentées, d'après le témoignage unanime du prêtre et des assistants. Elle était, comme tous les pains d'autel dont se sert l'église de Vrigne-aux-Bois, d'un diamètre de huit centimètres, et présentait à sa surface l'empreinte d'une croix sans crucifix. A la suite du prodige, elle offrait du sang aux places correspondant aux plaies de Notre-Seigneur : une réunion de points sanglants, vers la tête ; à chaque côté du croisillon, une goutte de sang ; au bas de la croix, une seule goutte de sang ; et au-dessus, comme pour figurer la place du côté, mais en ligne directe sur la croix, une autre goutte de sang ; celle-ci, ainsi que la précédente, était plus forte que les autres et mesurait presque un centi-

mètre de diamètre. Dans les premiers moments où le sang était sorti, il suintait et perlait, comme cela arrive, par exemple, à la suite d'une profonde piqure au doigt ; après avoir atteint, au bout de quelques minutes, son plus grand volume, il paraissait vermeil, liquide, convexe et immobile ; puis il s'était successivement affaissé, imbibé dans la sainte hostie, qui en fut traversée, et enfin desséché. Après la communion sous l'espèce du pain, et au moment de purifier le corporal, le célébrant aperçut aussi sur ce linge sacré deux taches rouges provenant sans aucun doute du sang qui avait traversé l'hostie et qui correspondait, selon toute probabilité, aux deux grosses gouttes du bas de la croix.

Les supérieurs ecclésiastiques furent aussitôt informés de ce fait merveilleux. Mgr Gousset, cardinal-archevêque de Reims, prenant en considération que l'hostie sanglante sur laquelle devait principalement porter l'enquête canonique, n'existait plus, ne jugea pas à propos de donner suite à la cause soumise à son jugement ; il prescrivit toutefois de conserver dans un lieu décent le corporal ensanglanté, et plus tard enfin ordonna qu'il fût remis entre les mains de M. l'archiprêtre de Sedan et lavé dans les formes usitées pour les linges d'autel.

III.

Cette dernière mesure et la contradiction des langues à laquelle M. Titeux n'avait pas échappé, frappèrent son caractère timide, discret et ennemi du bruit. Aussi, lorsqu'à sa grande surprise le prodige se renou-

vela entre ses mains, le vendredi de l'octave de Pâques, à l'heure matinale où il célébrait d'habitude le saint sacrifice, il maîtrisa son émotion et acheva la messe, sans laisser rien transpirer au dehors.

Remarquons cependant que dans les trois mois écoulés depuis le premier prodige, Napoléon III avait donné suite à ses projets insensés et que, ce vendredi 29 avril, les troupes autrichiennes passaient le Tessin et fournissaient ainsi le prétexte de cette guerre satanique dont les conséquences désastreuses pèsent encore aujourd'hui sur la chrétienté.

IV.

Le dimanche du *Bon-Pasteur*, 8 mai suivant, le prodige se renouvela pour la troisième fois : il semblait que le divin Sauveur voulût par ce rapprochement faire comprendre combien cette guerre entre nations catholiques contristait son cœur sacré et allait porter de préjudice à la Sainte-Eglise. Aussi le signe sanglant de ce jour ne devait-il point rester secret. Un élève du petit-séminaire de Charleville, qui assistait à la messe dans une stalle du sanctuaire de l'église de Vrigne-aux-Bois, avait remarqué, pendant la petite élévation avant le *Pater*, les taches de sang que présentait la sainte hostie. La messe terminée, il prit son parti d'aborder M. Titeux pour lui faire part de ce qu'il avait vu. Vaincu providentiellement, le prêtre confessa la vérité et il fut amené à révéler devant d'autres personnes le prodige du vendredi de l'octave de Pâques.

Des âmes pieuses intervinrent dès lors ; sur leurs

instances,au nom de la volonté divine qui paraissait se manifester si clairement, M. Titeux prit la résolution, si le prodige se renouvelait encore, de conserver l'hostie miraculeuse et d'en consacrer une seconde pour achever le saint sacrifice.

V.

Cependant, rapide comme la foudre, Napoléon s'était en peu de jours jeté sur l'Italie avec une armée formidable; dès le 14 mai, il avait établi son quartier général à Alexandrie : la terre allait pour de longues années boire le sang des enfants de l'Église mêlé à celui de leur Mère !...

Or, le lendemain, 15 mai, troisième dimanche après Pâques, toujours à la messe de sept heures et dans l'église de Vrigne-aux-Bois, la sainte Hostie se couvrit de nouveau de sang après la consécration. M. Titeux, ému et tremblant, avait fait chercher une nouvelle hostie à la sacristie ; il n'y avait plus de doute pour l'assistance. Les sœurs de l'asile accoururent, puis des laïques, hommes et femmes, et pendant vingt minutes que fut suspendu le saint sacrifice, ils contemplèrent de leurs yeux toutes les phases du prodige. On alla même chercher les absents, et c'est ainsi qu'en cette rencontre, pendant et après la messe, environ six cents personnes s'approchèrent de l'autel pour s'assurer du prodige et le vénérer.

Huit jours après, M. l'abbé Jules Morel, à qui nous empruntons tous ces détails, eut l'occasion de considérer à loisir cette hostie miraculeuse. Les points sanglants du haut de la croix étaient devenus con-

fluents en se desséchant. Les gouttes correspondant aux plaies des mains, des pieds et du côté étaient telles que nous les avons décrites pour la première hostie. L'imbibition du sang se remarquait au revers de la sainte espèce; le sang l'avait même traversée complétement à la plaie du côté, et taché la patène au point qui y répondait. C'est cette quatrième hostie sanglante qui nous est restée comme un éternel mémorial des signes opérés par la divine miséricorde, au début de la guerre d'Italie.

Mais en 1859 la France officielle avait le vertige : qui aurait soupçonné, dans les hautes sphères, que le doigt de Dieu venait d'écrire, avec le sang même de Jésus-Christ, le *Mane, Thecel, Pharès* de la dynastie impériale? Le glaive de Sedan a désormais tranché l'énigme.

VI.

L'Hostie sanglante du 15 mai 1859 a d'ailleurs été jusqu'à ce jour l'objet des divines sollicitudes de la Providence. Bien que le cardinal Gousset n'ait pas jugé opportun de constater juridiquement l'authenticité du miracle, il lui a donné comme un sauf-conduit solennel, à la retraite ecclésiastique qui suivit le prodige à peu de mois d'intervalle. La veille de la clôture, Son Éminence rendit publiquement ce témoignage devant trois cents prêtres rassemblés dans le lieu saint : « qu'il n'était pas permis de mettre en doute la sincérité du digne et excellent curé de Vrigne-aux-Bois, dont les vertus connues depuis plus de trente ans dans le clergé rémois, venaient encore d'édifier ses

confrères pendant cette retraite; que le diocèse avait la responsabilité de l'Hostie sanglante de Vrigne-aux-Bois devant l'Eglise universelle et qu'il la garderait pendant des siècles, si Dieu le permettait; que quant à donner un mandement sur ce sujet, à permettre d'en parler publiquement en chaire et à demander au Saint-Siége la permission d'en faire une solennité liturgique, la maturité avec laquelle il faut procéder en pareil cas, ne permettait pas d'aller aussi vite; qu'*il convenait de consulter les desseins de la divine Providence dans une respectueuse attente et de la prier de multiplier l'évidence du miracle;* mais que chacun, suivant sa conviction personnelle, pouvait déjà adorer la bonté de Dieu dans cette nouvelle effusion visible de son sang (1). »

Les fidèles laissés ainsi libres dans leur conviction personnelle, ont admirablement pourvu à la conservation de l'Hostie sanglante de Vrigne-aux-Bois, avec la ferme confiance *que la divine Providence multiplierait l'évidence du miracle.* Quelques jours après le dernier prodige, une dame pieuse et charitable offrit une custode en vermeil, où la sainte Hostie fut mise à l'abri des injures de l'air. Plus tard la même personne offrit une seconde custode où l'on put renfermer la patène qui gardait encore une trace du sang divin. Comme les prêtres sont admis au bonheur de voir l'Hostie sanglante, la zélée donatrice a fait plus, elle a offert à cet effet un bel ostensoir, exécuté à Paris sur les dessins du célèbre Wilby-Pugin. En outre, une respectable demoiselle de Belgique a offert son habile crayon pour copier exactement l'Hostie san-

(1) *Les Hosties sanglantes*, p. 98 et 106.

glante dont la gravure a depuis multiplié la saisissante image.

Enfin l'ancienne église où le miracle avait eu lieu, a fait place à une magnifique église construite aux frais d'une bienfaitrice à jamais chère à la paroisse de Vrigne-aux-Bois. Le nouveau sanctuaire a été consacré en 1862 par Son Éminence le cardinal Gousset, sous le titre de Basilique Mineure.

VII.

Dans la chapelle qui y est annexée, repose désormais l'Hostie sanglante, soigneusement renfermée dans le tabernacle de l'autel. Depuis neuf ans qu'elle y réside, on n'a pas remarqué qu'elle eût subi la moindre altération. Nous tenons ce fait d'un prêtre qui l'a visitée récemment (1).

M. Titeux, l'heureux curé de Vrigne-aux-Bois, est encore en vie ; mais il a été transféré par le cardinal Gousset de cette paroisse trop populeuse pour sa santé à celle de Vaux-en-Dieulet, du même diocèse. Son témoignage (2) est toujours le même, et il est résolu d'attester solennellement, à l'article de la mort, si Dieu le préserve de la mort subite, « qu'il a vu quatre fois l'hostie consacrée dans ses mains, dans l'église de Vrigne-aux-Bois, se couvrir de cinq taches de sang vif, après l'élévation. »

(1) Lettre du 21 février 1871.
(2) Même lettre.

VIII.

Nous devons dire, en terminant, que beaucoup de personnes ont fait comme nous la remarque de cette coïncidence si frappante, d'une part, entre les hosties sanglantes dont le prodige avait lieu au moment où Napoléon III allait envahir l'Italie et préparer par une série de conséquences invincibles la position si critique du Saint-Siége en ces temps calamiteux, et d'autre part la bataille de Sedan où l'Empereur a trouvé sa ruine, bataille qui s'est livrée onze ans plus tard sur la lisière de la commune de Vrigne-aux-Bois.

Et nunc, Reges, intelligite !

CHAPITRE IV.

LARMES VERSÉES PAR LE SAINT-CIBOIRE A ALLONVILLE PRÈS AMIENS.

(Avril-juillet 1857.)

I. Premières larmes. — II. Un témoin du prodige. — III. Fait du 3 juin. — IV. Effet produit sur les populations.

I.

Au moment de remettre à notre éditeur le manuscrit de cette troisième édition, plusieurs communications d'un grand intérêt nous ont été faites par des personnes également respectables et instruites; deux de ces communications trouvent leur place dans cette première section, à la suite du prodige de Vrigneaux-Bois, qui n'en demeure ainsi que plus en lumière. Elles nous retracent fidèlement deux nouveaux signes prophétiques; l'un, arrivé dans l'intervalle de la guerre de Crimée et de celle d'Italie, fera la matière de ce chapitre; l'autre, qui date de 1866, année fatale de la guerre de Prusse contre l'Autriche, sera relaté au chapitre suivant.

Allonville est une paroisse de la campagne, du doyenné de Saint-Leu d'Amiens, située à deux lieues de cette ville. Le maître-autel de l'église d'Allonville sur lequel a eu lieu le prodige suivant, est dédié à saint Jean-Baptiste dont la Décollation est la fête patronale de la paroisse.

C'est le saint jour de Pâques, 12 avril 1857, que le digne curé de cette paroisse remarqua pour la première fois ce prodige des larmes du Saint-Ciboire. Après avoir distribué la communion aux fidèles, il vit sur le corporal où il avait déposé le saint Ciboire, de grosses gouttes d'eau qui demeuraient quelque temps immobiles sur le linge sacré et ne s'y imbibaient que lentement. Surpris d'abord de ce fait étrange, et craignant quelque illusion de sa part, il se mit à observer avec beaucoup de soin l'état de la nappe d'autel et de l'intérieur du tabernacle, pour y découvrir quelques traces d'humidité, s'il en existait. Mais tout était parfaitement sec. Restait à s'assurer que ces gouttes ne provenaient pas du calice. Le renouvellement du même fait, les jours suivants et en des circonstances différentes, ne peut laisser aucun fondement à cette supposition : en aucun des cas subséquents ces gouttes ne provinrent du calice, mais toujours du Saint-Ciboire ou de la place du corporal où il avait reposé. Ces gouttes avaient la forme de grosses larmes. Elles se produisaient même en dehors du saint sacrifice, lorsque la communion était distribuée, avant ou après la messe, aux fidèles qui ne pouvaient pas communier au moment accoutumé ; elles se remarquaient également au moment de la bénédiction donnée avec le Saint-Ciboire, à la place où il avait reposé. En l'une de ces dernières rencontres, le corporal ainsi couvert de larmes, se trouvait isolé de l'autel et était étendu sur une exposition ornée de fleurs et creuse en dessous, laissant un vide de huit à dix pouces de hauteur entre l'autel et le corporal. Impossible donc de soupçonner quelque trace d'humidité sur l'autel. Quant au tabernacle, il est construit dans toutes les conditions

désirables pour la conservation des saintes espèces et jamais, depuis sept ans qu'existe la nouvelle église d'Allonville, les hosties consacrées n'y ont contracté le moindre goût d'humidité, alors même que ce goût se manifeste ailleurs assez fréquemment.

II.

Tout ému à la vue de ces faits prodigieux qui se renouvelaient coup sur coup, ne trouvant aucune cause matérielle à leur assigner, et dans la prévision d'une enquête à intervenir, M. le curé se décida à appeler quelques témoins pour constater cet état des choses extraordinaire. Nous allons laisser la parole à l'un de ces témoins, M. de R., dont le rapport a été mis sous nos yeux en une copie bien authentique :

« Après m'être préparé à cet acte de dévotion, écrit M. de R., je servis la messe seul ; j'eus le bonheur d'y communier, en prenant le voile du calice au lieu de la nappe d'usage. En le remettant sur l'autel et en changeant le livre, je jetai les yeux sur le corporal et je vis au milieu, à peu près à la place qu'avait occupé le Saint-Ciboire, comme une grosse larme qui ne s'imbibait pas et qui excédait de deux à trois millimètres le niveau du corporal. J'en conférai avec d'autres témoins, et leur impression fut conforme à la mienne : nous avons vu la même chose et dans les mêmes circonstances ; les témoins sont au nombre de six, dont un est prêtre et aumônier.

« Un tel événement nous frappa fortement et nos réflexions furent les mêmes : ces âmes simples et

pieuses se crurent comme moi favorisées d'une grande grâce lorsque le célébrant leur permit d'approcher de l'autel et de considérer les corporaux. Après plusieurs apparitions de ces espèces de larmes, le corporal replié sur elles les absorbe, mais en conserve des traces très-marquées qui demeurent visibles à l'œil; quelques-unes ont laissé comme un dépôt sablonneux qui, examiné par un physicien à l'aide d'une forte loupe, présentait comme des larmes d'or et d'argent et un résidu terreux. A cette date (2 juin 1857), le même fait s'est présenté fréquemment depuis Pâques sur le même autel, et sept à huit fois après la messe de l'aumônier de l'orphelinat....»

III.

Le 3 juin, mercredi des quatre-temps, et les deux jours suivants, dans la semaine de la Pentecôte de cette même année, de nouveaux faits se produisirent. Ecoutons encore le même témoin :

« Mgr l'évêque d'Amiens, prévenu de ces faits extraordinaires par le curé de la paroisse, lui avait recommandé de garder le secret sur ces évènements. Mais plusieurs des témoins, fortement impressionnés et animés d'une foi vive, regardèrent cette vision comme une grâce destinée à ranimer leur piété. Ils se sentent excités intérieurement à faire partager à d'autres personnes pieuses, les sentiments qu'elles éprouvent : le zèle s'enflamme, les congrégations d'hommes et de femmes que renferme cette paroisse, prennent la résolution de redoubler de prières pendant le mois de juin,

d'offrir à Dieu plusieurs communions chaque jour et de réciter au pied de l'autel un acte de Réparation au Sacré-Cœur, pour les outrages qu'il reçoit de tant de mauvais chrétiens dans le Sacrement de l'Eucharistie. Dès lors le secret exigé par Mgr l'évêque n'est plus possible.

« Le bon curé, inquiet et troublé, me charge d'informer Sa Grandeur de cet état des esprits. Sa Grandeur, dans sa profonde sagesse, pense qu'il faut encore garder le silence et recommander la discrétion aux témoins. Mgr l'évêque reconnaît néanmoins l'urgence d'en entretenir son conseil et il termine notre entretien en me disant qu'il écrira le lendemain à M. le curé et lui donnera ses instructions par écrit sur la conduite ultérieure qu'il devra suivre.

« La dépêche arriva au curé, le lendemain, à une heure et demie. A peine celui-ci en a-t-il pris connaissance, qu'une femme, à l'agonie, fait réclamer pour elle le secours des Sacrements. M. le curé se rend aussitôt à l'église. Après avoir retiré le Saint-Ciboire du tabernacle, il ressent le désir de connaître par où s'échappaient ces sortes de larmes. Notre-Seigneur ne le fit pas attendre : une de ces larmes s'écoula et fut suivie de tant d'autres que l'on peut calculer qu'elles auraient rempli deux verres à liqueur.

« Le curé, frappé et tout saisi, tombe à genoux et reste en adoration. Comme le presbytère est contigu à l'église, la servante ne voyant pas sortir M. le curé, craint qu'il n'ait personne pour accompagner le saint Viatique chez le malade. Elle entre à l'église et voit le prêtre, pâle et défait, au pied de l'autel ; elle s'approche pour lui demander si elle doit avertir un homme, à défaut du clerc qui est absent. Elle voit alors

l'effusion des gouttes en forme de larmes. L'église étant toujours ouverte, d'autres pieuses femmes y entrent spontanément et sont aussi témoins du prodige. Une dame, très-chrétienne d'ailleurs, mais fort défiante, par scrupule de conscience, à l'égard des faits de l'ordre surnaturel, est appelée à l'église, quoique arrivée de Paris depuis une heure au plus. Elle voit comme les autres, mais elle exprime des doutes sur la possibilité d'une humidité considérable dans le tabernacle et se condensant dans le Saint-Ciboire. Mais celui-ci étant ouvert, les hosties apparaissent dans l'état de siccité le plus complet.

« Après avoir administré la malade, M. le curé accourt à l'évêché, présente à Mgr l'évêque le corporal tout humide de cette effusion bien autrement prolongée que les jours précédents, et lui déclare qu'il est débordé par le nombre des témoins qui vont publiant ces merveilles, les derniers s'étant d'ailleurs trouvés tout fortuitement à l'église. Mgr l'évêque paraît se décider à ordonner une enquête. Quant au curé, regrettant de n'avoir pas recueilli ces précieuses larmes, il se décide à tenir une autre fois une patène sous le Ciboire en larmes.

IV.

« Le lendemain 4, au matin, le même prodige des larmes se renouvelle et M. le curé peut en recueillir le tiers d'une petite fiole qui est remise entre les mains de Mgr l'évêque.

« Celui-ci ayant désiré qu'on lui apportât le Ciboire pour l'examiner, M. le curé ouvrit, dans l'après-midi,

le tabernacle pour prendre la mesure du Saint-Ciboire, afin de m'envoyer cette mesure pour lui procurer une boîte. A peine a-t-il touché le Ciboire, qu'a lieu une nouvelle effusion continue de cette eau qu'il recueille dans une autre fiole.

« Après avoir reçu la mesure du Ciboire, je cherchai la boîte demandée et m'arrangeai le vendredi 5 pour arriver à l'heure de la messe. J'eus le bonheur d'y communier avec un grand nombre de fidèles, l'église étant à moitié pleine de monde, hommes et femmes, qui priaient avec dévotion, car, la veille, l'effusion des larmes avait eu lieu pendant que le prêtre donnait la communion, et cette fois près de soixante personnes avaient vu le prodige.

« Après la messe de ce jour, M. le curé me fit appeler à l'autel et je vis bien clairement deux nouvelles gouttes sur le corporal. Rédacteur de ce qui précède, sur le rapport d'autrui, je déclare être témoin de ce dernier fait. Je reçus la boîte, contenant le Ciboire (vide, cela s'entend), je recueillis les signatures des premiers témoins, et remis ce premier rapport et la boîte contenant le Ciboire, à sa Grandeur, en l'informant du prodigieux renouvellement de ferveur que ces évènements ont produit dans la paroisse : confessions, prières de réparation, récitées publiquement, chaque jour, et communions. L'effet gagne les communes voisines et nul ne peut en prévoir les conséquences, lorsque l'autorité épiscopale aura prononcé. »

« Signé, de R. »

Nous livrons ces faits touchants au lecteur, sans avoir la satisfaction de pouvoir dire si le Ciboire d'Allonville a continué quelque temps encore à verser, sur les péchés qui débordent partout, quelques nouvelles

larmes pour détourner de nous la colère du Père céleste. Hélas ! dès la fin de 1856, la guerre d'Italie, source de tant de calamités, était résolue chez les puissants de ce monde. La prière et l'expiation volontaire demeuraient le seul remède possible à une situation désespérée. Aveugles que nous étions, nous n'avons voulu ni voir, ni entendre, et l'abîme a appelé l'abîme !

CHAPITRE V.

SUEUR DE SANG D'UNE STATUETTE DE L'ENFANT JÉSUS A BARI (ITALIE).

(Depuis le 19 mars 1866.)

I. Sueur de sang et mouvements miraculeux. — II. Débuts de ces signes. — III. Images et linges teints de sang. — IV. Prodige du Vendredi-Saint, 1868. — V. Description d'une image ensanglantée.

I.

C'est sur l'Italie que se concentrent principalement les efforts insensés de la révolution, parce qu'au centre de ce pays privilégié se dresse le roc de Pierre, seule digue qui arrête l'œuvre satanique dans sa course. Pourquoi donc s'étonner de tous les récits merveilleux qui nous arrivent d'au delà des monts et nous apportent les échos des prodiges incessants dont la Péninsule est le théâtre ?

Quelques-uns de nos lecteurs ont sans doute entendu parler depuis plusieurs années d'une image miraculeuse du saint Enfant Jésus dont les prodiges occupent surtout l'attention des fidèles dans l'ancien royaume de Naples, où cette statue est connue sous le nom de *San Bambino* de Bari. L'enfant miraculeux non-seulement sue du sang, mais il a aussi des mouvements divers, merveilleux : ainsi il se tient debout. il prend dans sa main une croix de laquelle le sang

découle, et un *labarum* maculé d'un sang frais et vermeil, présage sans doute des saintes victimes destinées à sauver l'Église; enfin, chose digne d'admiration, la statuette du saint Enfant Jésus de Bari écrit avec son sang sur des linges bénis ou même sur des images, des symboles de tout ce qui va s'accomplir (1).

II.

Voici à ce sujet quelques détails qui nous viennent de religieuses françaises, non encore expulsées d'Italie par la Révolution, parce qu'il est sans doute difficile de les remplacer au chevet des malades :

« A trois lieues de Naples, sur le territoire de la ville de Bari, habite une pauvre ouvrière, déjà d'un certain âge, qui depuis nombre d'années professe une grande vénération pour le saint Enfant Jésus. Elle lui offre ses hommages devant une statuette en cire, sous globe, qui le représente sous les traits d'un petit enfant.

Or en 1866, le lundi de la semaine de la Passion, 19 mars, en même temps fête de saint Joseph, lorsque cette pieuse fille vint, comme à l'ordinaire, offrir ses hommages d'adoration et d'amour au divin Enfant de la crèche, elle trouva sa sainte image toute mouillée. Croyant qu'on avait répandu par mégarde de l'eau sur le meuble où reposait le globe, elle se hâta de faire disparaître ces traces d'humidité. Le même prodige se renouvela plus tard, mais au lieu d'eau, c'étaient des gouttelettes de sang qu'elle remarqua. Frappée de

(1) *Rosier de Marie,* N° du 24 juin 1871.

cette particularité qui tenait du miracle, elle crut devoir en parler à un prêtre de sa confiance qui en informa l'archevêque de Bari.

« Celui-ci recommanda provisoirement le silence le plus absolu ; et, pour prévenir tout danger de supercherie, il interdit au public l'entrée de la maison de cette personne. »

III.

« Cependant le prodige n'en continuait pas moins sous les yeux de l'heureuse ouvrière. Les gouttes de sang ne cessaient de ruisseler de la statuette. L'une des phases les plus admirables du prodige, était de voir des images et des linges placés intacts sous le globe de verre et qui se trouvaient ensuite traversés par des points, des lignes et des dessins sanglants. On avait pris la précaution de renfermer soigneusement ces linges et ces images, de les replier sur eux-mêmes, de les mettre dans des boîtes ou de les cacheter dans des enveloppes : vaines précautions, les mêmes signes se reproduisaient tout comme si ces objets s'étaient trouvés déployés aux pieds de la sainte image. Ces prodiges continuèrent ainsi pendant environ deux ans, c'est-à-dire jusqu'au mois de janvier 1868 où ils cessèrent pour quelque temps. Le nombre des images ainsi signées du sang de l'Enfant Jésus de Bari est incalculable.

« Les différents détails du prodige ont été depuis fidèlement communiqués au Saint-Père, qui a chargé une commission d'hommes spéciaux, tels que théologiens, canonistes, médecins et chimistes, d'examiner

à fond ces différentes manifestations de l'enfant Jésus de Bari.

« Les taches rougeâtres laissées sur les objets exposés sous le globe de verre, ont été en particulier soumises à une scrupuleuse analyse ; décomposées au moyen de procédés chimiques, elles ont présenté les caractères du vrai sang. »

IV.

« Le 10 avril 1868, jour du vendredi-saint, comme il y avait quelques réparations à faire au globe de verre sous lequel était toujours la statuette, on la déposa sur plusieurs corporaux superposés à une certaine épaisseur. Cette fois le prodige des gouttes de sueur se renouvela, mais en telle abondance que la toile de ces corporaux, en batiste de fil, en fut comme imbibée ; le corporal qui touchait immédiatement la statue était seulement trempé ; le dernier était encore marqué d'une croix. »

V.

Nous pouvons donner, comme témoin oculaire, quelques détails des marques sanglantes laissées sur une de ces gravures exposées sous le globe de verre, à côté de la statue miraculeuse. Cette gravure, qui mesure trente centimètres de hauteur sur vingt de largeur, a été envoyée par une sœur de charité à un pieux laïque de notre connaissance, chez qui nous l'avons examinée de près, en même temps qu'il nous communiquait les

étails qu'on vient de lire. L'image représente Notre-Seigneur en croix, avec Madeleine en larmes, à genoux au pied de la croix. La tête du Sauveur est entourée de traces sanglantes formant quatorze rayons; les mains, la poitrine et les pieds du Christ sont également couverts de sang ainsi que la croix. Mais, ce qui est frappant surtout, le sang s'est arrêté au-dessus du bras dont Madeleine étreint la croix contre laquelle repose aussi sa tête; pas une trace de sang sur la pénitente, tandis que le sang apparaît de nouveau sur le bas de la croix jusqu'à terre, ainsi que sur le vase d'albâtre posé à côté de la sainte et qui disparaît littéralement sous une couche sanglante. Le côté de Notre-Seigneur est largement marqué d'un demi-cercle sanglant, terminé d'un côté par trois branches; le soleil, la lune et plus de cent points étoilés sont figurés autour du Sauveur en traits sanglants. Enfin le titre même de la gravure porte en sang le monogramme du Christ, avec une croix sur la lettre du milieu.

Nous avons été tout saisi, en contemplant cette gravure, qui tire de ces stigmates un cachet d'originalité surhumaine. C'est toujours le sang de Jésus-Christ qui crie comme sur la croix, mais non plus à son Père : Ah! pourquoi m'abandonnez-vous, pauvres pécheurs! pourquoi vous obstinez-vous à demander aux bourbiers de ce monde l'eau vive que la croix seule peut vous donner ?...

DEUXIÈME SECTION

SIGNES ET APPARITIONS PROPHÉTIQUES DE LA SAINTE-VIERGE.

—

CHAPITRE I.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE.

(Septembre 1830.)

I. Marie, la Reine de nos combats présents. — II. Origine de la Médaille miraculeuse. — III. Marie la recommande en personne. — IV. Tactique à observer par les *Médaillés* de Marie. — V. Un mot de commentaire. — VI. Fruits merveilleux de la Médaille miraculeuse.

I.

Jamais, depuis l'ère des persécutions, la Sainte-Église n'a été en butte à une guerre aussi terrible que celle dont la catholicité tout entière soutient en ce moment les derniers assauts. Sur ce champ de bataille, vaste comme le monde et sur lequel tout un siècle ne cesse de lutter à mort, est-il étonnant de voir se produire jusqu'à la prodigalité, les signes et les apparitions de la Mère du Christ?

Et c'est la France, la fille aînée ou plutôt l'enfant

prodigue de l'Église, qui est le théâtre préféré de l'intervention de Marie! O bonté divine!

Et c'est au moment même où la Révolution croit son triomphe assuré, en 1830, c'est en face de son trône fastueux, à Paris même, que nous apparaîtra la Médaille miraculeuse... mais confiée aux nobles mains d'une Fille de la Charité, d'une sœur de Saint-Vincent de Paul!

II.

« Dans le courant du mois de septembre 1830, raconte l'historien officiel du prodige (1), une jeune sœur du noviciat des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul (encore en vie aujourd'hui, nous dit-on), avait vu, pendant l'oraison, un tableau représentant la Sainte Vierge, telle qu'on la dépeint communément sous le titre d'Immaculée, en pied, revêtue d'une robe blanche et d'un manteau de couleur bleu argenté, avec un voile aurore, les bras entr'ouverts et étendus vers la terre. Ses mains étaient chargées de diamants d'où s'échappaient, comme par faisceaux, des rayons d'un éclat ravissant, qui se dirigeaient sur le globe, et avec plus d'abondance sur un certain point. Elle entendit en même temps une voix qui lui disait : « *Ces rayons sont le symbole des grâces que* « *Marie obtient aux hommes; et le point du globe sur*

(1) *Notice sur l'origine et les effets de la Médaille miraculeuse*, etc., par M***, prêtre de la Congrégation de la Mission de Saint-Lazare, 8e édit., Paris, 1842, pages 26 à 32. — L'auteur est le directeur même de la novice dont il s'agit.

« *lequel ils découlent le plus abondamment, c'est la* « *France.*» Autour du tableau elle lut l'invocation suivante, écrite en caractères d'or : *O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous!* Quelques moments après, le tableau se retourna, et sur le revers, elle vit la lettre M, surmontée d'une petite croix, et au-dessous les saints cœurs de Jésus et de Marie. L'ayant considéré attentivement, la novice entendit de nouveau la même voix qui lui ajouta : « *Il* « *faut faire frapper une médaille sur ce modèle, et les* « *personnes qui la porteront indulgenciée et qui feront* « *avec piété cette courte prière, jouiront d'une protec-* « *tion toute spéciale de la Mère de Dieu.* »

« La novice vint, dès le lendemain, me faire part de cette vision, que je regardai comme un pur effet de son imagination, et me contentai de lui dire quelques mots sur la véritable manière d'honorer Marie et de nous assurer sa protection, en imitant ses vertus. Elle se retira sans s'inquiéter et sans s'occuper davantage de sa vision. Six ou sept mois après, la vision s'étant réitérée de la même manière, la Sœur crut encore devoir m'en rendre compte ; mais je n'y attachai pas plus d'importance que la première fois, et la congédiai de même.

« Enfin, après un autre intervalle de quelques mois, elle vit et entendit les mêmes choses; mais la voix ajouta que *la Sainte-Vierge n'était pas contente de ce qu'on négligeait ainsi de faire frapper la médaille.*

« Cette fois, sans cependant le manifester, j'y fis plus d'attention, par la crainte surtout de déplaire à celle que l'Église nomme à si juste titre le *Refuge des pécheurs ;* d'un autre côté, toujours dominé par cette

pensée que ce pouvait être une illusion et le pur effet de son imagination trompée, je n'en fis bientôt plus aucun cas. Plusieurs semaines s'étaient passées ainsi, lorsque j'eus occasion de voir Mgr l'archevêque ; la conversation nous donna lieu de raconter tous ces détails au vénérable prélat, qui nous dit ne voir aucun inconvénient à la confection de cette médaille, vu surtout qu'elle n'offrait rien d'opposé à la foi de l'Église ; qu'au contraire tout y était très-conforme à la piété des fidèles envers la très-Sainte-Vierge; que par conséquent elle ne pouvait que contribuer à la faire honorer et qu'il désirait en avoir une des premières. Dès lors je me déterminai à la faire frapper.

« Mais les ravages du cholera-morbus ayant multiplié les fonctions de mon ministère, j'en ajournai l'exécution jusqu'en juin 1832, époque où elle fut frappée selon le modèle dont il est parlé ci-dessus.

« Nous ferons observer ici qu'un jour où la novice était à réfléchir s'il ne convenait pas de mettre quelques paroles sur le revers de la médaille, comme il y en avait de l'autre côté, la voix lui dit, que le monogramme de la Sainte-Vierge, la croix et les deux cœurs, en disaient assez à l'âme chrétienne. »

III.

L'historien ajoute ici la relation de deux autres visions au sujet de cette même médaille, visions dont plus tard fut favorisée, en Suisse, une religieuse déjà prévenue de beaucoup d'autres grâces extraordinaires. Cette relation achève de mettre en lumière les desseins du Ciel touchant l'usage de ce signe de salut. Nous la reproduisons donc tout au long.

« Le 17 août 1835, premier jour de sa retraite, cette religieuse fut comme ravie après la sainte Communion et vit Notre-Seigneur, assis sur un trône de gloire, tenant en main un glaive. « Où vas-tu, et que cherches-tu, lui demanda-t-il ? — O Jésus ! lui répondit-elle, je vais à vous, et c'est vous seul que je cherche. — Où me cherches-tu, en quoi et par qui ? — Seigneur, c'est en moi que je vous cherche, dans votre sainte volonté et par Marie. » Ici Notre-Seigneur disparut, et la religieuse, revenue à elle-même, réfléchissait sur les paroles du Sauveur, lorsque lui apparut la très-sainte Vierge toute resplendissante et toute débonnaire. Elle tenait en main une médaille où était gravée son effigie avec l'inscription : *O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Et des faisceaux de rayons sortaient de ses mains. *Ces rayons*, lui dit Marie, *sont le symbole des grâces que j'obtiens aux hommes.* Et elle retourna la médaille où la Religieuse vit la lettre M surmontée d'une petite croix, et au bas les saints Cœurs de Jésus et de Marie. *Porte cette médaille*, lui dit alors la Reine des cieux, *et tu jouiras de ma protection toute spéciale : aie soin que tous ceux qui se trouvent dans quelque besoin la portent aussi, qu'on s'efforce de la leur procurer... Prépare-toi, car je te la mettrai moi-même à la fête de mon bien-aimé serviteur Bernard ; aujourd'hui je la laisse dans tes mains.* La Sainte-Vierge lui reproche ensuite d'avoir laissé égarer cette médaille et de ne s'être pas mise en peine de la chercher ; la Religieuse avoue en effet qu'elle lui avait été donnée dans le mois de juillet, et que, l'ayant perdue, elle n'avait point pensé à la chercher, parce qu'elle l'avait regardée comme une médaille ordinaire, ne

connaissant nullement ni son origine, ni ses effets avant cette vision ; ce que le supérieur de la communauté atteste et certifie lui-même... La très-sainte Vierge remplit sa promesse, et le 20 du même mois, fête de saint Bernard, elle lui mit au cou la médaille qu'elle lui avait déjà mise entre les mains. Il lui fut recommandé en même temps de la porter avec respect, de réciter souvent l'Invocation et de s'appliquer à la pratique des vertus de l'Immaculée Marie. »

IV.

« Pendant sa retraite (août 1836), elle vit tous les jours la médaille comme suspendue dans les airs. D'abord elle lui apparaissait très-élevée, brillante par moments comme le soleil, et puis comme l'or pur ; ensuite moins haute, et seulement comme en argent ; enfin, fort près de terre, et simplement comme en cuivre. La religieuse était dans l'admiration, sans cependant comprendre ce que signifiait la représentation de ces diverses médailles, jusqu'à ce que, pendant l'office des vêpres, elle en reçut l'explication. Une voix pleine de douceur, qu'elle ne put pas reconnaître, lui demanda quelle était celle des médailles qu'elle préférait ? Elle répondit que c'était la plus brillante ; et la même voix, la félicitant du choix qu'elle avait fait, lui dit que la médaille brillante comme le soleil est celle des chrétiens fidèles qui, en la portant, honorent parfaitement Marie, et contribuent à procurer sa gloire ; que la médaille en or est celle des personnes pieuses qui ont une dévotion tendre et filiale envers Marie, mais en qui elle est renfermée dans leur cœur, sans qu'elles contribuent beaucoup à faire honorer

cette divine Mère ; que la médaille en argent est celle de toutes les personnes qui la portent avec respect et dévotion, mais qui manquent parfois de constance et de générosité dans l'imitation des vertus de Marie ; et qu'enfin la médaille qui lui a apparu comme en cuivre, est celle de quiconque, se contentant de lui adresser des prières, sans se mettre en peine de marcher sur ses traces, demeure ainsi tristement attaché à la terre. La même voix lui ajouta encore que, comme il y a cependant une espèce d'union particulière entre ces diverses personnes marquées, pour ainsi parler, du sceau précieux de Marie Immaculée, *elles doivent toutes s'entr'aider mutuellement d'une manière toute spéciale par la prière,* afin que, par ce puissant secours, les troisièmes puissent relever les dernières, les secondes soutenir les troisièmes, et que les premières attirent ainsi heureusement toutes les autres.

« Ces détails nous ont été communiqués de l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites, à Einsideln, si renommée et si connue, tant par les grandes vertus de ses fervents religieux, que par le concours immense de fidèles qui s'y rendent de tous les pays en pèlerinage. »

V.

On vient de l'entendre, c'est Marie elle-même, la Mère de grâce et de miséricorde qui explique le signe nouveau adressé au monde entier, mais plus spécialement à la France : Elle veut, dans le combat qui redouble, *nous couvrir de cette médaille comme du bouclier de sa protection toute spéciale ;* elle insiste pour *qu'on ait soin que tous ceux qui sont dans la peine, portent cette médaille ;* Elle demande qu'*on s'ef-*

force même de la leur procurer. Remarquons enfin combien *Celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille,* recommande à ses *fidèles médaillés,* qu'on nous passe le mot, de ne point marcher isolés à la lutte, mais de serrer leurs rangs, de se venir mutuellement en aide par la prière, afin que tous avancent, traversent les lignes ennemies et arrivent au ciel couverts des lauriers de ses parfaits serviteurs.

L'espace nous manque pour redire la diffusion prodigieuse, inouïe, merveilleuse vraiment de la médaille miraculeuse répandue depuis quarante ans à des centaines de millions; pour énumérer seulement les guérisons, les conversions, les prodiges de tout genre opérés sous cette égide de la Reine conçue sans péché; pour compter les confréries innombrables rangées autour de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires avec la Médaille miraculeuse pour signe de ralliement et de triomphe ; enfin pour faire voir combien le saint usage de la Médaille a contribué à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, premier bulletin de la victoire suprême qui se gagne en nos jours d'immense labeur contre Satan et sa tourbe révolutionnaire, par les bataillons invincibles des croyants de Marie !...

Et parmi tous ces trophées de la Médaille miraculeuse, quelle conquête que celle du 20 janvier 1842 où Marie apparut à Rome à l'obstiné Ratisbonne et le terrassa, comme Saül sur le chemin de Damas rendant les armes au Christ immortel !

O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous !

CHAPITRE II.

APPARITION DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

(19 septembre 1846.)

I. Les deux bergers de la montagne de la Salette. — II. Apparition de la Sainte-Vierge. — III. Plaintes et menaces de Marie. — IV. Le double secret. — V. Quelques mots à ce sujet. — VI. Mélanie communique aujourd'hui une partie du sien. — VII. Deux lettres de Mélanie à sa mère. — VIII. Le secret de Maximin. — IX. Apparition de Notre-Dame de la Salette à un jeune enfant. — X. Deux autres Apparitions. — XI. Preuve de l'Apparition de la Salette. — XII. La fontaine miraculeuse. — XIII. La cause des châtiments annoncés n'est que trop réelle. — XIV. Où en sommes-nous de ces châtiments?

L'apparition de l'auguste Reine des cieux aux deux petits bergers de la Salette, il y a vingt-cinq ans à peine, est une nouvelle manifestation de la bonté maternelle et de la souveraine compassion de Marie envers la France et le monde chrétien. Le récit de ce grand événement, à raison surtout des prédictions qu'il contient, revendique une large place dans ce recueil. Rien en même temps de plus actuel pour nous; le secret confié, comme nous le verrons, à chacun des deux enfants par la Sainte-Vierge, concerne l'époque si lamentable que nous traversons aujourd'hui. Méditons donc avec soin cette scène émouvante dont nous emprunterons les détails aux auteurs les mieux autorisés (1).

(1) Voir principalement les deux ouvrages suivants : *Notre-Dame de la Salette mieux connue,* par le P. Huguet, mariste, et *la Sainte Montagne,* par Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham.

I.

C'était le samedi, 19 septembre 1846, veille de la Fête qui se célèbre, selon la liturgie romaine, le troisième dimanche de ce mois, en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Deux petits bergers, Mélanie Mathieu, âgée de quatorze ans,et Maximin Giraud, âgé de onze, étaient partis dès le lever de l'aurore, avec leurs troupeaux, du hameau des Ablandins, commune de la Salette, dans le département de l'Isère et le diocèse de Grenoble ; munis des provisions de la journée, ils avaient pris le chemin des Alpes où ils se rencontrèrent et arrivèrent ensemble sur le mont dit *sous les Baisses,* séparé d'autres montagnes par le ravin de la Sezia. Ils s'arrêtèrent sur ce plateau situé à deux heures de marche de toute habitation et à peine connu jusque-là de quelques laboureurs et de quelques pauvres pâtres. La montagne était couverte de verdure, mais sans le moindre arbrisseau bien loin à la ronde. Pas un nuage au ciel, où brillait le soleil dans toute sa splendeur.

Vers l'heure de midi, alors que la cloche de l'Angelus avait apporté son écho béni jusqu'à nos petits bergers, ceux-ci avaient pris leur frugal repas et, après avoir déposé leurs sacs dans un ravin auprès d'une fontaine intermittente, alors à sec, ils avaient fini par s'endormir à quelque distance de là. Après quelque temps de repos, Mélanie, la première réveillée, inquiète de ne point voir ses vaches, appelle Maximin pour aller à leur découverte. Repassant alors le ruisseau du ravin, ils remontent jusqu'au plateau, d'où en se retournant ils découvrent leurs troupeaux couchés sur le versant opposé ; puis ils redescendent auprès de la source pour chercher leurs sacs.

II.

Mélanie, arrivée la première, aperçoit tout à coup une clarté comme celle du soleil, encore plus brillante, mais d'un aspect tout différent. « Viens, » dit-elle à Maximin, « viens vite voir une clarté là-bas. » Et Maximin d'accourir aussitôt. Alors, suivant le récit des enfants, la clarté s'ouvrit et au milieu ils virent une Dame assise sur une pierre, les pieds dans le lit desséché de la fontaine. Son attitude était celle de la plus vive douleur. Elle se tenait la tête dans les mains, les bras accoudés sur les genoux. Bientôt elle écarta les mains et son visage parut baigné de larmes; mais ces larmes, toutes brillantes, ne tombaient pas à terre et disparaissaient comme des étincelles de feu.

La figure de la Reine des Cieux, car c'était elle, jetait un éclat si éblouissant que le soleil pâlissait aux yeux des petits bergers et ne leur paraissait plus qu'un sombre crépuscule. Maximin ne put supporter cette splendeur; mais il fut donné à Mélanie de considérer le visage de la Reine des Cieux, sans pouvoir toutefois en soutenir longtemps le rayonnement.

Le front de l'auguste souveraine était ceint d'une couronne de roses et d'un haut et lumineux diadème, légèrement recourbé en avant. Un mouchoir blanc, également orné de roses en guirlandes, recouvrait sa poitrine. Son tablier était d'or, sa robe d'argent, parsemée de perles d'un grand éclat. Enfin des roses d'une beauté incomparable et de différentes couleurs rehaussaient encore sa chaussure, qui était blanche.

De toutes ces roses sortait comme une flamme d'encens qui se mêlait à la splendide lumière dont Marie était environnée.

Une grande chaîne, de la largeur de trois doigts, descendait sur ses bras. A une autre chaîne plus petite pendait un crucifix d'or dont le Christ jetait un vif éclat et où se remarquaient encore des tenailles à droite, et à gauche un marteau, l'un et l'autre paraissant ne tenir à rien.

A cette merveilleuse vision, un saisissement de frayeur s'empare des enfants.

« Mon Dieu! » s'écrie Mélanie, et elle laisse s'échapper son bâton. — « Garde ton bâton, » lui dit Maximin, « moi, je garde mien : s'il nous fait quelque chose, moi je lui donne un bon coup. »

III.

Cependant la Dame se lève, croise les bras et d'une voix aimable et douce comme une musique céleste : « *Ne craignez point, mes enfants,* » dit-elle, « *je suis ici* « *pour vous annoncer une grande nouvelle.* » Rassurés par ce ton maternel, les deux petits bergers s'approchent. La Reine des Cieux, de son côté, s'avance vers eux. Ils avaient franchi le ruisseau du ravin à quelques pas de distance et se trouvaient devant elle, l'un à côté de l'autre.

La divine Messagère, toujours en larmes, leur parla alors en ces termes :

« *Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis* « *forcée de laisser aller le bras de mon Fils.*

« *Ce bras est si lourd et si pesant, que je ne puis* « *plus le retenir.*

« *Depuis le temps que je souffre pour vous* « *autres !... Si je veux que mon Fils ne vous aban-* « *donne pas, je suis chargée de le prier sans cesse* « *pour vous autres.*

« *Et vous n'en faites pas de cas !*

« *Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous* « *ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour* « *vous autres.*

« JE VOUS AI DONNÉ SIX JOURS POUR TRAVAILLER, JE « ME SUIS RÉSERVÉ LE SEPTIÈME, ET L'ON NE VEUT PAS « ME L'ACCORDER! *Voilà ce qui appesantit tant le* « *bras de mon Fils.*

« CEUX QUI MÈNENT LES CHARRETTES NE SAVENT PLUS « JURER, SANS METTRE LE NOM DE MON FILS AU MILIEU. »

« *Ce sont les deux choses qui appesantissent tant* « *le bras de mon Fils.*

« *Si la récolte se gâte, ce n'est qu'à cause de vous* « *autres ; je vous l'ai fait voir l'an passé par la ré-* « *colte des pommes de terre ; vous n'en avez pas fait* « *cas. C'est, au contraire, quand vous en trouviez de* « *gâtées, que vous juriez, vous mettiez le nom de mon* « *Fils au milieu ; elles vont continuer à pourrir, et à* « *Noël il n'y en aura plus.* »

Mélanie ne comprenant pas le nom de pomme de terre qu'on appelle truffe dans la contrée, questionna Maximin là-dessus.

« *Ah ! vous ne comprenez pas bien le français,* » dit la Dame, « *eh bien, je vais vous le dire autre-* « *ment.* »

Et, reprenant dans le patois du pays, elle prononça les mots suivants dont voici la traduction fidèle :

« *Si la récolte se gâte, ce n'est rien qu'à cause de* « *vous autres; je vous l'ai fait voir l'an passé par les* « *pommes de terre; vous n'en avez pas fait cas. Au* « *contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous* « *juriez, vous mettiez le nom de mon Fils au milieu,* « *elles vont continuer à se gâter, et à Noël il n'y en* « *aura plus.* »

« Oh! que non, Madame, » interrompit Maximin, frappé d'entendre que les siens allaient manquer de leur principale nourriture; « les pommes de terre ne manqueront pas toutes; on en trouvera bien encore quelques-unes. »

« *Si vous avez du blé,* » *continua la Sainte-Vierge,* « *il ne faut pas le semer; tout ce que vous sèmerez,* « *les bêtes le mangeront, ce qui viendra, tombera tout* « *en poussière, quand vous le battrez.*

« *Il viendra une grande famine.*

« *Avant que la famine vienne, les enfants au-* « *dessous de sept ans prendront un tremblement et* « *mourront entre les mains des personnes qui les tien-* « *dront, et les autres feront pénitence par la famine;* « *les raisins pourriront, et les noix deviendront mau-* « *vaises.* »

IV.

S'adressant ici tour à tour à chacun des petits bergers en particulier, la Sainte-Vierge leur donna un secret et, bien qu'elle continuât à parler à haute voix, l'un n'entendait pas ce qu'elle disait à l'autre et ne voyait que le mouvement de ses lèvres.

Puis elle reprit son discours en un langage figuré, tout biblique: « *S'ils se convertissent,* » dit-elle, « *les*

« *pierres et les rochers se changeront en monceaux de* « *blé, et les pommes de terre seront ensemencées par les* « *terres ;* » comme si elle voulait dire que l'abondance dépasserait toute mesure, ainsi que dans la Terre promise *où coulaient le lait et le miel.*

Elle ajouta : « *Faites-vous bien votre prière, mes* « *enfants ?* » -- « Oh ! non Madame, pas guère ».--*Ah!* « *mes enfants, il faut bien la faire soir et matin.* « *Quand vous n'aurez pas le temps, dites seulement* « *un Pater et un Ave Maria ; et quand vous aurez* « *le temps, dites-en avantage.*

« IL NE VA QUE QUELQUES FEMMES AGÉES A LA MESSE, « ET LES AUTRES TRAVAILLENT LE DIMANCHE, TOUT « L'ÉTÉ; ET PUIS ILS VONT L'HIVER A LA MESSE, RIEN QUE « POUR SE MOQUER DE LA RELIGION. LE CARÊME, L'ON VA « A LA BOUCHERIE COMME DES CHIENS.

« *N'avez-vous jamais vu de blé gâté, mes enfants ?* »

« Oh non ! Madame ! » répondit Maximin, nous n'en avons jamais vu. »

« *Mais toi, mon enfant,* » lui dit la Sainte-Vierge, *tu dois bien en avoir vu une fois vers le loin avec ton papa. L'homme de la pièce lui ayant dit : Venez voir mon blé gâté ; vous y êtes allés : il prit deux ou trois épis dans la main, et puis les froissa, et tout tomba en poussière. Et au retour quand vous n'étiez plus qu'à une demi-heure loin de Corps, ton papa te donna un morceau de pain, en te disant : Tiens, mon petit, mange ce pain, car je ne sais pas qui en mangera l'an qui vient.* »

« C'est bien vrai, Madame, » répondit Maximin, mais je ne me le rappelais pas. »

Avant de quitter les enfants, la Sainte-Vierge ajouta en français : « *Eh bien, mes enfants, vous le ferez pas-*

« *ser à tout mon peuple.* » Et après avoir franchi le ruisseau, elle répéta encore sans se retourner : « *Eh « bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon « peuple.* »

Elle monta alors vers le plateau, à quelques pas de l'endroit d'où les enfants avaient aperçu leurs troupeaux. Elle ne projetait aucune ombre; ses pieds effleuraient le gazon plutôt qu'ils ne foulaient l'herbe, qui demeurait debout. Les enfants la suivirent jusqu'au lieu où elle s'arrêta, Mélanie marchant la première et Maximin, à côté de celle-ci, à deux ou trois pas.

Cependant la Reine des cieux commença à s'élever en l'air, à la hauteur d'environ un mètre, la figure tournée vers l'orient, et resta un moment ainsi suspendue dans l'espace. Ses regards se portèrent d'abord vers le ciel, puis vers la terre, et bientôt les enfants ne virent successivement plus sa tête, plus ses bras, plus ses pieds; enfin ce ne fut plus qu'une clarté dans l'espace. Maximin s'élança pour attraper l'apparition avec la main, ainsi que les fleurs dont les pieds étaient ornés, mais tout avait disparu.

« Elle ne veut pas se faire voir davantage, » dit alors Mélanie, « pour que nous ne sachions pas où elle va. Ce doit être une grande sainte. » — « Si nous avions su que c'était une grande sainte, » ajouta Maximin, « nous lui aurions dit de nous mener avec Elle. » Et les deux enfants, le cœur content, s'entretinrent de tout ce qu'ils avaient vu, et s'en furent garder leurs vaches.

« Ce fait, conclut le Père Huguet, est peut-être l'événement le plus merveilleux de tous ceux qu'ont vus les siècles précédents. La divine Mère veut bien ve-

nir sur la terre verser des larmes en faveur de ses enfants ingrats et pécheurs. Lorsque l'avenir aura mis hors de doute ce fait miraculeux, on ne pourra assez contempler cet amour miséricordieux de Marie pour les hommes. Il viendra un temps, et nous ne le croyons pas trop éloigné, où la vérité de cette apparition sera si bien prouvée et si constante, qu'on ne pourra comprendre qu'il y ait eu des incrédules du moins parmi les catholiques ; car pour les impies, leur incrédulité à ce sujet ne saurait étonner. A nos yeux, la dernière preuve sera l'accomplissement des fléaux annoncés dans le *secret* confié par la Reine des cieux à chacun des enfants. »

V.

Voici quelques détails intéressants sur ce secret.

Les deux bergers avaient pendant longtemps refusé de le communiquer même au Pape. Cependant, sur le désir manifesté par le Saint-Père d'en recevoir connaissance et sur les observations réitérées qu'on fit surtout à Mélanie de l'obligation où ils étaient de déférer aux volontés du Vicaire de Jésus-Christ, les enfants mirent leur secret par écrit et le cachetèrent avant de s'en dessaisir. On remarqua que Mélanie avait demandé, pendant sa rédaction, ce que signifiait le mot *infaillible* et comment s'écrivait le mot *Antechrist ;* elle avait aussi fait ouvrir sa lettre parce qu'elle voulait corriger l'inexactitude de date de deux faits devant s'accomplir en temps différents et qu'elle avait relatés ensemble. Plusieurs circonstances ont fait conjecturer que le secret de Mélanie renferme

l'annonce de grands châtiments et calamités ; que celui au contraire de Maximin promet grâce et pardon. On rapporte aussi que Mélanie, sur la demande qui lui aurait été faite à plusieurs reprises si sa lettre renfermait quelques détails spécialement douloureux pour le Pape, aurait répondu « qu'un pape doit aimer la croix. »

C'est le 18 juillet 1851, *neuf ans, jour pour jour avant le* 18 *juillet* 1870 ! que les deux députés de Mgr l'évêque de Grenoble, admis à l'audience du Saint-Père, lui remirent le secret des enfants de la Salette. Après avoir pris connaissance de la lettre de Maximin : « Voilà bien, » dit le Pape, « toute la sincérité et la candeur de l'enfant. » La lettre de Mélanie impressionna tout autrement le Saint-Père : « Ce sont, dit Pie IX, des fléaux dont la France est menacée ; elle n'est pas seule coupable : l'Allemagne, l'Italie, l'Europe entière sont coupables et méritent des châtiments. J'ai moins à craindre de l'impiété qui s'affiche au grand jour que de l'indifférence et du respect humain. Ce n'est pas sans raison que l'Église est appelée militante; et se désignant lui-même de la main, vous en voyez ici le capitaine, » ajouta-t-il. Sa Sainteté communiqua le contenu des deux lettres au cardinal Lambruschini, mais rien n'en transpira dans le public, pour le moment.

On sut toutefois que le secret de Maximin comprenait sept paragraphes. Pour celui de Mélanie aujourd'hui carmélite, sous le nom de Sœur Marie-de-la-Croix, comme Mlle du Brulais lui demandait, en présence de la supérieure du couvent, si elle se souvenait bien en quelle langue le *secret* fut confié par la Sainte-Vierge : » Je ne sais pour Maximin, répondit-elle, mais la Sainte-Vierge m'a donné le mien en français. » —

« Ainsi c'est *en français* que vous avez écrit votre secret quand vous l'avez livré au Pape ? » — « Mais oui! sans cela le Pape ne l'aurait pas compris ; le Pape ne sait pas le *patois*, je pense, dit-elle en souriant, et j'ai écrit mon secret *comme la Sainte-Vierge me l'a dit.* » — « Vous souveniez-vous très-bien de tout pendant que vous écriviez votre secret ? — « Oh ! que oui, je me souvenais bien. » — « On m'a dit que votre secret couvrait au moins deux pages ? » — « Deux pages !.. Je pense, » reprit-elle après avoir réfléchi, « qu'il devait bien en couvrir peut-être trois... *Je n'ai mis que les mots de la Sainte-Vierge*, et il me semble qu'il n'y en avait pas un de trop (1). »

VI.

Mais *s'il y a un temps de se taire, il y a aussi un temps de parler* (2), dit l'Esprit-Saint. Ce temps est venu, ce semble, pour les bergers de la Salette, touchant le secret qui leur a été confié à chacun par la Reine des cieux. Ainsi le comprend du moins Mélanie Mathieu, dont plusieurs lettres ont été récemment livrées au public et font mention de certaines particularités de son secret. L'une de ces lettres a jusqu'ici circulé en copies manuscrites ; nous ne croyons pas que le contenu doive en être reproduit tout au long, nos lecteurs n'y ayant pas un véritable intérêt. Nos citations seront néanmoins assez étendues pour qu'on ne nous accuse pas de retenir la vérité captive. Notre copie a été faite sur celle que le R. P. Semenenko,

(1) *Suite de l'Écho de la sainte Montagne*, par Mlle du Brulais.

(2) Eccl., III, 7.

recteur du collége polonais à Rome, a mise à la disposition de l'un de nos amis, comme nous pèlerin de Rome. La lettre même est datée du 30 janvier 1870 et adressée à M. l'abbé Bliard, à Nice. Elle présente comme un résumé des châtiments qui menacent le monde jusqu'aux derniers jours. Mélanie Mathieu fait ainsi parler la Sainte Vierge :

« Ce que je vais vous dire ne sera pas toujours se-
« cret, vous pourrez le publier en l'année 1858.

« Il n'y a plus d'âmes généreuses... Dieu va frapper
« d'une manière sans exemple ; malheur aux habitants
« de la terre ! Dieu va épuiser sa colère et personne
« ne pourra se soustraire à tant de maux réunis.

« La société est à la veille des fléaux les plus ter-
« ribles et des plus grands événements ; on doit s'at-
« tendre à être gouverné par une verge de fer et à
« boire le calice de la colère de Dieu.

« Que le Vicaire de mon Fils, le souverain pontife
« Pie IX ne sorte plus de Rome après l'année 1859,
« mais qu'il soit ferme et généreux ; qu'il combatte
« avec les armes de la foi et de l'amour. Je serai avec
« lui. Qu'il se méfie de Napoléon : son cœur est double,
« et quand il voudra être à la fois pape et empereur,
« Dieu se retirera bientôt de lui ; il est cet aigle qui,
« voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il
« voulait se servir pour obliger les peuples à le faire
« élever.

« L'Italie sera punie de son ambition en voulant
« secouer le joug du Seigneur : aussi sera-t-elle livrée
« à la guerre ; le sang coulera de tous côtés, les égli-
« ses seront profanées ; les prêtres, les religieux se-
« ront chassés ; on les fera mourir et d'une manière

« cruelle ; plusieurs abandonneront la foi ; le nombre « des prêtres et des religieux qui se sépareront de la « vraie religion sera grand ; parmi ces personnes il se « trouvera même plusieurs évêques (1).

« Plusieurs maisons religieuses perdront entière- « ment la foi et entraîneront beaucoup de personnes. « Les mauvais livres abonderont sur la terre, et les « esprits de ténèbres répandront sur la terre un re- « lâchement universel pour tout ce qui regarde le ser- « vice de Dieu ; ils auront un très-grand pouvoir sur « la nature ; il y aura des églises pour servir ces es- « prits — (pratiques du spiritisme). — Des personnes « seront transportées d'un lieu à un autre par ces « mauvais esprits, même des prêtres, parce qu'ils ne se « seront pas conduits par le bon esprit de l'Évangile, « qui est un esprit d'humilité, de charité et de zèle « pour la gloire de Dieu. On fera ressusciter des morts « et des justes, soit encore les âmes des damnés qui « paraîtront comme unies à leurs corps — (encore les « pratiques du spiritisme). — Il y aura en tous lieux « des prodiges extraordinaires, parce que la vraie foi « s'est éteinte et que la fausse lumière éclaire le monde.

« Le Vicaire de mon Fils aura beaucoup à souffrir, « parce que pour un temps l'Église sera livrée à de « grandes persécutions ; ce sera le temps des ténèbres ; « l'Église aura une crise affreuse...

« La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seront « en guerre ; le sang coulera dans les rues, le Français

(1) Tel que l'évêque apostat Caputo, qui annonçait en 1860, au mois de septembre, qu'il célébrerait à Saint-Pierre du Vatican l'anniversaire de l'entrée de Garibaldi à Naples, et qui mourait misérablement six mois après, le jour même où il s'était proposé de célébrer cet anniversaire.

« se battra avec le Français, l'Italien avec l'Italien ;
« puis il y aura une guerre générale qui sera épouvan-
« table (1). Pour un temps, Dieu ne se souviendra plus
« de la France, ni de l'Italie, parce que l'Évangile de
« Jésus-Christ n'est plus connu...

« Le Saint-Père souffrira beaucoup ; je serai avec
« lui jusqu'à la fin pour recevoir son sacrifice ; les mé-
« chants attenteront plusieurs fois à sa vie...

« Ce sera pendant ce temps que naîtra l'Antechrist...
« En naissant il vomira des blasphèmes, il aura des
« dents, en un mot ce sera comme le diable incarné ;
« il poussera des cris effrayants, il fera des prodiges
« et ne se nourrira que d'impuretés. Il aura des frères
« qui, quoiqu'ils ne soient pas comme lui des démons
« incarnés, seront des enfants du mal à douze ans ; ils
« se feront remarquer par les vaillantes victoires
« qu'ils remporteront ; bientôt ils seront à la tête des
« armées...

« Paris sera brûlé et Marseille englouti ; plusieurs
« grandes villes seront ébranlées et englouties par les
« tremblements de terre.

« J'adresse un pressant appel à la terre, j'ap-
« pelle les vrais disciples du Dieu vivant et régnant
« dans les cieux ; j'appelle les vrais imitateurs du
« Christ fait homme, le seul vrai Sauveur des
« hommes ; j'appelle mes enfants, mes vrais dévots,
« ceux qui se sont donnés à moi pour que je les
« conduise à mon divin Fils, ceux que je porte pour
« ainsi dire dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon
« esprit. Enfin, j'appelle les Apôtres des derniers temps,
« les disciples de Jésus-Christ, qui ont vécu dans le

(1) Ne serait-on pas en ce moment à la veille de ce terrible conflit ?

« mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté « et l'humilité, dans le mépris et le silence, dans « l'oraison et la mortification, dans la chasteté et « l'union avec Dieu, dans la souffrance et inconnus « au monde. Il est temps qu'ils sortent et viennent « éclairer la terre....

« Allez, et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous et en vous, pourvu que votre « foi soit la lumière qui vous éclaire dans ces jours « de malheur et que votre zèle vous rende comme des « affamés pour l'honneur et la gloire du Dieu très-« haut ; combattez, enfants de lumière, vous, petit « nombre qui y voyez, car voici le temps des temps, « la fin des fins...

« Il est temps, le soleil s'obscurcit,... l'abîme s'ouvre, voici le roi des rois des ténèbres, voici la bête « avec ses sujets..... »

« Mon très-révérend père, je livre entre vos mains cette partie du secret que j'ai reçu de la Sainte-Vierge le 19 septembre 1846, laquelle maintenant ne doit plus demeurer secrète.

« Vous en ferez ce que bon vous semblera devant Dieu et devant les hommes.

« Donné à..... ce 30 janvier 1870.

« Mélanie Mathieu, bergère de la Salette.

« A M. l'abbé Félicien Bliard. »

VII.

Plusieurs journaux catholiques de province, comme la *Semaine Religieuse de Toulouse*, du 11 février 1871 et à leur suite l'*Univers* de Paris et le *Bien*

Public de Gand, dans leur n° du 9 mars 1871, ont livré à la publicité deux autres lettres de Mélanie Mathieu. Elles sont adressées à sa mère, l'une en date du 10 septembre 1870, l'autre du 29 novembre suivant.

Dans la première, nous remarquons ce beau passage : « Je me rappelle avec bonheur, bien chère mère et bien-aimés habitants de mon cher pays, je me rappelle ces ferventes processions que vous faisiez sur la montagne de la Salette, pour que le choléra n'atteignît pas votre pays ; et la Sainte-Vierge entendit vos ardentes prières, vos pénitences et tout ce que vous faisiez pour l'amour de Dieu. Je pense, j'espère que maintenant encore plus, vous devez faire vos si belles processions pour le salut de la France, je veux dire, afin que la France se retourne vers le bon Dieu, car il n'attend que cela pour retirer la verge dont il se sert pour flageller son peuple rebelle. Prions donc beaucoup. Oui, prions ; faites vos processions comme vous les faisiez en 1846 et 1847. Croyez que Dieu vous écoutera ; il écoute toujours les prières sincères des cœurs humbles. *Prions ensemble, prions et prions toujours.*

Je n'ai jamais aimé Napoléon, parce que j'ai dans ma mémoire son histoire entière. Puisse le divin Sauveur du monde lui pardonner tout le mal qu'il a fait et qu'il fait encore !.... »

La seconde de ces lettres est trop intéressante pour que nous ne la reproduisions pas en entier ici ; elle indique en peu de mots et la source du mal et le remède.

Castellamare (royaume de Naples), 29 novembre 1870.

« Ma bien chère mère,

« Que Jésus soit béni de tous les cœurs!

« J'ai reçu votre bonne lettre. Je suis très-peinée si le mari de Julie part pour la guerre. Que faire ? Il faut se soumettre à la volonté du divin Maître et faire tous les sacrifices qu'il nous impose en esprit d'expiation : devant le bon Dieu nous sommes coupables, qui d'une manière, qui de l'autre.

« Vous me dites que je suis heureuse de savoir ce qui doit arriver à notre pauvre France. Réjouissez-vous de ne rien savoir. Il y a vingt-quatre ans que je savais que cette guerre arriverait ; il y a vingt-deux ans que je disais que Napoléon était un fourbe, qu'il ruinait notre pauvre France ; mais, au dire des grands savants, j'étais une illusionnée, la France était une nation forte, Napoléon était... Aujourd'hui, qui est illusionné ? Où est la force de la France ? Quand le bon Dieu, pour la punir, s'est retiré d'elle, elle est dans l'aveuglement, elle est dans l'étourdissement, elle est dans la division. Mais le mal est-il arrivé tout d'un coup ? Non, chère mère. Mais ce n'est pas ici le lieu de dévoiler à des séculiers comment il est venu, ce mal. Je vous dirai seulement que si un étranger allait dans une famille et donnait aux enfants des lois contraires aux lois du père qui en est le chef, si les enfants acceptaient ces lois et laissaient celles données par leur père, ces enfants feraient preuve de peu d'amour pour leur père et mériteraient un châtiment. C'est ce qui est arrivé en France. Un ITALIEN, un...., tout en se disant catholique, anéantissait peu à peu la loi de

Dieu, réformait les écoles à sa mode diabolique, faisait introduire de mauvais livres, et les faisait lire à la jeunesse, etc., etc.

« Ainsi le monde se corrompait et devenait mauvais, et ceux qui avaient des yeux ne voyaient pas, c'est-à-dire ceux qui les premiers auraient dû s'opposer à cela, laissaient faire. Malheur à ces personnes-là! Ce ne sont pas mes paroles, mais les paroles de la Vierge qui pleurait en annonçant les fléaux du monde. Je le redis, malheur! Malheur aux chefs du peuple de Dieu! Malheur à ceux à qui les âmes sont confiées et qui les laissaient perdre!

« Vous, peuple de nos montagnes, attachez-vous fortement à la loi de Dieu; observez ses commandements jusqu'à la mort. Vivez dans l'union et la charité de Jésus-Christ. Aimez la Vierge Marie; après Dieu, elle vous est tout. Faites vos processions avec l'esprit de foi, priez pour la France coupable; priez pour notre Saint-Père le Pape Pie IX, notre Chef, le Vicaire de Jésus-Christ. Fuyez les personnes qui vous en parlent mal. Parler mal du Saint-Père, c'est parler mal de Jésus-Christ.

« Vous avez peut-être entendu parler de Garibaldi; sachez que c'est un homme de mal. Il fait ce que le diable ferait s'il avait un corps. La France a commis un autre crime en l'appelant pour aide. Hélas! il aide au démon pour faire perdre la foi à ceux qui en ont encore un peu, et pour attirer entièrement les malédictions du bon Dieu sur le pauvre peuple.

« Enfin la France reconnaîtra-t-elle la main de Dieu, ou bien veut-elle être anéantie? Prions, prions, prions beaucoup; ne cessons pas de prier et de demander miséricorde.

« Agréez l'hommage du respect avec lequel je suis, ma bien chère mère, Votre très-attachée fille,

« MARIE DE LA CROIX, victime de Jésus. »

« L'œil de Dieu veille sur moi.
Mon salut est dans la Croix.

Vive Notre-Dame de la Salette! »

VIII.

Quant au secret de Maximin Giraud, un recueil de prédictions, publié en septembre 1870, à Gand, chez *Van der Schelden*, en langue flamande, sous le titre de *De Toekomst* (l'Avenir), en a le premier donné connaissance au public.

Nous le trouvons aussi dans le *Supplément* à *l'Avenir dévoilé*, page 62, tel qu'il nous a été communiqué d'après le manuscrit même du R. P. Eymard, de pieuse mémoire, qui, paraît-il, connaissait ce secret depuis longtemps.

Voici ce texte :

« 1° Les trois quarts de la France perdront la foi, « et la quatrième partie qui la conservera, la prati- « quera tièdement.

« 2° La paix ne sera donnée au monde que lorsque « les hommes se seront convertis.

« 3° Une nation protestante du Nord se convertira « à la foi et, par le moyen de cette nation, les autres « nations reviendront à la foi.

« 4° Le Pape qui viendra après celui-ci, ne sera pas « romain.

« 5° Et quand les hommes se seront convertis, Dieu « donnera la paix au monde.

« 6° Puis cette paix sera troublée par le monstre.

« 7° Et le monstre viendra à la fin du dix-neuvième « siècle ou, le plus tard, au commencement du ving- « tième. »

Voilà tout ce que la Dame m'a dit.

IX.

Notre-Dame de la Salette n'a que trop prédit les grands malheurs qui n'ont cessé de fondre sur nous depuis vingt-cinq ans. Mais son cœur maternel veille toujours au salut de ses enfants; elle se plaît même à reparaître parmi nous, sous ces mêmes traits de la Salette, pour relever nos âmes abattues et nous tracer la voie du repentir et de l'espérance.

Ainsi nous connaissons de source certaine et tenons des témoins même du fait l'apparition suivante qui a eu lieu le mercredi, 9 novembre 1870, dans une localité de notre chère Lorraine, alors déjà au pouvoir des Prussiens. Il était environ six heures du soir. Un pieux enfant, âgé de huit ans et demi, qui appartient à une nombreuse famille aussi recommandable pour sa probité que pour ses sentiments d'inviolable dévouement à la sainte Église, se trouvait tout seul dans une galerie faiblement éclairée de la maison paternelle. Tout à coup il entendit une voix très-douce articuler ces paroles :

« Il ne faut pas désespérer : la France sera sauvée « par un miracle. »

L'enfant, tout surpris, leva aussitôt les yeux et aper-

çut à trois pas devant lui Notre-Dame de la Salette, telle qu'elle est représentée dans les statues de ce vocable. Pendant qu'il avait porté ses regards sur l'apparition, il crut comprendre qu'elle lui recommandait de ne point parler de ce fait à tout le monde et de n'en rien dire aux méchants.

Heureux au delà de toute expression à cette nouvelle d'une délivrance certaine, le jeune enfant monte à la chambre où se trouvait sa mère avec ses trois petites sœurs et la domestique, et raconte tout naïvement ce qui vient de lui arriver. La mère ne peut maîtriser son émotion et se hâte d'appeler son mari. Celui-ci arrive par la galerie où avait eu lieu l'apparition. « Mais, dit-il vivement, qu'est-ce que cette odeur si fine dont la galerie est toute parfumée? Qui est-ce qui a passé par là? » C'est comme un goût d'encens, allait-il ajouter, quand, entraîné dans la chambre où était réunie la famille, il entendit l'heureux enfant lui raconter tout ému, comme à sa mère, les paroles consolantes et la vision de Notre-Dame de la Salette. Un miracle peut en effet seul nous sauver.

Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter plus longtemps sur cette preuve si touchante de l'amour de la Mère de miséricorde envers ceux qui souffrent. Disons seulement que nous avons appris le fait de la bouche même de l'enfant et de celle de ses parents. Nous partageons, ainsi que plusieurs de nos confrères, la conviction des parents, que cet enfant n'a dit que la vérité. On comprendra toutefois la réserve qui nous est imposée ici.

X.

Mais en même temps que Notre-Dame de la Salette nous apporte ses divines consolations, elle ne laisse

pas d'insister sur l'esprit de réparation si nécessaire en ces moments d'expiation suprême. Ainsi, le 19 décembre 1870, à une pieuse personne qui, transportée en esprit sur la montagne de la Salette, lui demandait si les maux de la France finiraient bientôt, elle répondit :

« Pas encore! Il y a vingt-quatre ans, j'ai fait entendre mes avertissements à la France, elle ne m'a point écoutée; elle s'est engloutie de plus en plus dans le crime. Pourquoi se montre-t-elle si rebelle? Est-ce parce qu'elle a été plus favorisée que les autres nations? Est-ce parce que j'ai eu la bonté de l'avertir? Veut-elle abuser de toutes les grâces? Que va devenir cette France que j'ai tant aimée?...

« Les crimes des hommes sont comme une mer qui déborde sur toute la terre. Considère, ô ma fille! l'affliction de ta Mère. Ah! si du moins, promenant un regard sur le monde, je trouvais assez d'âmes qui voulussent s'unir à moi pour prier et souffrir et conjurer mon Fils d'arrêter sa juste colère! Mais je n'en trouve qu'un trop petit nombre!...

A la même personne, le 19 janvier 1871 : « Je suis plongée, dit-elle, dans un océan d'amertume : le mal monte sans cesse devant mon Fils, pour provoquer sa colère. Il y a déjà eu de grandes calamités à Rome et en France; il y en aura encore de plus grandes et de plus terribles pendant quelque temps. Cependant tout n'est pas perdu : Ceux qui prient, deviennent plus nombreux. Il faut que ce nombre s'accroisse encore. Ce moment est celui du triomphe des sociétés secrètes, mais leurs desseins seront renversés... Manifeste ces choses à ton confesseur.

« afin qu'il en fasse part à qui il jugera à propos, sans « souci de ce qui pourrait en résulter pour lui. Qu'il « encourage les âmes à prier et à souffrir pour me « consoler. (1) »

XI.

Que les pieux fidèles nous permettent maintenant de rassurer sur le fait de la Salette certaines âmes peu disposées d'habitude à admettre d'autres miracles et d'autres prophéties que celles des Livres-Saints. L'apparition de la Sainte-Vierge aux deux petits bergers a pour elle tous les genres de preuves possibles. Outre le jugement qu'en a porté, après le plus long et sérieux examen, Mgr l'Evêque de Grenoble, nous voyons l'autorité infaillible de Pie IX encourager constamment l'œuvre de la sainte Montagne, où il autorise notamment l'érection d'un sanctuaire et l'établissement des missionnaires de Notre-Dame de la Salette. Bien plus : notre Saint-Père le Pape a donné l'approbation la plus flatteuse et la plus authentique à la Dévotion à Notre-Dame de la Salette : 1° en lui accordant de nombreuses indulgences et priviléges ; 2° en faisant examiner les livres de M. l'abbé Rousselot, vicaire général de Grenoble, sur la Salette et en déclarant qu'ils contiennent tous les caractères de la vérité ; 3° en permettant l'insertion, dans le *Journal de Rome,* des Mandements de l'Evêque de Grenoble au sujet de la Salette ; 4° en autorisant le supérieur des Missionnaires de la Salette à donner la bénédiction papale aux

(1) Communiqué par la Re Mère X***, religieuse Dominicaine.

pèlerins accourus sur la sainte Montagne; 5° en témoignant le plus vif intérêt à ce que renferment les secrets des deux bergers; 6° enfin, en félicitant les personnes de Grenoble du bonheur qu'elles ont d'appartenir à un diocèse aussi privilégié de Marie. — Sa Sainteté vient enfin d'ériger la confrérie de Notre-Dame de la Salette à Rome même, dans la chapelle du Saint-Enfant Jésus.

Que dire encore de la propagation merveilleuse dans le monde entier de la Dévotion à Notre-Dame de la Salette; du nombre immense de miracles opérés non-seulement par son invocation, mais encore en confirmation de la vérité de l'Apparition; du concours inexplicable et inouï de pèlerins dont le flot se renouvelle sans cesse sur la sainte Montagne?

XII.

Une autre preuve, une preuve palpable, à la portée des plus incrédules, c'est la vertu admirable de l'eau de la Salette, de cette source autrefois intermittente, mais qui n'a cessé de couler depuis l'apparition et sur le commandement de la Reine des cieux, à l'endroit béni où celle-ci a versé des larmes de compassion pour les pauvres pécheurs.

Au témoignage des personnes les plus dignes de foi, cette eau, aussi utile pour la guérison des maladies de l'âme que pour celles du corps, loin de tarir comme le ruisseau du ravin, donne normalement environ trois litres par minute, avec cette circonstance souvent remarquée que le volume d'eau augmente notablement avec l'affluence des pèlerins et diminue avec

leur disparition. « De plus, » dit M. Sémilien, professeur de mathématiques à l'École des arts et métiers d'Angers, dont nous venons déjà de citer le témoignage (1), «j'ai conservé, en vase clos et en vase ouvert, depuis quatre années consécutives, de l'eau de la Salette recueillie par moi-même, et je puis dire qu'après ce laps de temps, elle n'a subi aucune altération et qu'elle est toujours fort bonne à boire. On sait que l'eau exposée à l'air libre s'évapore entièrement; dans celle-ci je n'ai remarqué qu'une évaporation peu sensible. De plus, au bout de quelques mois, la plupart des eaux qui restent à l'état stagnant dans un flacon débouché, finissent par se troubler; on y voit apparaître une sorte de végétation verdâtre où le microscope découvre des animalcules qui ont la propriété de décomposer l'acide carbonique en dissolution, en fixant son carbone et en dégageant son oxygène. Je n'ai observé ce phénomène dans aucune des bouteilles contenant de l'eau de la Salette. »

XIII.

Mais revenons à la Prophétie de la Sainte-Vierge. Marie se plaint de la pesanteur du bras de son Fils prêt à nous châtier avec la dernière rigueur, principalement à cause de la profanation du Dimanche et des blasphèmes. Que le Dimanche soit profané en France plus qu'ailleurs, et à Paris plus qu'en tout autre lieu de la France, ce n'est un mystère pour personne. Mais le blasphème, pour qui ne réfléchit pas, semble moins répandu et moins commun.

(1) *Pèlerinage à la Salette.*

Hélas! lorsqu'on parle de blasphème, plusieurs ne comprennent plus l'étendue de ce mot ni la grandeur du mal qu'il révèle. On peut dire que la France en particulier est inondée de blasphèmes. « Ouvrez la plupart des livres qui se publient de nos jours, dit le père Huguet (1), lisez les journaux les plus répandus : à chaque page vous trouverez la négation de nos dogmes et de nos mystères, le mépris de nos croyances. Dans les romans, vous verrez la glorification de tous les vices les plus exécrables et la condamnation de toutes les lois que Dieu nous a imposées. Et cela est-il autre chose que des blasphèmes horribles, faits de sang-froid par les hommes les plus instruits et avec toutes les circonstances qui peuvent rendre ce péché plus grave et plus épouvantable ? » Et la France d'applaudir, sinon toujours en paroles, du moins en actions à ce débordement de la parole satanique !

La nation ne se glorifie-t-elle pas, en effet, de cette *liberté de la Presse* comme de l'une des plus glorieuses conquêtes de l'âge moderne? Liberté de la Presse! disons libertinage de la Presse, pour parler juste. Voici ce qu'en pensait dès 1817 une sainte âme, favorisée elle-même, paraît-il, de l'esprit de prophétie :

« Ce monstre de la Presse, écrit-elle au moment même où les instances imprudentes de Châteaubriand arrachaient au pouvoir cette concession fatale, ce monstre sera si affreux, qu'il n'y en a jamais eu de semblable depuis le commencement du monde. Son souffle empoisonné et fumeux répandra une telle odeur infecte, qu'on en serait renversé (moralement parlant)

(1) *Notre-Dame de la Salette mieux connue.*

sans une protection spéciale de Dieu (1). » Aussi les Souverains-Pontifes et les Évêques n'ont-ils cessé d'avertir les fidèles de se tenir en garde contre cette doctrine de l'émancipation absolue de la pensée, véritable arbre de la science du bien et du mal au XIXe siècle.

XIV.

Maintenant, les châtiments annoncés sont-ils arrivés en partie, le reste est-il à craindre et le bras de Dieu tombera-t-il de tout son poids sur les prévaricateurs? Chacun sait les fléaux qui n'ont cessé de régner depuis 1846. Les fruits de la terre ont été frappés dans leurs productions les plus nécessaires à la vie de l'homme; la maladie des pommes de terre et de la vigne a été peu près générale, et aujourd'hui notamment encore, l'on n'est pas rassuré à ce sujet. Les animaux domestiques, si utiles à toutes les classes de la Société, n'ont pas été plus épargnés; du ver à soie jusqu'au porc et au bœuf, tous ont été ou sont encore sous le fléau de l'épizootie. Plusieurs années de cherté se sont succédé : la statistique a établi qu'en France, plus de 70,000 personnes sont mortes en 1854, et 80,000 en 1855, par suite de la médiocrité de la récolte, malgré tous les efforts de l'assistance publique et de la charité privée contre le fléau! Puis sont venues les épidémies, le choléra, les inondations, la guerre civile et les campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine et du Mexique, qui n'étaient en quelque sorte

(1) *Lettre du* 20 *juillet* 1817, citée par le P. Huguet. Ibid. p. 110.

que le prélude de la guerre affreuse où viennent de s'épuiser et la France vaincue et l'Allemagne victorieuse, pendant que la Révolution se déchaîne de plus en plus sur l'Italie et l'Espagne, et menace de mettre toute l'Europe en sang et en flammes. La ruine de la première cité du monde moderne, de Paris (1), la ville enchanteresse dont l'or, le faste et les plaisirs délirants ont dépassé de bien loin la maudite Babylone des anciens jours; cette ruine semblait, il a quelques mois à peine, une chimère de pessimiste; à l'heure qu'il est, la ruine est accomplie au dehors : Français et Allemands ont fait un désert des environs de la Capitale; et le monde sait ce que les incendiaires de la commune ont fait de l'intérieur de la cité. Si Dieu ne vient pas au secours de la ville coupable qui a osé élever au comble la montagne de ses impiétés et de ses blasphèmes, en faisant trôner sur l'une de ses places publiques (2) la statue de Voltaire, cet infâme avant-coureur de l'Antechrist, *que Sodome même eût banni* (3) : ah! c'en sera bientôt fait de la grande

(1) Je ne désirerais me voir en possession de quelque force politique, que pour l'employer à ruiner en tous sens l'influence de Paris. Cette ville est à mes yeux le cancer de la France et le scandale du monde, une de ces Babylones dont il est dit aux Livres saints qu'il leur sera redemandé tout le sang innocent qui est versé sur la terre.

(Lettre de L. Veuillot, du 2 fév. 1871, *Bien Public* de Gand, du 17 février 1871.)

(2) On a remarqué que le dernier ministre de l'Intérieur du second Empire, M. Chevreau, qui a inauguré provisoirement, le 14 août 1870, la statue de Voltaire à Paris, éconduisait définitivement, le 4 septembre suivant, de Paris et de la France, l'impératrice-régente Eugénie.

(3) Paroles du comte de Maistre, *Soirée*, 4e Entretien.

prostituée des temps modernes. La ruine totale de Paris, tel est, probablement hélas ! le dernier mot de l'un des secrets de la Salette.

Répétons donc à la suite de la sœur Marie-de-la-Croix : *Prions ensemble, prions et prions toujours.*

CHAPITRE III.

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE A OBERMAUERBACH EN BAVIÈRE.

(12 mai 1848.)

I. Le prodige d'Obermauerbach a eu peu de retentissement jusqu'ici. — II. Première apparition. — III. Seconde apparition. — IV. Troisième apparition et mission donnée au jeune berger Jean Stichelmair.

I.

A moins de deux années d'intervalle, la miséricordieuse Reine des cieux qui venait d'intervenir entre Dieu et les hommes pour le salut des pécheurs, voulut bien apparaître de nouveau, toujours dans le but de ramener au bercail, quand il en était encore temps, la multitude des brebis égarées. Ce fut le tour de l'Allemagne cette fois. Mais le fait ne nous semble pas avoir eu le retentissement qu'il méritait, car c'est à peine si nous en avons obtenu jusqu'ici une courte notice qui est en vente à Obermauerbach même, dans la haute Bavière, où le prodige eut lieu. Elle nous aidera toutefois à préciser davantage le récit de l'apparition telle que l'a publiée M. Warnefried en 1861 (1).

(1) Cette notice est tirée de l'opuscule *Gebete und Litanei am Gnadenorte der Erscheinung der Mutter Gottes zu Obermauerbach.* Friedberg, 1849. — Voir aussi l'ouvrage intitulé : *Seherblicke in die Zukunft, de Warnefried,* tom I, p. 268. Ratisb., 1861.

II.

Ici encore, la faveur de contempler la Mère de Dieu et de recevoir le message de ses avertissements miséricordieux, est le partage d'un enfant!

Jean Stichelmair, c'est son nom, était le fils d'un pauvre journalier.

A l'âge de douze ans, il se voyait déjà réduit à vivre hors du toit paternel, et il se trouvait au service d'un tuilier, du nom de Laurent Oswald, dans sa paroisse natale. Il gardait les bestiaux et les conduisait chaque jour en pâture, dans un bois situé à moins d'un quart d'heure de la tuilerie de son maître. Or le vendredi après le dimanche du Bon Pasteur, 12 mai 1848, comme il gardait les bestiaux en cet endroit, il aperçut tout à coup, à la distance de trente pas environ, dans un endroit éclairci par une coupe d'arbres, une Dame d'une beauté merveilleuse, assise sur un corps de racine de pin. Ainsi qu'elle le déclara bientôt elle-même au jeune pâtre, c'était Marie.

Sa robe, variée de blanc, de rouge et d'or, avait un éclat si éblouissant que l'enfant en pouvait à peine soutenir l'aspect. Un voile blanc comme la neige, tombait de sa tête et se déroulait jusqu'à terre. Ses pieds et ses mains n'étaient point apparents. Une splendide couronne d'or, du milieu de laquelle s'élançait une flamme rayonnante, ornait son front auguste. Toutes les grâces de la jeunesse régnaient sur sa figure et dans son regard.

III.

Le pâtre fut saisi de crainte à la vue de l'apparition; il se trouva en même temps tellement sous le charme de cette incomparable beauté, qu'il n'en pouvait détacher les yeux. Mais après quelques minutes, distrait de ce spectacle par ses bestiaux qui menaçaient de se disperser et qu'il dut ramener en cet endroit, il ne vit plus personne à son retour.

Quelques instants s'écoulèrent, et de nouveau, à la même place, la Dame apparut dans sa splendeur première, mais versant des larmes, cette fois. Le jeune garçon, pas plus que la première fois, n'osait approcher, et il resta à la distance d'environ trente pas, jusqu'à ce qu'au bout de quelques minutes l'apparition se voila de nouveau.

Retournant alors chez son maître, il n'eut rien de plus pressé, une fois qu'il se trouva seul avec lui, après le dîner, que de lui raconter ce qu'il venait de voir de la merveilleuse Dame. Oswald, qui connaissait la candeur de l'enfant, lui recommanda, si l'apparition avait encore lieu, d'approcher de plus près, car ce pouvait bien être la Mère de Dieu, comme le laissait supposer tant de splendeur, et de ne pas manquer de lui en apporter aussitôt la nouvelle.

IV.

Jean Stichelmair reprit donc le chemin de la forêt avec ses bestiaux, vers la clairière où avait eu lieu l'apparition. Après une heure d'anxieuse attente, vers cinq

heures du soir, il revit enfin la radieuse Dame assise, comme le matin, au même endroit, dans le même costume et avec sa couronne. Le jeune garçon avança de quelques pas vers elle, sans oser aller plus loin.

La Reine des cieux l'appela à elle, et lorsqu'il fut arrivé en sa présence, d'une voix suave au-dessus de toute expression : « *Venez*, lui dit-elle, *cher Jean,* « *ne craignez point. Écoutez bien ce que je vais vous* « *apprendre, afin de pouvoir en faire part aux autres.* « *Voici, direz-vous, les paroles que la Mère de Dieu* « *m'a fait entendre :*

« *Je ne puis plus retenir les grands fléaux dont le* « *Seigneur veut affliger les hommes, parce qu'ils n'ont* « *plus de charité les uns pour les autres et qu'ils sont* « *tout abîmés dans la malice. Il ne leur reste plus* « *d'autre remède qu'une prompte pénitence pour échap-* « *per à la colère de Dieu. Sinon, la mort les frappera à* « *coups redoublés par les épidémies et par une guerre* « *d'extermination de peuple à peuple : ces fléaux pré-* « *cipiteront les méchants en enfer, tandis que les* « *justes qui en seront les victimes, trouveront leur ré-* « *compense dans le ciel.—M'avez-vous bien compris?* « *mon cher fils ! Ne manquez pas de faire part aux* « *autres de ce que je viens de vous dire.* »

A ces mots, elle s'éleva dans les airs et disparut. L'endroit de l'Apparition est devenu depuis lors un but de Pèlerinage où bien des malades ont déjà obtenu leur guérison. *Relata refero,* dit l'auteur allemand à qui nous empruntons ces détails (1).

On sait que la Bavière prétend à l'illustration de la science et des arts en Allemagne : Munich, sa capitale,

(1) Voir l'ouvrage *Seherblicke in die Zukunft,* de WARNEFRIED, Tom. I, p. 268.

y est considérée comme une moderne Athènes. Mais les paroles de la Reine des cieux aussi bien que ses larmes ne semblent pas y avoir eu le retentissement qu'une telle faveur méritait. Puisse la guerre actuelle qui a fait subir de si grandes pertes à l'armée bavaroise, réveiller les échos sacrés de Mauerbach !

CHAPITRE IV.

APPARITION ET PROPHÉTIE DE LA SAINTE-VIERGE A CERRETTO, EN TOSCANE.

(19 mai 1853.)

I. Véronique Nucci, jeune fille de douze ans, voit la Sainte-Vierge lui apparaître tout en pleurs ; elle s'entretient avec la *Mère-des-Sept-Douleurs* des péchés innombrables de ce temps et des châtiments qui en seront la suite. — II. Nouvelles apparitions de Marie. — III. Source miraculeuse. — IV. Véronique se consacre à la vie religieuse. — V, VI et VII. Nombreuses apparitions qui encouragent Véronique dans la voie des expiations volontaires. — VIII. *Dieu a les mains larges* pour qui lui demande des souffrances. — IX. Véronique meurt en odeur de sainteté à l'âge de 20 ans, le 9 novembre 1862.

I.

L'Italie, non moins que la France et l'Allemagne, languissait depuis longtemps dans l'indifférence et l'irréligion. Les menées de la Révolution gagnaient de jour en jour du terrain, les peuples inattentifs écoutaient trop volontiers les faux prophètes, et bientôt devait se réaliser cette grande iniquité qui s'appelle *l'Italie-Une*. De nombreux avertissements avaient déjà été donnés aux fidèles. Aucun ne fit peut-être autant d'impression que l'apparition de la Sainte-

Vierge à Cerretto, au diocèse de Pitigliano, en Toscane, dans le voisinage des États-Pontificaux.

C'était dans l'octave de la Pentecôte, le jeudi, 19 mai 1853, jour où se lit à l'Introït de la messe le premier verset du psaume LXVII : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus ; et fugiant qui oderunt eum, a facie ejus ! Que Dieu se lève et que ses ennemis soient mis en déroute ; et que ceux qui le haïssent, prennent la fuite devant sa face !* Une jeune fille d'environ douze ans, du nom de Véronique-Marie-Humble Nucci, gardait les brebis dans les champs, accompagnée de son frère Jean-Baptiste, âgé de sept à huit ans. Elle se tenait dans l'endroit que l'on nomme la *Casetta*, à moins d'une lieue de la ville épiscopale de Pitigliano. Comme le temps s'était couvert et que de grosses gouttes de pluie tombaient déjà, Véronique fit prendre les devants à son frère vers une cabane voisine pour s'y abriter, pendant qu'elle-même rassemblait le troupeau paternel, composé d'environ trente brebis, avant de rejoindre l'enfant sous cet abri.

Au moment de s'y rendre elle-même, elle aperçut tout à coup à peu de distance devant elle une Dame à genoux, de haute et noble stature. Sa robe, à fond bleu, était parsemée de petites fleurs rouges ; elle portait une ceinture de la largeur de deux doigts, toute noire, mais étincelante. Son voile, couleur d'azur, à points rouges, tombait des épaules jusqu'aux genoux, sans couvrir le front ni tout le visage, et enveloppait les bras et les mains que la Dame tenait étendus en croix dans une attitude suppliante ; une couronne d'or, surmontée d'une croix, brillait sur sa tête.

Sans quitter son humble posture, l'Apparition se tourna à moitié vers la jeune fille, et, l'appelant par son nom :

« *Venez ici !* » lui dit-elle ; « *à côté de moi, vous ne* « *serez pas mouillée ; mettez-vous là à genoux.* » Et elle lui désigna en même temps de la main la place où elle devait s'agenouiller. L'une et l'autre se trouvaient ainsi tournées dans la direction de l'église paroissiale de Notre-Dame de l'Aquila.

Véronique approcha vers la droite de l'Apparition, un peu en arrière, mais de très-près, de manière à voir parfaitement de profil la figure d'une beauté incomparable de la Dame.

« *Nous allons,* » dit celle-ci, « *réciter cinq fois le* « *Symbole des Apôtres en l'honneur de mon Fils.* » Et ensemble elles dirent le Credo.

« *Maintenant,* » poursuivit la Sainte-Vierge, car c'était elle, « *disons la Protesta.* » — On appelle ainsi en Italie une affectueuse formule de prière à la Sainte-Vierge pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Cette formule était d'un usage quotidien dans la famille de Véronique. Bien que sa mère fît répéter la *Protesta* à ses enfants, la jeune fille n'avait encore su la retenir par cœur ; mais du moment où elle l'eut récitée avec la Mère de Dieu, elle la sut parfaitement dire, sans plus en oublier un seul mot. (Nous donnerons cette formule à la fin du volume.)

Après la *Protesta :* « *Aidez-moi à pleurer !* » dit la Sainte-Vierge à Véronique. Et en effet l'enfant la vit répandre des larmes. — « Mais, » reprit Véronique, « quel motif avez-vous de pleurer ainsi ? »

« *Je pleure,* répondit-elle, *pour tant de pécheurs !*

« *Voyez-vous comme il pleut ? Les péchés sont bien* « *plus nombreux que les gouttes d'eau qui tombent.* « *Mon Fils a les mains et les pieds cloués et cinq lar-* « *ges plaies ouvertes. Si les pécheurs ne se convertis-* « *sent pas, mon Fils va envoyer la fin du monde. Et* « *vous, que préférez-vous, vivre encore trois ou quatre* « *mois, ou voir la fin du monde ?* »

Véronique répondit : « Je préfère mourir. » La Dame ne dit rien là-dessus, mais elle continua de la sorte :

« *Dites, chaque jour, sept Pater, Ave et Gloria en* « *l'honneur du Sang répandu.* »

Et comme l'enfant lui avoua qu'elle ignorait ce que c'était que ce Sang répandu, la Dame ajouta :

« *Dites cinq Pater, Ave et Gloria aux cinq Plaies!* » Véronique lui dit alors qu'elle se souvenait d'avoir vu les Cinq Plaies à un crucifix de plâtre, qui était dans la maison paternelle. La Dame continua :

« *Et sept Pater, Ave et Gloria à Moi-même, qui* « *m'appelle* MARIE DES SEPT-DOULEURS. »

Puis elle termina l'entretien par ces mots : « *Allez* « *maintenant dans la cabane, pour ne pas être mouil-* « *lée. Mais vous rappelez-vous bien tout ce que je vous* « *ai dit ? A votre retour à la maison, ne manquez pas* « *de tout raconter à votre mère et recommandez-lui* « *bien qu'elle dise à tous ceux qui se rencontreront avec* « *elle, que je m'appelle* MARIE DES SEPT-DOULEURS. » Véronique obéit à la Sainte-Vierge, qu'elle laissa agenouillée jusqu'au dernier moment, et rejoignit son petit frère dans la cabane. La pluie cessa peu de temps après.

Ainsi se passa l'Apparition du 19 mai 1853, selon qu'il résulte de l'enquête ecclésiastique tenue, à ce sujet, le 9 septembre 1854.

II.

Véronique ne trouva que le lendemain soir l'occasion d'informer sa mère de ce fait merveilleux dont son intelligence enfantine ne pouvait encore mesurer toute la portée : la famille entière était réunie en ce moment ; plusieurs parents et amis se trouvaient également présents au récit de la jeune fille.

Au bout de huit jours, les pèlerins affluaient déjà de toute part ; ils choisissaient de préférence la demeure des parents de Véronique pour y loger. Afin d'avoir une place de plus à offrir, le père envoya la jeune fille coucher chez une de ses tantes.

Or, une nuit, pendant que Véronique dormait, la Sainte-Vierge se montra à elle, debout auprès de son lit, dans le même costume que le jour de l'Apparition à la *Cascetta,* mais sans lui adresser la parole. L'émotion qu'elle en éprouva, la fit réveiller, et la vision disparut. Véronique fut assez prudente pour ne parler qu'à sa mère de cette nouvelle visite de la Dame.

Quelques jours plus tard, alors que la jeune fille récitait dans les champs, au lieu même de l'Apparition, les prières qui lui avaient été recommandées, elle entendit tout à coup une voix mystérieuse qu'elle reconnut être celle de Marie, mais sans la voir elle-même : « *Véronique,* dit la voix, *allez trouver votre mère, afin* « *qu'elle vous fasse conduire à votre évêque, à qui* « *vous annoncerez qu'une chapelle doit être érigée en* « *ce lieu.* »

Tel fut le retentissement de ce fait merveilleux dans toute l'Italie, tel le concours et la générosité des pèlerins, telle enfin la multitude des grâces obtenues au lieu de l'Apparition, que, dès le 8 septembre de

l'année 1857, l'autorité ecclésiastique pouvait consacrer au culte cette Chapelle dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs. La trace des genoux de la Reine des cieux était restée quelque temps empreinte dans cet endroit, ainsi que la virent de leurs yeux les parents de Véronique, l'archiprêtre de Sorano et plusieurs autres personnes dignes de foi. Malheureusement aucune mesure n'avait été prise pour défendre ces vestiges bénis contre l'indiscrétion des pèlerins qui en eurent bientôt enlevé toute la terre. Sous la pression des funestes lois, issues du joséphisme, toujours en vigueur, à cette époque, dans la Toscane, l'Évêché de Pitigliano, quoique convaincu de la vérité de l'Apparition, s'était pendant quelque temps abstenu de faire acte de juridiction à la Casetta, afin d'éviter les tracasseries de la police. La Révolution, sans s'en douter, a fait justice des lois léopoldines.

III.

Après la consécration de la Chapelle, la paroisse de Notre-Dame de l'Aquila d'où Cerretto dépend, fut transférée dans le nouveau sanctuaire, qui fut bientôt favorisé d'un prodige déjà arrivé à la Salette et à Lourdes et qui devait rester la preuve permanente de la visite de Marie en ces lieux : une source miraculeuse sortit de terre au pied du mur qui sépare l'église du presbytère, et depuis elle n'a jamais tari, hormis dans la circonstance suivante, où elle demeura à sec pendant deux mois. C'était vers le milieu du printemps de 1864 : une multitude de pèlerins étaient arrivés ; le gardien de la source, dans la crainte bien vaine que

l'eau n'y vînt à manquer à cause de la foule, versa dans le bassin une certaine quantité d'eau puisée à une fontaine voisine : à l'instant, la source miraculeuse se trouva à sec. Lorsqu'elle reparut, la confiance des fidèles augmenta encore et avec elle les grâces et les prodiges de toute sorte obtenus par l'intercession de Notre-Dame des Sept-Douleurs de l'Aquila.

IV.

La plus fidèle servante de Marie des Sept-Douleurs, celle qui n'oublia jamais les larmes de compassion versées sur les péchés du monde par la Mère de Miséricorde, ce fut l'heureuse Véronique. Dès ses plus tendres années, elle avait été l'enfant de bénédiction de la nombreuse famille d'Antoine Nucci. Admise à faire sa première communion à l'âge de dix ans, elle avait aussitôt contracté la pieuse habitude de s'approcher des sacrements *tous les quinze jours*, ou au plus tard toutes les trois semaines, lorsque les travaux de la campagne étaient trop pressants. Aussi, un an à peine après l'Apparition, elle était entrée avec bonheur, sous les auspices du saint évêque d'Aquapendente, au couvent des sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François, à Ischia dans les États-Pontificaux, où elle fit profession le jour de la Fête du Patronage de saint Joseph, le 15 mai 1859, sous le nom de sœur Véronique de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Désormais sa vie angélique ne fut plus qu'une douloureuse expiation des iniquités sans nombre qui allaient inonder l'Italie en particulier. A la suite de la campagne d'Italie (avril-juillet 1859), les souverains

légitimes furent, en effet, dépossédés de leurs couronnes, une bonne partie des États-Pontificaux tombait au pouvoir du Roi-Larron après le guet-apens de Castelfidardo (18 sept.); le reste était laissé aux moyens moraux que l'on sait. Notre-Seigneur, la Sainte-Vierge, son Ange gardien, plusieurs saints favorisèrent Véronique de leurs apparitions, pour soutenir sa ferveur dans le martyre volontaire qu'elle souffrait en esprit de réparation.

V.

Citons quelques-unes de ces dernières apparitions ; elles feront mieux comprendre la direction que la Providence veut nous imprimer en nos temps calamiteux, temps d'expiation, parce qu'ils suivent des temps de grande prévarication.

Un jour, sœur Véronique s'était dirigée vers un petit oratoire dédié à sainte Véronique Giuliani, une des gloires de l'Ordre séraphique, auquel la voyante appartenait par ses vœux de religion. A peine était-elle parvenue en face de la petite chapelle, que la Sainte lui apparut tout à coup ; elle lui montra les stigmates sacrés de ses pieds et de ses mains, qui en faisaient un portrait vivant de Jésus crucifié. Ensuite elle lui dit « de prier beaucoup, parce que le Seigneur était extrêmement irrité à cause des iniquités qui ne cessaient d'inonder le monde. Priez aussi, ajouta-t-elle, pour la sainte Église qui a régné jusqu'à ce jour et règnera à jamais ; priez encore, afin que les bouleversements qui agitent la terre, cessent bientôt. »

VI.

Dans le courant du printemps de 1862, la sœur Véronique, alors sacristine, était venue au jardin cueillir des fleurs pour orner l'église du couvent. Se trouvant dans l'allée de la grande Croix, comme elle était arrivée en face du signe de notre rédemption, le Sauveur lui apparut tout couvert de sanglantes blessures. A cette vue déchirante, elle se sentit toute hors d'elle-même de compassion et s'écria :

« Ah ! Seigneur, c'est vous ! pardonnez-moi, c'est moi qui vous offense ! »

Notre-Seigneur lui répondit : « *Je suis si indigne-*
« *ment offensé ! Priez, priez beaucoup. Tenez-vous*
« *retirée dans votre cellule ; vivez dans la paix et*
« *dans la joie intérieure. Ayez toujours votre esprit*
« *uni à Dieu ; allez aussi au jardin cueillir des fleurs !*
« Cette vision passa aussi rapidement que l'éclair. »

VII.

L'angélique sœur eut une autre apparition non moins remarquable, à peu près au même endroit. La Sainte-Vierge s'offrit tout à coup à ses regards, sous le même costume que la première fois, à la *Casetta*. Elle l'aperçut au pied de la Croix, au moment où elle venait d'entrer dans l'allée qui y conduit. A la vue de la Reine du ciel, elle resta pénétrée de respect, et n'osa pas approcher davantage ; mais la Sainte-Vierge l'appela et lui dit de venir auprès d'elle.

« *Priez,* lui dit-elle, *priez mon divin Fils ; il est* « *fatigué de supporter les prévarications des hommes;* « *elles sont plus nombreuses que les flocons de neige* « *quand celle-ci tombe en abondance.* » Elle ajouta : « *Priez pour la sainte Mère l'Eglise catholique, afin* « *que les tribulations du monde aient un terme.* »

Elle lui recommanda ensuite de continuer le genre de vie qu'elle avait embrassé, et de dire sept Ave et un Credo à son divin Fils. La sœur se mit aussitôt à réciter ces prières, et, au moment où elle les terminait, la vision disparut.

Dix jours environ après cette vision, Marie lui apparut de nouveau dans le jardin du couvent, à l'oratoire de Notre-Dame-du-Lis. La sœur y vit la Mère de Dieu, tenant son adorable Fils dans ses bras. L'humble religieuse se recommanda à l'Enfant Jésus et elle supplia la Mère de Miséricorde de lui être propice, la conjurant surtout de lui obtenir le pardon de ses péchés : « Ce sont mes grands péchés, » lui disait-elle en soupirant, « qui offensent tant votre divin Fils. »

A ces paroles, la Mère de Dieu sourit avec une grâce et une bonté inexprimable à l'angélique sœur qui jamais durant sa vie n'avait perdu l'innocence baptismale, et elle lui dit avec une voix pleine d'onction et de douceur : « *Non, Véronique, cela n'est pas;* « *continuez à agir comme vous le faites, continuez* « *à prier pour les pécheurs. Vivez dans la joie de* « *l'âme, et allez encore dans le jardin, chantant avec* « *bonheur et allégresse le cantique de Notre-Dame-* « *du-Lis.* »

VIII.

On ne saura que dans l'éternité toutes les inventions de la sœur Véronique pour expier en son âme et en son corps les péchés du monde que Jésus et Marie l'invitaient ainsi à laver dans les larmes de la pénitence. C'est que Notre-Seigneur, à mesure qu'il écoutait ses désirs de partager le calice amer de la Passion, lui enseignait en même temps à le boire, le sourire sur les lèvres. « Pour que ses pénitences lui fussent tout à fait agréables, » lui avait-il dit, deux ans avant qu'elle mourût, un jour qu'il avait bien voulu lui promettre que plus tard il la ferait souffrir beaucoup, » elle ne devait pas s'abandonner à la tristesse, parce que celle-ci abat l'esprit et enlève le courage, ni chercher avec empressement le moyen d'adoucir la souffrance. Il fallait sentir la douleur au fond du cœur, parce qu'il n'est pas possible, selon la nature, qu'il en soit autrement, mais elle devait s'appliquer à montrer un visage content et à avoir le sourire sur les lèvres. »

Elle pratiqua ce divin précepte surtout dans la longue maladie qui la conduisit aux noces éternelles, peu de jours avant d'avoir accompli sa vingt et unième année. Mais, prudente et charitable pour autrui, jusque dans ses derniers moments, elle avoua à la sœur qui remplissait à son chevet l'office d'ange consolateur, que les douleurs, qui depuis huit mois achevaient de la consumer, étaient inexprimables : « Gardez-vous bien, » ajouta-t-elle, « ma sœur, de demander au bon Dieu des souffrances. Le proverbe en usage dans le couvent est vrai : « *Le Seigneur a les mains larges.* »

IX.

Ainsi que cette même sœur le lui avait assuré par une lumière prophétique, le ciel entier sembla s'incliner vers la terre, afin de cueillir pour le Paradis ce chaste fruit de la pénitence volontaire : Véronique fut en effet assistée à l'heure de la mort par l'Archange saint Michel, ses Anges gardiens, les saints Apôtres et par ceux qu'on aime surtout à invoquer à l'agonie, par Jésus, Marie et Joseph. Elle prit son vol vers les demeures éternelles, le 9 novembre 1862, à peine âgée de vingt ans.

A la suite de plusieurs guérisons obtenues par son intercession, peu de temps après sa mort, on ouvrit son tombeau trente-cinq jours après la sépulture, pour placer ses reliques en un lieu plus décent : au grand étonnement de tout le monde, pendant que l'humidité avait attaqué ses vêtements, le lis odorant que la vénérable défunte avait reçu au moment de la sépulture et qu'elle tenait encore à la main, avait conservé toute sa blancheur et son parfum. Le procès de béatification est entamé. C'est sur les pièces authentiques, envoyées à Rome à ce sujet, qu'a été composée la *Vie de la servante de Dieu, sœur Véronique de Notre-Dame des Sept-Douleurs, religieuse du Tiers-Ordre régulier de Saint-François*, de laquelle nous avons tiré cette notice (1).

(1) Voir cette Vie, 1 vol. in-12, 1869, publiée à Paris, rue de Vaugirard, 91, au bureau des *Annales de la Sainteté au XIXe siècle*. Cette vie a été traduite et publiée en allemand, à Aix-la-Chapelle, en 1870.

CHAPITRE V.

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE A LOURDES.

(Du 11 février au 16 juillet 1858.)

I. La Grotte de Lourdes. — II. Bernardette Soubirous. — III. Première apparition de la Sainte Vierge à Bernardette. — IV. Seconde apparition. — V. A la troisième apparition la Sainte-Vierge demande à Bernardette un pèlerinage de quinze jours à la Grotte. — VI. *Il faut prier pour les pécheurs.* — VII. Secret confié à Bernardette ; une chapelle à ériger. — VIII. *Pénitence! Pénitence! Pénitence!* — IX. Œuvres satisfactoires. — X. Source miraculeuse. — XI. *Je suis l'Immaculée Conception.* — XII. Adieux de Marie à Bernardette. — XIII. Entrée de Bernardette en religion.

I.

Nous continuons le récit des Apparitions prophétiques de la Sainte-Vierge par une esquisse des merveilles qui se sont passées à Lourdes, au pied de nos Pyrénées, du 11 février au 16 juillet 1858. Notre attention se portera de préférence, entre les dix-huit Apparitions de la Vierge Immaculée à Bernardette Soubirous, dans la grotte de Lourdes, sur celles qui ont quelque rapport avec les manifestations de la Salette, d'Obermauerbach et de Ceretto, auxquelles elles font évidemment écho.

La petite ville de Lourdes, située dans le département des Hautes-Pyrénées et le diocèse de Tarbes, ne

manque pas d'importance, à raison de sa position au débouché des sept vallées du Lavedan, entre la plaine et la montagne : la clef des Pyrénées avant l'invention de l'artillerie, elle l'est encore aujourd'hui comme carrefour des eaux thermales du Midi et, depuis de longues années, elle est constamment sillonnée par les baigneurs et les touristes venus de tous les coins de l'Europe ; son chemin de fer n'a fait qu'activer ce mouvement incessant.

Cependant, jusqu'en 1858, rien n'avait troublé, non loin de cette petite ville si vivante, la solitude des roches Massabielle, au pied desquelles coule le Gave, qu'y vient rejoindre le canal d'un moulin ; personne ne s'était non plus jusque-là préoccupé d'une grotte percée à la base de ces abrupts rochers et formant trois excavations ouvertes au dehors et superposées entre elles comme les trous d'une gigantesque éponge.

II.

Or le 11 février 1858, le jeudi gras de cette année, par un temps froid et ouvert, mais très-calme, à l'*Angelus* de midi, une jeune fille de quatorze ans, Bernardette Soubirous, l'aînée des quatre enfants d'un pauvre meunier, était venue, avec sa sœur et une autre compagne, chercher du bois mort aux environs de la grotte de Massabielle. Au moment de franchir le canal pour rejoindre les deux autres jeunes filles, elle entend tout à coup autour d'elle comme le bruit d'un coup de vent soufflant de la prairie avec une violence irrésistible. Cependant, à sa grande surprise, les peupliers qui bordent le Gave, demeurent dans une com-

plète immobilité. Elle est tirée de son étonnement par un second roulement impétueux de ce souffle mystérieux, suivi, en face d'elle, d'une apparition inouïe, devant laquelle la jeune fille hors d'elle-même et comme anéantie, s'affaisse et tombe à deux genoux.

III.

Au-dessus de la grotte non loin de laquelle les deux compagnes de Bernardette étaient toujours occupées à ramasser du bois mort, dans une niche rustique, formée par l'une des trois excavations du roc, se tenait debout, au sein d'une clarté céleste, une Dame d'une incomparable splendeur. L'auréole qui flottait autour d'elle, plus brillante, mais plus douce que les rayons du soleil, attirait le regard, qui venait s'y reposer avec délices. La Dame elle-même était de taille moyenne, ravissante de jeunesse, belle de tous les attraits des quatre âges de la vie : c'était l'innocente candeur de l'enfance, l'incomparable pudeur de la virginité, la gravité tendre de la plus noble maternité, la sagesse consommée d'une vieillesse toujours verte qui respiraient dans ce merveilleux visage de jeune fille aux yeux plus transparents et plus suaves que l'azur des cieux.

Les vêtements, d'une étoffe inconnue comme celle du lis des vallées, étaient aussi blancs que la neige ; la robe, longue et traînante, laissait ressortir les pieds sans chaussure, qui reposaient sur le roc et foulaient légèrement la branche d'un églantier épanoui dans une anfractuosité du rocher ; une rose dorée comme les premiers feux de l'aurore, s'épanouissait sur chacun

des pieds de la Dame. Une ceinture bleue comme le ciel retenait la robe et pendait en deux longues bandes jusqu'à la naissance des pieds. En arrière, enveloppant dans un pli les épaules et le haut du bras, un voile blanc, fixé autour de la tête, tombait jusqu'au bas de la robe. Le seul joyau que portât l'Apparition, était un chapelet à chaîne d'or, dont les grains, blancs comme des gouttes de lait, glissaient entre les mains jointes de la Dame. Toutefois les lèvres de la Reine des Vierges demeuraient immobiles. Chaque grain qu'elle touchait, était sans doute un *Amen* de bénédictions données en retour des supplications qui lui arvaient des lèvres des âmes ferventes.

IV.

Sous les regards de Marie, Bernardette avait instinctivement pris son chapelet en main. D'un geste grave et doux, la Vierge incomparable fit alors le signe de la croix, et la jeune fille rassurée se signa de même pour réciter son chapelet. Au dernier *Gloria Patri*, la Vierge Immaculée, sans avoir dit un mot, disparut tout à coup et rentra dans les cieux.

Deux jours, le vendredi et le samedi, se passèrent, sans que la pensée de Bernardette vît autre chose que la scène de la Grotte. Quelle était précisément cette apparition, elle l'ignorait encore, mais bien ardent était son désir de revoir la *Dame*, comme elle l'appelait, en parlant à ses compagnes et à ses parents de l'événement extraordinaire qui venait de l'initier si merveilleusement au monde des esprits. Enfin, le dimanche, après la messe et le repas de midi terminé, Bernar-

dette et quelques-unes de ses compagnes, purent s'en retourner aux roches de Massabielle ; elles s'étaient munies d'eau bénite, pour conjurer tout danger.

Arrivées à la Grotte : « Prions, dit Bernardette, et récitons le chapelet. » Et toutes de se mettre à genoux, chacune priant à part soi le Rosaire. Tout à coup le visage de l'enfant se transfigura : les pieds posés sur le roc, vêtue comme la première fois, l'Apparition merveilleuse venait de se manifester à ses yeux. Les autres jeunes filles ne voyaient rien, mais la physionomie de Bernardette était telle, que lorsqu'elle leur dit : « Regardez ! la voilà, » il n'y avait pas moyen de douter. Se souvenant alors de l'usage qu'elle s'était promis de faire de l'eau bénite :

« Si vous venez de la part de Dieu, approchez, » dit Bernardette, qui se leva en aspergeant à plusieurs reprises la Dame.

A ces mots, elle vit la Sainte-Vierge s'incliner plusieurs fois, puis s'avancer presque sur le rebord du rocher, et son visage s'illuminer au nom sacré de Dieu.

La jeune fille se prosterna de nouveau et continua de réciter le chapelet que Marie semblait écouter, en faisant elle-même glisser le sien entre ses doigts. A la fin de cette prière, l'Apparition s'évanouit comme la première fois.

V.

La joie dans le cœur, Bernardette n'avait désormais plus aucune appréhension de courir quelque danger en présence de la Dame. Aussi finit-elle par obtenir, le

jeudi après les Cendres, une seconde permission de retourner à la Grotte, cette fois en compagnie d'une jeune fille de la Congrégation des Enfants de Marie et d'une Dame de Lourdes qui, plus que toutes les autres personnes de la paroisse, avaient été frappées des détails de l'Apparition. Chemin faisant, la voyante était comme portée par une force invisible qui la rendait, elle d'ordinaire si frêle, d'une vigueur et d'une énergie inaccoutumée. Tandis que ses deux compagnes ruisselaient de sueur pour la suivre, elle descendait vers la Grotte avec une aisance et une agilité surprenante.

Arrivée quelques minutes avant elles, Bernardette se prosterna et commença à dire son chapelet, les yeux tournés vers la niche encore vide de la Grotte. Tout à coup elle poussa un cri. L'Apparition se trouvait encore une fois debout à quelques pas au-dessus d'elle. La Vierge admirable inclina vers l'enfant son visage tout radieux et, d'un geste de sa main, elle lui fit signe de s'approcher.

Bernardette se dressa sur ses pieds pour atteindre avec ses petits bras et sa modeste taille à la hauteur où la Dame se tenait debout. Ses deux compagnes s'avancèrent aussi pour tâcher d'entendre l'entretien qui allait s'engager. Mais la voyante, sans se retourner et, comme obéissant elle-même à un geste de l'Apparition, leur fit signe de la main de ne pas aller si loin.

« Madame, » dit alors l'enfant, « si vous avez quelque chose à me communiquer, voudriez-vous avoir la bonté d'écrire qui vous êtes et ce que vous désirez. » Et elle lui présenta papier, plume et encre que lui avaient remis ses compagnes à cet effet.

La Sainte-Vierge, souriant à cette demande naïve :

« *Ce que j'ai à vous dire,* » répondit-elle, » *je n'ai* « *pas besoin de l'écrire. Faites-moi seulement la grâce* « *de venir ici pendant quinze jours de suite.* »

« Je vous le promets, » dit Bernardette.

« *Et moi,* » ajouta Marie, « *je vous promets de* « *vous rendre heureuse, non point dans ce monde,* « *mais dans l'autre.* »

Bernardette, sans perdre l'Apparition de vue, retourna vers ses compagnes, en remarquant que les regards de la Dame, sans la perdre elle-même de vue, reposèrent un long moment et avec bienveillance sur celle des deux qui n'était pas mariée et qui était heureuse d'appartenir aux Enfants de Marie.

« Elle te regarde, » dit la voyante à la pieuse congréganiste. Celle-ci, toute saisie de cette parole, vit, depuis cette époque, de ce grand souvenir.

Et, comme les deux compagnes désiraient savoir si l'Apparition leur permettrait de revenir avec Bernardette durant cette quinzaine dont la jeune fille les avait informées :

« *Elles peuvent revenir avec vous,* dit Marie, « *elles* « *et d'autres encore. Je désire y voir du monde.* »

Ce disant, la Sainte-Vierge disparut, laissant après elle cette clarté lumineuse dont elle était entourée et qui s'évanouit elle-même peu à peu.

VI.

Nous ne suivrons pas Bernardette dans ses pèlerinages à la Grotte, où elle revit l'Apparition presque chacun des jours de la sainte quinzaine indiquée par la Vierge Immaculée. Les nombreuses éditions de

Notre-Dame de Lourdes par M. Henri Lasserre ont rendu ces Apparitions célèbres dans le monde catholique; nos lecteurs en reliront donc avec bonheur les mille incidents dans ce livre admirable (1). Ce sont les paroles de Marie que nous avons à mettre en évidence ici, paroles prophétiques en ce sens qu'elles font pressentir de grandes calamités, si nous ne conjurons la colère divine par de dignes fruits de pénitence.

Le troisième jour de la quinzaine, premier dimanche de Carême, plusieurs milliers de personnes avaient devancé la voyante devant la Grotte, malgré l'heure matinale où elle avait coutume de s'y rendre. Avant le lever du soleil, elle était de nouveau agenouillée au-dessous de la niche où serpentait la branche d'églantier. Comme elle priait sans paraître s'apercevoir de l'attention universelle, son front s'illumina et devint de nouveau rayonnant. Tous ses traits montaient et entraient comme dans une région de gloire et de splendeur incréées. La bouche entr'ouverte était béante d'admiration et paraissait aspirer le ciel. Dans ses yeux se réfléchissait une beauté invisible à la foule, mais que tous sentaient présente, et voyaient en quelque sorte sur le visage de l'enfant qui dans ce moment semblait ne plus être de ce monde.

Et néanmoins, quoique son attention fût entièrement absorbée par la contemplation de la Vierge pleine de grâces qui se montrait de nouveau à ses yeux, elle avait en partie conscience de ce qui se passait autour d'elle. Ainsi, à un certain moment, le cierge allumé qu'elle tenait habituellement en main devant la Grotte, vint à s'éteindre; aussitôt elle éten-

(1) *Notre-Dame de Lourdes,* par Henri Lasserre, chez Palmé. Paris, 1869.

dit la main pour que la personne la plus proche le rallumât.

Après quelques moments, la voyante s'avança vers la Grotte. L'Apparition s'était déplacée, et maintenant c'était par l'ouverture intérieure que Bernardette pouvait l'apercevoir. Le regard de la Sainte-Vierge en un instant parcourut toute la terre, et elle le reporta, tout imprégné de douleur, sur l'enfant agenouillée.

« Qu'avez-vous ? que faut-il faire ? » murmura Bernardette.

« *Prier pour les pécheurs*, » lui répondit la Mère de miséricorde.

En voyant ainsi la douleur voiler, comme un nuage, l'admirable sérénité de la Vierge bienheureuse, le cœur de la pauvre bergère ressentit une cruelle souffrance, et une indicible tristesse se répandit tout à coup sur ses traits. De ses yeux, toujours grands ouverts et fixés sur l'Apparition, deux larmes roulèrent sur ses joues et s'y arrêtèrent, sans tomber.

Un rayon de joie revint enfin illuminer son visage : la Vierge avait sans doute tourné elle-même son regard vers la source de toute espérance et contemplé dans le cœur du Père céleste les trésors d'infinie miséricorde qu'il brûle de répandre sur le monde, au nom de Jésus et par l'intercession de Marie et de tous les saints. Ce fut en cet instant que l'Apparition s'évanouit; mais elle devait encore plus d'une fois se montrer à Bernardette pour inviter par l'humble enfant le monde entier à faire pénitence.

VII.

Le lendemain, la pauvre bergère allait déjà boire elle-même à cet amer calice, sans doute afin de prévenir en son propre cœur les enivrements de la vaine gloire. L'Apparition ne se montra point! Et cependant la police avait dès la veille jonché de ses épines tracassières le chemin de la Grotte qu'elle voulait interdire à la voyante.

Le mardi matin, la foule aussi persistante que Bernardette à se rendre à l'invitation de la Dame invisible, se trouvait de nouveau, avant le lever du soleil, devant la Grotte. Mais la tristesse et les angoisses de la veille avaient laissé quelques traces sur le visage de l'enfant. Elle s'agenouilla humblement comme de coutume, tenant dans l'une de ses mains un cierge bénit, et dans l'autre son chapelet. A peine était-elle prosternée, que parut l'auguste Souveraine du Paradis pour la ravir hors d'elle-même. Marie l'appela par son nom, de cette voix harmonieuse qui charme les chérubins eux-mêmes.

« *Bernardette!* » disait l'incomparable Mère.

« Me voici, » répondit l'enfant.

« *J'ai à vous dire,* » poursuivit la Sainte-Vierge, « *pour vous seule et concernant vous seule, une chose* « *secrète. Me promettez-vous de ne jamais la répéter* « *à personne en ce monde.* »

« Je vous le promets », dit Bernardette.

Le dialogue continua et entra dans un mystère profond qu'il ne nous est ni possible ni permis de scruter.

« *Et maintenant, ma fille,* » ajouta la Vierge Immaculée, « *allez, allez dire aux prêtres que l'on m'é-*

« *lève ici une chapelle.* » Et prononçant ces mots, sa physionomie, son regard et son geste semblaient promettre qu'Elle y répandrait des grâces sans nombre. Puis Elle disparut.

« Que vous a-t-Elle dit ? Que vous a-t-Elle dit ? » Cette question partit aussitôt de toutes les bouches. Bernardette, en y répondant, s'étonnait ce jour-là comme précédemment que tout le monde n'entendît point le dialogue et ne vît point la Dame. « La Vision parle cependant assez haut pour qu'on l'entende, disait-elle; et moi aussi j'élève la voix comme à l'ordinaire. » Or, durant l'extase, on remarquait bien les lèvres de l'enfant qui s'agitaient, mais c'était tout, on ne percevait aucun son.

VIII.

Huit jours après les Cendres, le mercredi 24 février, où l'Église célébrait la fête de l'Apôtre élu à la place du traître Judas, une scène plus saisissante encore que celle de la veille, se passa au moment de l'Apparition. Un fonctionnaire public, incrédule jusque-là, fut l'une des conquêtes de la journée. Témoin de la transfiguration de Bernardette au moment de l'Apparition, il a admirablement rendu compte de ses propres impressions.

« Bernardette n'était plus Bernardette, dit-il entre autres. C'était un ange du ciel plongé dans d'inénarrables ravissements. Elle n'avait plus le même visage : une autre intelligence, une autre vie, j'allais dire une autre âme s'y peignait. Son attitude, ses moindres gestes, la manière, par exemple, dont elle faisait le signe de la

Croix, avait une noblesse, une dignité, une grandeur plus que humaine. Elle ouvrait de grands yeux insatiables de voir, des yeux béants et presque immobiles; elle craignait, ce semble, de baisser la paupière et de perdre, un seul instant, la vue ravissante de la merveille qu'elle contemplait. Elle souriait à cet être invisible, et tout cela donnait bien l'idée de l'extase et de la béatitude. Elle écoutait avec l'expression du respect le plus profond ou, pour mieux dire, de la vénération la plus absolue, mêlée à un amour sans limites et au plus doux des ravissements. Quelquefois cependant une teinte de tristesse passait sur son visage, mais l'expression habituelle était celle d'une grande joie... »

A un certain moment, Bernardette s'avança sur ses genoux, des bords du Gave où elle priait, jusqu'au fond de la Grotte; les personnes qui étaient sur son passage, l'entendirent très-distinctement prononcer alors ces paroles :

« *Pénitence! Pénitence! Pénitence!* »

Ce jour-là même, Bernardette, rendant compte, comme la veille, de tout ce qui venait de se passer, à M. le Curé de Lourdes, qui avait demandé *un signe* avant de se décider à rien : « J'ai vu, dit-elle, la Vision et je lui ai dit :

« Monsieur le Curé vous demande de donner quelques preuves; par exemple, de faire fleurir le rosier sauvage qui est sous vos pieds, parce que ma parole ne suffit pas aux prêtres et qu'ils ne veulent pas s'en rapporter à moi. » Alors Elle a souri, mais sans parler. Puis Elle m'a dit de prier pour les pécheurs, et m'a re-

commandé de monter à genoux jusqu'au fond de la Grotte. Et Elle a crié par trois fois ces mots :

« PÉNITENCE ! PÉNITENCE ! PÉNITENCE ! »

que j'ai répétés en me traînant sur mes genoux jusqu'au fond de la Grotte. Là Elle m'a révélé encore un second secret qui m'est personnel. Puis Elle a disparu. »

IX.

Le huitième jour de la Quinzaine, le jeudi, 25 février, l'Église, dans sa prière publique du Bréviaire, avait récité ces paroles du Psalmiste : « *Tu es Deus qui facis mirabilia; notam fecisti in populis virtutem tuam ;... viderunt te aquæ Deus, viderunt te aquæ, et timuerunt, et turbatæ sunt abyssi* (Ps. 76) : *Vous êtes le Dieu qui faites des merveilles ; vous avez montré votre puissance aux multitudes ;....* LES EAUX VOUS ONT APERÇU ET ELLES ONT TRESSAILLI en votre présence, *et les abîmes ont été remués ;* » ce jour, par une merveilleuse coïncidence, vit naître du fond de la Grotte, pendant l'Apparition, la source bénie, cette source qui, par les guérisons spirituelles et corporelles sans nombre arrivées par son moyen, est le symbole vivant de la *rénovation morale*, l'objet de tous les désirs de la Vierge Immaculée.

La Reine des cieux avait commencé, ce jour-là, par confier un dernier secret à Bernardette :

« *Ma fille* », lui dit-elle, « *je veux vous confier,*
« *toujours pour vous seule et concernant vous seule,*
« *un dernier secret que, pas plus que les deux autres,*
« *vous ne révélerez à personne au monde.* »

« *Et maintenant,* » reprit la Sainte-Vierge peu de moments après avoir confié ce secret, « *allez boire, et* « *vous laver à la Fontaine, et manger de l'herbe qui* « *a poussé à côté.* »

Comme l'enfant, sans perdre l'Apparition de vue, se dirigeait vers la rivière, aucune autre eau ne coulant auprès des rochers Massabielle :

« *N'allez point là* » poursuivit la Mère de Dieu ; *je* « *n'ai point dit de boire au Gave ; allez à la Fon-* « *taine, elle est ici.* » Et, étendant sa main souveraine à laquelle obéissent le ciel et la terre, elle montra du doigt à l'enfant, au côté droit de la Grotte, ce même coin desséché vers lequel, la veille au matin, elle l'avait déjà fait monter.

Bernardette, arrivée sur ses genoux à ce même endroit, n'aperçut devant elle aucune trace de fontaine. Seulement, tout contre le roc poussaient çà et là quelques touffes de cette herbe, de la famille des Saxifrages, que l'on nomme *la Dorine.*

De plus en plus humble et obéissante, la petite bergère, avec cette foi simple qui plaît tant au cœur de Dieu, se baissa et, grattant le sol de ses mains débiles, elle se mit à creuser la terre. Tout à coup, sous l'action de ses doigts, la cavité ainsi creusée devint humide et, du sein du rocher que recouvrait la terre, une eau mystérieuse se fit jour goutte à goutte, de manière à remplir le creux, de la grandeur d'un verre, qu'elle avait achevé de former.

Mais comment porter à ses lèvres cette eau mêlée de terre et toute bourbeuse ? Trois fois elle essaya d'en boire, sans qu'elle se sentît la force de l'avaler. Toutefois elle parvint à surmonter les répugnances de la nature; sous les yeux de l'Apparition qui souriait sans

doute à sa bonne volonté, elle fit un suprême effort, but, se lava et mangea quelque brin d'herbe du rocher. La Sainte-Vierge arrêta alors sur Bernardette un regard de satisfaction maternelle et, un instant après, elle disparut à ses yeux.

L'émotion de la multitude avait grandi devant ce prodige. A peine l'extase terminée, chacun voulut voir de ses yeux la cavité merveilleuse, plonger son mouchoir dans la source et en porter au moins une goutte à ses lèvres. De sorte que la Fontaine naissante dont le bassin s'agrandissait ainsi peu à peu, prit en quelques heures l'aspect d'une flaque d'eau; et la source, à mesure qu'on y puisait, devint de plus en plus abondante.

X.

Le lendemain, l'Apparition ne se montra point; mais la Fontaine, poussée des mystérieuses profondeurs du rocher, grandissait à vue d'œil par un jaillissement toujours plus fort. Ce ne fut néanmoins qu'au bout de quelques jours, qu'après avoir augmenté en quelque sorte d'heure en heure, elle cessa de croître et devint tout à fait limpide.

Depuis lors elle s'échappe de la terre par une veine d'eau très-considérable, à peu près de la grosseur du bras d'un enfant, toujours abondante et claire comme le cristal, avec ce caractère d'inépuisable durée propre aux sources d'eau vive.

Le lendemain, vendredi, 26 février, où l'Apparition fit défaut, la fête du jour coïncidait encore merveilleusement avec les premières ondées de la source miraculeuse qui, surgie la veille, était maintenant visible

à tous les regards et ruisselait du sol incliné de la Grotte dans la direction du Gave, sous les yeux émerveillés de la multitude : l'Eglise célébrait la fête de la Sainte-Lance et des Clous de Notre-Seigneur. A Matines, elle avait dit : « *In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris : Il y aura, en ce jour-ci, pour la maison de David et les habitants de Jérusalem, une fontaine ouverte, servant à la purification des pécheurs.* A l'Introït de la messe, elle chantait : *Vidi aquam egredientem de templo, a latere dextro, et omnes ad quos pervenit aqua ista, salvi facti sunt : J'ai vu une eau qui jaillissait du temple, du côté droit, et tous ceux à qui cette eau parvenait, étaient sauvés.* Enfin, à la fin de la messe, elle lisait l'Évangile de la férie racontant la descente de l'Ange dans la piscine probatique qui s'agitait à cette descente, et le premier malade entré en ce moment dans l'eau, était guéri. Nous n'insistons pas sur ces rapprochements vraiment prophétiques. L'Église, au nom du Refuge des pécheurs, proclamait une fois de plus, en cette solennelle rencontre, la nécessité, après l'innocence perdue, du second baptême, celui des larmes de la pénitence.

XI.

Le jeudi, 4 mars, plus de vingt mille personnes s'étaient rassemblées devant les roches Massabielle, pour assister à la clôture des quinze jours de pèlerinage. Bernardette, tout entière à la pensée de revoir. au moins encore une fois l'incomparable beauté de la Dame, ne prenait point garde aux cris : « *Voilà la*

Sainte, » et aux autres témoignages de respect avec lesquels la foule l'accueillait. Quand elle se prosterna, tout ce peuple, d'un mouvement spontané, tomba lui-même à genoux.

L'Apparition, comme les jours précédents, avait commandé à l'enfant d'aller boire et de se laver à la fontaine, et de manger de l'herbe du rocher ; puis elle lui avait de nouveau ordonné de se rendre vers les prêtres et de leur dire qu'elle voulait une chapelle et des processions en ce lieu. Mais en vain cette fois encore l'enfant avait prié la Dame de lui dire son nom.

La Reine des cieux lui avait réservé cette faveur pour la prochaine fête de son Annonciation. Ce jour-là, Bernardette entendit au fond de son âme la voix intérieure qui l'appelait comme précédemment à la Grotte, où elle eut hâte de se rendre. Toute la ville fut bientôt à sa suite. On remarquait surtout dans la foule le grand nombre de ceux qui avaient déjà été guéris par la source miraculeuse. Dès que l'enfant fut tombée à genoux, l'Apparition se manifesta avec sa splendeur accoutumée.

« O ma Dame, » lui dit Bernardette, « veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom? »

La majestueuse Apparition sourit et ne répondit point. Devant le silence de la vision, la jeune fille insista et reprit : « O ma Dame! veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom? »

L'Apparition parut rayonner davantage, comme si sa joie allait grandissant, et elle ne répondit point encore. L'enfant redoubla ses instances et prononça pour la troisième fois ces paroles :

« O ma Dame! veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes et quel est votre nom? »

L'Apparition semblait de plus en plus entrer dans la gloire bienheureuse, sans toujours répondre. A une quatrième demande de l'humble et confiante bergère, la Dame, qui avait les mains jointes, les disjoignit, en faisant glisser sur son bras droit le chapelet à chaîne d'or et aux grains d'albâtre. Elle ouvrit alors ses deux bras et les inclina vers la terre comme pour montrer à tous les hommes ses mains pleines de bénédictions. Puis, les élevant vers le ciel, elle les rejoignit avec ferveur et, regardant les demeures éternelles avec une ineffable gratitude, elle répondit :

« Je suis l'Immaculée Conception. »

Ayant dit ces mots, elle disparut pour ne plus se montrer à Bernardette que le lundi de Pâques, 5 avril suivant, et le vendredi, 16 juillet de la même année. Par cet admirable nom d'Immaculée Conception que prenait la Reine des cieux dans la Grotte et auprès de la source miraculeuse de Lourdes, elle témoignait sa souveraine satisfaction à la Sainte-Église Romaine pour le dogme récemment promulgué touchant cet incomparable privilége; elle rappelait en même temps à notre siècle que l'humanité entière est déchue de l'innocence originelle, et qu'il ne nous reste d'autre remède que la vie pénitente à laquelle son divin Fils nous convie par l'exemple de toute sa vie comme par l'ensemble de sa doctrine.

XII.

Les deux dernières Apparitions de Marie à Bernardette, à la distance où elles se trouvent des précédentes, paraissent en être la suprême confirmation pour nous, en même temps qu'elles devaient consoler l'humble bergère du départ de la Mère de Miséricorde que ses yeux mortels avaient été trop heureux de contempler si souvent. En lui apparaissant le lundi de Pâques, la Vierge Immaculée lui laissait assez comprendre combien elle se plaît à la résurrection spirituelle des âmes qui sert de couronnement à la Sainte-Quarantaine.

Ses derniers adieux, arrivés le vendredi 16 juillet, où l'Église célèbre la Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, ramènent encore la pensée vers les austérités de la vie spirituelle: tous les fidèles savent, en effet, que l'ordre religieux du Mont-Carmel est l'un des plus rigoureux qui existent; l'abstinence et la vie d'oraison des Carmélites sont proverbiales. L'humble habit du Saint-Scapulaire donné par Marie elle-même à l'ordre du Mont-Carmel, cet habit devenu le bouclier de tout chrétien fervent, est spécialement glorifié dans la solennité de Notre-Dame du Mont-Carmel. Marie, en prenant congé de Bernardette, en ce beau jour, semblait donc lui dire un adieu tout à fait symbolique; comme son divin Fils, elle nous enseignait par-là que, pour nous élever jusqu'à l'éternel trône des cieux, il fallait passer le cours de cette vie terrestre dans les abaissements et les humiliations de Nazareth, de Bethléhem et du Calvaire, qu'elle venait de résumer dans son triple cri de *Pénitence.*

Ce cri prophétique ne s'est point perdu dans le vide. Des foules innombrables de pèlerins lui ont fait écho. Leur reconnaissance venant en aide au zélé Curé et aux heureux paroissiens de Lourdes, a élevé, sur la Grotte, à la Vierge Immaculée, un magnifique sanctuaire d'où les grâces les plus abondantes découlent à flots, comme l'onde mystérieuse de la source qui en est le symbole.

La Sainte-Église s'est d'ailleurs solennellement prononcée sur le fait miraculeux de Lourdes, comme sur celui de La Salette; son autorité suprême s'est jointe à la voix des miracles; la cause est jugée.

XIII.

Qui a cependant mieux répondu que Bernardette à l'attente de la Vierge Immaculée ?

Après avoir grandi dans la souffrance et la piété, à l'hospice de Lourdes, sous la garde maternelle des religieuses, Bernardette, depuis longtemps pressée de se soustraire à l'admiration qui la fatiguait et de se donner entièrement à Dieu, est allée s'enfermer à Nevers, dans le noviciat des sœurs de la Charité, connues sous le nom de Dames de Nevers. L'humble fille semble vouée à la douleur, et des crises pénibles viennent souvent ébranler sa santé habituellement chétive.

Néanmoins, le 30 octobre 1867, elle faisait sa profession religieuse. Elle a vingt-sept ans aujourd'hui. Un dernier trait la dépeindra ; c'est une sœur de la communauté de Nevers qui écrit à une de ses compagnes, sans se douter de la publicité que mérite son

témoignage. Voici ce qu'elle dit de Bernardette, en 1868 :

« C'est toujours une charmante enfant, pieuse comme » un ange, douce comme un agneau et simple comme » une colombe. Que le bon Dieu daigne nous la con- » server ! Elle fait tant de bien à voir (1). »

Puisse donc son souvenir et ses exemples, retracés ici en peu de mots, faire le même bien à nos lecteurs !

(1) Annales de Notre-Dame de Lourdes, nº du 30 avril 1868, p. 15.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE A PONTMAIN (FRANCE,)

(le 17 janvier 1871.)

La récente Apparition de la Sainte-Vierge à quelques enfants de Pontmain, au diocèse de Laval, de six à neuf heures du soir, la veille de la fête de la Chaire de Saint-Pierre à Rome, le 17 janvier dernier, présente encore une de ces coïncidences merveilleuses qui ramènent toujours à penser que, dans le plan divin, la France ainsi que Rome est née pour les siècles des siècles, à la gloire de Dieu et à l'exaltation de la Sainte-Église. Tel a été d'ailleurs le retentissement de cet événement prodigieux, tel le bon accueil fait au récit qui en a été publié avec la permission de l'ordinaire du diocèse, que nous sommes heureux de résumer ce compte rendu à la suite des Apparitions précédentes, avec lesquelles elle présente aussi plus d'une analogie.

« On donnera à celui qui a et il abondera, a dit le divin Maître (1). Ainsi en est-il de Pontmain, humble paroisse, de création récente, située sur les confins du diocèse de Laval, et dans le voisinage de celui de Rennes. Elle conserve encore son premier curé ; heureux pasteur, ses paroles comme ses exemples ont formé un peuple agréable au Ciel ; le travail du dimanche et le blasphème qui sont la plaie dominante de la France,

(1) Matth. XXV, 29.

sont inconnus à Pontmain ; trois religieuses y secondent d'ailleurs de leur zèle les efforts du pasteur.

Parmi leurs élèves, on en trouve peu d'aussi édifiants qu'Eugène et Joseph, les deux plus jeunes fils des époux Barbedette dont le fils aîné était sous les drapeaux depuis le mois de septembre 1870. Ainsi le 17 janvier 1871, jour de l'Apparition, ils avaient déjà récité leur chapelet dès la pointe du jour ; ils s'étaient ensuite rendus à l'église pour servir la Messe, et en attendant l'arrivée du célébrant, ils avaient fait le chemin de la Croix, selon leur habitude depuis le commencement de la guerre. A peine y avaient-ils manqué une fois depuis le départ de leur frère pour l'armée.

Or, le soir de ce jour, vers cinq heures et demie, Eugène, l'aîné d'entre eux, âgé de douze ans, se trouvait dans la grange avec son père et son plus jeune frère Joseph, âgé seulement de dix ans. Profitant d'un moment de répit, que lui donnait l'arrivée d'une personne étrangère à la maison, Eugène s'était rendu à la petite porte demeurée entr'ouverte de la grange. *J'allais,* dit-il, *tout seulement pour voir le temps.*

La neige couvrait la terre, le ciel était pur et il faisait très-froid. Il lui sembla qu'il n'avait jamais vu autant d'étoiles, surtout au-dessus du chemin. En face de lui, au-dessus de la maison voisine, il en remarqua moins.

Tout à coup, à vingt pieds environ au-dessus de cette maison, il aperçut une belle grande Dame. Sa robe, d'un bleu foncé et brillant comme l'indigo, était parsemée d'étoiles d'or et, sans ceinture et sans taille comme un sarreau d'enfant, tombait droit jusqu'à ses pieds. Les manches étaient assez larges et pendantes.

Sa chaussure, bleue comme la robe, était rehaussée d'un nœud de ruban d'or en forme de rosette. Un voile noir lui cachait entièrement les cheveux, les oreilles et le haut du front et descendait des épaules jusqu'aux coudes. Elle portait sur la tête une couronne d'or sans autre ornement qu'un léger liseré rouge par le milieu. Cette couronne pouvait avoir vingt centimètres de hauteur et allait en s'élargissant comme un cone renversé. La figure de la Dame était petite, très-blanche et d'une beauté incomparable. L'Apparition tenait les mains étendues et abaissées dans la pose qu'on a coutume de donner à l'image de la Vierge Immaculée. Elle regardait l'enfant en souriant.

Eugène prit tout d'abord cette Apparition pour l'annonce de la mort de son frère aîné, qui n'avait plus donné de ses nouvelles depuis trois semaines. Il n'avait pas peur néanmoins, rassuré qu'il était par le sourire de la Dame.

Cette scène admirable le tenait en contemplation depuis un quart d'heure, lorsque l'étrangère se présenta pour sortir de la grange.

— Jeannette, lui dit-il en lui indiquant la direction de l'Apparition, ne voyez-vous rien?

— Hélas! mon pauvre Eugène, je ne vois absolument rien.

Le père et Joseph, qui l'avaient entendu s'adresser avec animation à l'étrangère, arrivèrent aussitôt à lui. Le père ne vit rien. Mais Joseph, interrogé à son tour par Eugène:

— Oui, dit-il, je vois une belle grande Dame.

— Comment est-elle habillée ?

— Je vois bien une grande Dame qui a une robe bleue, des étoiles dorées sur sa robe, une chaussure bleue, à rosette d'or.

Interrogé sur la couronne :

— Je vois bien, dit encore Joseph, une couronne dorée qui va en s'élargissant, et un petit fil rouge au milieu de la couronne, et un voile noir.

Cependant le père ouvrait de grands yeux et continuait à ne rien voir. Il rompit donc l'entretien et rentra avec les enfants dans la grange pour se remettre à l'ouvrage.

Mais bientôt il renvoya Eugène voir si l'Apparition continuait :

— Oui, s'écria celui-ci, c'est encore tout pareil.

Le père fit alors appeler la mère. Comme celle-ci arrivait à la porte de la grange, Joseph, qui avait profité de l'interruption du travail pour sortir et considérer la belle Dame, battait des mains avec enthousiasme, en criant chaque fois :

— Oh ! que c'est beau ! oh ! que c'est beau !

Cependant la mère ne vit rien elle-même. Et les deux enfants de lui dire :

— Vous ne voyez donc pas cette belle grande Dame qui a une robe bleue ? et ils achevèrent la description qu'ils avaient déjà faite. Frappée de l'accent de sincérité de ses enfants qu'elle savait d'ailleurs incapables de mensonge et voyant l'émoi du père :

— C'est peut-être la Sainte-Vierge qui vous apparaît, leur dit-elle. Puisque vous dites que vous la voyez, récitons cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur.

Pour être plus recueillis et échapper aux questions des voisins qui avaient été attirés par les exclamations des enfants, ils rentrèrent tous quatre dans la grange et récitèrent les *Pater*. Mais ne voyant toujours rien, non plus que la servante qui avait été appelée à son

tour, les époux Barbedette, après l'ouvrage terminé, emmenèrent les enfants avec eux pour le souper.

La Dame était toujours à la même place regardant, de son doux sourire, les enfants qui venaient encore de la contempler en passant.

— Si vous me laissiez libre, dit Eugène, je resterais là toujours.

Les enfants rentrèrent, mais à regret. Pour la première fois, il leur en coûtait d'obéir. Ils s'en allaient lentement, presque à reculons, regardant la belle Dame et disant à leurs parents : — Oh ! que c'est beau !... Oh ! que c'est beau !...

Il était alors un peu plus de six heures.

Avant de prendre leur repas, les enfants se lavèrent les mains et en les essuyant, ils retournèrent encore voir l'Apparition. Rentrés à la maison, ils ne voulurent point s'asseoir et mangèrent leur soupe debout, pressés qu'ils étaient toujours de revoir la belle Dame.

— Puisque vous retournez voir, dit leur mère, récitez encore cinq *Pater* et cinq *Ave*, mais debout, parce qu'il fait froid.

De retour, au bout de quelques minutes, ils dirent : C'est tout pareil.... La Dame est grande comme sœur Vitaline.

— Allons, dit la mère, il faut aller chercher sœur Vitaline ; les sœurs sont meilleures que vous, elles verront donc aussi !

Et la mère et Eugène se rendirent à l'établissement des sœurs.

Sœur Vitaline les suivit à la porte de la grange.

— J'ai beau ouvrir les yeux, dit-elle, je ne vois absolument rien.

Et comme l'enfant insistait en désignant trois étoi-

les en triangle au milieu desquelles, disait-il, était juste la tête de la Dame : je ne puis rien voir, continuait sœur Vitaline, qui s'en retourna à l'école appeler trois petites pensionnaires. Celles-ci coururent à la porte de la grange où les appelait Eugène. Là, Jeanne-Marie Lebossé, âgée de neuf ans, et Françoise Richer, âgée de onze ans, toutes deux du diocèse de Rennes, dirent immédiatement : Oh ! la belle Dame!.... elle a une belle robe bleue.... avec des étoiles d'or. Et elles répétèrent tout ce qu'avaient dit les deux petits garçons. — En ce moment, Joseph revenait à la porte de la grange, et en même temps que lui arrivait sœur Vitaline, suivie de sœur Marie-Édouard, l'autre religieuse, la Supérieure étant absente. Les quatre enfants firent la description complète que nous avons déjà donnée de la belle Dame.

On courut alors au presbytère appeler M. le Curé, en lui disant ce qui se passait.

Un prodige !.. Une Apparition !.. la Sainte-Vierge!... répéta le bon vieillard tout ému ; ma sœur, vous me faites peur. Et il demeura tout d'abord immobile. Lorsqu'il sortit enfin, arriva la sœur Marie-Edouard avec un petit garçon de six ans et demi que celle-ci avait encore été appeler.

Sœur Vitaline, qui s'était mise à prier, entourée d'Eugène, de Joseph et d'autres personnes accourues de tous côtés, achevait, debout au milieu du chemin, la première dizaine du chapelet des Martyrs japonais. Le petit garçon vit aussi la belle Dame, et ses réponses concordaient avec celles des quatre autres enfants.

Une voisine, attirée par le bruit, accourut à son tour, portant dans ses bras sa petite fille, âgée de deux ans

à peine. Cette enfant jeta aussitôt les yeux vers l'Apparition, et agitant ses mains innocentes, bégaya à plusieurs reprises: Le Jésus ! Le Jésus ! Comme le bon et digne curé était arrivé à la porte de la grange, sans qu'il eût lui-même aperçu la Vision, les enfants s'écrièrent tous ensemble ! Oh ! voilà quelque chose qui se fait. — Et tous à la fois dirent qu'ils voyaient un grand cercle ovale, bleu comme la robe, et large comme la main dans toute son étendue, entourant la Dame à la distance d'un pied et demi environ. Quatre bougies placées à l'intérieur du cercle, auquel elles étaient attachées, étaient situées, deux à la hauteur des genoux de la Dame, deux à la hauteur de ses épaules. Ils virent aussi sur sa poitrine une petite croix rouge, grande comme le doigt.

Cependant le nombre des curieux allait toujours croissant, et près de cinquante personnes entouraient maintenant les enfants, les questionnant sur la belle Dame. Les uns ajoutaient foi à leurs paroles, et étaient vivement émus ; d'autres étaient incrédules, parce que les cinq enfants étaient seuls à voir l'Apparition.

Voilà encore qu'elle tombe dans la tristesse, s'écria Eugène ! Les autres enfants confirmèrent son dire, et assurèrent que la Dame prenait un air profondément triste, quand les personnes qui les entouraient, ne s'occupaient pas d'Elle, parlaient, riaient et émettaient des doutes.

Monsieur le curé, qui est entré dans la grange, réclama le silence.

— S'il n'y a que les enfants à voir, dit-il, c'est qu'ils sont plus dignes que nous, — Monsieur le curé, dit sœur Marie. Edouard, si vous parliez à la Sainte-Vierge? — Hélas, dit le bon vieillard d'une voix émue et avec

humilité, je ne la vois pas, que pourrais-je lui dire?

— Mais si vous disiez aux enfants de lui parler?

— Prions, dit le vénérable prêtre. Tous se mirent à genoux, sur le seuil de la grange. Sœur Marie-Edouard commença le chapelet, auquel tout le monde répondit.

Pendant cette prière, la Dame sembla monter, et Elle grandit tout à coup. — Elle est, dirent les enfants, deux fois grande comme sœur Vitaline.

Le cercle bleu s'étendit aussi en proportion; les étoiles parurent aux yeux des enfants se ranger vivement sur le passage de la Dame et se placer deux à deux sous ses pieds. En même temps sur sa robe les étoiles se multipliaient.

— C'est, disaient les enfants, comme une fourmilière. Elle est bientôt toute dorée.

Sœur Marie-Edouard entonna alors le *Magnificat*, sur le grand ton de Bretagne. Elle n'avait pas chanté le premier verset, que les quatre enfants (les deux plus jeunes étant partis) s'écriaient tous ensemble : Voilà encore quelque chose qui se fait...Voilà un bâton, c'est comme un jambage d'M, un grand M, comme dans les livres.

Un grand écriteau blanc venait de leur apparaître en même temps, large d'environ un mètre et demi et long de plus de douze mètres, au-dessous des pieds de la Dame et du cercle bleu. Il semblait aux enfants qu'une main invisible traçait lentement, sur ce fond d'une blancheur éclatante, de beaux caractères d'or. Ils épelaient les lettres une à une.

Le mot « Mais » venait de se former et resta seul presque dix minutes.

En ce moment un homme vint à passer. Surpris de

ce rassemblement et de ces chants : — Vous n'avez qu'à prier, dit-il sur une fausse rumeur, les Prussiens sont à Laval. — Ils seraient à l'entrée du village, dit une femme, que nous n'aurions pas peur.—Et l'homme, informé de ce qui passait, partagea la confiance des assistants et se mit à prier avec eux.

Cependant les fidèles continuaient à chanter le *Magnificat*. A la fin du cantique, les enfants lisaient en lettres d'or, hautes de 25 centimètres, ces mots sur l'écriteau : « MAIS PRIEZ, MES ENFANTS. »

Tout le monde ressentait une émotion religieuse profonde. Les incrédules n'osaient plus rire, et la plupart des assistants pleuraient. La belle Dame souriait toujours.— Il était environ sept heures et demie.— Il faut, dit le vénérable curé, chanter les litanies de la Sainte-Vierge, et la prier de manifester sa volonté.

Sœur Marie-Edouard commença les litanies. A la première invocation, les enfants s'écrièrent vivement : Voilà encore quelque chose qui se fait. Ce sont des lettres. Et ils nommèrent successivement, et à qui le premier, les lettres des mots suivants, qui se trouvèrent complétement écrits à la fin des litanies : DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS. Ces mots étaient écrits sur la même ligne que les premiers, d'égale grandeur et en caractères d'or. Puis venait un point aussi grand que les lettres, également en or, et que les enfants comparaient à un soleil.

Cette promesse miséricordieuse combla les assistants de joie : c'étaient des exclamations, des sanglots et des larmes, tant l'émotion était grande. La Dame regardait les enfants et souriait. — Voilà qu'Elle rit, s'écriaient les enfants en riant eux-mêmes avec bonheur.

On chanta alors *l'Inviolata.* Aussitôt les enfants annoncèrent que de nouvelles lettres apparaissaient sur l'écriteau, mais sur une seconde ligne. Au moment où l'on finissait de chanter : *o mater alma, Christi carissima ! ô douce et bien-aimée Mère du Christ,* les voyants avaient épelé, lettre par lettre, ces mots : « MON FILS. » Il y eut dans la foule un frémissement, une émotion indicible.

— C'est bien la Sainte-Vierge, dirent les enfants.

— C'est Elle, répéta la foule.

Le *Salve Regina* avait suivi *l'Inviolata.*

A la fin de l'antienne, les enfants lurent : « MON FILS SE LAISSE TOUCHER. »

Un grand trait doré comme les lettres se forma lentement au-dessous de cette seconde ligne. Les chants avaient cessé. La foule, émue et recueillie, priait, pendant que la voix des enfants répétait à chaque instant l'inscription complète.

— Chantez un cantique à la Sainte-Vierge, dit le vénérable curé.

Et sœur Marie-Edouard chanta :

Mère de l'Espérance,
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France;
Priez, priez pour nous.

Alors la Sainte-Vierge éleva à la hauteur de ses épaules les mains qu'Elle tenait abaissées et étendues jusque-là, et agitant les doigts lentement, comme si elle eût accompagné le chant du cantique, Elle regardait les enfants avec un sourire d'une douceur infinie.

— Voilà qu'Elle rit, s'écriaient-ils, et ils sautaient joyeusement, battaient des mains, en répétant cent fois, avec une expression qu'on ne saurait rendre :

— Oh! qu'elle est belle ! oh! qu'elle est belle !

Les assistants riaient et pleuraient à la fois.

Ils voyaient sur ces visages d'enfants, si expressifs et si sincères, comme un reflet de l'ineffable sourire de la Mère de Dieu.

Vers la fin du cantique, qui a huit strophes, l'inscription, restée complète environ dix minutes, disparut. On chanta alors :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps...
De pardonner à nos cœurs pénitents ;
Nous n'offenserons jamais plus
Votre bonté suprême, ô doux Jésus !

La figure des enfants prit une expression de tristesse profonde.

C'était un reflet de la vision.

— Voilà qu'Elle retombe dans la tristesse, dirent-ils.

Puis, tout à coup.

— Voilà encore quelque chose qui se fait.

Ils virent en même temps une croix rouge, haute de soixante centimètres environ, sur laquelle était un Christ de même couleur. Cette croix leur paraissait à un pied de la belle Dame. Abaissant ses mains qui, pendant tout le cantique : *Mère de l'Espérance*, étaient restées à la hauteur de ses épaules, elle saisit le crucifix, le tint de ses deux mains, un peu incliné vers les enfants, à qui elle semblait le présenter. Au sommet de la croix, sur un écriteau blanc très-long, était écrit, en lettres rouges : JÉSUS-CHRIST.

Après chaque couplet du cantique, on chanta le « *Parce, Domine.....* » La très-Sainte Vierge, triste et recueillie, semblait prier avec les assistants.

Tout à coup une étoile partit de sous ses pieds, et,

montant vers la gauche, traversa le cercle bleu et alluma la bougie qui était à la hauteur de ses genoux; puis la seconde, située vis-à-vis de ses épaules. La même étoile, s'élevant au-dessus de la tête de la Sainte-Vierge, passa au côté droit, et alluma les deux autres bougies. Ensuite elle remonta, franchit de nouveau l'auréole, et alla se placer au-dessus de la tête de la Dame, où elle demeura suspendue.

La foule silencieuse et émue priait toujours. Sœur Marie-Édouard chanta l'hymne : *Ave, maris Stella.* Pendant ce temps, le crucifix rouge disparut. La Dame, étendant les bras, reprit la pose de l'Immaculée-Conception.

Sur chacune de ses épaules apparut une petite croix blanche, haute de vingt centimètres, qui y semblait comme plantée, selon le dire des enfants. La Mère de Dieu souriait de nouveau aux voyants, qui s'écrièrent tout joyeux :

— Voilà qu'Elle rit! Voilà qu'Elle rit!

Il était environ huit heures et demie.

L'assistance se mit alors à genoux pour faire la prière du soir, sur l'invitation du bon curé. Vers l'examen de conscience, les enfants, qui ne quittaient pas des yeux la céleste vision, annoncèrent qu'un grand voile montait de dessous les pieds de la Sainte-Vierge; peu à peu il la couvrit jusqu'à terre, et les enfants ne voyaient plus que la figure d'une beauté toute céleste de la Dame, qui leur souriait une dernière fois.

Son visage se voila bientôt lui-même, puis la couronne avec l'étoile qui la surmontait, et enfin toute l'Apparition rentra dans le monde invisible avec le grand cercle bleu et les quatre bougies qui étaient

restées allumées jusqu'à la fin. Il était un peu moins de neuf heures.

Nous terminerons, en disant avec l'autenr du récit de cet admirable événement : Puissent tous les enfants de la France catholique répondre à cette grande faveur de la Mère de Dieu, par un redoublement de foi, de confiance et d'amour, et une dévotion de plus en plus tendre pour cette Mère de grâce et de miséricorde!

CHAPITRE VII.

LA MADONE DE PIE IX, A ROME.

(mai 1871.)

I. Le Pontife de la Madone et la Madone du Pontife. — II. Origine de cette Madone. — III. Elle verse des larmes. — IV. Motifs d'espérer contre toute espérance.

I.

Le Pontife de la Madone, jusqu'en ses suprêmes douleurs, est comblé des faveurs de Marie; à l'exemple de son glorieux patron, saint Jean l'Évangéliste, il se rencontre avec la Mère de Dieu sur un nouveau Calvaire, et, entre toutes les Madones miraculeuses qui abondent dans la Ville éternelle, viendra désormais se placer la Madone de Pie IX ou, comme l'appelle le peuple romain, *la Madonna del Papa.*

On nous pardonnera de ne pas attendre de plus amples informations et de prendre le fait dans l'une des meilleures feuilles du monde catholique, la *Correspondance de Genève,* où nous lisons la lettre suivante, datée de Rome, 27 mai 1871 (1).

(1) Voir le *Bien Public,* de Gand, du 9 juin 1871.

II.

« Quelqu'un a dit cette profonde parole : « Jamais la rage de l'enfer n'est plus grande que lorsqu'il plaît à Dieu de se faire voir aux hommes. » Rien n'est plus vrai et plus souvent démontré par des exemples.

« On ne parle ici, depuis hier, que d'un miracle dont toute la ville de Rome est témoin. Il s'agit d'une image de la très-Sainte-Vierge, placée au-dessus de la porte du couvent de Saint-Chrysogone, au Transtévère, et qui, au témoignage d'une multitude qui stationne sur la place, remue les yeux.

« Une image de la Vierge qui se mêle de faire un miracle! Devinez, si vous le pouvez, les hurlements de fureur de la presse athée, ses ricanements et ses blasphèmes. Sa rage est d'autant plus grande que cette image sainte, en faisant un miracle, ne proclame pas seulement la puissance et la miséricorde de la Très-Sainte-Vierge, mais célèbre du même coup la gloire de Pie IX, cet illustre glorificateur de Marie.

« Voici comment. Personne n'ignore que le Saint-Père, si persécuté par la perversité des hommes, est, en revanche, favorisé des grâces les plus insignes de Dieu. Déjà, en plusieurs occasions, la Bonté divine lui a communiqué la vertu de guérir des malades condamnés par la science. Or l'image en question a été placée sur la porte d'entrée d'un hospice bâti par la princesse Odescalchi, en mémoire et en reconnaissance de sa guérison opérée instantanément, il y a six ans, par les prières et la bénédiction de Pie IX. A côté de la Vierge il y a deux autres images, celle d'un saint Trinitaire

que la Princesse avait invoqué, et celle de Pie IX dans l'attitude de la prière. Le peuple appelle communément cette image de la Vierge *la Madonna del Papa.* Voilà le second et plus violent motif de la frénésie dont la presse révolutionnaire s'est sentie transportée à la nouvelle de ce miracle. Plus il est évident, plus il est attesté par la multitude qui, dès le matin, encombre la place de Saint-Chrysogone et ses abords, plus s'exalte la fureur des journaux. »

III.

« Je me suis rendu sur les lieux, et voici ce qui m'a été raconté par un très-grand nombre de témoins. Une pauvre mère, dont les brigands florentins avaient enlevé le fils pour la conscription, était venue tout éplorée à l'église des Pères Trinitaires pour y chercher quelque consolation et les forces dont elle avait besoin pour supporter le coup cruel qui la frappait. En sortant de l'église, elle jette les yeux sur la Madone et s'écrie : « O Mère toute-puissante ! quand donc nous délivrerez-vous de ces brigands qui nous arrachent nos enfants pour les pervertir ? » Au même instant elle tombe à genoux et pousse un grand cri. Les personnes qui, en ce moment, traversaient la place, s'arrêtent et se mettent à montrer, à tous ceux qui arrivaient, la sainte image dont les yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour. Le peuple, à ce bruit, accourt de toute part, et, depuis lors, la place ne désemplit plus. On illumine la façade de l'édifice dans laquelle est enchâssée la sainte image, et l'on n'entend de tous les côtés que ce mot bien fait pour allumer le dépit et la rage de nos

libérateurs : « *la Madonna del Papa ha fatto un miracolo !* »

« Plusieurs fois la police piémontaise a tâché de disperser la foule; celle-ci s'obstine, et la place est pleine nuit et jour, et les cierges allumés, placés par le peuple tout autour de la Madone, sont sans cesse renouvelés, et le peuple, que la tyrannie de la liberté révolutionnaire a poussé à bout, espère et dit à haute voix que ce miracle est le premier signal de la délivrance. Les hommes instruits partagent cette espérance des classes populaires. Tout le monde voit dans ce fait extraordinaire une nouvelle marque des grâces dont le Seigneur comble en tout temps son Église. C'est pour les Romains un motif particulier de joie que la Puissance divine ait cette fois-ci choisi, pour se manifester, l'image de la Vierge, auprès de laquelle se tient agenouillé et transfiguré par la prière le *vrai Pape de la Madone.* »

IV.

« A cette occasion on se raconte tous les prodiges opérés par le Saint que Dieu a placé à la tête de son Église et, au milieu des tristesses qui accablent tous les cœurs, ces souvenirs font concevoir pour l'avenir les plus consolantes espérances.

« Chacun se dit qu'il n'est pas possible que le saint Pape, comblé par le Ciel de tant de faveurs et de gloires, n'ait pas été réservé pour assister au futur et prochain triomphe de l'Église. Ne sommes-nous pas à la veille du 16 juin, de l'achèvement de cette longue période que le règne d'aucun Pape, depuis Saint-Pierre, n'a

encore dépassée ! Cette circonstance inouïe ajoute encore à nos espérances et répand dans le camp des enfants de l'Église une animation joyeuse. Mais comme par une espèce de contre-coup de notre joie, la fureur des ennemis de Dieu s'exalte jusqu'à la démence. Hier la *Capitale* ne pouvant nier l'enthousiasme du peuple qui croit au miracle, prétendait que ce n'est qu'une jonglerie des religieux Trinitaires. Ce sont eux qui accréditent ce prétendu miracle. Par malheur, afin de fermer la bouche à la Révolution ou, du moins, de lui ôter ce prétexte, ces religieux ont affecté de se tenir à l'écart, d'observer une attitude purement passive. Le peuple ayant voulu que leur Église fournisse des chandeliers et des tentures pour décorer l'image miraculeuse, ils s'y sont constamment refusés et pas un ne s'est montré, depuis deux jours, sur la place qui est devant leur église. Nous tenons ces détails de la personne même qui a été envoyée sur les lieux par l'autorité ecclésiastique, pour vérifier le fait.

« Réveillons donc et notre courage et notre espérance. L'époque du Calvaire fut aussi celle des grands prodiges; après le Calvaire, la Résurrection. Un Pape prisonnier, qui souffre la passion et qui fait des miracles, est assuré du triomphe : c'est dans la nature et dans la force même des choses. Groupons-nous courageusement autour de lui, et la victoire ne tardera pas à nous venir..... »

Remarquons, en terminant cet extrait, que la Madone de Pie IX est voisine de l'Église des Trinitaires de Saint-Chrysogone, où repose aujourd'hui la dépouille miraculeuse de l'une des grandes protectrices de Rome et du Saint-Père, le corps conservé intact d'Anna-Maria Taïgi.

Digitized by Google

TROISIÈME SECTION

APPARITIONS DES SAINTS

—

CHAPITRE I.

APPARITION DU BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA, A WILNA, EN 1819.

I. Le Père Korzeniecki, dominicain de Wilna. — II. Le Bienheureux lui apparaît et lui prédit la résurrection de la Pologne, à la suite d'une grande guerre.

Nous continuons la série de ces Apparitions prophétiques par un souvenir donné à la plus éprouvée des sœurs de la France, l'héroïque Pologne, dont nous espérons toujours la résurrection. — On se rappelle l'imposante cérémonie célébrée, le 30 octobre 1851, à Saint-Pierre de Rome, pour la béatification de l'humble bergère de Pibrac, Germaine Cousin, canonisée depuis, et de l'héroïque Polonais, André Bobola, prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce saint martyr, originaire d'une des plus nobles familles du Palatinat de Sandomir, était entré chez les Jésuites en 1611, à l'âge de dix-neuf ans. Son zèle lui mérita la haine des schismatiques russes qui le mirent à mort par la main des Cosaques, à Janow, le 16 mai 1657, au milieu de supplices inouïs dans les fastes de l'histoire moderne, comme s'exprima le promoteur de la foi en 1739.

I.

Des apparitions fréquentes, des miracles éclatants, des faveurs sans nombre rendirent bientôt populaire dans toute la Pologne le saint martyr, dont le corps s'est conservé incorruptible jusqu'aujourd'hui dans l'église des Dominicains de Polock. André Bobola est devenu dès lors l'un des patrons de sa patrie. On y a recours à lui en toutes sortes de circonstances difficiles; mais ses compatriotes lui demandent de préférence la constance dans la foi au milieu des persécutions et la fidélité à la cause de la Pologne, qui, selon une de ses prédictions, doit être un jour rétablie comme nationalité. Or, dans le courant de l'année 1819, un saint religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le Père Korzeniecki, du couvent de Wilna en Lithuanie, gémissait, dans le secret de sa cellule, sur le sort de plus en plus malheureux de sa patrie et sur l'inaction forcée à laquelle l'avait lui-même condamné la police russe que ses prédications et ses écrits inquiétaient, sans l'ombre de raison.

Accablé de tristesse, le Père ouvrit, à une heure avancée de la soirée, la fenêtre de sa chambre; les yeux fixés au ciel, il se mit à invoquer le Bienheureux André Bobola, pour qui, dès son jeune âge, il avait toujours eu une dévotion particulière, bien que l'Église n'eût pas encore élevé sur les autels le martyr de Janow. Il rappelait au Bienheureux qu'il y avait déjà bien des années qu'il avait prédit la résurrection de l'infortunée Pologne et qu'il était temps que sa prophétie se réalisât enfin, s'il ne voulait pas voir sa patrie se perdre pour jamais dans le schisme et l'hérésie.

II.

Quand le Père eut fini sa prière, la nuit était déjà fort avancée. Au moment de se coucher, il vit tout à coup, debout au milieu de sa cellule un vénérable personnage, portant le costume de jésuite, qui lui dit :

»Me voici, Père Korzeniecki, je suis celui à qui vous venez de vous adresser. Rouvrez votre fenêtre et vous apercevrez des choses que vous n'avez jamais vues. »

A ces mots le dominicain, quoique tout saisi, ouvre sa fenêtre. Quelle n'est pas sa surprise de n'avoir plus sous les yeux l'étroit jardin du couvent avec son mur d'enceinte, mais de vastes, d'immenses plaines qui s'étendent jusqu'à l'horizon !

« La plaine qui se déroule devant vous », continue le bienheureux André Bobola, « c'est le territoire de Pinsk où j'eus la gloire de souffrir le martyre pour la foi de Jésus-Christ ; mais regardez de nouveau, et vous connaîtrez ce que vous désirez savoir. »

En ce moment, comme le Père regardait une seconde fois au dehors, la plaine lui apparaît tout à coup couverte d'innombrables masses de Russes, de Turcs, de Français, d'Anglais, d'Autrichiens, de Prussiens et d'autres peuples encore, que le religieux ne peut distinguer exactement, se combattant dans une mêlée horrible comme dans les guerres les plus sanglantes. Le Père ne comprenait rien à cet affreux spectacle :

« Quand, lui dit le bienheureux Martyr, la guerre, dont vous venez de contempler le tableau, aura fait

place à la paix, alors la Pologne sera rétablie, et j'en serai reconnu le principal Patron. »

Et comme le dominicain, la joie dans l'âme, mais craignant de se tromper néanmoins, demandait un signe de la réalité de cette vision :

« C'est moi, reprit le Bienheureux, qui vous donne l'assurance de tout ceci : la vision que vous avez sous les yeux est réelle et vraie, et tout s'exécutera de point en point comme je vous l'ai annoncé. Maintenant, prenez votre repos. Moi, pour vous donner un signe de la vérité de ce que vous avez vu et entendu, je veux, avant de vous quitter, imprimer sur votre bureau les traces de ma main.« En disant ces mots, le saint touche de sa main la table du Père Korzeniecki, et à l'instant disparaît.

Revenu des transports où l'avait jeté l'Apparition de son bien-aimé martyr, le dominicain s'approche de sa table et y voit très-nettement dessinée l'empreinte de la main droite du Bienheureux. Le lendemain, à son réveil, il n'eut rien de plus pressé que de s'assurer de nouveau de la réalité du fait : en présence de ces vestiges miraculeux, parfaitement visibles, il sentit tous ses doutes s'évanouir. Le Père, inondé de joie, convoqua aussitôt tous les religieux du couvent. Tous ensemble constatèrent la réalité de l'empreinte laissée par le Bienheureux. D'autres religieux, entre autres les Jésuites du grand collége de Polosk, eurent communication de l'heureux événement, et c'est l'un d'eux, le Père Gregorio Felkierzamb, qui a donné les détails de l'Apparition dans une lettre écrite en italien, de Nice, 13 avril 1854, à un prêtre de Lyon (1).

(1) Voir la *Civilta Catholica*, 1854.

Nous nous réjouissons de cet espoir donné à la Pologne de voir bientôt tomber ses chaînes. Puissent les trois grandes puissances copartageantes mieux entendre leurs intérêts, faire droit aux vœux de tout le monde civilisé et reconstituer enfin, sans nouvelle effusion de sang, ce peuple héroïque dont l'esclavage n'est pour elles-mêmes qu'un ferment de plus de discorde et d'inguérissable malaise!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

PRODIGE DE LA STATUE DE SAINT DOMINIQUE, ARRIVÉ A SURIANO, EN CALABRE

(Le 15 septembre 1870.)

I. Coïncidence du prodige avec l'attentat contre Rome. — II. Le Sanctuaire de Suriano. — III. Commencement du prodige. — IV. La statue de saint Dominique prêche la foule des pèlerins. — V. Le prodige est surnaturel et divin. — VI. Ce qu'il présage et ce qu'il enseigne.

I.

Rome est le centre du monde des âmes, comme la France en est le missionnaire privilégié. Est-il donc étonnant que la voix prophétique des prodiges retentisse et éclate, comme la foudre, à la veille de chaque attentat sacrilége contre la Ville éternelle ? Avant les larmes de la Madone de Pie IX, la statue du Prêcheur par excellence, l'image vénérée de saint Dominique avait prophétisé, dans son Église de Suriano, le jour même où, lors de l'invasion des dernières provinces des États-Pontificaux, toute communication avec la Ville sainte était interrompue et que l'Italie-Une envoyait hypocritement son parlementaire à Pie IX.

Or, d'une Lettre circulaire du R^me^ Père Jandel, Maître général des Frères-Prêcheurs, du 8 décembre 1870 (1), et du jugement canonique rendu le 11 février

(1) Voir la *traduction* de *la Lettre-Circulaire,* imprimée en Belgique. 4 pages in-4°.

1871 par l'Évêque Mileto (1), résulte le fait miraculeux suivant, dont nous traçons le tableau d'après ces deux graves documents.

II.

L'Italie entière vénère, on le sait, l'image miraculeuse de saint Dominique, qui est l'objet d'un culte spécial dans l'église des Dominicains de Suriano, province de Calabre et diocèse de Mileto ; le glorieux Patriarche des Frères-Prêcheurs a même été choisi comme Patron par le royaume de Naples, à la suite des prodiges sans nombre opérés dans ce sanctuaire (2).

Même en nos temps de sourde persécution, l'église des Dominicains de Suriano est toujours l'objet de la vénération et du concours de la province calabraise, des contrées voisines et même des pays étrangers.

(1) Voir la *correspondance de Rome,* du 25 mars 1871.

(2) En 1530, le 15 septembre, une image miraculeuse, peinte sur toile, représentant saint Dominique,fut remise par la Sainte-Vierge aux Religieux du Couvent de Suriano, dont la pauvreté était extrême. Ce lieu devint aussitôt célèbre par le concours des pèlerins et le nombre prodigieux des miracles qui s'y opéraient: ainsi les notaires chargés de constater juridiquement ces miracles, en recueillirent pour une période de soixante et dix ans, quinze cent quatre-vingt-quatre, dont soixante résurrections; encore n'avaient-ils inscrit que les plus marquants. Les Souverains-Pontifes accordèrent en conséquence de nombreux privilèges au sanctuaire de Suriano; ils fixèrent notamment au 15 septembre la fête commémorative de l'image miraculeuse et, en 1644, ils étendirent cette fête à tout l'Ordre dominicain.

Voir, pour plus de détails, l'*Année Dominicaine,* Bulletin de septembre 1868, page 390.

Aussi, le 15 septembre 1870, la Fête et le Pèlerinage commémoratifs de l'Image miraculeuse de saint Dominique eurent-ils lieu à Suriano, au milieu d'un grand concours de fidèles comme d'habitude, avec office solennel et procession où se porte une statue du saint. Dès la veille, cette statue, qu'il ne faut pas confondre avec l'Image miraculeuse même, avait été exposée dans l'église, en dehors du sanctuaire, non loin et un peu à gauche du maître-autel. Elle est de bois massif et de grandeur naturelle, sculptée et peinte en représentation de saint Dominique. On l'avait fixée solidement sur deux tables, sous un pavillon en carton doré et en draperies dont les cordons ne touchaient pas la statue.

III.

Déjà la veille au soir et à la première Messe qui se chante à minuit, par privilége apostolique, elle avait été vue dans une agitation extraordinaire. Ces mouvements n'ont pas été observés, il est vrai, avec la même précision que ceux du milieu de la journée ; mais ils ne laissent pas d'avoir une grande importance, si on les rapproche de ceux qui les ont suivis (1).

Après l'office solennel du jour, alors que la foule des fidèles s'était écoulée, la statue a été vue se mouvoir, tout à coup entre onze heures et midi, par plusieurs assistants restés à l'église et qui s'assurèrent, après le premier moment de stupeur passé, qu'ils n'étaient pas le jouet d'une illusion quelconque, mais que c'était bien une réalité. Ces personnes, par des motifs de pru-

(1) *Correspondance de Rome,* N° du 25 mars 1871, p. 10, un procès canonique.

dence ou de réserve qui s'expliquent, n'osèrent d'abord rien divulguer et n'en parlèrent qu'à leurs amis et à leurs familles.

IV.

Mais vers midi le prodige devint public. Avertie par les cris d'admiration qu'il excitait dans l'église, la foule des habitants de Suriano et celle des étrangers réunis pour la foire, accoururent dans le lieu saint et, pendant plus d'une heure, il lui fut donné de contempler le miracle, selon la déclaration des nombreux témoins entendus par l'enquête et choisis parmi ceux qui avaient pu le mieux observer le prodige. La statue se mouvait en avant et en arrière et de gauche à droite, c'est-à-dire en forme de croix, les tables sur lesquelles elle avait été solidement fixée, demeurant immobiles. On la vit s'élever à la hauteur d'un palme et son mouvement se localiser dans la tête ; la main droite, qui est fermée, s'ouvrit et s'agita ; le lis de la main gauche se mouvait dans tous les sens, ainsi que l'auréole et l'étoilet métallique placé autour de la tête. Pendant ces mouvements prodigieux, le visage se colora, passant de l'incarnat le plus vif à une pâleur extrême et exprimant successivement l'indignation et le calme; le front se rida, la figure se baigna de sueur, tandis que les yeux se mouvaient en tous sens, tantôt sévères et menaçants, tantôt tristes ; mais le plus souvent, chose à remarquer, ils se tournaient vers une image de Notre-Dame du Rosaire placée dans le voisinage, avec une expression admirable de douceur et de confiance. La parole seule fit défaut à la statue, car les lèvres s'ou-

vraient comme celles d'un homme qui veut parler : on eût dit un prédicateur en chaire.

V.

Pendant tout ce temps, et les premiers spectateurs et ceux qui ne cessaient d'arriver multipliaient leurs prières, leurs larmes, leurs cris d'étonnement et leurs acclamations.

Pour satisfaire ceux qui redoutaient une illusion d'optique ou quelque supercherie, on enleva le pavillon qui surmontait la statue ; les mouvements n'en devinrent que plus prononcés. Plusieurs fois et par plusieurs personnes, elle fut prise à bras dans le dessein de la rendre immobile, mais on la vit entraîner au contraire avec elle ceux qui cherchaient ainsi à la maintenir.

Évidemment aucune cause naturelle n'était en jeu ; le vent ne se faisait point sentir, aucune oscillation n'agitait même les draperies du pavillon avant qu'il fût enlevé, et les cierges allumés à côté de la statue brûlaient sans nul mouvement insolite de la flamme.

Mais si aucune explication naturelle du fait ne peut être donnée, les circonstances de temps, de lieu et les effets moraux produits sur la population, excluent toute autre intervention qui ne serait pas vraiment surnaturelle, conclut le savant Évêque de Mileto.

« Considérant d'ailleurs, poursuit-il, qu'il est à notre connaissance et établi par l'enquête, que des grâces singulières, même dans l'ordre temporel, ont été obtenues et que les effets moraux ont été excellents pour le peuple de Suriano comme pour celui du diocèse ; le

saint Nom de Dieu invoqué, Nous déclarons que tout est surnaturel et miraculeux dans les mouvements de la statue de saint Dominique, arrivés le 15 septembre 1870, ainsi que Nous venons de l'exposer. Mileto, 11 février 1871. »

VI.

Que penser cependant des secrets desseins de Dieu dans ce prodige ? Les effets de conversion et de ferveur énumérés plus haut, les faveurs obtenues même dans l'ordre temporel et la coïncidence du prodige avec l'attentat perpétré contre les quelques provinces demeurées jusque-là au Souverain-Pontife : tous ces faits parlent d'eux-mêmes. Ne devons-nous pas aussi être très-frappés de cette circonstance que *les yeux de la statue se tournaient le plus souvent dans leurs mouvements vers l'image de Notre-Dame du Saint Rosaire, et étaient alors tout pénétrés de respect, de douceur et de confiance ?* Dans la croisade actuelle contre les innombrables ennemis de la sainte Église, le plus privilégié des serviteurs de la Reine des cieux ne semble-t-il pas ainsi nous crier comme un Héraut du ciel : « Soldats du Christ, rappelez-vous Muret, « Lépante, Vienne, où Notre-Dame du très-saint Ro- « saire a vaincu pendant que l'Église en larmes com- « battait, moins sur les champs de bataille que dans « l'arène de la pénitence et des œuvres satisfactoires « dont le Rosaire est l'arme préférée ?.. »

« Nous savons, conclut le R^me^ Père Jandel, que *toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité ;* aussi les douloureuses conjonctures dans lesquelles ce

prodige s'est accompli, nous permettent de le regarder comme un avertissement d'en haut. Ne semble-t-il pas que Dieu ait voulu nous montrer par ce signe, que les péchés du monde ont comblé le calice de sa colère et nous animer à redoubler notre ferveur, afin de désarmer sa justice ? Mais quelle que soit l'intention de Dieu dans cet événement de famille, enflammés d'un saint zèle, marchons en dignes fils sur les traces du saint Patriarche ; implorons, par des prières assidues, la miséricorde de Dieu, afin qu'il daigne apaiser sa colère et accorder des jours tranquilles à l'Église et à la Société. »

CHAPITRE III.

APPARITION DE LA VÉNÉRABLE ROSE VENERINI.

(A Rome, les 5 et 7 mai 1871).

I. Maladie mortelle de Victoire Romanini.— II. Premières apparitions de la V.Rose Venerini. — III.Commencement de guérison. — IV. Dernière apparition et réponses d'extrême consolation pour le Saint-Père. — V. Témoignage de la religieuse miraculée.

I.

Une espérance de plus nous arrive de la Ville Eternelle. *La Correspondance de Rome* du samedi 27 mai dernier (1) relate le fait suivant, *pour désabuser les incrédules,* dit-elle en tête d'un article qu'elle emprunte au journal romain *la Vergine,* rédigé par Mgr Anivitti. Nous lui laissons la parole.

« Victoire Romanini, de Viterbe, avait pris l'habit, en 1865, chez les *Pieuses Maîtresses* de Viterbe, fondées directement par la Vénérable Rose Venerini, qui établit ensuite celles de Rome appelées du *Gesù,* et qui sont, depuis longues années, séparées des premières.

« La santé de Victoire Romanini avait notablement souffert à Viterbe dans les malheureux jours du mois de septembre 1870; aussi ayant reçu, vers le mois d'octobre, la visite d'une de ses tantes, prieure de l'hospice des veuves fondé à Rome, à la *Lungara,* par

(1) Corr. de Rome, n. 641, p. 146 et 147.

la charité de M. Nicolas Calestrini, celle-ci obtint des Supérieures que la malade fût confiée à ses soins, et dès lors Victoire vint se faire traiter à Rome.

« S'étant trouvée mieux, et désireuse d'être utile et fidèle à son Institut, elle écrivit à ses Supérieures pour les prier de la rappeler. On lui répondit de ne rentrer à Viterbe qu'après parfaite guérison.

« Le dernier jour d'avril, elle fut prise de la petite vérole, à laquelle s'unit, presque aussitôt, une fièvre compliquée d'une éruption érésipélateuse avec pustules et croûtes qui lui couvrirent le visage et même tout le corps.

« Le 5 mai, elle se trouvait réduite à une telle extrémité qu'on jugea devoir lui porter le saint Viatique. Le lendemain, samedi, se sentant plus mal encore, et craignant de ne pouvoir recevoir l'Extrême-Onction en pleine connaissance si l'on tardait à la lui administrer, Victoire la demanda et on fit droit à sa prière.

« L'état de l'infirme était fort grave et bien digne de compassion. A une fièvre ardente se joignaient d'intenses douleurs aux entrailles; la gorge était obstruée au point de ne laisser passer même de liquide sans provoquer des spasmes et des crises mortelles. La figure et le corps étaient couverts d'escarres et de bubons très-incommodes; la langue et le palais dévorés par une soif horrible; et puis elle avait de temps en temps des accès convulsifs qui duraient plusieurs heures. »

II.

« Cependant Victoire supportait avec une patience édifiante la réunion de tant de maux, alors qu'une vision céleste vint la consoler. C'était la *Vénérable Fondatrice Rose Venerini*, qui, après lui avoir inspiré une foi vive, lui ordonnait de se faire donner ses reliques, par la Supérieure générale des Pieuses Maîtresses appelées du *Gesù*, lui promettant alors la guérison : en attendant, qu'elle ranimât sa confiance et se ressouvînt de l'exécution fidèle des promesses qu'elle avait faites, il y avait un certain nombre d'années, à saint Louis, son protecteur.

« Le samedi, 6 mai, l'infirme raconta l'apparition ; mais, par suite de diverses circonstances, la Mère générale n'en eut avis que sur le midi du jour suivant, et elle promit aussitôt que vers le soir elle irait consoler la malade avec les reliques désirées.

« Cependant, en cette même matinée du dimanche, la vénérable Fondatrice se fit voir de nouveau à Victoire, l'exhortant à la patience, lui apprenant que la Mère générale ne viendrait que tard dans la soirée (et elle désigna l'heure), accompagnée d'autres religieuses ; mais elle devait avoir une foi vive et laisser de côté les remèdes humains.

« La jeune malade obéissante fit connaître à sa tante, qui l'assistait avec amour et lui offrait des médecines, qu'elle eût à éloigner du lit tout remède, et comme cette dernière lui adressait des remontrances et lui rappelait les ordres du médecin, Victoire répondait : — *foi vive !* — seules paroles à peu près qu'elle

pût prononcer. La tante feignit donc d'emporter les médicaments, mais par le fait, en secret, elle en mit une partie dans le lait dont elle versait de temps en temps quelque goutte dans la bouche ulcérée de l'infirme. Alors il fut impossible d'obtenir de Victoire qu'elle prît même une gorgée de ce lait.

« Sur l'après-midi, la malade souffrit encore des crises mortelles qui durèrent jusque vers 5 heures. A 6 heures, la Mère générale, accompagnée de trois autres maîtresses, se présenta avec les reliques si désirées de la vénérable Fondatrice ; ces reliques consistaient en un morceau de toile que la V. Venerini avait eu à son usage. On enleva un fil de cette toile, et, au moyen d'un peu d'eau, on le fit, avec grands efforts, avaler à la patiente, qui fit signe aux assistants de se mettre en prières. C'était le moment où la vénérable Fondatrice, visible seulement à l'infirme, bénissait ses filles rassemblées en ce lieu.

« Sur ces entrefaites le médecin arriva. Voyant, chez la malade, les signes d'une mort prochaine, il dit aux assistants qu'elle ne passerait pas la minuit. Aussi les religieuses, après avoir demandé à Victoire qu'elle priât pour elles dans le ciel, se retirèrent. »

III.

« Vers 7 heures et demie, c'est-à-dire moins d'une heure plus tard, Victoire demanda, d'une voix claire, à boire à sa tante, en lui disant qu'elle avait grand soif. La tante ne savait qu'offrir ; la jeune religieuse indiqua un verre d'eau qui était là tout préparé. La tante le lui porte, et l'infirme, s'étant assise d'elle-

même sur le lit, le prend, le boit d'un seul trait et annonce à la Prieure étonnée qu'elle en boirait bien encore un second. Elle savait, du reste, qu'elle était entièrement guérie, elle avait senti s'en aller de la tête, de la gorge et de la poitrine toute souffrance. Grande joie de la Prieure ; mais elle fut plus grande encore lorsque Victoire demanda à manger. Par le fait elle soupa avec appétit, et se livra ensuite à un tranquille sommeil.

« Mais voilà qu'en ce sommeil, la vénérable Fondatrice lui apparaît de nouveau, et, la touchant de sa ceinture en toutes les parties où elle avait souffert des infirmités, elle lui répétait : « — Désormais te voilà parfaitement guérie ; je te veux dans l'Institut pour le bien des âmes. Je veux que ce fait soit publié *pour désabuser celui qui ne croit pas (a disiganno di chi non crede)*. Tu remercieras aussi ton protecteur saint Louis,et sois attentive à maintenir toujours les promesses que tu lui as faites.» La jeune religieuse se sentait guérie non-seulement du mal qui l'avait conduite aux portes de la mort, il y avait quelques heures, mais encore d'autres maux habituels et chroniques dont elle souffrait depuis diverses années. Aussi, remplie de gratitude à l'occasion de la faveur reçue, *elle pensa tout de suite au Saint-Père, et le recommanda à sa bienfaitrice céleste, dont elle reçut des réponses d'extrême consolation et de confort pour les prières faites dans l'intention d'eloigner les divins fléaux.* »

IV.

« Au matin du lundi, 8 mai, Victoire Romanini se levait, pleine de santé et de force, du lit de ses douleurs et de son agonie, le laissant couvert des escarres qui d'elles-mêmes étaient tombées de son corps guéri ; elle se prosternait au pied de l'autel pour recevoir le pain de vie en actions de grâces du prodige opéré en elle, puis, avec sa tante, elle se rendait à pied de la *Lugara* à l'église de Saint-Ignace, afin de remercier saint Louis; elle allait ensuite au *Gesù*, où reposent les ossements de sa Vénérable Fondatrice ; enfin, elle visitait les deux établissements de Pieuses Maîtresses de son Institut, et, toute joyeuse, rentrait à sa maison, où elle mangea, avec les autres pauvres veuves, les mets habituels de cette communauté.

« M. Bertoldi, le médecin, ne savait encore rien de ce qui était arrivé depuis sa dernière visite. Il était au contraire tout hésitant pour savoir s'il devait ou non se présenter dans un lieu où il croyait devoir trouver le cadavre de sa cliente. Cependant il y alla, et fut surpris de voir l'ex-malade venir à sa rencontre, robuste et pleine de santé. Aussi voulut-il sur-le-champ réunir toutes les preuves de nature à démontrer la perfection de la guérison ; il les trouva et en si grand nombre, qu'il dut rester convaincu qu'elle était pleine et complète. Alors il attesta à haute voix, comme bientôt après par écrit, qu'une telle guérison était vraiment *instantanée, parfaite,* et il affirma, selon sa science et sa conscience, qu'*elle n'aurait pu être obtenue par des moyens humains.* »

V.

Nous trouvons dans une lettre de la miraculée au sujet de sa guérison, le passage suivant qui complète le récit de la correspondance de Rome (1).

« J'était guérie. Dans mon bonheur, je m'écriai : « Sainte Mère, vous pensez à moi ; et pour le Saint-Père,que faites-vous ? » Je désirais en ce moment et je demandais le triomphe immédiat du Souverain-Pontife. — Elle me répondit par ces paroles que je répète mot pour mot : « *Un peu plus de temps et le triomphe* « *viendra ; mais il y aura un épouvantable châtiment.* « *Priez, priez, priez, car la prière peut diminuer la* « *punition....* » Et la vénérable Mère disparut.

« Je fus ensuite présentée au cardinal-vicaire qui lut l'attestation du médecin. Et le Saint-Père a voulu entendre de ma bouche le récit de ce prodige, qui l'émut profondément.... »

Qu'ajouterons-nous à ce touchant récit ? Ne nous lassons pas de croire aux promesses divines ; continuons avec une humble et filiale persévérance à nous offrir au Seigneur comme des hosties vivantes pour le salut de Rome et de la chrétienté, bien certains que les jours d'extrême consolation suivront bientôt pour nous ; mais prions aussi beaucoup afin que les pécheurs ne s'obstinent pas plus longtemps dans leurs iniquités.

(1) Voir *le Rosier de Marie* du 29 juillet 1871.

CHAPITRE IV.

APPARITION D'UNE AME DU PURGATOIRE ARRIVÉE DANS UN COUVENT DE BELGIQUE.

Octobre-décembre 1870.

I. Une jeune Française au noviciat dans un couvent de Belgique. — II. Elle voit en Purgatoire l'âme de son père récemment décédé. — III. L'Apparition lui révèle les causes de la ruine de la France. — IV. Ce que les personnes consacrées à Dieu endurent en Purgatoire pour leurs infidélités à la grâce. — V. Le défunt est délivré le jour de Noël 1870.

I.

Il vient de nous tomber sous la main le récit de l'apparition d'une âme du Purgatoire arrivée au commencement de ce siècle à une bergère de Toscane, et livrée à la publicité avec l'approbation de l'archevêque de Florence (1). Cette notice nous a remis en mémoire un fait qui s'est passé tout récemment en Belgique. Comme il y est question des causes de nos désastres et des remèdes à y apporter, on nous permettra d'en consigner ici les détails les plus importants que nous avons recueillis le 1er février 1871, de la bouche même

(1) Notice historique sur l'apparition d'une âme du Purgatoire arrivée près de Poggi di Rosano, dans les environs de Florence, etc., in-8°, Paris, chez Beaucé, 1820.

de la supérieure du couvent où cette apparition a eu lieu.

Une jeune Française, âgée d'environ vingt-cinq ans, était entrée comme novice dans un couvent cloîtré de Belgique. Elle se faisait remarquer parmi ses compagnes par son heureux caractère, son humeur toujours égale et cette gaieté dont notre patrie dote presque toujours richement ses enfants privilégiés. Cependant vers la fin de septembre 1870 une mélancolie profonde s'était emparée de la novice sans que rien pût expliquer ce changement étrange. Sa tristesse allait toujours croissant, lorsqu'enfin arriva de France une lettre bien en retard qui annonçait la mort du père de la jeune religieuse.

II.

A la suite de ce douloureux message, elle se trouva comme obsédée par la présence invisible d'un esprit en détresse; elle était à tout moment tiraillée par ses habits; c'était son scapulaire, son voile qui étaient secoués, comme si quelqu'un l'appelait inopinément; ni le jour, ni la nuit elle n'avait plus de repos. Enfin la vision devint tout à fait distincte, elle reconnut son père, qui se montra désormais clairement à elle. Il était comme plongé dans un abîme de flammes où il endurait d'atroces tourments.

La novice, qui savait tout ce que le défunt avait fait de bonnes œuvres pendant sa vie, lui demanda comment il était possible qu'il fût ainsi éprouvé en Purgatoire. Le père lui répondit qu'il devait cette douloureuse

expiation à son manque de patience et à cette humeur cassante à laquelle il s'était parfois laisser aller même en faisant le bien; qu'il aurait encouru une peine beaucoup plus rigoureuse, mais que le Souverain Juge avait pris en considération sa grande charité pour les pauvres, et en particulier ce qu'il s'était imposé de sacrifices, de fatigues et d'humiliations pour l'établissement d'une maison de Petites-Sœurs des pauvres dans sa ville natale où il avait été d'une porte à l'autre quêter en leur faveur; qu'enfin la Sainte-Vierge était elle-même intervenue à son jugement et qu'en considération de la grande dévotion qu'il lui portait et des communions qu'il faisait à chacune de ses fêtes, il avait obtenu par la puissante intercession de Marie, que sa peine fût réduite à six mois de Purgatoire, avec faculté de venir ainsi sensiblement réclamer des prières auprès de sa fille.

La pauvre novice semblait comme admise à partager le supplice de son père; un feu intérieur la consumait; on l'eût dite elle-même en Purgatoire. Elle eut hâte de communiquer à sa supérieure tout ce qu'elle venait d'entendre et la conjura d'informer sa nombreuse communauté de la supplique du patient. Aussitôt des Messes furent dites, des communions et des prières sans nombre offertes, des œuvres satisfactoires de tout genre accomplies à l'intention du défunt. Une religieuse en retraite, plus touchée que les autres du sort de cette âme, redoubla de supplications et d'austérités pour elle. Le père lui fit aussitôt parvenir l'expression de sa reconnaissance. Le Chemin de la Croix avec ses indulgences sans nombre avait particulièrement la vertu d'éteindre graduellement les tourbillons de flammes au milieu desquelles sa fille ne cessait de le voir.

« O la douce rosée, s'écriait-il, ô la douce rosée qui « vient me rafraîchir à chacun de ces exercices du « Chemin de la Croix, me rafraîchir et mitiger de « plus en plus mon supplice. »

L'intimité du père avec sa fille permit à celle-ci de lui faire un grand nombre de questions concernant le bien des âmes.

III.

« Et notre pauvre France! lui dit-elle, comment « est-elle tombée ainsi sous les coups de l'ennemi? « Comment Dieu la laisse-t-il ainsi fouler aux pieds?

« La France est bien coupable devant Dieu, lui fut- « il répondu; mais elle doit surtout à trois grands « péchés qui sont devenus comme des crimes natio- « naux, tant ils se sont répandus chez elle, de se trou- « ver ainsi abandonnée du ciel : 1° le blasphème, non- « seulement par jurons, mais par tous ces discours « impies et ces écrits sataniques qui ne cessent de « propager l'irréligion; 2° la profanation du dimanche « où si peu de fidèles fréquentent les offices, pendant « que la masse de la nation travaille ou se livre au « plaisir; 3° le mépris de la paternité ou de la sainte « fécondité du mariage, tant sont devenues rares les « nombreuses familles, et se sont multipliés les époux « prévaricateurs! »

— « Mais la France est-elle donc perdue sans « retour? »

— « Non, la France sera sauvée, mais à condition « de redevenir d'abord chrétienne. Quand le salut

« lui arrivera-t-il, Dieu ne me permet pas de « dire. »

Nous avons retrouvé ces mêmes plaies de notre pauvre France, signalées avec une autorité tout apostolique dans le dernier mandement de Carême de Mgr l'Archevêque de Malines : « ... les blasphèmes contre la Rédemption, répandus par la presse comme les eaux d'un torrent, mais surtout par la presse de la grande ville, de la capitale du monde moderne, dit l'illustre prélat, la voilà, telle que nous la voyons, l'apostasie qui force la justice divine à frapper le monde.

« ... Mais cette profanation du mariage (l'infidélité conjugale) n'est pas la seule qui lève la tête. Il en est une autre qui montre plus d'audace encore, puisqu'elle s'élève en juge de ceux qui ne l'imitent pas. Oubliant que toute paternité vient de Dieu : *ex quo omnis paternitas... nominatur* (1), elle veut être elle-même sa providence et déterminer à son gré le nombre des âmes qui lui seront confiées. C'est là l'un des plus grands péchés d'un grand peuple, non de lui seul, sans doute, mais de lui surtout : la profanation des sources de la vie.

« ... Parcourez encore ses villes et ses campagnes, et dans une foule de localités vous trouverez ses temples déserts, les jours mêmes consacrés au Dieu vivant. C'est une loi divine cependant qu'après avoir donné la semaine au travail, l'homme réserve le septième jour au repos du corps et le consacre au travail de l'âme par la prière, par le sacrifice, par le culte divin... Or cette grande loi a été méprisée et ce n'est

(1) Eph. III, 15.

pas impunément que l'on méprise Dieu : *Deus non irridetur* (1), surtout quand ce mépris se généralise et tend à devenir une sorte de péché national (2). »

IV.

Mais revenons à l'Apparition.

En même temps que la novice pensait au sort de sa patrie, elle s'intéressait aussi à la vie intérieure de l'Église et au salut des âmes en général.

Elle entendait de son père combien le Purgatoire est surtout terrible pour les âmes consacrées à Dieu soit dans la cléricature, soit dans la vie religieuse, et qui n'avaient pas parfaitement correspondu à la sainteté de leur vocation.

« O soif immense qui me dévore, s'écriait encore « son père, soif allumée bien moins par ce puits de « flammes où je suis plongé, que par l'ardent désir « qui me porte vers Dieu, le souverain bien de mon « âme, sans que je puisse encore l'atteindre ! »

V.

Cependant les prières, les Chemins de la Croix, le Saint-Sacrifice de la Messe, les communions, les macérations de toute espèce n'avaient cessé d'être offertes en expiation pour le cher défunt. Au commencement de décembre, la sœur qui l'avait vu successivement

(1) Galat. VI, 7.
(2) Voir le *Bien Public*, de Gand, du 24 février 1871.

jusque-là échapper aux flammes à mesure que la communauté intercédait pour lui, remarqua avec bonheur qu'il devenait lumineux et atteignait une région de paix et de rafraîchissement voisine des demeures éternelles. Il faut lire le traité du Purgatoire de sainte Catherine de Gênes, pour comprendre ce dernier supplice de l'âme, livrée aux seules tortures d'un amour infini, auquel Dieu ne répond encore qu'imparfaitement.

Vint le saint jour de Noël; il devait être beau entre toutes les fêtes de la vie de notre novice : à la Messe de minuit où son père l'occupait toujours devant Dieu, le défunt lui apparut une dernière fois : radieux comme les bienheureux du ciel, il quittait enfin le Purgatoire pour aller prendre part à la gloire de Dieu et à la paix sans bornes promise aux hommes de bonne volonté ; mais sa reconnaissance égalait son bonheur, et il emportait devant le trône de l'Éternel le souvenir impérissable de sa pieuse fille et de la communauté rédemptrice de son âme.

Nous livrons ce récit à nos lecteurs tel que nous le retrouvons dans les notes que nous en avons tracées, après la visite faite au couvent où cette Apparition a eu lieu. Les plaies de notre pauvre France y sont discrètement mises à nu : elles sont trop grandes pour que tout autre régime que celui d'un retour sincère à la vie chrétienne, puisse les cicatriser et la ramener à son rang prédestiné de Reine des nations.

Que Dieu convertisse la France!

QUATRIÈME SECTION

LES STIGMATISÉES.

—

Les annales de l'Église nous ont conservé le souvenir d'un grand nombre de saints et de bienheureux favorisés, à la suite du séraphin d'Assise, de la grâce des Stigmates. Par cette communication réelle et cette transmission douloureuse des plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix, ils ont offert au monde, dans leur chair mortelle, l'un des spectacles les plus capables de réveiller la foi et la contrition chez les pécheurs endurcis et de ranimer dans la multitude des âmes tièdes les flammes de l'amour divin : Ainsi s'exprime la Sainte-Église dans l'office de la fête des Stigmates de saint François d'Assise (1). Plus les temps étaient critiques, plus Dieu, dans sa miséricorde, multipliait ces signes prophétiques si propres à détourner les coups de sa justice. De là dans notre siècle, plus qu'en aucun autre, cette succession non inter-

(1) « Domine Jesu Christe qui, refrigescente mundo, ad inflammandum corda nostra tui amoris igne, in carne beatissimi Francisci, passionis tuæ sacra stigmata renovasti; concede propitius, ut ejus meritis et precibus, crucem jugiter feramus et dignos fructus pœnitentiæ faciamus. » *Die XVII sept., in Impressione SS. Stigmatum S. Francisci, oratio.*

rompue de stigmatisées, depuis Anne-Catherine Emmerich si connue de nos pieux lecteurs et dont il sera question dans la seconde partie de ce livre, jusqu'à Marie de Moerl, l'extatique du Tyrol, et Louise Lateau, l'humble stigmatisée de la Belgique. Le cloître comme le siècle a eu cet attendrissant spectacle des victimes volontaires aussi avides d'épuiser jusqu'à la lie le calice de la Passion, que le monde est altéré des joies mortelles de la triple concupiscence. Voilà encore l'une des causes secrètes des grâces répandues à profusion sur la chrétienté, envers et contre tous les crimes qui menacent de nous déborder.

Comme satan sait contrefaire les œuvres de Dieu et qu'il oppose à la mystique divine la mystique diabolique, nous ne citerons ici que les stigmatisées les plus connues par la sainteté de leur vie et par les conversions dont elles ont été l'instrument providentiel. Puisse une plume moins indigne que la nôtre nous retracer quelque jour, tout au long, la vie de ces âmes éprises par-dessus tout de Jésus crucifié ! Les matériaux sont nombreux, le sujet riche d'inspiration, le succès certain : que notre humble appel trouve donc de l'écho parmi nos hagiographes !

CHAPITRE PREMIER.

MARIE DE MOERL.

(1812-1868).

I. Sa première jeunesse. — II. Son état extatique attire les populations du Tyrol. — III. Apparition des stigmates en 1834. — IV. Maison paternelle de Marie de Moerl. — V. Sa vie intérieure.— VI. Comment la Passion de Notre-Seigneur agit sur elle. — VII. Sa conduite avec le dehors. — VIII. Tableau de la stigmatisée en extase. — IX. Elle passe de la maison paternelle au couvent des Franciscaines. — X. Elle pénètre l'intérieur des âmes. — XI. Elle s'immole pour la Sainte-Église romaine. — XII. — Sa bienheureuse mort.

Nommer Marie de Moerl, c'est évoquer, pour ceux qui l'ont connue ou qui en ont seulement entendu parler, une vision céleste, de chérubin plutôt que de sainte (1). Elle naquit le 16 octobre 1812, à Kaltern, dans le Tyrol autrichien, d'une pieuse et noble famille réduite par le malheur à tenir auberge pour subvenir aux nécessités de la vie. Arrivée à l'âge où toute jeune fille ne rêve que roses sans épines, Marie de Moerl se trouva, par suite de la mort

(1) Voir *la Mystique,* de Görrès, édition Poussielgue; *Notice* sur *trois vierges du Tyrol,* par l'abbé Nicolas, Lyon, 1843; *Les plaies sanglantes du Christ,* Metz, 1844; *Les Feuilles historiques et politiques* de Munich, etc.

de sa mère, le seul appui de son père, resté veuf avec neuf enfants dont le plus jeune n'avait que dix jours. Pieuse et intérieure comme elle l'était déjà, elle se trouva néanmoins plongée dans une douleur si profonde, qu'on la vit encore pleurer sa mère trois ans après l'avoir perdue. Nous notons ce détail à l'adresse des esprits superficiels et inconsidérés qui ne cessent de prétendre que la piété est incompatible avec l'amour filial. Dès ses plus tendres années, elle avait d'ailleurs voué son cœur aux pauvres; les malades excitaient surtout sa compassion; elle priait pour eux, les visitait avec bonheur et ne les quittait jamais sans quelques bonnes paroles de consolation.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire les épreuves sans nom par où la divine Providence la fit passer de l'âge de quinze à vingt ans, afin de la purifier comme l'or dans la fournaise, avant d'en faire la merveille de notre siècle par une vie de continuelle extase dans la stigmatisation. Job, sur son fumier, fut moins torturé par la souffrance et moins persécuté par satan, que l'angélique vierge de Kaltern. Ces épreuves que raconte Gœrrès (1), ne cessèrent qu'au mois de juin 1833, après qu'on eut, avec la permission de l'évêque, employé les exorcismes de l'Église, tout à fait en secret et sans que personne le sût. Dès ce temps, elle appartenait au Tiers-Ordre séculier de Saint-François et elle avait de plus fait vœu d'obéissance et de chasteté perpétuelle. Comme Sainte-Thérèse, sa patronne du Tiers-Ordre, elle était arrivée à dire souvent : « Ou souffrir, Seigneur, ou mourir! »

(1) *Mystique,* liv. V, ch. 28, et liv. VIII, ch. 29.

II.

Ainsi préparée, elle avait été insensiblement élevée à l'état extatique, sans qu'on s'en aperçût d'abord. L'émotion de sa famille fut vive, lorsque le 2 février 1832, fête de la Purification de la Sainte-Vierge, la patiente, que son état maladif retenait toujours au lit, se trouva, après la sainte communion, subitement ravie dans une brillante extase de vingt-six heures, qui ne cessa que sur l'ordre de son confesseur, à ces mots : *Par obéissance.* Peu à peu l'extase devint presque continuelle. Il ne restait plus de doute au sujet du principe divin qui agissait dans Marie de Moerl, bien que nulle enquête officielle ne fût encore intervenue. Aussi vit-on, dans l'été de 1833, le Tyrol s'ébranler joyeusement à cette nouvelle.

« Tout à coup, raconte Görrès (1), et de tous les points à la fois, un mouvement général s'était emparé du peuple. On arrivait en foule pour voir de ses yeux un phénomène qu'on connaissait bien à la vérité par les légendes, mais qu'on n'espérait plus depuis longtemps voir en réalité. Les processions des paroisses se succédaient sans interruption à Kaltern, précédées de la bannière et de la croix, et le concours fut immense. Depuis la fin du mois de juillet jusqu'au 15 septembre de cette année, plus de quarante mille personnes de toutes les conditions visitèrent l'extatique, dont tous les sens, ouverts en apparence, étaient réellement fermés

(1) Mystique, liv. V, ch. 28.

au monde extérieur, et dont les prières et les méditations étaient tout intérieures. On voulait admirer ce spectacle et s'édifier à sa vue. Personne ne pouvait s'expliquer ce concours. Le clergé, qui craint plutôt, et en partie avec raison, les apparitions de ce genre, n'était pour rien dans cette affluence. Il semblait plutôt que le même esprit qui opérait dans l'extatique, émût et poussât toutes ces masses, pour les rendre témoins des merveilles qu'il opérait. Aussi tout se passa dans le plus grand ordre, et on n'eut à déplorer aucun excès pendant les sept semaines que dura ce grand concours; et cependant il y eut des jours où l'étroite chambre de la patiente, qui pouvait contenir tout au plus quarante ou cinquante personnes, fut visitée par près de trois mille pèlerins.

« L'autorité temporelle et l'autorité spirituelle désirèrent néanmoins mettre fin à ces pèlerinages. La police eut les inquiétudes qu'elle a ordinairement dans ces circonstances; et le peuple fut averti qu'à partir de cette époque on ne laisserait plus entrer personne. La nouvelle s'en répandit bientôt par tout le pays, et les pèlerinages cessèrent sans mécontentement ni murmures. Mais les curés eurent encore longtemps à se féliciter de l'impression que cette apparition avait laissée dans le peuple. A la fin de l'automne de cette année, le prince-évêque de Trente vint à Kaltern, commença une information et entendit plusieurs témoins après leur avoir fait prêter serment. On ne publia point le résultat de cette information ni les déclarations des témoins, parce que l'affaire ne parut pas encore mûre pour un jugement définitif. Le prince-évêque voulait avant tout avoir un appui, pour pouvoir donner ensuite toutes les explications nécessaires au gouvernement,

qui soupçonnait dans tous ces phénomènes une superstition nuisible ou une fraude pieuse, ou au moins des illusions provenant d'une trop grande simplicité. L'évêque déclara seulement que la maladie de Marie de Moerl ne présentait point à la vérité les caractères de la sainteté, mais qu'en même temps sa piété bien reconnue n'était point une maladie. Dès lors la police fut moins tracassière dans ses mesures. »

III.

La Providence avait ses vues de miséricorde dans cette renommée de sainteté qui venait d'amener un instant la foule autour de l'angélique vierge du Tyrol. Elle allait maintenant confier à l'extatique les joyaux de la Passion et l'orner par les stigmates sacrés comme d'autant de perles divines qui devaient jusqu'à sa mort rayonner sur tant d'âmes coupables ou indécises et les ramener au bercail des prédestinés. Ecoutons encore Görrès, qui s'est plu à nous retracer, de son pinceau de maître, le tableau de cette existence toute céleste. (1).

« L'intérieur de l'extatique s'était développé dans le calme, sans qu'elle se fût en quelque sorte aperçue de tout le bruit qui venait de se faire autour d'elle, et son âme avait acquis une maturité toujours croissante.

« Les stigmates avaient paru sur son corps, et la chose s'était passée chez elle aussi simplement que chez les autres stigmatisées. Déjà, dans l'automne de 1833, son confesseur avait remarqué par hasard que cette partie

(1) Mystique, liv. V, ch. 28.

des mains où les plaies parurent plus tard, commençait à devenir plus profonde, comme si elle eût été sous la pression d'un corps en demi-relief. En même temps, ces parties devenaient douloureuses, et des crampes s'y manifestaient fréquemment. Il conjectura dès lors que les stigmates ne tarderaient pas à paraître, et l'événement justifia ses conjectures. A la Chandeleur, le 2 février 1834, il lui trouva à la main un linge avec lequel elle s'essuyait de temps en temps les mains, effrayée comme un enfant de ce qu'elle y voyait. Comme il aperçut du sang sur ce linge, il lui demanda ce que cela signifiait. Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien elle-même, qu'elle avait dû se blesser jusqu'au sang. Mais c'étaient réellement les stigmates, qui restèrent désormais fixés sur les mains, qui bientôt se montrèrent aussi sur les pieds, et auxquels se joignit en même temps la plaie du cœur. La manière dont le père Capistran, son confesseur, agit avec elle est si simple, et manifeste si peu de prétention au merveilleux, qu'il ne lui demanda pas même ce qui s'était passé dans son intérieur et ce qui avait pu donner occasion à l'apparition de ces stigmates. Ils étaient à peu près ronds, s'étendant un peu en longueur; ils avaient trois ou quatre lignes de diamètre, et étaient fixés aux deux mains et aux deux pieds. Le jeudi soir et le vendredi, ces plaies laissaient très-souvent couler des gouttes d'un sang clair. Les autres jours, elles étaient recouvertes d'une croûte de sang desséché, sans qu'on pût remarquer ni inflammation, ni ulcération, ni aucun vestige de lymphe. Elle cacha la chose, comme elle cachait en général tout ce qui pouvait trahir son état intérieur. Mais en 1834, à l'occasion d'une procession solennelle, l'extase de jubilation se révéla chez elle.

Un jour elle la surprit en présence de plusieurs témoins; alors on la vit semblable à un ange glorieux, touchant à peine son lit de la pointe des pieds, éclatante comme une rose, les bras étendus en croix, plongée dans les joies de l'amour. Tous les assistants purent voir sur ses mains les stigmates, et la chose ne put rester secrète désormais. »

IV.

« Sa santé était restée chétive. Dans l'automne de 1834, elle tomba malade, et fut attaquée de convulsions très-douloureuses, qui durèrent plusieurs semaines. Cependant, depuis les fêtes de Noël, ou plutôt depuis le jour de l'Immaculée-Conception, elle reprit sa fraîcheur et sa bonne mine, et se conserva dans cet état jusqu'à la fin de l'été de l'année suivante. C'est dans l'automne de cette même année que, faisant un voyage dans le midi du Tyrol, je la vis plusieurs fois. Kaltern, le lieu de sa naissance, est situé dans une contrée ravissante. Sur la rive droite de l'Adige, à partir de l'embouchure de l'Eisac, s'élève une montagne d'une hauteur moyenne, d'une forme gracieuse, qui se prolonge dans un espace de deux à trois lieues, et dont les racines se confondent avec celles d'une chaîne plus élevée qui sépare la vallée de l'Adige du Nonsberg. Entre ces chaînes est un vallon situé à trois ou quatre cents pieds au-dessus du niveau de l'Adige, au milieu duquel est un petit lac clair et limpide, entouré de vignobles. C'est là, sur une pente légère, que s'élève Caldern avec ses maisons de pierre d'un style antique, environné de frais paysages, de villages, de châteaux, de calvaires,

avec une vue magnifique et très-étendue sur les sommets neigeux des Alpes, d'un côté, et de l'autre, à travers les pointes nues ou boisées des montagnes, dans la vallée de l'Adige jusqu'à Trente.

« C'est une de ces maisons en pierre, comme on les bâtissait au XVe et au XVIe siècles, que demeure Marie de Moerl. Elle couche dans une chambre blanche et nette, sur un matelas assez dur, dans un lit dont le linge est toujours tenu très-propre. A côté du lit est un petit autel domestique. Derrière elle quelques images, pour lesquelles elle a une dévotion particulière, sont attachées aux piliers des fenêtres qui, selon l'usage du pays, sont garnies de jalousies pour tempérer l'éclat trop vif de la lumière, et pour rafraîchir l'air si chaud de ce climat. Marie de Moerl est d'une taille moyenne, d'une structure délicate, comme l'est généralement dans ce pays le peuple allemand auquel se sont mêlées successivement tant de races différentes, mais dans lequel paraît prédominer le sang franco-rhénain. Celui-ci aura été vraisemblablement apporté de ce pays par les colonies allemandes que les empereurs y envoyèrent des bords du Rhin, pour garder ce passage important, d'où l'on entre dans la terre des Welches. Pour toute nourriture, elle prend de temps en temps, quand le besoin la sollicite ou que son confesseur l'ordonne, quelques grains de raisin, ou quelque autre fruit, ou un peu de pain. Par suite de cette exiguïté de nourriture, elle est devenue très-maigre; elle ne l'est pas cependant plus que ne le sont beaucoup d'autres qui mènent une vie ordinaire. Son visage avait même alors un certain embonpoint, qui varie néanmoins beaucoup selon l'état où elle se trouve.

V.

« La première fois que j'allai chez elle, je la trouvai dans la position où elle est la plus grande partie du jour, à genoux à l'extrémité de son lit, en extase. Ses mains croisées sur sa poitrine laissaient voir les stigmates; son visage était tourné vers l'église, et regardait un peu en haut : ses yeux levés vers le ciel exprimaient une absorption profonde que rien du dehors ne pouvait déranger. On ne remarquait en elle aucun mouvement, excepté celui que produit la respiration ou la déglutition. Quelquefois on apercevait comme une légère oscillation : c'était un spectacle que je ne puis comparer qu'à celui qu'offriraient les anges, si nous les voyions prosternés en prière au pied du trône de Dieu. Il n'est pas étonnant qu'il produise une aussi forte impression sur tous ceux qui en sont témoins. Les cœurs les plus durs ne peuvent résister à cette vue. L'étonnement, la joie et la piété ont fait couler bien des larmes autour d'elle. Dans ses extases, d'après le rapport de ceux qui dirigent sa conscience et de son curé, elle est occupée depuis quatre ans à contempler la vie et la Passion du Christ, et à honorer le Saint Sacrement. Ses prières sont réglées d'après l'ordre de l'année ecclésiastique; elle en a écrit quelques-unes pour son confesseur, et elles sont, d'après le témoignage de celui-ci, pleines de chaleur, d'onction et d'édification. La faculté qu'elle a de voir les choses lointaines, soit dans l'espace, soit dans le temps, a pour objet unique ce qui tient à l'Eglise ou à la piété; et bien différente des somnambules, elle ignore aussi

complétement que les autres hommes ce qui se passe en son propre corps. Les événements qu'elle a prédits n'avaient rien qui pût les faire pressentir au moment où elle les a prévus; mais leur accomplissement a toujours uniquement dépendu de la volonté humaine, libre et inconstante dans ses actes, et de la Providence divine. Elle n'a jamais parlé qu'à son confesseur de ses visions et de leur liaison intime. Mais, comme le cercle de ses connaissances est très-borné, elle a souvent bien de la peine à trouver un nom pour exprimer les choses qu'elle a vues. Cependant l'ensemble de l'image qui est dans son esprit se manifeste clairement dans le maintien et la pose de son corps qui toujours prend une part plus ou moins grande à l'objet de ses visions. Ainsi, on la voit à Noël bercer avec une grande joie l'Enfant nouveau-né dans ses bras; le jour des Rois, elle l'adore à genoux derrière les Mages. Elle assiste aux noces de Cana, à table, appuyée sur le côté, circonstance qu'elle n'a pu apprendre par les moyens extérieurs, puisque les tableaux des églises ne rendent point cette ancienne manière de s'asseoir à table. Sa personne tout entière exprime aussi parfaitement dans les autres jours la forme de l'objet qu'elle médite. »

VI.

« Mais l'objet le plus fréquent de ses contemplations, c'est la Passion du Christ, et c'est elle aussi qui produit en elle l'impression la plus profonde, et qui s'exprime le plus vivement au dehors. C'est surtout dans la semaine sainte que cette impression pénètre plus avant dans son être, et que l'image qui la reproduit au

dehors est plus complète. Cependant la contemplation de ce mystère revient tous les vendredis de l'année, et offre ainsi une occasion fréquente d'en observer les merveilleux effets. Ici se montre encore le caractère qui la distingue dans la manière simple et naturelle dont s'accomplit la représentation de ce grand mystère ; car on peut en suivre toutes les phases, depuis son origine jusqu'à son entier développement, et chaque scène de ce grand drame porte l'empreinte de sa personnalité. On voit que son esprit a depuis longtemps acquis la faculté non-seulement de considérer de loin ou d'effleurer par ses extrémités l'objet de ses méditations, comme il arrive ordinairement dans la vie, mais encore de se poser tout près de lui, de pénétrer jusque dans sa substance, et de se mettre ainsi vis-à-vis de lui dans les rapports les plus intimes. Son esprit s'abandonne tellement à l'objet qui l'occupe,que celui-ci lui devient en quelque sorte plus immédiatement uni qu'il ne l'est à soi-même, et qu'il change de rôle avec lui. Alors l'esprit fait de l'objet tout ce qu'il veut, et le forme à son image. A mesure que ce procédé d'assimilation se développe, nous voyons le reflet de l'action intérieure apparaître au dehors dans le corps ; et la contemplation, prenant en celui-ci une forme extérieure, devient de nouveau un objet de contemplation pour l'observateur.

« L'action commence déjà dans la matinée du vendredi ; et, si l'on en suit le développement, on voit que, de même que plusieurs pensent en parlant, ou plutôt parlent en pensant, sans avoir la conscience des paroles qu'ils prononcent, ainsi notre extatique médite la Passion en la reproduisant, ou plutôt la reproduit en la contemplant, sans avoir la conscience de son action.

Aussi le mouvement en est-il d'abord doux et régulier; puis, à mesure qu'elle devient et plus douloureuse et plus saisissante, les traits de l'image qui la représente prennent une empreinte plus profonde et deviennent plus reconnaissables. Enfin, lorsque l'heure de la mort arrive, et que les douleurs ont pénétré jusqu'au fond le plus intime de l'âme, l'image de la mort ressort de tous les traits de cette femme. Elle est là, à genoux sur son lit, les mains croisées sur sa poitrine. Autour d'elle règne un profond silence, qu'interrompt à peine le souffle des assistants. Vous diriez alors que le soleil de la vie descend pour elle vers son couchant, et qu'à mesure que sa lumière s'affaiblit, les ombres de la mort, sortant de leurs abîmes, montent peu à peu vers elle, cachent successivement tous ses membres sous leurs voiles ténébreux, et arrivent en foule autour de son âme, qui s'abîme dans son impuissance dès que la dernière lueur s'est éteinte. Elle était pâle pendant toute l'action; mais vers la fin vous la voyez pâlir encore davantage. Le frisson de la mort parcourt tous ses os, et la vie s'affaisse dans des ombres toujours plus épaisses. Les soupirs qui s'échappent avec peine de sa poitrine annoncent que l'oppression devient plus forte. De ses yeux immobiles coulent de grosses larmes qui descendent lentement sur ses joues; de légers mouvements entr'ouvrent toujours davantage la bouche: comme ces éclairs qui précèdent l'orage, ils forment d'abord des cercles plus étroits, puis ils semblent creuser le visage dans toute sa largeur, et deviennent enfin si violents que de temps en temps ils ébranlent le corps tout entier. Les soupirs se sont changés en un gémissement qui navre le cœur; une rougeur sombre enveloppe les joues; la langue épaissie semble être

collée contre le palais desséché. Les convulsions deviennent toujours plus violentes et plus profondes. Les mains, qui d'abord s'affaissaient peu à peu, glissent plus vite. Les ongles deviennent bleus, et les doigts s'entrelacent convulsivement les uns dans les autres. Le râle de la mort se fait entendre du fond du gosier. Le souffle, toujours plus pressé, se détache avec d'incroyables efforts de la poitrine, qui semble comme liée par des cercles de fer. Les traits se déforment et ne sont plus reconnaissables. La bouche de cette image douloureuse est ouverte dans toute sa largeur; son nez se retire, ses yeux immobiles vont se briser dans leurs orbites. Quelques soupirs peuvent encore, à de longs intervalles, se faire jour à travers les organes que la mort a roidis. Le dernier va s'échapper. Alors le visage se penche, et la tête, portant déjà tous les signes de la mort, s'affaisse dans un complet épuisement : c'est une autre figure que vous ne sauriez reconnaître. Tout reste dans cette position deux minutes à peu près. Puis la tête se relève, les mains remontent vers la poitrine, le visage reprend sa forme et son calme. Elle est à genoux, tranquille, les yeux levés au ciel, et occupée à présenter à Dieu l'hommage de sa reconnaissance. La même scène se renouvelle chaque semaine, toujours la même quant aux traits principaux, mais offrant chaque fois des traits particuliers, qui sont comme l'expression de ses dispositions intérieures; c'est ce dont je me suis convaincu plusieurs fois par une observation attentive. Car il n'y a rien d'appris dans toute cette action ; elle coule sans art du fond de la nature de cette femme, comme la source coule du rocher. Aussi ne peut-on rien apercevoir de faux, de forcé ou d'exagéré dans toute cette représentation ; et si elle

mourait véritablement, elle ne mourrait pas autrement. »

VII.

« Quelque absorbée qu'elle soit dans ses contemplations, un seul mot de son confesseur ou de toute autre personne qui est dans un rapport spirituel avec elle, suffit pour la rappeler aussitôt à elle-même, sans qu'on puisse remarquer aucune transition. Elle ne prend que le temps qui lui est nécessaire pour se reconnaître et pour ouvrir les yeux, et elle est à l'instant comme si elle n'eût jamais eu d'extase. Son expression est autre : vous diriez un enfant naïf qui a conservé sa simplicité et sa candeur. Aussi la première chose qu'elle fait à son réveil, quand elle aperçoit des témoins, c'est de cacher sous la couverture ses mains stigmatisées, comme un enfant qui s'est taché ses manchettes avec de l'encre, et qui cache ses mains en voyant arriver sa mère. Accoutumée déjà à ce concours d'étrangers, elle regarde autour d'elle avec une sorte de curiosité, donnant à chacun un salut amical. Elle n'est pas à son aise quand l'impression de ces scènes si saisissantes est encore trop visible dans ceux qui en ont été témoins, ou quand on s'approche d'elle avec une sorte de vénération et de solennité, et elle cherche par un enjouement sans prétention à effacer ces impressions si profondes. Comme elle ne parle point depuis longtemps, elle cherche à se faire comprendre par des signes ; et lorsque cela ne suffit pas, elle regarde son confesseur, comme pour lui dire de l'aider et de parler pour elle ; vous diriez un enfant qui ne peut encore prononcer aucune parole.

« Ses yeux bruns expriment l'enjouement et la candeur de l'enfance ; son regard est si clair qu'on peut par lui pénétrer jusqu'aux plus profonds abîmes de son âme ; et l'on est bientôt convaincu qu'il n'y a pas dans tout son être un seul coin obscur où pouvait se cacher la moindre fraude. On ne saurait découvrir en elle aucune trace d'exagération ou d'affectation, ni de fade sentimentalité, ni d'hypocrisie, ni d'orgueil. On n'aperçoit partout que l'expression d'une jeunesse dont la sérénité et la candeur se sont conservées dans la simplicité et l'innocence, et qui s'abandonne même volontiers au badinage, parce que le tact sûr et délicat qu'elle possède sait écarter tout ce qui pourrait paraître inconvenant. Lorsqu'elle est au milieu de ses amies, elle peut, une fois revenue à elle-même, rester plus longtemps dans cet état ; mais on sent qu'il lui faut, pour cela, de grands efforts de volonté ; car l'extase est devenue son état naturel, et l'état ordinaire des autres hommes est pour elle quelque chose d'artificiel et d'inaccoutumé. Au milieu d'un entretien, lorsqu'elle semble prendre à tout le plus vif intérêt, on voit tout à coup ses yeux s'appesantir, et dans une seconde, sans aucune transition, elle est prise par l'extase. Pendant que j'étais à Kaltern, on l'avait priée de tenir sux les fonts un enfant nouveau-né. Elle l'avait pris dans ses bras avec la plus grande joie et montrait le plus vif intérêt à toute la cérémonie ; mais pendant le temps que dura celle-ci, elle tomba plusieurs fois en extase, et il fallut la rappeler à elle. »

VIII.

« C'est un spectacle singulier que la vue de ces extases. Couchée sur le dos, elle semble nager sur des flots de lumière, et jette encore autour d'elle un regard joyeux ; puis, tout à coup, on la voit plonger peu à peu comme dans un abîme. Les flots jouent encore un instant autour d'elle, puis lui couvrent le visage de leurs eaux, et on la dirait enveloppée d'une lumière diaphane. Alors aussi l'enfant naïf a disparu. Souvent, lorsqu'elle est dans des dispositions favorables, on voit briller ses yeux bruns au milieu de ses traits glorifiés. Ouverts dans toute leur largeur, sans saisir aucun objet particulier, ils semblent lancer comme dans l'infini tous leurs rayons. Vous diriez alors une sybille, mais digne, noble et saisissante. Lorsqu'elle se livre à ses méditations et à ses exercices de piété, il ne faut pas croire qu'elle néglige pour cela les soins de sa famille. De son lit, elle conduit toute sa maison, dont elle partageait autrefois le gouvernement avec une sœur que la mort lui a enlevée depuis. Comme l'intervention de quelques bonnes âmes lui a procuré depuis quelques années une pension, et qu'elle n'a besoin de rien pour elle-même, elle consacre cette pension à l'éducation de ses frères et sœurs, qu'elle a placés dans divers instituts, selon leurs dispositions. Tous les jours, vers deux heures après-midi, elle s'occupe de ses affaires. Son confesseur la rappelle à elle-même ; elle confère avec lui des difficultés qu'elle éprouve, et donne ses ordres, s'occupe de tout, pense à tout, prévient tous les besoins de ceux à qui

elle s'intéresse; et le sens pratique qu'elle possède fait que tout autour d'elle est disposé dans le meilleur ordre. »

IX.

Marie demeura ainsi dans le monde jusqu'à la mort de son père, arrivée dans les premiers mois de 1841. Une de ses jeunes sœurs était alors encore auprès d'elle pour lui donner ses soins : elle s'occupa de lui assurer une position honnête. Puis, après avoir mis ordre aux affaires de la famille, qui étaient toujours demeurées jusque-là entre ses mains, elle consentit à aller occuper un petit appartement au couvent des sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François, situé à dix minutes de Kaltern, dans un cite riant. C'est là, dans l'humble cellule où elle acheva le reste de sa vie, qu'elle reçut la visite des grands et des petits, des ecclésiastiques et des laïques, des catholiques et des protestants, des fidèles et des incrédules dont bien peu, venus de loin ou de près, résistèrent à la voix de Dieu.

« La chambre de Marie de Moerl, dit un de ces pèlerins (1), a environ trois mètres et demi de long, sur deux mètres et demi de large. En face de la porte est un autel domestique. Elle en avait un semblable, peut-être le même, dans la maison paternelle, où depuis quelques années l'évêque de Trente avait permis de dire la messe une fois par semaine. Le lit est au fond, du côté opposé ; vers le pied du lit est une porte qui donne dans la chapelle du couvent ; la stigmatisée peut

(1) *Notice*, etc., par M. l'abbé Nicolas, p. 69.

entendre la messe par-là. A côté, entre le lit et la fenêtre, est un prie-dieu, et vis-à-vis, une commode où toutes ses hardes sont tenues avec ordre. Quelques images proprement encadrées ornent la chambre. Nous entendîmes le roucoulement de deux tourterelles ; on nous dit qu'elle se récréait quelquefois à les caresser ; c'est lorsque son confesseur croit utile de lui prescrire quelque distraction. »

X.

Pour rendre plus efficace son action sur les âmes, Dieu lui avait communiqué d'autres dons extraordinaires, comme la connaissance des choses cachées et des événements futurs, ainsi qu'une ardeur de prière qui obtenait du ciel les grâces les plus signalées. Pour ne citer qu'un trait de sa clairvoyance surnaturelle, voici ce que raconte le Dr Riccardi (1). « Un religieux qui s'était recommandé à ses prières, reçut d'elle une de ces réponses, dans laquelle, sans blesser en rien les ménagements pleins de délicatesse qu'il lui convenait d'observer à l'égard d'un homme de ce caractère elle appela vivement son attention sur un défaut qu'il nourrissait depuis longtemps et qui ne pouvait être connu que de lui seul. Comme elle ne voulait pas, en présence d'autres personnes, dire quelque chose qui pût l'humilier, sa charité ingénieuse trouva tout à coup un autre moyen : elle saisit un psautier qui se trouvait sous le coussin de son lit, l'ouvrit et montra avec le

(1) Esquisse historique, etc., citée dans *les Plaies sanglantes du Christ*, par M. Veyland, p. 237.

doigt un passage qui désignait précisément le défaut qu'elle voulait lui faire remarquer. Le religieux lut le passage indiqué, fut consterné et fondit en larmes ; pour elle, elle reprit le livre de ses mains avec un sourire, et rentra presque aussitôt en extase. »

XI.

La sainte Eglise Romaine occupait par-dessus tout les pensées et les affections de sa stigmatisée. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, elle se tint comme Moïse sur la montagne, en présence du Seigneur, priant et souffrant pour l'Épouse du Christ, si persécutée de nos jours. « Ainsi, racontent les Feuilles historiques et politiques de Munich (1), elle fut en proie, à partir du 8 septembre 1867, à de grandes épreuves intérieures. Il semblait qu'elle fût en présence d'un ennemi invisible qui la jetait dans un état de tristesse, d'angoisse et d'oppression impossible à décrire et qui, à partir du 17 septembre, sembla lui enlever pour plusieurs semaines tout sentiment d'elle-même. Elle ne voyait plus de tout côté que des troupes ennemies qui préparaient une grande persécution, qui tombaient sur elle-même, l'emmenaient captive et voulaient la conduire à la mort. Elle les voyait et les entendait avec leurs projets sanglants contre la Religion et le peuple fidèle ; elle était couverte de sarcasmes par ces fantômes qui lui racontaient avec une joie satanique qu'ils tenaient le Pape captif et qu'ils allaient détruire les églises et les couvents, et frapper son propre pays.

(1) *Die histt. polit. Blätter,* tom. LXI, p. 467.

Vers le milieu d'octobre, la crise entra peu à peu dans sa décroissance, jusqu'à ce qu'elle se trouvât enfin en état de recevoir la sainte communion, à partir du 23 de ce mois. Qu'avait-elle fait en réalité, pendant cette tempête de l'âme? elle le raconta plus tard, en disant que, dans la nuit du 7 au 8 septembre, elle s'était sentie excitée à prier pour le Pape et pour l'Empereur, et qu'à partir de ce moment, elle avait commencé à souffrir. En effet, pendant ce même temps, les Garibaldiens préparaient leur sanglante invasion des États de l'Église qui avait pour conséquence, dans la seconde moitié d'octobre, la dernière intervention française où *le chassepot fit merveille* sur les Garibaldiens et donna quelque répit à la Ville éternelle. »

XII.

A d'autres maintenant de prendre la place de la séraphique Vierge de Kaltern. Elle a bien combattu; sa course vers les demeures éternelles s'achève, la couronne est déjà prête. Il ne restait plus qu'un léger souffle à l'extatique : « Je mourrai cet hiver, disait-elle après cette dernière épreuve, quand tout sera blanc. » Les stigmates des mains et des pieds se fermèrent à mesure que le moment solennel approchait; il n'en restait plus qu'une tache bleuâtre qui disparut même complétement lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir. Du 6 au 11 janvier 1868, elle reçut chaque jour le saint Viatique, et ce dernier jour, le samedi, vers trois heures du matin, elle vit s'ouvrir pour elle la Jérusalem céleste. Sa dernière invocation avait été le doux nom de Jésus; sa dernière exclamation : *Oh ! que c'est beau !...*

oh! que c'est beau! Le divin Époux des âmes lui était sans doute apparu pour la conduire lui-même aux noces éternelles (1).

Nous nous expliquons, en présence de telles âmes, que le mal ne l'emporte pas, alors que toute puissance semble en ses mains ici-bas; que les couronnes tiennent encore sur la tête de quelques souverains et que des pays tels que le Tyrol conservent intacte la foi de leurs pères. Ah! Seigneur, multipliez autour de nous ce sel de la terre, ces lampes virginales, ces angéliques amantes des plaies saignantes du Christ!

(1) Voir les Feuilles hist. polit. de Munich, t. XLI.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

L'ADDOLORATA DE CAPRIANA OU MARIE-DOMINIQUE LAZZARI.

(1815-18.)

I. Piété précoce de la patiente. — II. Ses premières souffrances. — III. Les stigmates douloureux lui sont accordés par le Seigneur. — IV. Sa vie intérieure. — V. Ses rapports avec les étrangers. — VI. Autres dons surnaturels. — VII. Ce qu'elle endura le Vendredi-Saint 1836.

I.

Il n'entre pas dans notre dessin de tracer l'esquisse biographique de toutes les stigmatisées de ces derniers temps; nous passerons donc sous silence et Crescenzia Nieklutsch, du diocèse de Botzen, et Julienne Weiskircher, d'Ulrichskirchen, près de Vienne en Autriche; et Thérèse-Joséphine Cartier, la stigmatisée de Provence, plus connue sous le nom de Mme Miollis, et celle de Roanne, qui a été soustraite à l'importunité des visiteurs et confiée aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Mais, comme contraste de l'extatique de Kaltern, nous devons nous arrêter devant Marie-Dominique Lazzari, que ses souffrances inouïes ont surnommée l'*Addolorata* ou la *Patiente* de Capriana, autre village du diocèse de Trente. Contemporaine de Marie de Moerl, mais ravie plus tôt qu'elle à cette vallée des larmes, elle fut appelée à partager

les plaies sanglantes de Notre-Seigneur vers l'âge de dix-huit ans, sans jamais connaître ni les splendeurs de l'extase, ni aucun des enivrements de la vie spirituelle ; à Marie de Moerl le Thabor, à l'Addolorata le Calvaire ! Ecoutons ce qu'en raconte don Antonio Riccardi (1).

« Marie Dominique naquit en 1816, d'un pauvre meunier, et fut élevée, selon son humble condition, avec ses deux frères et ses deux sœurs, à l'ombre du toit paternel. Dans l'intérieur de la maison, elle donnait ses soins au moulin qui faisait vivre la famille, et elle consacrait à la prière, à la lecture des bons livres, notamment des œuvres de saint Alphonse de Liguori, et surtout à la méditation de la Passion de Notre-Seigneur, les intervalles de temps que lui laissaient ses occupations. Elle donnait également à ses exercices de piété les courts moments que d'autres eussent accordés au repos, et elle en agissait ainsi, même lorsqu'elle allait, avec ceux de sa famille, dans les champs pour couper l'herbe ou pour recueillir le foin. Naturellement réservée et pieuse, elle ne se distinguait cependant au dehors par aucun de ces signes d'une ferveur extraordinaire qui scandalisent tant les faux sages de notre siècle, et qu'ils qualifient si volontiers de bigotisme. Toutefois, elle évitait généralement les relations ou les conversations inutiles avec les hommes, pour mieux se livrer à ses voies intérieures, et se retirer dans ces entretiens particuliers qui l'unissaient, dès lors, à son Dieu, qu'elle préférait à tout et qu'elle recevait au moins chaque mois dans la communion. Ainsi elle

(1) *Notice historique*, citée dans *Les Plaies Sanglantes du Christ*, p. 259.

menait une vie vertueuse, sans paraître s'éloigner de la vie que mènent d'ordinaire les filles sages de sa condition et de son âge.

II.

« Née avec une forte constitution, elle n'avait pas cessé, depuis sa naissance, de jouir d'une bonne santé, lorsqu'au mois d'août 1833, elle fut attaquée de la maladie régnante à cette époque, la grippe. Elle en fut guérie au bout de huit jours, après avoir perdu, par les saignées, une assez grande quantité de sang. Quoiqu'elle fût délivrée de ce mal, il lui resta cependant un tel épuisement de forces, qu'elle n'a pu quitter le lit depuis cette époque. Les médecins les plus habiles et les plus instruits, qui furent successivement consultés, n'ont jamais pu comprendre cette singulière prostration qui résistait si opiniâtrément à toutes les ressources de l'art. Quelque temps après, elle commença à éprouver des douleurs assez vives, qui se prononcèrent chaque jour davantage et se manifestaient surtout à l'estomac, à la tête, aux pieds et aux mains. Quoique accablée par ces souffrances, elle était calme et résignée, et c'est elle qui prodiguait les consolations les plus affectueuses à ses parents désolés de la voir souffrir ainsi. Le seul soupir, le seul épanchement qu'elle permettait à ses douleurs, fut de s'écrier, *ah! mon Dieu!* invocation qu'elle prononçait d'une voix lamentable qui partait du fond de son cœur. Après quelques jours de repos, ses spasmes se renouvelèrent avec plus d'intensité, et avec eux ses exclamations de

ouleur devinrent plus vives et plus fréquentes. Sa situation empira, et elle fut livrée à des souffrances extrêmes qui lui arrachaient des cris d'une telle violence, qu'il paraissait merveilleux qu'elle ne succombât ni à son martyre ni à ses cris.

Le 10 avril de l'année suivante, elle but un demi-verre d'eau dans lequel on avait fait tremper un petit morceau de pain; depuis ce jour, elle n'a plus pris d'aliments ni de boissons. »

III.

« Le feu de la tribulation avait ainsi purifié cette âme, et l'avait rendue mûre pour une plus haute perfection. Le moment était venu où le divin Époux des âmes allait donner à sa fidèle épouse une marque publique et admirable de la prédilection dont il l'avait déjà honorée; l'heure allait sonner où les sacrés stigmates, qui, depuis le 10 janvier 1834, se trouvaient, à la vérité, imprimés mais cachés encore dans la face intérieure des mains, devaient les percer d'outre en outre, et se manifester ainsi à tous les regards.

« Cependant les stigmates qui perçaient les mains, les pieds et le côté de ce disciple du Calvaire, ne suffisaient pas pour les transformer en une image parfaite de l'Homme-Dieu crucifié; il lui manquait la couronne pour compléter sa royauté sur la nature animale si avide de plaisirs, et le Roi de gloire voulut bien la lui imposer lui-même sur le front. Il lui donna donc cette couronne d'épines si riche en tortures, que jadis il avait honorée de ses tempes divines; il voulut que

cette nouvelle faveur vînt éclater à tous les yeux, et ce fut environ trois semaines après la manifestation des stigmates, que Marie-Dominique reçut l'empreinte glorieuse de ce sanglant couronnement. Oui, il faudrait qu'il portât dans son sein un cœur de rocher, celui qui verrait cette héroïne chrétienne lutter contre les douleurs atroces que lui impose le vendredi de chaque semaine, sans y rencontrer un sentiment de pitié, d'admiration ou de généreuse sympathie !

« La position que Marie-Dominique conserve habituellement, c'est d'être étendue sur le dos dans son pauvre petit grabat, les mains jointes et touchant presque au menton. Ses cheveux épars tombent sur ses épaules; ses yeux sont fermés et mouillés de larmes ; sa bouche ne s'ouvre qu'à la plainte et au gémissement ; sa tête est percée de plus de quarante trous; ses mains sont perforées par de larges blessures, et de ces plaies nombreuses s'échappe en abondance un sang toujours rouge et vif. Ce n'est pas tout : des ruisseaux de sang coulent également des stigmates qui transpercent les deux pieds, et d'autres jaillissent de l'ouverture du côté qui représente ou plutôt qui réalise de nouveau le coup de lance.... Qui pourrait peindre dignement les douleurs et les angoisses mortelles de ce martyre prolongé qui saisit d'horreur et de pitié les simples spectateurs ! N'est-ce pas avec vérité que la victime peut s'écrier ici, comme autrefois Séphora à Moïse : *Vous m'êtes un époux de sang : sponsus sanguinum tu mihi es.* En effet, tous les draps de lit et les linges qui sont autour d'elle, sont imbibés de sang, et le sang couvre tellement son visage, qu'on pourrait lui appliquer ce passage où le prophète Isaïe dit, en parlant du Christ : *que son visage est pour*

ainsi dire caché dans des flots de sang : Virum dolorum et scientem infirmitatem, et quasi absconditus est vultus ejus. Ce sang virginal qui coule en abondance, et ces gémissements lamentables qu'elle fait entendre le long du jour pendant la sanglante méditation de la Passion, sont un puissant langage qui saisit violemment le cœur des assistants, un langage qu'il nous est impossible de retracer fidèlement avec une plume. »

IV.

« Les vendredis de chaque semaine, régulièrement, les plaies nombreuses de sa tête deviennent saignantes, et le sang coule précisément aux heures correspondantes à celles où l'Évangile nous apprend qu'a eu lieu le couronnement de Jésus-Christ. De leur côté, les stigmates des pieds, des mains et du côté commencent à saigner précisément dans le temps où s'est accompli le crucifiement, et où le Sauveur est resté cloué sur l'arbre de douleur. Selon les lois ordinaires de la nature et de la raison, on devrait croire que de si fréquentes et de si copieuses effusions de sang dussent amener, en peu de temps, un épuisement total des forces vitales, mais il n'en est rien. Malgré ses souffrances perpétuelles, malgré ses angoisses et ses afflictions qui, depuis tant d'années, depuis plus de dix ans, ne lui laissent de repos ni jour ni nuit, Marie-Dominique non-seulement n'est pas épuisée, mais, comme nous l'avons déjà dit, elle n'éprouve pas même le besoin de prendre des aliments, et le fait est que, depuis le 10 avril 1834, *elle n'a pris ni nourriture ni boisson.* Seulement, tous les huit jours, elle ranime et

fortifie son âme en s'unissant au Dieu des forts, à son Consolateur céleste, à son Époux eucharistique. A ce sujet, nous ferons remarquer au lecteur le fait suivant qui se reproduit habituellement à Capriana, c'est que, plusieurs jours avant celui où elle doit communier, elle a coutume de prévenir l'un de ses directeurs du jour et souvent même de l'heure à laquelle il lui sera donné de recevoir la sainte Eucharistie. Et effectivement à l'heure indiquée d'avance, elle communie sans difficulté, tandis qu'en tout autre jour ou en tout autre moment, il lui serait impossible de rien avaler.

« Par mesure de propreté, les personnes de sa famille qui la servent, recueillent le sang qui coule de ses plaies dans de petits linges qu'on met autour des blessures. On blanchit ensuite ces linges sans en mettre aucun en réserve; on conserve cependant un mouchoir blanc dont elle s'est servie pour cacher les stigmates de ses mains, avant qu'ils les eussent transpercées. Sur ce mouchoir on lit, imprimées en caractères de sang, les initiales suivantes, disposées dans cet ordre :

B. V. M. A.
M. D. L. D. C.

« Ces initiales ont été, dit-on, interprétées ainsi par elle-même : Beata Virgo Maria Assistens Mariæ Dominicæ Lazzari de Capriana, c'est-à-dire, *la Bienheureuse Vierge Marie assistant Marie-Dominique Lazzari de Capriana.*

« Ce qu'il y a de certain, c'est que la sainte fille a une dévotion toute particulière pour la Vierge bienheureuse dont elle porte le nom, et elle avoue qu'elle reçoit d'elle une assistance spéciale dans ses douleurs. »

V.

« Elle prête son attention à ceux qui veulent lui parler, mais on voit que cette complaisance lui coûte quelques efforts sur elle-même. En effet sa faiblesse est extrême et, d'un autre côté, elle éprouve et a toujours éprouvé une certaine répugnance à s'engager dans d'inutiles entretiens avec les hommes ; cependant, quand on lui adresse des questions, elle y répond de bonne grâce, quoiqu'en peu de mots. *Elle n'est jamais tombée en extase*, mais elle vit dans un état continuel de recueillement, de prière et de méditation. Telle est son humilité et son amour de la solitude, qu'elle a souvent demandé et à la fin obtenu du Prince-évêque de Trente et du juge de Cavalèse, qu'il fût défendu, même aux personnes du pays, de la visiter. Son âme voudrait errer perpétuellement dans les montagnes solitaires où croissent les myrrhes; c'est là qu'elle brûle de s'abreuver au calice amer de son Dieu.

« Quoique réduite à une grande pauvreté, sa famille *ne reçoit rien* de qui que ce soit et sous quelque prétexte que ce soit. Elle-même dit quelquefois à ses parents que, puisque Dieu avait voulu qu'ils naquissent dans l'indigence, ils devaient, par cette voie qui lui est agréable, chercher les richesses éternelles du ciel. »

VI.

« La finesse de son ouïe est extraordinaire; elle entend et peut répéter facilement les paroles de l'instruction pastorale qui est faite au peuple dans l'église parois-

siale, éloignée cependant de près de 600 pas de l'humble demeure où elle est alitée.

« On cite aussi plusieurs prophéties par lesquelles il paraît constant que le Seigneur a voulu manifester la sainteté de son épouse souffrante. Un ecclésiastique d'Allemagne atteste que Marie-Dominique lui a parlé plus de six minutes en fort bon allemand et dans un ordre d'idées très-édifiantes, très-spirituelles, et cependant on sait qu'elle n'a jamais appris cette langue. Je pourrais, si je le croyais nécessaire, citer ici un grand nombre de témoins attestant qu'elle a connu, plusieurs jours à l'avance, l'arrivée de quelques personnes étrangères, entièrement inconnues dans le Tyrol, qui venaient la visiter, mais je ne veux raconter au lecteur, ainsi que je l'ai promis, que les faits que j'ai vus et entendus moi-même, ou ceux que j'ai puisés aux sources les plus sûres, de manière que chacun puisse après moi les vérifier soi-même. Je laisserai donc à Dieu le soin de faire éclater la gloire de ses œuvres merveilleuses au moyen de ces preuves frappantes et lumineuses qui ne lui ont jamais manqué pour la manifestation de la vérité, et je me contenterai d'ajouter quelques mots à cette notice, pour donner au lecteur une idée de l'état actuel de la *Patiente* de Capriana. »

VII.

« Le martyre que cette pure et innocente victime eut à subir le vendredi-saint de l'année 1836, est surtout remarquable. Telle fut l'effusion de sang qu'elle perdit

ce jour, telle fut la violence des convulsions qui l'accablèrent, telle fut la force de la cruelle intensité des souffrances qui s'emparèrent à la fois de tous ses membres, que, vaincue par la faiblesse humaine et non point par le défaut de courage, elle tombait en pamoison, et semblait près d'expirer de douleur et d'angoisses. Vers la troisième heure de l'après-midi, elle inclina la tête et la laissa tomber sur le coussin ; elle semblait morte ; son visage était pâle, ses yeux fermés, sa voix éteinte, son corps sans mouvement ; elle resta dans cet état extrême pendant trois semaines, ne dondant d'autre signe de vie que le peu de chaleur qu'elle conserva. Cette mort mystique était si semblable à la mort réelle, que le bruit de son trépas courut dans tout le Tyrol. Mais Dieu, qui voulait nous conserver plus longtemps une image de son Fils crucifié, ne permit pas à la mort d'approcher d'elle, et après vingt jours d'évanouissement, il la rappela à ses premières et plus vives douleurs. Elle continue maintenant à souffrir avec une entière résignation, à ne prendre de nourriture d'*aucune espèce*, et Dieu seul sait combien de temps cet état merveilleux pourra durer encore, après avoir déjà duré plus de dix ans.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que, si elle persévère jusqu'à la fin, la félicité éternelle deviendra son partage ; car il est écrit, dans l'apôtre saint Paul, que ceux que Dieu a prédestinés, il a voulu qu'ils fussent *conformes à son Fils*, et qu'ils partageront ses consolations, comme ils ont partagé ses souffrances. Pour nous, qu'il nous suffise de savoir que tous ceux qui visitent la Patiente de Capriana ne la quittent qu'avec des sentiments d'édification, de foi et de piété, et qu'ainsi le Seigneur a obtenu de cette existence miraculeuse, de

ce martyre prolongé, le résultat qu'il se proposait : la sanctification des âmes et sa propre gloire. »

Nous ignorons en quelle année elle a cueilli la palme si laborieusement acquise de l'immortalité.

CHAPITRE III.

LA STIGMATISÉE D'ORIA EN ITALIE, PRÈS DE NAPLES.

I. Correspondance de *l'Univers*. — II. L'état extatique de la stigmatisée mis à l'épreuve par la police piémontaise. — III. Grandes faveurs surnaturelles et vue à distance. — IV. Quelques prophéties de la stigmatisée.

I.

Les lecteurs de l'*Univers* se rappellent peut-être le passage suivant qui nous avait frappé dans une correspondance de Rome à cette feuille et que nous sommes heureux d'emprunter au n° du 14 mars 1869, de l'intrépide journal :

« Plusieurs personnes se préoccupent des révélations d'une bonne servante de Dieu qui vit encore et habite la Pouille (province du royaume de Naples). On se rappelle que cette femme a été récemment encore l'objet des poursuites de l'autorité civile et que, soumise aux investigations de la police, elle a confondu les agents officiels qui l'ont comblée de marques de vénération.

« Toute la partie des révélations qui regardent notre temps, s'est accomplie à la lettre jusqu'à ce jour et donne par conséquent du crédit à celle qui regarde les événements qui se préparent. On sait qu'*elle a prédit la République en Italie, en Espagne et ailleurs* (en France sans doute). Les gouvernements comptent trop sur leurs forces pour s'alarmer en quoi que ce soit de

ces choses, et nous n'en parlons qu'avec les réserves qui conviennent et dont l'Église nous fait une loi. »

II.

Cette pieuse servante de Dieu n'est autre que la stigmatisée d'Oria, sainte veuve du nom de Dame Palma, dont nous avons personnellement entendu faire le plus grand éloge. Il y a plus de vingt ans qu'elle est connue au delà des monts, pour sa rare piété. Elle est favorisée, depuis un certain temps, des symboles visibles de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ainsi elle ressent à la tête les blessures de la couronne d'épines du Sauveur, et la transfixion des clous aux mains et aux pieds; ses chairs sont comme déchirées par la flagellation. Après avoir souffert les trois heures d'agonie, le vendredi, ces symboles disparaissent momentanément, mais les douleurs continuent.

L'autorité italienne qui du Piémont s'est répandue comme une lave sinistre sur toute la Péninsule, avait cru le bon ordre menacé par la sainte veuve et celle-ci fut soumise à une enquête, qui fut pour elle un vrai martyre. Comme elle est extatique en même temps que stigmatisée, l'enquête à laquelle elle fut soumise, porta principalement sur la réalité de l'extase: or les examinateurs lui enfoncèrent, pendant le ravissement, une longue aiguille jusqu'aux os des mains, lui brûlèrent les membres et les flancs avec des lames chauffées jusqu'au rouge, et lui percèrent les doigts entre les ongles et les chairs. Ces cruelles expériences n'ont rencontré qu'une insensibilité complète pendant l'extase, mais ensuite la patiente, revenue à elle, ne

s'aperçut que trop combien on l'avait mise à l'épreuve. Les membres de l'enquête ne purent s'empêcher en même temps de déclarer, à l'unanimité, que le fait de l'extase, qui avait été divulgué entre autres, était bien réel, mais qu'il leur était impossible de l'expliquer par les données de la science. Ils la laissèrent donc en paix, vaincus sinon convaincus. Après avoir subi leurs dernières épreuves, l'extatique s'écria : « Que le Seigneur soit loué et remercié, parce que nous sommes enfin arrivés au terme et que tout est fini ! »

III.

Entre tous les dons qu'elle a reçus d'en Haut, on remarque qu'elle voit à distance les âmes agréables au Seigneur. Ainsi l'un de ses Directeurs écrit à un religieux de notre connaissance, qu'elle connaît surnaturellement la stigmatisée de Belgique, Louise Lateau, depuis trois ans, et qu'elle l'a vue plusieurs fois dans ses extases. Elle connaît de même plusieurs autres grandes âmes que Dieu a suscitées çà et là, dans la chrétienté, comme autant d'étoiles au firmament des créatures intelligentes, afin de renouveler la foi des peuples, de rappeler vivement leur attention sur les mérites de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de restaurer ainsi la pauvre Europe, si démoralisée par l'impiété. Au témoignage du Directeur de la stigmatisée d'Oria, tout ce qui se raconte de l'état intérieur de la sainte veuve, est loin d'approcher de la réalité, tant elle est favorisée du Seigneur, en retour de la vie d'immolation et de réparation à laquelle elle s'est vouée. Elle n'agit d'ailleurs point par elle-même ; toute

sa conduite est entre les mains de ses Directeurs spirituels. L'un d'eux, M. le chanoine Vincent de Angelis, la guide depuis 1849, dans ce chemin bien ardu de la vie mystique.

IV.

Le temps nous a manqué pour nous renseigner sur les prophéties de la stigmatisée d'Oria. L'année dernière une personne de Paris la consulta notamment sur le sort présumé de cette capitale du monde moderne ; la réponse fut qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour mettre en sûreté tout ce qui pouvait être emporté, Paris devant être prochainement détruit. Ce détail nous a été assuré par un pèlerin du Concile.

Quoique les versions des Prophéties qu'on lui prête, présentent quelques variantes, comme cela arrive toujours avec un texte oral transmis indéfiniment de bouche en bouche, nous remarquons néanmoins qu'ils concordent dans les points suivants : « 1° La République sera pro-
« clamée en France, en Espagne et en Italie, et y sera
« suivie de la guerre civile; 2° une mort violente menace
« Louis Napoléon, loin des Tuileries ; 3° aux troubles
« de la révolution se joindront d'autres châtiments,
« comme la peste et la famine; 4° des signes extraordi-
« naires paraîtront dans le ciel; 5° Rome sera particu-
« lièrement éprouvée et quelques dignitaires de l'Église
« y seront immolés par les méchants ; 6° mais au
« moment où les démocrates voudront s'emparer de la
« Ville Sainte, sans doute après la chute du Roi-Larron,
« ils seront arrêtés aux portes et fuiront épouvantés et
« broyés sous les coups de l'Ange exterminateur, qui,

« du temps des Juifs, immola les 185,000 hommes de « l'armée de Sennachérib ; 7° enfin après une guerre de « très-courte durée, la vraie paix sera faite et le Pape « de l'Immaculée-Conception verra encore le commen- « cement du triomphe de l'Église...» Puisse le Seigneur hâter ces heureux jours !

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LOUISE LATEAU, DE BOIS-D'HAINE EN BELGIQUE.

(Née le 30 janvier 1850.)

I. Étude médicale du Dr Lefebvre sur Louise Lateau. — II. Premières années de Louise. — III. Son héroïsme pendant le choléra. — IV. Apparition des stigmates. — V. Caractère de ses stigmates. — VI. Elle devient extatique. — VII. Visite d'un évêque-missionnaire à Louise, au moment de l'extase. — VIII. Combien peu elle se soucie du bruit qui se fait autour d'elle. — IX. Dernières nouvelles. — X. Visite de remerciement d'un officier français recommandé à ses prières lors de la guerre de Prusse.

I.

Pendant que l'extatique de Kaltern rendait à Dieu sa belle âme et allait continuer au ciel d'intercéder pour la Sainte-Église en détresse, la catholique Belgique succédait au Tyrol dans le partage des faveurs divines : la plus ignorée de ses enfants était à son tour appelée à donner au monde le spectacle saisissant de l'extase et de la stigmatisation. Le fait remonte au printemps de 1868, trois mois seulement après la mort de Marie de Moerl. La rumeur publique en porta bientôt le bruit dans tout le diocèse de Tournay, en Belgique, en France et au delà; les foules s'assemblèrent autour de la pauvre chaumière où chaque vendredi

les stigmates se renouvelaient; les feuilles publiques en parlèrent selon l'esprit qui les animait. Dès lors une enquête intervint de la part de l'autorité diocésaine. Nous avons sous les yeux l'une des pièces capitales déjà publiée de cette enquête : c'est *l'Étude médicale sur Louise Lateau, de Bois-d'Haine, sa vie, ses extases et ses stigmates,* due à M. le Dr Lefebvre, l'illustre professeur de l'université catholique de Louvain (1). Quoique la question y soit examinée spécialement au point de vue médical, l'auteur a néanmoins cru devoir l'éclairer de certaines appréciations morales, et il a été ainsi amené à étudier, en passant, le côté qui intéresse seul nos lecteurs, la vie et les vertus de la stigmatisée, l'impression qu'elle produit sur les visiteurs, les splendeurs surnaturelles qu'elle contemple dans ce commerce si intime avec le monde invisible. Nous puiserons la plupart des détails qui vont suivre, à cette source si hautement autorisée, plutôt que de consulter nos propres souvenirs à la suite de plusieurs pèlerinages à Bois-d'Haine : nous avons en effet ressenti les mêmes impressions que l'illustre écrivain, mais nous ne saurions les rendre avec les mêmes couleurs ni les appuyer sur les communications officielles qui lui ont été faites pour bien établir son examen.

II.

On pense involontairement, devant la chaumière de Louise Lateau, à ces paroles du Psalmiste : *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut.*

(1) Louise Lateau de Bois-d'Haine, etc., Louvain, chez Ch. Peeters, 1 vol, in-12 de 360, p. 1870.

collocet eum cum principibus : le Seigneur a tiré de la poussière cette fille indigente, il l'a recueillie de dessus le fumier de l'abandon, pour l'élever aux plus hautes faveurs de sa grâce et la placer au premier rang de ses prédestinés.

Nous voyons encore, dans un paysage verdoyant du Hainaut, parmi les maisons semées ça et là du village de Bois-d'Haine, une demeure bien étroite, encadrée dans un bouquet d'arbres, au haut d'une riante pelouse; le toit de tuiles rouges n'abrite qu'un rez-de-chaussée dont les quelques fenêtres sont munies de volets et garnies de barreaux de fer : précaution devenue nécessaire pour contenir la foule des voyageurs et des curieux : c'est en effet la chaumière de Louise Lateau. L'intérieur, restauré tout récemment, se compose de quatre étroites pièces dont la première est précédée d'un petit porche en menuiserie grossière ; elle sert de chambre de travail ; de là on pénètre dans la cuisine qui donne accès d'un côté dans la petite cellule de la stigmatisée et de l'autre, dans la chambre à coucher de la famille.

C'est dans cette maison dont une propreté exquise est tout l'ornement, que naquit, le 30 janvier 1850, Anne-Louise Lateau, moins de quatre mois avant la mort de son père qui laissa sa veuve avec trois filles en bas âge, sans nulle ressource au monde que le travail de la journée. Aussi Louise dut-elle, dès l'âge de huit ans, essayer déjà de la vie de domestique. Plus tard on trouva moyen de l'envoyer pendant cinq mois à l'école. Grâce à ses dispositions heureuses, elle apprit le catéchisme, un peu de lecture et d'écriture, et fut admise, à onze ans, à faire sa première communion. Puis nous la voyons entrer chez une personne de sa

parenté et à la mort de celle-ci, chez une dame de Bruxelles, à qui elle avait été recommandée. Mais Dieu ne lui montra un moment les vanités du monde, que pour lui rendre plus chère la solitude des champs, et une maladie la ramena définitivement sous le toit paternel où bientôt guérie, elle se livra à des travaux de couture.

III.

Ame simple et droite, douée d'un grand bon sens, sans finesse comme sans enthousiasme, elle a passé sa première jeunesse dans le parfait accomplissement du grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain. Pauvre elle-même, elle a toujours eu la passion de soulager les pauvres.

« Presque enfant, dit le Dr Lefebvre, elle se dévouait au soin des malades avec un complet abandon d'elle-même et un tact singulier ; aujourd'hui encore, quand dans le village un cas de maladie sérieuse se présente, c'est Louise qu'on appelle, et elle accepte, avec joie, les devoirs d'une sœur de charité ; quand quelqu'un meurt, c'est presque toujours Louise qui l'ensevelit. En 1866, le choléra qui régnait en Belgique, apparut à Bois-d'Haine. Il n'y fit pas précisément de grands ravages (1), mais, comme dans beaucoup d'autres localités, il sema l'épouvante autour de lui, et il fut l'occasion d'actes de faiblesse que l'on comprend, que l'on excuse, mais qu'on voudrait, pour l'honneur de l'humanité, n'avoir pas à enregistrer. Ainsi, le fléau sévit d'abord sur une famille d'ouvriers, composée de sept

(1) Il y eut à cette époque à Bois d'Haine 25 cas de choléra sur lesquels on compta 14 décès.

personnes. Les quatre fils, cédant à une terreur panique, abandonnèrent la maison, laissant leur père, leur mère et leur sœur en proie aux atteintes de la maladie. Le curé, dont d'autres malades réclamaient les secours, fit prévenir Louise ; elle s'installa dans la maison délaissée, soigna seule jusqu'à leur dernière heure le père et la mère, qui moururent dans la même journée; elle continua ses soins et ses consolations à leur fille jusqu'au moment où les fils, pris sans doute de quelque remords, rentrèrent un moment dans la chaumière pour enlever la malade et la transporter dans un autre asile. Restée seule, Louise ensevelit les deux morts, puis se faisant aider de sa sœur Adeline, elle les déposa dans le cercueil et parvint à les porter hors de la maison infectée. Quelques hommes, s'encourageant de l'exemple de ces jeunes filles, vinrent prendre les corps pour les porter au cimetière.

« Louise, à côté du médecin et du curé, continua son œuvre pendant toute la durée de l'épidémie. Elle ne quitta pas les maisons où le fléau avait pénétré ; ne pouvant se trouver partout à la fois, elle soigna en un mois dix cholériques, continua à ensevelir les morts et souvent à les transporter au cimetière. A cette époque, c'était presque une enfant : elle n'avait que seize ans. »

IV.

Louise avait été insensiblement préparée par ce ministère tout de dévouement à ses semblables, comme par les privations de la pauvreté et plusieurs mala-

dies, à son initiation à la vie mystique.La première impression des stigmates eut lieu le vendredi de la deuxième semaine après Pâques, 24 avril 1868 ; elle avait alors dix-huit ans. « Ce jour-là, raconte le Dr Lefebvre, la jeune fille remarqua qu'elle perdait du sang par le côté gauche de la poitrine. Avec sa réserve habituelle, elle garda le silence sur ce fait. Le vendredi suivant, l'écoulement se reproduisit au même endroit ; en outre il s'échappa du sang par la face dorsale des deux pieds. Elle ne divulgua pas davantage ce nouvel incident, mais elle le confia au directeur de sa conscience. Le prêtre, tout en considérant le phénomène comme extraordinaire, ne voulut pas en préoccuper l'imagination de la jeune personne ; il la rassura et l'engagea à n'en rien dire. Le troisième vendredi, c'est-à-dire le 8 mai, le sang coula pendant la nuit du côté gauche et des deux pieds. Vers 9 heures du matin, il s'échappa largement des deux mains, tant par leur face dorsale que par leur face palmaire. On ne pouvait plus songer à tenir le fait secret, et le curé de Bois-d'Haine engagea Louise à consulter un médecin. Depuis cette époque, le saignement s'est reproduit aux mêmes points tous les vendredis, avec quelques variations que nous noterons plus loin. Enfin le 25 septembre 1868 le sang suinta du front et depuis cette date l'écoulement s'y est reproduit plus de trente fois. »

V.

A la différence de Marie de Moerl et de la Patiente de Capriana, Louise Lateau ne souffre point extérieurement et peut vaquer à son travail de couture pen-

dant la semaine : son front ne porte aucune empreinte de la couronne d'épines, et ses mains qu'elle tient d'ailleurs toujours couvertes de mitaines, présentent, seulement au milieu, des places légèrement rosées. Lorsque pendant plusieurs semaines l'un ou l'autre stigmate ne saigne pas le vendredi, cette coloration rosée disparaît et on ne reconnaît plus la place où le saignement se produisait.

Les premiers symptômes de la stigmatisation apparaissent dès la soirée du jeudi ; mais le sang ne commence à couler que dans la nuit, presque toujours entre minuit et une heure. L'écoulement ne se produit pas sur tous les stigmates à la fois, mais il s'établit successivement et sans ordre déterminé. La quantité de sang que la stigmatisée perd chaque vendredi est variable. Pendant les premiers mois qui ont suivi l'apparition des stigmates, avant que les extases se montrassent, l'écoulement était plus abondant et se prolongait plus longtemps qu'aujourd'hui ; il durait souvent vingt-quatre heures, et l'on évalue à un litre le sang qui s'échappait des plaies.

On reste certainement au-dessous de la vérité en évaluant la quantité moyenne de sang ainsi perdu à 250 grammes. A part deux vendredis, la stigmatisation s'est jusqu'ici produite chaque semaine. Pendant ces deux vendredis, l'extase s'est manifestée dans ses conditions ordinaires. Aujourd'hui encore, la stigmatisation se produit régulièrement tous les vendredis, et la couronne sanglante du front et de la tête, qui dans les premiers temps n'apparaissait qu'exceptionnellement, se montre maintenant chaque semaine.

Pour terminer cet exposé, il nous reste à dire que les stigmates sont douloureux ; bien que l'extrême dis-

crétion de Louise ne permette pas toujours de constater l'intensité de ses souffrances, le jeu de sa physionomie, son attitude et ses mouvements accusent malgré elle les tourments qu'elle endure.La stigmatisation cesse à des heures variables ; le lendemain, il n'en reste plus que des places un peu luisantes; inutile d'ajouter qu'il n'y a aucune apparence de suppuration. Le samedi de très-grand matin, sans nulle fatigue, Louise se remet au travail, qu'elle n'interrompt que pour aller à l'église et visiter les malades.

VI.

Son état extatique, qui accompagne maintenant la stigmatisation dans le milieu de la journée du vendredi, a commencé peu de mois après le début du premier prodige.

L'extase se renouvelle régulièrement tous les vendredis et dure plusieurs heures pour se terminer dans la soirée ; quelquefois elle a aussi lieu en d'autres moments, comme à quelques grandes fêtes religieuses, soit à la maison, soit mais très-rarement à l'église. Elle débute d'une manière inattendue, et le plus souvent dans le recueillement du silence et de la prière, car Louise n'a d'autre désir, le vendredi, que de rester en méditation, loin de tout bruit et de toute conversation qui n'est point nécessaire. Le chapelet en main, elle se tient dans sa cellule, assise sur une chaise ; ses mains saignantes sont jointes sous le linge dont elle les voile; son attitude est recueillie, sa figure calme et sereine, quand tout à coup les yeux s'arrêtent, fixes, immobiles, tournés vers le ciel : l'extase a commencé.

« Pendant la plus grande partie du ravissement, dit le docteur Lefebvre qui décrit ici l'une des plus longues extases, Louise reste assise. Le corps, légèrement porté en avant, repose sur le bord de la chaise, dans l'immobilité d'une statue ; les mains ensanglantées sont appuyées sur les genoux et cachées dans le linge qui les enveloppe; les paupières écartées sont immobiles et les yeux sont portés en haut et un peu à droite. L'expression de la figure de la jeune fille est celle d'une attention profonde qui l'absorberait complétement; on la dirait perdue dans une contemplation lointaine. La physionomie, comme l'attitude, change souvent. Tantôt les traits s'épanouissent, les yeux s'humectent, un sourire de béatitude entr'ouvre la bouche; tantôt les paupières tombent et voilent à demi le regard: le visage se contracte, des larmes coulent lentement sur les joues; tantôt encore elle pâlit, la physionomie reflète une expression de terreur profonde, accompagnée souvent de tressaillement et d'un cri étouffé. Quelquefois le tronc exécute un mouvement de rotation lent, et les yeux se meuvent comme pour suivre un cortége invisible. D'autres fois elle se soulève, s'avance; elle repose sur la pointe des pieds, on la dirait prête à s'échapper; les mains s'élèvent, se joignent ou restent ouvertes dans la position des *orantes* des catacombes ; les lèvres s'agitent, elle est comme haletante, le regard s'anime; cette figure,commune avant l'extase, se transfigure et s'illumine d'une beauté vraiment idéale. Ajoutez à ce spectacle l'appareil des stigmates ; le front couronné de son diadème sanglant d'où le sang descend en filets le long des tempes et des joues, des mains petites et blanches, marquées à leur centre d'une plaie mystérieuse, d'où partent, comme des

rayons, des traînées de sang; placez devant cet étrange spectacle des groupes d'hommes et de femmes de toute condition, et parmi lesquels on ne surprend pas une seule figure qui n'exprime une émotion respectueuse, et vous aurez une idée des scènes dont nous avons été les témoins à Bois-d'Haine.

« Vers une heure et demie, à l'approche de la scène du prosternement que je vais décrire, assez souvent l'extatique tombe à genoux, les mains jointes, le corps fortement penché en avant; sa figure prend un caractère de contemplation de plus en plus profonde. Elle reste dans cette attitude pendant environ une demi-heure, se relève et s'assied. Vers deux heures, la scène change. L'extatique s'incline un peu en avant, se soulève avec une certaine lenteur, puis brusquement, et comme par un mouvement de projection, elle tombe la face contre terre. Dans cette position, elle est étendue sur le sol, couchée sur la poitrine, la tête reposant sur le bras gauche; les yeux sont fermés; la bouche est entr'ouverte; les membres inférieurs sont étendus en ligne droite et la robe les recouvre jusqu'aux talons. A trois heures, elle fait un mouvement brusque : les membres supérieurs s'étendent transversalement en croix, les deux pieds se croisent, le dos du pied droit reposant sur la plante du pied gauche.

« Elle reste dans cette situation jusque vers cinq heures. A ce moment, elle se relève comme d'un bond et se met à genoux dans l'attitude de l'oraison. Après quelques minutes d'absorption profonde, elle se rassied.

« L'extase se prolonge jusque vers six heures ou sept heures. L'attitude, comme la physionomie, varie encore ; elle semble refléter les impressions diverses de l'âme.

« L'extase se termine par une scène effrayante : les bras tombent le long du corps, la tête s'incline sur la poitrine, les yeux se ferment, le nez s'effile, la face prend une pâleur morte, elle se couvre d'une sueur froide ; les mains sont glacées, le pouls est absolument imperceptible: elle râle (1).

« Cet état dure dix à quinze minutes, puis la vie se réveille. La chaleur se ranime, le pouls se relève, les joues se colorent ; mais pendant quelques minutes encore c'est l'expression indéfinissable de l'extase. Tout à coup les paupières s'abaissent, les traits se détendent, les yeux se portent doucement d'une personne à l'autre, l'extase est terminée.

« Quand on suit avec quelque attention les différentes phases du ravissement, on est bientôt convaincu que, pendant leur durée,l'intelligence, loin d'être endormie, jouit au contraire d'une grande activité. Louise n'a aucune conscience des actes extérieurs qu'elle accomplit et de ce qui s'est passé autour d'elle, mais elle se rappelle parfaitement ce qui s'est passé dans son esprit.

« J'ai interrogé souvent la jeune personne sur ce point. Ses souvenirs sont très-nets et très-précis ; mais elle éprouve toujours une vive répugnance à en rendre compte, et peu de personnes en ont reçu la confidence. Toutefois, comme on lui avait donné l'ordre, de la part de son évêque, de répondre à toutes mes questions, elle l'a fait simplement, sobrement et nettement. D'après son récit, quand l'extase commence, elle se trouve plongée dans une grande et vive lumière ; bien-

(1) Depuis assez longtemps, cette sorte d'agonie ne se manifeste que très-rarement.

tôt des figures se dessinent sous ses yeux; les différentes scènes de la Passion passent successivement devant elle : elle les raconte brièvement, mais avec une netteté singulière. Elle voit le Sauveur, dont elle décrit la personne, les vêtements, les plaies, la couronne d'épines, la croix. Il ne fait aucune attention à elle, ne la regarde pas, ne lui parle pas. Elle décrit avec la même précision et la même netteté les personnes qui l'entourent : les apôtres, les saintes femmes, les juifs (1).

« Nous avons maintenant à exposer l'état des différents organes et de leurs fonctions pendant l'extase. Cet état n'est pas tout à fait le même dans les différentes phases de l'extase.

« Durant la première période, de huit heures du matin à deux heures après-midi, Louise Lateau est assise, et l'état organique et fonctionnel varie peu : la peau est fraîche, la figure a sa coloration ordinaire; la respiration est régulière, tellement silencieuse et calme qu'il faut une grande attention pour en suivre les mouvements; la circulation se fait comme à l'état de veille : le pouls est régulier, souple, sans aucune tension, battant environ soixante-quinze fois par minute. De temps en temps les battements du cœur se précipitent ou se ralentissent, le visage se couvre d'une rougeur subite u d'une pâleur mate; ces modifications fonctionnelles sont en rapport avec le jeu de la physionomie, et traduisent évidemment des impressions variées de l'âme.

(1) Les notes que j'ai recueillies en interrogeant l'extatique au sortir de ses ravissements, sont étendues et détaillées, mais cette indication sommaire me paraît suffire aux exigences d'une enquête purement médicale. (Note du Dr Lefebvre.)

« Depuis le jeudi à midi, où elle dîne plus légèrement encore que de coutume, jusqu'au samedi à huit heures du matin, Louise ne prend absolument aucun aliment et n'absorbe pas une goutte d'eau. Elle n'en éprouve pas le besoin et, du reste, elle ne supporte rien. Il m'est arrivé plusieurs fois de lui ordonner, le vendredi, de prendre quelques aliments ou quelque boisson ; elle les acceptait sans aucune résistance ; mais au bout de peu de minutes, tout était rejeté. Malgré cette abstinence complète de boissons, la langue, examinée à différentes heures de la journée, a toujours été trouvée large et humide.

« Louise rentre sans transition du monde invisible dans la vie ordinaire. Elle n'accuse ni courbature, ni mal de tête, ni malaise quelconque. Le corps est dispos, la figure sereine, le regard limpide et calme, l'intelligence nette. »

VII.

Le livre du Dr Lefebvre est complet en son genre, puisqu'il établit péremptoirement que les stigmates et l'extase de Louise Lateau sont des faits bien réels, à l'abri de toute supercherie et sans explication naturelle et médicale possible. Mais les faits intérieurs, les aperçus sur la vie surnaturelle de Louise y sont nécessairement peu étendus et font vivement désirer que les rapports des théologiens de la commission ne tardent pas trop à venir édifier le public religieux que tout détail de ce genre au sujet de la stigmatisée de Bois-d'Haine console et soutient en ces temps calamiteux.

Voici cependant une scène admirable que nous féli-

citons M. Lefebvre d'avoir jugé à propos de noter. « Je l'emprunte, dit-il, aux rapports écrits par deux témoins oculaires : l'un est un homme d'Etat qui compte parmi les plus éminents de notre pays ; l'autre est Mgr d'Herbomez, évêque de la Colombie anglaise, au delà des Montagnes Rocheuses. Ce vénérable prélat a passé vingt ans de sa vie à évangéliser les sauvages, au milieu des plus dures privations et de périls sans cesse renaissants. Sa science est à la hauteur de sa piété et de son dévouement apostolique. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, Mgr d'Herbomez, autorisé à voir Louise Lateau, fut reçu dans la petite maison de Bois-d'Haine, le vendredi 13 août 1869. Il était accompagné de M. l'abbé Mortier, supérieur du collége de Bavay.

« Je rappelle d'abord en peu de mots, qu'ils trouvèrent la jeune fille occupée à diriger la manœuvre de sa machine à coudre. Le sang coulait abondamment des pieds, des mains, du côté, et de tout le pourtour de la tête. L'évêque lia une conversation avec Louise ; il l'interrogea sur ses visions. Elle répondit avec sa sobriété ordinaire, mais avec une pleine intelligence. Bientôt la machine à coudre s'arrêta subitement, les deux mains de Louise restèrent immobiles : elle était ravie en extase.

« Mgr d'Herbomez et M. l'abbé Mortier suivirent pendant toute la journée les scènes de cette extase, qu'ils décrivirent dans leur rapport, et que le lecteur connaît. Ils firent diverses expériences à l'aide de reliques et d'objets bénits. Ils furent rejoints vers dix heures par M. le curé de la paroisse, qui venait d'administrer les derniers sacrements à une pauvre vieille femme du voisinage. On sait que les prêtres des campagnes por-

tent quelquefois les espèces eucharistiques et les saintes huiles dans deux vases d'argent réunis, mais qu'on peut séparer à volonté. Celui qui renferme l'hostie est désigné sous le nom de custode. Ce double vase est ordinairement transporté dans une bourse de soie.

« Comme M. le curé avait communié la malade avec la seule hostie que contînt la custode, il croyait, et Mgr d'Herbomez, comme M. Mortier, crut avec lui que les vases sacrés ne renfermaient plus que les saintes huiles, sinon ils n'auraient pu, sans enfreindre les lois de l'Eglise, faire l'expérience dont je vais parler.

« L'idée leur vint donc d'essayer sur Louise l'effet que produirait le contact de la boîte aux saintes huiles. Les faits qui se produisirent furent tellement extraordinaires qu'ils crurent nécessaire d'appeler un quatrième témoin. C'est alors que l'homme d'État auquel je faisais allusion tout à l'heure, M***, qui habite une campagne voisine, fut prié de se rendre dans la petite maison de Bois-d'Haine.

« Les faits que je vais rapporter se sont accomplis devant lui. Je ne suis plus ici qu'un simple historien et je copie textuellement le rapport de M***, qui concorde dans ses moindres détails avec celui de Mgr d'Herbomez, que j'ai également sous les yeux.

« M. l'abbé Mortier (l'expérience fut faite alterna-
« tivement par l'évêque de la Colombie et par lui)
« voulut approcher la boîte aux saintes huiles des
« lèvres de Louise. Quand il fut à deux mètres envi-
« ron de la chaise où elle était assise, elle éprouva
« un tressaillement extraordinaire, de vifs élans et un
« transport d'allégresse. Elle se leva et tomba soudai-
« nement à genoux en adoration, les mains jointes,

« tressaillantes et tendues vers les vases sacrés ; sa « figure était vraiment séraphique. M. l'abbé Mortier « se retira un peu, tenant toujours l'appareil bénit « entre les mains ; elle suivit le prêtre, qui reculait « lentement.Elle était moitié agenouillée,moitié levée, « penchée en avant, les mains jointes : on eût dit « qu'elle était attirée par un aimant et qu'elle glissait « plutôt qu'elle ne marchait. M. l'abbé Mortier et « Mgr d'Herbomez lui firent faire ainsi le tour de la « chambre; chaque fois qu'on s'arrêtait, Louise tombait « à genoux dans l'attitude de l'adoration. Quand on « fut revenu près de sa chaise, on éloigna d'elle les « vases sacrés; elle se rassit, rentra dans son immo- « bilité, et les scènes ordinaires de l'extase se conti- « nuèrent comme les autres vendredis.

« Mgr d'Herbomez crut qu'une parcelle eucharis- « tique était restée dans la custode, à l'insu de M. le « curé, qui n'avait pas eu le temps de faire les puri- « fications d'usage. Pour mieux s'en assurer, il déta- « cha l'un de l'autre les deux vases sacrés. Il présenta « d'abord la boîte aux saintes huiles à Louise ; il put « l'approcher sans qu'elle fît de mouvement, et quand « il lui en toucha les lèvres, elle sourit doucement, « comme elle le fait au contact des objets bénits. Mais « quand on présenta la custode, à la distance de « deux mètres, la même scène d'adoration à genoux « et de ravissement qui vient d'être décrite, se renou- « vela tout entière.

« En sortant de la chaumière, après cinq heures, « Mgr d'Herbomez, accompagné des trois autres té- « moins, se rendit à l'église de la paroisse, et là, en « leur présence, il ouvrit la custode. On constata « qu'une parcelle notable des saintes espèces se « trouvait dans le vase sacré. »

« Voilà le fait affirmé par des personnes dont le témoignage ne peut être mis en suspicion par personne.

VIII.

« Depuis que l'autorité ecclésiastique s'occupe de l'étude de ces manifestations, bien peu de personnes jouissent du privilége d'être admis dans la chaumière de Bois-d'Haine. L'humble stigmatisée n'a du reste jamais aimé qu'on s'occupât d'elle. « Dans les premiers temps de la stigmatisation, avant que l'ordre lui eût été donné de se laisser examiner, elle a toujours refusé doucement, mais obstinément, de montrer ses mains le vendredi. Aujourd'hui encore, quand on la rappelle de l'extase ou qu'elle en sort spontanément, si ses mains ensanglantées ont été mises à nu par les curieux, son premier soin, par une sorte de pudeur instinctive, est de les recouvrir sans trouble et sans affectation. Pendant la semaine, quand elle travaille avec ses sœurs ou ses amies, dans les faciles épanchements de la vie commune, il n'est jamais question non-seulement des extases et des stigmates, mais même des visites qui ont encombré la petite maison le vendredi précédent.

« N'ai-je pas dit combien la mère souffre de ces visites, et comment, dans ses moments d'irritation, cette pauvre femme fait retomber sa mauvaise humeur sur son entourage comme sur les étrangers?

« Mais Louise partage-t-elle sincèrement ces répugnances?

« Elle a reçu d'illustres visites, auxquelles les circonstances m'ont fait assister. Savez-vous le seul bénéfice que sa prétendue vanité ait cherché à en retirer? Ce fut l'autorisation de rentrer dans sa retraite et d'être soustraite le vendredi à la vue du public (1). Eh bien, je le demande à la bonne foi des lecteurs, sont-ce là des manœuvres auxquelles la vanité aurait jamais recours! »

IX.

Le livre que nous avons cité, date du commencement de 1670. Nos lecteurs nous demanderont si cet état surnaturel de Louise Lateau continue toujours et s'il est toujours aussi difficile de l'aborder.

« L'enquête ecclésiastique n'ayant pas encore terminé ses travaux (2), il est toujours très-difficile, nous écrit un de nos amis, d'être admis dans la chaumière, le vendredi.

(1) Je ne crois pas commettre d'indiscrétion en citant mes témoins. Au mois d'août 1868, Mgr l'archevêque de Malines vit Louise Lateau, cherchant, comme il le disait, à voir ce qu'il y avait au fond de cette âme. Après un long examen, il dit à la jeune personne : « N'avez-vous rien à me demander? » « Oui, Monseigneur, comment ferai-je pour me cacher ? » — Le Vendredi saint de l'année suivante, je l'ai déjà dit, elle reçut la visite de son vénérable évêque; je puis attester que la seule faveur que la mère et les filles aient demandée au prélat, — mais elles l'ont demandée avec les plus vives instances, — Ça été la cessation des visites. On sait que leur demande a été accueillie.

(2) Lettre du 16 mai 1871.

« Quant à Louise, les phénomènes extérieurs restent les mêmes ; son état intérieur progresse toujours. Pendant la Semaine sainte, et surtout le Vendredi-Saint, elle a souffert horriblement, sans doute à cause des Parisiens. Depuis le 30 du mois de mars dernier, elle ne parvient plus à incorporer la moindre nourriture. Une ou deux fois par jour, excepté le vendredi, elle parvient à avaler seulement quelques gouttes d'eau. Néanmoins sa santé se soutient ; elle travaille beaucoup, et a un nombre considérable de malades à soigner.

« Elle n'a pour ainsi dire plus aucune charge de son corps, nous écrivait le même, dans le courant de janvier. Elle n'a ni faim, ni soif, ni froid, ni chaud ; elle n'éprouve aucune fatigue ni aucun besoin de dormir. Elle continue à saigner abondamment chaque vendredi, et malgré cela ses forces corporelles augmentent. Elle jouit d'une très-bonne santé. Les extases du vendredi ne commencent plus que vers une heure de l'après-midi pour finir vers cinq heures. Elle donne toujours une très-grande besogne à M. le curé, par les nombreuses lettres et les visites qui lui arrivent à cause d'elle. Jusqu'ici, contrairement à ce qu'on raconte, elle n'a pas le don de prophétie. »

X.

Avant de terminer cet aperçu sur les stigmatisées de notre temps, un doute capital de leurs adversaires ne cesse de nous poursuivre, mais percé à jour par la réponse qu'y oppose le savant Père Scaramelli, comme

par le sentiment intime des personnes qui, sans parti pris d'avance, ont vu nos stigmatisées et en sont devenues meilleures.

« Mais, disent les adversaires de Louise Lateau et en particulier ils nous l'ont répété vingt fois, cette jeune fille n'est pas sans défauts même apparents; nous ne pouvons croire que ses stigmates et ses extases viennent de Dieu. » — « Mais, répond le Père Scaramelli (1), en distinguant entre les grâces qui supposent la perfection suprême et celles qui doivent seulement y conduire, ces dernières n'exigent pas que le sujet qui les reçoit soit parfait, mais Dieu les lui accorde afin de se perfectionner : parce que ces grâces n'unissent pas l'âme à Dieu, mais qu'elles laissent seulement en elle certaines qualités divines à l'aide desquelles elle se dispose à une pareille union... C'est ce défaut de discrétion qui donna lieu à toutes les peines dont sainte Thérèse fut affligée de la part de ses confesseurs.

« Ceux-ci, en effet, découvrant en elle quelque défaut, rejetaient dès le début le tout, ainsi que la Sainte le rapporte : *Ainsi,* dit-elle, *ce que je leur disais librement et sans préambule, leur semblait manque d'humilité; et voyant en moi quelque manquement, car ils pouvaient en voir beaucoup, ils condamnaient aussitôt le tout...* Elle s'efforçait bien, comme elle le rapporte en plusieurs endroits, de leur représenter les grands effets que laissaient en elle ces grâces, car elles opéraient en elle un changement merveilleux. Mais les confesseurs, abusés par la fausse persuasion que, pour

(1) *Le Directoire mystique,* quatrième traité, ch. V, tom. II, p. 53 à 54 de l'édition de Tournay de 1865.

être favorisée de Dieu, elle eût dû être déjà parfaite, ne pouvaient se persuader que l'esprit qui la dirigeait fût le bon esprit. »

Nous n'avons éprouvé que des impressions favorables en voyant Louise Lateau soit à l'église, où elle se dérobait à tous les regards, soit chez elle pendant ses occupations de la semaine ou le vendredi, pendant l'extase. Tel a été l'effet produit sur des milliers de personnes catholiques ou protestantes, qui l'ont vue comme nous et qui plus d'une fois ont obtenu des grâces signalées, par suite de ses prières.

Nous ne voulons parler ici que de la visite d'un officier français, faite le 15 mai 1871 à la chaumière de Bois-d'Haine. Nous avions recommandé instamment cet officier aux prières de la stigmatisée, dès le commencement de la guerre de 1870. Quoique souvent au feu dans les journées sanglantes du mois d'août autour de Metz, il avait vu tomber la moitié des officiers de son bataillon, sans éprouver lui-même une égratignure au milieu de cette pluie de fer et de feu qui semait la mort autour de lui et le laissa quelquefois seul à la tête de sa compagnie. Le Ciel l'avait évidemment protégé et, sans exagération, les prières de la stigmatisée avaient dû peser dans la balance divine. Nous engageâmes donc cet heureux survivant à profiter de ses loisirs pour témoigner personnellement sa gratitude à Louise Lateau. Un officier français ne saurait manquer à la courtoisie. Voici entre autres ce qu'il nous écrivit à la suite de sa visite de reconnaissance, du lundi 15 mai :

« Je suis très-content de mon voyage. Louise La-
« teau, quoique simple ouvrière et sans aucun dehors,
« vous représente le calme et la douceur... Elle a été
« pour moi naïve et sans gêne, sachant de la part de

« qui j'étais venu. Du reste, je me suis présenté avec « tous les égards dus aux étrangers, et peu à peu nous « causâmes comme si nous nous connaissions depuis « longtemps... En revenant du village, je suis allé pré- « senter mes respects à Mlle Louise, qui m'a très-bien « accueilli. Elle travaillait à la confection de chemi- « ses, avec sa sœur et une apprentie. La vieille mère « est venue un instant. En somme, je fus très-bien re- « çu. » Le lendemain, le même écrivait à une de ses belles-sœurs : « Cette personne fut très-surprise de ma « visite; mais quand je lui appris que je venais de la « part d'un prêtre français... elle fut immédiatement « remise de son étonnement et nous causâmes quel- « que temps ensemble. C'est une personne excessive- « ment douce. A la voir, on dirait qu'elle fait bonne « chère, ce qui n'est pas, car d'après le dire de plu- « sieurs prêtres avec qui j'ai fait route à mon retour, « Mlle Lateau ne mange presque plus depuis le Ven- « dredi-Saint de cette année. Elle a cependant bonne « mine et se porte très-bien. Elle n'avait pas l'air em- « prunté pour me répondre ; elle était même assez « gaie... En quittant Bois-d'Haine, je me dirigeai de « nouveau vers l'habitation de Louise Lateau, qui m'of- « frit une chaise, et nous causâmes encore quelques « moments, puis j'allai reprendre le chemin de fer « pour Mons, Valenciennes et Douai. Ce voyage m'a « beaucoup plu. »

Ainsi, sans même y penser, l'humble stigmatisée se fait tout à tous pour gagner tous les cœurs à Jésus-Christ. Qu'elle soit bénie mille fois pour tout le bien que nous retirons encore aujourd'hui de nos souvenirs de Bois-d'Haine !

Digitized by Google

CINQUIÈME SECTION.

SIGNES PROPHÉTIQUES DANS LES ÉLÉMENTS.

—

Le divin Maître, en parlant de la ruine de Jérusalem et des derniers jours du monde comme étant les événements qui devaient le plus toucher les Juifs, disait que ces catastrophes n'arriveraient pas à l'improviste, mais seraient précédées de signes précurseurs à ne pas s'y tromper pour quiconque chercherait sincèrement la vérité.

Ainsi avait déjà parlé Joël au nom du Seigneur, disant . *Je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards seront instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions. Je répandrai aussi, dans ces jours, mon esprit sur mes serviteurs et mes servantes* (sans distinction de races). *Je ferai aussi paraître des prodiges dans le ciel, et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée, etc.* (1). Dans la loi d'amour où Notre-Seigneur prodigue à la Sainte-Église toutes les faveurs et toutes les consolations, ces signes précurseurs des grands événements marchent de front avec les Apparitions des saints et les Prophéties des voyants, afin de rendre moins cruels pour les justes les fléaux de la colère divine et de ramener plus effi-

(1) Joel II, 28-30.

cacement par-là les pécheurs qui se rendent plus par la peur que par l'amour.

Si nous devions être complets en ce point, à ne signaler que ce qui s'est passé de frappant dans les éléments depuis la révolution de juillet 1830, ce serait tout un livre à écrire. Nous nous bornerons à quelques faits récents qui nous tombent comme au hasard sous la main ; les souvenirs de nos lecteurs sauront combler les lacunes.

CHAPITRE PREMIER.

LE TORRENT DES CARCERI DE SAINT FRANÇOIS, PRÈS D'ASSISE.

A notre grand regret, lors de notre pèlerinage à Assise, il ne nous a point été possible de trouver le temps de faire l'excursion des *Carceri*, dont le torrent desséché compte parmi les signes prophétiques les plus célèbres d'Italie. Écoutons à ce sujet un pèlerin plus heureux que nous : il nous dira *de visu* ce que sont les *Carceri* de saint François et quels pronostics certains fournissent les apparitions des ondes du torrent. « Mais que sont les *Carceri*, se demande le Père Ramière dans son Bulletin du Concile (1)?

« C'est l'idéal de la pauvreté franciscaine.... Nous croyions avoir saisi cet idéal à Saint-Damien; mais nous nous trompions. Plus exigeant que nous, dans son amour passionné du dénûment, saint François n'avait trouvé ni à Saint-Damien ni à la Portioncule la pleine satisfaction de ses aspirations, et il était allé, avec quelques-uns de ses frères, en quête d'une demeure encore plus misérable. Dans cette chasse à la poursuite de ce que les hommes fuient, il était arrivé sur les bords d'un ravin hérissé de rochers et ombragé par de grands arbres. Il remarqua, au milieu de ces rochers, un certain nombre de grottes basses et étroites,

(1) *Bulletin*, tom. II, nº du 5 septembre 1870, art. : *Au retour du Concile*, p. 285.

qui semblaient faites exprès pour servir de prison à des reclus volontaires, et il crut avoir trouvé, enfin, une habitation parfaitement au gré de sa chère épouse, la pauvreté. Une petite chapelle avait été élevée, dans ce lieu sauvage, par la piété des bûcherons et des gardiens de chèvres. François l'adopta, et donna à la madone qui y était honorée, le titre de Madone des prisons, *delle Carceri*, et le nouveau monastère lui-même n'eut pas d'autre nom. On construisit en pierres sèches un mur d'enceinte pour former la clôture; le petit sanctuaire fut un peu agrandi, et aux cavernes du rocher on joignit quelques cellules, qui ne le cèdent en rien aux premières, soit pour la commodité, soit pour le luxe du dénûment. C'est là que saint François aimait à se retirer pour faire une pénitence plus rigoureuse, et l'on montre encore l'auge creusée dans la roche vive qui lui servait de lit. De son vivant et après sa mort, les plus fervents parmi ses disciples ont affectionné cette demeure, et il n'est pas, dans tout le ravin, une caverne qui ne conserve comme un baume le souvenir de quelque illustre pénitent. Il en est une si étroite que deux personnes ne sauraient y passer de front, et si basse, qu'un homme de taille médiocre ne pourrait pas s'y tenir debout. Elle a pourtant servi, pendant trente années, de cellule à un saint pénitent.

Au-dessous de toutes ces cavernes, au fond du ravin, est le lit desséché d'un torrent auquel la voix commune attribue une vertu prophétique. Dans les temps ordinaires, ce torrent est toujours à sec, même après les plus grandes pluies. La terre absorbe toute l'eau qui coule des deux versants de la montagne. Quelquefois, pourtant, une pluie médiocre suffit pour former un ruisseau qui coule à la façon des torrents ordinaires;

et l'on remarque que ce phénomène se produit à l'approche des calamités publiques. Sous le gouvernement pontifical, on ne manquait pas de donner avis à Rome de l'apparition de ce funeste présage. Aujourd'hui, le gouvernement italien méprise de pareils signes, mais les populations en tiennent plus de compte; et elles avaient remarqué naguère, avec effroi, que le torrent de saint François avait coulé à deux reprises. Les événements qui s'accomplissent en ce moment ne sont pas faits pour diminuer leur foi dans la certitude du présage. »

Voici d'ailleurs ce que raconte l'histoire à ce sujet. Saint François allait souvent prier, la nuit, avec ses compagnons, près du ravin des *Carceri*. Et comme il arrivait quelquefois que le bruit du courant les troublait dans leurs méditations, le Saint ordonna au ruisseau de disparaître, disant à ses frères qu'on ne reverrait plus ces eaux que lorsque quelque grave événement menacerait le monde et l'Italie en particulier. Le torrent se trouva à l'instant à sec, et, depuis, l'histoire a toujours vérifié la parole de saint François.

Or, d'après une correspondance de Rome du 10 juillet, reproduite dans l'*Univers* (1) on a vu tout récemment le ravin se remplir d'eau. Le 21 et le 26 juin de cette année (1871), on a particulièrement remarqué qu'il était extraordinairement plein, et rapport en a été adressé au Père Général des Franciscains qui réside à Rome au couvent de l'*Ara-Cœli*. On put remarquer que cette crue du torrent avait lieu pendant les apprêts de l'entrée du Roi-Iarron dans Rome, capitale de l'Italie-une. Aussi s'attend-on une fois de plus à quelque grave châtiment, et la prière est-elle plus que jamais nécessaire.

(1) *Univers* du 19 juillet 1871.

CHAPITRE II.

LE DÉBORDEMENT DU TIBRE.

(27, 28 et 29 décembre 1870).

Nous avons prêté peu d'attention au prodigieux débordement du Tibre qui inonda pendant trois jours la plupart des quartiers habités de Rome, à la fin de décembre dernier (1870). La guerre appelait ailleurs nos préoccupations. Si nous considérons néanmoins toutes les circonstances du fléau, il nous sera impossible de ne pas y reconnaître un nouveau signe des temps calamiteux dont nous n'avons pas encore le dernier mot. Autrefois, à l'approche de la venue du divin Sauveur, Rome avait vu tout à coup jaillir une fontaine d'huile qui coula pendant un jour avec tant d'abondance, qu'elle descendait jusqu'au Tibre. Dans cette fontaine d'huile sortie du sein de la terre et dont l'emplacement se remarque encore aujourd'hui, à l'entrée du chœur de la Basilique de Sainte-Marie-in-Trastevere, les chrétiens virent plus tard un témoignage de l'éternelle miséricorde de Dieu, annonçant ainsi au premier peuple du monde l'avénement du Prince de la paix. Quel contraste entre ces flots d'huile salutaire et les ondes fangeuses du Tibre sous lesquelles la Ville éternelle se trouva subitement ensevelie, trois jours durant! L'inondation avait été prédite par la vénérable Anna-Maria Taïgi (1) et elle coïncidait avec les préparatifs de

(1) Voir la *Vénérable Anna-Maria Taïgi*, par le P. Calixte liv. III, c. 12.

l'arrivée de Victor-Emmanuel à Rome, ce qui a vivement frappé les esprits en Italie.

Voici ce qu'on écrit de Rome à ce sujet, le 2 janvier 1871 à la *Semaine religieuse de Tournay* (1) :

« Cette inondation est regardée ici comme une image des temps actuels. Aucune n'a été aussi élevée et aussi désastreuse que celle-ci. C'est un spectacle navrant. Il y a 10 mètres au-dessus du niveau ordinaire du Tibre. Les églises Sainte-Marie du Peuple, St-Roch, St-Jérôme, la Rotonde, la Madeleine et même Saint-Charles au Corso ont été inondés. Dans plusieurs rues il est difficile de porter des secours à cause de l'impétuosité du torrent. Des fenêtres des maisons, on voit des femmes et des enfants tendre les bras et agiter un drapeau blanc ; ils demandent des secours. Les journaux de tous les partis indistinctement accusent la nouvelle municipalité, qui n'a rien su, comme à l'ordinaire, ni prévenir ni organiser. Les pertes sont incalculables ; on ignore également le nombre des personnes noyées. Les désastres déjà si formidables de la ville sont peu, dit-on, en présence de ceux de la campagne. Qu'il vous suffise de savoir que l'inondation, commencée le 27, augmenta les 28 et 29, à ce point qu'au palais Madama, au ministère des finances, des documents et des registres d'une grande valeur furent anéantis. A la Banque romaine on a perdu une grande quantité de billets. Des bateliers arrivent et apportent de Naples pour un million de pain. Le gazomètre ne fonctionnant plus, on supplée au gaz en éclairant les fenêtres des maisons. Toutes les marchandises sont perdues. Aujourd'hui 31, le Tibre baisse enfin, quoi-

(1) *Bien Public* de Gand, n° du 8 janvier 1871.

qu'il continue à pleuvoir; et là où l'eau a séjourné, il n'y a pas possibilité de mettre le pied, à cause de l'épaisseur du limon et de la vase déposée.

« Rome est inondée, or qu'est-ce qu'une inondation? C'est une violation momentanée du cours régulier de l'eau. Que laisse une inondation? Elle laisse des douleurs, des misères, des ruines qui demandent beaucoup d'argent et de fatigues pour les réparer. Or voilà la situation physique et morale de Rome. Coïncidence étrange : En 1864, Florence, déclarée capitale, s'est vue envahie par l'Arno en même temps que par son hôte royal, comme Rome en 1870 l'a été par le Tibre et par la même tête couronnée, qui semble ainsi traîner avec elle toutes les calamités. Ne sont-ce pas là des avertissements pour les peuples? »

Comme la Révolution dont elle est le signe prophétique, l'inondation a causé d'épouvantables désastres, et les journaux des 29, 30 et 31 décembre sont pleins de détails de cet affreux événement. Le maximum de l'inondation a été atteint le troisième jour, 29, où elle a dépassé de trente pieds le niveau ordinaire du Tibre, qui n'a point eu cette hauteur dans les autres débordements de ce siècle. Il s'est passé des scènes horribles et il y a eu bien des victimes, par suite de l'imprévoyance et de l'inaction des autorités piémontaises, qui n'étaient préoccupées que des préparatifs de la réception du Roi, alors que les rues étaient déjà inondées. On estime le dommage à douze millions.

Que fait cependant Victor-Emmanuel pour soulager les inondés? Il se fait précéder d'un envoi de vingt mille francs! Mais sur la nouvelle que le Pape avait nourri pendant trois jours tous les pauvres du Borgo et avait fait remettre des sommes considérables aux curés

des paroisses en détresse, il fut décidé que l'offrande royale serait portée à deux cent mille francs, à prendre, non pas sur la cassette de Victor-Emmanuel, mais sur le trésor de l'État. Comme le charitable souverain ne pouvait d'ailleurs faire ce voyage gratis, c'est cinq cent mille francs qu'on envoya chercher pour lui chez un des principaux banquiers de Rome. En résumé, le plus clair de ce voyage aura été un emprunt de trois cent mille francs au profit de la cassette royale, qui sans doute se trouvait à sec pour les cadeaux du jour de l'an (1). Les deux cent mille francs pour les pauvres leur sont-ils du moins arrivés? *La correspondance de Genève* (2) va nous le dire, avec quelques autres détails non moins intéressants pour nos lecteurs.

« La réception du Roi, malgré les efforts des crieurs, salariés cette fois à raison de trois francs par tête, a été d'une froideur glaciale. L'enthousiasme était infiniment plus grand, l'autre jour à l'arrivée du Cirque américain. Des Trastéverins, accourus en assez grand nombre sur le passage du Roi, le saluèrent même du cri de : *brutto scommuniato* et le maudirent à grands cris.

« L'argent destiné aux fêtes de réception a dû être consacré, d'ordre du Roi, à soulager la misère des victimes de l'inondation. Cette somme est en cours de distribution; mais je puis vous assurer que celle-ci est strictement limitée aux personnes connues par leurs tendances révolutionnaires.

« Les subsides de la Giunta ont été distribués par le comte Pianciani et, comme de raison, les boutiquiers

(1) *Bien Public* de Gand, du 14 janvier 1871.
(2) Ibid.

révolutionnaires, les juifs du Ghetto et les femmes de mauvaise vie ont été les privilégiés. On a refusé des secours à plusieurs honnêtes familles de ma connaissance, uniquement à cause de leur dévouement au Pape.

« Parmi les noyés du Ghetto se trouve le frère de Samuel Allatri, un des principaux organisateurs des ovations révolutionnaires pour le plébiscite.

« La presse révolutionnaire oublie de dire que les séminaristes français de Santa-Chiara avaient construit un radeau et ont sauvé, au péril de leur vie, des familles entières. On ne parle pas non plus du courage et du dévouement héroïque des sœurs à l'hôpital Santo-Spirito; les journaux ne mentionnent que les actes de sauvetage accomplis par les soldats qui, du reste, méritent tous les éloges. Mais ce n'est pas une raison pour passer sous silence l'attitude du clergé.

« Dès que le Saint-Père eut connaissance de l'étendue du désastre, il a chargé Mgr de Mérode de distribuer aux inondés une somme illimitée. La nouvelle que 25,000 francs seulement avaient été affectés à cet usage, n'est pas exacte. La restitution des 5 millions du Denier de Saint-Pierre est venue à point pour permettre au Saint-Père de suivre l'impulsion de son cœur généreux. Vous savez sans doute déjà que le gouvernement de Florence s'est vu contraint, par les réclamations qui lui arrivaient de toute part, de se dessaisir de sa proie et de rendre au Pape cet argent provenant uniquement des catholiques du monde tout entier.

« La misère est grande. Les vivres et les loyers ont haussé de prix et hausseront encore à la suite des impôts. Personne ne veut plus habiter les quartiers

voisins du Tibre, parce qu'on s'attend à des maladies, à une épidémie comme conséquence inévitable de l'humidité. Le peu d'étrangers qui s'étaient aventurés à Rome cet hiver nous quittent et ils font bien, car nul ne peut prévoir les événements dont nous sommes encore menacés.

« L'inondation a surpris notre Giunta municipale au milieu des préparatifs de fêtes pour recevoir le Roi, le 10 janvier, et tous ces messieurs étaient tellement absorbés par la recherche des moyens de dépenser notre argent, que pas un n'a songé, je ne dirai pas à empêcher l'inondation, mais au moins à avertir la population du danger qui la menaçait. Rien cependant n'était plus simple à prévoir, puisque dès le mardi matin 27, notre municipe connaissait déjà les ravages du Tibre dans son cours supérieur.

« Enfin, pour compenser les dégâts qu'on aurait pu éviter avec un peu de prévoyance, nos Pères conscrits nous donneront le spectacle d'une fontaine provisoire sur la place de Venise, qui coûtera 55,000 *francs*. Vous avouerez que, pour des inondés, c'est payer l'eau trop cher. »

Terminons par quelques autres détails, entre tous ceux que nous fournissent les journaux au sujet de l'inondation.

Le Roi est arrivé le 31 décembre à quatre heures du matin, et avant de quitter la station du chemin de fer, il se retourna vers le chef de gare pour lui recommander, tant il avait à cœur de se prodiguer au soulagement de la misère publique, d'avoir bien soin de lui tenir prêt le même jour, à cinq heures du soir, un convoi pour Florence. Une bande de gamins payés pour faire des démonstrations patriotiques en l'absence du

vrai peuple romain, s'était transportée au Capitole de grand matin pour y sonner les cloches ; mais aussi peu au courant des secrets du carillon que le Roi l'est de ceux du droit et de la justice, ils se trompèrent de sonnerie, et Rome se trouva réveillée aux lugubres volées de la grande cloche des morts ! — A San-Marcello, quelques bouquets de fleurs maladroitement lancés dans la voiture royale, firent sauter le chapeau de sa Majesté et la décoiffèrent. — Le cortége ne parcourut que les quartiers les plus éloignés de l'inondation, sans entrer dans aucune basilique. — Enfin le Roi est parti sous les plus fâcheux auspices : quelques instants après son passage à Orbetello, première station de la Toscane, la gare de cette station s'est écroulée, à la suite d'un tremblement de terre.

L'inondation du Tibre s'estainsi trouvée commentée par ces divers incidents : elle laisse entrevoir un autre cataclysme où la Révolution s'ensevelira elle-même en croyant y précipiter la Sainte-Église.

CHAPITRE III.

LA FONTAINE INTERMITTENTE DE DARBRES, AU DIOCÈSE DE VIVIERS.

(19 juin 1871.)

Si nous passons d'Italie en France, nous y trouvons, comme à Assise, ce même signe prophétique d'une eau intermittente qui se met à couler à l'approche de quelque catastrophe. On le signale de la paroisse de Darbres, au diocèse de Viviers (1); c'est une source du nom de fontaine de Boulègue, qui était à sec depuis 1844 et que l'on n'a vue couler de mémoire d'homme, qu'à l'approche des ébranlements politiques.

Ainsi les campagnards racontent qu'elle se remplît d'eau souvent de 1789 à 1815, c'est-à-dire pendant la première période révolutionnaire; de 1830 à 1833, au début de la royauté des barricades; en 1844, elle coula pendant trois jours, quand baissait déjà Louis-Philippe à la suite de l'affaire *Pritchard* et de la lutte pour la *Liberté de l'enseignement.* A sec pendant toute la période impériale, elle s'est de nouveau remplie d'eau du 21 au 25 octobre 1870, avant la capitulation de Metz, et du 15 décembre au 15 janvier, quand Paris allait se rendre. Depuis lors, l'eau a reparu à partir du 19 juin, avec une grande abondance. Elle s'échappe d'un rocher au pied du Coiron, petit plateau tout volcanisé et très-étroit; son jet dure une heure et demie, puis s'arrête

(1) *Rosier de Marie,* nº du 15 juillet 1871.

environ le même temps pour reprendre encore. Ce phénomène ne laisse pas d'impressionner les villageois de Darbres, ainsi qu'une foule de curieux qui se rendent à la fontaine. Que de solutions religieuses et politiques n'attend pas la chrétienté en ce moment! combien l'anxiété générale redouble! Il semble que le sol tremble sous nos pas, et cependant combien s'obstinent à ne rien attendre ni à ne rien craindre en dehors des affaires purement matérielles! Puissent nos pressentiments nous donner tort!

CHAPITRE IV.

UNE FATA MORGANA DANS LE PAYS DE POSEN

(2 février 1871).

L'hiver dernier, la *Gazette de Posen* donnait les renseignements suivants sur une bataille fantastique qui venait d'être observée dans l'air:

« Les habitants du village de Golaze, district de Péteichan (Posen), ont été témoins, le 2 février, pendant deux heures, d'une grande bataille que se livraient des troupes fantastiques sur leur territoire. La ligne de bataille se développait en zig-zag sur une très-grande étendue : cavalerie et infanterie étaient en rang. On distinguait parfaitement les drapeaux et les casques des uhlans, ainsi que la coupe de leur uniforme, mais non la couleur; les figures étaient également distinctes, malgré un épais brouillard où elles se mouvaient.

« L'infanterie tourbillonnait en avant; la cavalerie tombait sur elle; des cavaliers se détachaient de la masse pour engager des escarmouches; puis des colonnes entières se précipitèrent les unes sur les autres, s'élançant à l'arme blanche, revenant sur elles-mêmes, se poursuivant sans relâche, avec des chances diverses. Un peu plus loin, des divisions de cavalerie se tenaient immobiles vis-à-vis les unes des autres. Devant chaque division on voyait un cavalier, également immobile, l'épée baissée à la main. Soudain l'épée se lève, le cheval se précipite en avant avec une ardeur merveilleuse qui entraîne toute la division.

« Sous les pas des chevaux la neige vole à obscurcir l'horizon; les colonnes ennemies s'engagent en même temps dans une mêlée indescriptible et présentent une masse noire et mobile qui, à la fin fait explosion comme une mine, puis part en éclats; le champ de bataille en demeure jonché d'hommes et de chevaux. L'illusion était parfois telle, qu'on pouvait voir tomber les cavaliers en bas de leurs montures; les combattants jonchaient le sol comme des flocons de neige; on apercevait les chevaux abandonnés qui couraient çà et là en liberté.

«Des cris d'effroi s'élevèrent à cette vue parmi la foule des spectateurs; femmes et enfants coururent affolés vers leurs maisons. Cependant ce jour-là, le ciel était serein, excepté autour des combattants qu'enveloppait un brouillard très-intense. Mais la scène était si rapprochée, que les hommes apparaissaient de grandeur naturelle. Les plus savants parmi la foule reconnurent dans cette apparition un simple mirage. Il se trouva même deux curieux qui s'avancèrent vers ces troupes fantastiques; on les vit, mais non sans émotion, passer à travers ces masses serrées et fouler aux pieds les cadavres; mais eux-mêmes ne voyaient rien de tout cela. Revenus sur leurs pas, ils avaient comme précédemment le même spectacle sous les yeux. Le phénomène dura jusqu'à ce que le dernier rayon de soleil eût disparu à l'horizon. A mesure que le soleil baissait, les masses de combattants devenaient plus distinctes. Enfin la bataille disparut par-dessus les cimes d'un bois voisin, dans un lointain obscur.»

Était-ce un pur effet d'optique ? était-ce, au lendemain de l'armistice, un pronostic pour l'avenir ? Nous abandonnons la réponse au lecteur.

CHAPITRE V.

TREMBLEMENT DE TERRE TERRIBLE AU THIBET.

(Avril 1870.)

Donnons un souvenir à l'extrême-Orient si lent à ouvrir ses portes à l'Évangile. L'heure de la miséricorde et de la conversion ne serait-elle pas sur le point de sonner pour la Chine, le Thibet et les pays adjacents où des centaines de millions d'âmes croupissent jusqu'ici dans l'esclavage de satan? Un signe terrible pour l'idolâtrie vient d'éclater aux confins du Thibet et de la Chine: tout le céleste Empire en a été mis en émoi, et ce n'est qu'après plus d'un an que le rapport du gouvernement chinois vient informer l'Europe de la catastrophe si funeste aux sectateurs du Bouddhisme. Nous voulons parler de l'épouvantable tremblement de terre qui a éclaté le 11 avril 1870 à Pa-Tang et s'est fait sentir plusieurs jours de suite, avec de grands ravages, à l'est et à l'ouest de cette ville, sur plus de cent milles d'étendue.

Le *Movimento* de Gênes (1) publie le rapport du gouvernement chinois à sujet. On y voit que les temples des faux dieux et les lamaseries d'où est principalement venue l'opposition insurmontable, faite à nos missionnaires, ont jonché le sol de leurs débris. Le feu s'est en même temps déclaré dans la ville, qui bientôt n'a été qu'un monceau de cendres. Le 16, il était éteint,

(1) *Univers* du samedi 5 août 1871.

mais on entendait encore des bruits souterrains, et la terre vacillait comme un navire battu par la tempête. Dans plusieurs endroits la terre s'est entr'ouverte. Des plaines ont disparu pour faire place à de vastes précipices. Un temple immense a vu s'écrouler 341 salles à l'intérieur, sans compter environ 700 mètres de mur d'enceinte. D'un autre côté nos courageux missionnaires qui sont là aux avant-postes du Thibet,n'ont subi que des dommages matériels qui sont peut-être leur dernière douleur en présence de ces barrières jusque-là infranchissables. Nous laissons à l'un d'eux le soin de nous décrire plus au long les principaux incidents de la catastrophe, afin d'intéresser davantage nos lecteurs à la conversion de ces belles régions de l'Asie. C'est Mgr Chauveau qui écrit à M. le Supérieur du Séminaire des Missions étrangères à Paris, de Tatsien-lou, le 28 mai 1870 :

« Il plaît donc à Notre-Seigneur, dit-il (1), de nous éprouver de toutes les manières ; qu'il en soit à jamais béni ! La Sagesse éternelle sait mieux que personne ce qu'elle doit faire en ce monde. Cette observation, toute simple qu'elle soit, me console un peu, bien qu'en écrivant ces lignes j'aie le cœur navré.

« ... Depuis quelque temps des bruits sinistres se murmuraient à l'oreille. Un lama, disait-on, renommé par ses rapports avec les esprits, avait annoncé que la colère des dieux allait éclater sur Pa-tang, et que la moitié de la population périrait, en punition de ses crimes.

« Le 11 avril, au matin, le ciel était sombre, le vent soufflait avec violence, il neigeait à gros flocons sur

(1) *Les missions Catholiques,* n° du 16 septembre 1870.

les montagnes, et la grêle tombait dans les environs de Pa-tang et à Pa-tang même. Malgré le mauvais temps, deux de nos confrères, MM. Goutelle et Carreau, plantaient quelques légumes dans leur jardin, lorsque tout à coup la terre s'ébranle sous leurs pieds. Au même instant toutes les maisons sont renversées, sans excepter une seule. Ce fut l'affaire d'une demi-minute.

« Après quelques instants de stupeur, MM. Goutelle et Carreau courent sur les décombres. M. Fages se présente à eux sain et sauf. Ils dégagent un de leurs domestiques retenu par les jambes entre deux poutres. Ils entendent les gémissements d'un autre domestique; M. Goutelle commence par lui donner l'absolution; puis on se met à l'œuvre pour le délivrer, et en quelques instants on en vient à bout; l'infortuné allait être étouffé. Un chrétien thibétain, enfant de Bonga, Trérop, a été retiré mort; deux autres sont blessés, l'un assez grièvement.

« Dans la ville, ce n'est que cris, pleurs, lamentations. Chacun appelle les siens qu'il ne voit plus; dans certaines maisons, nul cri ne se fait entendre, parce que tout a péri.

« Nos trois confrères se sont répandus dans la ville pour porter des consolations, visiter et soigner les blessés. Tout le monde avait recours à eux : tous, grands et petits, mandarins et marchands, imploraient leurs services.

« Pour comble de malheur, à la tombée de la nuit, le feu se déclara, et bientôt Pa-tang fut un vaste foyer d'incendie. Beaucoup de personnes encore ensevelies sous les ruines, beaucoup d'objets, de marchandises et de vivres, qui n'avaient pu être retirés, de-

vinrent la proie des flammes. Le feu a duré plusieurs jours ; le 23 avril, il n'était pas encore éteint.

« Le nombre des morts n'est pas connu, et ne le sera peut-être jamais ; car les thibétains aiment à cacher leurs maux, et les rapports officiels ne méritent que très-peu de confiance. On pense cependant qu'il a péri un tiers de la population, c'est-à-dire environ 3,000 personnes. Sur 800 à 900 qu'ils étaient, les lamas comptent, dit-on, 400 victimes. Les mandarins chinois ont échappé au désastre. C'est un bonheur pour la ville ; sans eux, elle aurait été livrée au pillage. On leur doit la justice de dire qu'ils se sont très-bien comportés ; le commandant militaire surtout a déployé une grande énergie. Deux familles chrétiennes, que nous avions à Pa-tang, n'ont reçu que quelques légères blessures.

« Les montagnes des environs se sont effondrées. Les routes de l'est et de l'ouest sont impraticables. On a continué à ressentir des secousses jusqu'au 9 mai, époque de nos dernières nouvelles. On entend dans les entrailles de la terre comme un bruit d'un tonnerre lointain. L'atmosphère est dans un état de bouleversement qui surprend tout le monde, parce qu'il est inconnu dans ces contrées. On a tantôt un soleil brûlant, tantôt un froid très-vif ; la pluie tombe quelques instants, puis vient une neige abondante qui couvre toutes les montagnes.

« Le peuple de Pa-tang a témoigné sa reconnaissance pour les services rendus par nos confrères. Il faut remarquer que les lamas n'ont point partagé ces bons sentiments. Ils ont tout d'abord injurié les missionnaires. Ce qui les a ainsi excités, c'est qu'ils ont perdu deux de leurs bouddhas vivants. L'un d'eux

faisait la gloire et la fortune de la lamaserie : c'est le prophète dont j'ai parlé en commençant. Selon lui, la cause des malheurs qu'il prédisait était dans l'omission de certaines superstitions d'usage. Pour détourner ces calamités, il avait ordonné des danses publiques. On se livrait avec fureur à ces plaisirs bruyants, lorsqu'éclata la catastrophe où il a perdu la vie. Il a été tué non dans la lamaserie, mais dans la ville, où il était allé jeter des sorts.

« Les lamas, compromis dans l'opinion publique, cherchent à se relever en vantant le courage du bouddha prophète, lequel, disent-ils, avait prédit qu'il ne rentrerait pas à la lamaserie. D'un autre côté, ils ne doutent pas que nos confrères ne soient pour quelque chose dans le désastre. Ils auraient voulu que nous eussions au moins une victime, et ils ne peuvent supporter que l'on dise que nous avons été préservés, parce que nous sommes des hommes justes. Cependant, depuis quelques jours, ils reviennent à des sentiments plus doux ; ils nous ont même offert des céréales à un prix très-modéré, ce qui est un service de premier ordre, dans les circonstances où se trouve Pa-tang.

« A six journées de Pa-tang, il y a eu, du 11 au 18 avril, trente-six secousses ; elles n'ont pourtant pas renversé la maison de MM. Desgodins et Félix Biet. Le tremblement de terre paraît s'étendre très-loin dans la direction du sud-ouest. M. Biet nous annonce, en date du 19 avril, que des villages importants, tels que Kon-tse-ka, Guie-kon-ting, Tsam-do, et beaucoup d'autres, n'existent plus. A Pan-mou-tang, pas une seule maison n'est restée debout ; chez l'officier thibétain du poste, on compte quinze victimes. La nuit, tous nos chrétiens couchent dans la plaine, et ce n'est

qu'avec de grandes précautions que, le jour, on ose entrer dans la maison pour y prendre les objets dont on a besoin. « Pour le moment, ajoute M. Biet, il est « impossible de désigner le nombre des morts; nous « savons seulement qu'il est fort considérable, sur- « tout dans la direction de l'est et du nord. » On dit, mais je n'ose garantir la réalité du fait, qu'une montagne très-élevée, très-escarpée, a surgi tout à coup entre Pan-mou-tang et Pa-tang. Des bêtes de somme, chargées de sel et de céréales, qui se rendaient dans cette dernière ville, se sont trouvées arrêtées par des précipices qui ne leur permettaient ni d'avancer ni de revenir sur leurs pas. Dès le lendemain, MM. Desgodins et Biet ont envoyé tous les hommes valides dont ils pouvaient disposer, armés de sabres et de pioches; les sabres, contre les voleurs qui infestent le pays; les pioches, pour creuser quelques sentiers qui rendent possible le passage à travers les précipices. Ce sera un service rendu à toute la contrée, car les esprits sont tellement affolés de terreur, que, bien loin de songer à réparer les routes, on ne pense même pas à délivrer les malheureux ensevelis vivants et que l'on entend gémir sous les décombres.

« Les autorités supérieures de la province se sont montrées sensibles aux malheurs de Pa-tang. A l'heure où je trace ces lignes, un mandarin part de Ta-tsien-lou, chargé de porter à Pa-tang, en thé, en médecines ou en argent, une valeur de 7,500 fr. Des localités voisines, épargnées par le fléau, ont envoyé du thé, des céréales et des étoffes.

« Quant à nos confrères, ils sont logés sous une petite tente, qui ne les met à l'abri ni des pluies ni du soleil; mais, comme la terre éprouve toujours des se-

cousses, il est impossible de songer à bâtir. Toutes ces épreuves qui assaillent la mission du Thibet, dès son berceau, entrent sans aucun doute dans les vues de Dieu, de qui nous ne connaissons point les secrets. Ce qui est certain, c'est que, la première émotion calmée, nos confrères ont retrouvé plus que de la résignation; ils se sont élevés à toute la hauteur du courage apostolique. M. Goutelle termine une de ses lettres en disant : « C'est maintenant que je commence à être « disciple de Jésus-Christ. »

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

—

PROPHÉTHIES PROPREMENT DITES.

Dans les deux premières éditions de ce livre improvisé au début de la guerre calamiteuse de la France avec la Prusse, nous poursuivions un but presque aussi patriotique que religieux, et nous avions partagé les prophéties que renferment les Annales de l'Église en deux groupes, l'un se rapportant plus spécialement aux événements de l'ordre spirituel, l'autre regardant davantage ceux de l'ordre temporel. Mais, réflexion faite, ce point de vue nous semble amoindrir la valeur des prophéties rangées dans le second groupe et quelquefois en violenter l'interprétation : ces manifestations,quand elles ont l'Esprit-Saint pour principe, tendent en effet avant tout au salut des âmes : la politique n'est pas admise à y moissonner précisément, mais seulement à y glaner les rares épis qu'il plaît au Père céleste de lui abandonner de la surabondance départie à la sainte Épouse de Jésus-Christ. Nous négligerons donc désormais le point de vue politique, et nous partagerons les prophéties contenues dans l'histoire de l'Église en trois sections.

La première sera consacrée aux prophéties dont les

auteurs ont été soit canonisés, soit béatifiés ou du moins déclarés vénérables par la Chaire apostolique ; quoique le plus souvent l'Église ne se soit pas prononcée sur ces prophéties elles-mêmes, celles-ci ne laissent pas d'avoir une très-grande valeur à raison de la sainteté de leurs auteurs.

La seconde section comprendra les prophéties provenant de personnages réputés pour leurs mérites et leurs vertus; bien que jusqu'ici leur personne n'ait été mise en lumière paraucun décret du Saint-Siége, leurs prophéties, on le comprend, méritent aussi d'être prises en considération, puisque Dieu choisit de préférence les petits et les humbles, quand il veut faire éclater sa puissance et qu'il s'entretient de préférence avec *les âmes simples, et cum simplicibus sermocinatis ejus* (1).

Enfin, la troisième section réunira les prophéties dont les auteurs ne sont point connus ou ne le sont qu'imparfaitement, et dont les prévisions, fidèlement réalisées jusqu'ici, sont la meilleure preuve de leur authenticité; telles sont, par exemple, les prophéties dites de saint-Malachie et d'Orval.

(1) *Prov.* III, 32.

PREMIÈRE SECTION

PROPHÉTIES DES SAINTS, DES BIENHEUREUX ET DES PERSONNAGES DÉCLARÉS VÉNÉRABLES PAR LA SAINTE-ÉGLISE

—

CHAPITRE PREMIER

PROPHÉTIES DE SAINTE HILDEGARDE.

(1098-1180.)

I. Notice historique. — II. Sainte Hildegarde raconte l'origine de ses écrits. — III. Lettres prophétiques au clergé de Cologne et à celui de Trèves. — IV. Chute définitive du saint Empire Romain et amoindrissement du domaine temporel du Saint-Siége. — V. Guerres sanglantes avant la paix universelle.— VI. Nouvelle ère de prospérité spirituelle et temporelle. — VII. Différentes particularités de ces jours fortunés. —VIII. Vision touchant les divers âges du monde et la persécution de l'antechrist.

La harpe prophétique, comme assoupie depuis les oracles divins de l'Apocalypse, touchant les grands événements de la fin des temps, se réveille après ce long sommeil de mille ans, pour passer désormais de main en main d'un siècle à l'autre et rendre la chrétienté attentive aux combats du Seigneur. Mais, dès

le prélude, quels magnifiques accords elle nous envoie du fond d'un cloître! En présence de sainte Hildegarde, que ses contemporains ont proclamée la grande Prophétesse du nouveau Testament, les voiles du temps écartent à l'envi leurs plis mystérieux et la vierge inspirée, l'œil fixé sur les siècles futurs, semble chanter le passé plutôt qu'annoncer l'avenir, tant ses prédictions sont d'accord en toutes leurs particularités avec les faits réalisés jusqu'à ce jour. Jamais, depuis les prophètes de l'ancienne loi, ni depuis le divin voyant de Pathmos, l'Esprit-Saint ne s'était communiqué avec autant de lumières sur les âges futurs.

La pieuse abbesse n'était point cependant de son propre fond ce qu'on appelle un grand génie ni un esprit supérieur. Mais le Saint-Esprit souffle où il lui plaît, et d'ordinaire il révèle aux humbles et aux petits les secrets les plus cachés de la science et de la sagesse divine; et, chose digne de remarque, dans le partage de ses dons, il a le plus souvent choisi de simples femmes pour les illuminer, parce qu'il les trouvait humbles et dociles. Sainte Hildegarde s'est trouvée du nombre de ces privilégiées, et l'on peut dire qu'elle a été, sinon la première d'entre elles, du moins une des plus merveilleusement favorisées.

Elle remplit, dit son historien (1), presque toute la durée du XIIe siècle par sa longue vie, aussi bien que par la célébrité de ses vertus, de ses miracles et de ses écrits prophétiques. Saint Bernard lui-même ne l'éclipsa pas; elle partagea avec lui l'admiration de son siècle et fut digne de recueiller la succession spi-

(1) Histoire de sainte Hildegarde, par le Père J. Renard, in-12, chez Sarlit, 1865, pag. 5.

rituelle du saint abbé de Clairvaux, qui était venu, peu d'années avant de mourir, la visiter dans sa solitude du Rupertsberg, au confluent de la Nahe et du Rhin. Le nom d'Hildegarde retentit ainsi dans toute la chrétienté. On écrivait à l'envi à la Sainte pour lui demander, en ces jours difficiles, des consolations, des conseils ou des leçons. Papes et empereurs, princes de l'Église et seigneurs temporels, personnages de tous rangs et de toutes conditions, étaient heureux de recevoir ses lettres et de les méditer.

Ses révélations méritent de notre part la même confiance. Écoutons, dit le Père Ramière (1), les Bollandistes énumérant les autorités imposantes qui, après un mûr examen de la personne et des écrits de sainte Hildegarde, ont successivement déclaré que ses révélations avaient Dieu pour auteur : c'est d'abord saint Bernard, lui-même thaumaturge et prophète ; ce sont les papes Eugène III, Anastase IV et Adrien IV ; c'est le concile de Trèves où assista Eugène III ; c'est une multitude innombrable d'évêques, de docteurs, de princes, de personnes de tous rangs qui entendirent et examinèrent la Sainte pendant les trente années qui s'écoulèrent encore jusqu'à sa mort; ce sont ceux qui l'ont connue depuis son enfance et qui l'avaient approchée de plus près. Tels sont les juges qui ont prononcé sur la vérité des révélations de sainte Hildegarde.

Elle mourut en 1180, dans son monastère du Rupertsberg, près de Bingen, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 17 septembre, jour où l'Église célèbre sa mémoire. Nous avons eu le bonheur de vénérer, il y a peu d'années, son cœur demeuré exempt de la corrup-

(1) *Des espérances de l'Eglise,* IIIe part. ch. 3, p. 598.

tion du tombeau et conservé, ainsi que ses autres reliques, dans l'église d'Eibingen, sur la rive droite du Rhin, non loin des lieux qu'illustra la sainte Abbesse. Ses œuvres, écrites en latin, ont eu différentes éditions dont l'une des plus complètes est celle publiée dans la *Patrologie* de l'abbé Migne, dont elle forme le tome CXCVII. Plusieurs des lettres de la Sainte sont prophétiques, comme nous le verrons, mais elle dévoile les événements des derniers siècles principalement dans son premier ouvrage intitulé *Scivias* (1), ou *connaissance des voies du Seigneur*, et dans son *Livre des œuvres divines* (2).

Nous nous bornerons aux prophéties qui regardent plus spécialement la fin du XIXe siècle.

Mais nous appelons en même temps de tous nos vœux une histoire complète de sainte Hildegarde, dont le R. Père Jacques Renard nous laisse soupçonner toute la richesse, par les aperçus qu'il nous donne des vertus et de la doctrine de l'illustre prophétesse, dans le tableau si intéressant qu'il a tracé de sa vie.

II.

Cependant, pour mieux apprécier le caractère divin des révélations de la Sainte, écoutons d'abord comment elle nous raconte l'origine de cette science merveilleuse qui ravissait les juges ecclésiastiques eux-mêmes et leur faisait déclarer, à l'unanimité, que *ses visions venaient de Dieu* et que ses prophéties étaient de la même nature que celles des anciens prophètes (3).

(1) Edition Migne, Patrologie, Tom 197, colonnes 383 à 738.
(2) *Ibid.*, col. 739 à 1038.
(3) Vita, l. I, n. 4 et lib. II, n. 17.

« Depuis mon enfance jusqu'au temps présent, écrit-
« elle (1), où je suis âgée de plus de soixante et dix ans,
« je vois toujours cette lumière dans mon âme, et je ne
« la perçois ni par les yeux, ni par le corps, ni par les
« pensées du cœur, ni par aucune action de mes cinq
« sens extérieurs, mes yeux cependant restant ouverts,
« et les autres sens corporels conservant leur activité.
« Cette lumière que je sens n'est pas locale, mais infi-
« niment plus éclatante que celle du soleil, et je ne
« saurais en considérer ni la hauteur, ni la longueur,
« ni la largeur. Elle m'est nommée l'*ombre de la lu-*
« *mière vivante :* et comme le soleil, la lune et les
« étoiles apparaissent dans l'eau, ainsi les écrits, les
« discours, les vertus et les œuvres des hommes m'ap-
« paraissent dans cette lumière. Tout ce que je vois
« ou apprends de la sorte, j'en conserve la mémoire
« pendant longtemps. Je vois, j'entends et je sais tout
« avec ensemble, et ce que je sais, je l'apprends comme
« en un moment; mais ce que je ne vois pas je l'ignore,
« car je suis presque ignorante; et quant à ce que j'é-
« cris de cette vision, je ne mets pas d'autres paroles
« que celles que j'entends, employant des mots latins
« *non limés* (ce qui signifie peut-être non déclinés, ni
« conjugués selon les règles). Je n'entends pas les pa-
« roles comme des sons que forme la bouche humaine,
« mais comme une flamme étincelante ou comme un
« nuage qui glisse sur un ciel pur. Je ne puis connaî-
« tre non plus aucunement la forme de cette lumière,
« de même que je ne puis parfaitement envisager la
« sphère du soleil (2).

(1) Voir l'Histoire de St Hildeg., citée plus haut, p. 22-66.
(2) *Act. SS., Comm. in vit. S. Hildeg.*, n. 15.

« Toutefois, j'aperçois de temps en temps, dans « cette lumière *(lumen)*, une autre lumière (1) *(lux)* « qui m'est nommée la *lumière vivante ;* mais celle-ci, « je ne la vois pas fréquemment, et je serais bien « moins encore capable d'en déterminer la forme que « celle de la première. Lorsque je la contemple, je « perds le souvenir de toute tristesse et de toute dou- « leur ; alors, j'ai la candeur d'un enfant, et non les « sentiments d'une femme déjà âgée. Mon âme n'est « jamais sans jouir de la vue de l'*ombre de la lumière.* « Elle m'apparaît comme un firmament sans étoiles « dans une nuée brillante, et c'est en elle que je vois « ce que je dis de cette splendeur de la *lumière* « *vivante* (2). Depuis mon enfance jusqu'à ma quaran- « tième année, je n'ai pas cessé de la voir. J'en parlais « souvent, mais sans en jamais rien écrire. Et c'est « alors que, dans cette vision, j'ai recouvré la pléni- « tude de mes forces, que de nombreuses infirmités « m'avaient fait perdre depuis ma jeunesse. Alors, « contrainte par l'esprit, j'ai tout découvert à un reli- « gieux que j'avais pris pour guide, lequel, grande- « ment surpris, m'ordonna d'écrire en secret ce que « j'avais vu et ce que je verrais, afin que lui-même, « après avoir examiné cet écrit, pût juger ou du moins « conjecturer ce qu'il en était (3). »

(1) David s'écrie, au psaume xxxv, 1[0]: *In lumine tuo videbimus lumen;* et on chante au symbole de Nicée : *Lumen de lumine, Deum verum de Deo vero.*

(2) *Act. SS., Comm. in vit. S. Hildeg.,* n. 15.

(3) *Act. SS., Comm. in vit. S. Hildeg.,* n. 15.

III.

Voici maintenant deux lettres prophétiques de sainte Hildegarde (1) : l'une est adressée au clergé de Cologne, l'autre à celui de Trèves. On y voit nettement se dessiner le protestantisme avec ses conséquences, et le triomphe définitif de la foi catholique.

Les membres du clergé de Cologne que la sainte avait visités, la prièrent de leur donner par écrit « les paroles « de vie qu'elle leur avait adressées de vive voix par « l'inspiration de Dieu, et d'y joindre ce qui lui avait été « révélé à leur sujet (2). » La réponse est une longue lettre où, avec les accents énergiques des prophètes, elle leur reproche leurs vices, l'oubli de la gloire de Dieu, leur négligence du soin des âmes, en même temps qu'elle leur annonce des châtiments.

« Du sein de la lumière vivante, j'ai entendu une « voix disant : O fille de Sion, la couronne d'honneur « penchera sur la tête de tes fils, et le manteau de « leurs richesses sera diminué, parce qu'ils n'ont pas « connu le temps que je leur ai donné pour voir « et pour enseigner les peuples. Puisque vous ne « faites pas cela, vous serez réduits à être les es- « claves des esclaves, et eux-mêmes ils seront vos « juges ; et votre liberté déclinera comme la bénédic- « tion s'est retirée de Chanaan. Ces fléaux ne seront « que les précurseurs d'autres fléaux plus terribles qui « suivront. Le diable dit en lui-même à votre sujet : « —Je trouve en eux les choses où ma volonté se com-

(1) Nous empruntons cette citation au R. Père Renard.
(2) Eph. XLVIII.

« plaît. Ils ne veulent pas travailler pour leur Dieu et « le comptent pour rien... Vous, ô mes disciples et « mes sujets, vous êtes beaucoup plus disciplinés « qu'eux devant le peuple. Et parce que vous êtes « ainsi, élevez-vous au-dessus d'eux, arrachez-leur « leurs richesses et leurs honneurs, et après les avoir « dépouillés, étouffez-les.—Et ce que le diable dit en « lui-même, il l'accomplira en plusieurs par le juge- « ment de Dieu. Mais moi qui suis, je dis à ceux qui « entendent : Au temps où ceci s'exécutera par le « moyen d'un peuple plongé dans l'erreur, encore pire « que celui-ci, la ruine tombera sur vous en châtiment « de vos prévarications, et ce peuple vous persécutera « et dévoilera vos œuvres. Il les mettra au grand jour, « et dira de vous : Ceux-ci sont des scorpions dans « leurs œuvres, et leurs œuvres sont des œuvres de « serpents. Et comme par le zèle du Seigneur, il vous « lancera cette imprécation : *La voie des impies pé-* « *rira* (ps.1), car ils extermineront par la dérision et le « sarcasme vos voies d'iniquité. Ce peuple qui agira « de la sorte, séduit et envoyé par le diable, viendra, « la face pâle, se composera un masque de sainteté, et « il gagnera les plus puissants princes du siècle. Ils « leur parleront ainsi de vous : Pourquoi retenez-vous « et souffrez-vous la société de ceux-ci qui souillent « toute la terre de leurs iniquités immondes ? Ils sont « livrés à l'ivresse et à la luxure, et si vous ne les re- « jetez pas de vous, c'en est fait de toute l'Église. »

Puis la sainte continue de peindre à grands traits ces *réformateurs austères*, ces loups cachés sous la peau de brebis ; car le démon qui est dans ces faux prophètes leur donnera les dehors des vertus opposées aux vices régnants, du désintéressement et même de la chasteté.

« Et le diable dit encore en lui-même : Dieu aime « la chasteté et la continence; je leur en donnerai l'ap- « parence. Et cet ennemi ancien les enfle d'orgueil de « leurs fausses vertus, et ils se montrent ainsi aux « hommes revêtus d'une sainteté illusoire.... Alors le « peuple applaudira leur vie, parce qu'ils lui paraî- « tront justes.

« Et lorsque ceux-ci auront ainsi accrédité leur er- « reur, ils persécuteront et chasseront de toute part « les docteurs et les sages qui persévèreront dans la « foi catholique; mais cependant *pas tous*, parce que « quelques-uns sont de vaillants soldats dans la jus- « tice de Dieu. Et, de plus, certaines congrégations de « saints dont la vie est pure, ne pourront être ébranlées. « C'est pourquoi ils conseillent aux princes et aux ri- « ches de contraindre par la violence ces pasteurs de « l'Église, et les autres hommes spirituels ,leurs disci- « ples, à devenir justes. C'est ce qui s'accomplira en « quelques-uns, et les autres trembleront. Néanmoins, « comme jadis il fut dit à Élie, beaucoup de justes « seront conservés qui ne donneront pas dans ces er- « reurs et qui demeureront inébranlables.

« Or ces séducteurs commenceront leurs succès par « la séduction des femmes, ce qui fera qu'ils s'écrie- « ront, dans le délire de leur orgueil : Nous avons « triomphé de tous ! Mais leur feinte justice ne se sou- « tiendra pas, et bientôt leur corruption se trahira. C'est « ainsi que l'iniquité purgera l'iniquité, et que vos « œuvres mauvaises se convertiront en vengeance.... « Ainsi votre honneur périra, et votre couronne tom- « bera de votre tête. C'est ainsi que la justice céleste, « provoquée par vous, recherchera vos scandales. Il « faut que les œuvres d'iniquité soient purgées par les

« tribulations et les brisements. Or ces hommes, sans « foi et séduits par le diable, seront votre balai et votre « fléau, parce que vous n'adorez pas Dieu purement, « et ils vous tourmenteront jusqu'à ce que vos iniquités « et vos justices mêmes soient purifiées. Ces impos- « teurs ne sont pas ceux qui doivent précéder le dernier « jour, mais ils en sont le germe et les précurseurs. « Toutefois, leur triomphe n'aura qu'un temps. Alors « ce sera l'aurore de la justice, et votre fin sera meil- « leure que votre commencement; et instruits par tout « le passé, vous resplendirez comme un or très-pur, et « vous demeurerez ainsi assez longtemps. Car la pre- « mière aurore de justice se lèvera alors dans le peuple « spirituel, comme lorsque dans le principe il com- « mença à se former et était encore en petit nombre... « Ce peuple spirituel sera affermi dans la justice par « la terreur des fléaux passés, comme les anges furent « confirmés dans l'amour de Dieu par la chute du dia- « ble... Et les hommes admireront comment une si « forte tempête a pu finir par un tel calme... et c'est « ainsi que le résultat final de cette erreur sera la con- « fusion du siècle. »

Le tableau est complet et d'une vérité saisissante. Rien n'y manque, ni la cause de l'hérésie qui, de l'aveu de tous, est la corruption générale et les scandales du clergé; ni le caractère des novateurs, apôtres de la prétendue réforme; ni le but providentiel de Dieu qui fait servir la tempête à purifier l'atmosphère, à balayer (*scopa vestra erunt*) l'aire de son église et à purifier le grain; ni enfin l'issue finale qui est la décadence de l'hérésie, la rénovation religieuse qui s'accomplit déjà visiblement sous nos yeux, et les jours de prospérité qui nous sont annoncés pour un avenir désormais prochain.

Remarquons encore que cette prophétie regarde spécialement la ville de Cologne, où la séduction n'a pas entièrement prévalu, et que quelques traits de la prédiction peuvent se rapporter à un événement qui s'est passé à quelque temps de nous dans cette cité.

Ces observations trouvent également leur application dans une épître adressée, dans des circonstances analogues, à l'Église de Trèves, et qui complète et qui explique tout à la fois la lettre adressée au clergé de Cologne. Sainte Hildegarde avait donné des avertissements sévères à la ville de Trèves. Les menaces divines qu'elle lui avait fait connaître s'étaient déjà en partie réalisées, parce qu'on avait négligé d'en éviter les effets par la pénitence. C'est alors que le clergé de cette église, de concert avec le prévôt de Saint-Pierre, pria la sainte de leur donner ces avertissements par écrit, afin que ce fût pour la postérité un monument de la justice de Dieu et de sa miséricorde, comme aussi de la vérité de la révélation faite à la bien-aimée confidente et interprète de ses secrets (1). Voici le début de la réponse : « Moi, la chétive forme, qui n'ai ni santé, « ni force, ni courage, ni doctrine, mais qui suis sou- « mise aux maîtres, j'ai entendu, du sein de la lumière « mystique de la vision véritable, ces paroles dirigées « contre les prélats et les clercs de Trèves. » Elle leur adresse alors des reproches analogues à ceux de sa lettre à l'église de Cologne. Elle démontre par l'histoire « que Dieu ne laisse jamais sans châtiment la « transgression de ses préceptes. » Elle prédit d'abord à la fille de Sion un déclin dans sa prospérité et une diminution dans sa puissance.

(1) Ep. XLIX.

« Des hommes puissants désoleront beaucoup de « villes et de cloîtres. J'ai vu et entendu que ces pé- « rils et ces désastres arriveront aux villes et aux « cloîtres, pour punir la transgression de l'obéissance « et des autres préceptes. J'ai vu qu'au milieu de ces « prévarications, quelques-uns s'attacheront à Dieu et « soupireront vers lui, comme autrefois Élie. » Le reste de la prophétie annonce une ère de rénovation, où la piété refleurira comme aux plus beaux jours de l'Église.

IV.

Citons à la suite de Gœrrès, dans sa *Mystique* (1), la prophétie si remarquable où sont prédits, dans le *Livre des œuvres divines*, les changements survenus de nos jours à Rome comme en Allemagne. Cette prophétie, ainsi réalisée, fixe à notre temps l'époque des autres faits annoncés dans la même vision.

« En ces jours-là, les empereurs romains, dit la « Sainte en parlant du chef du saint Empire romain, « (2), déchus de la vaillance avec laquelle ils auront « auparavant tenu les rênes de l'État, verront se ternir « leur gloire au point que, par une juste punition de « Dieu, le pouvoir suprême s'affaiblira peu à peu en « leurs mains jusqu'a leur échapper totalement, à « cause de leur vie négligente, tiède, sans caractère et

(1) *Myst. div.*, III part. I. 2, c. 19.

(2) *Lib. div. oper.*, P. III, vis. x. n. 25, col 1026, édit. Migne que nous traduisons.

« sans mœurs, comme sans efficacité pour le bien pu-
« blic : *Quoniam ipsi squalidi et tepidi, et serviles et*
« *turpes suis existentes, in moribus in omnibus inu-*
« *tiles erunt.* Ils voudront encore être considérés du
« peuple; mais ne cherchant point à le rendre heureux,
« ils n'en recevront plus ni honneur ni respect. De là
« il arrivera que les rois et les chefs du grand nombre
« de pays jusque-là soumis à l'Empire, s'en détache-
« ront pour ne plus s'y laisser assujettir. Et ainsi s'en
« ira-t-il en pièces. Car chaque nation, chaque peuple
« se choisira alors un souverain particulier, en disant
« que la grande étendue de l'Empire était devenue
« moins une gloire qu'une charge pour les sujets. »

Il n'y a pas à s'y tromper : sainte Hildegarde vient de décrire la chute du Saint-Empire romain qui a eu lieu au commencement de ce siècle et a été suivie, de nos jours, de la ruine de cette primauté d'honneur que l'Autriche conserva encore sur toute l'Allemagne jusqu'à la dissolution de la Confédération Germanique. Mais, chose qui paraîtra étonnante de l'autre côté du Rhin, la voyante ne dit pas un mot de la *grande Allemagne*, en ce passage si remarquable.

« Cependant, continue la Sainte (1), après ce par-
« tage sans retour de la couronne impériale, la tiare
« apostolique subira elle-même un amoindrissement
« de sa puissance séculière, et il arrivera un temps où
« le Souverain-Pontife verra son pouvoir temporel tel-
« lement réduit en comparaison du passé, qu'il lui
« sera à peine accordé de conserver Rome et quelques
« domaines des environs : *ita ut apostolicus eo tem-*
« *pore, dilatatione honoris pristinæ dignitatis atte-*

(1) *Ibid.* Vis. x. n. 25.

« *nuatus, Romam et pauca illi adjacentia loca vix* « *etiam tunc sub insula sua obtineat.* »

Voilà bien l'œuvre de la politique moderne touchant le morcellement successif du patrimoine de saint Pierre. A l'heure où nous traçons ces lignes, que veut-on laisser à Pie IX sinon le *Vatican et ses jardins?* Y réussira-t-on toutefois?... Ajournons à l'année 1872 les admirateurs des faits accomplis.

V.

Un peu plus haut (1), sainte Hildegarde caractérise parfaitement encore notre temps, en ces termes : « Lorsque la crainte de Dieu sera tout à fait mise de « côté, des guerres atroces et cruelles surgiront à « l'envi, une foule de personnes y seront immolées, et « bien des cités se changeront en un monceau de ruines. Autant l'homme efface par sa force la faiblesse « de la femme et autant le lion l'emporte sur les « autres animaux, autant quelques hommes, d'une « férocité non pareille, suscités par la justice divine, « se joueront du repos de leurs semblables. Ainsi en « a-t-il été depuis le commencement du monde; le « Seigneur remettra à nos ennemis la verge de fer « destinée à le venger cruellement de nos iniquités. « Mais quand la société aura été enfin complétement « purifiée par ces tribulations, les hommes, fatigués « de tant d'horreurs, reviendront pleinement à la pratique de la justice et se rangeront fidèlement sous

(1) *Ibid.* P. III, Vis. X, n. 17.

« les lois de l'Église, qui nous rendent si agréables à « Dieu, avec la crainte du Seigneur..... La consolation « remplacera alors la désolation ; de même que la loi « nouvelle a succédé à l'ancienne loi, ainsi les jours « de la guérison feront oublier par leur prospérité les « angoisses de la ruine : autrement, si l'inconstance « et les scandales du monde devaient impunément se « prolonger, la vérité serait tellement obscurcie, que « les tours de la céleste Jérusalem en seraient ébran- « lées, et que les institutions de l'Église seraient « foulées aux pieds, comme si Dieu n'existait plus « pour les hommes. »

VI.

« A ce moment de rénovation, la justice et la paix « seront rétablies par des décrets si nouveaux et si « peu attendus, que les peuples, ravis d'admiration, « confesseront hautement que rien de semblable ne « s'était vu jusque-là. Cette paix du monde avant les « derniers temps, figurée par celle qui précéda le « premier avénement du Fils de Dieu, sera néanmoins « contenue : l'approche du dernier jour empêchera les « hommes de se livrer pleinement à la joie, mais ils « s'empresseront de demander au Dieu tout-puissant « qu'il les comble de toute justice dans la foi catholi- « que. Les Juifs se joindront alors aux Chrétiens et « reconnaîtront avec allégresse l'arrivée de Celui qu'ils « niaient jusque-là être venu en ce monde. Cette paix « arrivera au comble et portera à la perfection la « paix figurative qui régna au premier avénement

« du Fils de Dieu : alors surgiront, en effet, des saints « admirablement revêtus du don de prophétie, et l'on « verra une surabondante floraison de tout germe de « justice dans les fils et les filles des hommes, comme « il a été annoncé au nom du Très-Haut par le « prophète, son serviteur, disant : « En ces jours-là, « le germe du Seigneur s'épanouira dans toute sa « magnificence et sa gloire ; la terre verra se pro- « duire une sublime perfection, et l'allégresse règnera « parmi les enfants d'Israël en possession de leur « Sauveur. » (Is. IV, 2.)

« Dans ces jours de bénédiction, continue la sainte « Voyante de Bingen (1), du sein d'une atmosphère « très-suave, s'épancheront sur la terre les plus douces « nuées; elles la couvriront de verdure et de fruits, « parce que les hommes s'adonneront alors à toutes « les œuvres de justice, tandis que dans les jours pré- « cédents, si désolés par les mœurs efféminées du « monde, les éléments, violentés par les péchés des « hommes, auront été réduits à l'impuissance de rien « produire de bon. Les princes rivaliseront de zèle avec « leurs peuples pour faire régner partout la loi de « Dieu. Ils interdiront l'usage des armes de guerre, et « le fer ne sera plus employé à d'autres usages qu'à « cultiver la terre et à pourvoir aux nécessités de la « vie. Ceux qui s'en serviront autrement, seront punis « par le fer et mis au ban des nations.

(1) *Ibid.*, P. III, Vis. X, n. 20.

VII.

« Comme les nuées féconderont alors la terre par « leur douce rosée, ainsi l'Esprit-Saint répandra avec « abondance sur les peuples, par la rosée de sa grâce, « la science, la sagesse et la sainteté : tous seront « ainsi transformés en des hommes nouveaux. On verra « alors comme un été spirituel répondre à l'influence « de la vertu d'En-Haut : toutes choses seront rétablies « dans la vérité ; les prêtres et les religieux, les vierges « et les âmes uniquement vouées à Dieu, les différents « ordres de la société persévèreront dans la voie droite « de la justice et du bien, sans plus se soucier de l'a- « bondance et de la superfluité des richesses, parce « que, par la grâce de Dieu, la vie spirituelle montera « à la hauteur de l'abondance des biens de la terre. « La vérité apparaîtra sans ombres, la sagesse mani- « festera ses trésors d'allégresse et de vertus héroïques; « tous les fidèles s'y considéreront comme dans un « miroir de salut. En même temps les saints anges « que l'infection des iniquités du monde n'éloigne que « trop souvent de la société des hommes, viendront « se joindre familièrement à eux, charmés qu'ils seront « de ce renouvellement et de la sainteté de leur vie. « Cette joie des justes arrivés comme en vue de la terre « promise et soutenus de l'espérance des récompenses « éternelles, ne sera point cependant parfaite, parce « qu'ils verront clairement que le jour du jugement « sera proche.

« Les Juifs et les hérétiques ne mettront pas de « bornes à leurs transports : « Enfin, s'écrieront-ils,

« notre propre justification s'est approchée, les liens « de l'erreur sont tombés sous nos pieds, nous avons « rejeté loin de nous le fardeau si lourd et si attardant « de la prévarication. » La foule des fidèles sera nota- « blement accrue par des flots de païens, entraînés par « tant de splendeur et d'abondance. Après leur bap- « têmе, ceux-ci se joindront aux croyants pour annon- « cer le Christ comme au temps des Apôtres. S'adres- « sant aux Juifs et aux hérétiques encore endurcis : « Ce que vous appelez votre gloire, leur diront-ils, va « devenir votre mort éternelle, et celui que vous hono- « rez comme votre chef, va périr sous vos yeux, au sein « de l'horreur la plus épouvantable et la plus péril- « leuse pour vous. En ce jour, vous vous rendrez à « notre appel, sous les rayons de Marie, l'étoile de la « mer (1). »

« Cependant, en ces jours même, ajoute sainte Hildegarde (2), la justice et la piété auront parfois encore leurs moments de fatigue et de langueur, mais pour reprendre bientôt leur force première ; l'iniquité lèvera parfois la tête, mais sera de nouveau terrassée ; la guerre, la famine, la peste, le fléau de la mort exerceront encore leurs ravages, mais s'évanouiront ensuite, sans peser longtemps sur le monde, apparaissant çà et là aujourd'hui, disparaissant demain. »

La fidélité à la loi de Dieu, on vient de l'entendre, nous conduira seule à ces jours d'incomparable félicité que l'univers entier appelle de tous ses désirs, mais que trop de passions effrénées ne cessent de refouler loin de nous. Portons la guerre sur le terrain des passions, et toute paix est à nous.

(1) *Ibid.*, P. III, Vis. X, n. 20.
(2) *Ibid.* n. 21.

Terminons ces citations par l'extrait suivant du *Scivias*, au sujet des différents âges du monde et de la persécution de l'antechrist :

« Dieu a mis six jours, dit la sainte (1), à faire ses « œuvres, et il s'est reposé le septième jour. Ces six « jours représentent les six premiers âges du monde. « Dieu a montré au monde de nouveaux prodiges « dans le sixième âge, de même qu'il a couronné ses « œuvres dans le sixième jour de la création.

« Maintenant, le monde se trouve au septième âge, « qui sera suivi des derniers jours. Les prophètes ont « parlé, et leurs oracles ont eu leur accomplissement. « Mon Fils a exécuté mes volontés dans le monde, et « l'Évangile a été prêché à tous les hommes. A pré- « sent, la foi des peuples s'affaiblit, les hommes prati- « quent mal l'Évangile. On s'ennuie de la lecture des « grands ouvrages, fruits de longs travaux des plus « saints docteurs, et on a du dégoût pour la nourriture « vivifiante des saintes Écritures.

« Relevez-vous avec énergie, ô mes élus ; faites en « sorte de ne pas vous laisser tomber dans les piéges « de la mort. Levez haut l'étendard victorieux de mes « enseignements. Suivez les traces de celui qui vous a « montré les voies de la vérité ; qui, après s'être fait « homme, s'est manifesté au monde dans une grande « humilité.

« La tête ne doit pas être sans corps et sans mem- « bres. La tête de l'Église, c'est le Fils de Dieu. Le « corps et les membres, c'est l'Église et ses enfants. « L'Église n'est pas encore, quant à ses enfants, arri- « vée au dernier degré de sa plénitude. Elle y parvien-

(1) Scivias, P. III, Vis. 11.

« dra quand le nombre des élus sera complet, ce qui « aura lieu aux derniers jours.

« Ce n'est qu'après les cinq premiers âges du monde « que j'ai fait voir aux hommes des prodiges célestes; « de même que, dans les cinq premiers jours de la créa- « tion, j'ai fait toutes les créatures soumises à l'homme, « avant l'homme que j'ai créé le sixième jour.

VIII.

« Mon Fils est venu au monde, quand le jour de la « durée des temps se trouvait au moment correspon- « dant au temps qui s'écoule depuis l'heure de none « jusqu'à celle de vêpres (*depuis trois heures du soir « jusqu'à six heures*), c'est-à-dire lorsqu'à la chaleur « du jour commence à succéder la fraîcheur de la nuit. « En un mot, mon Fils a paru dans le monde après les « cinq premiers âges, et lorsque le monde était déjà » presque vers son déclin. »

Le fils de perdition (l'*antechrist*), qui règnera très- « peu de temps, viendra à la fin du jour de la durée du « monde, au temps correspondant à ce moment où le « soleil a déjà disparu de l'horizon, c'est-à-dire qu'il « viendra dans les derniers jours.

« Cette révélation, ô mes fidèles serviteurs, mérite « votre attention. Vos intérêts vous font un devoir de « chercher à la bien comprendre, afin que le grand « séducteur ne vous entraîne pas dans la perdition, « pour ainsi dire, sans que vous le sachiez. Armez- « vous à l'avance, et préparez-vous au plus redoutable « de tous les combats.

« Après avoir passé une jeunesse licencieuse au

« milieu d'hommes très-pervers, et dans un désert où « elle aura été conduite par un démon déguisé en ange « de lumière, la mère du fils de perdition le concevra « et l'enfantera sans en connaître le père. D'un autre « côté, elle fera croire aux hommes que son enfante- « ment a quelque chose de miraculeux, vu qu'elle n'a « point d'époux, et qu'elle ignore, dira-t-elle, comment « l'enfant qu'elle a mis au monde a été formé dans son « sein, et le peuple la regardera comme une sainte et « la qualifiera de ce titre.

« Le fils de perdition est *cette bête très-méchante* » (comme saint Jean l'appelle dans l'Apocalypse) « qui « fera mourir ceux qui refuseront de croire en lui; qui « s'associera les rois, les princes, les grands et les ri- « ches; qui méprisera l'humilité et n'estimera que « l'orgueil; qui enfin subjuguera l'univers entier par « des moyens diaboliques.

« *Il paraîtra* agiter l'air, faire descendre le feu du « ciel, produire les éclairs, le tonnerre et la grêle, ren- « verser les montagnes, dessécher les fleuves, dépouil- « ler la verdure des arbres, des forêts, et la leur ren- « dre ensuite.

« *Il paraîtra* aussi rendre les hommes malades, « guérir les infirmes, chasser les démons, et quelque- « fois ressusciter les morts, faisant qu'un cadavre re- « mue comme s'il était en vie. Cependant cette espèce « de résurrection ne durera jamais au delà d'une « petite heure, pour que la gloire de Dieu n'en souffre « pas.

« Il gagnera beaucoup de peuples en leur disant : « Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira ; renon- « cez aux jeûnes; il suffit que vous m'aimiez, moi qui « suis votre Dieu.

« Il leur montrera des trésors et des richesses, et il « leur permettra de se livrer à toute sorte de festins, « comme ils le voudront. Il les obligera de pratiquer « la circoncision et plusieurs observances judaïques, et « leur dira : Celui qui croit en moi, recevra le pardon « de ses péchés et vivra avec moi éternellement.

« Il rejettera le baptême et l'Évangile, et il tour- « nera en dérision tous les préceptes que l'Église a « donnés aux hommes de ma part.

« Ensuite il dira à ses partisans : Frappez-moi avec « avec un glaive, et placez mon corps dans un linceul « propre, jusqu'au jour de ma résurrection. On croira « lui avoir réellement donné la mort, et de son côté il « fera semblant de ressusciter. Après quoi, se compo- « sant un certain chiffre, qu'il dira être un gage de « salut, il le donnera à tous ses serviteurs comme si- « gne de leur foi en lui, et il leur commandera de « l'adorer. Quant à ceux qui, par amour pour mon « nom, refuseront de rendre cette adoration sacri- « lége au fils de perdition, il les fera mourir au mi- « lieu des plus cruels tourments.

« Mais j'enverrai mes deux témoins, Enoch et Elie, « que j'ai réservés pour ce temps-là. Leur mission « sera de combattre cet homme du mal et de ramener « dans la voie de la vérité ceux qu'il aura séduits. Ils « auront la vertu d'opérer les miracles les plus écla- « tants, dans tous les lieux où le fils de perdition « aura répandu ses mauvaises doctrines. Cependant « je permettrai que ce méchant les fasse mourir ; « mais je leur donnerai dans le ciel la récompense de « leurs travaux.

« Quand le fils de perdition aura accompli tous ses « desseins, il rassemblera ses croyants et leur dira

« qu'il veut monter au ciel. Au moment même de « cette ascension, un coup de foudre le terrassera et « le fera mourir. D'un autre côté, la montagne où il se « sera établi pour opérer son ascension, sera à l'instant « couverte d'une nuée qui répandra une odeur de cor- « ruption insupportable et vraiment infernale; ce qui, « à la vue de son cadavre, couvert de pourriture, ou- « vrira les yeux à un grand nombre de personnes et leur « fera avouer leur misérable erreur.

« Après la triste défaite du fils de perdition, l'é- « pouse de mon Fils, qui est l'Église, brillera d'une « gloire sans égale, et les victimes de l'erreur s'em- « presseront de rentrer dans le bercail.

« Quant à savoir en quel jour, après la chute de « l'antechrist, le monde devra finir, l'homme ne doit « pas chercher à le connaître : il ne pourrait y parve- « nir. Le Père s'en est réservé le secret.

« O hommes, préparez-vous au jugement. »

Dans une autre vision, sainte Hildegarde a contemplé la scène finale de ce monde, le dernier jugement.

CHAPITRE II.

PROPHÉTIE 1° DE SAINTE GERTRUDE, ABBESSE DE HELDELFS (1322-1392), 2° DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE, MARIE ALACOQUE ET 3° DE LA VÉNÉRABLE MÈRE, MARIE DE JÉSUS, TOUCHANT LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

I. Saint Jean l'Evangéliste révèle à sainte Gertrude tout ce qu'il y a de richesse dans le cœur de Jésus, dont la connaissance est principalement réservée aux derniers temps. — II. Révélation faite à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque sur le même sujet. — III. La mère Marie de Jésus, nouvel apôtre de cette dévotion; ce que Notre-Seigneur lui révèle au sujet du vœu de Louis XVI. — IV. Elle accepte d'être une victime perpétuelle. — V. Notre-Seigneur insiste auprès d'elle pour le parfait accomplissement des vœux de son Divin Cœur.

I.

Nous réunissons en un seul chapitre les prophéties qui ont rapport à l'extension du culte du Sacré-Cœur de Jésus dans les derniers temps; le lecteur en saisira ainsi mieux l'ensemble. Nous nous arrêterons aux trois personnages qui ont annoncé dans les termes les plus clairs que ce culte admirable était prédestiné à notre époque.

Voici d'abord sainte Gertrude, l'illustre abbesse de Heldelfs, dans la Haute-Saxe, et la plus célèbre des saintes de ce nom (1321-1392).

Elle a composé plusieurs ouvrages mystiques sous

le titre d'*Insinuation de la divine piété*, qui ont eu l'approbation des plus savants docteurs et théologiens et sont dignes encore aujourd'hui d'être lus et médités par les âmes intérieures.

« Je veux, lui dit en effet Notre-Seigneur, que tes « écrits soient pour les derniers temps un gage de ma « divine bonté; par eux je ferai du bien à un grand « nombre d'âmes : tandis que tu écriras, je tiendrai « ton cœur auprès du mien et j'y instillerai goutte à « goutte ce que tu devras dire (1). » Ces écrits renferment plusieurs prophéties dont la suivante concerne notre temps.

La sainte raconte (2) qu'un jour de la fête saint Jean l'Evangéliste, pour qui elle professait une grande dévotion, le disciple bien-aimé lui apparut et la combla des plus douces faveurs. « Venez, lui dit-il, élue « de mon Dieu, venez reposer avec moi sur l'aimable « cœur de Jésus, où sont renfermés tous les trésors de « la béatitude. »

Et il l'enleva en esprit et la conduisit auprès de Notre-Seigneur, la mettant à la droite du divin Maître et se plaçant lui-même à la gauche de Jésus, afin de reposer ensemble sur sa poitrine bénie. « Voici, lui « dit-il, en montrant dévotement le cœur du Sauveur, « le Saint des saints qui renferme en lui-même toute « bonté au Ciel et sur la terre. »

Gertrude demanda alors à saint Jean pourquoi il s'était placé à la gauche du Seigneur, tandis qu'il lui avait laissé la droite ?

(1) *Le Cœur de sainte Gertrude*, par le père Cros, 1 vol. in-12. Voir la préface.

(2) Voir ses Œuvres, édition allemande de Ratisbonne, tom. II, Art. *saint Jean l'Evangéliste*, liv. IV, ch. 4. p. 26-28.

« Parce que, répondit saint Jean. j'ai déjà atteint le « but, et qu'étant uni d'esprit à Dieu, je puis pénétrer « à des profondeurs où la chair ne saurait encore at- « teindre. Et comme je sais que vous n'êtes pas encore « en état de franchir de telles distances, je vous ai pla- « cée du côté où le Cœur de Jésus est ouvert, afin que « puissiez boire à longs traits les infinies douceurs « des divines consolations qui en débordent à torrent. « Ce cœur sacré abonde en effet de délices en telle me- « sure que toutes les âmes avides de s'y désaltérer y « trouvent au delà de toute borne et en tout temps de « quoi combler leurs désirs. »

Ravie de ce qu'elle venait d'entendre, Gertrude, au comble de la joie, s'empressa de demander à saint Jean s'il n'avait pas éprouvé de telles consolations dans son âme lorsqu'à la dernière cène il eut le bonheur de reposer sur la poitrine sacrée de Notre-Seigneur?

« Oui, répondit saint Jean, je les ai éprouvées, et en « telle surabondance que le pain le plus tendre, trempé « dans la plus suave boisson, en serait moins pénétré « que mon âme ne fut inondée de ces délices enivran- « tes, et mon intérieur en fut si enflammé, que l'eau « sur le feu le plus intense ne pourrait bouillir avec « plus d'ardeur. »

« Et pourquoi, poursuivit Gertrude, n'avez-vous point « fait part de ces merveilles à la plus grande édifica- « tion de l'Eglise? »

« Parce que, répondit le saint Evangéliste, j'avais « mission de faire connaître le Verbe éternel à l'Eglise « naissante, afin qu'elle transmît cet enseignement aux « siècles futurs dans la mesure que comporte l'intelli- « gence humaine. Personne en effet n'est capable de « le comprendre dans toute sa profondeur.

« J'ai réservé pour ces derniers temps la connais-
« sance des douceurs inexprimables qui inondèrent
« mon âme lorsque je reposais sur la poitrine du Divin
« Sauveur, afin de ranimer la tiédeur et de dissiper
« l'assoupissement des fidèles par le récit tout nou-
« veau de ces incomparables délices.

Comme Gertrude admirait saint Jean, qui reposait ainsi avec tant d'abandon sur la poitrine du divin Maître, le disciple bien-aimé lui dit :

« Vous m'avez vu jusqu'à présent dans cette atti-
« tude extérieure ; mais, si vous le désirez, je vous ob-
« tiendrai du Seigneur la grâce de me contempler
« dans mon état actuel, c'est-à-dire dans la jouissance
« de la félicité divine au sein du bonheur éternel. »

Et comme Gertrude en avait aussi manifesté l'ardent désir, elle aperçut à l'instant dans l'intérieur du cœur de Jésus une mer incommensurable au sein de laquelle saint Jean était abîmé et comme perdu, semblable à un petit poisson qui faisait ses délices à se plonger à l'envi dans cet océan infini. Ainsi il fut donné à la sainte de comprendre que le cœur de Jésus où l'Esprit-Saint s'épancha avec le plus de surabondance quant à l'humanité, était comme la demeure où on le rencontre le plus habituellement. Saint Jean lui-même, enivré au torrent des délices divines, lui sembla être une veine d'eau vive qui sortait du cœur de Jésus pour répandre sur le monde entier le fleuve de la divinité, c'est-à-dire ses enseignements sacrés, ceux principalement qui sont contenus dans son Évangile. »

II.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus apparaît comme l'aube du jour dans ces lignes inspirées ; elle grandit mystérieusement au sein des grandes âmes qui illuminent la chrétienté et s'embrassèrent de leurs enseignements toujours plus explicites sur l'amour divin, tel que l'auroré devient tout de feu quand le soleil est sur le point de paraître. Vint alors la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, humble séraphin qui allait lancer au firmament de l'Église le soleil du Sacré-Cœur de Jésus aux rayons duquel l'humanité devra son suprême épanouissement dans la vérité et l'amour, en attendant le midi sans bornes de la consommation du siècle dans la félicité éternelle pour tous ceux qui auront répondu à l'appel du Seigneur.

Nous n'avons pas à faire connaître ici ni la vie ni les écrits de Marguerite-Marie Alacoque, dont la récente béatification a popularisé l'histoire et les enseignements. Voici seulement un mot d'elle sur la mission de la dévotion du Sacré-Cœur à notre époque :

« Notre-Seigneur fit connaître, disait-elle, que « son grand désir d'être parfaitement aimé des hommes « lui avait inspiré le dessein de leur manifester son « Cœur et de leur donner, *dans ces derniers temps*, « ce dernier effort de son amour, en leur proposant un « objet et un moyen si propre pour les engager à « l'aimer et à l'aimer solidement. En cela, il leur « ouvrait tous les trésors d'amour, de grâces, de miséricorde, de sanctification et de salut que son Cœur « contient : afin que tous ceux qui voudraient lui

« rendre et lui procurer tout l'amour et tout l'honneur « qu'il lui serait possible, fussent enrichis avec profu- « sion des trésors dont ce Cœur divin est la source « féconde et inépuisable. »

La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est donc, dans l'expansion admirable avec laquelle elle se répand aujourd'hui, un signe non équivoque de l'approche des derniers temps. Elle doit être notre ancre de salut, dans la traversée de plus en plus difficile de ce monde. Que les âmes pieuses en deviennent les infatigables apôtres!

III.

L'apôtre le plus inconnu pour bien de nos lecteurs, et cependant l'apôtre le plus ardent de la dévotion au Sacré-Cœur a été, de nos jours, une humble religieuse, de la congrégation des sœurs de Notre-Dame, au monastère *des Oiseaux*, à Paris (1). Née le 15 mars 1797, à Bougival, dans les environs de la Capitale, d'honnêtes et pauvres journaliers qui pourvoyaient laborieusement au soutien de leurs sept enfants demeurés trop tôt orphelins de père et de mère, elle fut adoptée par une pauvre cardeuse du faubourg Saint-Germain, et ne la quitta pour entrer en religion qu'après lui avoir pieusement fermé les yeux, ainsi qu'à son mari. Mais la grâce l'avait déjà longuement éprouvée et purifiée pour la combler de ses plus riches dons.

(1) Voir la *notice sur la mère Marie* de Jésus, à la suite de la *Vie de la mère Marie-Anne de la Fragelaye.* Paris, chez Enault.

« La dévotion toute particulière de cette âme privilégiée au Cœur de Jésus avait crû avec les années, et bientôt elle en reçut des communications toutes particulières. Ce fut en 1814 que son zèle s'enflamma envers ce divin Cœur par la lecture d'une prière aujourd'hui répandue partout, et intitulée : *Consécration de la France au sacré Cœur de Jésus.* Elle continua de la réciter chaque jour avec une ardeur toujours croissante, et avec un désir toujours plus vif d'en obtenir de Dieu l'accomplissement.

« Quelques années après, ayant entendu lire en chaire le mandement et les autres pièces relatives à la consécration de la ville de Poitiers au sacré Cœur de Jésus. « Ah! dit-elle, en soupirant, si la France entière pouvait jouir du même bonheur! » — Et ce fut vers ce but que se dirigèrent désormais tous les désirs de son âme, toutes les intentions de ses communions, tous les sacrifices dont sa vie fut semée. Ce fut aussi à partir du moment où elle entra dans la confrérie du Sacré-Cœur, pendant sa maladie, au mois d'août 1822, qu'elle redoubla ses instances pour fléchir le divin Maître. Alors aussi se multiplièrent les faveurs plus singulières qu'elle reçut du divin Cœur et dans le divin Cœur de Jésus. « Abîmée dans « cet océan de lumières, écrit le Père Ronsin, sous la « conduite duquel notre malade fut alors placée, elle « y voyait clairement les désirs de ce Cœur adorable « tout embrasé d'amour pour les hommes, et les des- « seins particuliers de sa miséricorde sur la France. Il « lui fut dit et répété souvent par Jésus-Christ même « dans ses extases, que le vœu de consécration de la « France au Sacré-Cœur, attribué à Louis XVI, était « bien véritablement de lui; que c'était lui-même qui

« l'avait composé et prononcé. Le divin Sauveur avait « ajouté qu'il désirait ardemment que ce vœu fût « exécuté, c'est-à-dire que le Roi consacrât sa famille « et tout son royaume à son divin Cœur, comme « autrefois Louis XIII à la Sainte-Vierge; qu'il en « fît célébrer la fête solennellement et universelle- « ment, tous les ans, le vendredi après l'octave du « Saint Sacrement, et qu'enfin il fît bâtir une cha- « pelle et ériger un autel en son honneur. » — C'est en ces propres termes que Jésus-Christ s'en expliquait, et toutes ses paroles étaient si bien articulées, qu'elles s'imprimaient profondément dans l'âme de sa servante. A cette condition, le divin Sauveur promettait pour le Roi, la famille royale et la France entière, les plus abondantes bénédictions; Notre-Seigneur lui donna même la confiance que ce vœu serait en effet exécuté un jour avec ses principales dispositions. Tel était l'objet dont Notre-Seigneur l'occupait principalement dans les heureux moments où, l'unissant à Lui dans son divin Sacrement, il se rendait le maître absolu de son âme. — Cet hommage solennel au Sacré-Cœur de Jésus, le salut de la France, et le triomphe de la foi, semblaient en effet la fin principale que Notre-Seigneur se proposait dans les grâces insignes qu'il accordait à cette âme choisie.

IV.

Cinq mois après son entrée dans le monastère des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, dit *des Oiseaux*, rue de Sèvres à Paris, la sœur Marie de Jé-

sus fut admise à la prise d'habit. Elle s'y prépara par une retraite dont l'époque ne pouvait être mieux placée; elle la fit de l'Ascension à la Pentecôte, avec Marie, mère de Jésus, dans le Cénacle, et avec le Collége apostolique, attendant la descente du Saint-Esprit. Elle avait reçu ordre du Père Ronsin de jeter sur le papier ses dispositions et ses pensées, ce qui explique les détails suivants que nous abrégeons, vu quelques redites, sans rien changer ni au style ni aux expressions.

En entrant dans cette chère solitude, dont le seul nom faisait tressaillir son âme, elle entendit Notre-Seigneur lui dire : « *Je veux que tu sois une victime « continuellement offerte par l'amour et prête à être « immolée en la manière qu'il me plaira, surtout par « l'humilité la plus profonde et par la plus parfaite « simplicité.* » — « Et aussitôt, écrit-elle, je m'offris « à mon divin Maître pour être tout immolée à son « bon plaisir, pour son amour et pour le salut de mes « frères. »

Notre-Seigneur, pour tenir dans l'humilité cette âme qui lui était si chère, lui fit voir un jour l'abîme insondable de la misère humaine, au-dessus duquel son âme était comme suspendue par un fil toujours près de se rompre ; et elle entendit la voix divine lui dire : — « *Regarde, et vois combien est petite la dis- « tance qui sépare de cet abîme profond la place que « tu occupes dans mon Cœur.* »

Peu de jours après sa prise d'habit, le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, qui tombait cette année-là vendredi après l'octave du Saint Sacrement, on célébrait, avec toute la solennité possible, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Ce fut un jour de grâces précieuses

pour la nouvelle novice. Non-seulement elle vit le jeune saint dans la gloire, comme elle y avait déjà vu l'aimable saint Stanislas, qu'elle n'appelait que son *bon petit saint*, mais Notre-Seigneur renouvela ses anciennes communications sur la consécration de la France à son Sacré-Cœur. Il lui répéta distinctement les mêmes paroles et les mêmes promesses qu'il lui avait fait entendre si longtemps et sans interruption, avec ordre de les communiquer à N*** pour en parler au Roi, ce qu'elle fit en effet. Il lui fut encore dit en termes formels : « La France est toujours bien chère « à mon divin Cœur, et elle lui sera consacrée. Mais il « faut que ce soit lui-même qui consacre sa personne, « sa famille, et tout son royaume à mon divin Cœur, « et qu'il lui fasse, comme je te l'ai déjà dit, élever un « autel comme on en a élevé un en l'honneur de la « France de la Sainte-Vierge. Je prépare à la France « un déluge de grâces, lorsqu'elle sera consacrée à « mon divin Cœur. — Eh quoi, reprit Notre-Seigneur, « les outrages faits à la majesté royale ont été réparés « publiquement, et les outrages sans nombre que j'ai « reçus dans le sacrement de mon amour n'ont pas « encore été réparés ! On craint de parler au Roi ; on « craint qu'il ne soit pas disposé à entendre parler de « ce double honneur pour lui, aussi bien que pour sa « famille et pour son royaume! Ah ! je tiens tous les « cœurs dans ma main, et celui du Roi est disposé à « faire tout ce qu'on lui demandera pour ma gloire. « Tous les jours il en donne des preuves. La demande « qui lui a été faite de travailler à la béatification de « la Mère Marguerite-Marie Alacoque n'en est-elle « pas la preuve, puisqu'il n'a pas mieux demandé ? « Que N*** parle et il verra. Je prépare toutes choses;

« la France sera consacrée à mon divin Cœur ; et toute « la terre se ressentira des bénédictions que je répan- « drai sur elle. La Foi et la Religion refleuriront en « France par la dévotion à mon divin Cœur. — Il lui « fut dit aussi que les heureux succès de la guerre « d'Espagne étaient dus à la véritable dévotion, et aux « hommages rendus par le duc d'Angoulême au Sacré- « Cœur. »

Le Père Ronsin fut vivement frappé de cette communication, car il savait qu'en effet Louis XVIII avait ordonné à Monseigneur le grand aumônier de France, de s'entendre au sujet de la béatification de Marguerite-Marie avec le ministre des affaires étrangères, et la sœur Marie de Jésus n'en pouvait absolument rien savoir par une voie naturelle.

Quelques jours après, le 9 juillet, elle eut sur le même sujet de nouvelles lumières. « Étant à l'oraison, le troisième jour de l'octave de la fête de notre bienheureux Père, écrit notre chère sœur elle-même, le sujet qu'on avait lu développait ces paroles : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Je commençai bien à faire mon oraison sur ce sujet, l'esprit nullement occupé d'autre chose. Mais tout de suite, je perdis l'usage de mes sens, et je vis, comme de coutume, mon bon Jésus et son divin Cœur, avec ma bonne Mère la très-sainte Vierge. Je n'eus cette vue que quelque minutes. Après, je me trouvai dans une espèce de temple qui semblait tout triste et tout sombre ; j'aperçus devant moi, et quoi ? mon Dieu, quelle abomination ! une déesse assise sur l'autel, et une foule de peuple malheureux qui lui rendait ses hommages.

» Le cœur saisi de la plus vive douleur, je m'abîmai

dans le plus profond de mon âme, en réparation. Mais que vois-je de plus affreux encor ! tout le pavé de ce temple couvert de vases sacrés, de saintes hosties, d'ornements d'église, qui étaient là par terre. Mon Dieu, de quelle profonde tristesse, et dans quelle amertume ne fut pas plongé mon cœur et tout moi-même ! En ce moment, j'entends très-distinctement ces paroles de Jésus, le bien-aimé de mon âme : — « *Regarde, vois combien d'outrages j'ai reçus dans le sacrement de mon amour, et tous ces outrages n'ont pas été réparés !* — Pour moi, je ne puis dire ce que je ressentis de douleur et d'amertume, en voyant combien l'amour de mon Jésus avait été outragé, et son divin Cœur blessé. — O amour du Cœur de mon Jésus, puissent tous les hommes ressentir vos attraits vainqueurs ! Alors, tous ces outrages seront réparés; du moins, chacun s'empressera de consoler ce Cœur divin, et de lui rendre un hommage pur. »

Sa vie s'écoula ainsi tout à Jésus adoré dans son divin Cœur, dont elle est la couronne d'épines largement en partage ici-bas. Sa bienheureuse mort arriva, comme elle l'avait indiqué, le jour de la fête du très-saint nom de Jésus, dimanche 15 janvier 1854. Nous lui souhaitons de nombreux disciples dans sa dévotion de prédilection au Sacré-Cœur de Jésus, afin qu'unis à ses prières, nous obtenions bientôt la consécration solennelle de toute la France à ce divin Cœur, à qui soit honneur et gloire à jamais !

CHAPITRE III.

PROPHÉTIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(1347-1380.)

Sommaire. — I. Sainte Catherine ne vécut que pour l'exaltation de la sainte Eglise Romaine. — II. Lettre prophétique de la Sainte à son confesseur. — III. Autre prédiction où elle annonce le triomphe suprême de l'Eglise après le grand schisme d'occident et les calamités qui en sont résultées.

I.

Sainte éminente entre toutes, la séraphine Vierge de Sienne fut vraiment la Mère de la Sainte-Eglise romaine à la fin du XIVe siècle : toute sa vie ne fut qu'une ardente prière, qu'une immolation continuelle, qu'une croisade sans repos pour l'exaltation de la papauté, qu'elle ramena d'Avignon dans la ville éternelle.

Aussi Rome reconnaissante l'a-t-elle choisie pour l'une de ses patronnes. L'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, l'une de ses splendides basiliques, abrite son corps sacré, qui y a été solennellement transporté et déposé sous le maître-autel par notre Saint-Père le Pape Pie IX, le 9 août 1855, après avoir été porté processionnellement en triomphe par les rues et les places publiques. Notre grande joie, pendant notre pèlerinage à Rome, était de célébrer le saint sacrifice à ce tombeau sacré, d'y revenir souvent prier au milieu de la foule

des suppliants, de le saluer au moins de loin presque chaque jour, comme pour nous abriter dans ce cœur si dévoué à la Sainte-Église romaine.

Est-il étonnant que Notre-Seigneur ait dévoilé à l'héroïque Vierge, pour prix de son martyre volontaire, les splendeurs inouïes qu'il réservait à la Sainte-Église dans ces derniers temps ?

II.

Écoutons sainte Catherine faisant part de ces secrets divins au bienheureux Raymond de Capoue, son confesseur, avec une éloquence toute céleste.

« Le premier jour d'avril (1), pendant la nuit, lui « écrit-elle (2), Dieu m'a révélé plus particulièrement « ses secrets, et m'a fait connaître des choses si admi- « rables, que mon âme ne croyait plus être dans son « corps. Ses jouissances étaient si grandes, si abon- « dantes, que la langue ne pourrait jamais les dire. « Dieu m'expliqua surtout le mystère de la persécution « que souffre maintenant la Sainte-Église, et son renou- « vellement, son exaltation dans les temps à venir. « Pour me faire comprendre que les circonstances où « se trouve maintenant l'Église sont permises pour lui « rendre sa splendeur, la Vérité suprême me citait deux « paroles qui sont dans l'Évangile : » *Il est nécessaire « que le scandale arrive dans le monde* (3). » Puis

(1) Le 1er avril 1367.

(2) *Lettres de Sainte Catherine de Sienne,* traduites de l'italien par E. Cartier, 3 vol. in-8o, Paris, 1858; tom. II, Lettre 133 (74), n. 2, 3, 4, 5, p. 300 et suiv.

(3) St. Math. ch. 18, v. 7.

« Notre-Seigneur ajoutait : » *Mais malheur à celui « par qui vient le scandale !* » Comme s'il disait : « Je permets ces temps de persécution pour arracher « les épines dont mon Épouse est entourée, mais je ne « permets pas les pensées coupables des hommes. Sais-« tu ce que je fais? Je fais comme j'ai fait quand j'é-« tais dans le monde ; j'ai fait un fouet de cordes et j'ai « chassé ceux qui vendaient et ceux qui achetaient « dans le Temple, ne voulant pas que la demeure de « mon Père devienne une caverne de voleurs. Je te dis « que je fais maintenant de même. Je fais un fouet des « créatures, et avec ce fouet je chasse les marchands « impurs, cupides, avares et enflés d'orgueil, qui ven-« dent et qui achètent les dons du Saint-Esprit.

« Et, en effet, avec le fouet de la persécution des « créatures, Notre-Seigneur les chassait et les arra-« chait par la force de la tribulation à leur vie honteuse « et déréglée. Le feu augmentait en moi, et je voyais « avec admiration les chrétiens et les infidèles entrer « dans le côté de Jésus-Christ crucifié, et je passais « par le désir et par l'amour, et par leur moyen j'en-« trais avec eux dans le Christ, le doux Jésus. J'étais « accompagnée de mon père, saint Dominique, de « saint Jean et de tous mes enfants spirituels; et alors « il me mettait la croix sur les épaules et l'olivier à la « main, comme s'il m'ordonnait de les porter aux uns « et aux autres. Il me disait : « Va leur dire : Je vous « annonce une grande joie. » Et alors mon âme s'eni-« vrait davantage et se perdait avec les bienheureux « par l'union de l'amour dans la divine Essence, et ces « douceurs était si grandes, qu'elle oubliait la peine « qu'elle avait ressentie en voyant offenser Dieu. Je « disais : ô heureuse et bienheureuse faute ! Le doux

« Jésus souriait et disait : « Le péché qui n'est que « néant, peut-il être heureux? Sais-tu ce que saint « Grégoire exprimait en disant : Heureuse et bienheu- « reuse faute! En quoi celle-ci est-elle heureuse, et « que voulait dire saint Grégoire? »

« Je répondais ce qu'il me faisait répondre, et je « disais : « Je vois bien, mon doux Seigneur, je sais « bien que le péché n'a rien de bon et d'heureux en lui- « même, mais c'est le fruit qui sort du péché. Il me « semble que saint Grégoire a voulu dire que Dieu, à « cause du péché d'Adam, nous a donné le Verbe, son « Fils unique, et le Verbe nous a donné son sang, il « nous a rendu la vie en nous donnant la sienne avec « un si ardent amour! » Ainsi le péché est heureux, « non pas par lui-même, mais par le bien, par le trésor « dont il a été l'occasion. Il en est de même mainte- « nant.

« Du mal que font les mauvais chrétiens en persé- « cutant l'Épouse du Christ, doit naître l'honneur, la « lumière, le parfum des vertus pour cette Épouse. Et « cela était si doux, qu'il me semblait qu'il n'y avait « aucune comparaison entre l'offense et la bonté infinie « que Dieu témoignait à son Épouse. Alors je me ré- « jouissais, je tressaillais d'allégresse, et je voyais si « clairement ce temps à venir, qu'il me semblait le « posséder, le goûter, et je disais avec Siméon : *Nunc « dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum « tuum in pace.* Il y avait là des mystères si grands, « que la langue est incapable de les dire, le cœur de « les comprendre, et l'œil de les voir.

« Oh! quelle langue pourrait raconter les merveilles « de Dieu? Ce n'est pas la mienne, pauvre misérable « que je suis; je veux garder le silence et me donner

« tout entière à chercher l'honneur de Dieu, le salut « des âmes, la rénovation et l'exaltation de la Sainte- « Église ; et, par la grâce et la force de l'Esprit-Saint, « je veux persévérer ainsi jusqu'à la mort.... »

III.

Deux années plus tard, le bienheureux Raymond se trouvant à Rome en même temps que sainte Catherine, qui s'y était rendue au commencement du grand schisme d'Occident, lui rappela alors ce qu'elle lui avait prédit à Pise, en 1375, touchant ce schisme. Elle ne l'avait point oublié et elle ajouta, écrit le bienheureux Raymond dans la Vie de la Sainte (1) : « Je vous disais alors que ce qui se passait, était du » lait et du miel ; je puis vous dire maintenant que ce « que vous voyez n'est qu'un jeu d'enfant en comparai- « son de ce qui arrivera dans les pays voisins. « Elle « désignait ainsi le royaume de Sicile, la province ro- « maine et les pays environnants : le ciel et la terre « savent si l'événement s'est accompli. La reine Jeanne « vivait alors ; mais, depuis, quels malheurs fondirent « sur elle, sur son royaume, sur son successeur et sur « les étrangers qui vinrent dans ses États ! Tout le « monde connaît les ravages qui désolèrent cet infor- « tuné pays. Il est évident à quiconque n'a pas perdu « la raison, que la bienheureuse Catherine avait le don

(1) *Acta Sanctorum*, Aprilis Tom. III, Vita S. Catharinæ Sen., Pars II. c. 14, n. 286—287, p. 932 et seq. — Voir aussi la Vie de la Sainte, publiée par E. Cartier, 1 v. in-12, Paris, 1856, p. 280—240.

« de prophétie à un si haut degré, qu'elle lisait dans « l'avenir tout ce qui devait arriver d'important. »

« Mais, poursuit le bienheureux Raymond, afin que « vous ne disiez pas comme Achab disait autrefois de « Michée : Tes prophéties m'annoncent toujours du « mal et jamais de bien (1); » je veux, après avoir « rapporté ce qui est amer, vous offrir ce qui est doux, « et je tirerai pour vous du trésor très-pur de la « Bienheureuse, les choses passées et les choses futu- « res. Vous saurez donc que, quand elle me prédit à « Rome ce que je viens de rapporter, je désirai en « savoir davantage. « Ma bien chère mère, lui deman- « dai-je, je vous prie de me dire ce qui arrivera dans « l'Eglise, après tous ces malheurs. » Elle me répondit :

« Quand ces tribulations et ces extrémités seront « passées, Dieu purifiera la Sainte-Église et renouvel- « lera l'esprit de ses élus par un moyen qui échappe « à toute prévision humaine, et il y aura après ces « choses une réforme si parfaite de la Sainte-Église « de Dieu et un si heureux renouvellement de saints « pasteurs, qu'en y pensant mon esprit tressaille dans « le Seigneur : *His tribulationibus et angustiis fini- « tis, modo imperceptibili hominibus, purgabit Deus « Ecclesiam sanctam suam, et suscitabit spiritum « electorum suorum, sequeturque post hæc tanta re- « formatio Ecclesiæ sanctæ Dei et sanctorum reno- « vatio pastorum, quod ex solo cogitatu spiritus meus « exsultat in Domino.* Ainsi que je vous l'ai bien sou- « vent dit en d'autres occasions, l'Épouse du Christ « est maintenant comme toute défigurée et couverte

(1) *III Rég.*, c. 22, v. 18.

« de haillons, mais alors elle deviendra éclatante de « beauté, elle sera ornée de joyaux précieux et cou- « ronnée du diadème de toutes les vertus ; la multi- « tude des peuples fidèles se réjouira de se voir dotée « de si saints pasteurs ; de leur côté, les nations « étrangères à l'Église, attirées par la bonne odeur de « Jésus-Christ, reviendront au bercail de la Catholi- « cité, et se convertiront au véritable pasteur et évêque « de leurs âmes. Offrez donc des actions de grâces au « Seigneur pour ce calme si profond qu'il voudra bien « rendre à son Église après cette tempête. »

» Ni sainte Catherine de Sienne, ni le bienheureux Raymond de Capoue n'ont vu l'accomplissement de cette prédiction, ajoute Rohrbacher dans son *Histoire universelle de l'Église catholique* (1). Au moment où nous écrivons ces lignes (1844), les hommes de foi commencent à entrevoir les premiers rayons de cette sérénité après la tempête : tempête plusieurs fois séculaire, qui a commencé par le grand schisme d'Occident à la fin du XIVe siècle, continué par la grande révolution d'Allemagne au XVIe, et qui finira probablement par la grande révolution de France au XVIIIe (et XIXe) ; tempête effroyable qui a bouleversé jusque dans ses abîmes l'océan religieux et politique de l'humanité, afin que tous les chrétiens apprennent, pasteurs et ouailles, à toujours mettre leur confiance non dans tel pays, telle nation, tel empire, telle dynastie, tel roi, tel homme, mais en Dieu seul et en leur humble et active coopération à sa Providence, qui emploie la tempête même à faire entrer plus vite au port. »

Combien les événements actuels donnent raison au

(1) *Hist. univ.* Tom. 21, liv. 81, p. 26, éd. de 1845.

grand historien de la Sainte-Église romaine! Mais puisse le calme ne plus tarder davantage! Puissions-nous voir bientôt le couronnement de cette réformation de la Sainte-Église, réformation entreprise au Concile de Trente, poursuivie par les grands Pontifes et les grands saints des trois derniers siècles et sur le point de se parachever, sous la main de l'Immortel Pie IX, par le Concile du Vatican et les calamités expiatrices que nous traversons!

CHAPITRE IV.

PROPHÉTIE DE SAINT VINCENT-FERRIER.

(1350-1419).

Sommaire — I. Saint Vincent-Ferrier, prédicateur du jugement dernier. — II. Ce qu'il annonce des hommes apostoliques des derniers temps. — III. Sa prophétie est conforme à celle de sainte Catherine de Sienne et de sainte Thérèse.

I.

Peu de thaumaturges ont eu un ministère aussi actif que saint Vincent-Ferrier. Sa voix a retenti, comme celle des Apôtres, presque par toute la chrétienté, et l'Espagne lui doit en grande partie l'unité de croyance où elle est arrivée à la suite des conversions sans nombre qu'il a opérées parmi les mahométans et les Juifs. Sa vie, d'ailleurs, était la plus entraînante des prédications ; on eût dit Jean-Baptiste annonçant au quinzième siècle non pas le premier, mais le dernier avénement du Christ. Le saint avait en effet reçu pour mission spéciale de prêcher l'approche du jugement ; et qui sait si le monde, corrompu comme il l'était alors, n'aurait pas vu sa fin dès ce temps-là, sans les œuvres de rénovation spirituelle, suscitées par ce digne fils de saint Dominique. On sait qu'il est mort à Vannes, où ses reliques sont demeurées en grande vénération.

Prédicateur du jugement dernier, le saint eut aussi une connaissance prophétique du genre de vie que mèneraient, dans les derniers temps, les hommes apostoliques. Il termine par le tableau de leurs vertus l'admirable *traité de la Vie spirituelle* qu'il nous a laissé comme le plus parfait miroir de son âme; chef-d'œuvre trop ignoré aujourd'hui et digne de figurer à côté de l'*Imitation* et *du Combat spirituel*, tant il saisit au vif la vertu dans tout ce qu'elle a de plus pratique.

II.

Voici les dernières lignes de ce traité. Après avoir résumé les points principaux dans lesquels doit s'exercer l'homme spirituel, il ajoute :

« Trois choses divent être l'objet principal de nos « méditations et nous occuper assidûment.

« 1° Jésus-Christ dans son Incarnation, son Crucifie- « ment et tous ses autres mystères;

« 2° La vie des apôtres et des frères qui nous ont « précédés dans l'Ordre (1), avec un vif désir de les « imiter;

« 3° *La vie que doivent mener les hommes apostoli-* « *ques à venir.*

« Vous devez méditer jour et nuit la vie de ces « hommes pauvres, simples, doux, humbles, vils à « leurs propres yeux, s'aimant entre eux d'une ardente « charité, ne pensant, ne goûtant et n'ayant sur les « lèvres que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié;

(1) Ce saint a écrit son Traité spécialement pour la famille religieuse de saint Dominique, sans toutefois en écarter quiconque est désireux de la vraie perfection.

« sans souci de ce monde, s'oubliant eux-mêmes, com-
« templant sans cesse la gloire de Dieu et des bien-
« heureux, et soupirant vers elle du fond de leur cœur;
« désirant et attendant la mort pour jouir de ces biens
« et disant comme saint Paul : je désire être dégagé
« des liens du corps et être avec Jésus-Christ; enfin
« vous devez vous représenter tous les trésors inap-
« préciables et inépuisables des richesses célestes, et
« les ruisseaux délicieux des suavités et des joies les
« plus enivrantes du paradis répandus sur eux avec
« une si grande abondance, qu'ils en sont comme sub-
« mergés. Et vous pouvez ainsi vous les représenter,
« ces hommes, dans toute leur conduite, comme chan-
« tant déjà sur la terre le cantique des anges avec une
« ineffable jubilation, sur la harpe de leurs cœurs.

« Cette pensée vous donnera, plus que vous ne pou-
« vez vous l'imaginer, un désir et comme une certaine
« impatience de voir arriver ces temps heureux. Vous
« y puiserez une lumière admirable qui, dissipant
« tous les nuages du doute et de l'ignorance, vous fera
« voir clairement et discerner tous les défauts de ces
« temps malheureux, et l'ordre mystérieux des con-
« grégations religieuses qui sont nées depuis Notre-
« Seigneur Jésus-Christ, ou qui doivent naître encore
« jusqu'à la fin des siècles, et jusqu'à la consommation
« de la gloire de notre grand Dieu, et de son Fils
« Jésus-Christ.

« Portez toujours dans votre cœur le divin Crucifié,
« afin qu'il vous conduise à son éternelle gloire. Amen. »

« Ici, dit la sœur Julienne Morell dans son *commentaire du Traité de la vie spirituelle* (1), saint

(1) *Traité de la Vie spirituelle,* édition de Poitiers, 1866, p. 486 487.

Vincent Ferrier prédit l'état des hommes évangéliques qui doivent fleurir avant la fin du monde. C'est conformément à la prophétie de sainte Catherine de Sienne, touchant le renouvellement et la réformation si grande de la Sainte-Église, laquelle Dieu lui révéla plusieurs fois, à l'indicible contentement de son âme, etc.

« La bienheureuse Mère Térèse de Jésus eut aussi une révélation presque semblable, comme le remarque en sa Vie le R. P. de Ribera, de la Compagnie de Jésus, livre IV, chapitre 5 :

Voici les paroles de la sainte, telles que nous les lisons dans cette Vie (1):

« Un jour, pendant qu'elle priait près du Saint Sacrement, elle vit lui apparaître un saint de l'Ordre de Saint-Dominique, avec un grand livre dans les mains : il l'ouvrit, et lui dit de lire ces mots qui y étaient écrits en grands et lisibles caractères : « *Dans les « temps à venir cet Ordre fleurira, il aura beaucoup « de martyrs.* » Elle vit six ou sept religieux du même Ordre qui avaient des épées à la main, par où elle entendit qu'ils devaient défendre la foi. Un autre jour étant en oraison, elle fut ravie en esprit : elle se trouva en face d'un vaste champ où était engagé un grand combat, et elle vit les religieux de ce même Ordre de Saint-Dominique qui combattaient avec une grande ferveur : ils avaient des visages beaux et très-enflammés; ils renversaient à terre un grand nombre d'ennemis vaincus et ils en tuaient d'autres ; elle entendit que cette bataille était contre les hérétiques.

(1) Vie de sainte Térèse, livre IV, ch. 5, p. 390-391, Paris, 1868, édition Bouix.

« Un autre fois, étant profondément recueillie dans l'oraison (1), et y goûtant beaucoup de douceur et un calme très-pur, elle fut ravie en esprit et elle vit au ciel un grand nombre de religieux da la Compagnie de Jésus, tenant en main des bannières blanches; comme à cette vue elle était émerveillée et ravie de joie à cause de la grande dévotion qu'elle avait pour cet Ordre, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui dit : « *Que serait-ce, si tu savais quels services ces religieux doivent rendre à l'Église dans les temps à venir !* » Il plut à Notre-Seigneur, comme elle le raconte, de la favoriser un certain nombre de fois de cette vision. Et bien que dans la *Vie* de la sainte qu'on a imprimée, on n'ait point désigné le nom de l'Ordre, ce nom est désigné dans le *Livre* écrit de sa main, ainsi que dans les copies qu'on en a tirées. Quant aux paroles que Notre-Seigneur lui adressa, elle les écrivit ensuite au chapitre XL, sans désigner le nom de l'Ordre ; mais tout ce que je viens de dire est chose très-certaine, et sort de la bouche même de la sainte. »

Il est à remarquer que cette prophétie relative à la vie apostolique des derniers temps est reproduite presque mot pour mot dans les paroles du secret de Mélanie, paroles que celle-ci met dans la bouche de la Sainte-Vierge. (2).

(1) *Vie*, chap. XXXVIII.
(2) Voir plus haut, page 70 et 71.

CHAPITRE V.

PROPHÉTIE DU V. GRIGNON DE MONTFORT, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE FRANCE.

(1673-1716.)

I. Œuvres apostoliques du V. Grignon de Montfort. — II. Maternité spirituelle de la Sainte-Vierge. — III. Marie est la souveraine dominatrice des âmes et la porte du Ciel. — IV. Elle initie les grandes âmes à la perfection. — V. Secours qu'elle leur accordera dans les derniers temps. — VI. Raisons qui ont retardé jusqu'ici le règne parfait de Marie en ce monde. — VII. Guerre à mort entre les serviteurs de Marie et Satan jusqu'à la fin des siècles. — VIII. Magnifiques destinées des grands serviteurs de Marie dans les derniers temps du monde. — IX. Ces temps approchent.

I.

Le vénérable Grignon de Montfort appartient au Tiers-Ordre séculier de Saint-Dominique ; nul ne fut plus pénétré que lui de l'esprit de cet Ordre dont la prière par excellence, le très-saint Rosaire, l'occupait sans cesse. Si la Bretagne, son pays natal, et d'autres provinces de l'Ouest sont demeurées jusqu'aujourd'hui si fidèles à cette pratique salutaire, le mérite en remonte en grande partie au saint Tertiaire qui en établissait la récitation publique dans la plupart des paroisses qu'il était appelé à évangéliser.

Le Jansénisme fut son grand persécuteur ; plusieurs

fois le vénérable Père vit l'interdit lancé sur sa personne par suite des calomnies de la secte. Aussi s'était-il tourné vers la Chaire Infaillible de Rome où il alla se jeter aux pieds de Clément XI, pour se mettre tout à sa disposition. Le Souverain-Pontife lui donna pour mission de combattre le Jansénisme et d'enseigner la doctrine chrétienne au peuple ; puis il lui conféra, avec divers priviléges, le titre de missionnaire apostolique. Dès lors le zèle du saint prêtre ne lui laissa plus un instant de repos. A l'exemple du grand patriarche de l'Ordre dominicain, il sut perpétuer son action sur les âmes par l'établissement de deux Congrégations approuvées par le Saint-Siége, la Compagnie de Marie ou des Missionnaires du Saint-Esprit, et l'Institut des Filles-de-la-Sagesse qui sont vouées aux écoles et aux hôpitaux, et qui comptent aujourd'hui près de trois mille religieuses.

Il mourut à Saint-Laurent-sur-Sèvre, à peine âgé de quarante-trois ans. Ses cantiques l'ont rendu célèbre jusqu'à nos jours. Il a été déclaré Vénérable par la Sainte-Église devant qui se poursuit en ce moment le procès de béatification de l'héroïque missionnaire (1).

Ce qui fixe notre regard sur le vénérable Grignon de Montfort, c'est une de ses prophéties aujourd'hui bien digne d'attention parce qu'il y donne comme signe de l'approche des derniers temps la venue de grands saints qui seront également de grands serviteurs de Marie. Après avoir établi les preuves du pouvoir suprême et des prérogatives que la très-sainte Trinité a conféré à la Sainte-Vierge, il continue en ces termes (2) :

(1) Voir les *Petits Bollandistes*, tom. 14, p. 309—313. Paris Palmé, 1869.

(2) *Traité de la vraie dévotion à la Sainte-Vierge*, 1 vol. in-18, chez Gaume, Paris, 1851, page 29 à 51.

II.

« Dieu le Père se veut donner des enfants par Marie « jusqu'à la consommation du monde, et il lui dit ces « paroles : *In Jacob inhabita !* « Demeurez en Jacob, » « c'est-à-dire faites votre demeure et résidence dans « mes enfants et prédestinés, figurés par Jacob, et non « point dans les enfants du diable et les réprouvés, « figurés par Esaü.

« Comme dans la génération naturelle et corporelle, « il y a un père et une mère, de même, dans la géné- « ration naturelle et spirituelle, il y a un père qui est « Dieu, et une mère qui est Marie. Tous les vrais « enfants de Dieu et prédestinés ont Dieu pour père et « Marie pour mère, et qui n'a pas Marie pour mère « n'a pas Dieu pour père ; c'est pourquoi les réprouvés, « comme les hérétiques, schismatiques, etc., qui haïs- « sent ou regardent avec mépris ou indifférence la « très-Sainte-Vierge, n'ont point Dieu pour père, quoi- « qu'ils s'en glorifient, parce qu'ils n'ont point Marie « pour mère ; car s'ils l'avaient pour mère, ils l'aime- « raient et l'honoreraient comme un vrai et bon enfant « aime naturellement et honore sa mère qui lui a « donné la vie.

« Le signe le plus infaillible et le plus indubitable « pour distinguer un hérétique, un homme de mau- « vaise doctrine, un réprouvé, d'avec un prédestiné, « c'est que l'hérétique et le réprouvé n'ont que du mé- « pris ou de l'indifférence pour la très-Sainte Vierge, « tâchant, par leurs paroles et exemples, d'en diminuer « le culte et l'amour ouvertement ou en cachette,

« quelquefois sous de beaux prétextes. Hélas ! Dieu le « Père n'a point dit à Marie de faire sa demeure en « eux, parce qu'ils sont des Esaü.

« Dieu le Fils veut se former, et pour ainsi dire, « s'incarner tous les jours par sa chère Mère dans ses « membres, et il lui dit : *In Israel inhæreditare.....* « « Ayez Israel pour héritage : » c'est comme s'il « disait : Dieu mon Père m'a donné pour héritage « toutes les nations de la terre, tous les hommes bons « et mauvais, prédestinés et réprouvés; je conduirai « les uns par la verge d'or et les autres par la verge de « fer ; je serai le père et l'avocat des uns, le juste ven- « geur des autres et le juge de tous ; mais pour vous, » ma chère Mère, vous n'aurez pour votre héritage et « possession que les prédestinés figurés par Israel ; et, « comme leur bonne mère, vous les enfanterez, élève- « rez ; et, comme leur souveraine, vous les conduirez, « gouvernerez et défendrez.

« Un homme et un homme est né en elle, dit le « Saint-Esprit : *Homo et homo natus est in eâ.* Selon « l'explication de quelques Pères, le premier homme « qui est né en Marie est l'Homme-Dieu ; Jésus-Christ, « le second, est un homme pur enfant de Dieu et de « Marie par adoption. Si Jésus-Christ, le chef des « hommes, est né en elle, les prédestinés, qui sont les « membres de ce chef, doivent aussi naître en elle par « une suite nécessaire : une même mère ne met pas au « monde la tête ou le chef sans les membres, ni les « membres sans la tête, autrement ce serait un « monstre de nature ; de même, dans l'ordre de la « grâce, le chef et les membres naissent d'une même « mère, et si un membre du corps mystique de Jésus- « Christ, c'est-à-dire un prédestiné, naissait d'une

« autre mère que Marie, qui a produit le chef, ce ne « serait pas un prédestiné, ni un membre de Jésus- « Christ, mais un monstre dans l'ordre de la grâce.

« De plus, Jésus étant à présent autant que jamais « le fruit de Marie, comme le ciel et la terre le lui « répètent mille et mille fois tous les jours : « Et Jésus « le fruit de vos entrailles est pour chaque homme en « particulier qui le possède, aussi véritablement le « fruit et l'œuvre de Marie, que pour tout le monde en « général, en sorte que, si quelque fidèle a Jésus-Christ « formé dans son cœur, il peut dire hardiment : Grand « merci à Marie ; ce que je possède est son effet et son « fruit, et sans elle je ne l'aurais pas ; et on peut lui « appliquer plus véritablement que saint Paul ne se « les applique, ces paroles : *Quos iterum parturio « donec formetur Christus in vobis...* « J'enfante tous « les jours les enfants de Dieu, jusqu'à ce que Jésus- « Christ, mon Fils, soit formé en eux dans la pléni- « tude de son âge. »

« Saint Augustin se surpassant soi-même, et tout ce « que je viens de dire, affirme que tous les prédestinés, « pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont « en ce monde cachés dans le sein de la très-Sainte- « Vierge, où ils sont gardés, nourris, entretenus et « agrandis par cette bonne Mère, jusqu'à ce qu'elle les « enfante à la gloire, après la mort qui est proprement « le jour de leur naissance, comme l'Eglise appelle la « mort des justes. Oh ! mystère de grâce inconnu aux « réprouvés, et peu connu aux prédestinés !

« Dieu le Saint-Esprit veut se former en elle et par « elle des élus, et il lui dit : *In electis meis mitte « radices....* Jetez, ma bien-aimée et mon épouse, les « racines de toutes vos vertus dans mes élus, afin qu'ils

« croissent de vertus en vertus et de grâce en grâce.
« J'ai pris tant de complaisance en vous, lorsque vous
« viviez sur la terre dans la pratique des plus subli-
« mes vertus, que je désire encore vous trouver sur la
« terre, sans cesser d'être dans le Ciel. Reproduisez-
« vous pour cet effet dans mes élus ; que je voie en
« eux avec complaisance les racines de votre foi invin-
« cible, de votre humilité profonde, de votre mortifica-
« tion universelle, de votre oraison sublime, de votre
« charité ardente, de votre espérance ferme et de toutes
« vos vertus. Vous êtes toujours mon épouse aussi
« fidèle, aussi pure et aussi féconde que jamais : que
« votre foi me donne des fidèles, que votre pureté me
« donne des vierges, que votre fécondité me donne des
« élus et des temples.

« Quand Marie a jeté ses racines dans une âme, elle
« y produit des merveilles de grâce qu'elle seule peut
« produire, parce qu'elle est seule la Vierge féconde
« qui n'a jamais eu, ni n'aura jamais sa semblable en
« pureté et en fécondité.

« Marie a produit, avec le Saint-Esprit, la plus
« grande chose qui ait été et sera jamais, qui est un
« Dieu-Homme, et elle produira conséquemment les
« plus grandes choses qui seront dans les derniers
« temps ; la formation et l'éducation des grands saints,
« qui seront sur la fin du monde, lui est réservée ; car
« il n'y a que cette Vierge singulière et miraculeuse
« qui peut produire, en union du Saint-Esprit, les
« choses singulières et extraordinaires,

« Quand le Saint-Esprit, son époux, l'a trouvé dans
« une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se com-
« munique à cette âme abondamment, et autant qu'elle
« donne place à son épouse ; et une des grandes raisons

« pourquoi le Saint-Esprit ne fait pas maintenant des « merveilles éclatantes dans nos âmes, c'est qu'il n'y « trouve pas une assez grande union avec sa fidèle et « indissoluble épouse. Je dis indissoluble épouse, car « depuis que cet amour substantiel du Père et du Fils « a épouse Marie, pour produire Jésus-Christ, le chef « des élus, et Jésus-Christ dans les élus, il ne l'a « jamais répudiée, parce qu'elle a toujours été féconde « et fidèle.

III.

« On doit conclure évidemment de ce que je viens « de dire, 1° que Marie a reçu de Dieu une grande do- « mination dans les âmes des élus ; car elle ne peut « pas faire en eux sa résidence, comme Dieu le Père le « lui a ordonné, les former en Jésus-Christ et Jésus- « Christ en eux, jeter dans leurs cœurs les racines de « ses vertus, et être la compagne indissoluble du « Saint-Esprit pour tous ses ouvrages de grâce ; elle « ne peut pas, dis-je, faire toutes ces choses, qu'elle « n'ait droit et domination dans leurs âmes par une « grâce singulière du Très-Haut qui, lui ayant donné « puissance sur son Fils unique et naturel, la lui a « aussi donnée sur ses enfants adoptifs non-seulement « quant au corps, ce qui serait peu de chose, mais « aussi quant à l'âme.

« Marie est la Reine du ciel et de la terre par « grâce, comme Jésus en est le Roi par nature et par « conquête : or, comme le royaume de Jésus-Christ « consiste principalement dans le cœur et l'intérieur « de l'homme, selon cette parole : *Le royaume de*

« *Dieu est au dedans de vous*, de même le royaume « de la très-Sainte-Vierge est principalement dans « l'intérieur de l'homme c'est-à-dire son âme, et c'est « principalement dans les âmes qu'elle est plus glori- « fiée avec son Fils que dans toutes les créatures visi- « bles, et nous pouvons l'appeler avec les saints, la « *Reine des cœurs*.

« 2° Il faut conclure que la très-Sainte-Vierge « étant nécessaire à Dieu, d'une nécessité qu'on appelle « hypothétique, en conséquence de sa volonté, elle est « bien plus nécessaire aux hommes pour arriver à leur « dernière fin, il ne faut donc pas mêler la dévotion à « la très-Sainte-Vierge avec les dévotions aux autres « saints, comme si elle n'était pas plus nécessaire, et « que de surérogation.

« Le docte et pieux Suarez, de la compagne de Jésus, « le savant et dévot Juste Lipse, docteur de Louvain, « et plusieurs autres, ont prouvé invinciblement, en « conséquence des sentiments des Pères, entre autres « saint Augustin, de saint Ephrem, diacre d'Edesse, « de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Germain de « Constantinople, de saint Jean de Damas, de saint « Anselme, saint Bernard, saint Bernardin, saint Tho- « mas, et saint Bonaventure, que la dévotion à la très- « Sainte-Vierge est nécessaire au salut, et que c'est « une marque infaillible de réprobation, au sentiment « même d'Æcolampade, et de quelques autres hérétiques, de n'avoir pas de l'estime et de l'amour pour « la Sainte-Vierge, et qu'au contraire c'est une marque « infaillible de prédestination de lui être entièrement « et véritablement dévoué ou dévot.

« Les figures et les paroles de l'Ancien et du Nouveau « Testament le prouvent, les sentiments et les exem-

« ples des saints le confirment, la raison et l'expé-
« rience l'apprennent et le démontrent; le diable même,
« et ses suppôts, pressés par la force de la vérité, ont
« été souvent obligés de l'avouer malgré eux. De tous
« les passages des saints Pères et des Docteurs, dont
« j'ai fait un ample recueil pour prouver cette vérité,
« je n'en rapporte qu'un, afin de n'être pas trop long :
« *Tibi devotum esse, est arma quædam salutis quæ*
« *Deus his dat quos vult salvos fieri....* « Vous être dé-
« vot, ô Sainte-Vierge! dit saint Jean Damascène, est
« une arme de salut que Dieu donne à ceux qu'il veut
« sauver. » Et je pourrais ici rapporter plusieurs histoi-
« res qui prouvent la même chose; entre autres celle
« qui est rapportée dans les chroniques de saint Domi-
« nique, lorsque quinze mille démons possédant l'âme
« d'un malheureux hérétique, près de Carcassonne, où
« saint Dominique prêchait le Rosaire, furent obligés,
« à leur confusion, par le commandement que leur en
« fit la Sainte-Vierge, d'avouer plusieurs grandes et
« consolantes vérités touchant la dévotion à la Sainte-
« Vierge, avec tant de force et de clarté, qu'on ne peut
« pas lire cette histoire authentique et le panégyrique
« que le diable fit malgré lui de la dévotion à la très-
« Sainte-Vierge, sans verser des larmes de joie, pour
« peu qu'on soit dévot à la très-Sainte-Vierge.

IV.

« Si la dévotion à la très-Sainte-Vierge est néces-
« saire à tous les hommes pour faire simplement leur
« salut, elle l'est encore beaucoup plus à ceux qui sont
« appelés à une perfection particulière, et je ne crois

« pas qu'une personne puisse acquérir une union intime « avec Notre-Seigneur et une parfaite fidélité au « Saint-Esprit, sans une très-grande union avec la « très-Sainte-Vierge, et une grande dépendance de « son secours.

« C'est Marie seule qui a trouvé grâce devant Dieu, « sans aide d'aucune autre pure créature : ce n'est que « par elle que tous ceux qui ont trouvé grâce devant « Dieu l'ont trouvée, et ce n'est que par elle que tous « ceux qui viendront ci-après la trouveront. Elle était « pleine de grâce quand elle fut saluée par l'archange « Gabriel, et elle fut surabondamment remplie de grâce « par le Saint-Esprit, quand il la couvrit de son ombre « ineffable, et elle a tellement augmenté de jour en « jour, et de moment en moment cette plénitude « double, qu'elle est arrivée à un point de grâce im- « mense et inconcevable ; en sorte que le Très-Haut « l'a faite l'unique trésorière de ses trésors, et l'unique « dispensatrice de ses grâces, pour anoblir, élever et « enrichir qui elle veut, pour faire entrer qui elle veut « dans la voie étroite du ciel, pour faire passer, malgré « tout, qui elle veut par la porte étroite de la vie, et « pour donner le trône, le sceptre et la couronne de « Roi à qui elle veut. Jésus est partout et toujours le « fruit et le Fils de Marie, et Marie est partout l'arbre « véritable qui porte le fruit de la vie, et la vraie « mère qui le produit.

« C'est Marie seule à qui Dieu a donné les clefs des « celliers du divin amour, et le pouvoir d'entrer dans « les voies les plus sublimes et les plus secrètes de la « perfection, et d'y faire entrer les autres ; c'est Marie « seule qui donne l'entrée dans le paradis terrestre aux « misérables enfants d'Eve l'infidèle, pour s'y promener

« agréablement avec Dieu, s'y cacher sûrement contre « ses ennemis, et pour s'y nourrir délicieusement, et « sans plus craindre la mort, du fruit des arbres de vie « et de science du bien et du mal, et pour y boire à longs « traits les eaux célestes de cette belle fontaine qui y « rejaillit avec abondance ; ou plutôt elle est elle-même « ce paradis terrestre, ou cette terre vierge et bénie, « dont Adam et Eve les pécheurs ont été chassés : elle « ne donne entrée chez elle qu'à ceux et celles qu'il lui « plaît pour les faire devenir saints.

V.

« Tous les riches du peuple, pour me servir de l'ex- « pression du Saint-Esprit, selon l'expression du saint « Bernard, tous les riches du peuple supplieront votre « visage de siècle en siècle, et particulièrement à la « fin du monde, c'est-à-dire que les plus grands saints, « les âmes les plus riches en grâces et en vertus, seront « les plus assidus à prier la très-Sainte-Vierge, et l'avoir « toujours présente, comme leur parfait modèle, pour « l'imiter, et leur aide puissante pour les secourir.

« J'ai dit que cela arriverait particulièrement à la « fin du monde, et bientôt, parce que le Très-Haut, « avec sa sainte Mère, doivent se former de grands « saints, qui surpasseront autant en sainteté la plu- « part des autres saints, que les cèdres du Liban sur- « passent les petits arbrisseaux, comme il a été révélé « à une sainte âme, dont la vie a été écrite par un « grand serviteur de Dieu.

« Ces grandes âmes, pleines de grâce et de zèle, se- « ront choisies pour s'opposer aux ennemis de Dieu, qui

« frémiront de tous côtés, et elles seront singulière-
« ment dévotes à la très-Sainte-Vierge, éclairées par
« sa lumière, nourries de son lait, conduites par son
« esprit, soutenues par son bras et gardées sous sa pro-
« tection; en sorte qu'elles combattront d'une main
« et édifieront de l'autre : d'une main, elles combat-
« tront, renverseront, écraseront les hérétiques avec
« leurs hérésies, les schismatiques avec leurs schismes,
« les idolâtres avec leurs idolâtries, et les pécheurs
« avec leurs impiétés ; et de l'autre main, elles édifie-
« ront le temple du vrai Salomon et le mystique cité
« de Dieu, c'est-à-dire la très-Sainte-Vierge, appelée
« par les saints Pères *le temple de Salomon* et *la cité*
« *de Dieu*. Ils porteront tout le monde, par leurs pa-
« roles et leurs exemples, à sa véritable dévotion ; ce
« qui leur attirera beaucoup d'ennemis, mais aussi
« beaucoup de victoires et de gloire pour Dieu seul.
« C'est ce que Dieu a révélé à saint Vincent Ferrier,
« grand apôtre de son siècle, comme il l'a suffisam-
« ment marqué dans un de ses ouvrages.

« C'est que le Saint-Esprit semble avoir prédit dans
« le Psaume 58e, dont voici les paroles : *Et scient*
« *quia Dominus dominabitur Jacob et finium terræ;*
« *convertentur ad vesperam, et famem patientur ut*
« *canes, et circuibunt civitatem...*

« *Le Seigneur règnera dans Jacob et dans toute la*
« *terre ; ils se convertiront sur le soir, et ils souffri-*
« *ront la faim comme des chiens, et ils iront autour*
« *de la ville pour trouver de quoi manger.* »

« Cette ville, que les hommes trouveront à la fin
« du monde pour se convertir, et pour rassasier la faim
« qu'ils auront de la justice, est la très-Sainte-Vierge,
« qui est appelée par le Saint-Esprit, *ville et cité de*
« *Dieu.*

VI.

« C'est par Marie que le salut du monde a com-
« mencé, c'est par Marie qu'il doit être consommé.
« Marie n'a presque point paru dans le premier avéne-
« ment de Jésus-Christ, afin que les hommes, encore
« peu instruits et éclairés sur la personne de son Fils,
« ne s'éloignassent pas de la personne de son Fils, en
« s'attachant trop fortement et trop grossièrement à
« elle; ce qui apparemment serait arrivé, si elle avait été
« connue, à cause des charmes admirables que le Très-
« Haut avait mis même en son extérieur : ce qui est
« si vrai que saint Denys l'Aréopagite nous a laissé par
« écrit, que quand il la vit, il l'aurait prise pour une
« divinité, à cause de ses charmes secrets et de sa
« beauté incomparable, si la foi, dans laquelle il était
« bien confirmé, ne lui avait appris le contraire; mais
« dans le second avénement de Jésus-Christ, Marie doit
« être connue et révélée par le Saint Esprit, afin de faire
« par elle, connaître, aimer et servir Jésus-Christ. Les
« raisons qui ont porté le Saint-Esprit à cacher son
« épouse pendant sa vie, et à ne la révéler que bien peu
« depuis la prédiction de l'Evangile, ne subsistent
« plus.»

Dieu veut donc révéler et découvrir Marie, le chef-d'œuvre de ses mains, dans ces derniers temps, 1° parce qu'elle s'est cachée dans ce monde et s'est mise plus bas que la poussière par sa profonde humilité, ayant obtenu de Dieu, de ses Apôtres et Evangélistes, qu'elle ne fût point manifestée ; 2° parce que, étant le chef-d'œuvre des mains de Dieu, aussi bien

ici-bas par la grâce, que dans le ciel par la gloire, il veut en être glorifié et loué sur la terre par les vivants; 3° comme elle est l'aurore qui précède et découvre le Soleil de justice, qui est Jésus-Christ, elle doit être reconnue et aperçue, afin que Jésus-Christ le soit; 4° étant la voie par laquelle Jésus-Christ est venu à nous la première fois, elle le sera encore lorsqu'il viendra la seconde, quoique non pas de la même manière; 5° étant le moyen sûr et la voie droite et immaculée pour aller à Jésus-Christ et le trouver parfaitement, c'est par elle que les saintes âmes qui doivent éclater en sa sainteté, doivent le trouver. Celui qui trouvera Marie, trouvera la vie, c'est-à-dire Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie; mais on ne peut trouver Marie qu'on ne la cherche; on ne peut la chercher qu'on ne la connaisse; car on ne cherche ni on ne désire un objet inconnu : il faut donc que Marie soit plus connue que jamais à la plus grande connaissance et gloire de la très-sainte Trinité; 6° Marie doit éclater, plus que jamais, en miséricorde, en force et en grâce, dans ces derniers temps : en miséricorde, pour ramener et recevoir amoureusement les pauvres pécheurs et dévoyés qui se convertiront et reviendront à l'Église catholique; en force, contre les ennemis de Dieu, les idolâtres, schismatiques, mahométans, Juifs et impies endurcis, qui se révolteront terriblement pour séduire et faire tomber, par promesses et menaces, tous ceux qui leur seront contraires; et enfin elle doit éclater en grâce, pour animer et soutenir les vaillants et fidèles serviteurs de Jésus-Christ, qui combattront pour ses intérêts ; 7° Enfin, Marie doit être terrible au diable et à ses suppôts, comme une armée rangée en bataille, principalement dans ces

derniers temps, parce que le diable, sachant bien qu'il a peu de temps, et moins que jamais, pour perdre les âmes, redoublera tous les jours ses efforts et ses combats ; il suscitera bientôt de nouvelles persécutions, et mettra de terribles embûches aux serviteurs fidèles et aux vrais enfants de Marie, qu'il a plus de peine que les autres à surmonter.

VII.

C'est principalement de ces dernières et cruelles persécutions du diable qui augmenteront tous les jours jusqu'au règne de l'antechrist, qu'on doit entendre cette première et célèbre prédiction et malédiction de Dieu, portée dans le paradis terrestre contre le serpent. Il est à propos de l'expliquer ici, pour la gloire de la très-Sainte-Vierge, le salut de ses enfants et la confusion du diable.

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. (Genes. III, 15.) « *Je « mettrai des inimitiés entre toi et la femme, et ta « race et la sienne ; elle-même t'écrasera la tête et tu « mettras des embûches à son talon.* »

« Jamais Dieu n'a fait et formé qu'une inimitié, « mais irréconciliable, qui durera et augmentera « même jusqu'à la fin; c'est entre Marie sa digne « Mère, et le diable : entre les enfants et serviteurs « de la Sainte-Vierge, et les enfants et suppôts de Lu- « cifer ; en sorte que la plus terrible des ennemies que « Dieu ait faites contre le diable est Marie, sa sainte « Mère; il lui a même donné, dès le paradis terrestre,

« quoiqu'elle ne fût encore que dans son idée, tant de « haine contre ce maudit ennemi de Dieu, tant d'in- « dustrie pour découvrir la malice de cet ancien ser- « pent, tant de force pour vaincre, terrasser et écraser « cet orgueilleux impie, qu'il l'appréhende plus, non- « seulement que tous les Anges et les hommes, mais « en un sens que Dieu même : ce n'est pas, que l'ire, « la haine et la puissance de Dieu ne soient infiniment « plus grands que celles de la Sainte-Vierge, puisque les « perfections de Marie sont limitées; mais c'est 1° parce « que satan, étant orgueilleux, souffre infiniment plus « d'être vaincu et puni par une petite et humble ser- « vante de Dieu, et son humilité humilie plus que le « pouvoir divin; 2° parce que Dieu a donné à Marie un « si grand pouvoir contre les diables, qu'ils craignent « plus, comme ils ont été souvent obligés de l'avouer « malgré eux, par la bouche des possédés, un seul de « ses soupirs pour quelque âme, que les prières de « tous les saints, et une seule de ses menaces contre « eux, que tous leurs autres tourments.

« Ce que Lucifer a perdu par orgueil, Marie l'a ga- « gné par humilité ; ce que Ève a damné et perdu par « désobéissance, Marie l'a sauvé par obéissance : Ève, « en obéissant au serpent, a perdu tous ses enfants « avec elle, et les lui a livrés ; Marie, s'étant rendue « parfaitement fidèle à Dieu, a sauvé tous ses enfants « et serviteurs avec elle, et les a consacrés à sa ma- « jesté.

« Non-seulement Dieu a mis une inimitié, mais des « *inimitiés* non-seulement entre Marie et le démon, « mais entre la race de la sainte Vierge et la race du « démon ; c'est-à-dire que Dieu a mis des inimitiés, « des antipathies et haines secrètes entre les vrais en-

« fants et serviteurs de Marie et les enfants et escla-
« ves du diable; ils ne s'aiment point mutuellement,
« ils n'ont point de correspondance intérieure les uns
« avec les autres. Les enfants de Bélial, les esclaves de
« satan, les amis du monde (car c'est la même chose)
« ont toujours persécuté jusqu'ici et persécuteront
« plus que jamais ceux et celles qui appartiennent à la
« très-Sainte-Vierge, comme autrefois Caïn persécuta
« son frère Abel, et Esaü son frère Jacob, qui sont les
« figures des réprouvés et des prédestinés; mais l'hum-
« ble Marie aura toujours la victoire sur cet orgueil-
« leux, et si grande, qu'elle ira jusqu'à lui écraser la
« tête, où réside son orgueil : elle découvrira toujours
« sa malice de serpent, elle éventera ses mines infer-
« nales et dissipera ses conseils diaboliques, et garan-
« tira jusqu'à la fin des temps ses fidèles serviteurs de
« sa patte cruelle; mais le pouvoir de Marie sur tous
« les diables éclatera particulièrement dans les der-
« niers temps, où satan mettra des embûches à son
« talon, c'est-à-dire à ses humbles esclaves et à ses
« pauvres enfants, qu'elle suscitera pour lui faire la
« guerre. Ils seront petits et pauvres selon le monde,
« et abaissés devant tous comme le talon, foulés et
« persécutés comme le talon l'est à l'égard des autres
« membres du corps; mais en échange ils seront ri-
« ches en grâces de Dieu, que Marie leur distribuera
« abondamment; grands et relevés en sainteté devant
« Dieu, supérieurs à toute créature par leur zèle animé,
« et si fortement appuyés du secours divin, qu'avec
« l'humilité de leur talon, en union de Marie, ils écra-
« seront la tête du diable et feront triompher Jésus-
« Christ.

VIII.

« Enfin Dieu veut que sa sainte Mère soit à pré-
« sent plus connue, plus aimée, plus honorée que ja-
« mais elle n'a été ; ce qui arrivera sans doute, si les
« prédestinés entrent, avec la grâce et la lumière du
« Saint-Esprit, dans la pratique intérieure et parfaite
« que je leur découvrirai dans la suite : pour lors, ils
« verront clairement, autant que la foi le permet, cette
« belle étoile de la mer, et ils arriveront à bon port,
« malgré les tempêtes et les pirates, en suivant sa
« conduite ; ils connaîtront les grandeurs de cette Sou-
« veraine, et ils se consacreront entièrement à son ser-
« vice, comme ses sujets et ses esclaves d'amour ; ils
« éprouveront ses douceurs et ses bontés maternelles,
« et ils l'aimeront tendrement comme ses enfants bien-
« aimés ; ils connaîtront les miséricordes dont elle est
« pleine, et les besoins où ils sont de son secours, et ils
« auront recours à elle en toutes choses comme à leur
« chère avocate et médiatrice auprès de Jésus-Christ ;
« ils sauront quel est le moyen le plus assuré, le plus
« aisé, le plus court et le plus parfait pour aller à
« Jésus-Christ, et ils se livreront à elle, corps et âme,
« sans partage, pour être à Jésus-Christ de même.

« Mais qui seront ces serviteurs, esclaves et enfants
« de Marie ? Ce seront un feu brûlant des ministres du
« Seigneur qui mettront le feu de l'amour divin par-
« tout ; ce seront, *sicut sagittæ in manu potentis*, des
« flèches aiguës dans la main de la puissante Marie
« pour percer ses ennemis ; ce seront des enfants de
« Lévi, bien purifiés par le feu de grande tribulation, et

« bien collés à Dieu, qui porteront l'or de l'amour « dans le cœur, l'encens de l'oraison dans l'esprit, et la « myrrhe de la mortification dans le corps, et qui se- « ront partout la bonne odeur de Jésus-Christ, aux « pauvres et aux petits, tandis qu'ils seront une odeur « de mort aux grands, aux riches et aux orgueilleux « mondains.

Ce seront des nuées tonnantes et volantes par les « airs, au moindre souffle du Saint-Esprit qui, sans « s'attacher à rien, ni s'étonner de rien, ni se mettre en « peine de rien, répandront la pluie de la parole de « Dieu et de la vie éternelle; ils tonneront contre le « péché, ils gronderont contre le monde, ils frapperont « le diable et ses suppôts, et ils perceront d'outre en « outre, pour la vie ou pour la mort, avec leur glaive « à deux tranchants de la parole de Dieu, tous ceux « auxquels ils seront envoyés de la part du Très-Haut.

« Ce seront des apôtres véritables des derniers temps « à qui le Seigneur des vertus donnera la parole et la « force, pour opérer des merveilles et remporter des « dépouilles glorieuses sur ses ennemis; ils dormiront « sans or ni argent, et qui plus est, sans soin au mi- « lieu des autres prêtres ecclésiastiques et clercs, *inter* « *medios cleros,* et cependant auront les ailes argen- « tées de la colombe, pour aller, avec la pure intention « de la gloire de Dieu et du salut des âmes, où le Saint- « Esprit les appellera; et ils ne laisseront après eux « dans les lieux où ils auront prêché, que l'or de la « charité, qui est l'accomplissement de toute la loi. En- « fin nous savons que ce seront de vrais disciples de « Jésus-Christ, qui, marchant sur les traces de sa pau- « vreté, humilité, mépris du monde et charité, ensei- « gneront la voie étroite de Dieu dans la pure vérité,

« selon le saint Evangile, et non selon les maximes du « monde, sans se mettre en peine ni faire acception de « personne, sans épargner, écouter ni craindre aucun « mortel, quelque puissant qu'il soit.

« Ils auront dans leur bouche le glaive à deux tran- « chants de la parole de Dieu ; ils porteront sur leurs « épaules l'étendard ensanglanté de la Croix, le Cru- « fix dans la main droite, le Chapelet dans la gauche, « les sacrés noms de Jésus et de Marie sur leur cœur, « et la modestie et mortification de Jésus-Christ dans « toute leur conduite. Voilà de grands hommes qui « viendront; mais Marie sera là par ordre du Très- « Haut, pour étendre son empire sur celui des impies « idolâtres et mahométans; mais quand et comment « cela sera-t-il?... Dieu seul le sait; c'est à nous de « nous taire, de prier, de soupirer et attendre : *Ex- « spectans, exspectavi.*

IX.

Pour nous, nous espérons que l'âge des grands serviteurs de Marie est à son aurore. Que voyons-nous en effet non loin de nous et même autour de nous ?

Saint Alphonse-Marie de Liguori (1696-1787), qui a prêché si haut les gloires de Marie dont il fut l'un des plus dévots enfants ; le vénérable Jean-Baptiste-Marie Vianney, curé d'Ars (1786-1859), à son tour le fils et l'apôtre privilégié de Marie; Jean-Marie Mastaï, depuis Pie IX, l'heureux pèlerin de Lorette, le Pape de l'Immaculée Conception, *l'Infaillible*, ne sont-ils pas les dignes précurseurs de ces grands serviteurs de Marie, l'attente et le salut de notre âge ?

Combien d'autres personnages vénérables ne pourrions-nous pas nommer à la suite de ces apôtres de la dévotion à Marie? Si notre siècle est le siècle de Marie, n'est-ce pas autant par le zèle qui répond aux faveurs de la Mère de Dieu que par les grâces dont elle ne cesse de combler l'Église dans ces temps à jamais mémorables? Que d'évêques, que de saints prêtres, que de religieux et de religieuses, que de pieux fidèles de tous rangs, de toutes conditions se font les champions de la Reine des Cieux dans les lettres, les arts, les sciences, comme dans les œuvres de zèle de tout genre! Le terrain est préparé, il peut désormais produire ces cèdres du Liban dont parle le vénérable Grignon de Montfort.

CHAPITRE VI.

PROPHÉTIES TOUCHANT L'EXPANSION DU CULTE DE SAINT JOSEPH, NOTAMMENT D'APRÈS SAINT BERNARDIN DE SIENNE ET LE DOMINICAIN ISIDORE DE ISOLANIS.

(XV et XVI siècles.)

I. Ensemble des prophéties sur saint Joseph et leur parfait accomplissement. — II. Texte du dominicain Isidore de Isolanis.

I.

Après avoir donné les principales prophéties qui concernent le culte du Sacré-Cœur de Jésus et celui de la Sainte-Vierge dans les derniers âges du monde, nous croyons répondre aux aspirations des âmes pieuses en mettant sous les yeux du lecteur un résumé des prophéties qui se rapportent au culte de saint Joseph. Chacun se rappelle le récent décret du 8 décembre 1870, par lequel Notre-Saint-Père le Pape Pie IX assigne saint Joseph pour Patron à l'Église universelle; mais combien on se doutait peu que cette gloire du grand patriarche eût aussi été prédite bien des siècles à l'avance ?

Voici ce qu'un pieux jésuite, le Père Jean Jacquinot écrivait en 1645 dans son livre intitulé : *La Gloire de saint Joseph*, en alléguant à l'appui des prophéties sur saint Joseph, notamment un sermon de saint Ber-

nardin de Sienne sur le glorieux époux de Marie, et le livre d'un pieux dominicain, le père Isidore de Isolanis, auteur de la *Somme des dons de saint Joseph :*

« Beau soleil, père des jours, hâte ta course, s'écrie « le père Jacquinot ; fais vivement naître cette heure « fortunée en laquelle doivent être accomplis les « oracles des saints, qui nous promettent que, sur « le déclin du monde, on fera magnifiquement pa- « raître toutes les grandeurs de saint Joseph ; qui « nous assurent que Dieu même tirera le rideau et « déchirera le voile qui nous a empêchés jusqu'à « maintenant de voir à découvert les merveilles du « sanctuaire de l'âme de Joseph ; qui prédisent que « le Saint-Esprit agira incessamment dans le cœur des « fidèles, pour les émouvoir à exalter la gloire de ce « divin personnage, lui consacrant des maisons reli- « gieuses, lui bâtissant des temples et dressant des « autels ; qui publient que, PAR TOUT L'EMPIRE DE L'É- « GLISE MILITANTE ON RECONNAITRA POUR PROTECTEUR « PARTICULIER CE SAINT qui l'a été de Jésus-Christ, fon- « dateur du même empire ; qui nous font espérer que « LES SOUVERAINS PONTIFES ORDONNERONT, par un secret « mouvement du ciel, QUE LA FÊTE DE CE GRAND « PATRIARCHE SOIT SOLENNELLEMENT CÉLÉBRÉE PAR « TOUTE L'ÉTENDUE DU DOMAINE SPIRITUEL DE SAINT- « PIERRE ; qui annoncent que les plus savants hommes « de l'univers s'emploieront à la recherche des dons de « Dieu cachés dans saint Joseph, et qu'ils y rencon- « treront des trésors de grâces incomparablement « plus précieux et plus abondants que n'en posséda la « meilleure partie des prédestinés de l'Ancien Testa- « ment par l'espace de quarante siècles. »

Certes jamais prophétie, ajoute le *Propagateur* de la

dévotion à saint Joseph, ne reçut plus littéral accomplissement. Selon la signification symbolique de son nom, qui veut dire « *Augmentation* (1), » saint Joseph n'a cessé d'occuper une place de plus en plus considérable dans les fastes de la liturgie ainsi que dans le confiant amour des fidèles. L'Orient devança l'Occident dans cette œuvre de glorification croissante; puis ce fut la séraphique Thérèse de Jésus qui, par reconnaissance pour le généreux Patriarche « *à qui elle ne se souvenait pas d'avoir jamais rien demandé qu'il ne le lui eût accordé,* » prit fortement à cœur de propager son culte. Attaché d'avance, par une prédilection traditionnelle, à la dévotion favorite de son illustre réformatrice, l'Ordre du Carmel, au début du XVIIIe siècle, soumit à l'approbation du Siége Apostolique un office en l'honneur du Patronage de saint Joseph, et obtint l'autorisation, ultérieurement étendue à beaucoup d'églises, de solenniser cette fête nouvelle, qui fut fixée au troisième dimanche après Pâques. D'autre part, des villes, des provinces et même des nations ambitionnèrent le privilége de posséder saint Joseph pour patron spécial, témoin la Belgique, qui avait obtenu cette faveur du Pape Innocent IX. Le 10 septembre 1847, c'est-à-dire à la veille de cette révolution de février qui devait avoir à Rome, vingt mois plus tard, un contre-coup si terrible, Pie IX, pressentant par une inspiration d'En-Haut le besoin de couvrir d'une protection puissante son troupeau en péril, imposa par décret motivé la fête du Patronage de saint Joseph à toute la chrétienté. Et voilà que, le 8 décembre de l'année dernière, quand les tribulations de

1) Gen. XLIX, 22.

la papauté sont montées à leur comble, quand un exécrable excommunié, spéculant sur l'agonie de la France, vient clore, par le guet-apens qu'on sait, la longue série de ses fourberies et de ses attentats sacriléges, voilà, dis-je, que par un nouveau décret le royal Captif du Vatican assigne le saint Patriarche Joseph pour PATRON A L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

II.

Voici le texte prophétique du père Isidore de Isolanis sur le même sujet (1).

« Le Saint-Esprit, disait-il, ne cessera point d'agir « sur les cœurs des fidèles, jusqu'à ce que l'Église uni- « verselle honore avec transport le divin Joseph d'une « vénération nouvelle, fonde des monastères, érige des « églises et des autels en son honneur. -

« Jésus-Christ, pour la gloire de son propre nom, a « destiné saint Joseph à être le patron particulier et « principal de tout l'empire de l'Église militante. C'est « pourquoi, avant le jour du jugement, tous les peu- « ples connaîtront, vénéreront et adoreront le nom du « Seigneur et les dons magnifiques que Dieu a faits à « saint Joseph, dons qu'il a voulu laisser presque ca- « chés pendant une longue suite de temps.

« Le Seigneur enverra sa lumière jusque dans le « plus intime des intelligences et des cœurs : de « grands hommes scruteront les dons intérieurs de « Dieu cachés en saint Joseph, et ils trouveront en lui « un trésor d'un ineffable prix, tel qu'ils n'en ont

(1) Citation également empruntée au *Propagateur*, etc.

« point trouvé dans les saints de l'ancienne alliance.

« Le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, obéissant « à l'impulsion du Saint-Esprit, commandera que la « fête du père putatif de Jésus, de l'Époux de la « Reine du monde, de l'homme très-éminent en sain- « teté, soit célébrée dans toutes les contrées de l'Église « orthodoxe. Et ainsi Celui qui dans le ciel a toujours « été au premier rang, ne sera point à un rang infé- « rieur sur la terre (1). »

(1) Isidore de Isolanis, *Summa de donis beati Joseph*, p. III, c. VI.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

PROPHÉTIE DE SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.

(1676-1751.)

I. Zèle de saint Léonard pour obtenir la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge. — II. Première lettre prophétique de la paix universelle qui doit suivre cette proclamation. — III. Autre lettre sur le même sujet.

I.

Il est peu de serviteurs de Dieu plus populaires en Italie que saint Léonard de Port-Maurice, l'un des Bienheureux canonisés si solennellement en 1867 par Pie IX. Animé d'une immense charité envers les grands pécheurs, il opéra des prodiges sans nombre par ses prédications apostoliques Ce fut lui qui releva la dévotion si salutaire du Chemin de la Croix. Aussi habile écrivain qu'éloquent missionnaire, il nous a laissé un grand nombre de productions empreintes d'une science profonde des choses divines et d'une connaissance non moins étendue du cœur humain. Il mourut à Rome, le vendredi 26 novembre 1751. Son corps sacré repose, exempt de toute corruption de la mort, sous le maître-autel de son couvent de Saint-Bonaventure, où nous avons eu le bonheur de le vénérer.

Le don de prophétie ne fut pas l'une des moindres

grâces accordées au grand missionnaire, comme l'appelle saint Alphonse de Liguori. Sa prédiction la plus célèbre regarde la paix universelle qui doit suivre de près la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception de la très-Sainte-Vierge. Mgr Malou, qui illustra récemment le siége épiscopal de Bruges, cite, dans son bel ouvrage sur l'*Immaculée-Conception* (1), une des Lettres du saint à ce sujet, et dit qu'elle est devenue célèbre, parce qu'on la considère comme l'expression d'un esprit prophétique ; « cette lettre, ajoute-t-il, exprime le désir le plus ardent de voir définir le mystère de l'Immaculée-Conception, et présage les plus grands biens pour l'époque où le Saint-Siége croira pouvoir prononcer cette définition. » Nous en rapporterons le passage le plus saillant, après que nous aurons donné un extrait également remarquable d'une autre lettre de saint Léonard de Port-Maurice où il exprime les mêmes espérances. On ne saurait dire, en effet, combien l'illustre missionnaire avait à cœur la glorification de Marie, conçue sans péché, combien il a travaillé à cette cause bénie, combien il a écrit en particulier de lettres à cette fin; mais beaucoup de ces lettres n'ont point été retrouvées après sa mort.

II.

Voici cet extrait de la lettre antérieure à celle que cite Mgr Malou, et adressée au Nonce de Paris en date du 31 mars 1740 (2) :

(1) *L'Immaculée-Conception de la B. V. Marie,* 2 vol. in-8° 1857; voir tome 2, ch. XII, p. 331-334.

(2) *Œuvres complètes de saint Léonard de Port-Maurice* éd. de Tournay, 1858. Voir tome I, lettre XXX, p. 474.

« Je voudrais, quand vous aurez l'occasion de vous « entretenir en particulier avec la Reine, que vous lui « insinuïez la dévotion à l'Immaculée-Conception de la « très-Sainte-Vierge Marie, et que vous lui recomman- « dassiez *si elle veut voir le royaume heureux, son royal « époux prospérer et la succession se perpétuer dans la « famille royale*, d'être tendrement dévouée à l'Imma- « culée-Conception et *de prendre à cœur, comme la « chose du monde la plus importante, de la faire dé- « clarer article de foi.* Faites les mêmes communica- « tions à l'Éminentissime cardinal de Fleury, et dites- « lui que si, avant de mourir, *il veut voir le monde en « bon état, la France heureuse, les hérésies abattues, les « différends qui existent présentement entre les divers « potentats de l'univers entier, s'aplanir, il doit faire « tous ses efforts pour que l'Immaculée-Conception « soit déclarée article de foi....* La vérité est que si « Monseigneur le cardinal met son talent au service « de cette cause, je dis qu'on obtiendra alors le résultat « tant désiré. Oh! alors, certes ! son Éminence pourra « se reposer tranquillement ; car *la Reine du ciel, « avec une politique de Paradis, arrangera elle-même « toutes les affaires de ce bas monde*, et son Éminence « aura la satisfaction, après s'être acquis une gloire « immortelle sur la terre, de se voir élevée à un poste « bien plus sublime dans le ciel.... »

III.

Dans une autre lettre plus étendue sur le même sujet (1), et écrite six ans plus tard à un prélat, saint

(1) *Œuvres complètes de saint Léonard de Port-Maurice* éd. de Tournay, 1858. Voir tome I, lettre LXVI, p. 583.

Léonard de Port-Maurice expose le plan à adopter pour recueillir les suffrages des évêques du monde catholique, tel absolument que Pie IX l'a suivi de nos jours, comme s'il avait eu le programme du bienheureux sous les yeux. Puis il conclut ainsi :

« Prions donc avec instance, afin que l'Esprit-Saint « inspire à notre Saint-Père le Pape la volonté de s'oc- « cuper avec ardeur de cette œuvre d'une si grande « importance, *d'où dépend la paix du monde ; car « je tiens pour une chose très-certaine, que si l'on rend « cet honneur très-insigne à la souveraine Impératrice « du monde, on verra à l'instant se rétablir la paix « universelle....* mais il est nécessaire qu'un rayon de « lumière descende d'En-Haut ; sinon, c'est un signe « que le moment marqué par la Providence n'est pas « encore venu, et *il faudrait continuer à patienter en « voyant un monde si bouleversé.* »

Les années devant Dieu sont des instants ; les grandes épreuves, des signes certains de grandes consolations. Après quinze ans passés depuis la proclamation si désirée et si exaltée du saint missionnaire, nous pouvons, à cause du déluge de larmes où nous sommes plongés, compter sur l'avénement prochain de la paix universelle.

N'oublions pas non plus que le Saint demandait le concours des puissances catholiques pour arriver à la proclamation de l'Immaculée-Conception ; or quel concours les princes ont-il apporté à cette œuvre divine ? N'ayant presque rien fait, ils ne peuvent se plaindre du retard de la paix universelle.

CHAPITRE VIII.

PROPHÉTIES D'ANNA-MARIA TAÏGI.

(1769—1837).

I. Quelques traits de sa vie. — II. Circonstances du pontificat de Pie IX. — III. Triomphe définitif de la cause de l'Eglise. — IV. Constance de ceux qui auront l'esprit d'humilité. — V. Les plans de la Révolution déjoués au moment d'aboutir. — VI. Vingt-sept années de pontificat de Pie IX. — VII. Résumé des autres prophéties attribuées à Anna-Maria Taïgi.

I.

La vénérable Anna-Maria Taïgi a été, de nos jours même, favorisée au plus haut degré du don de prophétie. Sous bien des rapports elle est l'émule de sainte Catherine de Sienne, dont elle partagea la vie d'héroïque immolation et de dévotion sans bornes pour la personne sacrée du Souverain-Pontife. Originaire, comme la séraphique Vierge, de l'illustre ville de Sienne, elle y naquit en 1769, le 30 mai, le jour même où se célèbre la fête de sainte Catherine de Sienne (1). Ses parents, bons chrétiens, d'une condition aisée, mais bientôt réduits à un état voisin de l'indigence, se virent forcés, lorsqu'elle avait à peine six ans, de

(1) Son épitaphe porte cette date. Voir dans la *Vie d'Anna-Maria*, par le P. Bouffier, Livre VI, n. 12, p. 291, éd. 1866.

l'amener avec eux à Rome, où ils allaient cacher leur misère. Anna-Maria s'y maria en 1790, et y passa le reste de ses jours au sein d'une nombreuse famille. De sept enfants, sa fille Marie, demeurée dans le célibat, lui survit seule aujourd'hui ; elle partage, notons-le en passant, l'estime de sa sainte mère pour les Français qui, nous disait-elle naguère, n'ont point de purgatoire à attendre dans l'autre vie, parce qu'ils sont ou tout bons et alors dignes du ciel, ou tout mauvais et alors il ne leur reste que l'enfer.

Anna-Maria Taïgi appartient, comme Tertiaire, à l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité. Sa bienheureuse mort arriva le 9 juin 1857. Pie IX l'a déclarée Vénérable le 8 janvier 1863. Quelques années plus tard, à l'ouverture de son tombeau, on trouva son corps intact, le visage frais, les membres encore souples. Il repose aujourd'hui au *Transtevère*, dans l'église Saint-Chrysogone, où de nombreux pèlerins ont recours à son intercession, notamment comme protectrice de Rome.

Parmi les faveurs sans nombre dont Notre-Seigneur se plut à combler cette humble fille du peuple, la plus éclatante sans aucun doute fut le don de prophétie, au moyen d'un soleil mystérieux dans lequel s'apercevait, comme dans un miroir, le bien et le mal qui se passaient dans le monde. Ce soleil mystérieux, don unique et sans exemple dans la vie des saints, au témoignage du cardinal Pédicini, qui jouissait de la confiance d'Anna-Maria, ce soleil apparut à la servante de Dieu la première fois qu'elle prit la discipline dans son petit oratoire, peu de temps après sa conversion, vers 1791, et depuis constamment devant ses regards jusqu'à sa mort, pendant l'espace de quarante-sept ans.

Comme elle n'avait pas d'égale dans sa dévotion pour la Sainte-Église et dans son amour pour le Souverain-Pontife, dont elle se plaisait à dire que « *c'est Dieu sur la terre,* » il n'est pas étonnant que le Seigneur lui ait manifesté les destinées de la Papauté depuis Pie VII, telles qu'elles se sont déjà réalisées ou se réaliseront de nos jours.

Voici quelques-unes des particularités relatives à notre Saint-Père le Pape Pie IX et à la Sainte-Église romaine; ces citations appartiennent aux trois historiens français d'Anna-Maria, Mgr Luquet et le P. Bouffier, S. J., et aux articles si remarquables, publiés sur Anna-Maria Taïgi dans les livraisons de 1854 des *Analecta Juris Pontificii.* Sa vie a également été écrite, en allemand, par le Dr Scheeben, de Cologne.

II.

« Nous tenons ces détails, dit Mgr Luquet (1), du prêtre respectable en qui Anna-Maria avait la plus grande confiance et qui nous les attesta de vive voix et par écrit, dès les premiers temps du pontificat de Pie IX.

« Elle parlait un jour à ce même prêtre de la persécution que l'Église devait souffrir. Elle lui fit connaître ce que les impies devaient opérer à Rome,

(1) *Vie et vertus de l'humble servante de Dieu, la vénérable Maria-Anna Taïgi, etc.* Nous ferons remarquer que cette première Vie de la Servante de Dieu est incomplète et quelquefois même inexacte; mais cela tient au manque de documents où était l'auteur, qui l'écrivit peu de temps après la mort d'Anna-Maria.

comme par malheur nous l'avons vu se réaliser ; elle lui indiqua ce que devait souffrir alors le conducteur de la barque de Pierre. Désireux de savoir quel serait ce Pontife, le prêtre lui demanda s'il se trouvait au nombre des cardinaux ; elle répondit que non, que c'était un humble prêtre, alors hors de l'État-Pontifical dans des contrées fort éloignées. Et, en effet, l'abbé Mastaï était alors simple prêtre et attaché à la nonciature du Chili. »

III.

« Anna-Maria décrivit le futur Pontife : elle dit qu'il serait élu d'une manière extraordinaire ; qu'il ferait des réformes ; que si les hommes en étaient reconnaissants, le Seigneur les comblerait de ses bénédictions ; mais, que s'ils en abusaient, *son bras tout-puissant s'appesantirait sur eux pour les punir.* Elle dit que ce Pontife, choisi suivant le cœur de Dieu, serait assisté par lui de lumières toutes spéciales ; que son nom serait divulgué dans tout le monde et applaudi par les peuples ; que le Turc lui-même le vénèrerait et l'enverrait complimenter. Elle dit qu'il était le Pontife saint, destiné à soutenir la tempête déchaînée contre la barque de saint Pierre ; que le bras de Dieu le soutiendrait et le défendrait contre les impies, lesquels seraient humiliés et confondus ; *qu'il aurait à la fin le don des miracles ; que l'Église, après de douloureuses vicissitudes, obtiendrait un si éclatant triomphe, que les peuples en seraient dans la stupéfaction.* »

Elle aimait à parler de l'exaltation et des progrès de la Sainte-Église (1). Aussi annonçait-elle avec un pieux enthousiasme ce que Dieu lui en avait révélé à plusieures reprises : que les hérétiques se convertiraient en foule, que d'innombrables gentils renonceraient au culte des idoles, que les fidèles eux-mêmes rivaliseraient de ferveur avec les nouveaux convertis.

IV.

« Anna-Maria (2) parlait souvent au prêtre, son confident, de la persécution que l'Église devait traverser, et de la malheureuse époque où l'on verrait se démasquer une foule de gens que l'on croyait estimables. Elle demanda quelquefois à Dieu quels seraient ceux qui résisteraient à cette terrible épreuve ; il lui fut répondu : « *Ceux auxquels j'accorderai l'esprit* « *d'humilité.* » C'est pour cela que la servante de Dieu établit dans sa famille l'usage de réciter, après le rosaire du soir, trois *Pater*, trois *Ave Maria* et trois *Gloria Patri*, en l'honneur de la très-Sainte-Trinité, pour obtenir qu'elle daignât, par sa bonté et sa miséricorde infinies, mitiger le fléau que sa justice réservait à ces temps malheureux. »

Nous même, dans un pèlerinage que nous avons fait, étant à Rome en 1870, à l'église Saint-Chrysogone, au glorieux tombeau d'Anna-Maria, nous avons appris du Postulateur de sa cause de béatification « que la vé-

(1) *Analecta Juris Pont.*, 1864, p. 401.

(2) La *Vénér. Anna-Maria*, par le P. Calixte, liv. III, XII, p. 264.

nérable servante de Dieu avait prédit que Pie IX rentrerait, sur la fin de son règne, dans la possession intégrale de tout le patrimoine de saint Pierre; mais que ceux de ses ennemis qui sont le plus acharnés contre le pouvoir temporel du Saint-Siége, ne resteraient point en vie et ne verraient pas ce glorieux triomphe. »

La *Relation* de la Vie d'Anna-Maria, écrite par son confesseur, le Père Philippe, donne beaucoup de détails intimes sur la puissance d'intercession de sa sainte pénitente. Ce Père raconte (1) à ce propos « qu'elle voyait très-distinctement, dans le mystérieux soleil, les conspirations et les réunions des sociétés secrètes, leurs plans horribles et sanguinaires. C'est surtout alors que son ardente charité la portait à intercéder auprès de Dieu par de ferventes prières, dans lesquelles elle s'offrait comme victime de son bon plaisir. Ses prières à ce sujet furent si persévérantes et si ferventes, que Dieu lui promit expressément que *les plans des impies ne réussiraient* jamais *pour ce qui concerne Rome;* qu'il leur laisserait le champ libre pour agir, mais qu'il trancherait toujours tous les fils d'un seul coup, lorsque le travail souterrain serait terminé; mais que de son côté elle devait se disposer à satisfaire à la justice divine, comme compensation de grâces aussi signalées. Et de fait, toutes les fois que les machinations des loges furent déjouées, la servante de Dieu était frappée de maladies mortelles, de persécutions, de misère, de calomnies, de terribles peines d'esprit; Dieu lui disait qu'elle devait souffrir en vertu de la promesse mutelle qu'ils s'étaient faite. »

Jamais donc Rome ne sera ou du moins ne demeu-

(1) *Anal. Jur. Pont.*, 1864, p. 713.

rera la capitale de l'Italie révolutionnaire. Ce *Jamais* vaut sans doute mieux que celui arraché à un Ministre célèbre jadis.

V.

Nos lecteurs ont remarqué la grande sobriété de détails avec laquelle nous avons rapporté les prophéties de la vénérable Anna-Maria, au sujet des temps actuels. Si les auteurs qui nous ont raconté sa vie, sont si brefs sur ce point, la cause en est uniquement au secret rigoureux sous lequel restent plusieurs de ses prophéties relatives à la crise que la Sainte-Église traverse en ce moment avec presque toute la chrétienté : elles ne sont guère connues que du Saint-Père et de quelques personnages éminents de la Cour pontificale, ainsi que de l'un des confesseurs d'Anna-Maria qui lui a survécu. On doit à celui-ci, d'après le *Bien public de Gand* (1), la communication suivante, touchant le nombre des années du Pontificat de Pie IX.

« Nul doute, » dit ce journal, « que le Père Dom Raphaël, religieux octogénaire, qui fut le confesseur d'Anna-Maria Taïgi, ne soit un de ceux qui connaissent ses révélations : Il ne les communique pas en entier, mais il en laisse entrevoir quelque chose. Nous ne reproduirons pas les échos qui nous sont arrivés de cette source respectable ; mais il est une particularité qui a été publiée déjà et que nous rappellerons : c'est que Pie IX doit occuper le siége Pontifical un peu plus de vingt-sept ans. Plusieurs années de règne

(1) N° du mardi, 27 septembre 1870.

appartiennent donc encore au Saint-Père. Il s'accomplira bien des événements sans doute dans cet intervalle, et de nature diverse ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ces événements tourneront à la gloire de Dieu et auront pour objet final le triomphe de son Église.

Une personne d'une grande foi et qui a obtenu toute la confiance du Père Dom Raphaël, a entendu, de la bouche de ce patriarche, la déclaration que *les prophéties d'Anna-Maria Taïgi donnaient à Sa Sainteté Pie IX vingt-sept ans de Pontificat.* »

VI.

« Voici encore sur les événements futurs, dit le saint Calixte (1), quelques lambeaux de prédictions attribuées à Anna-Maria, et que nous avons pu recueillir de personnes recommandables. « Le Pape sera réduit à ne posséder plus que la seule ville de Rome. — Les cadavres des hommes tués aux environs de Rome seront aussi nombreux que les poissons charriés dans cette ville par un récent débordement du Tibre. — Tous les ennemis de l'Église, cachés ou apparents, périront pendant les ténèbres, à l'exception de quelques-uns que Dieu convertira bientôt après... — L'air sera alors empesté par les démons qui apparaîtront sous toutes sortes de formes hideuses... Les cierges bénits préserveront de mort, ainsi que les prières à la très-Sainte-Vierge et aux saints Anges. — Après les ténèbres, saint Pierre et saint Paul, descendus des

(1) La *Vén. Anna-Maria* liv. III, XII, note finale.

cieux, prêcheront dans tout l'univers, et désigneront le Pape, successeur de Pie IX. *Lumen de Cœlo.* Une grande lumière jaillissant de leurs personnes, ira se reposer sur le cardinal, futur Pape. — Saint Michel, archange, paraissant alors sur la terre sous la forme humaine, tiendra le démon enchaîné, jusqu'à l'époque de la prédication de l'antechrist. — En ce temps-là. la religion étendra partout son empire. *Unus Pastor.* Les Russes seront convertis ainsi que l'Angleterre et la Chine, et le peuple sera dans la jubilation en contemplant ce triomphe éclatant de l'Église. — Après les ténèbres, la *Santa Casa* de Lorette sera transportée par les Anges à Rome, dans l'Église de Sainte-Marie-Majeure... »

On se demande si ces prodiges auront tous lieu à la lettre ; si ces ténèbres, par exemple, seront des ténèbres physiques. Les événements qui se précipitent en ce moment, se chargeront de répondre.

Mais, dirons-nous, de nouvelles plaies d'Egypte ne seraient point impossibles en de pareils temps.

CHAPITRE IX.

PROPHÉTIE DU VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY, CURÉ D'ARS.

I. Ses prophéties n'ont pas été rendues publiques jusqu'ici. — II. Il prédit à un novice les événements les plus marquants de Paris jusqu'au triomphe définitif de la bonne cause.

I.

L'un des serviteurs de Dieu les plus favorisés de la grâce, dans ces derniers temps, est sans contredit le saint curé d'Ars, M. Jean-Baptiste-Marie Vianney, mort il y a peu d'années, en odeur de sainteté. Il lisait dans les âmes qui venaient à lui, comme dans un livre ouvert. Nul doute que Notre-Seigneur ne lui ait aussi laissé entrevoir des épreuves de son Église et le triomphe éclatant que nous attendons tous pour elle. Néanmoins les différentes biographies du saint curé se taisent sur ce point. Quant aux prédictions que lui prêtent les pèlerins d'Ars, on raconte qu'il a annoncé la reconstruction de la chapelle de Notre-Dame de Fourvière, sur un plan et en des proportions plus dignes de ce célèbre pèlerinage, en disant que cette restauration aurait lieu à la suite de grandes calamités qui surviendraient dans le pays.

Nous avons donc été grandement heureux de recevoir communication d'un document authentique au

sujet d'une prophétie du saint curé, sur nos épreuves actuelles et l'issue consolante qu'elles auront dans un prochain avenir.

II.

Le 12 juillet 1871, nous nous trouvions dans une communauté de missionnaires, à Paris, à laquelle appartient un frère qui avait consulté M. Vianney sur son entrée en religion. Or voici la relation qu'a donnée de ses deux visites à Ars et qu'a signée ce frère, à la date du 3 avril dernier : nous avons eu cette relation sous nos yeux et nous en possédons une copie authentique dont suit la teneur.

« A la première visite, je voulais connaître ma vo-
« cation, écrit le frère. »

— « Je ne sais pas, lui dit le saint curé ; le bon
« Dieu vous dira ce que vous devez faire. » — Puis M. Vianney fit une inclination de tête, comme pour saluer quelqu'un, mais je n'ai rien vu. Ensuite il se tourna vers moi et me dit :

« Il y a la Trappe qui ferait bien votre affaire, et
« vous l'auriez bien mérité, mais vous êtes un peu
« trop vieux; il faut être jeune et fort pour aller là.
« Vous y avez pensé, mais vous en avez peur. On vous
« a parlé de la petite Compagnie; allez là, mon enfant,
« vous serez bien. Vous serez avec les remplaçants de
« Mgr le Supérieur (Notre-Seigneur), et avec ceux qui
« se préparent à le devenir. Allez là, vous serez bien
« pour le corps et pour l'âme. Vous trouverez quelques
« difficultés, on vous arrêtera, mais vous y arriverez
« tout de même. Vous aurez peur qu'on ne vous reçoive

« pas ; mais quand vous aurez parlé, ou vous recevra « sans difficulté. Allez là, voilà la place que le bon « Dieu vous a destinée. Vous voudrez encore la quitter, « mais on vous retiendra, et puis vous voudrez y res- « ter toute votre vie. Vous ne regretterez pas vos biens, « vous resterez là et vous serez content.

« A la deuxième visite (1), le bon curé l'apercevant « au bout de l'église, le fit approcher et lui dit : « On « vous a reçu, mon enfant, je le savais bien qu'on vous « recevrait. Vous y serez bien entretenu et vous y trou- « verez ce que vous avez désiré. Vous désiriez d'en- « tendre la messe tous les jours : il le faut. C'est un « devoir pour les prêtres de la dire et pour les autres « de l'entendre. Pour votre argent, il faut le donner « pour augmenter la maison; mais on vous le refusera : « on n'en a pas besoin; on agrandira la maison sans vous. « Oh ! vous verrez, mon enfant, comme on l'agrandira « de tous les côtés. On agrandira l'église de deux cô- « tés, on fera un clocher à côté de l'église. On illumi- « nera la maison et on fera venir la lumière du dehors. « Mais on vous l'arrêtera un peu de temps à cause d'un « grand trouble qu'il y aura, puis on vous la redonnera. « Eh ! bien mon enfant, vous verrez tout cela. Vous « verrez passer un siècle du premier fondateur et on « fera une grande fête. Vous verrez aussi passer un « demi-siècle de M. le Supérieur général qui y est « aujourd'hui; on fera encore une grande fête; mais « cette fête sera accompagnée de tristesse. On aura « peur qu'on ne vienne démolir ce qu'on aura fait, parce « que, alors, on démolira beaucoup de maisons et on « tuera beaucoup de monde. Mais la vôtre sera conser-

(1) Arrivée peu de mois avant la mort du saint curé.

« vée, elle ne sera pas démolie, malgré qu'elle sera « sous le chemin, parce qu'il y a les remplaçants de « Mgr le Supérieur; mais on aura bien peur.

« Il y a une autre maison où l'on aura encore plus « peur, parce qu'on les surprendra pendant la nuit. On « leur attaquera un peu le mur, mais on sera conservé, « le monde n'aura pas de mal. On les conservera, parce « qu'on en a besoin. Ce n'est pas le même genre de « monde, mais c'est le même ordre; il est bien plus « nombreux que le vôtre. On y fait beaucoup de bien; « on ne peut pas confesser comme les prêtres, mais on « attire par la prière les paroles et la douceur et on ga- « gne plus d'âmes que les prêtres, parce qu'on est plus « nombreux. Oh! ces deux maisons vont bien ensemble « pour le bien des âmes, on s'aide l'un l'autre comme « une famille. Vous les connaîtrez.

« Le bon Dieu les aime beaucoup et sa Mère aussi. « Elle les regarde toujours; mais elle n'est pas con- « tente quand on quitte. Elle s'en plaint à Mgr le Su- « périeur et lui représente qu'il pourrait les forcer « à rester : mais il ne veut pas les forcer, il les laisse « libres. Si l'on veut rester, il payera comme il l'a pro- « mis, cent fois plus : si l'on ne veut pas rester, on est « libre. Si l'on veut l'outrager, il punira. Quand on veut « revenir, il reçoit ceux qui se présentent : sa mère en « est bien contente et ses compagnes aussi s'en réjouis- « sent.

« On croit avoir perdu sa vocation : ce n'est pas vrai. « Mgr le Supérieur ne reçoit personne pour le renvoyer. « Quand on ne doit pas rester, il ne force pas. C'est « une illusion qu'on se fait : on veut contenter son idée « parce qu'on est contrarié. On croit être mieux et on « est bien plus mal. Vous verrez quitter beaucoup de

« frères qui ne reviendront pas, et ils ne seront pas « plus heureux qu'à la maison. Même des prêtres quit- « teront : il y en a qui reviendront, et ils voudront res- « ter toute leur vie.

« Eh bien, mon enfant, quand on aura bien arrangé « la maison de tous côtés, elle augmentera beaucoup et « on n'aura pas assez de chambres. On voudra bâtir, « on n'aura pas le terrain : on voudra bien l'acheter et « on le tiendra trop cher. On aura seulement la moitié « du terrain et on bâtira cette moitié, il y aura des « chambres les unes sur les autres. On la remplira « bien une fois, parce qu'il viendra du monde de « tous les côtés, à cause qu'on fera une fête du pre- « mier Supérieur général, qui aura été là Supérieur « un demi-siècle. Il n'y en a pas beaucoup qui restent « si longtemps, parce que c'est une charge très-forte. « Il faut être choisi de Dieu. Après on s'en ira presque « tous, parce qu'on aura peur qu'on ne vienne démolir ce « qui aura été fait. La maison ne sera pas démolie, elle « sera conservée, quoiqu'elle doive se trouver sous le « chemin de la destruction. Vous le direz vous-même « et vous ne la quitterez pas. Vous aurez des ennemis, « on vous arrêtera les vivres. On fera mourir beaucoup « de monde; on démolira beaucoup de maisons; on « tuera même les personnes. Dedans beaucoup souf- « friront, mais vous ne souffrirez pas, on vous donnera « toujours le nécessaire, on y aura pourvu. On prendra « d'autres mesures, elles seront inutiles. Quand on « vous arrêtera les vivres, on fera beaucoup de meubles « (armes), et on ne les fera pas valoir. On sortira pour « repousser les ennemis, mais on ne les repoussera pas, « *parce qu'on ne s'entendra pas*. On les payera et ils « laisseront passer les vivres.

« Il y aura encore des ennemis, on se tuera et on se « vengera. Le bon Dieu ne l'a pas fait, ô mon Dieu. « On ramassera les meubles (armes) vieux et les neufs « aussi, on les mettra tous ensemble, on ne s'en servira « pas et on les donnera. Celui-là les ramassera bien, « même les brisés, car il aime à en avoir beaucoup et « il saura bien les faire valoir. On saura qu'il en a « beaucoup et on voudra aller lui en prendre et il les « fera payer bien cher. Il ne voudra pas les donner et « quand on les lui prendra, il voudra payer pour les « garder. »

Dans une communication du mois de mars, le frère ajouta les mots suivants que lui avait encore dit le saint curé, et c'est ce qui reste à se réaliser de sa prophétie, évidemment contre toute prévision humaine:

« Les ennemis ne s'en iront pas tout à fait; ils re- « viendront encore et ils détruiront tout sur leur pas- « sage; on ne leur résistera pas, mais on les laissera « s'avancer, et après cela on leur coupera les vivres, « et on leur fera éprouver de grandes pertes; ils se « retireront vers leur pays, on les accompagnera, et il « n'y en aura guère qui rentreront: alors on leur re- « prendra tout ce qu'ils auront enlevé, et même beau- « coup plus.

Le frère ajouta encore que M. Vianney lui dit : « *Ce « ne sera pas long.* On croira que tout est perdu, et le « bon Dieu sauvera tout. Ce sera un signe du juge- « ment dernier, *Paris sera changé* et aussi deux ou « trois autres villes. — On voudra me canoniser, mais « on n'en aura pas le temps. »

Nous regrettons de ne pouvoir ajouter de commentaire bien circonstancié à cette prophétie si remarquable en elle-même. Mais nous avons dû promettre

au religieux qui a reçu la déposition du frère dont il est question plus haut, de taire tous les noms propres. Nous laissons donc dans son ombre traditionnelle, la famille religieuse dont le saint curé d'Ars a ainsi raconté de point en point, d'avance, les événements les plus saillants, dans la période qui vient de s'écouler.

On voit toutefois, dans cette révélation, combien les yeux du Seigneur sont toujours ouverts sur ceux qui le craignent et comment, au milieu même des flammes, il les conserve en sa sainte garde.

Que nos lecteurs prêtent l'oreille à tout appel de la grâce ; ils connaîtront alors, comme dit le saint curé, que la récompense leur en sera payée même ici-bas, au centuple !

SECONDE SECTION

PROPHÉTIES DES PERSONNAGES RENOMMÉS PAR LEUR PIÉTÉ DANS LA SAINTE-ÉGLISE, MAIS SUR QUI LE SAINT-SIÉGE NE S'EST PAS ENCORE PRONONCÉ.

—

CHAPITRE I.

PROPHÉTIES DU V. BARTHÉLEMY HOLZHAUSER.

(1613-1658.)

I. Ses œuvres sacerdotales et son commentaire de l'Apocalypse. — II. Caractère du sixième âge du monde. — III. Le grand Monarque et son règne sur la chrétienté. — IV. Triomphe de l'Église. — V. Le grand Concile du Vatican annoncé; un seul Pasteur et un seul troupeau.

I.

Le vénérable Barthélemy Holzhauser fut pour l'Allemagne, sa patrie, ce qu'était, à la même époque, pour la France le pieux M. Olier, à qui il ne survécut qu'une année : il consacra sa vie, comme le fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, à la réforme du clergé et il employa à peu près les mêmes moyens, la fondation d'une communauté de prêtres et la direction des séminaires. Il voulut néanmoins que ses clercs séculiers pussent conserver la vie commune dans les presbytères, qu'ils fussent disposés à instruire les enfants dans les lettres latines, afin de susciter des vo-

cations sacerdotales, et qu'ils établissent des maisons de retraite pour les vétérans du sanctuaire ; il embrassait ainsi dans son œuvre toutes les nécessités du clergé séculier. Il mourut en odeur de sainteté, étant Curé de Bingen, le 20 mai 1658, à peine âgé de quarante-cinq ans. Parmi les dons surnaturels dont Notre-Seigneur se plut à enrichir ce prêtre selon son cœur, figure le don de prophétie à un degré éminent. Ainsi, consulté par Charles Ier, roi d'Angleterre, alors en exil, il prédit que les Anglais rentreraient plus tard dans le giron de l'Église et contribueraient à l'exaltation et au progrès du Catholicisme bien plus efficacement que ne l'avaient fait leurs pères après leur conversion primitive. Dès 1633, il avait annoncé que le saint sacrifice de la Messe serait supprimé en Angleterre pendant cent vingt ans ; et en effet le décret de 1558 qui punissait de mort l'exercice du culte catholique dans ce pays, fut aboli cent vingt ans plus tard, c'est-à-dire en 1778. Il prédit également les ravages du Joséphisme en Allemagne, les guerres sanglantes qui en furent le châtiment, lors du premier Empire, et les destinées de l'illustre Pape Pie VII.

Mais il mérite surtout notre attention pour sa célèbre Interprétation de l'Apocalypse où le souffle de l'esprit prophétique l'enlève à une hauteur que n'a atteinte aucun des autres commentateurs de ce livre divin. Le vénérable serviteur de Dieu rédigea ce travail en latin, au milieu des solitudes du Tyrol, plongé dans la méditation, le jeûne et la prière. Malheureusement il n'acheva pas son œuvre et s'arrêta au commencement du XVe Chapitre du livre inspiré. Comme ses disciples lui en demandaient la raison, il leur répondit ingénûment qu'il ne se sentait plus animé du

même esprit et qu'il ne pouvait pas continuer. « C'est, » dit son traducteur (1), « d'après le savant professeur de l'université de Munich, le docteur de Haneberg, abbé des Bénédictins de Saint-Boniface, que nous osons bien affirmer que l'œuvre de Holzhauser offre la meilleure interprétation qui ait jamais paru de l'Apocalypse (2). »

Dans ce commentaire où la science et l'érudition prêtent un admirable concours à l'esprit prophétique de l'auteur, celui-ci divise l'histoire de l'Église Catholique en sept âges figurés, dit-il, par les sept Églises d'Asie, par les sept Étoiles et par les sept Candélabres : le premier âge, qu'on peut appeler l'âge d'ensemencement *(seminativus)*, s'étend depuis Jésus-Christ et les Apôtres jusqu'à Néron ; le second âge, appelé âge d'irrigation *(irrigativus)*, comprend le temps de dix grandes persécutions jusqu'à Constantin ; le troisième âge, qui est l'âge illuminatif *(illuminativus)* ou des Docteurs, va depuis le Pape saint Sylvestre et Constantin le Grand jusqu'à saint Léon III et Charlemagne ; le quatrième âge, appelé pacifique *(pacificus)*, s'étend depuis saint Léon III jusqu'à Léon X ; le cinquième âge, qui est l'âge d'affliction *(purgativus)*, commence à Léon X et à Charles-Quint et se termine au Pontife saint et au Monarque puissant qui font en ce moment l'attente de la Sainte-Église ; le sixième âge est l'âge de consolation *(consolativus)*, qui doit être de courte durée et se terminera à l'apparition de l'antechrist ;

(1) M. le chanoine Wuilleret, qui nous a donné la traduction française et la continuation de *l'Interprétation de l'Apocalypse*, du V. Holzhauser, 2 vol. in-8°, Vivès, Paris, 1856.

(2) Histoire de la Révélation biblique, VIIIe section, c. 4, n° 11.

enfin le septième et dernier âge, qui sera l'âge de désolation, embrassera toute la période de l'antechrist jusqu'à la fin des temps.

Nous bornerons aujourd'hui notre choix des prophéties du vénérable Holzhauser à celles qu'il a consignées dans son Interprétation de l'Apocalypse, touchant le sixième âge de l'Église auquel nous touchons sans nul doute.

II.

« Le sixième âge de l'Église, écrit-il dans son com-
« mentaire du Chapitre III, versets 7 à 13 de l'Apoca-
« lypse (1), commencera avec le Monarque puissant et
« le Pontife saint dont il a déjà été question et durera
« jusqu'à l'apparition de l'antechrist. Cet âge sera un
« âge de consolation dans lequel Dieu consolera son
« Église de l'affliction et des grandes tribulations de
« l'âge précédent. Toutes les nations seront rendues à
« l'unité de la foi catholique. Le sacerdoce fleurira
« plus que jamais, et les hommes chercheront le
« royaume de Dieu en toute sollicitude. Le Seigneur
« donnera à l'Église de bons Pasteurs. Les hommes
« vivront en paix, chacun dans sa vigne et dans son
« champ. Cette paix leur sera accordée, parce qu'ils se
« seront réconciliés avec Dieu même. Ils vivront à
« l'ombre du Monarque puissant et de ses succes-
« seurs. »

(1) *Interprétation de l'Apocalypse*, etc., Liv. I, sect. 3, p. 2, Tom. I, p. 187 et suiv. de l'éd. Vivès.

III.

« Nous trouvons le type de cet âge dans la sixième « époque du monde qui commença avec l'émancipation « du peuple d'Israël et la restauration du Temple et « de la ville de Jérusalem, et dura jusqu'à la venue de « Jésus-Christ. Car, de même qu'à cette époque le « peuple d'Israël fut consolé au plus haut degré par le « Seigneur, son Dieu, qui le délivra de la captivité de « Babylone; que les royaumes, les nations et les peu- « ples soumis à l'Empire romain, furent vaincus et « subjugués par César-Auguste, monarque très-puis- « sant et très-illustre qui les gouverna pendant cin- « quante-six ans, rendit la paix à l'univers et régna « seul jusqu'à la venue de Jésus-Christ et même après : « ainsi, dans le sixième âge, Dieu réjouira son Église « par la prospérité la plus grande.

« Car, bien que, dans le cinquième âge, nous ne « voyions partout que les calamités les plus déplora- « bles : tandis que tout est dévasté par la guerre; « que les catholiques sont opprimés par les hérétiques « et les mauvais chrétiens; que l'Église et ses minis- « tres sont rendus tributaires; que les royaumes sont « bouleversés; que les monarques sont tués, que les « sujets sont tourmentés et que tous les hommes con- « spirent à ériger des républiques : *il se fait un chan- « gement étonnant par la main du Dieu tout-puis- « sant, tel que personne ne peut humainement se « l'imaginer.* Car ce Monarque puissant qui viendra « comme envoyé de Dieu, détruira les républiques de « fond en comble, il soumettra tout à son pouvoir et

« emploiera son zèle en faveur de la vraie Église du « Christ. Toutes les hérésies seront reléguées en enfer. « L'empire des Turcs sera brisé et ce Monarque rè- « gnera en orient et en occident (1). Toutes les na- « tions viendront et adoreront le Seigneur leur Dieu « dans la vraie foi catholique et romaine. Beaucoup « de saints et de docteurs fleuriront sur la terre. Les « hommes aimeront le jugement et la justice. La « paix règnera dans tout l'univers, parce que la puis- « sance divine liera satan pour plusieurs années, jus- « qu'à ce que vienne le fils de perdition qui le déliera « de nouveau. »

IV.

« C'est aussi à ce sixième âge qu'à raison de la « similitude de sa perfection, se rapporte le sixième « jour de la Création, lorsque Dieu fit l'homme à sa « ressemblance et lui soumit toutes les créatures du « monde pour en être le seigneur et le maître. Or c'est « ainsi que dominera le grand Monarque sur toutes « les bêtes de la terre, c'est-à-dire sur les nations bar-

(1) Ce règne du grand Monarque, de l'orient à l'occident, doit évidemment s'entendre de son influence sur la Chrétienté. Qu'on se rappelle les beaux jours du règne de Napoléon III, *alors que les bons étaient rassurés et que les méchants tremblaient, alors que l'Empire était la paix :* l'Empereur ne dominait-il pas le monde, et la France ne marchait-elle pas à la tête des nations civilisées ? Qui empêchera donc le Grand Monarque que nous attendons, de reprendre et d'étendre encore, par son génie et ses vertus, ce rôle prépondérant de la Fille aînée de l'Église sur les autres peuples de la chrétienté et du monde même ?

« bares, sur les peuples rebelles, sur les républiques « hérétiques et sur tous les hommes dominés par leurs « mauvaises passions.

« C'est encore à cet âge que se rapporte le sixième « Esprit du Seigneur, c'est-à-dire l'Esprit de Sagesse « que Dieu répandra en abondance sur toute la surface « du globe en ce temps-là. Car les hommes craindront « le Seigneur leur Dieu, ils observeront sa loi et le « serviront de tout leur cœur. Les sciences seront mul- « tipliées et parfaites sur la terre. La Sainte Écriture « sera comprise unanimement, sans controverse et « sans erreur des hérésies. Les hommes seront éclairés, « tant dans les sciences naturelles que dans les scien- « ces célestes.

« Enfin la sixième Église, l'Église de Philadelphie « est le type de ce sixième âge, car *Philadelphie* signifie « *amitié du frère*, et encore *gardant l'héritage dans « l'union avec le Seigneur*. Or tous ces caractères con- « viennent parfaitement au sixième âge, dans lequel « il y aura amour, concorde et paix parfaite et dans « lequel le Monarque puissant pourra considérer pres- « que le monde entier comme son héritage. Il délivrera « la terre, avec l'aide du Seigneur son Dieu, de tous « ses ennemis, des ruines et de tout mal. »

V.

Après ces considérations générales, le vénérable Holzhauser passe à l'explication des versets. A propos du verset 8 : *J'ai ouvert une porte devant toi, que personne ne peut fermer; parce que tu as peu de force, et que cependant tu as gardé ma parole et que tu n'as*

point renoncé à mon nom, il poursuit ainsi le tableau du sixième âge :

« Ces paroles sont pleines de consolation, elles dé-
« crivent la félicité à venir du sixième âge, félicité
« qui consistera : 1° dans l'interprétation vraie, claire
« et unanime de la Sainte-Écriture. Car alors les ténè-
« bres des erreurs et les fausses doctrines des hérети-
« ques qui ne sont pas autre chose que la doctrine des
« démons, seront dissipées et disparaîtront. Les fidèles
« du Christ, répandus sur toute la surface du globe,
« seront attachés à l'Église de cœur et d'esprit, dans
« l'unité de la foi et dans l'observance des bonnes
« mœurs. Voilà pourquoi il est dit : *J'ai ouvert une*
« *porte devant toi*, c'est-à-dire l'intelligence claire et
« profonde de la Sainte-Écriture, *que personne ne peut*
« *fermer*, voulant dire qu'aucun hérétique ne pourra
« plus pervertir le sens de la parole de Dieu, parce
« que, DANS CE SIXIÈME AGE, IL Y AURA UN CONCILE
« ŒCUMÉNIQUE, LE PLUS GRAND QUI AIT JAMAIS EU
« LIEU (1), dans lequel, par une faveur particulière de
« Dieu, par la puissance du Monarque annoncé, par
« l'autorité du Saint Pontife et par l'unité des princes
« les plus pieux, toutes les hérésies et l'athéisme seront
« proscrits et bannis de la terre. On y déclarera le sens
« légitime de la Sainte-Écriture qui sera crue et ad-
« mise par tout le monde, parce que Dieu aura ouvert
« la porte de sa grâce.

« 2° Cette félicité consistera dans un nombre im-
« mense de fidèles ; car, en ce temps-là, tous les peu-

(1) Evidemment il s'agit ici du Saint Concile du Vatican, convoqué par l'Immortel Pie IX, suspendu par la guerre, mais devant heureusement reprendre ses sessions plus tard avec l'aide du Grand Monarque qui sera le Charlemagne du XIXe siècle.

« ples et toutes les nations afflueront vers une seule « bergerie et y entreront par la seule porte de la foi. « C'est ainsi que s'accomplira la prophétie : « *Il y aura « un seul pasteur et un seul bercail* (1) ; et aussi cette « autre : » *Cet Évangile du royaume sera prêché « dans tout l'univers comme un témoignage par toutes « les nations, et alors la fin arrivera* (2). » Or c'est « aussi dans ce sens qu'il est dit : *J'ai ouvert ma porte « devant toi*, la porte de la foi et du salut des âmes, « porte qui était fermée à une quantité innombrable « d'hommes dans le cinquième âge, à cause des héré- « sies et des abominations des pécheurs. C'est pour « cela qu'alors la bergerie était restreinte, avilie, hu- « miliée et méprisée au plus haut degré. Mais main- « tenant *la porte est ouverte devant toi*, la porte du « ciel que personne ne peut fermer jusqu'au temps « fixé. Le texte latin commence par la particule *ecce*, « *voici*, parce que, comme on l'a déjà dit ailleurs, ce « mot excite notre esprit à concevoir quelque chose de « grand et d'admirable dans cette œuvre que Dieu opè- « rera pour notre consolation, pour notre bonheur et « pour notre joie spirituelle. »

Nous bornons, à regret, nos citations à ces quelques passages où le vénérable interprète de l'Apocalypse parle *tanquam potestatem habens*, comme un inspiré du Seigneur. Que les âmes avides des secrets divins aillent à la source, qu'elles se désaltèrent à cette magnifique interprétation de *la Révélation* de saint Jean, telle est en effet la signification littérale du mot *Apocalypse*.

(1) S. Jean, c. 10, v. 16.
(2) S. Matth. c. 24, v. 14 .

La précipitation avec laquelle se succèdent les grands événements à notre époque, confirme d'ailleurs d'une manière étonnante les passages de ce livre où le vénérable Holzhauser nous informe que les derniers âges de l'Église seront très-courts. Enfin, qu'on veuille bien observer que la grande prospérité du sixième âge auquel nous touchons, n'empêchera point le règne du monde et le combat des passions : c'est toujours sur cette mer plus ou moins agitée, dit M. le chanoine Wuilleret dans la préface de sa traduction du livre de Holzhauser, que le vaisseau de l'Église continuera de voguer jusqu'à la fin.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

PROPHÉTIE DE LA SŒUR DE LA NATIVITÉ.

(1731-1798).

I. Vision emblématique de la Révolution et de ses ravages. — II. Le saint Concile du Vatican prédit. — III. Temps de rénovation. — IV. Il ne reste plus que très-peu de siècles jusqu'à la fin du monde. — V. Signes précurseurs du règne de l'antechrist. — VI. Esprit de prophétie des derniers temps. — VII. Grandes conquêtes de la Sainte-Eglise.

I.

Aucun serviteur de Dieu ne s'est étendu plus longuement que la Sœur de la Nativité dans ses prophéties, sur les événements de la Révolution française et ses suites jusqu'à la fin du monde. La vie et les révélations de cette humble fille de la Bretagne, morte sous la Terreur, ont déjà eu cinq éditions en France (1). Un suave parfum s'exhale de ces pages inspirées. L'accomplissement littéral de ses prédictions touchant les calamités qui devaient fondre sur l'Église de France, n'est-il pas un motif de croire à la réalité des prophéties qu'elle a faites pour notre époque ?

(1) La seconde, en 4 vol. in-8°, date de 1819; la 5e vient de paraître chez Régis-Ruffet, à Paris, en 2 vol. in-12, et présente, sous une forme plus méthodique, mais abrégée, les instructions et les révélations de la servante de Dieu.

Afin de ne pas sortir de notre cadre, nous nous bornerons à citer les traits qui regardent spécialement les temps actuels.

Cette Révolution, commencée en 1789, si funeste à la Société et si désastreuse en particulier pour la France, avait été annoncée depuis longtemps et sous divers emblèmes à la Sœur de la Nativité. Dans l'une de ses visions (1), elle avait aperçu, sur une grande montagne, une maison de construction très-régulière et d'une apparence des plus imposantes, mais dont toutes les avenues et toutes les entrées étaient ouvertes de toute part à la foule dissipée des étrangers.

Tout à coup l'air avait été obscurci par des vapeurs montées de la terre et condensées en un nuage noir et épais qu'un vent brûlant poussait vers la montagne. Sous le nuage s'agitait en tout sens une espèce de croissant de couleur rousse qui, pendant un instant, avait fait compter sur un secours d'En-Haut. Mais bientôt le croissant tombait aux pieds de la Sœur fort épouvantée : c'était un affreux dragon se précipitant vers la maison pour y mettre tout en pièces. En vain la Sœur criait-elle qu'on en fermât les portes, on ne l'écoutait que d'un air distrait et moqueur, sans rien faire de ses avis.

« Cependant, » continue-t-elle, le dragon s'avançait et déjà il avait fait des victimes de sa rage. On commençait à ouvrir les yeux et à demander du secours, lorsque Dieu me commanda d'attaquer le monstre et de l'empêcher de nuire. Je me précipitai donc sur le dragon pour l'arrêter et le combattre. . . . O pro-

(1) *Vie et Révélations de la Sœur de la Nativité,* 2e éd., Tom. I, art. IV, p. 302 et suiv.

dige! à peine l'eus-je attaqué, qu'il ne put me résister. Ce fut le lion entre les mains de Samson. Dans un moment je le mis en pièces, malgré tous ses efforts... Je déchirai, dans un transport véhément, ses membres palpitants, et les spectateurs comprirent le danger dont je les avais délivrés. »

Un temps assez long se passa avant que Notre-Seigneur donnât à la Sœur l'explication suivante de cette vision :

« La montagne où vous étiez alors, lui dit-il, représentait le royaume de France ; les portes et les avenues en étaient ouvertes à tous les étrangers, parce que depuis longtemps la curiosité du Français, et plus encore l'amour de la liberté qui lui sont comme naturels, le rendaient très-susceptible de nouveautés en fait de croyance et très-capable de donner dans les systèmes les plus extravagants. Il n'est rien que l'on ne puisse admettre avec de pareilles dispositions.

« Ces vapeurs grossières qui se sont élevées de la terre et qui ont obscurci la lumière du soleil, ce sont les principes d'irréligion et de libertinage qui, produits en partie de la France et en partie venus de l'étranger, sont parvenus à confondre tous les principes, à répandre partout les ténèbres et à obscurcir jusqu'au flambeau de la foi comme celui de la raison. L'orage s'est poussé vers la France, qui doit être le premier théâtre de son ravage, après en avoir été le foyer.

« L'objet qui paraissait sous le nuage, figurait la Révolution ou la nouvelle Constitution qu'on prépare à la France ; il vous paraissait venir du ciel, quoiqu'il ne fût formé que des vapeurs de la terre ; vous

« ne l'avez bien connu qu'en le voyant, d'après sa forme « et ses projets désastreux. De même la nouvelle Con- « stitution paraîtra à plusieurs tout autre qu'elle n'est : « on la bénira comme un présent du ciel, quoiqu'elle « ne soit qu'un présent de l'enfer permis par le ciel « dans sa juste colère ; ce ne sera que par ses effets « qu'on sera forcé de reconnaître le dragon qui voulait « tout détruire et tout dévorer.

« Enfin, par mon ordre et par mon secours, vous en « avez triomphé. *Ici, ma fille, vous représentiez mon « Église assemblée qui doit un jour foudroyer et dé- « truire le principe vicieux de cette criminelle Con- « stitution.*

« Ceci s'entend encore du petit ouvrage dont je vous « fournirai les idées, lequel doit tellement combattre « ces efforts du dragon et lui causer tant de déplaisir « qu'il en crèverait de dépit, s'il pouvait jamais suc- « comber à sa rage infernale. »

« On ne pourrait mieux caractériser les fameux « principes de 89 dont le virus a été inoculé à la Cons- « titution nationale de la France, sans cesse re- « maniée depuis lors. Revenons aux éternels principes « de la justice chrétienne : là seul se rencontre la paix « avec la vraie gloire.

II.

« Voilà, sans doute, mon Père, « continue la Sœur, « qui va manifestement caractériser le saint Concile « du Vatican (1), des malheurs bien terribles ; mais je

(1) *Ibid.*, p. 308.

« ne dois pas vous cacher les espérances que Dieu me « donne du rétablissement de la religion et du recou- « vrement des pouvoirs de Notre Saint-Père le Pape. « Quelle consolation pour vous et pour moi! quelle « joie pour tous les vrais fidèles!

« Je vois dans la Divinité une grande Puissance « conduite par le Saint-Esprit et qui, par un second « bouleversement, rétablira le bon ordre.

« *Je vois en Dieu une assemblée nombreuse des « ministres de l'Église qui, comme une armée rangée « en bataille et comme une colonne ferme et inébran- « lable, soutiendra les droits de l'Église et de son « Chef, rétablira son ancienne discipline ; en particu- « lier je vois deux ministres du Seigneur qui se signa- « leront dans ce glorieux combat, par la vertu du « Saint-Esprit, qui enflammera d'un zèle ardent tous « les cœurs de cette illustre assemblée.* »

III.

« Tous les faux cultes seront abolis (1), je veux dire, « tous les abus de la Révolution seront détruits et les « autels du vrai Dieu rétablis. Les anciens usages « seront remis en vigueur, et la religion, du moins à « quelques égards, deviendra plus florissante que jamais. « — Mais, hélas! Seigneur, quand arrivera cet heu- « reux temps et combien durera-t-il ? C'est sans doute « un secret que vous vous réservez à vous-même. Je vois « seulement ici qu'aux approches du dernier avénement « de Jésus-Christ, il se trouvera un mauvais prêtre « qui causera bien de l'affliction à l'Église. »

(1) *Ibid.*, p. 309.

Ce mauvais prêtre ne se trouverait-il pas sous le pauvre masque de *Janus ?*

IV.

Voici comment Notre-Seigneur fit connaître à la Sœur l'approche des derniers temps.

« Un jour que je me trouvais en esprit dans une « vaste campagne, toute seule et avec Dieu seul (1), « Jésus-Christ m'apparut et, du sommet d'une émi- « nence, me montrant un beau soleil fixé à un point de « l'horizon, il me dit d'un air triste : La figure du « monde passe, et le temps de mon dernier avénement « approche. Quand le soleil est à son couchant, on dit « que le jour s'en va et que la nuit vient. Tous les siè- « cles sont un jour devant moi ; juge donc de la durée « que doit encore avoir le monde par l'espace qu'il « reste encore au soleil à parcourir. Je considérai « attentivement et je jugeai qu'il ne restait au plus « qu'environ deux heures au soleil. J'observai aussi « que le cercle qu'il décrivait, tenait un certain milieu « entre les jours longs et les jours courts de l'année.

« Voyant que Jésus-Christ ne me paraissait point « opposé au désir qu'il me donna sans doute de lui « faire des questions sur certaines circonstances de « cette vision frappante, je me hasardai de lui deman- « der si le jour dont il me parlait, devait se comp- « ter d'un minuit à l'autre, ou du crépuscule du « matin à celui du soir, ou bien du soleil levant au so- « leil couchant. Sur cela il me répondit : « Mon enfant,

(1) *Ibid.*, p. 311.

« l'ouvrier ne travaille que durant que le soleil est sur « l'horizon, car la nuit met fin à tous les travaux. « C'est donc, ma fille, depuis le soleil levant jusqu'au « soleil couchant qu'il faut mesurer la longueur du « jour. N'oubliez pas, ajouta-t-il, qu'il ne faut pas par- « ler de mille ans pour le monde ; il n'a plus que quel- « ques siècles, en petit nombre, de durée. »

« Mais je vis dans sa volonté qu'il se réservait à « lui-même la connaissance précise de ce nombre, et « je ne fus pas tentée de lui en demander davantage « sur cet objet, contente de savoir que la paix de « l'Église et le rétablissement de sa discipline devaient « durer encore un temps assez considérable. »

V.

Écoutons enfin un mot des calamités de tout genre qui précèderont le règne de l'antechrist.

« Je vois en Dieu, dit la Sœur (1), que longtemps « avant que l'antechrist arrive, le monde sera affligé « de guerres sanglantes. Les peuples s'élèveront contre « les peuples, les nations contre les nations, tantôt « unies et tantôt divisées, pour combattre pour ou « contre le même parti ; les armées se choqueront « épouvantablement et rempliront la terre de meurtre « et de carnage. Ces guerres intestines et étrangères « occasionneront des sacrifices énormes, des profana- « tions, des scandales, des maux infinis par les incur- « sions qu'on fera dans la Sainte-Église en usurpant « ses droits, dont elle recevra de grandes afflictions.—

(1) *Ibid.*, p. 312.

« Outre cela, je vois que la terre sera ébranlée en dif-
« férents lieux par des tremblements et des secousses
« épouvantables. Je vois des montagnes qui se fendent
« et éclatent avec un fracas terrible. Trop heureux si
« on en était quitte pour le bruit et la peur! Mais non!
« je vois sortir de ces montagnes, ainsi séparées et
« entr'ouvertes, des tourbillons de fumée, de flammes,
« de soufre et de bitume qui réduisent en cendres des
« villes entières. Tout cela et mille autres désastres
« doivent précéder la venue de l'homme de péché. »

VI.

« Quelques années avant la venue de mon grand en-
« nemi, dit encore Notre-Seigneur à la Sœur (1), sa-
« tan suscitera des faux prophètes qui annonceront
« l'antechrist comme le vrai Messie promis, et tâche-
« ront de détruire tous les dogmes du christianisme.
« Et moi, ajouta-t-il, je ferai prophétiser les petits
« enfants et les vieillards; les jeunes gens annonce-
« ront des choses qui feront connaître mon dernier
« avénement. Ce que je vous dis ici, ma fille, aussi
« bien que tout ce que je vous ai fait voir, sera lu et
« raconté jusqu'à la fin des siècles. »

VII.

Terminons par une citation sur les alternatives de calme et de persécution dans l'Église de ces derniers temps.

(1) *Ibid.*, p. 312.

« Je vois, dans la lumière du Seigneur, dit la « Sœur (1), que la foi et la sainte religion s'affaiblis- « saient presque dans tous les royaumes chrétiens. « Dieu a permis qu'ils aient reçu des coups de verge « de l'impie, pour les réveiller de leur assoupisse- « ment ; et après que Dieu aura satisfait sa justice, « il versera des grâces en abondance sur son Église ; « il étendra la foi et ranimera la discipline de l'Église « dans toutes les contrées où elle était devenue tiède « et lâche.

« Je vois en Dieu que notre Mère la Sainte-Église « s'étendra en plusieurs royaumes, même en des en- « droits où il y a plusieurs siècles qu'elle n'existe plus. « Elle produira des fruits en abondance, comme « pour se venger des outrages qu'elle aura soufferts « par l'oppression de l'impiété et par la persécution « de ses ennemis.

« Je vois tous les pauvres peuples, fatigués des tra- « vaux et des épreuves si rudes que Dieu leur a en- « voyés, tressaillir par la joie et l'allégresse que Dieu « répandra dans leurs cœurs. L'Église deviendra par « sa foi et par son amour plus fervente et plus floris- « sante que jamais. Cette bonne Mère verra plusieurs « choses éclatantes même de la part de ses persécu- « teurs qui viendront se jeter à ses pieds, la reconnaî- « tre et demander pardon à Dieu et à elle de tous les « forfaits et de tous les outrages qu'ils lui ont faits. « Elle ne les regardera plus comme ennemis, mais elle « les mettra au nombre de ses enfants.

« Je vois en Dieu que l'Église jouira d'une profonde « paix pendant quelque temps qui me paraît devoir

(1) *Ibid.*, p. 317.

« être assez long. La trève sera plus longue cette pre-
« mière fois qu'elle ne le sera d'ici au jugement géné-
« ral, dans les intervalles des révolutions. Plus on
« approchera du jugement général, plus les révolutions
« contre l'Église seront abrégées; et la paix qui se
« fera ensuite, sera aussi plus courte, parce qu'on
« avancera vers la fin des temps où il ne restera pres-
« que plus de temps à employer, soit pour le juste à
« faire le bien, soit pour l'impie à opérer le mal.

« Je vois en Dieu que l'Église sera rétablie, et j'ai
« dit qu'elle jouira d'une assez longue paix, *mais tou-*
« *jours un peu dans la crainte ;* parce qu'elle verra
« beaucoup de guerres, à plusieurs reprises, entre plu-
« sieurs roi et princes des royaumes. Les trèves de ces
« guerres seront courtes et il y aura beaucoup d'agita-
« tion dans les lois civiles. »

Ne dirait-on pas que la Sœur de la Nativité a vécu hier même, tant est exact le dessein qu'elle trace de nos malheurs! Et le Concile du Vatican! Elle le prédit avec cette nuance remarquable que « *l'assemblée des ministres de l'Église, comme une armée rangée en bataille, se chargera de soutenir les droits de son Chef.* » O combats sacrés d'où est sorti le dogme de l'Infaillibilité doctrinale du Pape, les saints du ciel plus encore que les fidèles de la terre vous encourageaient de leurs acclamations et de leurs prières fraternelles!

CHAPITRE III.

PROPHÉTIE DU PÈRE NECHTOU.

(Mort vers 1790.)

I. Premières prophéties du Père Nechtou. — II. La contre révolution aura lieu après un d'Orléans. — III. Crise affreuse, plusieurs villes, Paris notamment, seront détruites. — IV. Grand triomphe de l'Église après cette crise. — V. Révolution en Angleterre. — VI. Comment faire pendant ces bouleversements?

I.

Nous tenons d'un vénérable religieux, supérieur d'une maison de la Compagnie de Jésus en Belgique et auteur de plusieurs ouvrages ascétiques, la pièce suivante que nous reproduisons intégralement ici comme la meilleure justification de la Prophétie du vénérable Père Nechtou.

« *Communication de Mgr Gillis, Vicaire apostolique d'Edimbourg, à Mgr Soyer, Évêque de Luçon.*

Lyon, 30 décembre 1833.

« Monseigneur,

« Je viens d'avoir une conversation avec la mère Geoffroy, supérieure du Sacré-Cœur en cette ville. C'est une femme d'un rare bon sens, sans enthousiasme,

et généralement estimée et respectée pour sa grande sagesse et sa sainteté. Les prédictions du Père Nechtou que j'adresse à votre Grandeur, lui ont été immédiatement transmises par le Père de Raux lui-même, telles que le Père Nechtou les lui avait communiquées.

» Le Père Nechtou, de la Compagnie de Jésus, mort en odeur de sainteté à Bordeaux, vers la fin du siècle dernier, a ressuscité un enfant mort que sa mère lui apporta à la maison de la Compagnie à Poitiers, un enfant de sept à huit ans ; il prédit que cet enfant était destiné à rappeler le premier les fils de saint Ignace en France, mais sous un nom différent, celui de Jésuite devant devenir trop odieux. Cet enfant est devenu Mgr d'Aviau de Sanzai, mort en odeur de sainteté sur le siége archiépiscopal de Bordeaux. Il a été en effet le premier évêque de France qui ait confié la direction de son petit Séminaire aux Pères de la Foi qui vivaient selon l'institut de saint Ignace et sont presque tous entrés dans la Compagnie de Jésus après 1814, époque du rétablissement de la Compagnie.

« Le père de Raux étant encore novice dans la maison de Poitiers appelée *les Grands Jésuites*, le Père Nechtou le vit un jour en traversant la cour. Lui frappant alors sur l'épaule, il lui dit de le suivre dans sa chambre. Là il le tint cette fois trois heures, une autre fois deux heures et lui annonça qu'on était à la veille d'événements extraordinaires. C'était vers 1760 qu'il lui parlait ainsi. Il lui prédit l'entière suppression de la Compagnie de Jésus, comme commencement et signal de tous les malheurs qui menaçaient l'Europe. Après avoir signalé, dans leurs plus petits détails, les affreux bouleversements de la Révolution française et les sanglantes exécutions de têtes cou-

ronnées et des plus grandes maisons du royaume, et le carnage des septembriseurs, et l'apostasie d'une partie du sanctuaire et des ordres religieux, il ajouta : (suit la Prophétie comme nous la donnons plus bas de point en point selon, Mgr Gillis).

« Voilà, me dit en terminant Mme Geoffroy, tout ce que j'ai appris de la bouche même du Père de Raux touchant les prédictions du R. Père Nechtou. J'avoue que dans les premiers moments, j'ajoutais peu de croyance à ces terribles événements futurs. Les massacres, des têtes couronnées tombant sur l'échafaud, les messes et les confessions dans les greniers, des prêtres déchus se promenant avec leurs femmes au bras et leurs enfants à la main, etc., etc., toutes ces monstruosités me semblaient impossibles et m'empêchaient d'ajouter une foi entière à ces prédictions que je regardais quelquefois comme des exagérations ou des rêveries enfantées par je ne sais quel esprit. Il m'a bien fallu changer de sentiment après avoir traversé les sinistres jours de la Révolution de 93, dans lesquels se sont accomplis les sanglants événements annoncés avec tant de détails par le R. Père Nechtou. »

(Ici se termine la relation de Mgr Gillis.)

A la suite de cette pièce se trouvent plusieurs annotations d'un Père de la Compagnie de Jésus au sujet de la Prophétie en question. Il y est dit que Mme Geoffroy communiqua cette prophétie en 1821 et en 1831 à un Père de cette Compagnie qui la première fois n'avait pas voulu y ajouter foi, *parce qu'un d'Orléans serait roi.*

« Mais tout ce qu'a prédit le Père Nechtou s'est accompli à la lettre, répliqua Mme Geoffroy; je tiens pour certain que le reste s'accomplira de même. »

Il y est dit encore que ce même Père avait aussi appris les Prophéties du Père Nechtou de la bouche de Mgr Beaudouin, supérieur du séminaire de la Rochelle et fondateur des Religieuses de Chavagne; celui-ci en avait connaissance depuis les premières années du siècle; il y ajoutait foi; il en avait parlé à ce Père en 1810, 1812 et 1831.

Ladite pièce nous a été communiquée à Arlon, le 21 octobre dernier. Mais venons-en au texte de la Prophétie que nous avons laissée à la Révolution de 93.

II.

« Il y aura ensuite une réaction que l'on prendra « pour la contre-révolution; cela durera ainsi pendant « quelques années. On croira la contre-révolution con- « sommée, mais ce ne sera qu'un replâtrage, qu'un ha- « bit mal cousu. Il n'y aura pas de schisme, mais « l'Église ne triomphera pas encore.

« Il y aura de nouveaux troubles en France. Un « nom odieux à la France sera placé sur le trône. Un « d'Orléans sera roi. Ce ne sera qu'après cette usurpa- « tion que se fera la contre-révolution. Elle ne se fera « point par les étrangers. »

III.

« Il se formera en France deux partis qui se feront « une guerre à mort. L'un sera beaucoup plus nom- « breux que l'autre, mais ce sera le plus faible qui « triomphera. Il y aura alors un moment si affreux

« que l'on se croira à la fin du monde. Le sang ruissel-
« lera dans plusieurs grandes villes; les éléments se-
« ront soulevés. Ce sera comme un petit jugement.

« Il périra dans cette catastrophe une grande mul-
« titude, mais les méchants ne prévaudront point. Ils
« auront bien l'intention de détruire entièrement
« l'Église; le temps ne leur en sera pas donné, car cette
« horrible période sera de courte durée. Au moment
« où l'on croira tout perdu, tout sera sauvé. »

« Durant ce bouleversement épouvantable qui, pa-
« raît-il,sera général et non pour la France seulement,
« Paris sera entièrement détruit. La destruction sera
« si complète que, vingt ans après, les pères se pro-
« mèneront avec leurs enfants sur ses ruines ; pour sa-
« tisfaire à leurs questions, ils leur diront: « Mon fils,
« il y avait ici une grande ville; Dieu l'a détruite, à
« cause de ses crimes. »

IV.

« A la suite de ces affreux événements, tout ren-
« trera dans l'ordre ; justice sera faite à tout le monde;
« la contre-révolution sera consommée. Alors le
« triomphe de l'Église sera tel qu'il n'y en aura jamais
« eu de semblable (1). Les heureux chrétiens qui au-
« ront survécu à la première révolution française, re-
« mercieront Dieu de les avoir réservés pour contem-
« pler un triomphe si complet de l'Église. »

(1) « Ce sera le dernier triomphe de l'Eglise sur la terre, » dit une autre copie.

V.

« On sera près de cette catastrophe, lorsque l'An-
« gleterre commencera à s'ébranler. On le saura à ce
« signe, comme on sait l'approche de l'été quand le
« figuier commence à bourgeonner.

« L'Angleterre à son tour éprouvera une révolution
« plus terrible que la révolution française, et elle du-
« rera assez longtemps pour que la France ait le temps
« de se rasseoir. Ce sera la France qui aidera l'Angle-
« terre au rétablissement de la paix. »

VI.

« Lorsqu'on sera près de ces événements qui doi-
« vent amener le triomphe de l'Église, tout sera si
« troublé sur la terre qu'on croira que Dieu a entière-
« ment abandonné les hommes à leur sens réprouvé,
« et que la divine Providence ne prend plus soin du
« monde. En un mot, le désordre sera si complet qu'on
« n'y reconnaîtra plus rien.

« Quand viendra le moment de la dernière crise, il
« n'y aura rien à faire que demeurer où Dieu nous
« aura placés, se renfermer dans son intérieur, et prier,
« en attendant le passage de la colère et de la justice
« divine. »

Une autre copie mentionne encore ces paroles de la Mère Geoffroy, au sujet de la destruction de Paris :

« Quand j'entendis M. l'abbé de Raux parler de la
« destruction de Paris, je ne pus d'abord me résoudre

« à y croire. — Oh ! pour cela, lui dis-je, monsieur « l'abbé, c'est vraiment trop fort ! Et tant de bonnes « âmes qui sont à Paris, que deviendront-elles donc ? « — Patience, madame, Paris sera détruit, mais ce « sera de façon qu'il paraîtra d'abord des signes qui « mettront les bons à même de s'enfuir (1). »

(1) Voir le *Livre de toutes les Prophéties,* par M. le chanoine Remusat, 4e édit., in-18, 1849.

CHAPITRE IV.

PROPHÉTIE DE LA SŒUR MARIANNE DE BLOIS.

I. Ses premières prédictions concernent le rétablissement des Ursulines de Blois. — II. La Restauration, la Monarchie de juillet et la République de 1848. — III. Traits généraux des événements de 1870 et 1871. — IV. Que ces troubles sont effrayants ! — V. Le grand combat. — VI. Enfin les bons triomphent. — VII. Un *Te Deum* sans pareil. — VIII. Qui règnera ? — IX. Circonstances de la lutte suprême.

I.

La célèbre Prophétie de Blois se compose d'une suite de prédictions faites, en cette ville, au mois d'août 1804, par une pieuse tourière, du nom de sœur Marianne, qui se mourait, à l'âge de cinquante-cinq ans, chez les Ursulines, au service desquelles elle avait consacré son existence dès avant la révolution. Le moment était devenu critique pour cette communauté renaissante : de seize religieuses qui s'étaient réunies huit ans auparavant, il n'en restait plus que six à cette époque et elles étaient toutes dans un âge avancé ; elles n'avaient encore osé reprendre ni l'habit religieux ni la clôture, et pour comble d'infortune, elles n'avaient point de novices et peu d'espérance d'en voir se présenter. Dans cette extrémité, Dieu signa de son doigt tutélaire le couvent en détresse. Avant d'ap-

peler à lui la pieuse tourière qui avait tant prié et tant versé de larmes pour sa chère communauté, il amena en face d'elle une garde-malade dévouée, Mlle de Leyrette, qu'il destinait à devenir le soutien de la maison : en présence de cette postulante, Marianne vit tout à coup l'avenir du couvent se dérouler sous ses yeux déjà défaillants et elle se mit à communiquer à sa compagne les consolantes destinées de la communauté. Il est en effet à remarquer que les prédictions de la pieuse tourière commencent par la vocation de Mlle de Leyrette, désignée depuis en religion sous le nom de *Mère Providence* et s'étendent jusqu'à nos jours où, âgée de près d'un siècle, cette vénérable religieuse pourra voir une fois de plus que la patience, aidée de la confiance en Dieu, est le plus sûr moyen de conduire toute œuvre à sa perfection (1).

La communauté des Ursulines devait nécessairement ressentir le contre-coup des événements publics ; si Marianne en a parlé, ce n'est donc que d'une manière accessoire. Elle prévoyait si peu le retentissement qu'auraient ses prédictions qu'elle avait même défendu à Mlle de Leyrette de les mettre par écrit, et la Mère Providence s'est docilement conformée à cet ordre. Mais elle a redit ce que la pieuse tourière lui avait appris, en bravant tout d'abord le sourire d'incrédulité des autres religieuses qui ne voulurent lui accorder quelque créance qu'après l'accomplissement de plusieurs des faits annoncés. C'est donc par voie de tradition orale que la Prophétie de Blois est arrivée jusqu'à nous. Les nombreuses copies qui en existent depuis longtemps, ont été rédigées de mémoire, à la suite de conversations avec la Mère Providence.

(1) *Patientia autem opus perfectum habet.* Ep. Jacobi, I, 4.

La Prophétie se compose de deux parties distinctes : 1°, de prédictions relatives au couvent des Ursulines de Blois, la plupart accomplies aujourd'hui ; 2°, d'une suite de particularités ayant trait aux événements du dehors. L'accomplissement de la première partie de la Prophétie sert de garantie à la seconde qui a seule d'ailleurs paru dans les journaux à la suite de la publicité que le Constitutionnel lui a donnée, l'été dernier (1870), sous le nom de *Prophétie de Blois*. Nous renvoyons à l'intéressante brochure publiée par M. l'abbé Richaudeau, ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples détails au sujet des prédictions de Marianne. Nous nous contenterons de reproduire ici le texte donné par le Constitutionnel et les autres journaux de France, vu que cette version a été écrite par le prêtre de Blois qui connaît le plus anciennement la Prophétie de Marianne ; M. l'abbé Richaudeau n'y signale que quelques inexactitudes; nous les corrigerons d'après sa brochure (1). Enfin nous terminerons la prophétie par quelques particularités non signalées par les journaux, mais dont le texte est aussi digne d'attention que les autres prédictions de la sœur Marianne.

(1) *La Prophétie de Blois*, avec des éclaircissements, par M. l'abbé Richaudeau, chanoine, anc. professeur de théologie, aumônier des Ursulines de Blois, 4e édit., in-18 de 114 pages, chez Cattier à Tours.

Voir aussi la lettre de la supérieure des Ursulines de Blois, u 15 octobre 1870, reproduite notamment par le *Bien Public* de Gand, du 18 octobre.

II.

1. « La famille des Bourbons reviendra en France « alors qu'elle semblera oubliée, parce qu'un usurpa- « teur fera retentir son nom partout.

2. « Sa décadence arrivera alors qu'il se croira plus « affermi (1).

3. « Malheureusement il reparaîtra avant un an d'exil « et règnera; il ne restera au plus que trois mois.

4. « La France sera affligée par l'assassinat d'un « prince qui paraîtra l'unique espérance de nos rois.

5. « Mais il revivra dans un fils inattendu.

6. « De nouveaux troubles que vous verrez, mais « que la mère Saint-Aubin, Saint-Joseph et Sœur « Monique ne verront pas, auront lieu. On se cachera « dans les blés.

7. « Si ces troubles devaient être les derniers !!! « Mais ils recommenceront dans un mois de février « (vous serez sur le point de faire une cérémonie de « vœux et vous ne la ferez pas), ensuite avant la mois- « son.

8. « Alors un prêtre de Blois partira pour Paris; il « y restera trois jours et reviendra sans qu'il lui arrive « rien. Un autre qui ne sera pas de Blois, partira « ensuite; il n'ira pas jusque-là, parce qu'il ne pourra « pas entrer; il reviendra le même jour. »

On ne saurait résumer en moins de mots l'Empire, les Cent jours, la Restauration, la Révolution de juil-

(1) Ces six premiers versets sont inédits; M. l'abbé Richaudeau les donne d'après un titre rédigé sur une confidence faite par la Mère Providence en 1813.

let et celle de 1848, avec la circonstance des journées de juin dont fut involontairement témoin un vicaire général de Blois, etc. Nous arrivons sans transition aux événements de 1870 et 1871.

III.

9. « Tous les hommes partiront; on les fera partir « par bandes et petit à petit; il ne restera que les vieil- « lards.

10. « Ces pauvres séminaristes!.. mais il ne leur « arrivera rien, car ils seront sortis quand les mal- « heurs arriveront. Ils ne rentreront pas au temps fixé, « pourtant ils auraient pu rentrer.

11. « La mort d'un grand personnage sera cachée « pendant trois jours, » (selon la Mère Providence qui persiste à l'affirmer depuis plusieurs années, Marianne aurait dit *onze jours*).

12. « Les grands malheurs arriveront avant les « vendanges. »

Ces derniers mots se rapportent à ce qui est dit plus loin au n° 24 et semblent présager les dernières horreurs de la guerre civile, peut-être pour l'automne prochain (1871). Quant à la mort de ce grand personnage, nous doutons qu'elle soit déjà arrivée.

IV.

13. « On descendra un matin sur le champ de foire « et on verra les marchands se dépêcher d'emballer. « — Pourquoi, leur dira-t-on, emballez-vous si vite?

« — Nous voulons, répondront-ils, aller voir ce qui se « passe chez nous. » — (ce qui a eu lieu à Blois, le lundi 5 septembre, lendemain de la proclamation de la République).

14. « Que ces troubles sont effrayants!

15. « Pourtant ils ne s'étendront pas dans toute la « France, mais seulement dans quelques grandes vil- « les où il y aura des massacres et surtout dans la Ca- « pitale, où il sera grand.

16. « Il n'y aura rien à Blois. Les religieuses auront « grand'peur. L'évêque s'absentera dans un château. « Nos messieurs iront le voir le matin et reviendront « le soir. Quelques prêtres se cacheront; les églises se- « ront fermées, mais si peu de temps qu'à peine on « s'en apercevra. Ce sera au plus l'espace de vingt- « quatre heures.

17. « Vous serez vous-même sur le point de partir; « mais la première qui mettra le pied sur le seuil de « la porte, dira : Rentrons, et vous rentrerez. On dira « que vous êtes sorties, mais ce ne sera pas vrai. »

V.

18. « Avant ce temps on viendra dans les églises « et on fera dire des messes pour les hommes qui sont « au combat.

19. « Quant aux prêtres et aux religieuses (à Blois, « sans doute), ils en seront quittes pour la peur.

20. « Il faudra bien prier, car les méchants vou- « dront tout détruire. Avant le grand combat, ils se- « ront les maîtres; ils feront tout le mal qu'ils pour-

« ront, non tout ce qu'ils voudront, parce qu'ils n'en « auront pas le temps.

21. « Ce grand combat sera entre les bons et les « méchants; il sera épouvantable, on entendra le canon « à neuf lieues à la ronde.

22. « Les bons étant moins nombreux, seront un « moment sur le point d'être anéantis; mais, ô puis- « sance de Dieu ! ô puissance de Dieu ! Tous les mé- « chants périront. — Tous les méchants périront, ma « bonne Marianne, demanda Mlle de Leyrette ? — Oui, « et beaucoup de bons. »

VI.

23. « Les derniers hommes qui partiront, n'iront « pas loin ; leur absence sera tout au plus de trois « jours de marche ; ils apprendront en chemin que tout « est fini et ils reviendront.

24. « Ce temps sera court ; s'il était long, personne « n'y tiendrait : ce seront pourtant les femmes qui « prépareront les vendanges » — (probablement les « vendanges de 1871) — » et les hommes viendront « les faire, parce que tout sera fini.

25. « Pendant ce temps on ne saura les nouvelles au « vrai que par quelques lettres particulières.

26. « A la fin trois courriers viendront. Le premier « annoncera que tout est perdu. Le second, qui arri- « vera pendant la nuit, ne rencontrera qu'un seul « homme, appuyé sur sa porte. — Vous avez grand « chaud, mon ami, lui dira cet homme ; descendez « prendre un verre de vin. — Je suis trop pressé, ré- « pondra le courrier ; puis il continuera sa route vers « le Berry.

27. « Vous serez en oraison quand vous entendrez « dire que deux courriers sont passés ; alors il en ar- « rivera un troisième, *feu et eau*, qui dira que tout est « sauvé et qui devra être à Tours dans une heure et « demie.

VII.

28. « Vous chanterez un *Te Deum*. Parlez-moi de « ce *Te Deum !* Ce sera un *Te Deum* comme on n'en « a jamais chanté. »

— D'après la Mère Providence, tout le clergé de la ville viendrait aux Ursulines pour ce *Te Deum* ; ce qui laisserait supposer que ce serait pour quelque grande faveur accordée par Dieu à la communauté, et non pour la victoire remportée dans le grand combat ; d'autant plus que ce *Te Deum* sera suivi d'une prospérité inouïe pour la communauté : — « Ce sera à qui « parmi les mères, dit Marianne, voudra lui donner ses « filles. — Cette prospérité durera-t-elle longtemps, « demanda Mlle de Leyrette ? — Ah ! dame, vous n'en « verrez pas la fin, ni celles qui seront avec nous non « plus... Quelle union et quelle charité dans la com- « munauté ! On disait qu'il y en avait... Oui, mais c'est « maintenant qu'il y en a !...

VIII.

29. « Pendant quelque temps on ne saura pas à qui « l'on appartiendra ; mais ce ne sera pas celui qu'on « croira, qui règnera ; ce sera le sauveur accordé à la « France et sur lequel elle ne comptait pas.

30. « Le prince ne sera pas là; on ira le chercher.

31. « Il faudra quinze à vingt ans pour que la France « se relève de ses désastres. Cependant le calme re- « naîtra, et depuis ce moment jusqu'à une paix par- « faite et jusqu'à ce que la France soit plus florissante « et plus tranquille que jamais, il s'écoulera à peu près « vingt ans.

32. « Le triomphe de la religion sera tel, que l'on n'a « jamais rien vu de semblable; toutes les injustices « seront réparées; les lois civiles seront mises en « harmonie avec celles de Dieu et de l'Église; l'ins- « truction donnée aux enfants sera éminemment chré- « tienne. Les corporations d'ouvriers seront rétablies. »

IX.

Nous ajouterons, à la suite de M. l'abbé Richaudeau, quelques particularités au texte ainsi rétabli de la Prophétie de Blois; elles en seront le trait final.

« Avant les grands désastres, on fera une construc- « tion. La principale bâtisse sera faite, mais on ne fera « pas tout ce que l'on avait projeté. » — En 1867 les « Ursulines entreprirent en effet d'importantes bâtisses « et jetèrent les fondements d'une nouvelle église qui « a été terminée l'an dernier (1870). « La principale bâtisse est donc faite, mais on n'a pas fait tout ce qui avait été projeté, tant par suite des calamités actuelles que par manque de ressources.

« On entendra le roulement de grosses voitures at- « telées de bœufs qui emmèneront les effets de ceux « qui fuiront devant l'ennemi. » — Arrivé à la lettre, « lors de l'invasion prussienne devant laquelle les

« cultivateurs des pays occupés traversèrent Blois,
« emmenant leur bétail, leurs meubles et tout ce
« qu'ils avaient pu emporter.

« Il y aura des choses telles que les plus incrédules
« seront forcés de dire : le doigt de Dieu est là.

« Tant qu'on priera, il n'arrivera rien ; mais il vien-
« dra un moment où l'on cessera de faire des prières
« publiques ; on dira : les choses vont rester comme
« cela. C'est alors qu'auront lieu les événements.
« Néanmoins les prières particulières ne cesseront
« pas... »

A la fin de son dernier entretien avec sa confidente, Marianne ajouta : « *Revenez me voir ; j'ai encore bien* « *d'autres choses à vous dire. Ah! que c'est beau! que* « *c'est beau, ce que j'ai à vous dire.*

Mlle de Leyrette quitta Marianne pour aller au salut qui se donnait dans la chapelle. Quand on revint pour voir la malade, la pieuse tourière avait passé des ténèbres de ce monde aux splendeurs de l'éternité.

CHAPITRE V.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'ANNE-CATHERINE EMMERICH.

(1774-1824)

I. Nombreux détails de sa vie de victime volontaire, en réparation des crimes de la Révolution. — II. Lutte entre la lumière et les ténèbres. — III. Le grand Pape Pie IX. — IV. Le monde du mal, en danger de périr par d'affreuses catastrophes. —V. Combats de l'Église.—VI. Bataille et triomphe, sous l'égide de la Sainte-Vierge et de saint Michel.

I.

Le nom d'Anne-Catherine Emmerich est bien connu des fidèles : ses visions si édifiantes de la *Douloureuse Passion* nous montrent dans cette angélique religieuse du couvent des Augustines de Dulmen, comme la compagne mystique du divin Sauveur dans tous les mystères de sa vie parmi nous. Mais ce qui la rend non moins admirable, c'est son esprit d'immolation perpétuelle qui en fit, ainsi que ses contemporaines Anna-Maria Taïgi et Elisabeth Canori-Mora, l'instrument des miséricordes du Seigneur au milieu de l'une des époques les plus tourmentées de l'histoire de l'Église. Que le lecteur nous permette d'entrer dans plus de détails qu'à l'ordinaire, au sujet d'Anne-Catherine, à raison de la perfection du type de vie réparatrice qu'elle a réalisé dans tout le cours de sa sainte vie.

Elle naquit (1) au hameau de Flamske, près de la petite ville de Coësfeld, en Westphalie, d'un pieux laboureur, père de neuf enfants dont elle était la cinquième. Dès ses plus tendres années, le Ciel l'avait initiée aux splendeurs du monde invisible : son ange gardien lui apparaissait au milieu des pâturages sous la figure d'un jeune berger qui prenait part à ses jeux; Notre-Seigneur, la Sainte-Vierge, saint Joseph, saint Jean-Baptiste venaient à elle tour à tour, comme des enfants de son âge et lui expliquaient le symbolisme profond, caché sous la forme des plantes, des fleurs et de toutes les scènes de la nature, en sorte qu'elle pouvait dire à la fin de sa vie : « Grâce à Dieu, je n'ai presque jamais rien lu et cependant, quand je venais à « jeter les yeux sur un livre quelconque, il me sem« blait à chaque ligne déjà tout savoir par cœur. Les « histoires même des saints, quand je les comparais à « leur vie telle qu'elle m'était montrée, me faisaient « l'effet d'un soleil de terre jaune comparé au véri« table. »

Dès cet âge tendre, elle avait un sentiment très-vif des souffrances et de la joie d'autrui. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle avait; souvent même il lui arrivait de leur faire part, du consentement tacite de ses parents, des chétives provisions de la maison. Aussi sa piété portait principalement le cachet du renoncement et de la mortification. Dès son enfance, elle ne prenait de sommeil et de nourriture que ce qu'exi-

(1) Nous empruntons la plupart de ces détails au Père Duley, des Frères-Prêcheurs, tom. I, préface et notice qui précèdent les *Visions d'Anne-Catherine Emmerich, sur la vie de Notre-Seigneur*, trois vol. in-12, chez Poussielgue, 1864.

geait la nécessité la plus absolue. Elle passait en prières une partie de ses nuits; souvent même, en hiver, elle priait à genoux sur la neige du chemin. Elle couchait par terre, sur des planches disposées en forme de croix, et elle aimait à répéter que *l'inutile est toujours nuisible et que l'âme retrouve au centuple tout ce qu'elle se retranche pour l'amour du Seigneur.* « Ainsi, ajoutait-elle, avec une comparaison gracieuse, faut-il tailler la vigne et les arbres pour leur faire porter des fruits; sans cette culture, ils ne porteraient qu'un bois aride et superflu. »

Embrasée du désir de se vouer tout entière à Dieu, elle fut, dans sa jeunesse, l'objet d'une faveur divine qui indiquait déjà le but providentiel de sa merveilleuse existence.« C'était quatre ans environ avant mon « entrée au couvent, dit-elle, et par conséquent en « 1798, dans la vingt-quatrième année de mon âge. « Agenouillée devant un crucifix, dans la chapelle des « Jésuites de Coësfeld, je priais avec toute la ferveur « dont j'étais capable, plongée dans une contempla- « tion pleine de douceur, lorsque tout à coup je vis « mon fiancé céleste sortir du tabernacle, sous la fi- « gure d'un jeune homme tout environné de splendeur. « Il tenait dans sa main gauche une couronne de fleurs, « et dans sa droite une couronne d'épines, et il m'of- « frit à choisir entre l'une et l'autre. Je demandai la « couronne d'épines, qu'il me mit lui-même sur la « tête, et que j'enfonçai de mes deux mains sur mon « front. Il disparut, et je sentis immédiatement de vio- « lentes douleurs autour de la tête. » Bientôt des blessures se montrèrent comme des piqûres d'épines qui rendaient du sang. Afin que sa souffrance demeurât secrète, Anne-Catherine prit le parti d'abaisser davantage son bonnet sur son front.

Après bien des épreuves de la part de sa famille et par suite de son manque de fortune, elle vit enfin exaucé son ardent désir de la vie religieuse. Les parents d'une jeune personne que les Augustines de Dulmen désiraient beaucoup recevoir chez elles, n'y consentirent qu'à la condition que Catherine serait admise avec leur fille. Introduite ainsi par la libérale main du Seigneur dans la famille de saint Augustin, elle y prit l'habit religieux en 1802.

On n'imaginerait pas cependant ce qu'elle eut à souffrir au couvent de la part de ses sœurs, dont la piété n'allait pas jusqu'à comprendre les voies extraordinaires par lesquelles il plaît quelquefois à Dieu de conduire ses élus. Ainsi, comme elle voyait et entendait à distance tous les manquements à la règle, toutes les paroles oiseuses et peu charitables, pendant qu'elle en avait le cœur percé de douleur et s'efforçait de ramener par de tendres avis ses sœurs bien-aimées, elle s'entendait taxer d'inconvenance, d'indiscrétion, etc. On allait jusqu'à l'accuser d'écouter aux portes, pour satisfaire son penchant à la critique.

Mais rien de tout cela n'altérait la profonde paix de son âme ; et, lorsque les révolutions politiques eurent dispersé son couvent ainsi que bien d'autres maisons religieuses, sous Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, en 1811, elle disait, avec l'accent de la plus profonde tristesse, qu'elle s'était trouvée dans son pauvre cloître plus heureuse qu'un roi sur le trône !

Ces courtes années du cloître forment, en effet, la partie la plus pleine et la plus riche de cette vie privilégiée. Ses extases devinrent plus fréquentes, ses visions s'étendirent, et prirent un caractère d'ensemble vraiment merveilleux. Elle voyait tout l'Ancien Tes-

tament et le sens profond et éternel de toutes ses figures, c'est-à-dire le lien intime qui les rattache par tous les points aux mystères de la très-sainte Incarnation et de la Rédemption. Ces rapports lui apparaissaient comme quelque chose de vivant, à travers le cours des siècles et des générations prédestinées à préparer la venue du Sauveur. Elle voyait tous les personnages appelés par Dieu à coopérer pour leur part au mystère de l'Incarnation du Verbe, leur histoire jusque dans les moindres détails, la signification figurative de tous ces faits par rapport au Messie. Elle connaissait toutes les grâces dont Dieu les avait comblés, et voyait les fruits de bénédiction de leurs saintes œuvres se perpétuer de génération en génération. En un mot, la Sœur a eu l'intuition profonde et complète de l'unité des deux Testaments en Jésus-Christ, centre et fin de toutes choses.

En même temps elle apercevait tout le travail de l'enfer, l'origine et la diffusion de l'idolâtrie, les formes variées de l'erreur et de la superstition inspirées et propagées par satan, pour arrêter, en le contrefaisant, le seul progrès véritable, celui du règne de Dieu.

Enfin l'histoire de la Rédemption, la vie entière du Sauveur se dévoila jour par jour et dans tous ses détails aux yeux de son âme ravie. Elle suivit tous les pas du Sauveur, entendit tous ses enseignements, fut témoin de tous ses miracles.

A ce spectacle on n'est plus étonné de cette parole que lui dit un jour son ange gardien : « Personne n'a « jamais vu ces choses au même degré. »

Rien de plus merveilleux aussi que le don de clairvoyance de la Sœur par rapport aux reliques des saints. Elle les voyait toujours, même à distance, entourées

d'une auréole, à la lumière de laquelle lui était dévoilée la vie tout entière du bienheureux qui avait animé ces précieux restes. Tous les objets bénits par l'Eglise brillaient aux yeux de son âme d'un éclat particulier; elle les distinguait de tous les autres objets semblables, et il s'en échappait pour elle une vertu qui vivifiait jusqu'à son corps. Plusieurs fois des reliques furent apportées près de son lit de douleur : toujours elle était avertie de leur présence avant même de les avoir vues; bien souvent, avant qu'elles fussent tirées de leurs multiples enveloppes, elle décrivait le nombre, la forme et la nature de ces objets sacrés, indiquait les saints auxquels ils avaient appartenu, et racontait à cette occasion toute leur histoire.

Elle disait elle-même : Je ne saurais exprimer ce « que les reliques des saints me font éprouver. Il en « jaillit une lumière plus ou moins vive qui se dirige « sur moi comme la flamme suit la direction du cou- « rant d'air. Ce rayon m'attire avec une force irrésisti- « ble : il faut que je l'approche de mon cœur. » Et en effet, lorsqu'on lui présentait une relique, elle la pressait involontairement contre son cœur. « Je sens que « ce rayon vient d'un astre, que cet astre se rattache à « un firmament d'étoiles qui toutes s'allument à une « source de lumière infinie. Guidée par le rayon mys- « térieux, et transportée ainsi dans la lumière, je vois « le corps, l'âme, toute la vie militante, souffrante et « triomphante du saint auquel il se rattache. Il existe « entre le corps et l'âme une liaison intime et mysté- « rieuse ; l'âme peut sanctifier son corps ou le profaner; « sans cette union, l'expiation du péché par la péni- « tence extérieure ne serait pas possible. Or de même « que les saints pendant la vie ont fait de leur corps

« l'instrument de leurs saintes œuvres, de même, au-
« jourd'hui qu'ils en sont séparés, ils s'en servent
« encore pour agir sur leurs frères militants ; mais la
« foi seule peut nous découvrir le secret de cette action
« mystérieuse. »

Cette immense lumière que projetait en son âme le monde surnaturel, ne restait pas toutefois confinée dans son intelligence; son cœur en ressentait aussi les ardeurs, et l'amour qui l'embrasait devenait chaque jour de en plus en plus enflammé. Bientôt les extases ne lui suffirent plus. Depuis longtemps elle avait déjà donné des preuves de son immense désir de souffrir pour expier les fautes d'autrui ; ainsi elle était encore petite fille lorsque, apercevant d'autres enfants de son âge qui se livraient à des jeux indécents, elle alla aussitôt se rouler dans les orties, en pénitence de leurs fautes. Notre-Seigneur l'exauça donc en lui communiquant, dans une apparition, le 29 décembre 1812, les douloureux stigmates de sa Passion.

Dès lors elle souffrit, pour le reste de sa vie, toutes les douleurs intérieures et extérieures de Jésus dans sa Passion. Aux jours où elle contemplait ces scènes sanglantes, on la voyait pleurer et gémir comme une enfant livrée aux bourreaux ; elle tremblait et se tordait sur sa couche ; son visage ressemblait à celui d'un supplicié, et souvent une sueur de sang ruisselait sur ses épaules et sur sa poitrine. Les plaies des mains, des pieds et du côté rendaient du sang ; son corps était couvert de meurtrissures comme s'il eût été flagellé ; et telle était la soif brûlante dont elle souffrait, que le lendemain sa langue en était encore tout aride et contractée.

L'authenticité du fait est impossible à nier. Des

visiteurs innombrables vinrent de toute l'Allemagne et d'ailleurs s'en assurer, et le comte de Stolberg, qui était venu la voir en compagnie d'Overberg, son directeur extraordinaire, écrivait quelque temps après à Clément Brentano : « Recommandez-moi, ainsi que les « miens, aux prières de notre sainte martyre, dont je « serais si heureux de pouvoir baiser encore une fois « les plaies sacrées. »

Depuis longtemps cependant la sœur, clouée sur un lit de douleur qu'elle ne devait plus quitter jusqu'à sa mort, était pressée par son ange gardien de raconter ses visions, sans pouvoir trouver personne qui voulût l'entendre. Ses confesseurs l'avaient toujours rebutée sur ce point. Un jour qu'elle s'étonnait de toutes ces visions, dont elle ignorait le but, son conducteur céleste lui répondit : « Tu ne peux pas savoir combien d'âmes, « lisant ces choses, en seront édifiées et excitées à la « vertu. Les récits de semblables grâces ne manquent « pas, il est vrai ; mais, le plus souvent, ils sont faits « autrement qu'il ne faudrait ; d'ailleurs, bien des « choses anciennes sont aujourd'hui oubliées ou ren- « dues suspectes par des attaques téméraires. Ce que « tu pourras redire sera pieusement recueilli, et pro- « duira beaucoup de bien que tu ne peux prévoir. »

La sœur avait vu d'avance en esprit l'homme qui devait lui être envoyé d'En-Haut pour écrire sa vision ; aussi lorsque Clément Brentano lui fut présenté par le vénérable Overberg, son confesseur extraordinaire, et par Mgr Sailer, l'illustre évêque de Ratisbonne, elle lui témoigna dès la première entrevue une confiance extraordinaire, parce qu'elle avait aussi reconnu en lui celui qui devait venir à son secours : « elle me « tendit toute joyeuse, a-t-il lui-même écrit, ses

« mains marquées des sacrés stigmates. Je ne remar-
« quai en elle rien de tendu ni d'exalté, mais un enjoue-
« ment naïf, souvent aussi un tour qui tenait d'une
« innocente espièglerie. Tout ce qu'elle dit est prompt,
« bref, simple, sans retours complaisants sur elle-
« même, mais aussi plein de profondeur, d'amour, de
« vie, quoique tout à fait rustique. Elle vit au milieu de
« l'entourage le plus inintelligent et le plus fâcheux,
« composé de braves gens simples, mais grossiers, de
« visiteurs incommodes et d'une méchante sœur. Tou-
« jours malade à la mort, soignée par des mains mala-
« droites et rudes, travaillant, dirigeant tout le mé-
« nage, délaissée de tous, martyrisée par la douleur,
« maltraitée par sa sœur comme une Cendrillon, et
« pourtant toujours affectueuse et douce, toujours
« calme et sereine, quoique toujours en lutte avec
« d'immenses douleurs endurées pour les péchés
« d'autrui. »

Ceci nous conduit au trait le plus étonnant de cette admirable vie. Anne-Catherine, si intimement unie au Rédempteur, devait avoir l'auguste privilége de partager sa vie de Rédemption. La lumière prophétique n'était, pour ainsi dire, qu'un commencement de l'union mystérieuse de son âme avec celle du Sauveur, qu'elle appelait son Fiancé céleste. L'amour, mais un amour incompréhensible à nos âmes attiédies, l'unissait à son sacrifice, à ses souffrances, à sa vie crucifiée. Dans cet amour, elle embrassait tous les besoins, tous les dangers, toutes les douleurs du corps mystique de Jésus, et elle brûlait du désir de souffrir, pour consoler, guérir et racheter avec lui. Toutes les abominations des révolutions qui bouleversaient son époque lui étaient montrées, et cette vue la réduisait à l'agonie.

Pour lui faciliter cette mission expiatrice, Dieu l'avait mise sous la direction visible de son ange gardien, qui la conduisait en esprit à travers le monde. Ainsi il la mena un jour de cette manière dans le cachot de Marie-Antoinette, afin qu'une compassion plus vive la portât à prier plus instamment pour elle. A chacun de ces voyages surnaturels, son conducteur céleste commençait d'ordinaire par la mener au pied du crucifix de l'église de Goësfeld où elle avait reçu, vers l'âge de vingt ans, les douleurs de la couronne d'épines qui désormais ne la quittèrent plus; puis il l'entraînait à sa suite vers l'orient, la terre des mystères de Dieu, et faisait avec elle le tour du globe, en lui montrant dans les prisons, dans les chaumières, sur les lits d'agonie, sur les champs de bataille, dans les églises profanées et jusque dans les conventicules de satan, toutes les misères à soulager, tous les crimes à expier. Dans les dernières années du pontificat de Pie VII, par exemple, elle se rendait chaque jour en esprit à Rome pour consoler le Saint-Père, lui obtenir les lumières célestes et lui découvrir les machinations des impies.

Mais le grand objet de ses souffrances expiatoires et de ses douleurs sans nombre, c'était le mal fait à l'Église, soit par le pouvoir temporel, soit par la haine et les attaques de l'incrédulité, par la mondanité des prêtres, par les menées secrètes de la franc-maçonnerie, contre lesquelles elle avait sans cesse à lutter, en un mot par les crimes de toute espèce qui déshonorent l'épouse du Christ et perdent misérablement les âmes. Et c'est à travers ce chemin de douleurs qu'elle arrive chaque jour à la terre sainte, et au milieu de ces immenses souffrances, qu'elle contemple la vie et la mort du Rédempteur.

Pendant l'année 1823, une vision terrible lui dévoila plus clairement que jamais toutes les plaies et tous les maux de l'Église ; elle s'offrit alors pour victime, sans balancer un instant. Dieu agréa son sacrifice. Aussi toute cette année se passa au milieu d'un martyre indescriptible ; quand on lui demandait comment elle allait, elle entr'ouvrait péniblement les yeux et répondait en souriant : « *Ce sont de si bonnes souffrances!* » Elle expira le 9 février 1824, dans sa cinquantième année, après avoir répété trois fois à haute voix ces paroles : « *Seigneur, secourez-moi; venez, Seigneur Jésus, venez !* »

Nous renvoyons le lecteur, désireux de plus de détails sur une existence aussi admirable, à l'intéressante biographie que vient de terminer en deux forts volumes le Père Schmœger, de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur (1), avec l'autorisation de ses supérieurs et l'approbation de Mgr l'Évêque de Limbourg. Ce détail n'est pas inutile vis-à-vis de certains critiques.

Nous prendrons, presque au hasard, dans les neuf cents pages dont se compose le second volume de cette biographie, quelques traits de visions prophétiques touchant notre temps; mais que le lecteur, avide de pénétrer plus avant dans le monde spirituel, ne craigne pas d'ouvrir le beau livre du Père Schmœger; l'esprit et le cœur y trouveront une manne céleste qui les consolera et les fortifiera au milieu du désert de ce monde.

(1) *Das Leben der gottseligen Anna-Catharina Emmerich,* Fribourg en Brisgau, 2 vol. in-8°, 1870. Le premier volume en a déjà été traduit en français par M. l'abbé de Cazalès, Paris. Bray.

II.

Voici comment fut montrée à Anne-Catherine la dévastation opérée dans l'Église par l'incrédulité moderne et la renaissance spirituelle qui en doit être le remède (1).

« Je vis le monde, raconte l'extatique, comme une « plaine circulaire qui s'était couverte d'obscurité et « de ténèbres. Tout y était desséché et flétri ainsi « qu'une nature morte; arbres, buissons, plantes, « fleurs et champs, tout avait cette triste apparence « de dépérissement. Il semblait que l'eau des fontai- « nes, des ruisseaux, des fleuves et des mers même « fût épuisée ou qu'elle fût remontée aux abîmes du « firmament et autour du paradis terrestre. Je par- « courus cette terre désolée où les fleuves ne se dessi- « naient plus que par de légers filets, et les mers par « de noirs gouffres au fond desquels se trouvaient d'é- « troites flaques d'eau. Tout le reste n'était qu'une « vase trouble et épaisse où se trouvaient embourbés « une multitude d'animaux monstrueux et de poissons « qui luttaient avec la mort. Ma course fut de si longue « haleine qu'il me fut facile de reconnaître le rivage « de la mer où je vis un jour précipiter saint Clément. « J'aperçus aussi des contrées et des populations plon- « gées dans une extrême détresse; et en même temps que « la terre se déroulait ainsi sous mes yeux tout aride « et sans eau, je voyais les œuvres ténébreuses des « hommes se multiplier. Un grand nombre de scan- « dales me furent montrés dans tous leurs détails; je

(1) *Ibid.*, Tom. II, p. 539—541.

« reconnus, au milieu de cette désolation, Rome et les « calamités qui affligeaient l'Église et la faisaient dé- « cliner tant au dedans qu'au dehors.

« Puis j'aperçus de grandes masses affluer de diver- « ses contrées vers un même lieu, où l'on combattait à « outrance. A cet endroit, au centre du champ de ba- « taille, apparaissait un point noir d'une certaine « étendue, semblable à un abîme vertigineux autour « duquel les rangs s'éclaircissaient de plus en plus, « comme si les combattants y étaient précipités sans « que personne se doutât de rien. En même temps je « revis, parmi toutes ces ruines, les douze hommes « — douze missionnaires, paraît-il, dont elle a déjà « parlé ailleurs—dispersés sans lien mutuel entre eux, « dans autant de pays différents. L'eau vive de la grâce « leur arrivait comme par rayons. Ils la distribuaient « habilement à droite et à gauche, sans savoir d'où « elle leur venait. Une œuvre était-elle terminée, ils « se sentaient assez de force pour en entreprendre une « autre. Les douze étaient donc de nouveau là, tous âgés « de moins de quarante ans, dont trois prêtres et plu- « sieurs autres comptant le devenir. Il me semblait « même que je me rencontrais maintes fois avec l'un « d'eux, ou qu'il était de ma connaissance ou de mon « voisinage. Leur costume n'avait rien de particulier, « mais chacun se portait d'après l'usage de son pays « et du temps actuel. Je vis qu'ils récupéraient, avec « l'aide de Dieu, tout ce qui s'était perdu et qu'ils « ne travaillaient qu'à la bonne cause en toutes leurs « entreprises. Ils étaient tous catholiques.

« J'aperçus aussi, dans les rangs ténébreux des cor- « rupteurs, des faux prophètes et des personnes qui « combattaient les écrits de ces douze nouveaux apô-

« tres. Souvent ceux-ci disparaissaient dans la lutte,
« mais pour reparaître bientôt avec plus d'éclat. Je vis
« encore une centaine de femmes ravies en une sorte
« d'extase; à côté d'elles se tenaient des hommes qui
« les magnétisaient; elles faisaient des prédictions.
« Mais j'en avais horreur, car elles m'inspiraient le
« plus profond dégoût.

« Pendant que les rangs des combattants s'éclaircis-
« saient de plus en plus autour de l'abîme et que toute
« une cité disparaissait durant la lutte, le parti des
« douze hommes apostoliques avait grandi en propor-
« tion; et de l'autre cité,—c'est-à-dire de Rome, la vraie
« cité de Dieu, — un éclair foudroyant vint fondre sur
« l'abîme ténébreux. Je vis en même temps planer au-
« dessus de l'Église amoindrie et humiliée une Dame
« auguste, recouverte d'un manteau d'azur à replis
« très-amples, et couronnée d'étoiles. La lumière
« rayonnait autour d'elle comme de son centre et se ré-
« pandait graduellement à travers l'épaisseur des
« ténèbres. Partout où pénétraient ses rayons, la terre
« se renouvelait et redevenait florissante.

« Je vis entre autres la moindre des églises d'une
« grande ville devenir ainsi la première église de la
« cité — apparemment l'église de Notre-Dame-des-
« Victoires à Paris, où a été établie l'Archiconfrérie
« du Saint-et-Immaculé-Cœur-de-Marie, pour la con-
« version des pécheurs. Les nouveaux apôtres se rassem-
« blèrent tous sous ces rayons ; je crus me reconnaître
« avec d'autres personnes de ma connaissance, en tête
« de la compagnie. Tout était devenu florissant. Je
« vis un nouveau Pape qu'embrasait le zèle de la mai-
« son de Dieu. Le sombre abîme se rétrécit de plus en
« plus, et enfin l'ouverture en devint si étroite, qu'un

« seau d'eau aurait pu la couvrir. Avant que disparût la « vision, j'aperçus encore trois multitudes ou commu- « nautés,— trois peuples sans doute,— opérer leur réu- « nion avec la lumière. Ces multitudes étaient accom- « pagnées de personnes à l'âme droite et éclairée et « elles entrèrent dans l'Église. — Désormais tout était « renouvelé. Les cours d'eau avaient retrouvé l'abon- « dance de leurs flots, partout régnaient la verdure et « les fleurs. Je vis s'élever des sanctuaires et des cloî- » tres. Alors que l'obscurité et la sécheresse duraient « encore, j'avais été transportée à travers une prairie « verdoyante, émaillée de fleurs blanches comme celles « que je dus un jour cueillir ; plus loin j'avais rencontré « une haie d'épines qui m'avait mise tout en lambeaux, « au temps des ténèbres ; elle était maintenant en « fleurs et j'y pénétrai avec allégresse. »

III.

A la suite de ces pages (1) nous trouvons le récit d'une vision relative à un Pape futur dont l'extatique a déjà fait mention plus haut; on reconnaît sans peine que ce Pape n'est autre que l'Immortel Pie IX. C'était le 27 janvier 1822, jour où se célébrait, cette année, dans le diocèse de Munster, la fête de la conversion de saint Paul. Anne-Catherine était restée, toute l'après-midi, absorbée dans une fervente prière et plongée dans une extase profonde. Le soir, elle fit le récit suivant de sa journée.

« Une fête d'action de grâces vient d'avoir lieu dans

(1) *Ibid.*, p. 554.

« l'Église du ciel ; la solennité était grande, un trône « s'y distinguait sous des ornements magnifiques. Paul, « Augustin et d'autres saints convertis prenaient sur- « tout part à cette fête, où l'Église triomphante offrait « au Seigneur l'expression de sa reconnaissance pour « une grâce bien grande, mais qui n'arrivera à pleine « maturité que dans la suite. Le ciel célébrait comme « la consécration future d'un homme de grande condi- « tion, encore peu avancé en âge et de belle taille, qui « doit être Pape un jour et qui venait de faire un pas « décisif dans la vie spirituelle. Il se tenait au bas de « l'église, au milieu d'autres pieux fidèles; il avait aussi « été lié avec ce bon vieux prêtre dont j'ai vu ces jours-ci « la mort à Rome. Cette vision me montra encore un « grand nombre de chrétiens qui revenaient au giron « de l'Église. Ils entraient comme par les murailles « dans l'enceinte sacrée.

« Je vis que ce Pape futur sera plein de zèle et qu'il « écartera de sa personne les évêques au cœur froid ou « tiède. Mais il se passera encore bien des choses jus- » que-là. Tous ceux qui avaient contribué à cette « grande grâce par leurs prières, étaient présents à la « cérémonie. J'y aperçus aussi les autres personnes « pieuses et zélées que je remarque souvent dans mes » visions. Ce jeune homme était déjà dans les ordres, « et il me sembla qu'aujourd'hui il avait reçu quelque » dignité. — Vers cette date Pie IX, jusque-là simple prêtre, venait d'être en effet attaché en qualité d'auditeur à la nonciature du Chili. — « Il n'est point « originaire de Rome, mais du pays cependant ; il est « Italien et appartient, je crois, à une famille aussi « distinguée par sa piété que par sa noblesse. Il voyage « parfois. Cependant, avant que se réalise cette splen-

« deur, il se passera vraisemblablement encore des « jours de grands combats et de confusion. Mais cette « fête était belle et heureuse au delà de toute expres- « sion; ma joie y était au comble. Comme la cérémo- « nie dure encore, j'y retourne. »

« Et Anne-Catherine retomba en extase. Le lende- « main son confesseur racontait qu'elle s'était élevée « du lit et avait prié avec une grande ferveur dans cet « état extatique, jusqu'à ce qu'il lui eût commandé de « reprendre sa pose habituelle.

IV.

Voici comment Anne-Catherine vit d'une manière sensible les ruines morales de la société et les catastrophes qui en doivent résulter (1).

« J'ai dû combattre toute cette nuit; j'en suis en- « core accablée de fatigue, tant les désolantes vi- « sions que j'ai eues, m'ont coûté d'efforts! Mon guide « m'avait conduit par toute la terre, comme à travers « d'immenses cavernes, d'une architecture funèbre; « des multitudes innombrables s'y entre-croisaient, au « hasard, pêle-mêle, absorbées dans les œuvres de la « nuit. Il me semblait que je passais sous tous les lieux « habités de la terre dont le monde criminel seul me fût « montré. Quelquefois je voyais de nouvelles multi- » tudes, prises de l'aveuglement du vice, qui tombaient « des hauteurs du monde supérieur dans l'abîme. « Nulle part de retour au bien! En général, le nombre « des hommes dépassait de beaucoup celui des fem-

(1) *Ibid.*, p. 138 à 140.

« mes; à peine voyais-je quelques enfants. Il m'arriva « souvent d'être à bout de forces, tant était grande la « tristesse qui m'accablait; alors mon guide me ra- « menait quelque temps dans les régions de la lumière. « Là je me trouvais soit dans une prairie, soit dans un « agréable paysage tout éclairé du soleil, mais com- « plétement inhabité. Bientôt néanmoins il me fallait « redescendre dans les régions ténébreuses, au milieu « du plus affreux spectacle qui se pût voir: la per- « fidie, l'aveuglement, la méchanceté, la duplicité, la « vengeance, l'orgueil, la tromperie, l'envie, l'avarice, la « discorde, l'homicide, la luxure et une affreuse im- « piété passaient sous mes yeux; les victimes de ces « vices, loin d'y trouver quelque avantage réel, n'en « devenaient que plus aveugles, que plus misérables, « et leur chute dans l'abîme ténébreux n'en était que « plus profonde. J'avais souvent le sentiment comme « de villes entières dont les murs ne reposaient plus « que sur une légère couche de terre et qui menaçaient « d'un moment à l'autre de s'effondrer dans l'abîme. « Je voyais les infortunés pécheurs creuser des piéges « sous les pas d'autrui, et les recouvrir très-légère- « ment. Mais pas un homme de bien ne se trouvait « dans ces ténèbres et aucun d'eux ne fut pris à ces « embûches. Tous les méchants qui s'agitaient ainsi « sous mes yeux, m'apparaissaient dans un vaste espace « s'étendant à droite et à gauche à perte de vue dans « l'obscurité, au milieu d'un tumulte semblable à ce- « lui d'un champ de foire; ils commettaient l'iniquité « par bandes et par groupes qui s'entre-croisaient; un « crime en appelait toujours un autre à sa suite.

« Puis il me sembla que souvent j'enfonçais encore « plus profondément dans ces régions ténébreuses;

« mon chemin descendait par une pente irrésistible à « travers toutes ces horreurs sans nom, et je fis ainsi « le tour de la terre. Je vis des peuples de tous les as- « pects et de tous les costumes, plongés les uns comme « les autres dans ces monstruosités.

« Alors je me réveillai d'épouvante et de terreur; « les rayons de la lune traversaient doucement ma « fenêtre, pendant que mon âme, toute saisie de ces « visions terrifiantes, criait en grâce vers Dieu pour en « être délivrée. Mais bientôt j'étais ramenée de nou- « veau dans ces horribles régions de la nuit et du « crime. A un moment je me trouvai dans un si épou- « vantable monde de forfaits que je me crus réelle- « ment en enfer et que je me mis à crier tout haut. « Alors mon guide me dit : « Je suis avec toi, et où je « suis, l'enfer est encore bien loin. » J'éprouvai à ces pa- « roles un grand désir de me trouver avec les âmes du « purgatoire, et j'aurais préféré demeurer dans leur so- « ciété. A l'instant mon désir se trouva exaucé. Le lieu « de leur supplice me sembla voisin de la terre... « Comme je m'étais mise à prier pour ces pauvres « âmes, je me réveillai de nouveau, espérant bien être « quitte cette fois des horribles visions du crime. J'en « fis avec ferveur la demande à Dieu. Mais à peine « rendormie, mon guide me ramenait encore dans les « chemins ténébreux.

« Je ne puis dire combien satan m'y fit de menaces « et m'accabla d'épouvante. Un démon éhonté vint en- « tre autres à ma rencontre : « Il est bien nécessaire, « me dit-il, que tu viennes ainsi voir tout ce qui se « passe dans ces abîmes; tu pourras t'en vanter à ton « retour sur la terre et faire mettre le tout par écrit. » « Je lui répondis tout court qu'il eût à me laisser tran- « quille avec ses railleries.

« Dans une de ces régions, je crus apercevoir une « grande ville qui était particulièrement adonnée au « vice et dont le sol était tout miné. Une multitude « de démons y activaient l'œuvre de destruction; leur « travail souterrain était déjà fort avancé et la cité « me parut sur le point de s'effondrer aux endroits où « s'élevaient les grands édifices. Je me suis souvent « laissée aller à penser que Paris était menacé d'une « ruine inévitable : j'y vois tant de cavernes souterrai- « nes, mais elles ne sont pas ornées de statues comme « les catacombes de Rome. »

V.

Voici sous quels traits Catherine Emmerich entrevit les combats et les victoires éclatantes de l'Église vers notre temps (1).

« Je vis, dit-elle, la *fille* du Roi des rois poursuivie « et persécutée. Elle pleurait amèrement ces luttes « sanglantes et mortelles et cherchait des yeux une « génération forte et chaste qui vînt la soutenir dans « le combat. Je ne m'épargnai aucune fatigue pour « elle et je la conjurai en même temps de se souvenir « de ma patrie et d'autres contrées que je lui recom- « mandai. Je la priai de répandre ses trésors surtout « sur les prêtres : « Oui, me dit-elle, j'ai de grands « trésors, mais ils les foulent aux pieds. » Elle portait « une robe bleue comme l'azur des cieux. En même « temps mon guide m'avertit de prier et d'engager, « autant que je le pourrai, les autres à prier pour les

(1) *Ibid.*, p. 558-559.

« pécheurs et particulièrement pour les prêtres infi-
« dèles à leur vocation. « Vous avez, me dit-il, de
« très-mauvais jours à craindre. Les dissidents sédui-
« ront beaucoup d'âmes et s'efforceront par mille
« moyens d'enlever toute autorité à l'Église. Il en
« résultera une grande perturbation.

« Dans une autre vision, poursuit Anne-Catherine,
« je vis comment la *fille* du Roi fut armée au combat.
« Impossible de compter tous ceux qui contribuèrent
« à son équipement; il consistait en prières, bonnes
« œuvres, mortifications et travaux de tout genre. De
« main en main, ces armes spirituelles arrivaient
« jusqu'au ciel où chaque œuvre méritoire était trans-
« formée selon sa nature et devenait un engin de
« guerre pour la chaste fiancée du Christ. C'était mer-
« veille de voir comme tout s'adaptait à sa taille et
« comme une chose symbolisait l'autre d'une manière
« si frappante. La *fille* du Roi se trouva armée de pied
« de cap. Beaucoup de ceux qui lui vinrent ainsi en
« aide, m'étaient connus; aussi je n'en revenais pas
« d'étonnement de voir que des instituts tout entiers,
« des personnages importants, des savants n'avaient
« rien fourni, tandis que les pauvres et les petits
« avaient offert à eux seuls des armes toutes complètes.

« Je fus aussi témoin de la bataille. Les forces
« ennemies étaient innombrables; néanmoins le petit
« groupe des combattants fidèles extermina des batail-
« lons entiers. La chaste fiancée du Christ dirigeait
« l'action du haut d'une colline; je courus à elle et lui
« recommandai ma patrie et les contrées pour qui je
« suis obligée de prier. Elle était armée d'une façon
« tout à fait insolite mais complétement symbolique,
« le casque en tête, le bouclier au bras, la cuirasse à

« la taille ; les combattants qui prenaient part à la « lutte, ressemblaient en tout à nos soldats d'aujour- « d'hui. Ils se faisaient une guerre épouvantable ; à la « fin il ne resta plus debout qu'une poignée de braves, « c'étaient des gens bien pensants ; la victoire leur « demeura.

VI.

Écoutons quelques détails de la lutte actuelle de l'Église contre les sociétés secrètes :

« Je vis la Basilique de Saint-Pierre livrée à une « immense foule de démolisseurs, pendant que d'autres « rangs s'employaient à en réparer les brèches. Les « lignes de ces manœuvres s'étendaient par le monde « entier avec une entente remarquable. Les démolis- « seurs détruisaient des quartiers tout entiers ; ils « comptaient dans leurs rangs beaucoup de sectaires « et d'apostats. Mais les plus habiles parmi eux, ceux « qui procédaient systématiquement et d'après les « règles, étaient en tabliers blancs bordés de bleu, à « poches, et portaient une truelle à la ceinture ; ils « avaient d'ailleurs des habits de toutes façons. De « grands et gros personnages d'une certaine importance, « en uniforme et couverts de décorations, assistaient « aussi à ce travail démolisseur, mais sans être eux- « mêmes à l'œuvre : ils se contentaient de marquer de « leur truelle les endroits des murs qu'on devait enta- « mer. A ma grande douleur je vis parmi eux des « prêtres catholiques. Souvent aussi lorsqu'ils n'étaient « pas sûrs de leur coup, ils s'approchaient d'un des leurs « qui était muni d'un livre de grand format où sem-

« blait consigné tout le plan à suivre pour la destruc-
« tion. Après quoi, ils marquaient de nouveau quelque
« endroit avec leur truelle, et bientôt un quartier de
« plus tombait sous le marteau. L'opération allait
« tranquillement son train et marchait à coup sûr,
« mais sans éveiller l'attention et sans bruit, pendant
« qu'on faisait le guet.

« Je vis le Pape en prières ; mais il était environné
« d'amis perfides qui faisaient souvent le contraire de
« ce qu'il ordonnait. Je remarquai surtout un individu
« de petite taille, noir, de l'ordre civil qui travaillait
« activement à la ruine de l'Église. Mais pendant
« qu'elle était ainsi démolie d'un côté, on la recons-
« truisait de l'autre, quoique sans beaucoup d'activité.
« Il y avait là bien des ecclésiastiques de ma connais-
« sance. Notre vicaire général (1) me réjouit vive-
« ment : je le vis traverser imperturbablement les
« rangs des démolisseurs et donner des ordres pour la
« conservation et la restauration de l'édifice. Je vis
« aussi mon confesseur qui arrivait de loin avec une
« lourde pierre à laquelle il était comme attelé.
« D'autres disaient leur bréviaire avec tiédeur et ap-
« portaient en même temps une petite pierre, comme
« une grande rareté, sous leur manteau, ou la passaient
« à d'autres mains. Ils paraissaient n'avoir ni assu-
« rance, ni entrain, ni méthode et ne pas même sa-
« voir ce qu'il y avait à faire. C'était pitoyable.

« Déjà toute la nef de l'église était renversée et il
« n'en restait plus intact que le sanctuaire. En proie à

(1) Clément-Auguste de Droste de Vischering, vicaire général de Munster, devenu plus tard si célèbre comme archevêque de Cologne, surtout en 1837 par sa lutte contre les empiétements du pouvoir civil.

« la plus vive douleur, je me demandais où donc pou-
« vait rester cet homme que j'avais vu précédemment
« se tenir comme un libérateur au-dessus de l'édifice,
« en habit de pourpre et un étendard blanc à la main.
« Tout à coup je vis arriver de la grande place devant
« l'église une femme pleine de majesté. Son manteau
« à larges plis était ramassé sur ses bras et elle pla-
« nait doucement dans les airs. Arrivée à la coupole
« de la basilique, elle étendit sur tout l'édifice son
« manteau qui resplendissait comme l'or. Les démolis-
« seurs venaient de se donner un moment d'arrêt. Mais
« quand ils voulurent se remettre au travail, il ne leur
« fut point possible d'attaquer les murs abrités sous
« le manteau de la Dame. Ceux au contraire qui
« étaient à l'œuvre pour reconstruire l'église redou-
« blèrent à l'instant d'activité : un renfort leur était
« arrivé de vieillards, d'impotents, d'hommes enfin à
« qui on n'aurait jamais plus pensé, comme aussi de
« beaucoup de jeunes gens dans toute la vigueur de
« l'âge, de femmes, d'enfants, d'ecclésiastiques et de
« laïques, et bientôt l'édifice fut complétement res-
« tauré. Alors je vis s'avancer un nouveau Pape es-
« corté d'une procession. Il était plus jeune et beau-
« coup plus sévère que son prédécesseur. Il fut reçu
« en grande pompe. Il s'apprêtait à consacrer la basi-
« lique, semblait-il du moins, quand j'entendis une
« voix dire que cette consécration n'était pas néces-
« saire, la plus grande partie de l'édifice ayant été
« épargnée. Mais on allait célébrer une double solen-
« nité ecclésiastique dans toute la chrétienté : un jubilé
« universel et la Renaissance de l'Église. Avant de
« commencer la fête, le Pape avait déjà donné à ses
« gens les ordres nécessaires pour renvoyer de l'assem-

« blée et faire partir une foule d'ecclésiastiques, en « dignité ou simples prêtres, ce qui eut lieu sans dif- « ficulté; mais se voyant ainsi congédiés, ils s'éloi- « gnèrent en grande colère et éclatèrent en murmures. « Le Pape les remplaça à son service par des per- « sonnes d'un tout autre esprit, soit ecclésiastiques soit « laïques. Alors commença la solennité dans l'église « de Saint-Pierre. Cependant les hommes au tablier « blanc continuaient à travailler en silence et avec « circonspection, toujours aux aguets pour n'être pas « aperçus.

« L'église de Saint-Pierre m'apparut de nouveau « avec sa haute coupole. L'archange Michel se tenait « au-dessus de la basilique, tout rayonnant, couvert « d'une robe empourprée comme le sang et tenant dé- « ployé à la main l'étendard des combats. En même « temps une grande bataille se livrait à terre. Les « *Verts* et les *Bleus* combattaient contre les *Blancs* et « ceux-ci que dominait une épée ensanglantée et ar- « dente comme le feu, paraissaient tout à fait perdus; « tous cependant ne savaient pas pourquoi ils combat- « taient. L'église était empourprée de sang comme « l'ange : « *Elle sera lavée dans le sang,* » me fut-il « dit en même temps. Cependant à mesure que se pro- « longeait la lutte, le sang disparaissait de dessus « l'église, qui se montrait de plus en plus radieuse. « Enfin l'Ange descendit dans l'arène du côté des « Blancs où il se multipliait au front de tous les ba- « taillons. En même temps, sans qu'ils pussent s'en « rendre compte, un courage merveilleux enflamma « leur ardeur; Michel en personne pourfendait les en- « nemis et ce fut à l'instant une déroute générale. L'é- « pée de feu avait en même temps disparu de dessus la

« tête des Blancs en triomphe. Avant la fin de l'action,
« des groupes ennemis n'avaient cessé de passer de
« leur côté, puis une très-grande multitude s'était en-
« core rendue à eux. Les saints du ciel en grand nom-
« bre étaient eux-mêmes intervenus au combat; du
« haut des airs où ils planaient, animés d'un même
« esprit, ils multipliaient les signes et les gestes,
« tendant tous au même but par des opérations diffé-
« rentes (1). »

(1) *Das Leben der gottseligen, etc.*, II B. p. 175-178.

CHAPITRE VI.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'ÉLISABETH CANORI-MORA.

(Morte le 5 février 1825.)

I. Sa vie d'immolation. — II. Vision de l'Enfant-Jésus baigné dans le sang de ses blessures. — III. Elisabeth détourne les malheurs de l'Église. — IV. *Malheureuse ville de Rome!* — V. Les méchants exterminés.

I.

La sainte femme dont nous allons reproduire quelques visions prophétiques est moins connue parmi nous qu'Anne-Catherine Emmerich et Anna-Maria Taïgi, ses contemporaines. Il y a néanmoins une si profonde ressemblance entre ces trois héroïnes de l'amour divin et de la charité fraternelle, que les admirateurs des deux premières n'auraient qu'une idée incomplète des faveurs que Dieu se plaît à répandre sur la sainte Église Romaine par le concours des grandes âmes, s'ils ne prenaient point connaissance de la vie de leur émule; par là ils feront la plupart des pièces du procès susdit; tout ce que nous allons en extraire, est donc de la plus parfaite authenticité.

D'une condition moins obscure que la vénérable Anna-Maria, Elisabeth Canori s'est sanctifiée comme elle dans l'état de mariage; elle y eut en partage la couronne d'épines du divin Maître, autant par son immolation volontaire en expiation des péchés du

monde que par les peines qu'elle eut du côté de ses enfants et surtout du côté de son mari, l'avocat Christophe Mora, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père de famille, converti, selon les prédictions de sa sainte femme, après la mort de celle-ci, arrivée le 5 février 1825, dans la cinquantième année de son âge. Elle appartenait depuis 1820 au Tiers-Ordre séculier des Trinitaires Déchaussés, sous le nom de Jeanne-Félix de la très-sainte Trinité. Elle se confessait et communiait chaque jour; le Chemin de la Croix était l'une de ses dévotions de prédilection. Par-dessus tout elle honorait l'*Ecce Homo* sous le nom de *Jesù Nazareno*, au nom de qui elle opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses : nous ne citerons ici que celle du chanoine Jean Mastaï, aujourd'hui Pie IX, qu'elle délivra de l'épilepsie; mais cette grâce demeura cachée, et aujourd'hui encore plusieurs historiens attribuent cette délivrance à la bénédiction de Pie VII(1). Ce fut encore Élisabeth qui délivra du Purgatoire l'âme de Pie VI, le 18 juin 1814; celle-ci lui était apparue la veille, lui demandant instamment le secours de ses prières, et lui disant d'exécuter pour cela ce que lui prescrirait son confesseur. Élisabeth obéit ponctuellement et elle vit bientôt l'âme du saint Pontife monter au ciel. (2).

Déjà de son temps les sociétés secrètes, de concert avec les mauvais chrétiens, méditaient la ruine du pouvoir temporel du Saint-Siége pour arriver plus facilement à anéantir la Sainte-Église. Comme Anna-Maria Taïgi, la vénérable Elisabeth sut déjouer leurs

(1) Pièces du procès ord. Rom., p. 416,
(2) *Ibid.* p. 322.

machinations par l'offrande d'elle-même à la justice de Dieu, dont elle retarda les coups qui devaient plus tard atteindre si cruellement les coupables.

II.

Un jour (1), elle vit l'Enfant Jésus couché dans sa crèche et nageant dans son sang. Il lui marquait en cela combien l'affligent les offenses soit de ses ministres et des religieux infidèles à leurs obligations, soit des pères et des mères, ou de toutes autres personnes qui, chargées de l'éducation chrétienne des enfants, s'acquittent négligemment de leurs devoirs. Trois anges étaient sur le point de tirer vengeance de ces offenses ; mais la divine Mère ayant prié pour qu'on fît grâce aux coupables, l'Enfant Jésus leva la main en disant : *Arrêtez ! arrêtez !*

Un autre jour, où l'on célébrait la fête de la Purification, la très-Sainte-Vierge lui montra son divin Fils baigné de sang, et lui dit : « *Ma fille, vois comme il « est blessé ! cache-le dans ton cœur !* » Le lendemain, à l'effet de lui faire obtenir le salut des âmes auxquelles elle s'intéressait, elle lui ordonna d'offrir le sang de son divin Fils au Père éternel, et ajouta : « *Joins à cette offrande celle de tes douleurs et de tes « afflictions, ainsi que l'amour dont ton cœur est pé- « nétré.* » Élisabeth fit la prière que Marie lui avait ordonnée; mais elle ne fut pas certaine d'avoir été exaucée, tant sont excessifs les péchés et la malice des hommes !

(1) *Abrégé de la Vie, etc.*, p. 113.

III.

Le 8 décembre 1820, Fête de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge (1), le Seigneur révéla à Élisabeth les trames ourdies, à Rome même, par les impies pour détruire la religion catholique; il lui déclara qu'il allait frapper les hommes d'un châtiment terrible et que, pour ne point arrêter les coups de sa justice, il était résolu de ne plus accepter les prières et les sacrifices de ses âmes de prédilection. Il lui recommanda de ne pas chercher à le désarmer, car, lui disait-il, il n'agréait plus les prières faites à ce sujet. Il lui fit voir ensuite les saints apôtres Pierre et Paul, qui, de concert avec les anges, et par suite des ordres qu'il leur avait donnés, allaient transférer la Chaire apostolique. Élisabeth, affligée, communiqua à son père spirituel les secrets desseins de Dieu. Après avoir tout examiné, le père l'exhorta à présenter une humble supplique au Seigneur irrité, afin qu'il lui permît, par les mérites de Jésus-Christ, de le prier pour les besoins de l'Église, et qu'il ne privât pas Rome de la présence de son Vicaire ici-bas.

Elisabeth obéit et, dans une prière fervente, elle rappela au Père céleste les paroles de son divin Fils sur la croix : « *Pater, dimitte illis, non enim sciunt* « *quid faciunt.* » Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font. » Puis s'unissant aux souffrances de Jésus-Christ, elle s'offrit de nouveau comme victime d'expiation et de réconciliation.

Or, pendant qu'elle répandait des larmes abondantes

(1) *Ibid.*, p. 76.

et qu'elle suppliait le Père éternel de faire grâce au monde, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « *Fille « bénie de mon Père, ta prière m'est très-agréable; « ton sacrifice et mes mérites apaiseront sa juste co- « lère.* » Il l'encouragea ensuite à se disposer à souffrir de grandes choses de la part des puissances ténébreuses qui devaient encore tourmenter son corps et ses sens par des supplices barbares; ajoutant que son esprit souffrirait en quelque sorte une agonie semblable à la sienne au jardin des Oliviers. Il lui promit ensuite qu'après ce combat il lui accorderait les faveurs les plus signalées.

IV.

Un autre jour, vers le 15 février 1821, après avoir enduré toutes les douleurs du crucifiement de la part des démons qui enrageaient de la voir déjouer toutes leurs trames infernales contre la Sainte-Église, elle fut inondée des joies ineffables du Paradis, et Notre-Seigneur lui adressa les paroles suivantes (1) :

« *Ton sacrifice fort et constant a fait violence à « ma justice irritée. Je suspens, pour l'instant, le « châtiment mérité, et je fais place à ma miséricorde. « Les chrétiens ne seront pas dispersés, ni Rome « privée de la Chaire de Pierre. Je réformerai mon « peuple et mon Église. J'enverrai des prêtres très- « zélés; j'enverrai également mon Esprit renouveler « la terre; je réformerai les Ordres religieux par le « moyen de réformateurs savants et saints, et tous*

(1) *Ibid.*, p. 83.

« *posséderont l'esprit de mon fils bien-aime Ignace* « *de Loyola. Je donnerai à mon Église un nouveau* « *Pasteur, saint et rempli de mon esprit : par son* « *grand zèle il réformera mon troupeau.* » Il est facile « de reconnaître à ces traits les admirables réformes « que poursuit l'immortel Pie IX. »

V.

La servante de Dieu (1) avait connu les projets des impies contre le Souverain Pontife Pie VII, lorsque celui-ci était encore dans l'exil; car, en priant le Seigneur de lui accorder un heureux voyage, elle l'avait vu, par différentes fois, entouré de loups furieux, mais assisté par deux anges qui étaient toujours à ses côtés.

Après son retour de France, et le jour de la très-Sainte Trinité, elle l'avait vu dans la même situation, seulement les deux anges étaient tristes et pleuraient. Leur ayant demandé le sujet de leurs larmes, ils dirent, en regardant Rome d'un œil compatissant : « *Malheureuse ville! peuple ingrat! la justice de* « *Dieu te punira.* » Et, en effet, le peuple romain méritait bien d'être châtié pour sa rébellion contre le gouvernement du Saint-Père, ainsi que pour son mépris à l'égard des prêtres et des religieux.

(1) *Ibid.*, p. 90.

VI.

Plus spéciales furent encore les différentes apparitions du prince des apôtres, qui lui ordonna d'abord de faire restaurer, à Albano, une église dédiée en son honneur, lui faisant connaître qu'une personne charitable s'offrirait à donner l'argent nécessaire pour les réparations; ce qui arriva en effet (1).

Une autre fois, il lui apparut de la manière que nous allons rapporter, et comme elle l'écrivit elle-même, par obéissance à son confesseur :

« En 1820, le jour de la fête de saint Pierre, pen-
« dant que je priais pour les besoins de l'Église et
« pour la conversion des pécheurs, au nombre desquels
« j'occupe le premier rang, je fus ravie au ciel et pla-
« cée tout près de Dieu. Par le moyen d'une lumière
« inaccessible, je fus si intimement unie à lui, que je
« ne me reconnaissais plus moi-même, étant toute
« transformée dans cette lumière divine. Je reçus la
« douce impression de la charité de Dieu; le conten-
« tement et la joie que j'éprouvais alors sont indéfi-
« nissables, bien qu'au milieu de ces douceurs célestes
« mon esprit fût parfaitement calme. Je vis le ciel
« s'ouvrir et en descendre, avec majesté, le prince des
« apôtres, accompagné d'une multitude d'esprits céles-
« tes chantant des hymnes de louange. Le glorieux
« apôtre était revêtu des habits pontificaux, et tenait
« en main une crosse avec laquelle il traça sur la terre
« une grande croix. Pendant qu'il traçait cette croix,
« il était entouré par les anges, qui chantaient en son

(1) Proc. Ord. Rom., p. 298.

« honneur les paroles du psaume : *Constitues eos*
« *principes super omnem terram*, etc. « Vous les éta-
« blirez princes sur toute la terre.... » Il appuya en-
« suite sa crosse aux quatre extrémités de la croix, et
« au même instant il en sortit quatre arbres magnifi-
« ques portant des fleurs et des fruits très-précieux.
« Ces arbres mystérieux avaient eux-mêmes la forme
« d'une croix et étaient entourés d'une vive lumière.
« Le bienheureux apôtre alla ensuite ouvrir toutes les
« portes des couvents. Ces arbres devaient servir de
« lieu de refuge au petit troupeau de Jésus-Christ, et
« préserver les bons chrétiens du terrible châtiment
« qui bouleversera le monde entier.

« Tous les fidèles qui auront gardé dans leur cœur
« la foi de Jésus-Christ, ainsi que les religieux et les
« religieuses qui auront conservé fidèlement l'esprit
« de leur institut seront tous abrités sous ces arbres
« et délivrés de l'affreux châtiment. Mais malheur aux
« religieux et religieuses qui n'observent pas leurs
« règles!... Malheur aussi à tous les prêtres indignes
« et à tous les séculiers qui s'adonnent au libertinage
« et suivent les fausses maximes de la philosophie
« moderne, condamnée par l'Église comme étant
« contraire aux préceptes de l'Évangile! Par leur con-
« duite détestable, ces misérables, niant la foi de
« Jésus-Christ, périront sous le poids du bras exter-
« minateur de la justice de Dieu, à laquelle personne
« n'échappera.

« Tous les bons chrétiens s'étant réfugiés sous les
« arbres mystérieux, je les vis sous la figure de jolies
« brebis confiées à la garde de saint Pierre, leur pas-
« teur, et professant envers lui la plus humble soumis-
« sion et la plus respectueuse obéissance. Aussitôt que

« le saint apôtre eut mis en lieu de sûreté le troupeau « de Jésus-Christ, il remonta au ciel accompagné des « anges. A peine eurent-ils disparu, que le ciel se cou- « vrit de nuages si sombres et si épais, qu'il était im- « possible de le regarder sans en être effrayé. Tout à « coup il s'éleva un vent violent et impétueux dont le « sifflement ressemblait aux rugissements d'un lion « en fureur. La terreur et l'effroi se répandront parmi « les hommes et jusque parmi les animaux.

« Tous les hommes seront en révolte ; ils se tueront « mutuellement et se massacreront sans pitié. Pendant « ce combat sanglant, la main vengeresse de Dieu sera « sur ces malheureux, et par sa puissance il punira « leur orgueil et leur témérité. Il se servira du pouvoir « des ténèbres pour exterminer ces hommes sectaires « et impies, qui voudraient renverser la Sainte-Église « et la détruire jusque dans ses fondements. Par leur « malice audacieuse, ces hommes iniques prétendent « faire descendre Dieu de son trône suprême ; mais il « se rira de leur astuce et, par un signe de sa main « puissante, il punira ces perfides et ces blasphéma- « teurs, en permettant aux puissances ténébreuses de « sortir de l'enfer. D'immenses légions de démons « parcourront alors le monde entier, et par les grandes « ruines qu'ils causeront, ils exécuteront les ordres de « la justice divine. Ils s'attaqueront à tout et nuiront « aux hommes, aux familles, aux propriétés, aux sub- « stances, aux cités, aux villages, aux maisons, et rien « de ce qui est sur la terre ne sera épargné. Dieu per- « mettant que ces sycophantes soient châtiés par la « cruauté des démons et punis d'une mort tragique et « barbare, parce qu'ils se seront soumis volontairement « au pouvoir infernal, et qu'ils se seront alliés avec « lui contre l'Église catholique.

« Afin que mon pauvre esprit fût bien pénétré de ce « sentiment de la justice divine, on me montra l'horri- « ble prison. Je vis alors s'ouvrir, dans les profonds « abîmes de la terre, une sombre et effrayante caverne « pleine de feu et d'où sortaient une multitude de dé- « mons qui, ayant pris la forme d'hommes et de bêtes, « venaient infester le monde, ne laissant partout que « massacres et que ruines. Heureux les bons et vérita- « bles catholiques ! Ils auront pour eux la puissante « protection des saints apôtres Pierre et Paul, qui « veilleront sur eux afin qu'il ne leur soit fait aucun « dommage, ni dans leurs personnes, ni dans leurs « biens. Les mauvais esprits dévasteront tous les lieux « où Dieu aura été outragé, blasphémé et traité d'une « manière sacrilége. Ces lieux seront ruinés, anéantis « et il n'en restera aucun vestige.

« Après ce terrible châtiment, je vis tout à coup le « ciel s'éclaircir. Saint Pierre descendit de nouveau, « vêtu pontificalement, accompagné par des anges qui « chantaient des hymnes à sa gloire, le reconnaissant « ainsi comme prince de la terre. Je vis ensuite descen- « dre du ciel l'apôtre saint Paul qui, par ordre de Dieu, « parcourut l'univers, enchaîna les démons, et les ayant « amenés devant saint Pierre, celui-ci leur ordonna « de rentrer dans les cavernes ténébreuses d'où ils « étaient sortis.

« Alors parut sur la terre une belle clarté, qui an- « nonçait la réconciliation de Dieu avec les hommes. « Les anges conduisirent, devant le trône du prince des « apôtres, le petit troupeau qui était resté fidèle à Jé- « sus-Christ. Ces bons et fervents chrétiens lui pré- « sentèrent leurs hommages respectueux, et, bénissant « Dieu, remercièrent l'apôtre de les avoir préservés de

« la ruine générale, et d'avoir conservé et soutenu « l'Église de Jésus-Christ, en ne permettant pas qu'elle « fût entraînée par les fausses maximes du monde. Le « saint choisit alors le nouveau Pontife. L'Église fut « ensuite reconstituée, les ordres religieux rétablis, « et les maisons des chrétiens ressemblaient aux mai- « sons religieuses, tant étaient grands la ferveur et le « zèle pour la gloire de Dieu.

« Ce fut de cette manière que s'accomplit, en un « moment, l'éclatant triomphe de l'Église catholique. « Elle était louée, estimée et vénérée de tous. Tous se « donnèrent à elle en reconnaissant le Souverain-Pon- « tife pour Vicaire de Jésus-Christ. »

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

PROPHÉTIES DE L'ABBÉ SOUFFRANT, CURÉ DE MAUMUSSON.

(mort en 1825.)

I. Différentes copies de ces prophéties. — II. De la chute de Napoléon Ier à celle de Napoléon III. — Grandes calamités qui précèderont la véritable Restauration. — IV. Le Grand-Monarque. — V. La guerre qui le précèdera.

I.

Le vénérable abbé Souffrant, curé de Maumusson, près Ancenis, au diocèse de Nantes, où il est mort en odeur de sainteté en 1825, avait prédit l'apparition de la Croix de Migné, comme preuve de la vérité de ses autres prophéties. Celles-ci sont bien connues dans l'ouest où elles circulent en nombreuses copies manuscrites. Mais nous ne savons pas qu'elles aient été jusqu'ici livrées à l'impression dans toute leur étendue. Ni le *Supplément à l'Avenir dévoilé,* ni la *Décentralisation* de Lyon (nº du 27 octobre 1870), qui en ont publié des fragments, ne semblent soupçonner le côté politique qui est soigneusement éliminé des copies mises à leur disposition. Pour nous, nous avons sous les yeux trois extraits de ces prophéties, venant de sources différentes : la première copie porte le titre de *Prédiction de l'abbé Matay*, prêtre Breton, mais elle nous paraît être évidemment un résumé complet des prophéties de l'abbé Souffrant; la seconde nous vient

du diocèse de Rouen et met en évidence le côté politique de la prophétie; la troisième nous a été communiquée comme la première par un père Lazariste. Le texte de cette dernière est, à quelques variantes près, celui publié par le *Supplément à l'Avenir* (1); nous allons le donner comme le meilleur extrait que nous connaissions des prophéties de l'abbé Souffrant; on nous pardonnera notre discrétion quant à ses prophéties politiques; ce serait nous écarter de notre but, et d'ailleurs le moment est prématuré.

« L'abbé Souffrant, curé de Maumusson, du diocèse de Nantes, avait annoncé les événements, arrivés en 1814 et 1815, à ses amis MM. de Charette. Interrogé par eux, en 1817, sur ce qu'il entrevoyait dans l'avenir, voici ce qu'il répondit :

II.

« Ne vous réjouissez pas trop de la Restauration, « car votre joie ne sera pas de longue durée. La « branche aînée des Bourbons quittera encore la « France. Ce moment sera proche lorsque l'on répa- « rera les chemins vicinaux et lorsque l'on fera la « guerre aux Turcs — (prise d'Alger).

« Sous le règne de l'usurpateur un mouvement sera « tenté dans la Vendée, mais ce sera peu de chose. « L'usurpateur sera chassé à son tour. Le moment « sera proche lorsqu'on voyagera avec la plus grande « vitesse. Je ne sais comment ces voyages se feront, « mais je sais qu'on ira avec la vitesse des oiseaux —

(1) Voir ce supplément, p. 51.

« (les chemins de fer). La chute de l'usurpateur sera « aussi précédée de mouvements en Italie.

« La République sera alors proclamée, mais elle du- « rera peu. Vous entendrez alors plusieurs cris; les « trois qui domineront seront : *Vive la République*, « *Vive Nap...*, et le dernier de tous sera *Vive le* « *Grand-Monarque que Dieu nous garde.* »

III.

« La venue de ce Grand-Monarque sera très- « proche lorsque le nombre des légitimistes *restés* « *vraiment fidèles* sera tellement petit qu'à vrai dire « on les comptera.

« Avant le Grand-Monarque, des malheurs terri- « bles doivent arriver. Le sang coulera par torrents, « dans le nord et le midi ; l'ouest sera épargné à « cause de sa foi. Mais le sang coulera tellement au « nord et au midi, que je le vois couler comme la « pluie dans un jour de grand orage, et je vois les « chevaux ayant du sang jusqu'aux sangles. Paris sera « détruit, tellement détruit que la charrue y passera.

« Alors entre le cri « *tout est perdu* » et « *tout est* « *sauvé*, il n'y aura pour ainsi dire pas d'intervalle. « Dans ces événements, les bons n'auront rien à faire, « car ce seront les Républicains qui se dévoreront « entre eux.

« Le Grand-Monarque fera des choses si étonnantes « et si merveilleuses, que les plus incrédules seront « forcés de reconnaître le doigt de Dieu. Sous son « règne toute justice sera rendue.

« Les malheurs prédits plus haut seront la suite

« de nos crimes. Si, comme Dieu le désire, nous ren-
« trons dans ses voies et celles de l'Église, nos maux
« seront allégés. C'est à cause de cela que l'Ouest a
« trouvé grâce devant Dieu, en vue de sa foi : aussi
« sera-t-il épargné dans ces événements.

« Dieu se servira du Grand-Monarque pour exter-
« miner toutes les sectes hérétiques, toutes les supers-
« titions des gentils et répandre, de concert avec le
« Pontife saint, la Religion catholique dans tout l'uni-
« vers, excepté dans la Palestine, pays de malédiction.

« Après la crise, il y aura un Concile général, malgré
« quelques oppositions faites par le clergé lui-même.
« Ensuite il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un
« seul pasteur, parce que tous les infidèles et les hé-
« rétiques, mais pas les juifs dont la masse ne se
« convertira qu'après la mort de la Bête, entreront
« dans l'Église latine, dont le triomphe se continuera
« jusqu'à la destruction (persécution) de l'antechrist.»

IV.

« Nous nous contenterons d'ajouter ici quelques
« traits de la *copie Mathay* : « Vers la fin du règne de
« l'usurpateur, le Pape mourra et il aura pour succes-
« seur un jeune Pape, et ce sera sous lui que la res-
« tauration aura lieu.

« Quelque temps avant cette restauration, il faudra
« soutenir une guerre étrangère; pour cela on fera une
« grande levée d'hommes, tous ceux de 18 à 30 ans
« partiront.

Toutes les forces du gouvernement étant prises par cette puissance étrangère, l'intérieur de la France se

révoltera. La crise civile sera dirigée surtout contre la Religion.... Le choc sera terrible. On se battra du midi au nord pendant plusieurs semaines, et les quinze derniers jours, jour et nuit. Cependant la crise ne sera pas longue, mais il périra plus d'hommes en ce peu de temps qu'en 93.... Elle se fera sentir surtout dans les grandes villes.

Les puissances voyant ce désordre en France, s'armeront non en faveur de la légitimité, mais dans le but de se partager la France, car l'Angleterre trahira.

L'empereur de Russie viendra jusqu'au Rhin; là une main invisible l'arrêtera; il reconnaîtra le doigt de Dieu, il se fera catholique.

« A ce moment on croira tout perdu, et tout sera « gagné, car on se tournera du côté de Dieu, n'at- « tendant le secours que de lui seul. — Le Ciel se dé- « clarera en faveur de la France; elle remportera la « victoire, mais celle-ci sera attribuée au Seigneur « et non aux hommes. La chose sera tellement sur- « prenante que le plus vulgaire criera au miracle. Et « alors aura lieu la Restauration....

CHAPITRE VIII.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'UNE RELIGIEUSE TRAPPISTINE,

(Morte en 1828).

I. Ses dons surnaturels. — II. Le Vautour de l'Europe. — III. Le combat suprême entre les bons et les méchants. — IV. Les deux arbres symboliques et le couronnement du Grand-Monarque par le Pape.

I.

Dans son livre intitulé *Tableau des trois Époques ou les philosophes avant, pendant et après la Révolution* (1), M. l'abbé Théard, chanoine de Nantes, nous donne quelques visions prophétiques d'une ancienne religieuse, morte en 1828, chez les Trappistines de Notre-Dame-des-Gardes, près Chemillé, au diocèse d'Angers. Ces visions méritent d'être connues du public religieux. Écoutons d'abord ce que M. Théard dit de leur auteur.

Une ancienne religieuse, morte depuis peu en odeur de sainteté, trouva au sein d'une respectable famille un asile contre la fureur des tyrans de 1793, qui, après l'avoir chassée de sa communauté, la faisaient rechercher pour la mettre comme tant d'autres au nombre de leurs victimes. Là elle tomba dans une maladie de

(1) La première édition date de 1829; la nouvelle édition que M. l'abbé Théard a donnée de son livre, est de 1857. Tours, chez Bouserez.

langueur qui au bout de six mois fit désespérer de sa vie. Un médecin, républicain modéré, lui donnait secrètement ses soins. Dans une de ses dernières visites, la malade lui ayant dit : *Guérissez-moi donc, monsieur le médecin,* il lui répondit brusquement : *Nous ne sommes plus dans le temps où les apôtres faisaient des miracles.* Après cette réponse, il dit en particulier aux maîtres de la maison : *Dans vingt-quatre heures votre religieuse n'existera plus.* Lorsqu'il se fut retiré, la religieuse mit sur sa poitrine un sacré cœur (1), et dormit d'un profond sommeil pendant deux heures. S'étant réveillée, elle dit à sa garde : *Je suis guérie; je vais me lever.* Effrayée en pensant que ce langage, qu'elle regardait comme un dernier effort de la nature, annonçait une mort prochaine, la garde courut en prévenir les maîtres, qui, s'étant rendus avec empressement dans la chambre de cette religieuse, la trouvèrent en parfaite santé. Frappés du plus grand étonnement, ils croyaient à peine à leurs yeux et à leurs oreilles; mais leur conviction fut pleine et entière quand ils la virent se mettre de suite à table avec eux et manger comme si elle n'eût jamais été malade. L'étonnement du médecin fut encore plus grand lorsque, venant le lendemain, dans la persuasion que sa malade était morte ou prête à mourir, il la trouva parfaitement rétablie.

« Le règne de la terreur ayant cessé, cette religieuse

(1) C'était un petit morceau d'étoffe sur lequel on avait représenté en broderie le sacré cœur de Jésus-Christ, et qu'un grand nombre de chrétiens commencèrent alors de porter; il était pour eux comme une profession de foi et une protestation contre les impiétés et les sacriléges commis dans ces temps d'horreur.

passa dans un autre département, où elle fut appelée à fonder un établissement en faveur des pauvres infirmes. Pendant qu'elle s'occupait à cette bonne œuvre, il survint à la généreuse dame qui lui avait donné l'hospitalité pendant plusieurs années un sujet de peine d'autant plus accablant qu'elle ne pouvait le faire connaître à personne. Peu de temps après elle reçut une lettre de sa religieuse, qui lui disait : *Je suis bien étonnée, madame, d'après l'étroite et sainte amitié qui existe entre nous, que vous n'ayez pas soulagé votre cœur en me faisant part de la peine qui vous accable; mais le bon Dieu m'a fait connaître ce que vous avez voulu me cacher....* A la lecture de cette lettre la respectable dame fut convaincue que cette connaissance de son chagrin, dont elle n'avait fait part à qui que ce fût au monde, était surnaturelle, et, se rappelant la guérison miraculeuse qu'elle avait vue de ses yeux, elle fut plus persuadée que jamais de la sainteté de cette religieuse.

« Voilà les faits que m'a racontés plus d'une fois cette dame, qui était elle-même en grande réputation de vertu, et à juste titre, car pour ne parler ici que de sa charité pour les pauvres, j'ai été témoin pendant huit ans qu'avec dix mille francs de revenu et une nombreuse famille, elle faisait chaque année pour six mille francs d'aumônes. Ces faits peuvent inspirer la confiance en cette religieuse dont on va lire les prédictions.

II.

« La première est du 6 janvier 1815; elle annonçait « les Cent jours. Pendant que je priais, dit la reli-

« gieuse, pour le parfait rétablissement de la religion « et de la légitimité en France, il me fut dit : *La « France n'a pas reconnu le bienfait que je lui ai ac- « cordé en la délivrant de l'anarchie et de la tyrannie; « au lieu de me témoigner sa reconnaissance, elle « m'outrage; je vais encore la châtier en permettant « que le* VAUTOUR DE L'EUROPE y rentre. Seigneur, m'é- « criai-je, tout est perdu si Bonaparte rentre en « France ! Il me fut dit : *Il n'y restera pas longtemps; « j'armerai l'Europe contre lui; la France sera cernée « comme une ville qu'on assiége, et avant six mois les « Bourbons remonteront sur le trône de leurs pères.* »

« Cette prédiction, qui me fut communiquée dans le mois même où elle avait été faite, s'est accomplie à la lettre, comme tout le monde sait. Peut-être pouvait-on humainement prévoir que Bonaparte étant si près de la France et ayant de si nombreux agents qui intriguaient en sa faveur, pourrait y entrer ; mais il était humainement impossible de prévoir les différentes circonstances de ce grand événement, et surtout l'époque précise de la rentrée des Bourbons ; ils étaient en France avant la fin de juin, et il n'y avait pas six mois entiers depuis le 6 janvier, jour de la prédiction.

III.

La seconde prédiction regarde les événements futurs, et voici ce que dit cette religieuse : « Le diman- « che d'avant la Toussaint 1816, je faisais mon oraison « sur l'instabilité du cœur humain... Je fus tout à coup « frappée d'objets horribles... ; je vis des personnes de « tous les états... qui se livraient à des désordres af-

« freux... Il me fut dit : *Tu vois les crimes qu'on com-*
« *met ; et qui retient mon bras vengeur ?.... Je vais*
« *donc encore frapper la France pour le bonheur des*
« *uns et le malheur des autres.*

« Je vis dans ce moment un gros nuage qui était
« si noir que j'en fus épouvantée ; il couvrit toute la
« France, et dans ce nuage j'entendis des voix confuses
« qui criaient, les unes vive la république, les autres
« vive Napoléon, les autres vivent la religion et le
« Grand-Monarque que Dieu nous garde. En même
« temps il se donna un grand combat, mais si violent
« qu'on n'en avait jamais vu un semblable ; le sang
« coulait comme quand la pluie tombe bien fort ; sur-
« tout depuis le midi jusqu'au nord, car l'ouest me
« parut plus tranquille.... Les méchants voulaient ex-
« terminer tous les ministres de la religion de Jésus-
« Christ et tous les amis de la légitimité. Ils en avaient
« fait périr un grand nombre, et criaient déjà victoire
« lorsque tout à coup les bons furent ranimés par un
« secours d'En-Haut, et les méchants furent défaits
« et confondus... Le temps de tous ces bouleversements
« ne sera pas plus de trois mois, et celui de la grande
« crise où les bons triompheront ne sera que d'un mo-
« ment..... Quand les méchants auront répandu une
« très-grande quantité de mauvais livres, ces événe-
« ments seront proches....; aussitôt après qu'ils seront
« arrivés tout rentrera dans l'ordre, et toutes les in-
« justices, de quelque nature qu'elles soient, seront ré-
« parées, ce qui sera très-facile, la plupart des méchants
« ayant péri dans le grand combat ; et ceux qui auront
« survécu, seront si effrayés du châtiment des autres,
« qu'ils ne pourront s'empêcher de reconnaître le doigt
« de Dieu et d'admirer sa toute-puissance : plusieurs

« se convertiront... La religion fleurira ensuite de la « manière la plus admirable. J'ai vu des choses si « belles à cet égard que je n'ai point d'expressions pour « les peindre. »

Le lecteur jugera du degré de confiance que mérite cette prédiction.

La religieuse qui l'a faite m'était particulièrement connue depuis dix-huit ans, pendant lesquels j'ai toujours admiré ses éminentes vertus. L'accomplissement exact de sa prédiction des cent jours est un préjugé pour l'accomplissement des autres événements qu'elle a annoncés, car, dit saint Jérôme, *quand la prédiction d'un événement prochain s'est accomplie, elle est une preuve que les prédictions d'événements plus éloignés s'accompliront également* (1). »

IV.

Dans une autre vision, la même religieuse entre dans les plus grands détails touchant les épreuves actuelles et le magnifique triomphe qui doit les suivre. Voici son récit, d'après le texte qui en a été communiqué à M. Bricon (2).

« Le jour des Rois 1820, je pris pour mon sujet « d'oraison le bonheur de ceux qui suivent le flambeau « de la foi, comme les Mages avaient suivi l'étoile, et « le malheur de ceux qui vivent sans foi. Il était quatre « heures du matin, je ne sais ce que devint mon orai-

(1) Explication du trente-huitième chapitre du prophète Isaïe.

(2) *Nouveau Recueil de Prédictions.* Paris, 1830, p. 66.

« son, ni mes facultés naturelles, je les perdis toutes. « Je me trouvai transportée dans un lieu si vaste, « qu'il me parut renfermer tout l'univers. Je vis pour « la seconde fois ces deux grands arbres dont j'ai déjà « parlé, mais ils me parurent bien plus grands que la « première fois; ils avaient des branches d'une étendue « immense, mais ces branches étaient penchées vers « la terre et paraissaient demi mortes. Cependant, « malgré leur peu de vigueur, ces arbres s'agitaient « d'une manière si rapide et si irrégulière qu'ils fai- « saient trembler; ils paraissaient vouloir tout en- « vahir.

« J'entendis des voix nombreuses qui criaient « d'un ton horrible, et dans ce moment je me crus « demi morte. Mais j'eus encore plus grand'peur « quand j'entendis bien distinctement par trois fois les « mêmes voix qui disaient : *Nous sommes vainqueurs, « nous avons la victoire!* Au moment où les voix pro- « nonçaient ces paroles, tout d'un coup je vis que le « ciel devint une profonde nuit; je n'avais jamais rien « vu de si obscur. Cette obscurité fut accompagnée « d'un tonnerre, ou plutôt il me semblait que le ton- « nerre venait à la fois des quatre parties de la terre. « Il m'est impossible de vous peindre quelle fut ma « frayeur : le ciel devint tout en feu, il lançait de « toute part des flèches enflammées; il se faisait un « bruit si terrible, qu'il paraissait annoncer la ruine « entière du monde. J'aperçus alors un gros nuage « rouge couleur de sang de bœuf; ce nuage roulait de « tous côtés et me donnait bien de l'inquiétude, ne « sachant ce qu'il signifiait.

« Cependant j'aperçus une multitude d'hommes et « de femmes qui avaient des figures à faire peur; ils

« se livraient à toutes sortes de crimes ; ils vomis-
« saient des blasphèmes horribles contre ce qu'il y a
« de plus sacré au ciel et sur la terre. J'en ressentis
« une si grande peine, que je l'éprouve encore en vous
« écrivant ceci ! Ce qui me surprit, ce fut de voir à la
« tête de ces malheureux quelques-uns de ceux qui par
« leur état doivent les porter au bien, et qui les pous-
« saient au mal. Il y en a un (1), que je ne nommerai
« point, qui subira le même sort que les autres, à
« cause de sa damnable philosophie ; le temps vous
« dira tout, quand ces crimes seront connus et punis. »
« Le tonnerre grondait toujours dans les airs d'une
« manière effrayante, lorsque j'entendis une voix qui
« me dit : » Ne crains point : mon courroux tombera
« sur ceux qui ont allumé ma colère ; ils disparaîtront
« dans un moment. *Tout l'univers sera étonné d'ap-*
« *prendre la destruction de la plus belle, de la plus*
« *superbe ville ! je dis superbe par ses crimes ! je l'ai*
« *en abomination !* Les deux arbres que tu vois, c'est
« elle qui les a enfantés ; leurs branches représentent
« toutes les nations qu'elle a empoisonnées par sa
« malheureuse philosophie qui répand partout l'im-
« piété ; c'est cette maudite Babylone qui s'est enivrée
« du sang de mes saints ; elle veut encore le verser,
« et dans peu celui d'un prince (2).... Elle mettra le
« comble à ses terribles forfaits, et moi, je lui ferai
« boire le vin de ma colère ; *tous les maux tomberont*
« *à la fois sur elle et dans un seul instant.* »

« Je n'entendis plus la voix, mais un bruit effroya-
« ble ; le gros nuage se divisa en quatre parties qui

(1) Lamennais.
(2) Le duc de Berry.

« tombèrent à la fois sur la grande ville, et dans un « instant elle fut tout en feu. Les flammes qui la « dévoraient s'élevèrent dans les airs, et de suite je ne « vis plus rien, qu'une vaste terre noire comme du « charbon.

« Après tout cela, le ciel s'éclaircit et, d'une nuit « affreuse, je vis le plus beau jour que j'eusse jamais « vu. Un doux printemps se faisait sentir, et tout pa- « raissait dans l'ordre le plus parfait. Je vis des per- « sonnes de toutes qualités, qui étaient en si grand « nombre, que c'était comme une fourmilière; je n'ai « jamais vu de figures si contentes; elles avaient, je « ne sais quoi qui inspirait la joie; elles se tenaient « toutes dans un profond respect et un silence géné- « ral régnait, quand j'aperçus une grande place, autour « de laquelle toutes ces personnes me parurent réu- « nies. Au milieu de cette place, je vis une tige sem- « blable à une belle pyramide, dont la cime paraissait « s'élever jusqu'au ciel. Il y avait d'autres tiges tout « autour de celle-là; de distance en distance et « comme par étages, elles étaient toutes garnies de « feuilles d'un vert velouté et d'un brillant admirable; « entre ces feuilles, il y avait des fleurs, les unes d'un « rouge éclatant, les autres d'une blancheur non pa- « reille; tout cela donnait un coup d'œil charmant. « Sur la cime de la principale tige était un gros globe « qui me parut d'un or très-pur, et une colombe blan- « che comme la neige, voltigeait dessus. — J'ad- « mirais tout cela, lorsque j'entendis un chant si « mélodieux, qu'il me semblait venir du ciel et que « j'en fus toute ravie; au même instant, j'aperçus une « nombreuse procession de tous les ordres religieux et « ecclésiastiques, c'est-à-dire des prêtres, des évê-

« ques, des archevêques, des cardinaux, enfin de tous « les ordres. De ce nombre, deux surtout fixèrent mon « attention ; ils avaient l'air tout rempli de l'amour de « Dieu. — Il y en avait un, dont je ne connaissais pas « le costume ; l'autre était à côté de lui dans une pos- « ture respectueuse, c'est-à-dire à genoux. Dans ce « moment je vis la colombe, qui était sur la cime de « la tige, venir se reposer sur la tête de celui dont le « costume m'était inconnu (le Pape), lequel mit la « main sur la tête de celui qui était à genoux(le Grand- « Monarque), et alors la colombe vint aussi se reposer « sur la tête de celui-ci, puis retourna sur l'autre ; tout « le clergé, chacun selon son rang, entouraient la per- « sonne sacrée du Pontife ; les principaux l'appro- « chaient de plus près.

« La tige, en forme de pyramide, présentait quatre « portes principales à ses quatre façades. Le chant « continuait toujours ; il s'y mêlait des cris d'allé- « gresse, mais sans confusion ; ils disaient : *Gloire à « Dieu dans les cieux, et paix sur la terre ! Vive la « Religion dans tous les cœurs ! vive le Pape ! vive le « Grand-Monarque, le soutien de la Religion !*

« Ensuite la procession s'avança vers les portes du « midi et du couchant, et sortit par les portes du le- « vant et du nord, continuant de faire entendre le « chant le plus mélodieux. Dans cette multitude sans « nombre, il y avait des personnes de plusieurs royau- « mes, mais elles n'avaient toutes qu'un cœur, un même « esprit et une même volonté.

« Pleine d'admiration à ce spectacle ravissant, je « m'écriai : *Mon Dieu, quand viendront ces heureux « jours ?* J'entendis une voix qui me dit d'un ton plein

« de bonté : *Console-toi, ils arriveront quand mes*
« *volontés seront accomplies !*..... Je ne vis plus rien
« que ma chambre ; il était six heures. »

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

PROPHÉTIES DE MARIE LATASTE.

(1822-1847.)

I. Beauté de ses écrits. — II. La proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. — III. *Vieillard, sèche tes larmes, je te bénis.* — IV. Ce que peut devant Dieu l'Eglise suppliante. — V. Rôle prépondérant de la Fille aînée de l'Eglise. — VI. Dieu flagelle la France infidèle à sa mission. — VII. *France, ta vertu de charité* criera vers le Ciel; le rejeton du vieil arbre. — VIII. La Sainte-Vierge essaye de détourner de la France d'immenses calamités. — IX. Le bien y est débordé par le mal. — X. L'Ange exterminateur au-dessus de Paris. — XI. Menaces de Notre-Seigneur contre Paris.

I.

La *Vie et les Œuvres* de Marie Lataste sont connues du public religieux depuis 1862. Trois éditions successives de ces admirables écrits (1) ont révélé à la France et au monde catholique cette perle précieuse, devenue, sur la fin de sa vie, la gloire de la Congrégation des Religieuses du Sacré-Cœur. Née le 21 février 1822, dans un village du département des Landes, non loin du berceau de saint Vincent de Paul, elle ne fit

(1) *La vie et les œuvres de Marie Lataste,* chez Bray, Paris, 1862, 1866, 1870. Une traduction allemande en a été imprimée à Ratisbonne, chez Pustet.

que passer, toujours humble, sur cette terre, et mourut à Rennes, le 10 mai 1847. Un des ecclésiastiques éminents du diocèse d'Aire, chargé par son évêque d'examiner les Œuvres de Marie Lataste avant leur impression, écrivait à l'éditeur « qu'il estimait comme une grande grâce de Dieu d'avoir eu ces pages admirables sous les yeux. Abstraction faite du merveilleux des communications du Sauveur avec cette humble fille des champs, il y a dans ces écrits, dit-il, un tel souffle d'inspiration, une telle paix, une simplicité si douce et une onction si profonde, il y a de telles impressions produites sur l'âme, qu'à mon avis, à la simple lecture, on y doit découvrir Dieu et son Esprit (1). »

Notre-Seigneur, qui s'est plu à instruire si admirablement Marie Lataste, l'a fait autant pour les fidèles que pour elle-même, ainsi qu'il lui en a donné l'assurance à plusieurs reprises.

Il y a donc pour nous un double intérêt à lire et à méditer les prophéties qui se rencontrent en quelques-unes de ces pages, écrites, à part un petit nombre de lettres, remarquons-le, avant l'entrée de Marie Lataste au Sacré-Cœur, c'est-à-dire avant 1844. Plusieurs de ses prédictions, relatives à l'humble converse elle-même, telles que son admission au Sacré-Cœur, sa mort avant sa vingt-sixième année, sont par leur réalisation un garant de celles qui ont rapport à Pie IX et à la France, et qui sont déjà réalisées en partie aujourd'hui.

(1) *Vie et Œuvres de Marie Lataste,* t. I, 2e éd. p. 155.

II.

Voici sa prophétie touchant la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception et le règne de Pie IX.

« Un jour de la fête de l'Immaculée-Conception, « dit-elle (1), j'étais venue prier devant l'autel de « Marie, longtemps avant la célébration de la sainte « messe. J'avais rendu mes hommages à Marie conçue « sans péché, j'avais félicité Notre-Seigneur Jésus-« Christ, d'avoir une créature si privilégiée pour Mère. « Je m'associai de tout cœur à la croyance de l'Église « et m'unis à tous les fidèles qui, en ce jour, rendaient « honneur à Marie. J'eus le bonheur de communier. « Quand Jésus fut dans mon cœur, il me dit ainsi :

« Ma fille, vos hommages ont été agréés par ma « Mère et aussi par moi. Je veux vous remercier de « votre piété par une nouvelle qui vous fera plaisir. « Le jour va venir où le ciel et la terre se concerteront « ensemble pour donner à ma Mère ce qui lui est dû « dans la plus grande de ses prérogatives. Le péché « n'a jamais été en elle, et sa conception a été pure et « sans tache, et immaculée comme le reste de sa vie. « Je veux que sur la terre cette vérité soit proclamée « et reconnue par tous les chrétiens.

« Je me suis élu un Pape et j'ai soufflé dans son « cœur cette résolution. Il aura dans sa tête cette pen-« sée toujours pendant qu'il sera Pape. Il réunira les « évêques du monde pour entendre leurs voix procla-« mer Marie immaculée dans sa conception et toutes

(1) *Ibid.*, t. II, livre 3, p. 173.

« les voix se réuniront dans sa voix. Sa voix procla-
« mera la croyance des autres voix et retentira dans
« le monde entier. Alors, sur la terre, rien ne man-
« quera à l'honneur de ma Mère. »

III.

« Les puissances infernales et leurs suppôts s'élè-
« veront contre cette gloire de Marie ; mais Dieu la
« soutiendra de sa force, et les puissances infernales
« rentreront dans leur abîme avec leurs suppôts. Ma
« Mère apparaîtra au monde sur un piédestal solide
« et inébranlable ; ses pieds seront de l'or le plus pur,
« ses mains comme de la cire blanche fondue, son
« visage comme un soleil, son cœur comme une four-
« naise ardente. Une épée sortira de sa bouche et ren-
« versera ses ennemis et les ennemis de ceux qui
« l'aiment et l'ont proclamée sans tache. Ceux de
« l'Orient l'appelleront la rose mystique, et ceux du
« nouveau monde, la femme forte. Elle portera sur
« son front, écrit en caractères de feu : « Je suis la
« fille du Seigneur, la protectrice des opprimés, la
« consolatrice des affligés, le rempart contre les en-
« nemis.

« Or l'affliction viendra sur la terre, l'oppression
« règnera dans la cité que j'aime et où j'ai laissé mon
« cœur. Elle sera, dans la tristesse et la désolation,
« environnée d'ennemis de toutes parts, comme un
« oiseau pris dans les filets. *Cette cité paraîtra suc-*
« *comber pendant trois ans et un peu de temps encore*
« *après ces trois ans.*

« Mais ma Mère descendra dans la cité ; elle pren-

« dra les mains du vieillard assis sur un trône, et lui « dira : « *Voici l'heure, lève-toi. Regarde tes ennemis : « je les fais disparaître les uns après les autres, et ils « disparaissent pour toujours. Tu m'as rendu gloire « au ciel et sur la terre, je veux te rendre gloire sur « la terre et au ciel. Vois les hommes, ils sont en vé- « nération devant ton nom, en vénération devant ton « courage, en vénération devant ta puissance. Tu vi- « vras, et je vivrai avec toi. Vieillard, sèche tes larmes, « je te bénis.* »

« La paix reviendra dans le monde, parce que Marie « soufflera sur les tempêtes et les apaisera; son nom « sera loué, béni, exalté à jamais. Les captifs recon- « naîtront lui devoir leur liberté, les exilés la patrie, « et les malheureux la tranquillité et le bonheur. Il y « aura entre elle et tous ses protégés un échange mu- « tuel de prières et de grâces et d'amour et d'affec- « tion; et de l'orient au midi, du nord au couchant, « tout proclamera Marie, Marie conçue sans péché, « Marie reine de la terre et des cieux. » Amen!!!

IV.

Ailleurs (1), Notre-Seigneur lui parle ainsi des épreuves et des consolations de son Église :

« L'Église est mon épouse... Elle est belle, mon « épouse, et je suis toujours auprès d'elle pour la soute- « nir et la consoler; elle souffrirait trop de mon ab- « sence, si je m'éloignais d'elle. Comme son époux, elle « est en butte à la persécution. Satan s'élève de des-

(1) *Ibid.*, Lettre XXV, t. III, p. 403.

« sous les pieds de l'Église, il arme contre elle ses « propres enfants pour lui déchirer le sein, et les en- « fants dénaturés de mon épouse écoutent la voix de « satan. *Elle élève sa voix et tourne vers moi ses « yeux mouillés de larmes. Non, je ne permettrai pas « que ses ennemis aient le dessus. — Ce ne sera « qu'une poussière imperceptible lancée sur son vi- « sage; elle se lavera avec l'eau de ses larmes, et sa « beauté, devenue plus éclatante, ravira même ses en- « nemis.* »

V.

La France est la fille aînée de l'Église. Aussi Notre-Seigneur s'est-il plu à entretenir souvent Marie Lataste de sa patrie, la France, de ses desseins, de sa justice et de sa miséricorde à son égard.

« Aujourd'hui, lui dit le Sauveur un dimanche après « la sainte communion, je veux vous parler de votre « patrie (1). Je vous ai entretenue plusieurs fois de la « France, mais je ne vous ai point dit encore ce qu'elle « est ni comment elle agit. Écoutez :

« Le premier roi, le premier souverain de la France, « c'est moi. Je suis le maître de tous les peuples, de « toutes les nations, de tous les royaumes, de tous les « empires, de toutes les dominations ; *je suis particu- « lièrement le maître de la France.* Je lui donne pros- « périté, grandeur et puissance au-dessus de toutes les « autres nations, quand elle est fidèle à écouter ma « voix. J'élève ses princes au-dessus de tous les autres « princes du monde, quand ils sont fidèles à écouter ma

(1) *Ibid.*, Lettre XXVI, t. III, p. 405.

« voix. Je bénis ses populations plus que toutes les « autres populations de la terre, quand elles sont fidè- « les à écouter ma voix. *J'ai choisi la France pour la « donner à mon Église comme sa fille de prédilection.* « A peine avait-elle plié la tête sous mon joug, qui est « suave et léger, à peine avait-elle senti le sang de « mon cœur tomber sur son cœur pour la régénérer, « pour la dépouiller de sa barbarie et lui communi- « quer ma douceur et ma charité, qu'elle devint l'es- « poir de mes pontifes, et, bientôt après, leur défense « et leur soutien. Ils lui donnèrent le nom bien mé- « rité de *Fille aînée de l'Église.*

« Or, vous le savez, tout ce qu'on fait à mon Église, « je le regarde comme fait à moi-même. Si on l'ho- « nore, je suis honoré en elle ; si on la défend, je suis « défendu en elle; si on la trahit, je suis trahi en elle ; « si on répand son sang, c'est mon sang qui coule de « ses veines. Eh bien, ma fille, je le dis à l'honneur, « à la gloire de votre patrie, pendant des siècles, la « France a défendu, protégé mon Église; elle a été « mon instrument plein de vie, le rempart indestructi- « ble et visible que je lui donnais pour la protéger « contre ses ennemis. Du haut du ciel, je la protégeais, « elle, ses rois et leurs sujets. Que de grands hommes « elle a produits, c'est-à-dire que de saints dans toutes « les conditions, sur le trône comme dans les plus « humbles chaumières! Que de grands hommes elle a « produits, c'est-à-dire que d'intelligences amies de « l'ordre et de la vérité! Que de grands hommes elle « a produits, c'est-à-dire que d'esprits uniquement fon- « dés par leurs actions sur la justice et sur la vérité! « Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire « que d'âmes embrasées du feu brûlant de la charité!

« C'est moi qui lui ai donné ces hommes qui feront sa « gloire à jamais. »

VI.

« Ma générosité n'est point épuisée pour la France; « j'ai les mains pleines de grâces et de bienfaits que je « voudrais répandre sur elle. Pourquoi a-t-il fallu, « faut-il encore et faudra-t-il donc que je les arme de « la verge de ma justice ?

« *Quel esprit de folle liberté* a remplacé dans son « cœur l'esprit de la seule liberté véritable descendue « du ciel, qui est la soumission à la volonté de Dieu ! « *Quel esprit d'égoïsme sec et plein de froideur* a rem- « placé dans son cœur l'esprit ardent de la charité « descendue du ciel, qui est l'amour de Dieu et du « prochain ! *Quel esprit de manœuvres injustes et de « politique mensongère* a remplacé dans son cœur la « noblesse de sa conduite et la droiture de sa parole, « conduite et parole autrefois dirigées par la vérité « descendue du ciel, qui est Dieu lui-même !

« Je vois encore, je verrai toujours dans *le royaume « de France* des hommes soumis à ma volonté, des « hommes amis de la vérité ; mais, à cette heure, « ma fille, le nombre en est petit. Aussi elle brise « le trône de ses rois, exile, rappelle, exile encore ses « monarques, souffle sur eux le vent des tempêtes « révolutionnaires, et les fait disparaître comme les « passagers d'un navire englouti dans les abîmes de « l'Océan. A peine leur reste-t-il dans ce naufrage une « planche de salut qui les mène quelquefois au rivage. « Je lui ai suscité des rois; elle en a choisi d'autres à

« son gré. N'a-t-elle point vu, ne voit-elle pas que je « me sers de sa volonté pour la punir, pour lui faire « lever les yeux vers moi ?

« Ne trouve-t-elle pas aujourd'hui pénible et onéreux le joug de son roi ? Ne se sent-elle pas humiliée « devant les nations ? Ne voit-elle pas la division parmi les esprits de ses populations ? Elle n'est point « en paix. Tout est dans le silence à la surface; mais « tout gronde, tout mugit, tout fermente en-dessous, « dans le peuple, dans ceux qui se trouvent immédiatement au-dessus du peuple comme parmi les « grands. L'injustice marche tête levée et semble être « revêtue d'autorité; elle n'a pas d'obstacle, elle agit « comme elle veut agir. L'impiété fait ses préparatifs « pour dresser son front orgueilleux et superbe dans « un temps qu'elle ne croit pas éloigné et qu'elle veut « hâter de tout son pouvoir. *Mais, en vérité, je vous le « dis, l'impiété sera renversée, ses projets dissipés, ses « desseins réduits à néant, à l'heure où elle les croira « accomplis et exécutés pour toujours.* »

VII.

« France ! France ! combien tu es ingénieuse pour « irriter et pour calmer la justice de Dieu ! Si tes « crimes font tomber sur toi les châtiments du ciel, « *ta vertu de charité* criera vers le ciel : Miséricorde « et pitié, Seigneur ! Il te sera donné, ô France, de voir « les jugements de ma justice irritée, dans un temps « qui te sera manifesté et que tu connaîtras sans « crainte d'erreur ; mais tu connaîtras aussi les jugements de ma compassion et de ma miséricorde, et tu

« diras : Louange et remerciement, amour et recon-
« naissance à Dieu, à jamais, dans les siècles et dans
« l'éternité.

« Oui, ma fille, au souffle qui sortira de ma bouche,
« les hommes, leurs pensées, leurs projets, leurs tra-
« vaux disparaîtront comme la fumée au vent.

« Ce qui a été pris sera rejeté, ce qui a été rejeté
« sera pris de nouveau. Ce qui a été aimé et estimé,
« sera détesté et méprisé; ce qui a été méprisé et dé-
« testé, sera de nouveau estimé et aimé.

« *Quelquefois, un vieil arbre est coupé dans une*
« *forêt, il n'en reste plus que le tronc ; mais un reje-*
« *ton pousse au printemps, et les années le dévelop-*
« *pent et le font grandir ; il devient lui-même un ar-*
« *bre magnifique, l'honneur de la forêt.*

« Priez pour la France, ma fille, priez beaucoup, ne
« cessez point de prier. »

VIII.

Nous venons de l'entendre, Notre-Seigneur Jésus-Christ semble tenir à ce que l'on prie d'une manière toute particulière pour la conversion de la France. Il en donne une preuve frappante dans les avis suivants, qu'il transmit par Marie Lataste à l'un des directeurs de cette sainte fille :

« Le Sauveur Jésus ajouta, écrit-elle ailleurs (1) :

« Mon fils, priez pour la France, je l'ai déjà dit et je
« me plais à vous le répéter, si les coups de la justice
« de mon Père ne sont point tombés sur elle, c'est Ma-

(1) *Ibid.*, t. I., Lettre XXXVI, p. 329.

« rie, la Reine du ciel, qui les a arrêtés. Satan rugit « de rage au fond des enfers contre un royaume qui « lui a porté, à la vérité, de rudes coups ; il frémit de « rage en voyant le bien qui se fait dans cette contrée ; « il fait tous ses efforts pour augmenter le mal et irri- « ter davantage la vengeance divine.

« Mais une chaîne qu'il ne peut briser, le captive ; « car *ma Mère a un droit spécial sur la France, qui « lui est consacrée,* et, par ce droit, elle arrête le bras « courroucé de Dieu et répand sur ce pays, qui lui est « voué, les bénédictions du ciel pour le faire croître « dans le bien. C'est pourquoi je ne cesse d'avertir « pour prévenir *d'immenses calamités.*

« O France ! ta gloire s'étendra au loin ; tes enfants « la porteront au delà de la vaste étendue des mers, et « ceux qui ne te connaîtront que de nom, prieront pour « ta conservation et ta prospérité.

« Mon fils, je viens de vous parler avec la familia- « rité d'un ami et la bonté d'un père. Ne vous étonnez « pas si je vous ai ainsi entretenu sans que vous vous « attendissiez aux paroles que je vous ai adressées ; « souvent les confidences d'un ami renferment des « choses qu'on n'aurait point devinées.

« Écoutez maintenant mes recommandations : « *Chaque fois que vous célébrerez la sainte messe, « priez pour le bien et la conservation de la France....* » Recevez avec patience et soumission toutes les « épreuves qu'il me plaira de vous envoyer. Détachez- « vous de plus en plus des créatures et faites-vous de « moi l'ami le plus intime... »

IX.

« Monsieur le curé, ajoute Marie Lataste, je ne sais « pas entre les mains de qui cette lettre pourra tom- « ber un jour; mais puisqu'il y a été parlé de la « France, je me permettrai d'ajouter ce qui suit : « dans la dernière lettre que je vous ai adressée sur « le même sujet, je n'entendis que les paroles que j'ai « rapportées, c'est-à-dire que je ne reçus point dans « moi de connaissance intérieure, tandis que lorsque « le Sauveur Jésus m'eut adressé les paroles que j'ai « rapportées en cette lettre, il se fit en moi comme « une lumière spirituelle et céleste. Or, je vis claire- « ment et distinctement, si du moins ce n'est point « une illusion, ce que je puis exprimer ainsi : il y a en « France beaucoup de bien et beaucoup de mal aussi. « Si le bien était proportionné au mal, nous n'aurions « pas autant à redouter les coups de la justice de « Dieu, parce qu'elle serait autant apaisée par le bien « qu'irritée par le mal qui se commet. Or il n'en est « pas ainsi; le bien est inférieur au mal, et il n'est « pas suffisant pour détourner les vengeances de Dieu. « Il faut encore plus de bien. »

X.

On ne sera pas étonné de rencontrer quelques traits relatifs à Paris dans les lettres de Marie Lataste.

« Un jour (1), elle vit l'Ange exterminateur planer « sur la grande ville.

(1) *Ibid.*, Lettre IX, t. I, p. 229.

« Pendant que je travaillais, dit-elle, je sentis en « mon cœur un vif attrait auquel je ne pus résister, « car je ne pouvais trouver aucun lieu pour me re- « poser.

« Je m'abandonnai à cet attrait, et il me sembla « être dans une grande place de Paris. Au milieu de « cette place, je vis un jeune homme sur une « petite colonne. Il était revêtu d'une robe rouge; il « portait un diadème sur la tête; il tenait son sabre « dans le fourreau et un arc entre les mains. Ses re- « gards étaient foudroyants et sa bouche prête à lan- « cer des menaces. Je vis inscrit au-dessus de sa tête, « en caractères de feu : l'*Ange exterminateur*.

« A cette vue, je fus saisie de je ne sais quels sen- « timents de crainte, de douleur et de compassion, et « je m'écriai plusieurs fois : Seigneur, conservez Pa- « ris, sauvez le Roi !

« Je demeurai longtemps prosternée devant Dieu, « ne faisant entendre que mes gémissements et mes « supplications. »

XI.

Nous terminerons ces citations par une apostrophe que Marie Lataste crut entendre un jour à l'adresse de la Capitale de la France, dans des paroles de Notre-Seigneur à l'archevêque de Paris. Elles n'ont été reproduites que dans la première édition des Œuvres de la Sœur. Peut-être que les circonstances les auront fait retrancher des deux éditions suivantes. — Marie Lataste était arrivée à Paris pour solliciter son admission au Sacré-Cœur. Elle écrit à son curé, en date du

2 mai 1844, et lui rend compte de ses démarches. C'est à ce sujet qu'elle cite les paroles suivantes comme les ayant entendu adresser un jour par Notre-Seigneur à Mgr l'archevêque de Paris, au cas où l'intervention de celui-ci serait nécessaire pour la faire admettre au Sacré-Cœur (1).

. . . « Recevez Marie sous votre protection, pré-
« servez son innocence et sa virginité des dangers
« qu'elle pourrait trouver dans *Paris, torrent im-*
« *pétueux de vices et d'iniquités.*

« O Paris, ville exécrable, depuis longtemps tu
« mérites mon indignation, et si je n'ai point fait
« tomber sur toi les flots de ma colère, c'est par un
« effet de miséricorde. J'ai arrêté mon bras vengeur
« déjà prêt à s'appesantir sur toi. J'ai épargné la mul-
« titude innombrable des pécheurs pour ne point
« frapper les justes. *Tes habitants te maudiront un*
« *jour, parce que tu les auras saturés de ton air*
« *empesté, et ceux à qui tu auras donné asile, te*
« *jetteront leurs malédictions, parce qu'ils auront*
« *trouvé la mort dans ton sein.* »

Nous ne saurions autrement conclure ces sombres prévisions qu'en ajoutant avec l'admirable privilégiée de Notre-Seigneur :

« Heureusement (2) que la Sainte-Vierge intercède
« pour nous et empêche la justice de Dieu de tomber
« sur nos têtes! Mais Marie veut qu'on l'implore et
« qu'on recoure à elle. Elle se place entre Dieu et nous,
« nous regarde et attend nos prières et nos supplica-
« tions. Son cœur est plein de bonté et de tendresse.

(1) *Ibid.*, Lettre LXXXIV, t. III, p. 412, 1re éd.
(2) *Ibid.*, Lettre XXXVI, p. 330, 2e éd.

« Une seule parole adressée à Marie nous obtient des « grâces immenses. Dieu se laissera fléchir, si nous « implorons Marie. *Marie nous mendie nos prières,* « *tant elle a la volonté et le désir de nous venir en* « *aide.* Nous devons aussi recourir à Marie parce que « c'est là la volonté de Dieu et le moyen de nous le « rendre favorable. »

CHAPITRE X.

PROPHÉTIES DE LA SŒUR ROSA-COLOMBA.

(1781—1847.)

I. Ce qu'elle dit de Louis-Philippe. — II. Charles-Albert, Victor-Emmanuel, Napoléon III. — III. Persécution terrible. — IV. Plus de calme jusqu'à ce que la Fleur blanche sera de nouveau remontée sur le trône de France; alors plusieurs peuples se convertiront. — V. L'Italie envahie par les Russes et les Prussiens.

I.

La sœur Rosa-Colomba Ardente, née en 1781 d'une famille noble du Piémont, avait pris le voile à l'âge de 13 ans, à Taggia, au diocèse de Ventimille, où elle est morte de la mort des justes, le 7 juin 1847, après une longue et sainte vie, passée chez les Dominicaines du monastère de Sainte Catherine de Sienne.

La vue prophétique lui était comme habituelle; mais l'humble religieuse savait dissimuler, sous les dehors d'une simplicité touchant à l'enfance, les dons extraordinaires et les grandes vertus qui ornaient son âme. Aussi n'apporta-t-on, tant qu'elle vécut, aucune attention à tout ce qu'elle annonçait, sinon que les religieuses ses compagnes s'en amusaient à cœur-joie, comme, par exemple, lorsque la Sœur se plaisait à dire : « Pauvre Louis-Philippe, tu t'enfuiras un jour hors « de la France et tu iras mourir exilé en Angleterre! »

Ce n'est que lorsque les événements donnèrent l'éveil aux Religieuses de Taggia, au sujet de la valeur des Prophéties de leur sainte compagne, qu'elles en prirent soigneusement note. Procès-verbal authentique en fut dressé et déposé aux archives de l'Évêché de Ventimille. Les extraits que nous allons donner de ces notes ainsi authentiquées, proviennent des communications qu'en a faites, à une Revue d'Amérique, intitulée *Métropolitan*, de Baltimore, l'oncle même de la Sœur Clara-Colomba, l'abbé Vivaldi, précédemment chanoine de Ventimille et depuis missionnaire apostolique chez les Indiens de Minesota (1).

II.

Elle dit en parlant de Charles-Albert : « Le roi du « Piémont se mettra à la tête des volontaires, sera « vaincu et prendra la fuite à l'étranger où il y ira « mourir aux frontières d'Espagne. » Et en effet l'im- « prudent souverain mourut à Oporto, le 28 juillet « 1849.

Voici ce qu'elle annonça du roi Galant-homme : « Après le règne de Charles-Albert, viendra un règne « d'enfants qui se terminera par plusieurs catastrophes: « le souverain sera détrôné et..... *a questo succede-* « *rebbe un regno di fanciulli, che terminerabbe colla* « *detronisazione del nuovo Re...* »

Elle disait souvent aussi « que l'ami de ce *nuovo*

(1) Voir l'ouvrage intitulé : *Seherblicke in die Zukunft*, de Warnefried, 3 volumes in-18. Ratisbonne, chez Manz, 1861. — Voir aussi l'*Avenir*, 5e éd., chez Goemare, Bruxelles.

« *Re*, Napoléon qu'elle nommait par son nom, au grand « ébahissement des Religieuses, lui demandant si donc « Napoléon ressusciterait, ne serait pas bien solide- « ment assis sur le trône et que sa déchéance ne serait « pas une longue affaire : *ma sarebbe presto balzato* « *del trono*. Mais qu'un roi légitime le remplacerait. »

III.

A la suite de la chute de Napoléon III, la Sœur annonce « qu'une grande persécution éclatera contre « l'Église et que ce sera l'œuvre des propres enfants « de celle-ci. » — Les Italiens à Rome le prouvent en ce moment même. — « L'un de ces grands ennemis « que la Sœur appelle le précurseur de l'antechrist, « osera se donner le nom de Rédempteur. » — N'est-ce pas ainsi que s'intitule *le héros des deux mondes*, qui fait en ce moment chez nous la guerre.... aux couvents ! Il ne manquait plus que cet homme hideux aux malheurs et aux opprobres de la France!

« Avec le précurseur de l'antechrist marcheront de « nombreux sectaires appuyant du poignard la prédi- « cation de leurs nouveaux principes contre l'Église. « Leur astuce sera si déliée qu'ils gagneront même à « leur parti des gens bien pensants. L'épiscopat en gé- « néral tiendra ferme ; quelques-uns de ses membres « feront à peine défaut à la foi, mais presque tous « auront beaucoup à souffrir pour leur courage et leur « fidélité à la Sainte-Église. Beaucoup de protestants « viendront en retour consoler les enfants de Dieu par « leur conversion au catholicisme. L'Angleterre elle- « même donnera ce grand spectacle. »

« Une démocratie farouche arrivera quelque temps « au pouvoir ; elle se laissera tenter par les biens des « ordres religieux et des catholiques fervents ; des no- « bles seront jetés dans les cachots. On commencera « comme d'habitude par les Jésuites. Ceux-ci seront « de nouveau rétablis dans leurs maisons ; mais après « une dernière persécution qui semble regarder des « temps plus reculés, ils seront définitivement anéan- « tis. »

IV.

Enfin, dans les prophéties qui concernent la crise que nous achevons de traverser en ce moment, la Sœur dit notamment « que de grands bouleversements au- « ront lieu, au point que l'on verra peuple contre peu- « ple marcher à s'exterminer l'un l'autre, sous le ton- « nerre sinistre des tambours et des armes meurtriè- « res. *La Révolution doit s'étendre à toute l'Europe,* « *où il n'y aura plus de calme qu'après que la Fleur* « *blanche sera de nouveau remontée sur le trône de* « *France.* »

« L'Autriche, la Russie et la Prusse se ligueront « contre les fauteurs de la Révolution. Les Russes, « cédant enfin aux remontrances du Souverain-Pontife, « auront des sentiments plus équitables pour les ca- « tholiques. La Prusse rentrera dans le giron de « l'Église Romaine. Les Turcs eux-mêmes se conver- « tiront plus tard. »

V.

Circonstance remarquable ! La Sœur Rosa-Colomba, qui avait, dans ses visions de l'avenir, aperçu les armées russes et prussiennes envahir le sol de l'Italie et les premiers, pousser le sacrilége jusqu'à loger leurs chevaux dans la nouvelle église du couvent de Sainte-Catherine de Taggia, ne voulut jamais donner sa voix pour la construction de cette église. Comme le bâtiment avançait : » Jamais, dit-elle, je n'entendrai la « messe dans cette église où les Russes fourrageront « et abriteront leurs chevaux. » Et, en effet, sa mort, dont les moindres circonstances se réalisèrent comme elle les avait prédites, arriva le 5 juin 1857, six jours avant la consécration de la nouvelle église.

La vie de l'humble Sœur n'avait été qu'une longue et douloureuse vision des iniquités et des justes malheurs de sa patrie en particulier. Elle disait souvent à ses compagnes, que s'il leur était donné de voir ce qu'elle voyait, elles ne pourraient retenir leurs larmes. — « Pauvre Italie, » s'écriait-elle souvent. Elle n'avait que trop raison !

CHAPITRE XI.

PROPHÉTIE DU PÈRE BERNARD-MARIE CLAUTI.

(Mort en 1849).

I. Secours admirable de Dieu quand tout semblera perdu. — II. Un fléau sans pareil, uniquement fatal aux impies.

I

Un Père Passionniste de notre connaissance, qui a habité Rome, appelle notre attention sur les prophéties d'un saint religieux de l'Ordre des Minimes, du nom de Père Bernard-Marie Clauti, surnommé *Paolotto*, soit parce qu'il appartient à la famille spirituelle de Saint François de Paul, soit parce qu'il a fini ses jours à Paola, en 1849, après avoir longtemps habité Rome. Le Père Bernard *Paolotto* était en grande vénération dans la ville éternelle, où l'on s'occupe de son procès de béatification. Voici quelques-unes de ses prophéties rapportées par le *Supplément à l'Avenir Dévoilé,* dans une lettre écrite de Rome, en date du 16 juillet 1861(1).

(1) Cette prophétie vient de nous être envoyée par la cordiale charité d'un vénérable disciple de saint Bernard, prieur d'une Maison de la sainte et illustre Réforme de la Trappe de Rancé. Si nous taisons son nom, c'est afin de mieux respecter la modestie de ce bon Père : sachant bien que sa Révérence trouvera dans notre discrétion un profond témoignage de notre religieuse affection pour Elle et pour son Monastère, où notre âme a reçu tant de bienfaits !

L'auteur de cette prophétie est le R. P. Bernard-Marie Clauti,

Joseph Caperoni, romain, atteste, avec serment, qu'en 1831, le Père Bernard-Marie Clauti lui annonça qu'une époque très-douloureuse devait venir; et qu'en 1849, lorsque le Père était sur le point de retourner à Paola, il lui dit : « Souvenez-vous bien de tout ce que je vous ai dit précédemment. » Puis il ajouta : « Les choses arriveront au comble; et quand tout semblera perdu, et que la main de l'homme ne pourra plus rien, c'est alors que Dieu y mettra la sienne, et arrangera toutes choses en un clin d'œil, comme du matin au soir. Chacun en éprouvera une telle joie dans son cœur, qu'il lui semblera goûter les délices du paradis; et les impies eux-mêmes ne pourront s'empêcher de confesser que tout cela est fait par la main de Dieu. »

II

La Sœur Marie-Marguerite Laudi, âgée de quatre-vingt-deux ans, religieuse de Saint-Philippe, et pénitente du Père Bernard, atteste la déclaration qu'elle va faire sous la foi du serment :

« Il viendra, m'a dit le Père Bernard, un grand fléau; il sera terrible, et dirigé uniquement contre les impies. Ce sera un fléau tout nouveau, et tel qu'il n'y

de l'Ordre des Minimes, mort à Paola en 1849, et dont l'ouverture du procès de Béatification a été ordonnée par un décret de S. S. Pie IX.

Il résulte de ce procès que le Vénérable Père Clauti fut favorisé du don de bilocation, puis, qu'il opéra plusieurs guérisons et fit un grand nombre de prophéties qui se sont déjà réalisées, ainsi qu'il est rapporté par le *Contemporaneo* de Florence, du 29 mars 1863.

en a point eu jusqu'ici dans le monde. Le ciel et la terre s'uniront, et de grands pécheurs se convertiront, parce qu'alors ils connaîtront Dieu. Ce fléau se fera sentir dans le monde entier, et il sera si terrible que ceux qui lui survivront, s'imagineront être les seuls qu'il ait épargnés. Tous seront bons et repentants. Ce fléau sera instantané, momentané, mais terrible. »

Le Père Bernard avait dit aussi à la Sœur Laudi : « Qu'il ne verrait pas ces châtiments, qui seraient suivis d'une réorganisation générale, et d'un grand triomphe pour l'Église. Et bienheureux, ajouta-t-il, ceux qui vivront en ces jours fortunés, parce que ce sera le règne d'une véritable et fraternelle charité.

« Quant à vous, vous verrez tout cela, et la joie que vous en ressentirez sera si grande, qu'elle vous fera oublier toutes les peines du passé. Mais avant que ces choses arrivent, le mal aura fait de tels progrès dans le monde, qu'il semblera que les démons soient sortis de l'enfer, tant sera grande la persécution des méchants contre les justes, qui auront à souffrir un véritable martyre.

« Gardez-bien de croire, lui répétait-il souvent, quiconque s'avisera de vous dire quel genre de fléau menace le monde, parce que ce sera une chose nouvelle que Dieu n'a révélée à personne, et dont il s'est réservé le secret. »

(1) Ce fléau semble être celui des ténèbres pestilentielles qui envelopperont la terre pendant trois jours, et qui feront mourir surtout les ennemis hypocrites ou avoués de la Sainte-Église de Jésus-Christ.

CHAPITRE XII.

VISIONS PROPHÉTIQUES DE MARIA-ANTONIA DEL SENOR.

(Morte le 17 avril 1863.)

I. Vision de la persécution actuelle qu'endure Pie IX et des débuts du Concile. — II. Grandeur de la lutte et son heureuse issue.

I.

La pauvre Espagne n'est pas restée sans avertissements divins, pas plus que les autres nations catholiques, ses sœurs, en présence des plans sacriléges de la Révolution. Le 17 avril 1863 elle voyait mourir en odeur de sainteté, à l'âge de soixante-dix-sept ans, la vénérable Maria-Antonia del Senor, qui fut l'étonnement des fidèles, tant par l'éclat de ses vertus que par les voies extraordinaires par lesquelles il plut au Seigneur de la conduire. On la surnommait la Pèlerine, parce que la plus grande partie de sa vie se passa en pèlerinages.

L'une de nos revues catholiques a fait connaître en France cette personne vénérable dont le confesseur a publié à Madrid, avec la permission de l'ordinaire, la vie abrégée de Maria-Antonia. Voici, d'après cette *Revue* (1), deux visions de la sainte Pèlerine au sujet

(1) La *Femme chrétienne*, journal semi mensuel, publié à Blois, sous la direction de M. l'abbé Richaudeau; *tome III*, p. 258.

de la persécution du Souverain-Pontife et du triomphe de l'Église après ces épreuves.

« Lorsque le gouvernement d'Espagne entreprit de faire la guerre au Maroc en 1859, la Pèlerine étant un jour appliquée à prier pour l'heureuse issue de cette guerre, vit Notre-Seigneur lui apparaître avec une physionomie empreinte d'une profonde tristesse. Il lui dit d'un ton de voix si douloureux qu'il lui semblait qu'elle en avait les entrailles déchirées : « On veut donc encore me chasser de chez moi ! » Cela lui rappela la manière dont il lui avait parlé en 1829, lorsqu'il lui annonça, dans l'octave de la Fête-Dieu, les événements qui eurent lieu cinq ans après, c'est-à-dire la révolution de 1834 et le massacre de plusieurs religieuses à Madrid et dans d'autres villes.

« Elle ne pénétra pas le sens des paroles du Sauveur : cependant elle comprit que la plainte qu'il lui faisait entendre, concernait quelque chose d'une plus grande portée et d'un intérêt plus général que n'aurait pu être le mauvais succès des affaires d'Espagne.

« Sans se mettre en peine d'en savoir davantage, elle ne cessait de prier avec ardeur pour écarter les maux qui lui étaient annoncés, lorsque, durant l'octave de la Fête-Dieu de l'année suivante, Notre-Seigneur daigna, dans une nouvelle représentation, lui expliquer le sens des paroles qu'il lui avait fait entendre un an auparavant.

« Elle voyait devant elle une vaste campagne, toute remplie d'une foule tumultueuse. Le plus grand nombre dansaient et se livraient à la débauche. Elle en distingua quelques-uns qui, sans prendre part à l'agitation, y assistaient impassibles. A l'extrémité de cette campagne, elle vit une espèce de chapelle, ou plutôt

une partie d'une grande église, mais découverte et sans autres murs que celui auquel était appuyé l'unique autel qu'on y voyait en face de la campagne. C'est-à-dire que, d'après son explication, cette chapelle semblait être comme le sanctuaire dévasté d'une église. Elle vit à l'autel un personnage placé sur un trône, mais qu'elle ne connut pas alors ; et sur des gradins vis-à-vis et de chaque côté, près de siéges disposés comme ceux où le célébrant et les ministres ont coutume de s'asseoir pendant le sermon, un petit nombre de personnes qui priaient à genoux.

« Cette représentation lui fut mise sous les yeux quatre jours de suite. Au quatrième jour, elle vit la foule se soulever avec précipitation, et, avec une joie féroce (1), maltraiter et couvrir de blessures le personnage du trône, causant surtout à son âme une peine très-profonde. La servante de Dieu ne comprenait cependant pas encore ce que cela pouvait signifier.

« Mais le jour de l'octave étant arrivé, elle aperçut au milieu de cette même campagne deux prêtres debout avec des dalmatiques rouges ; ils semblaient être venus pour garder le cadavre du personnage maltraité, lequel, mis dans un cercueil et couvert d'une draperie également rouge, se trouva placé entre ces deux prêtres.

« A ce moment, elle commença à comprendre, par une lumière d'En-Haut, que le personnage qu'elle avait devant les yeux était le Pape actuel, l'Immortel Pie IX, qui, pour la consolation des catholiques et l'espérance du monde, dirige aujourd'hui les destinées de

(1) Le mot espagnol *algazara* désigne le cri des Maures s'élançant d'une embuscade.

l'Église. Ce vénérable vieillard, si fort dans sa faiblesse, doué d'un courage si inébranlable dans son abandon, frappe d'étonnement les nations égoïstes, indifférentes et qui ont perdu la foi, parce que, dans leur déplorable aveuglement, elles ne comprennent pas le véritable secret de cette force mystérieuse : tandis que tous les vrais fidèles tournent leurs yeux inondés d'abondantes larmes vers cette radieuse et imposante figure du XIXe siècle, pour y chercher la consolation et la confiance que son seul nom fait pénétrer dans les cœurs.

« La Pèlerine comprit encore, à ce moment, que cette plainte si expressive et si douloureuse : « On veut donc encore me chasser de chez moi ! » faisait allusion à cette guerre impie et sacrilége. »

II.

« Le lendemain du jour où l'Église, notre Mère, célèbre la fête du Sacré-Cœur de Jésus, elle vit encore cette même chapelle et cette même campagne, mais il n'y avait plus de foule tumultueuse ; on y voyait, au contraire, une grande quantité de brebis. Beaucoup étaient toutes blanches; d'autres étaient marquetées et semblaient avoir des taches. Dans la chapelle, elle vit la très-Sainte-Vierge, couverte d'un manteau brun foncé presque noir, paraissant fort triste et telle à peu près qu'on la représente le Vendredi-Saint. Cette très-aimable Reine lui parla et lui dit que l'Église avait encore à passer par bien des épreuves, mais qu'à la fin elle triompherait et arriverait à jouir de la paix. Outre la neuvaine qu'elle faisait alors au Sacré-Cœur de Jésus pour le besoin de l'Église, la Sainte-Vierge lui

recommanda d'en faire une autre pour le Souverain-Pontife spécialement, afin que Dieu lui donnât la force, et de plus qu'il le remplît de grâces pour pardonner à ses ennemis....

« Cette vision rendit la servante de Dieu extrêmement inquiète sur le sort du Pape. La fureur de ses ennemis ne se porterait-elle pas à un tel excès que, renouvelant ce qui s'est passé aux premiers siècles de l'Église, ils feraient couler le sang du Pasteur suprême dans ces rues de la grande ville de Rome encore teintes de celui d'un si grand nombre de ses prédécesseurs? Cependant, comme sur ce point on ne lui fit rien entendre, et que, d'un autre côté, elle avait une expérience constante du caractère symbolique des annonces qui lui étaient faites, elle inclinait à croire que le Christianisme ne serait pas témoin d'un scandale aussi abominable, spectateur d'un événement aussi douloureux. Mais ce dont elle ne pouvait douter, c'est qu'à cause de ses nombreux travaux, il était réservé à Pie IX d'avoir dans le ciel sa place au milieu des martyrs. »

Il y a là quelque chose de bien remarquable, ajoute M. l'abbé Richaudeau. Huit ans avant que le Pape eût fait connaître son intention de convoquer un Concile et lorsqu'il était surtout impossible de prévoir que ce Concile se tiendrait dans un bras de la croix de l'église du Vatican, une pauvre femme voit une partie d'une grande église avec un autel, le Pape sur un trône, des siéges devant lui et aux deux côtés, un *petit* nombre de personnes qui prient auprès de ces siéges, c'est-à-dire, il nous semble du moins qui soutiennent le Concile par leurs prières; mais les évêques ne paraissent pas, c'est comme s'ils étaient absents, peut-être parce

que ces prières sont insuffisantes. En effet, voilà que tout à coup la foule des révolutionnaires se jette sur le Pape et exerce sa rage sur sa personne sacrée. Plus de Concile ! la partie de l'église du Vatican où il était réuni ressemble à un sanctuaire dévasté.

« Puis la révolution s'est évanouie et le Concile reparaît : les évêques, qui sont des brebis à l'égard de Pierre, sont réunis de nouveau. Presque toutes ces brebis sont entièrement blanches, quelques-unes seulement ont des taches. L'Église aura encore des épreuves, mais à partir de là son triomphe est assuré, et il l'est par la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et l'intervention de la Sainte-Vierge.

« Cette explication de la vision de Maria-Antonia est-elle juste ? Nous n'oserions pas l'affirmer ; mais il y a au moins, nous le disons encore, quelque chose qui mérite attention dans un récit qui remonte à dix ans, alors que rien, ce semble, ne pouvait donner lieu à une rêverie pareille, si c'était une rêverie.

CHAPITRE XIII.

PROPHÉTIES DE LA MÈRE ALPHONSE-MARIE DE NIEDERBRONN.

(1814-1867.)

I. Épreuves et succès de la mère Alphonse-Marie. — II. Dieu châtiera les grands.—III. Les méchants ne feront qu'épurer l'Église.

I.

Le sort des prophètes de l'ancienne loi est bien dépeint dans ces paroles du divin Maître à la Ville sainte : « Jérusalem, Jérusalem, tu te plais à lapider les prophètes qui te sont envoyés ! » Aux inspirés de la loi nouvelle les épreuves ont de même rarement fait défaut : Ils ont passé d'habitude par les persécutions des philosophes, des esprits forts et des pécheurs endurcis qui les ont amplement lapidés de la langue. Mais être prophète dans sa patrie même ; menacer, dans la maison de son père, les prévaricateurs obstinés des châtiments divins ; censurer, à l'ombre de son clocher, la tiédeur et les défaillances du sanctuaire et du cloître : Notre-Seigneur l'a dit, un tel prophète ne marchera guère par le chemin des honneurs et des bénédictions du monde. Mais si Dieu demeure pour lui, l'œuvre de ce prophète n'en avancera que plus sûrement.

Ainsi en est-il arrivé à la Mère Alphonse-Marie,

plus connue sous le nom d'Extatique de Niederbronn, du nom de la paroisse où elle est née, où elle a passé sa vie, et où elle s'est endormie dans le Seigneur, le 31 juillet 1867. Nous l'avons entendu louer quelquefois, blâmer le plus souvent. *Les Lettres* de M. l'abbé Busson (1849-1852) ont fait justice de ces excès. Dieu a béni amplement l'œuvre de miséricorde à la fondation de laquelle la vénérable Mère a consacré son existence : les nombreuses et ferventes maisons des *Filles du divin Sauveur* pour le soulagement des indigents et des malades de la campagne, en sont la preuve.

La plupart des prophéties de la Mère Alphonse-Marie se sont accomplies en leurs temps. Si elle a erré quelquefois dans ses prédictions ; si le plomb de la terre s'est mêlé quelquefois à l'or des révélations célestes, elle a ressemblé en cela à bien des saints que Dieu abandonnait parfois à leurs propres inspirations pour affermir leurs pas dans le chemin de l'humilité et conserver aux Livres saints le privilége exclusif de l'infaillibilité. Nous ne citerons que les prophéties où l'Extatique parle des épreuves actuelles de l'Église et de la France.

II.

« Dans la nuit du 10 au 11 décembre 1848 (1), après « avoir longtemps prié pour le Saint-Père et pour les « grands qui gouvernent, l'Extatique a entendu ces « mots : « *Vois, ma fille, je châtierai tous ces grands*

(1) *Lettres* de M. l'abbé Busson, t. I, p. 57.

« *qui ne croient pas en moi et qui se moquent de moi.*
« *Je leur ferai connaître ma puissance. Aucun d'eux*
« *ne restera au pouvoir.* »

Louis-Napoléon venait d'être élu Président de la République, ce 10 décembre même, sans que l'Extatique eût pu connaître encore le résultat des votes. Le système du nouveau gouvernement et sa chute suprême semblent s'annoncer ainsi dès le début.

III.

La prédiction des épreuves et des consolations de l'Église, faite par la Mère Alphonse-Marie, est en tout conforme à celles que nous avons rapportées jusqu'ici. « Tout le mois de juin 1849, raconte M. l'abbé Busson (1), a été pour la malade une période de souffrances intérieures telles, qu'elle n'en a pas encore éprouvées d'aussi grandes. Ses extases, qui ont été journalières, lui ont constamment montré des révoltes, des émeutes, des combats en France et ailleurs... »
« Elle a vu partout *un aveuglement général* qui retient
« les hommes dans l'oubli de Dieu et *qui le précipite,*
« *un bandeau sur les yeux, dans toutes les iniqui-*
« *tés...* »

« Plus que jamais la prière lui a été recommandée
« pour détourner ou adoucir les châtiments et rame-
« ner les prévaricateurs au devoir ; plus que jamais
« elle s'est sentie poussée irrésistiblement à prier pour
« l'Église et les prêtres.

« Mais bien que ces maux soient des châtiments de

(1) *Ibid.*, p. 67.

« Dieu, ils ne viennent cependant pas seulement de sa « justice : sa miséricorde en est aussi le principe. Il « veut corriger les hommes en les punissant. Il veut « qu'on reconnaisse enfin sa Providence. Voilà pourquoi « les méchants ne réussiront pas dans leurs desseins « pervers. Voilà aussi pourquoi dans les lieux où il y a « encore de la foi, de la religion et où l'on honore « Marie, Dieu fera éclater sa protection d'une manière « spéciale. *Les méchants épureront l'Église par des « secousses terribles, mais là se borneront leurs succès.* L'ordre renaîtra, on verra la foi se ranimer, la « religion refleurir. »

C'est là ordinairement le trait final de ses révélations.

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que Mgr l'Évêque de Strasbourg, ainsi qu'il nous l'a fait écrire en date du 31 octobre 1870, approuve ce que nous venons de citer des prophéties de la Mère Alphonse-Marie, et que sa Grandeur se propose de publier ces prophéties tout au complet un peu plus tard.

CHAPITRE XIV.

RÉVÉLATION TOUCHANT UNE TERRIBLE RÉVOLUTION QUI NOUS MENACE PROCHAINEMENT.

(Du 13 février 1860.)

I Malheurs qui vont éclater, et péchés à réparer. — II. Danger que courent les tièdes; paix de Dieu après l'épreuve.

I.

Nous tenons la révélation suivante du révérend Père Prieur de la Chartreuse de *** à qui une copie en a été adressée le 2 mars 1860. Elle vient d'une personne pieuse, favorisée de communications célestes; son directeur spirituel qu'elle a informé de cette vision arrivée le 13 février 1860, a pensé en instruire quelques bonnes âmes, à la plus grande gloire de Dieu. L'heure du péril étant imminente, le public religieux nous saura gré de faire parvenir jusqu'à lui ce suprême avertissement d'En-Haut.

« Il me semblait, mon Père, que je vis éclater la « révolution d'une manière terrible, dit cette personne « à son directeur; il me semblait voir tout à coup sortir « des foules armées de toutes les rues de Paris et « d'ailleurs; je vis les chemins de fer interrompus « par les brigands, et chacun qui n'avait pas pris ses « précautions d'avance, condamné à rester dans sa « maison, et beaucoup à y être égorgés. Je vis une

« multitude de prêtres enchaînés les uns aux autres,
« et il me semblait voir une grande quantité de cou-
« vents brûlés, pillés et de religieuses outragées; il
« me semblait aussi, mon Père, que la plus grande
« partie de ces religieuses, qu'on outrageait, étaient
« celles qui n'étaient pas selon le Cœur de Jésus, et
« que celles qui étaient bonnes religieuses étaient en
« partie préservées de ce genre de supplice. Il y en
« avait pourtant qui étaient véritablement bonnes et
« qui passaient par ce même tourment, pour expier
« pour d'autres qui ne faisaient pas pénitence et qui
« n'avaient pas réparé ce péché. Quel bouleverse-
« ment!... Quel massacre!...

« Je vis un grand nombre de personnes qui sem-
« blaient accepter la mort en expiation de leurs péchés,
« mais j'en vis aussi beaucoup qui semblaient se dé-
« sespérer à la vue de la mort. Au milieu de ce boule-
« versement, il me semblait entendre ce cri partout, en
« tout lieu : *Fais pénitence et répare pour tant de*
« *crimes ; répare pour toi et répare pour les autres;*
« *le jour du jugement est proche.* Il m'est très-difficile,
« mon Père, de vous expliquer la manière dont tout
« cela s'arrangeait; mais j'ai cru comprendre que la
« plus grande partie des victimes étaient des méchants
« et que le bon Dieu avait soin des siens et les proté-
« geait pour son Église. Je crois que Notre-Seigneur
« veut ménager la plus grande partie des bons pour le
« triomphe de l'Église; il ne peut pas laisser emporter
« par la fureur des méchants ceux dont il a besoin pour
« le salut du monde.

II.

« Il me semblait voir au milieu de cette cohue un « grand trône ; je vis les brigands renverser ce trône.... « Alors le tout était à son comble ; le monde entier me « semblait être une ruine et un désordre.... Mais ce qui « dominait toujours mon attention, c'étaient les prê- « tres. J'en vis un grand nombre qui se mettaient de « la partie, quand ils se virent pris, espérant se sau- « ver ; mais leurs espérances furent confondues et ils « périrent misérablement.

« Il me semblait, mon Père, que cette grande crise « ne durait pas longtemps et qu'après cela on semblait « respirer une autre atmosphère ; que la paix de Dieu « que l'on goûterait après, serait une paix inconnue, « parce que la paix de Dieu ne règne plus sur la terre.

« Il y en aura beaucoup que l'on croit bons et qui se « le croient eux-mêmes, mais qui reculeront au der- « nier moment et qui verront de quoi ils sont capables; « la plus grande partie se trouveront surpris et pa- « raîtront étonnés d'eux-mêmes.

« (Ici on a supprimé beaucoup de détails). Mais il « y a un cri qu'on entend partout dans ce désastre af- « freux : Malheur aux prêtres infidèles à leur vocation, « malheur aux faux serviteurs de Dieu, malheur à « ceux qui n'accomplissent pas leur devoir, malheur à « ceux qui sont des obstacles au bien, etc... »

Ceci est un extrait des révélations faites à la même personne où le bon Dieu exhorte beaucoup à faire réparation pour le débordement des péchés et crimes du monde qui est tombé si bas qu'il ne peut pas être re-

levé sans une grande réparation, afin de sauver l'Église et la religion d'une ruine totale; la plaie du monde étant la concupiscence de la chair, les jouissances matérielles, pour être un bon réparateur ou une bonne réparatrice, il faut tenir ferme contre le glaive et la mort même.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

PROPHÉTIES DE LA MÈRE DU BOURG.

I. Reproches de Notre-Seigneur au règne de Louis-Philippe. — II. Marie et les saints retardent les coups de la justice. — III. Il n'y a plus de digue au torrent des mauvaises passions. — IV. *La crise suprême et le Prince Dieudonné.*

I.

La R. Mère du Bourg, native de Toulouse, vécut à Limoges où elle fonda la Congrégation des Sœurs du Sauveur. Fille d'un martyr de la révolution, grand' tante de deux jeunes héros qui viennent de verser leur sang pour la France, elle a été comblée elle-même de grâces extraordinaires pendant sa vie; on l'a vue souvent, pendant ses oraisons, soulevée de terre, et les œuvres admirables qu'elle a accomplies, témoignent de la perfection de sa grande âme. Elle ne séparait jamais l'amour pour sa chère patrie, de celui de Dieu : aussi mérita-t-elle souvent par ses larmes et ses supplications d'obtenir des révélations précieuses sur l'avenir de la France. Elle les a mises par écrit sous le nom de *Vues intérieures,* Notre-Seigneur lui ayant répondu que ce n'était pas pour elle que ces paroles lui avaient été dites.

Nous empruntons quelques passages de ces révé-

lations à un auteur qui a eu sous les yeux ce manuscrit de la Mère du Bourg (1).

« 1° Pendant le règne de Louis-Philippe, écrit-elle, « j'entendis le Seigneur dire d'une voix menaçante à ce « Roi : *Vous m'avez méprisé; vous avez fait apostasier « mon peuple, en le faisant travailler le dimanche. La « jeunesse a été livrée aux impies.* Et je compris alors « que ce Roi serait châtié, et il me fut dit que le temps « approchait; et bientôt après on vit éclater la Révo- « lution de 1848. Les remparts et les forteresses bâties « au mépris de la loi de Dieu (le dimanche), ne purent « défendre celui qui les avait fait élever pour sa sûreté « selon les belles paroles de saint Félix : *Avec la « protection de Jésus-Christ, les toiles d'araignées « sont plus fortes que les murailles, et sans la pro- « tection de Jésus-Christ les plus fortes murailles ne « sont que des toiles d'araignées.* Je compris surtout « que c'était la profanation du saint jour du dimanche « qui attirait sur la France les plus terribles fléaux. »

II.

« 2° *Pour* 1848, 49 *et* 50.— Cette tourmente révolu- « tionnaire fit verser bien du sang, commettre bien « des crimes ; mais cependant les méchants furent « encore arrêtés, grâce à l'intercession de Marie, des « anges et des saints protecteurs de la France, et par « la prière et les bonnes œuvres des justes. Jésus-

(1) Voir *le Grand Pape et le Grand Roi,* brochure remarquable qui se vend chez notre éditeur et sert de complément aux *Voix Prophétiques.*

« Christ était sur son trône ; son bras était levé pour « frapper la terre. Marie, placée sur un autre trône « à sa droite, s'efforçait d'arrêter son bras ; elle voulait « se jeter à ses pieds pour lui demander grâce ; Jésus-« Christ l'en empêcha et lui dit : « *Ma Mère, com-« mandez, vos prières ne peuvent essuyer de refus.* » « Il ajouta que les crimes des hommes allaient si loin, « que s'il ne les punissait, les fléaux plus tard ne « seraient que plus terribles ; Marie, cependant, plai-« dait toujours pour la miséricorde. Il s'agissait de la « France. Les anges exterminateurs, le glaive à la « main, n'attendaient que le signal pour frapper la « terre. Marie se tourna vers les saints de France et « les encouragea à parler pour leur patrie ; il y eut « alors un traité entre la justice et la miséricorde. La « justice punira, mais la miséricorde viendra, et nous « serons sauvés ! *Il y aura une crise terrible* ; mais « il m'a été dit qu'après ce temps d'épreuve, *le « Seigneur ramènerait le* PRINCE DIEUDONNÉ. »

III.

« 3° *Pour l'époque actuelle.*— Le Seigneur m'a fait « des plaintes d'une manière terrible ; il se plaint de « cette fureur à chercher le plaisir ; il se plaint des « danses scandaleuses, de l'indécence et du luxe des « parures, et s'il défend dans le Saint-Évangile même « un seul mauvais regard, même un seul mauvais « désir, faut-il s'étonner qu'il ne punisse pas, par des « châtiments terribles, la corruption des mœurs qui « est la suite nécessaire de tous ces abus, la source « de tant de crimes, et qui entraîne, avec la ruine

« des bonnes mœurs, celle de la santé et la perte des « âmes. Les peuples, comme toujours, ont imité les « mauvais exemples des grands : il n'y a plus de digue « au torrent des passions furieuses : l'autorité divine « est entièrement méconnue ; les hommes méprissent « les lois de Dieu et les enfants, celles de la famille ; « aussi l'ordre n'est que factice, la force et la contrainte « seules le maintiennent encore.

IV.

« Voilà où nous en sommes (elle écrivait cela en « 1857) ; les châtiments du Seigneur vont tomber sur « nous en diverses manières. Des fléaux, des troubles, « le sang versé. Il y aura dans notre France un renver- « sement effroyable ! Cependant ces jours seront abré- « gés en faveur des justes. Dieu élèvera sur le trône un « roi modèle, un roi chrétien. Le fils de saint Louis « aimera la religion, la bonté, la justice. Le Seigneur « lui donnera la lumière, la sagesse et la puissance. « Lui-même l'a préparé depuis longtemps et l'a fait « passer au creuset de l'épreuve et de la souffrance, « mais il va le rappeler de l'exil. Lui, le Seigneur, le « prendra par la main, et au jour fixé il le replacera « sur le trône. Sa destinée est de *réparer* et de *régé-* « *nérer ;* alors la religion consolée refleurira, et tous « les peuples béniront le règne du Prince Dieudonné ; « mais ensuite le mal reprendra le dessus et durera « plus ou moins jusqu'à la fin des temps. La lumière « d'En-Haut ne m'a pas été donnée pour les derniers « événements du monde dont parle l'Apocalypse. »

En lisant ces pages, ne croit-on pas entendre la voix d'un ange du ciel aussi bien que la voix d'un prophète ?

CHAPITRE XVI.

PROPHÉTIE DE MADELEINE PORSAT.

(1843-1870).

I. Mission donnée à Madeleine. — II. Les sept crises. — III. La dernière crise. — IV. Marie remporte la victoire sur satan. — V. Splendeur de son triomphe.

I.

Madeleine Porsat, paysanne de Saint-Jean-de-Bournay, au diocèse de Grenoble, est un modèle d'innocence et de charité; elle n'a cessé d'édifier en même temps par sa vie laborieuse la famille Labbe, qu'elle sert depuis plus de cinquante-cinq ans; absolument illettrée, elle ne sait pas même écrire pour signer son nom. Mais Dieu se plaît surtout dans notre siècle à faire éclater sa miséricorde par le moyen des humbles et des ignorants. Or, en 1843, Madeleine se trouvant à Lyon, venait de communier dans la chapelle des Pauvres Clarisses, lorsqu'elle entendit une voix lui dire : lève-toi, mon enfant, va annoncer à mon peuple que voici la fin des temps. — Comment cela se fera-t-il? Je suis la plus pauvre et la plus ignorante de mon village. — Va, reprit la voix du ciel, va, mon enfant, je serai avec toi. Et depuis lors Madeleine reçut une suite de révélations sur les choses de notre temps dont elle a rendu constamment compte dans les mêmes termes depuis vingt-sept ans. Nous ne dirons rien ici de ce

qu'elle a annoncé sous le rapport purement politique. Mais voici sa prophétie sur l'avénement de Marie, telle que M. Désiré Laverdant en a rendu compte dans le *Mémorial Catholique* (année 1867), après l'avoir entendue en mai 1866, de la bouche de Madeleine elle-même, et telle qu'il l'a communiquée aux Pères du Concile, après l'avoir relue phrase par phrase à Madeleine en juin 1869, quelques termes en ayant été seulement corrigés selon le gré de celle-ci et pour mieux exprimer et préciser sa pensée.

C'est bien là, lui avait alors dit Madeleine, ce que j'ai reçu mission d'annoncer au peuple de Marie.

II.

« Ecoutez, mes enfants, dit Madeleine, ce que Marie « notre Mère me charge de vous annoncer.

« Voici la fin des temps.

« Voici la fin du mal et le commencement du bien.

« Ce n'est pas un événement ordinaire, c'est une « grande époque qui va s'ouvrir : la troisième.

« Après le Père qui nous a créés pour le connaître, « l'aimer et le servir, après le Fils qui nous a sauvés, « voici que le Père et le Fils, pour nous consoler, nous « envoient leur Esprit triomphant, avec son Épouse « Marie !

« C'est un grand miracle.

« Marie vient du ciel. Elle vient avec une légion « d'anges.

« Il faut que les élus de la terre se lèvent par élec- « tricité spirituelle, pour aller au-devant des envoyés « de Dieu.

« Voici l'armée du Seigneur, beaucoup de saintes « Femmes, peu de saints Jean!

« Et voici l'armure de Dieu : ni fusils, ni bâtons, ni « verrous, ni chiens de basse-cour!

« Aucune force matérielle, aucun secours humain! « autres temps, autres mœurs.

« Je vous ai annoncé, il y a vingt-six ans, les sept « crises, les sept plaies et douleurs de Marie qui doi- « vent précéder son triomphe et notre guérison!

« Intempéries, inondations,

« Maladies sur les plantes et sur les animaux,

« Choléra sur les hommes,

« Révolutions,

« Guerres,

« Banqueroute universelle,

« Confusion.

« Les plaies précédentes ont été adoucies, grâce à « Marie, qui a retenu le bras de son fils. Voici la « sixième plaie, la crise du commerce. Le commerce « marche à sa fin, parce que la roue n'a plus son pivot, « la confiance.

III.

« Entre la sixième crise et la septième, pas de re- « pos : le progrès sera rapide.

« 89 n'a renversé que la France; ce qui vient va être « le renversement du monde.

« La septième crise aboutira à l'enfantement.

« Le monde croira tout perdu, anéanti!.....

« Trouble immense sur la mer agitée.

« Tout ce qui n'est pas sur la barque s'engloutit.

« La Barque fait ça et là :

(Madeleine indique avec sa main le mouvement d'une embarcation dans la tourmente).

« Pierre, aie confiance !.. L'arche sort de la tempête, « et la tranquillité se fait.

« Pie IX est le dernier Pape de l'Église opprimée : « Croix des Croix. A lui la douleur, et aussi la joie. « Après lui, la délivrance. *Lumen in Cœlo* : c'est l'œil « de Marie !

« Dans l'Église même, on croira tout perdu. Marie « arrive ! et voici la confusion, la confusion même « parmi les prêtres.

« Cependant c'est aux prêtres catholiques qu'on « devra aller demander absolution et bénédiction.

« Marie a la toute-puissance, mais elle ne peut pas « nous absoudre. C'est la fonction du prêtre. Marie en « tout, a tant d'égards pour les prêtres !

(Quelqu'un ayant objecté à Madeleine qu'elle avait dit : « Pie IX est le dernier Pape, elle reprend :)

« Pie IX est le dernier Pape d'une époque. Croyez-« vous que Marie, qui vient, s'en va détruire l'œuvre « de son Fils ?

« Le Pape tient la place de Dieu sur la terre. Dans « chaque diocèse l'Évêque ; dans chaque paroisse, le « Curé ; voilà le représentant de Jésus-Christ, comme « la bonne Mère religieuse est l'image de Marie.

« Allez à vos Pasteurs : c'est Dieu qui les a posés.

« Mais malheur, malheur aux mercenaires qui s'en « vont du côté du siècle !

IV.

« Beaucoup de premiers passeront derniers.

« Les enfants qui ne sont pas dans le mal, enten-

« dront les premiers et verront leur Mère immaculée. « Ils ouvrent la voie vers Marie ; et puis après, vien- « nent les saints religieux et les saintes religieuses, « les bonnes femmes, les bons pauvres et les bons « riches.

« Il y a des haut placés qui ne sont qu'orgueil, et il « y a des haut placés qui sont très-humbles. Il y a des « pauvres superbes qui n'arriveront qu'à la dernière « fournée.

« Tous les gens de bonne volonté entreront ; tout « est possible en Dieu.

« Marie vient ! Elle vient à chacun ; et à chacun « elle ouvre le livre de sa conscience.

(Madeleine donne à ses deux mains la forme d'un livre, ouvert du côté du public.)

« Le livre n'est pas ainsi tourné vers le monde, dé- « couvert aux yeux de tous : cela est réservé pour le « jugement dernier, mais ainsi :

(Madeleine entr'ouvre ses mains vers son visage.)

« Dieu ménage cette première ouverture de la cons- « cience à chaque âme, par les soins de Marie, tendre « Mère ! Ce sera un examen mystérieux, sans blessure « d'amour-propre, entre la Mère et ses enfants. C'est « le confessionnal de Marie...

« Mais quelle confusion ! quelle horreur de soi ! « quels remords ! quelle douleur lorsque chacun, en « présence de la pureté éclatante de Marie, verra dans « son miroir sa propre noirceur !

« Et que de larmes de la pénitence pour tout « laver !

« Ce pauvre satan ! Il croit avoir tout lié contre

« Dieu ; il n'a point lié Marie. Elle va l'attraper, et lui « écraser la tête sous le talon.

« Marie (ô mystère!) Marie vient au-devant de l'en- « fant prodigue ; l'enfant prodigue, c'est nous tous, « toute l'humanité, et elle dit :

« Viens, je t'aime ! Sans toi, sans ton heureuse faute, « les siècles m'auraient-ils appelée bienheureuse ! Je « te dois ma gloire, pauvre enfant : reçois de moi le « salut !...

« Dans l'adversaire, Marie cherchera l'homme, et « lui fera sentir l'épine du mal. Et c'est ainsi que « l'homme mauvais, attendri et se retournant vers « Marie et vers le bien, sera délivré du mal ; et dès « lors, cessant d'être possédé par satan, il redeviendra « l'enfant de Dieu.

« Portez un morceau de fer au feu, il en sort puri- « fié ; ainsi l'âme dans le feu du ciel.

« Aujourd'hui nous nous confessons du mal ; mais « nous ne chassons pas le mal. Nous cassons la mau- « vaise herbe ; nous ne l'arrachons pas. Nous gardons « la racine du vieil homme.

« Or Marie-Immaculée nous veut absolument pu- « rifiés, pour que nos œuvres viennent pures.

« Quand les méchants verront leurs enfants en- « levés dans la gloire de Marie, ils se laisseront aller « avec leurs enfants, et par Marie ils remonteront à « Dieu.

« Ainsi Dieu tirera dans sa gloire même les mau- « vais.

V.

« Voyez-vous ce champ, où il y a, parmi des plantes « mauvaises, toutes sortes de blés gâtés, avec quelques « beaux épis ; c'est la société telle qu'elle est posée « dans le mal.

« Que faut-il faire de cela ? Il ne faudrait pas lais- « ser perdre les belles âmes. Les belles âmes sont les « beaux épis.

« Eh bien, Marie va venir moissonner les élus de « la terre.

« Quant aux âmes mauvaises, un grand événement « doit les effrayer pour leur bonheur. Après quoi, la « puissante Marie changera toute la société en beaux « épis. Tout deviendra bon.

« Les Pharisiens seront les derniers. Les grands ban- « dits arriveront avant.

« Les Juifs qui n'ont pas voulu reconnaître Jésus- « Christ dans son abaissement, le reconnaîtront dans « la venue glorieuse de Marie.

« Personne ne connaît les vues de la Providence sur « nous ; si saint Augustin n'avait pas été un grand « pécheur, eût-il été une aussi grande lumière pour « l'Église ?

« Ce qui fait la gloire de Dieu c'est de pardonner. « Nous comprendrons cela bientôt... Demandez à l'en- « fant prodigue ! Vous croyez que l'enfant prodigue va « être damné, parce qu'il ne se lève pas pour aller vers « son père et lui demander pardon ? Oui, mais Marie « le fera bien lever : une mère !

« La colombe vient à nous du ciel, portant sur son

« cœur une croix blanche, signe de la réconciliation; et,
« agitant un glaive de feu représentant de l'amour,
« elle s'assied sur un trône d'or massif, figure de
« l'arche de Noé : car elle vient annoncer la fin d'un
« déluge de maux.

« La voici venir, notre Mère ! L'Église prépare tout
« pour la venue glorieuse de Marie. L'Église lui forme
« une garde d'honneur, pour aller au-devant des anges.
« L'arc-de-triomphe s'apprête. L'heure n'est pas loin.

« C'est elle en personne! Mais elle a ses précurseurs :
« de saintes femmes, apôtres, qui guériront les plaies
« du corps avec les péchés du cœur. Il sera donné à la
« sainte femme, image de Marie, de faire des mi-
« racles.

« Et puis vient Marie, pour faire place à son Fils
« dans son Église triomphante.

« Voici l'Immaculée Conception du règne de Dieu,
« qui précède l'avénement de Jésus-Christ.

« C'est la maison de Dieu sur la terre, qui va se pu-
« rifier et se parer pour recevoir l'Emmanuel.

« Jésus-Christ ne peut point venir dans cette bara-
« que du monde!

« Il faut que Dieu envoie son Esprit et qu'il renou-
« velle la face de la terre par une autre création, pour
« en faire une demeure digne de l'Homme-Dieu.

« Voici, après le feu d'en bas pour tout brûler et re-
« muer, voici le feu d'En-Haut, l'amour, pour tout em-
« braser et transfigurer !

« Je vois la terre planifiée ; ses abîmes s'élèvent, ses
« montagnes s'abaissent; il n'y a plus que douces col-
« lines et belles vallées.

« Depuis que je suis comme je suis, je ne vois de-
« vant nous qu'union, association, communauté.

« Tout le monde s'entr'aime et tout le monde s'entr'aide ; on est heureux.

« Il n'y a presque plus de grosses cultures ; il n'y a « que cultures délicates, jardins, beaux fruits, fleurs « partout.

« Avec Marie toute la nature est un parterre, et tout « est bonne odeur.

« Tout sert à la gloire de Marie en Dieu.

CHAPITRE XVII.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'UN CURÉ DÉVOUÉ AU CULTE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

I. Nécessité de la Réparation. — II. La guerre civile divise la France et y occasionne de grandes calamités. — III. Triomphe à Rome et en France.

I.

La discrétion nous empêche, on le comprend, de faire connaître ce pieux curé qui a récemment reconstruit son église paroissiale sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Salette, dont le culte a trouvé en lui l'apôtre le plus dévoué et le plus fervent en France et même à l'étranger. On peut juger de l'esprit qui l'anime par les quelques lignes suivantes, adressées le 7 octobre 1866 à un prêtre de notre connaissance : « Je souffre de voir partout des cœurs de feu pour la vanité, le plaisir et l'intérêt, et des cœurs de glace pour Dieu! Je souffre de voir notre malheureuse société perpétuellement en guerre avec Dieu, et personne pour aider la très-Sainte-Vierge à arrêter les coups de la divine justice! Personne ou presque personne pour réparer tant de crimes de l'homme contre son Créateur, particulièrement les blasphèmes et les profanations du saint jour : car ce sont ces deux crimes qui surtout appesantissent le bras de Dieu, ainsi que nous l'a dit la Sainte-Vierge sur la montagne de la Salette. Je sais que l'archiconfrérie de Notre-Dame-Réparatrice-

de-la-Salette est établie, mais c'est précisément en France qu'elle prend les proportions les moins considérables, quoique la France soit plus profanatrice du dimanche que les autres pays catholiques. En Belgique, en Italie, etc., des milliers de personnes s'y sont agrégées. Ces membres, quoique en dehors de notre France si coupable, pourraient nous rassurer un peu, si tous étaient de véritables victimes d'expiation offertes spirituellement à Dieu pour apaiser sa colère; mais, s'il m'est permis d'en juger par ceux que je connais ou que j'ai enrôlés moi-même, après une épreuve que je croyais suffisante, beaucoup malheureusement, au lieu d'apaiser le céleste courroux, ne font que l'irriter par leurs infractions quelquefois graves des préceptes les plus essentiels. Il faut des victimes plus nombreuses et plus parfaites..... »

Ce fidèle serviteur de Notre-Dame-Réparatrice-de-la-Salette, né en 1826, aspirait dès l'âge le plus tendre aux missions lointaines où son frère aîné a succombé depuis, après seize années d'un ministère infatigable. L'apostolat couronné du martyre, tel était le rêve d'or de ses jeunes années, lorsqu'en 1838 il lui fut surnaturellement manifesté qu'il ne serait pas missionnaire comme son frère, ni martyrisé dans le sens qu'il souhaitait, mais qu'il aurait néanmoins beaucoup à souffrir pour la Religion, particulièrement de 1870 à 1872. Devenu prêtre, sa vie a été désormais, dans le ministère pastoral, un apostolat continuel consacré principalement à procurer la sanctification du Dimanche. Dieu l'a en même temps favorisé de révélations surnaturelles ayant rapport, soit à son bien personnel, soit à la construction de son église à Notre-Dame-de-la-Salette, soit aux épreuves actuelles et au triomphe

futur de l'Église, révélations prophétiques la plupart, et qui ont été jusqu'ici littéralement vérifiées par les événements.

II.

Voici l'une de ses révélations d'après une copie faite sur le texte même du pieux curé et à nous communiquée par un prêtre de sa connaissance :

« Le lundi 11 juin 1860, écrit-il dans un mémoire « adressé à son évêque, étant vicaire de..., j'eus au « presbytère où je demeurais avec mon curé, une « vision beaucoup plus étendue que les précédentes. « Après avoir célébré la sainte messe, j'étais monté à « ma chambre pour m'y occuper de mon travail sur « le troisième précepte du décalogue. A midi l'on « m'appela pour le dîner. Après mes prières d'usage, « je voulus descendre ; une voix intérieure me disait : « *Ne sors pas !* — Je sentais quelque chose d'extraor- « dinaire; cependant j'ouvris la porte; mais au moment « où je franchissais le seuil, je suis saisi par le bras « gauche au-dessus du coude et ramené doucement « dans ma chambre. Alors je referme la porte ; aussi- « tôt l'avenir se découvre à moi. Je vois d'abord une « paroisse, située dans une vallée, au centre du.... et « toute couverte de ténèbres. J'y suis envoyé pour y « exercer le saint ministère et je m'y vois, deux ans « après, bien souffrant et me traînant à peine. L'année « suivante, je suis nommé curé quelques lieues plus « loin dans la direction de L*** à la paroisse même « qui m'avait été montrée dès 1857. » — (Suivent de longs détails tout particuliers sur la construction de

l'église en l'honneur de N.-D. de-la-Salette ; tout s'est accompli à la lettre) ; il lui est manifesté qu'au bout de sept ans, dans cette paroisse, de grands malheurs doivent arriver.

« La fin de 1870, ajoute-t-il, est bien mauvaise ; « la lumière diminue peu à peu sur ma paroisse et « quelques mois après, elle ne brille plus du tout ; « c'est alors que je me vois durant un an et demi, dans « l'isolement, l'obscurité et la souffrance, au nord-est « de ma paroisse, à quelque distance, dans un diocèse « voisin. Lorsque cesse cet état pénible, je revois ma « paroisse, mais l'église est renversée, elle est égalée « à la terre, et j'entends distinctement une voix qui « dit : *Qu'il n'en soit plus question !* Je ne vois pas « la destruction de la tour, mais tout près d'elle, j'a- « perçois une personne vêtue de noir ; elle entre dans « une maison au sud-est, par une porte qui fait face à « la tour ; or ce n'est que tout dernièrement qu'une « porte a été percée dans une auberge, construite dans « les conditions qui m'avaient été montrées. Bientôt, « dans un diocèse peu distant, à l'est (vers Dreux ou « Versailles), s'élève un astre qui éclaire une grande « contrée, il s'élève encore, puis disparaît. La France « entière m'est alors montrée comme divisée en deux « parties par une ligne noire. (M. le curé me montra sur la carte, depuis Calais environ jusqu'à Meaux, Melun, Moulins ; à partir de là, la ligne n'est plus accentuée.) « La partie occidentale qui est la plus éten- « due est couverte de ténèbres ; on veut y établir la « République. Dans cette partie et un peu vers le « nord, tout près de la ligne de division, est un point « extrêmement noir (il pense que c'est Paris). Depuis « ce point jusqu'à l'Océan dans la direction du S.-O.,

« les départements sont soulevés et dans de grandes « perturbations. La partie orientale de la France est « moins agitée ; elle est aussi couverte de ténèbres, il « est vrai, mais çà et là des rayons de lumière la tra- « versent ; dans cette partie, un peu vers le nord, je « vois une ville où a lieu une procession. Je passe sous « silence certaines choses qui ne paraissent pas con- « cerner le public, au moins directement. » (M. le curé refuse de s'expliquer davantage, j'ai lieu de croire que c'est parce que ces choses lui sont tout à fait personnelles.)

III.

« Le peuple, continue-t-il, se porte en foule sur le « passage de cette procession, à l'ouest de la ville ; « des hommes, au visage de pénitents, se dressent du « midi de la France et regardent vers cette ville. Rome « regarde aussi, mais difficilement, car Rome m'appa- « raît serrée de près par ses ennemis, et comme un pri- « sonnier chargé de chaînes ; tout ce qui l'environne « est au pouvoir de la Révolution ; le nord de l'Italie se « couvre de lumière, à l'exception de quelques points, « mais le midi (au nord de Rome, Florence, par exem- « ple) est enseveli dans une nuit profonde ; les ennemis « de l'Église tournent autour de la Ville-Sainte, comme « des tigres affamés ; je vois alors, à peu de distance « et au nord de Rome, deux armées rangées en ba- « taille ; l'armée la plus faible et qui combat pour le « bien, fait face à l'Orient ; elle est calme. Tout à « coup, les ennemis de l'Église sont comme soulevés de « terre et renversés. De la terre s'élèvent une épaisse « fumée et un feu qui les dévore ; frappés d'épouvante,

« ils veulent échapper au danger par la fuite, mais « dans leur précipitation, ils se foulent aux pieds les « uns les autres, et de leurs armes se donnent mutuel- « lement la mort; le désordre est au comble; l'ar- « mée des défenseurs de l'Église au contraire se replie « sur sa droite et se tourne vers le nord; elle voit « avec reconnaissance la main de Dieu qui combat « pour elle.

« Dieu cesse de me montrer l'avenir, mais il me fait « connaître que les malheurs qui menacent la France, « arriveront surtout à cause de la profanation du di- « manche; je fais un acte de conformité à la volonté « de Dieu pour ce que j'aurai à souffrir moi-même; « puis absorbé dans ce qui venait de m'être montré, « je descends de ma chambre. M. le Curé m'atten- « dait pour dîner; cependant il ne me fait aucune « observation sur mon retard; mais j e trouve à côté « de mon couvert une lettre de l'Évêché : c'était ma « nomination au vicariat de N. au centre du ***. Je ne « m'attendais nullement à cela, c'était l'accomplis- « sement de la première chose qui venait de m'être « révélée. »

CHAPITRE XVIII.

PROPHÉTIES ALLEMANDES.

I. Lutte suprême en Westphalie entre le Nord et le Midi. — II. Incidents de la lutte.

I.

Nous avons été frappé, dans le cours de ces travaux, du grand nombre de prophéties bien authentiques qui s'occupent du sort de l'Église et de la France, sa fille aînée, à la fin de ce siècle, tandis que l'Allemagne, qui vise évidemment à la prépondérance en Europe, a si peu de place dans les visions de l'avenir. Les fidèles à qui Dieu a révélé les destinées de cette rivale de la France, sont en petit nombre, autant que nous le savons. En dehors des passages déjà connus du lecteur, voici un résumé des prophéties allemandes, tiré d'un article de l'*Univers* du 6 août 1870.

« La Westphalie doit, suivant plusieurs prédictions, être le théâtre de grands événements. On dit qu'une armée redoutable doit venir de l'Orient; mais toutes les armées de l'Occident se rassembleront, et il y aura au centre de la Westphalie une bataille sanglante dans laquelle celles-ci seront victorieuses. De semblables traditions existent dans presque toutes les villes du Rhin et de la Westphalie; par exemple, à Paderborn, Forst, Unna, Hamm, Dortmund, Minden, etc. Le plus célèbre prophète de la Westphalie a été le paysan

Jasper, qui vivait à la fin du dernier siècle dans un village voisin de Dortmund. Quand il était seul près de son troupeau, ou qu'il se trouvait avec des personnes de connaissance, il parlait souvent pendant des heures entières des choses à venir avec une exactitude extraordinaire. Pendant la guerre de la délivrance, il resta parfaitement tranquille, parce qu'il en prévoyait la fin.

« Nous communiquons quelques-unes des prophéties de Jasper sur l'avenir, telles qu'elles ont été conservées. Il disait, entre autres choses : « J'ai des craintes du côté de l'Orient. Une guerre éclatera de ce côté avec tant de promptitude, que le soir on dira : La paix, la paix, et qu'il n'y aura pas la paix, car le lendemain les ennemis seront déjà à la porte et tout retentira de bruits de guerre. Ce ne sera pas pourtant une guerre de religion, mais tous ceux qui croient en Jésus-Christ feront cause commune... Un signe principal du temps où la guerre éclatera sera la tiédeur générale en matière de religion et la corruption de mœurs en plusieurs endroits. On prendra alors la vertu pour le vice et le vice pour la vertu, on donnera aux croyants le nom de fous et aux incrédules celui d'hommes éclairés....

II.

Jasper prédit une bataille entre Unna et Hamm ; d'autres prédictions parlent du même combat. Une d'elles parle d'un combat entre Cologne et Soest ; mais cette dernière ville est un peu à l'est d'Unna. Le prophète Spielbähn semble avoir prévu ces deux combats, car il dit que Cologne verra une terrible bataille. Et

plus loin : « ses adversaires fuiront jusqu'au bouleau; là se livrera le dernier combat pour la bonne cause. » Il indique aussi la manière dont seront armés et habillés les ennemis tels qu'il les a vus en esprit...Ce bouleau, auprès duquel on doit livrer un sanglant combat et que mentionnent plusieurs prédictions, est entre Holtum et Kirch-Hemmerde, entre Unna et Werl. D'après une vieille prédiction, répandue dans tout le pays, il doit y avoir là un combat meurtrier. On y verra figurer les soldats habillés de blanc. Après la victoire, le général doit faire un discours dans une chapelle, près de Werl... Un moine de Werl a fait la prédiction suivante touchant ce combat : « Il y aura une guerre terrible : d'un côté seront tous les peuples du levant, de l'autre tous ceux du couchant. On combattra longtemps sans résultat décisif, jusqu'à ce qu'enfin on vienne aux pays du Rhin. Là, on combattra trois jours durant, tellement que l'eau du Rhin sera toute rougie. Cependant l'affaire ne sera complétement décidée qu'au combat du bouleau; ensuite la paix et le calme reviendront. Ce temps viendra quand il y aura mécontentement général et mépris de la religion. Quand personne ne voudra plus obéir, quand on ne pourra plus distinguer les riches et les pauvres, croyez que ce temps est proche. » Un autre voyant dit de ce combat : « les ennemis qui sont un peuple étranger à l'Allemagne, seront mis en fuite et ils n'auront pas le temps de prendre avec eux de quoi se nourrir pendant leur fuite. » Une autre prédiction, mentionnant le même combat, dit : « Les peuples barbus du septentrion seront d'abord vainqueurs mais leurs ennemis reprendront courage et combattront avec la fureur du désespoir. Alors cette puissance sera

brisée, sa force anéantie et quelques-uns à peine resteront pour porter la nouvelle de leur défaite. » Une autre vieille prophétie dit : « Le prince qui livrera ce grand combat partira de Bremen (village près de Werl) : il regardera avec sa lunette d'approche du côté du bouleau et observera l'ennemi. Près de Holtum il y a un crucifix entre deux tilleuls : il s'agenouillera devant lui et priera quelque temps les bras étendus. Ensuite il conduira au combat ses soldats qui seront habillés de blanc et restera vainqueur après une lutte sanglante... Après le combat, le chef vainqueur fera une allocution dans la chapelle de Schaffhausen (près Werl). » Un prophète dit aussi que « le chef de l'armée prussienne... s'arrêtera dans un endroit qu'il désigne pour faire ferrer son cheval. » C'est seulement depuis peu de temps que se trouve un maréchal ferrant à l'endroit qu'il avait désigné, auparavant il ne se trouvait pas même de maison. Il y a une multitude de ces prédictions dont plusieurs sont notoirement très-anciennes et qui disent toutes à peu près les mêmes choses. »

Ces prophéties ont une certaine probabilité, vu que d'autre faits annoncés par elles, se sont littéralement accomplis.

Nous les donnons au lecteur pour ce qu'elles sont, et afin de n'être pas taxé de partialité à l'égard de la grande Allemagne..

CHAPITRE XIX.

PIE IX.

I. La roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole. — II. La France ne saurait être amoindrie sans dommage pour l'Église. — III. Pie IX compte toujours sur la France. — IV. Combien il prie pour elle. — V. Espérances manifestées dans l'Encyclique du 1er novembre 1870. — VI. Allocution de Carême aux curés de Rome, en 1871. — VII. Réponse de Pie IX à la députation des catholiques français, à propos du jubilé du 16 juin. — VIII. Aux Dames françaises. — IX. Aux jeunes romains du cercle de Saint-Pierre.

I.

Nous ne saurions clore plus dignement la série des saints personnages dont les oracles nous ont rassurés, que par la grande figure de Pie IX. Debout sur la montagne du Vatican comme sur le rocher mystérieux de Pierre, sans jamais perdre un instant la sérénité de son regard inspiré, alors même que tout secours humain lui fait défaut, il nous est un sûr garant des beaux jours qui approchent pour l'Église, pour la France, sa fille aînée et pour la chrétienté tout entière.

L'inique Convention du 15 septembre 1864 était arrivée au temps du commencement de son exécution. Le 6 décembre, Pie IX, assis sur son trône et entouré de sa cour, avait reçu en audience solennelle le général de Montebello et tous les officiers de l'armée d'occupation, qui étaient venus lui faire leurs adieux avant

de rentrer en France et lui demander encore une fois sa bénédiction. Sur le point de les congédier, le Souverain-Pontife leur dit notamment ces paroles :

... « Il ne faut point se faire illusion : la Révolution « viendra ici.. On veut venir arborer le drapeau révo- « lutionnaire au Capitole. Vous savez comme moi que « *la roche tarpéienne n'est pas loin*... Que faire? que « dire ? Je suis dénué de ressources. Cependant je suis « tranquille : la plus grande puissance, DIEU, me « donne la force et la constance. »

Après s'être arrêté un moment, Pie IX leva les yeux au ciel, puis regarda avec amour et tristesse ces soldats affligés de ne pouvoir plus le défendre. Et il les bénit du geste et de la voix.

Les journaux étaient alors en France sous le régime de l'avertissement, de la suspension et de la suppression ; ils ne donnèrent point les paroles suivantes que Pie IX prononça en bénissant nos officiers :

« Allez, mes enfants, partez avec ma bénédiction, « avec mon amour. Si vous voyez l'Empereur, dites-lui « que je prie chaque jour pour lui. On dit que sa santé « n'est pas bonne : je prie pour sa santé. On dit que son « âme n'est pas tranquille : je prie pour son âme. La « nation française est chrétienne : son Chef doit être « chrétien aussi. Il faut des prières accompagnées de « confiance et de persévérance, et cette nation si grande « et si forte pourra obtenir ce qu'elle désire.

« Je vois que le monde est agité. Pour moi, je mets « ma confiance dans la miséricorde divine et vous « donne ma bénédiction. Qu'elle vous accompagne « dans le voyage de la vie (1). »

(1) *Histoire de Pie IX et de son Pontificat,* par Alex. de Saint-Albin, 2e édition., t. II, p. 285.

Ainsi, lorsque le monde officiel s'écarte de la barque de Pierre, alors que plus d'un point noir se montre menaçant à l'horizon, le Pape de l'Immaculée-Conception se confie imperturbablement à la seule grande puissance vraiment digne de ce nom, Dieu. Ne partagerions-nous donc point la confiance de notre Père de la terre en notre Père des Cieux ?

II.

Avec quel bonheur entendrons-nous maintenant la voix de Pie IX rassurant encore naguère un de nos évêques au sujet des périls de la patrie !

L'illustre et vaillant évêque de Moulins, Mgr de Dreux-Brézé, allait prendre congé du Souverain-Pontife pour retourner pour quelque temps dans son diocèse et y apporter les premières décisions du Concile ; la guerre était sur le point de s'engager entre la France et la Prusse : le moment était on ne peut plus solennel. Écoutons ce récit des adieux de l'évêque de Moulins à Pie IX (1) :

« On a dit, raconte Mgr de Dreux-Brézé, dans une « allocution relative aux circonstances actuelles, et on « a osé l'écrire ces jours derniers, que le Pape fait des « vœux contre la France. C'est un infâme mensonge.

« J'ai eu le bonheur de voir le Saint-Père avant de « quitter Rome, et il a eu la bonté de me dire que ses « vœux sont pour la France, ses meilleures sympathies « pour elle.

« *Elle est, me dit-il, la Fille aînée de l'Église, le*

(1) *Univers, édit. quot.* du samedi, 27 août 1870.

« *centre des bonnes œuvres, le pays qui donne le plus* « *de prêtres à l'Église, le plus de défenseurs au Saint-* « *Siége, le plus de sœurs de charité aux Missions* « *lointaines. Si la France venait à être humiliée,* « *amoindrie, ce serait le signe précurseur des mau-* « *vais jours qui doivent précéder la fin des temps.* »

Ces paroles sont pour nous une espérance, bien plus, le présage certain de la victoire finale de la France, qui sortira purifiée et plus grande des épreuves qu'elle subit en ce moment.

III.

Deux mois plus tard, vers le milieu du mois d'octobre, alors que Pie IX était dépouillé du reste de ses États et retenu prisonnier au Vatican, sa confiance en un avenir meilleur ne l'avait pas plus abandonné que la santé merveilleuse dont il jouit toujours, au grand désespoir de l'Italie-Une.

Dans une audience publique qu'il venait d'accorder au Vatican, dans les galeries de Raphaël, à une foule d'hommes et de femmes agenouillés autour de lui, il avait eu, rapporte le correspondant de l'*Univers* à la date du 19 octobre, des paroles d'édification et de consolation pour chacun.

A un Français qui devait partir il dit : » *Je bénis* « *la pauvre France et, quelque malheureuse qu'elle* « *soit en ce moment, je compte sur elle. Dieu l'éprouve,* « *mais ne l'abandonnera pas. Dites bien cela. Et si* « *vous voyez des zouaves, qu'ils sachent qu'ils ont* « *une grande place là* (il montrait son cœur) *et que je* « *les bénis ! Pauvres enfants ! chers enfants !* »

Arrivé à l'extrémité de la galerie : « Comment, dit-« il, en s'adressant à un prince qui sanglotait, com-« ment, mon Prince, vous venez ici pour me consoler, « et il faut que je vous console ! *Ne craignez rien,* « *c'est un orage qui passe.* Nous voyons par là que « Rome avait besoin d'une correction, et elle a sa cor-« rection qui sera courte. Entendez bien, c'est une « correction et non pas une punition. Dieu corrige ceux « qu'il aime, et il punit ceux qui se sont éloignés de « lui. On veut faire croire au monde que Rome est « une ville d'impiété ; mais le spectacle qu'on voit à « cette heure dans ses murs, est donné par des étran-« gers, par des sicaires venus d'Italie et d'ailleurs. Ne « craignez rien, mon Prince, ne craignez rien. Ces « hommes sont plus embarrassés que nous, *ils sont* « *au bout de leur chemin.* »

Pie IX est ensuite passé dans les jardins, où il a marché pendant une heure et demie sans manifester la moindre fatigue (1).

IV.

Vers le même temps, ainsi que nous l'apprend, dans sa récente lettre pastorale, Mgr de Langalerie, évêque de Belley (2), un curé de ce diocèse recevait du saint Père l'accueil le plus encourageant pour l'avenir. Le pieux visiteur trouva Pie IX un peu vieilli, ce qui n'a rien d'étonnant, mais bien portant, plein de calme et de résignation.

(1) L'*Univers* cité par le *Bien Public* de Gand, du 29 octobre 1870.

(2) Voir le *Bien Public* de Gand, du 12 novembre 1870.

« Je suis prisonnier, lui dit le Saint-Père ; je n'ai « d'appui qu'en Dieu et dans le peuple catholique. » En même temps l'auguste Pontife demandait avec insistance qu'on recoure à la prière et surtout aux supplications publiques. Il parla aussi de la France et du siége de Paris à plusieurs reprises. Comme le zélé curé implorait une bénédiction spéciale pour notre patrie si éprouvée en ce moment : « La France, s'écria Pie IX, « en levant les yeux au ciel, oh ! oui, je la bénis ; tous « les jours, je pense à elle, je prie pour elle ; tous les « jours au saint sacrifice de la messe, je dis une oraison « pour elle. » Des larmes coulaient en ce moment de ses yeux, larmes que les anges ont recueillies comme ils recueillent ses prières et ses souffrances, pour la rançon de la chrétienté.

V.

Écoutons encore la déclaration solennelle que vient de faire Notre Saint-Père le Pape Pie IX dans son Encyclique du 1er novembre 1870, adressée à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques du monde catholique.

Après avoir déploré les maux extrêmes auxquels il se trouve réduit par la Révolution italienne, et fulminé les peines canoniques les plus sévères contre les auteurs de tous ces maux, dans l'unique but de ramener ces fils égarés, le Saint-Père ajoute ces paroles consolantes :

« C'est pourquoi, levant nos mains vers le ciel dans « l'humilité de notre cœur, pendant que nous remet- « tons et recommandons à Dieu cette très-juste cause,

« qui est plutôt la sienne que la nôtre, nous le prions « et le supplions par les entrailles de sa miséricorde « de vouloir bien nous envoyer son secours, de l'envoyer « à son Église; miséricordieux et propice, qu'il fasse « que les ennemis de l'Église, réfléchissant à la perte « éternelle qu'ils se préparent, s'efforcent d'apaiser sa « redoutable justice avant le jour de la vengeance, et « que, revenant à de meilleures pensées, ils apaisent « les gémissements de la Sainte-Mère l'Église et « consolent notre douleur.

« Pour obtenir ces insignes bienfaits de la divine « clémence, nous vous exhortons avec constance, véné- « rables frères, à joindre à nos vœux vos ferventes « prières et celles des fidèles qui sont confiés à chacun « de vous. Pressons-nous tous ensemble auprès du « trône de la grâce et de la miséricorde, prenons pour « intercesseurs l'Immaculée Vierge Marie, Mère de « Dieu, et les bienheureux apôtres Pierre et Paul. « Depuis sa naissance jusqu'à ce temps, l'Église de « Dieu a été bien des fois éprouvée et bien des fois « délivrée.

« C'est elle qui dit : « Ils m'ont souvent combattue « dès ma jeunesse; mais ils n'ont pu prévaloir contre « moi. Les pécheurs ont frappé sur mon dos, ils ont « prolongé leur iniquité. » Cette fois encore, le Sei- « gneur ne laissera pas la verge des pécheurs sur le « sort des justes. La main du Seigneur n'est pas rac- « courcie, elle n'est pas devenue impuissante pour le « salut. Sans aucun doute, il délivrera dans ce temps « encore son épouse, qu'il a dotée de son esprit, qu'il « a ornée des dons célestes, et qu'il n'a pas moins en- « richie des dons terrestres. »

Espérons donc avec Pie IX contre toute espérance :

Dieu est pour l'Église; seule elle n'a rien à craindre des tempêtes qui ébranlent le monde en ce moment et qui, nous y comptons, nous emportent au port du salut par l'un des coups les plus imprévus de la main du Très-Haut : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi!*

VI.

Dans son allocution aux curés de Rome réunis autour de lui à l'occasion de l'ouverture du Carême de 1871, Pie IX, après avoir déploré les malheurs sans nom de la Ville sainte, a laissé comme d'habitude percer dans son langage un ferme espoir de jours meilleurs.

« ... Tant de prières, dit-il, feront-elles enfin surgir « l'aurore de la paix? Et cette aurore surgira-t-elle « bientôt ? *Elle se lèvera, cela est certain;* mais se lè- « vera-t-elle bientôt, je l'ignore : peut-être aurons- « nous à endurer encore d'autres douleurs.

« Je me souviens de Judas qui, après avoir mangé « de ce pain qui est *mors malis, vita bonis,* sortit du « divin cénacle, je dis divin, car il l'était devenu par la « présence et les œuvres du Sauveur. Le traître allait « précipiter le commencement de la Passion. Notre- « Seigneur Jésus-Christ lui dit alors : *Nunc clarifica- « tus est Filius Homini.* Et cependant il s'était déjà « manifesté par ses miracles, par sa doctrine, par les « prophéties réalisées en sa personne; mais ce ne fut « qu'à ce moment qu'il le dit expressément, parce que « alors il allait être glorifié par ses liens, par sa croix, « par sa mort. De même aussi, avant d'être glorifié « par la Résurrection et l'Ascension, il voulut l'être en « souffrant et en mourant sur le Golgotha.

« Et nous aussi nous devons ressusciter de l'abîme « de corruption dans lequel la Providence a permis « que nous fussions plongés. Mais qui sait s'il ne nous « est pas réservé de plus grandes épreuves ? Nous se- « rons certainement glorifiés par une vengeance digne « de Dieu, soit par l'admirable conversion, soit par le « terrible châtiment de ses ennemis.

« Cependant persévérons dans la prière, continuons « à demander avec confiance au Seigneur qu'il hâte « le jour où, *de manu enim nos liberati, serviemus « illi in just. et sanct. cor. ips. omn. de nostris.* »

(*Bien Public*, samedi 25 février 1871.)

VII.

Nous terminerons ces extraits du discours de Pie IX par quelques-unes des réponses adressées aux députations venues à lui pour le féliciter, le mois de juin dernier, à l'occasion de son miraculeux jubilé. Sa réponse à la députation des catholiques français est à jamais mémorable. La voici textuellement, telle que les sténographes du Concile l'ont saisie, mot pour mot :

« Je ne puis dire combien de sentiments se réunis- « sent en ce moment dans mon cœur ! Je me rappelle « les grands bienfaits de la France. Je me rappelle « ce que la France souffre. Je n'ai pas besoin de rap- « peler ce que je souffre moi-même.... Pauvre France ! « J'aime la France, elle est toujours imprimée dans « mon cœur. Je prie tous les jours pour elle, principale- « ment à ce grand sacrifice de la messe; elle est tou- « jours présente dans mes pensées. Je l'ai toujours « aimée et je l'aimerai toujours ! Je sais combien

« elle a toujours offert le spectacle des plus tendres « dévouements, combien sa charité est grande et com- « patit à la misère des pauvres, à la misère de l'Église, « combien d'institutions charitables elle a fondées, et « en particulier quelle grandeur s'y manifeste pour « les bonnes œuvres chez les femmes; chez les hom- « mes aussi, mais parmi les femmes spécialement. « Cependant je dois dire à la France la vérité.

« Je me souviens d'un Français haut placé que j'ai « connu beaucoup ici à Rome, et qui me faisait de « grands compliments. C'était un homme distingué, « honnête homme, pratiquant bien sa religion : il se « confessait même, mais il avait certains principes « étranges, des principes que je ne sais comment « alliait un catholique convaincu. Il me disait, par « exemple, que la loi devait être athée, que nous « devions protéger tout le monde, les protestants « comme les autres.... Nous nous entendions sur « beaucoup de points, mais jamais sur celui-là. Or « qu'arrivait-il ? Ce même homme faisait aujourd'hui « une chose, et demain une autre toute contraire ! Un « de ses amis, qui était protestant, étant mort à Rome, « il accompagna le corps au cimetière et assista au « service protestant. Assurément, l'on fait très-bien « d'assister les protestants dans leurs besoins et dans « leurs maladies et de leur faire l'aumône, surtout « l'aumône de la vérité pour leur conversion, mais « participer à certaines fonctions ecclésiastiques, « c'est mauvais.

« Mes chers enfants, il faut que mes paroles vous « disent bien ce que j'ai dans le cœur. Ce qui afflige « votre pays et l'empêche de mériter les bénédictions « de Dieu, c'est ce mélange des principes. Je dirai le

« mot et je ne le tairai pas : ce que je crains, ce ne sont « pas tous ces misérables de la Commune de Paris, « vrais démons de l'enfer qui se promènent sur la « terre. Non, ce n'est pas cela; ce que je crains, c'est « cette malheureuse politique, ce libéralisme catho- « lique qui est le véritable fléau. Je l'ai dit plus de « quarante fois, je vous le répète, à cause de l'amour « que je vous porte. Oui, c'est ce jeu... Comment dit- « on en français ? Nous l'appelons en italien *altanela*. « Oui, justement, ce jeu de bascule qui détruirait la « religion. Il faut sans doute pratiquer la charité, « faire ce qui est possible pour ramener ceux qui sont « égarés; mais pour cela il n'est besoin de partager « leurs opinions. Mais je ne veux pas prolonger mon « discours : mes forces ni mon âge ne me le permet- « traient pas.

« Je vous remercie ; je vous remercie et vous « charge de remercier tous les bons Français pour « tout ce qu'ils ont fait de toute manière, afin de me « soulager ; car la France m'a donné ses enfants qui « ont versé leur sang pour le Saint-Siége ; elle m'a « donné son argent, et elle a fait tant d'œuvres de cha- « rité! Qu'ils soient donc bénis tous particulièrement ; « et après eux, je bénis aussi tous les autres ; je bénis « tout le monde, et même les méchants, afin qu'ils « aient la lumière nécessaire pour marcher dans la « voie de la vérité.

« Recevez donc cette bénédiction apostolique. Je « vous bénis, vous, votre patrie, vos familles, vos pa- « rents, vos amis, tout le monde, tous les diocèses de « France, et en particulier le diocèse de Nevers, du « bon Mgr Forcade, tous les curés, leurs paroisses, les « pères de famille, leurs femmes, leurs enfants et tous

« ceux des vôtres qui ont le désir d'être bénis par le « Pape.

« Que cette bénédiction soit toujours pour vous un « soutien et comme une arme pour combattre les com- « bats de la Foi contre l'incrédulité : qu'elle vous ac- « compagne dans les luttes de la vie, qu'elle vous soit « un gage de salut dans vos derniers moments et vous « assure l'éternel bonheur. (1) »

VIII.

Aux dames françaises qui au nombre de cinquante-six lui ont offert, par l'entremise de Mme la Comtesse de Cintré, l'expression de leur profond dévouement et de l'affection filiale pour son auguste personne, Pie IX a répondu :

« Quand j'ai reçu, il y a peu de jours, la députation « française, j'ai fait le plus grand éloge du dévouement « et de la charité de la femme française. Mais je ne « veux pas vous répéter aujourd'hui ce que j'ai dit, « parce que je craindrais de vous donner de l'amour- « propre et de l'orgueil. Votre rôle dans le monde est « tout tracé ; vous n'avez pas à vous occuper de la po- « litique, car vous n'êtes ni gouvernantes, ni préfet, « ni maire, ni député, mais vous avez à remplir vos « devoirs de mères de famille, à veiller à l'éducation « de vos enfants et, surtout, à donner l'exemple du « bien et de la vertu. Vous savez combien j'aime « votre pays et combien ses malheurs m'ont profondé- « ment affecté.

(1) Voir l'*Univers*, correspondance de Rome du 27 juin.

« On les a attribués à différentes causes, mais il en est « une à laquelle on n'a pas assez songé, c'est l'indiffé- « rence en matière de religion ; oui, beaucoup de gens « qui se disent catholiques, dédaignent de pratiquer « ou ne l'osent pas. « Là aussi, vous avez une mission « salutaire à remplir en faisant tous vos efforts pour « ramener à la pratique des devoirs religieux, ceux qui « vous entourent et vous sont chers. Le jour où la « France sera bien pénétrée de l'idée qu'elle ne doit « pas seulement croire, mais savoir aussi remplir ses « devoirs religieux, ce jour-là la France sera sauvée « et reprendra, dans le monde, sa place glorieuse qui « lui a été assignée par la Providence. »

« Vous me parliez, il y a un instant, du dévouement « que les zouaves pontificaux ont eu pour moi ; ce dé- « vouement, je ne l'ai pas oublié et je ne l'oublierai « jamais. Mais eux, vous le voyez, n'hésitent pas à « remplir leurs devoirs religieux. Ils viennent de se « consacrer au Sacré-Cœur de Jésus, et en accomplis- « sant ce grand acte de foi, ils servent, en même « temps, l'Église, le Saint-Siége et leur patrie, avec « autant d'utilité qu'ils les ont servis avec leur épée.

« Mes forces ne me permettent pas de vous en dire « davantage ; je vous bénis toutes, je bénis vos fa- « milles » (1).

IX.

Enfin, le discours de Pie IX aux jeunes romains du cercle de Saint-Pierre n'est pas moins remarquable par la ligne de conduite qu'il trace à la jeunesse que par les espérances qu'il laisse positivement entrevoir

(1) Voir le *Bien Public*, de Gand, du 5 juillet 1871.

d'une délivrance assurée et assez rapprochée de nous.

Voici ce qu'on écrit de Rome, le 24 juin, à l'*Univers*, à ce sujet :

« Après les députations des peuples catholiques de l'Europe et de diverses parties du monde, le Pape reçoit les députations de ses États, des États de la Péninsule. C'est le même enthousiasme, le même élan, la même générosité d'une part, de l'autre la même élévation, la même confiance. A chacun Pie IX donne les paroles qui lui sont propres, et chacun admire ce que le grand Pape montre de vaillance et d'énergie.

Je vous envoie aujourd'hui la réponse de Sa Sainteté aux jeunes Romains du cercle de Saint-Pierre qui lui présentaient avant-hier les *flabelli* (éventails) que l'on porte à droite et à gauche de la *Sedia Gestatoria*, dans les grandes cérémonies et dans la marche triomphale du Vicaire de Jésus-Christ parcourant les basiliques ou se rendant à la loge de la bénédiction de Saint-Pierre, de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie-Majeure.

Sa Sainteté a répondu à peu près en ces termes :

« Vous avez réalisé, en vérité, une pensée délicate. « Ces éventails sont deux signes qui accompagnent le « Pape quand il se rend, porté sur les épaules de ceux « qui soutiennent son trône, au lieu d'où il donne la « bénédiction apostolique au monde.

« En ces symboles je vois vos cœurs, qui m'accom- « pagneront pour repousser les attaques de nos enne- « mis communs. Vos cœurs seront comme le bouclier « contre lequel se briseront les dards des injures, des « blasphèmes, des hérésies que lancent les impies, qui « voudraient avilir, écraser et détruire, s'ils le pou- « vaient, les principes de la religion du Christ.

« Mais ce que Dieu a fait ne saurait être renversé « par la main de l'homme.

« Vous, en attendant, continuez de prier, persévérez « dans l'exercice de la vertu, dans la pratique des « sacrements. Oui, mangez le pain des anges, buvez le « vin des forts. Le Seigneur vous emplira de son « esprit, il se laissera fléchir par vos prières et viendra « à notre secours. Qu'il lève un doigt de sa main, et « l'orgueil sera abaissé.

« Et puisque nous ne pouvons rien attendre des « hommes, plaçons toujours davantage notre espérance « en Dieu, dont le cœur se prépare, me semble-t-il, à « accomplir, au moment qu'il a choisi, un grand pro- « dige qui remplira le monde d'étonnement.

« Aujourd'hui, je vous bénis. J'élève mes mains vers « Dieu et je dis comme Jacob à l'ange : *Seigneur, je « ne vous laisserai point partir que vous n'ayez béni « mes fils*, que vous n'ayez mis dans leur âme un cou- « rage nouveau, une force et une grâce nouvelle, qui « leur fassent vaincre l'opposition de vos ennemis. »

A la fin de son discours, Pie IX, les yeux élevés vers le ciel, étendit les bras pour la bénédiction apostolique que l'assistance prosternée reçut avec larmes. Puis Mgr de Nevers qui présidait la députation, se releva et cria d'une voix forte : Vive le Pape-Roi ! et tous, avec le même enthousiasme, répétèrent : Vive le Pape-Roi ! Pie IX remit à la fin de l'audience un cadeau à chacun des membres de la députation. A Mgr de Forcade il donna la superbe croix pastorale qui lui avait été offerte pour son jubilé et qu'il portait sur la poitrine aux offices du 16 juin... Quel gage d'amour et de confiance donné à la France catholique dans la personne de l'heureux prélat !

Digitized by Google

TROISIÈME SECTION

PROPHÉTIES CÉLÈBRES DONT LES AUTEURS NE SONT QU'IMPARFAITEMENT CONNUS.

—

Nous n'avons à nous occuper dans cette dernière section que de certaines prophéties authentiques, en ce sens qu'elles font autorité, bien que leurs auteurs ne soient qu'imparfaitement connus ou que les critiques soient partagés au sujet de leur origine. Sans comparer ces pièces célèbres avec certains livres ou certains chapitres de l'Ancien-Testament dont on ne peut assigner l'auteur d'une manière précise et péremptoire, ces prophéties, outre la confiance dont elles jouissent, portent en elles-mêmes leur justification, parce qu'elles sont très-anciennes, que les événements qu'elles annoncent ne pouvaient humainement être prévus et que ces événements se sont réalisés en leur temps : de là, sans être téméraire, on peut aussi leur accorder confiance pour les faits qu'elles annoncent pour ces derniers temps. Nous nous bornerons d'ailleurs aux plus célèbres d'entre elles, car la surabondance des prophéties de tous points authentiques, relatives à notre époque, est manifeste; si nos épreuves sont grandes, les consolations qui les accompagnent par l'espérance de jours magnifiques, sont plus grandes encore. Nous cédons

aussi aux réclamations qui se sont élevées de toute part en faveur de quelques-unes de ces prophéties, notamment de celle d'Orval que nous avions omise dans l'édition précédente, moins par conviction, il est vrai, que par esprit de condescendance pour les nerfs de la critique libérale. Aujourd'hui nous dirons : *Vox populi, vox Dei.*

CHAPITRE I.

PROPHÉTIE DE SAINT-REMI.

(439-533).

I. Texte de la prophétie. — II. Traditions qui s'y ajoutent.

I.

Les anciens recueils de prophéties donnent comme venant de saint Augustin la prédiction qui annonce à la nation franque de glorieuses destinées jusqu'à la fin du monde. Le texte s'en trouve en effet rapporté dans les œuvres du savant évêque d'Hippone, au tome VI de l'édition des Bénédictins, *Livre de l'antechrist* qui se trouve rangé dans l'appendice. Mais la seule lecture de ce livre ruine cette supposition par la base. On attribue généralement aujourd'hui le *Livre* de l'*antechrist* au célèbre Alcuin, l'ami et le maître de Charlemagne.

Quant à la prophétie qui nous occupe, les auteurs les plus anciens et les plus graves à la fois en font honneur à saint Remi, archevêque de Reims. L'un de ses successeurs, le célèbre Hinemar, dit qu'elle fut faite à Clovis à la veille de son baptême.

Nous en donnons le texte traduit en français, d'après l'auteur du grand Pape et du grand Roi (1).

« Apprenez, mon fils, dit saint Remi à Clovis, que

(1) Chapitre II, traditions et prophéties françaises, page 44.

« le royaume de France est prédestiné par Dieu à la « défense de l'Église romaine, qui est la seule véritable Église du Christ. Ce royaume sera un jour « grand entre tous les royaumes de la terre et il embrassera toutes les limites de l'Empire romain, et « soumettra tous les autres royaumes à son sceptre; il « durera jusqu'à la fin du temps; il sera victorieux et « prospère tant qu'il restera fidèle à la foi romaine et « ne commettra pas un de ces crimes qui ruinent les « nations; mais il sera rudement châtié toutes les fois « qu'il sera infidèle à sa vocation. »

II.

La tradition non interrompue de tous les siècles, justifiée d'ailleurs par les faits de l'histoire, a constaté l'authenticité de cette prophétie, depuis Bède le vénérable au VIe siècle, jusqu'à Baronius au XVIIe. La prophétie de saint Remi, devenue même fameuse en Orient, est entrée dans les traditions musulmanes qui portent qu'un grand Roi de la monarchie française viendra, avant la fin du monde, mettre fin à l'empire des Turcs, tant sera étendue sa puissance.

Raban Maur, archevêque de Mayence au IXe siècle, cite cette prophétie dans les termes suivants (1) :

« Nos principaux docteurs s'accordent pour nous an- « noncer que, vers la fin des temps, un des descen- « dants des Rois de France règnera sur tout l'antique « Empire romain, et qu'il sera « LE PLUS GRAND DE TOUS « LES ROIS DE FRANCE ET LE DERNIER DE SA RACE. »

(1) *Le grand Pape et le grand Roi*, p. 47.

« *(Doctores nostri dicunt quod unus ex regibus Fran-*
« *corum Romanum imperium ex integro tenebit qui*
« *in novissimo tempore erit, et ipse maximus et om-*
« *nium regum ultimus).* Il parle ensuite d'une tradi-
« tion moins générale et moins authentique, quand il
« ajoute qu'après avoir eu un règne des plus glorieux,
« il ira à la fin à Jérusalem, sur le mont des Oliviers,
« déposer sa couronne et son sceptre, et que c'est
« ainsi que finira le saint Empire romain et chré-
« tien : *Postquam regnum suum feliciter guberna-*
« *verit, ad ultimum Hierosolymam veniet et in*
« *monte Oliveti sceptrum et coronam deponet. Hic*
« *erit finis et consummatio Romanorum christiano-*
« *rumque imperii.* »

CHAPITRE II.

PROPHÉTIE DE SAINT MALACHIE.

(1094-1148).

I. Historique de la prophétie de saint Malachie et méthode d'interprétation. — II. Série prophétique des Souverains-Pontifes depuis Pie VI jusqu'à la fin des temps.

I.

Nous n'avions pas encore lu le beau et intéressant travail qui est en cours de publication dans la *Revue du Monde Catholique* sur la *Prophétie de la succession des Papes*, quand la première section de cette seconde partie était sous presse (1). Nous aurions laissé à son rang, parmi les prédictions des saints, ce monument étonnant de l'esprit prophétique dont on peut dire avec raison : *La lettre tue, mais l'esprit vivifie.* « Il est certain, en effet, comme dit M. Cucherat, que si l'on prend ces sentences fatidiques isolément et sans étude de l'histoire des Papes, auxquels elles se rapportent, on n'y peut apercevoir souvent que puérilité, ridicule, inconvenance même. C'est pourquoi j'ai toujours gémi, ajoute-t-il, de voir produites ainsi, dans

(1) Voir *Revue du Monde Catholique*, juin et juillet 1871. La prophétie de la succession des Papes depuis le XIIe siècle jusqu'à la fin du monde ; son auteur, son authenticité et son explication, par M. F. Cucherat, chanoine honor. d'Autun, etc.

des recueils contemporains, en latin et en français, sans commentaires d'aucune sorte, celles qui regardent les derniers Papes et ceux qui doivent venir jusqu'à la fin du monde; c'est même ce sentiment de regret, je dirais presque d'indignation, qui m'a déterminé d'entreprendre l'œuvre que je donne au public (1). »

Il n'est guère possible d'élever un doute maintenant sur l'authenticité bien fondée de la prophétie de saint Malachie, après ce qu'en a déjà publié M. Cucherat. Puisse son travail trouver une large hospitalité dans la *Revue du Monde Catholique*, afin de mettre au plus tôt fin au dédain des beaux esprits pour une prophétie qui continue malgré eux à se maintenir dans l'estime des fidèles.

On sait que saint Malachie, archevêque d'Armagh en Irlande, a joui à un haut degré du don de la prophétie. Saint Bernard en a fait lui-même la remarque, dans la vie qu'il a tracée de son saint ami. S'il ne parle pas en particulier de la prophétie de la succession des Papes, ce peut être soit parce qu'elle venait seulement d'être faite depuis quelques années et que le temps n'avait pas encore fourni l'occasion de la vérifier, soit parce que saint Malachie l'ayant faite à Rome, comme il est très-probable, n'en aurait par humilité rien dit à son ami.

Elle date du pontificat d'Innocent II, sous lequel le saint archevêque était venu assister au second concile général de Latran, l'an 1139.

« C'est selon toute apparence, pendant le mois qu'il passa encore à Rome après le concile, dit M. Cucherat (2), que l'esprit de Dieu parla à l'esprit et au cœur

(1) *Ibid.*, livraison de juillet 1871, p. 271.
(2) *Revue du Monde cath.*, p. 437.

de Malachie. C'est là qu'il lui fit voir toute la suite des Souverains Pontifes qui devaient se succéder sur le trône de saint Pierre, jusqu'à cet autre Pierre qui sera romain de naissance et verra périr la ville avec le monde.

La vue des ruines de Rome païenne, le tombeau glorieux des saints Apôtres, le souvenir de tant de milliers de martyrs, la présence d'Innocent II, qu'on avait vu pendant des années obligé d'errer en France et ailleurs, à cause de l'antipape Anaclet, tout cela remplissait l'âme de saint Malachie de réflexions profondes, douloureuses ; tout lui faisait pousser ce soupir des anciens prophètes : *Usquequo, Domine, non misereberis Sion ?...* Et Dieu lui répond : Jusqu'à la fin du monde l'Église sera militante et victorieuse. Jusqu'à la fin des temps il faudra continuer sur la terre les douleurs de ma Passion et le mystère de ma Croix. Et je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Et alors se déroule aux regards du saint archevêque d'Armagh toute la suite des illustres capitaines que Dieu donnera au vaisseau agité de sa sainte Église.

Ah ! les agitations tumultueuses d'alors correspondent aux agitations sanglantes de nos jours, comme le grain jeté dans la terre correspond à la moisson qu'il prépare.

L'idée moderne, le droit nouveau, le socialisme démagogique, datent principalement du pontificat d'Innocent II. Et c'est pour combattre tout cela, plus encore que le schismatique Anaclet, que le Pape convoqua le second concile de Latran, où nous avons trouvé notre saint Malachie.

Jusqu'alors on avait attaqué quelque point déter-

miné de doctrine ; on ne rejetait pas absolument tout le christianisme. Mais voici Pierre de Bruys qui ne veut plus du baptême des enfants, ni d'églises, ni de lieux consacrés à la prière. Il brise et brûle les croix et les images de Jésus-Christ et des saints. Il abolit le Sacrement et le sacrifice eucharistique et rejette la prière et les suffrages pour les morts. Ce qui fait dire à Pierre le Vénérable, que je ne fais que copier, que Pierre de Bruys fut le père de tous les hérétiques qui sont venus après lui (1).

Arnaud de Bresse, « démagogue autant que hérétique, sous le froc monacal, commençait à souffler l'esprit républicain et révolutionnaire par ses virulentes diatribes contre le clergé (2). » — « Omnia lacerans, dit Othon de Fressingen, omnia rodens, nemini parcens ; clericorum et episcoporum derogator, monachorum persecutor, laïcis tantum adulans. Dicebat enim nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes, aliqua ratione posse salvari; cunctaque principis esse, ab ejusque beneficientia in usum tantum laïcorum cedere posse (3). »

Qu'on pèse bien ces dernières propositions : » tout

(1) Petrus Venerabilis adversus Petrobruisanos, in biblioth. Clun., col. 1117 et seq..

(2) Guyot, *La somme des Conciles,* t II, p. 41 et 42.

(3) « Déchirant tout, rongeant tout, n'épargnant personne ; « insulteur des clercs et des évêques, persécuteur des moines, « adulateur des laïcs seuls. Car il disait que les clercs propriétaires, les évêques qui jouissaient du droit de régale, et « les moines qui possédaient des biens, ne pouvaient en aucune « manière être sauvés; que tout appartenait au prince, que tout « devait venir de sa bienfaisance et ne profiter qu'aux laïcs. »

« appartient au prince ; tout doit venir de sa bienfai-
« sance et ne profiter qu'aux laïcs. »

C'est la formule phalanstérienne ; c'est la pratique communarde ; tant il est vrai de dire : *Nil sub sole novum.*

Est-il donc étonnant qu'en présence des déplorables aberrations que je viens de signaler, et dont nous subissons encore les conséquences, Dieu voulant affirmer de nouveau la solidité et l'indéfectibilité de la chaire de Pierre, colonne et fondement de la vérité, ait daigné faire connaître à saint Malachie toute l'auguste suite des successeurs d'Innocent II jusqu'à l'avénement du grand Juge des vivants et des morts ?

C'est à Innocent II que saint Malachie remit son manuscrit. C'est ce Pontife que Dieu voulait consoler et affermir au milieu des tribulations exceptionnelles de son glorieux Pontificat, tout comme, de nos jours, il a voulu consoler et guider la grande âme de Pie IX par les secrètes révélations de la Salette et par celles de la vénérable servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi. Le document est ensuite demeuré oublié, ignoré tout à fait dans les archives romaines jusqu'à l'heure marquée dans les décrets de la divine Providence, pour sa découverte et sa vulgarisation. Sa découverte date de l'an 1590. Sa vulgarisation était réservée à nos jours si tourmentés. Puissé-je y contribuer par cet écrit, œuvre de bonne foi et de patience.

J'ai déjà dit que le texte latin des légendes est seul l'ouvrage de saint Malachie. Leur application aux Papes successifs, la traduction et les explications appartiennent à divers interprètes savants qui se sont succédé à des distances inégales, tels que A. Ciacconius, le

R. P. Engelgrave, le R. P. Ménestrier, Moréri et de Vallemont.

Il me paraît incontestable que généralement ces légendes présentent un sens personnel aux Papes qu'elles désignent, et un sens plus large qui se rapporte à leur siècle.

Le sens personnel aux Papes indique, comme le dit le P. Ménestrier, et Moréri après lui, leur pays, leur nom, leurs armes, leur titre cardinalice, la condition de leur naissance, leur profession ou emploi.

Le sens général fait allusion aux choses remarquables, heureuses ou malheureuses, du règne de chaque Pape.

Quelquefois on n'y rencontre que le sens personnel; cela se présente surtout dans quelques pontificats de très-courte durée.

D'autres fois, au contraire, on ne trouve signalé que le côté saillant du règne : c'est surtout dans les règnes longs et extraordinairement agités.

Cette distinction, je crois, n'a jamais été bien faite, ou du moins on n'y a pas attaché assez d'importance; ce qui est cause que tous les interprètes que j'ai pu connaître, et qui n'ont souvent fait que se copier, se sont attachés exclusivement au sens personnel.

II.

Nous allons donner la prophétie de saint Malachie, depuis Pie VI, en l'accompagnant d'un mot de commentaire sur les sept Papes qui ont vécu depuis.

« Peregrinus apostolicus. »
« Le voyageur apostolique. »
Pie VI, de 1775 à 1799.

Le zélé Pontife, malgré son grand âge, fit le voyage d'Allemagne pour défendre la liberté de l'Église contre les visées sacriléges du joséphisme; on sait quelle autre voie douloureuse lui fut infligée par la République française, et comment il y mourut comme au Calvaire.

« Aquila rapax. »
« L'aigle ravisseur. »
Pie VII, de 1800 à 1823.

La lutte de ce Pontife avec Napoléon Ier, dont les aigles n'épargnèrent pas même Rome, est assez connue, pour nous arrêter ici à plus de commentaires sur la justesse de la prophétie.

« Canis et coluber. »
« Le chien et la couleuvre. »
Léon XII, de 1823 à 1829.

Ce Pape fut le gardien vigilant de l'Église contre le libéralisme et le gallicanisme dont il sut anathématiser les erreurs sans blesser personne par trop de sévérité.

« Vir religiosus. »
« L'homme religieux. »
Pie VIII, de 1829 à 1830.

Le règne d'un an seulement de Pie VIII a suffi pour mettre en évidence tout ce que l'âme de ce Pape renfermait de zèle pour la sauvegarde de la religion qu'il défendit contre les entreprises du philosophisme, de

l'indifférentisme, des sociétés bibliques et des sociétés secrètes.

« De balneis Etruriæ. »
« Des bains de la Toscane. »
Grégoire XVI, de 1831 à 1846.

Ce Pape était originaire de la Toscane où se trouvent en grand nombre les localités de bains; mais il était aussi de l'ordre des Camaldules qui a pris naissance dans ce pays où est encore aujourd'hui le monastère-chef de ces religieux, à Camaldoli.

« Crux de cruce. »
« La croix de la croix. »
Pie IX de 1846 à 1873, selon Anna-Maria Taïgi.

Chacun est à même d'expliquer la trop grande justesse de la prophétie touchant Pie IX : la Croix de Savoie en la personne du roi de Piémont l'a moralement crucifié; mais il descendra glorieux de la croix avant d'aller recevoir l'éternelle couronne qui est assurée à ceux qui ont ainsi combattu.

Voici maintenant, sans rien préjuger de l'avenir, les onze derniers successeurs de Pie IX :

1 « Lumen in cœlo,
« La lumière dans le ciel.
2 « Ignis ardens,
« Le feu ardent.
3 « Religio depopulata,
« La Religion ravagée.

4 « Fides intrepida,
« La foi courageuse.
5 « Pastor angelicus,
« Le Pasteur angélique.
6 « Pastor et nauta.
« Le pasteur et le nautonier. »
7 « Flos florum,
« La fleur des fleurs.
8 « De medietate lunæ,
« De la moitié de la lune.
9 « De labore solis,
« Du travail du soleil.
10 « De gloria olivæ,
« De la gloire de l'olive.
11 « In persecutione extrema sanctæ Ro-
« manæ Ecclesiæ, sedebit Petrus Romanus qui
« pascet oves in multis tribulationibus; quibus trans-
« actis, civitas septicollis diruetur; et judex treme-
« bundus judicabit populum.

« Dans la dernière persécution de la Sainte Église
« Romaine, siégera Pierre, de Rome, qui paîtra les
« brebis au milieu de beaucoup de tribulations, après
« lesquelles la Ville aux sept collines sera ruinée;
« puis viendra le Juge redoutable qui rendra à chacun
« ce qui lui est dû. »

CHAPITRE III.

PROPHÉTIE DU FRÈRE HERRMANN DE LEHNINN.

(XIIIe siècle.)

I. Origine de cette prophétie et son intérêt. — II. Premiers malheurs de Lehninn. — III. Les Hohenzollern se glorifient de deux *Burg* au XVe siècle. — IV. Suite des onze générations protestantes de la prophétie. — V. La Restauration.

Après avoir entendu les futures destinées de la Sainte-Église romaine et de la France, il n'est pas hors de propos de nous enquérir, ne serait-ce qu'en passant, de l'avenir présagé à la Prusse, hier notre voisine si favorisée, et depuis, la puissance colossale du moment.

Nous nous en tiendrons à la prophétie, très-populaire au delà du Rhin, attribuée à Herrmann, religieux cistercien du monastère de Lehninn, dans la Marche de Brandebourg. Ce couvent fut fondé en 1180, par le Margrave Othon I, de la maison d'Anhalt. C'est un siècle plus tard, vers 1270, que le frère Herrmann y mourut, laissant aux pieux cénobites, dit-on, une prophétie en cent vers latins, au sujet de l'avenir du monastère et de tout le pays. Les destinées de la maison de Hohenzollern y sont prédites en traits d'une vérité saisissante. Aussi, depuis le commencement du règne de Frédéric II surtout (1740), où cette analogie avait été fort remarquée, cette prophétie continue de faire sensation en Allemagne. Mais presque tout l'intérêt de

la prédiction se concentre aujourd'hui sur les cinq vers suivants, rapprochés entre eux :

47. *Inferet at tristem patriæ tunc fœmina pestem,*
48. *Fœmina serpentis labe contacta recentis ;*
49. *Hoc ac undenum durabit stemma venenum.*

et

93. *Tandem sceptra gerit qui stemmatis ultimus erit.*
94. *Israel nefandum scelus audet morte piandum.*

Le Frère Herrmann semble annoncer dans ces vers un changement radical dans la Maison royale de Hohenzollern, pour ces temps-ci : Guillaume Ier, actuellement régnant, devrait être le dernier de sa race à tenir le sceptre du pays de la Marche de Brandebourg.

Que le Sphinx du temps, et de nos jours il dévore l'espace à tire-d'aile, nous apporte *sûrement* la solution du problème, si toutefois le Frère Herrmann mérite notre confiance jusqu'à la fin.

Bref, écoutons le barde sacré de Lehninn. Nous traduisons son poëme prophétique, sur le texte latin publié en 1850, à Ratisbonne, chez Manz, dans l'ouvrage intitulé : *Das Buch der Wahr-und Weissagungen.*

I.

« 1. Maintenant, ô Lehninn, je vais fidèlement « t'annoncer les événements futurs

« 2. Que m'a dévoilés le Seigneur, Créateur de toutes « choses.

« 3. Bien que tu brilles, comme le soleil, d'un in« signe éclat,

« 4. Et que maintenant tes jours se passent dans la « plus grande ferveur,

« 5. Avec tous les avantages d'une vie paisible,
« digne récompense de tes mérites,

« 6. Il viendra cependant un âge qui ne te verra plus
« dans cette prospérité,

« 7. Qui te reconnaîtra à peine, et même, à dire vrai,
« qui ne saura plus te retrouver.

« 8. La lignée de tes fondateurs a toujours eu de la prédilection pour toi :

« 9. Tu périras avec elle, et les charmes de ton foyer béni ne seront plus qu'un souvenir.

« 10. Et voici qu'arrive à grands pas l'heure lamen-
« table,

« 11. Où l'illustre race d'Othon, la gloire de notre
« patrie,

« 12. Disparaît, telle est la volonté du Très-Haut,
« sans laisser de rejeton. »

Après un coup d'œil d'ensemble sur les destinées de Lehninn, la prophétie déplore d'abord, on le voit, l'extinction, en 1320, de la maison d'Anhalt; plus de bonheur désormais pour Lehninn, et que de malheurs l'attendent!

III.

« 13. Dès lors tu commences à déchoir, mais sans
« périr encore tout à fait.

« 14. Cependant la Marche est tourmentée par des
« calamités cruelles;

« 15. La maison des Othon se transforme en une
« caverne de lions,

« 16. Et celui qui était issu du sang des maîtres
« légitimes, est rejeté.

« 17. Lorsque les étrangers s'abattront (dans le « voisinage) sur les cloîtres de Chorin,

« 18. L'habileté de l'Empereur réduira leur infernal « orgueil, il est vrai ;

« 19. Mais la Marche n'aura pas trop à se féliciter « de cet appui :

« 20. Le lion royal s'élancera à d'autres exploits,

« 21. Et le pays ne saluera ni maîtres légitimes, ni héros.

« 22. Les gouverneurs ne sèmeront que le trouble et « ne fomenteront que malheurs ;

« 23. La noblesse opulente tourmentera le peuple « sans trêve ni repos,

« 24. Et, ne respectant pas même l'autel, dépouillera « le clergé de ses biens.

« 25. L'injustice l'emportera, comme au temps du « Christ.

« 26. Une foule d'hommes, au mépris de toute pu- « deur, seront même vendus ! »

Cette seconde partie de la prophétie déplore les épreuves de la Marche et de son couvent de Lehninn sous les différents princes qui s'en disputèrent la possession, du XIVe au XVe siècle, sans presque jamais y résider.

IV.

« 27. Mais tu ne saurais demeurer, ô ma Marche, « dépourvue d'un maître quelconque :

« 28. Voilà que maintenant tu arrives à l'éclat de « la possession de deux bourgs ;

« 29. Et déjà tu agites le brandon de la discorde, « tout en te glorifiant du nom de la paix,

« 30. Et si tu égorges les loups, tu n'en immoles pas « moins les brebis.

« 31. Je te le dis, en vérité, la race qui t'advient, « prédestinée à de long jours,

« 32. Ne trouvera qu'un empire fort limité dans le « domaine paternel,

« 33. Jusqu'à ce que ceux-là soient abattus qui, « étant alors au pouvoir,

« 34. Et ravageaient les cités, et guerroyaient « contre les souverains.

« 35. Le fils, lors de la succession paternelle, dé- « pouillera son frère de ses priviléges,

« 36. Et ne pourra faire qu'on regarde comme juste « un testament injuste.

« 37. Lorsqu'il sera brisé sous le poids de la guerre « et des vicissitudes de la fortune,

« 38. Sa mort ne tardera pas et son héritage sera « recueilli par son vaillant frère ;

« 39. Et celui-ci, en vérité, sera vaillant, mais rien « n'égalera sa vanité.

« 40. Il projettera de passer un mont et saura à « peine franchir un pont.

« 41. Le voilà qui aiguise les glaives ! Malheur à « vous, habitants de Lehninn !

« 42. Quels égards aura-t-il pour les frères, celui « qui veut exterminer les pères ?

« 43. Son successeur déjoue la guerre par le charme « de sa parole.

« 44. Il apporte à ses enfants le présage de leur « grandeur future,

« 45. Et, en même temps qu'ils jouissent de cet « avantage, une grande fortune les attend.

« 46. Ses fils seront gratifiés des mêmes faveurs « dans le sort qui leur est échu. »

La troisième phase de l'histoire prophétique de la Marche part du commencement du XVe siècle où le Burgrave Frédéric de Hohenzollern en fit l'acquisition et devint Électeur de Brandebourg ; voilà désormais ses princes pour longtemps. Cette période s'étend jusqu'au moment où l'hérésie s'introduit à la cour de l'Électeur. Un coup mortel est alors porté au couvent de Lehninn. Ici la prophétie devient de plus en plus dramatique. Nous en marquerons les divisions par règne.

V.

« 47. Mais, en ces temps-là, une femme introduira « dans la patrie une peste déplorable :

« 48. Femme infectée du venin d'un reptile d'origine « nouvelle,

« 49. Elle en perpétuera le virus dans sa descen- « dance, jusqu'à la onzième génération. »

C'est Élisabeth de Danemark, femme de Joachim de Hohenzollern, Électeur de Brandebourg, lequel règne de 1499 *à* 1535 ; *elle passa à la Réforme de Luther en* 1528.

« 50. Voici venir, ô Lehninn, celui qui porte au com- « ble la haine contre toi.

« 51. L'impie, le débauché, l'adultère, il divise tout, « comme un instrument tranchant !

« 52. Il ravage l'Église et met à l'enchère les biens « des fondations pieuses.

« 53. Allez, fils de mon peuple ! Vous n'aurez plus de protecteur véritable,

« 54. Jusqu'à ce que l'heure des restitutions soit « venue.

PREMIÈRE GÉNÉRATION : *Joachim II, fils des précédents ; il règne de* 1535 *à* 1571.

« 55. Le fils confirme les institutions d'un père « sans sagesse ;

« 56. Insensé lui-même à l'excès, il passe néanmoins « pour pieux ;

« 57. Tolérant outre mesure, il acquiert la popularité « d'un bon souverain. »

DEUXIÈME GÉNÉRATION : *Jean-Georges, fils du précédent ; il règne de* 1571 *à* 1598.

« 58. Il lui est donné pour successeur un fils qui ne « lui ressemble pas,

« 59. Et qui meurt, en lieu décent, de mort fu- « neste. »

TROISIÈME GÉNÉRATION : *Joachim-Frédéric, fils du précédent ; il règne de* 1598 *à* 1607.

« 60. Son fils ensuite demande dans une ville à être « préféré à d'autres prétendants ;

« 61. Dans l'espoir de tout occuper, il y fait, pour « plus de sûreté, résider son enfant.

« 62. Ce qu'il redoute, est incertain, et cependant « cela arrivera sans défaut.

« 63. Dieu le permettant, voici un nouvel ordre de « choses qui surgit ;

« 64. Les vices y fourmillent, et la durée n'en sera « pas longue.

« 65. Un édit amène bien des maux, un coup fatal « en produit bien plus encore.

« 66. Cependant ce que de mauvaises décisions « auront compromis,

« 67. Le cours des événements saura le redresser « mieux.

QUATRIÈME GÉNÉRATION : *Jean-Sigismond, fils du précédent; il joint le Duché de Prusse à l'Électorat de Brandebourg en* 1618, *et meurt en* 1619.

« 68. Après le père succède le fils dans le Marquisat.

« 69. Il laisse la foule libre de ses actions, mais « le châtiment viendra le trouver :

« 70. Car, au milieu de la sécurité où vit le trou- « peau, arrive le loup qui le dévore.

« 71. Et le serviteur insolent finit par partager « bientôt le sort de son maître.

CINQUIÈME GÉNÉRATION : *Georges-Guillaume, fils du précédent; il règne de* 1619 *à* 1640.

« 72. Arrivent ensuite ceux qui tirent leurs titres « de trois bourgs.

SIXIÈME GÉNÉRATION : *Frédéric-Guillaume, fils du précédent ; il règne de* 1640 *à* 1688 *et ajoute notamment le temporel de l'Archevêché de Magdebourg à ses États.*

« 73. Et l'État agrandi s'étend encore sous l'un et « l'autre prince.

« 74. La sécurité des sujets naît de la force de celui « qui règne.

« 75. Mais que faire, alors que la prudence est en « défaut?

SEPTIÈME GÉNÉRATION : *Frédéric I, fils du précédent; élevé le premier au rang de Roi de Prusse en* 1701, *il meurt en* 1713.

« 76. Le successeur quittera les traces de son « père.

« 77. Priez, mes frères, et vous, mères, donnez cours « à vos larmes.

« 78. Son nom fait luire un espoir que ne réalise- « ront par ses actions.

« 79. Plus de bonheur dans les foyers ! prenez la « fuite, anciens habitants du pays.

« 80. Le voilà éteint, frappé au dedans et au « dehors.

HUITIÈME GÉNÉRATION : *Frédéric-Guillaume I, fils du précédent; il règne de* 1713 *à* 1740.

« 81. Bientôt après, le jeune homme frémit pendant « que gémit en couches une illustre mère.

« 82. Mais qui pourra rendre à la patrie troublée « son assiette paisible ?

« 83. Il déploiera son étendard, mais pour déplorer « de cruels revers ;

« 84. Au souffle du midi, il va renfermer ses jours « dans la solitude. »

Frédéric II, fils du précédent, règne de 1740 *à* 1787 *; mais ne laissant pas de descendance, il ne fait pas souche et ne compte pas dans l'ordre des générations de la Prophétie.*

« 85. Son successeur, adonné à la débauche, renché- « rit sur ses aïeux.

« 86. Ni force dans l'âme du souverain, ni religion « dans les sujets.

« 87. Celui dont il attendait le secours, se pose en « adversaire sur son chemin.

« 88. Et il meurt au sein des eaux, après avoir semé « la confusion en tous lieux. »

NEUVIÈME GÉNÉRATION : *Frédéric-Guillaume II, neveu du précédent et petit-fils de Frédéric-Guillaume Ier; il règne de* 1786 *à* 1797.

« 89. Le règne de son fils sera florissant, au delà « de toute espérance.

« 90. Mais, en ces temps-là, le peuple attristé sera « de plongé dans les larmes,

« 91. Et les coups de la fortune seront éton- » nants. »

DIXIÈME GÉNÉRATION : *Frédéric-Guillaume III, fils du précédent; il règne de* 1797 *à* 1840.

« 92. Le souverain toutefois ne sait pas que son pouvoir va prendre de nouveaux accroissements.

Frédéric-Guillaume IV, fils du précédent ; il règne de 1840 *à* 1860 *et meurt sans faire souche, ne laissant point de postérité.*

« 93. ENFIN LE SCEPTRE EST AUX MAINS DE CELUI QUI « SERA LE DERNIER DE LA RACE. »

ONZIÈME GÉNÉRATION : *Guillaume I, frère du précédent à qui il succède en* 1860. *C'est à lui que s'applique, d'une façon mystérieuse jusqu'ici, le vers fatidique d'Herrmann de Lehninn. Quel sera son sort définitif, si toutefois Herrmann est prophète ?.... Le nouvel Empire Allemand donne-t-il le mot de l'énigme ?... Attendons.*

VI.

« 94. Israël commet un horrible forfait que la mort « seule peut expier.

« 95. Le Pasteur recouvre son troupeau, la Germa- « nie son roi.

« 96. La Marche, toute remise de ses longs mal- « heurs,

« 97. Étreint ses enfants dans ses bras, au grand « dépit de l'étranger.

« 98. Les antiques murs de Lehninn et de Chorin se « relèvent de leurs ruines.

« 99. Le clergé resplendit de nouveau de l'éclat des « anciens jours.

« 100. Et le loup ravisseur ne vient plus dresser « d'embûches à l'heureux troupeau. »

Après une dernière catastrophe, le soleil de la paix universelle brille enfin; Lehninn et Chorin voient se relever, sous la bannière ressuscitée de l'antique foi, les murs de leurs cloîtres, dont les loups demeurent enfin bannis.

CHAPITRE IV.

LA PROPHÉTIE D'ORVAL.

I. Polémiques qu'a soulevées la prophétie d'Orval. — II. Dom Mathias Ronveaux, religieux d'Orval, mort en 1834, a connu la prophétie; précieux témoignage qu'il en a rendu. — III. Pourquoi Dom Arsène a ignoré la prophétie. — IV. Nouveaux faits historiques en faveur de celle-ci. — V. Ce qu'il est permis de croire du falsificateur de 1848. — VI. Nouvelles recherches à ce sujet. — VII. Historique de la prophétie d'Orval. — VIII. Texte et interprétation.

I.

Nous terminons notre recueil par la prophétie d'Orval qui en sera comme le résumé. Il est en effet peu de prophéties qui égalent cette célébrité et en divination des événements, ces « *Prévisions révélées par* « *Dieu à un solitaire pour la consolation des enfants* « *de Dieu* (1). » Bien des personnes nous en avaient demandé l'insertion dans les *Voix Prophétiques* dont la première édition a été enlevée en quelques semaines, grâce peut-être à cette prophétie (2). Nous ne nous doutions pas alors des polémiques qu'elle avait

(1) Titre que portent plusieurs anciennes copies de la prophétie d'Orval.

(2) La première édition parut en octobre 1870, avec la prophétie d'Orval, pages 99 à 109. La seconde édition est de la fin de novembre suivant.

soulevées, il y a vingt et quelques années, à la suite d'une circulaire de Mgr Verdun aux évêques de France, sous la date du 6 février 1849. Quoi qu'en ait écrit un critique plus érudit que savant et plus libéral que charitable, nous ne connaissions alors ni le texte de cette circulaire ni *le Dictionnaire des Prophéties* de la collection *Migné*. C'est dans un exemplaire de la seconde édition des *Chroniques de l'abbaye d'Orval*, emprunté à la Bibliothèque de Luxembourg, que nous avions été chercher, comme à une source sûre, nos derniers renseignements ainsi que le texte même de la célèbre prophétie (1). Cet ouvrage, dû à la plume de M. Jeantin, président du tribunal de Montmédy, nous paraissait d'autant plus digne de confiance qu'il a été écrit dans le proche voisinage d'Orval. Nous y lisons, en note, au sujet de la circulaire du 6 février 1849, que « cette réfutation porte uniquement sur les détails apocryphes, insérés dans le deuxième supplément à l'*Oracle* publié en septembre 1848, par M. Henri Dujardin, et *non sur le fond et l'existence même de la prophétie* (2). »

On a dit bien des fois que la vérité naît du choc des opinions. Cela devait se réaliser en faveur de la prophétie d'Orval. M. le Chanoine Lacombe, de Bordeaux, en a mis, à la suite de cette polémique, l'authenticité hors de doute, comme nous le verrons plus loin. Attaqué nous-même à ce sujet, nous avons provisoirement laissé de côté cette prédiction dans la seconde édition des *Voix Prophétiques*, mais nous nous sommes en

(1) Les Chroniques de l'abbaye d'Orval, par M. Jeantin, un vol. in8°, 2e édit., de 475 pages, chez Tardieu, 1857, à Paris.

(2) *Ibid.* IIe partie ch. 17.

même temps décidé à faire personnellement quelques recherches sur le fond et l'existence même de la prophétie, en profitant surtout de notre voisinage du pays luxembourgeois. Bien nous en a pris, comme on va le voir.

II.

Nous avons d'abord été à même de constater par un fait bien authentique mais inédit, qu'il est évidemment faux que la prophétie d'Orval n'ait pas été connue dans cette abbaye avant la Révolution française. Informé par un missionnaire de notre connaissance qu'à trois lieues de notre paroisse, à Weiler-la-Tour, dans le Luxembourg hollandais, était mort, en 1834, et avait été inhumé dans le cimetière de l'endroit un Père Bernardin d'Orval, nous nous sommes rendu à Weiler-la-Tour, le 19 juin dernier et, grâce à l'obligeance du curé de la paroisse à nous faire renseigner par un ancien du village, nous avons facilement trouvé la tombe de ce religieux, demeurée intacte jusqu'ici et facile à reconnaître à sa large croix de bois sur laquelle est peint un calice, mais sans plus de trace d'inscription.

Rentré au presbytère, nous avons trouvé dans le registre des actes religieux, à l'année 1834, l'objet suivant :

« 16 *Februarii, sacramentis morientium præmunitus, obiit Reverendus* DD. Mathias Ronveaux, *ex-religiosus Abbatiæ Aureæ Vallis, Luxemburgus, ætatis* 86 *annorum, alteraque die in cœmeterio nostro in Weiler-ad-Turrim sepultus fuit.*

Britz, rector loci.

Mais que savait-on de ce vénérable religieux d'Or-

val, natif de la ville même de Luxembourg (1), au sujet de la prophétie d'Orval ? Un ancien instituteur du pays, Michel Ternus, retiré à une lieue de là, à Syren, et que nous vîmes le lendemain, nous cita un mot caractéristique de M. Britz, curé de Weiler-la-Tour, touchant Dom Mathias Ronveaux. « Il y a quarante ans environ, étant instituteur à Syren, me raconta Michel Ternus, j'étais un jour allé chez M. Britz, où se trouvait dans le moment de ma visite le Père Ronveaux : *Le Père est déjà avancé en âge*, me dit M. Britz en me montrant cet ancien religieux, *et cependant il prend encore soin de noter par écrit les prophéties : Der Pater ist ein alter mann, aber er schreibt noch auf die zukünftigen Dinge.* » C'est mot pour mot ce que nous dit cet homme pour l'avoir ainsi entendu en allemand de la bouche de M. Britz.

Voilà donc une trace, une première étincelle peut-être de l'ancienne prophétie d'Orval. Ce jour même, 20 juin, nous allions en entendre des détails inédits de la bouche même du petit-fils du fermier charitable qui avait recueilli chez lui Dom Ronveaux, après la ruine de l'abbaye d'Orval. Ce nouveau témoin mérite d'autant plus de confiance qu'il est prêtre et qu'il a connu personnellement Dom Ronveaux; c'est d'ailleurs le frère du missionnaire qui nous avait mis en main le premier fil conducteur. Après avoir fait visite à ce digne curé, dans son presbytère de Biver, nous le priâmes verbalement, comme nous l'avions déjà fait par lettre, de nous adresser par écrit le récit de ses souvenirs au sujet de Dom Ronveaux. Voici la lettre qu'il

(1) L'expression *Luxemburgus* exprime l'idée d'origine de la ville, et *Luxemburgensis*, du pays de Luxembourg.

nous adressa en conséquence, peu de jours après notre visite.

Biver, le 25 juin 1871.

Monsieur le curé,

« Je dois reconnaître que le R. Père Nicolas Jung, l'un de mes frères, ne vous a pas induit en erreur en vous écrivant que je pourrais vous donner des renseignements précieux au sujet de l'authenticité de la prophétie d'Orval. Je regrette toutefois de n'avoir pas mis dans le temps mes souvenirs par écrit ; car j'ai passé aujourd'hui la cinquantaine et, n'aurais-je pas subi plusieurs graves maladies, que ma mémoire n'en serait pas moins infidèle au détail de bien des choses.

« Voici donc ce que je me rappelle sûrement ; puissent ce peu de mots vous aider à venger la prophétie d'Orval des doutes qu'on a voulu laisser planer trop gratuitement sur son origine véritable !

« Ma mère, Marie Meyer, native de Weiler-la-Tour, canton de Luxembourg, et morte en 1835, à l'âge de 38 ans, à Reckange-sur-Mess, canton d'Esch, après y avoir été mariée pendant 19 ans à Michel Jung mon défunt père, m'a souvent raconté, entre autres souvenirs de son enfance, qu'elle avait vu pendant plusieurs années, chez ses propres parents, alors fermiers à Weiler-la-Tour, un vénérable religieux d'Orval, du nom de Mathias Ronveaux qui s'était réfugié chez eux pendant la grande révolution. Après avoir passé un certain temps à la ferme, ce religieux, déjà avancé en âge, s'était rapproché de l'église et était allé demeurer au château dont un modeste appartement avait été mis à sa disposition. C'est là qu'il est mort en 1834.

« Ma mère, l'aînée de a famille, son frère Jean et sa sœur Elisabeth, car ils étaient trois enfants, eurent le bonheur d'être admis à prendre des leçons chez le vénérable religieux; il consacrait habituellement trois heures de la journée à leur enseigner la religion, la lecture, l'écriture, la langue allemande et les éléments de l'arithmétique, de l'histoire et de la géographie ; mais le catéchisme était par-dessus tout le livre de prédilection dans ces entretiens du bon vieillard avec ses écoliers.

« Dom Mathias Ronveaux était habituellement, d'après mes informations, silencieux, recueilli, et il ne s'est guère départi de cette réserve qu'avec la famille dont il était l'hôte vénéré.

« Ainsi, comme me l'a maintes fois raconté ma mère dont la mémoire était excellente, le bon religieux lui avait souvent fait part, ainsi qu'aux autres personnes de la maison, d'une certaine prédiction provenant d'un frère de l'abbaye d'Orval, prédiction que j'ai reconnue plus tard être identique avec le texte qui a été publié depuis sous le nom de prophétie d'Orval.

« Je me rappelle aussi que Dom Mathias Ronveaux, comme je le tiens encore de ma mère, connaissait et affectionnait d'autres prophéties, entre autres celle qui porte « qu'après l'achèvement d'un pont fixe sur le « Rhin près de Cologne, ce qu'on tenait alors pour une « impossibilité, une bataille des plus terribles serait « livrée aux environs de cette ville ; qu'en cette ren- « contre, un roi très-pieux venu du midi serait averti « avant la sainte messe que le combat allait s'engager « et que le roi répondrait qu'il voulait encore s'adresser « au Dieu des armées pour en obtenir lumière et cou- « rage ; et qu'après la messe, la bénédiction du très-

« Saint Sacrement lui serait donnée par un prêtre « fonctionnant de la main gauche. »

« Or, monsieur le Curé, le pont de Cologne est terminé depuis plusieurs années, et l'on raconte en ce moment qu'un prêtre des environs de cette ville fonctionne de la main gauche.

« Mais ne nous écartons pas de la prophétie d'Orval. Vous insistez dans l'une de vos lettres pour que je vous donne en détail le sens de cette prophétie dont le vénérable père Mathias Ronveaux a raconté les principaux traits en langue allemande à ma mère (celle-ci ne sachant pas le français.)

« Malgré le vague de mes souvenirs, depuis trente-cinq ans que ma mère est morte, je me rappelle surtout les détails suivants de la prophétie d'Orval, telle que le vénérable religieux l'a racontée à ma mère. Vous y trouverez quelques lacunes, mais je n'en puis rien.

« Il y avait autrefois à Orval, dit donc Mathias « Ronveaux, un frère de sainte mémoire jusqu'en ces « derniers temps, qui a prédit la ruine de l'abbaye. Il « surgira, dit ce frère, des hommes pervers qui boule- « verseront la France, et qui par haine de Dieu et de la « religion voudront anéantir l'Église. Mais un guerrier « arrivera d'une île pour s'emparer du gouvernement, « livrer avec une armée formidable des combats san- « glants, marcher de victoire en victoire, jusqu'à ce « qu'il ose s'attaquer au Vicaire de Jésus-Christ; alors « il sera chassé. »

« Voilà ce qui a été prédit par ce bon frère, disait « dom Mathias Ronveaux et ce que nous voyons s'ac- « complir. Mais, ajouta-t-il, je ne vivrai pas assez long- « temps pour être spectateur des autres catastrophes « annoncées par ce bon frère. « Car, a-t-il dit, il y aura

« de temps en temps des troubles partout; le peuple « français chassera encore ses rois pour donner leur « place à d'autres. Mais la malice des impies ne l'em- « portera que jusqu'au temps où les mécréants du « monde entier se seront entendus pour détruire la « vraie religion.

« Alors il y aura des perturbations horribles, telles « qu'on croira que la fin du monde approche. Le Tout- « Puissant permettra qu'il arrive des guerres épouvan- « tables, des maladies contagieuses et divers autres « fléaux, afin de punir les méchants et surtout les « mauvais chrétiens; car la plupart des mauvais « chrétiens se seront laissé plus ou moins séduire par « les ennemis de l'Église catholique...

« Mais Dieu ne permettra pas que les justes péris- « sent encore; un grand nombre d'entre eux s'efforcera « par des œuvres de zèle de ramener ces frères égarés; « mais tous n'écouteront pas la voix des pasteurs ni « celle de la conscience. C'est dans ce temps de désola- « tion que par compensation les juifs se convertiront « et adoreront le vrai Messie que leurs pères avaient « rejeté. Voilà donc la fin du monde. J'ai vu un grand « mur et derrière ce mur un feu impénétrable à mes « yeux. »

« Ma mère me parlait aussi de lunes pour fixer les diverses époques de la prophétie; mais je ne me rappelle pas leur nombre ni la place de chaque nombre.

« Voilà, monsieur le Curé, ce que je me rappelle de plus précis de cette relation de la prophétie d'Orval. J'ajoute que plus tard j'ai été agréablement surpris de voir ces paroles du religieux retiré à Weiler-la-Tour, concorder avec le texte livré pour la première fois à la publicité sous le nom de prophétie d'Orval, texte,

soit dit en passant, qui me semble se rapporter parfaitement avec celui rapporté dans la première édition de votre livre des *Voix Prophétiques.*

« Pour ce qui est du vénérable religieux retiré chez mes aïeux maternels de Weiler-la-Tour, je l'ai connu quelque peu moi-même, et je me rappelle l'avoir vu, notamment en 1825, à la fête patronale de St Martin, conduire à l'autel pour y célébrer les saints mystères.

« Tout le monde dans la paroisse ne parlait de lui qu'avec la plus grande vénération; car sa vie, ainsi que je l'ai appris de bien des personnes, était très-édifiante : il parlait peu et rarement, ne quittait sa chambre que pour se rendre à l'église ou se promener parfois au jardin du château. Quel était son nom de religion, je l'ignore; je sais seulement qu'il était originaire de la ville de Luxembourg et qu'il est mort en 1834, à Weiler-la-Tour, dans un âge fort avancé.

« Avec bien des regrets d'en être aujourd'hui réduit à ces souvenirs incomplets, je vous prie d'agréer,

« Monsieur le Curé,

« l'expression de mes sentiments de respect et d'amitié,

« Jacques Jung, curé à Biver. »

Nous pensons que cette lettre prouve surabondamment que la prophétie d'Orval était connue dans cette Abbaye, à la fin du siècle dernier, et que les textes qui en ont été publiés depuis 1839, s'ils sont écourtés en ne remontant qu'au « *jeune homme venu d'outre-mer* « *dans le pays du Celte-Gaulois,* » n'en concordent pas moins pour le fond avec le récit oral de Dom Mathias Ronveaux.

III

Nous ne craindrons pas non plus d'opposer le témoignage de Dom Ronveaux à celui de Dom Arsène Freymuth qui, étant curé de Tintigny, au diocèse de Namur où il est mort en 1837, à l'âge de soixante-dix-huit ans, « n'a jamais dit mot ni de prophète ni de « prophétie d'Orval » (1). D'abord Dom Arsène, qui était intimement connu de M. Jeantin, l'historien d'Orval, a été, selon que l'écrit celui-ci (2), avec Dom Anselme le dernier profès reçu à l'Abbaye d'Orval. Il était donc bien moins au courant des traditions de la maison que Dom Ronveaux, âgé déjà de quarante-six ans lorsque celle-ci fut sécularisée et ruinée.

En second lieu, l'emploi de Dom Arsène lui avait peu fourni l'occasion de feuilleter les livres et manuscrits de l'Abbaye et d'entendre les conversations intimes des anciens religieux. M. Jeantin lui assigne en effet l'emploi de sacristain de l'église des Novices à Orval; mais cette fonction peu laborieuse lui permettait le cumul de celle de cellérier, selon la lettre de Bastogne citée plus haut. D'après une lettre du 17 août de l'année courante que M. H. Freymuth, curé de Signeulx, le neveu de Dom Arsène, nous fait l'honneur de nous écrire, son oncle était *maître de basse-cour* à Orval.

Ces différents emplois, confiés au plus jeune profès de la maison, sacristain des novices, cellérier et maître

(1) Lettre écrite de Bastogne le 16 mars 1849, au *Journal de Bruxelles* qui l'a reproduite dans son nº du 19 mars suivant.

(2) Les Chroniques d'Orval, II Partie, ch. 21.

de basse-cour, permettent très-bien d'expliquer qu'il n'ait rien lu, ni su, ni entendu de la prophétie d'Orval, sans qu'il soit nécessaire de faire de Dom Arsène un incrédule à l'article des prophéties modernes, comme il s'en rencontre tant, même de nos jours, parmi les fidèles et peut-être plus encore dans le clergé, soit séculier, soit régulier, ainsi que nous en recevons chaque jour la preuve. Quant à Dom Ronveaux que son origine de la ville même de Luxembourg avait favorisé sous le rapport des études classiques, il était arrivé par son âge, nous le présumons du moins, à un emploi plus à même de l'initier à la vie intime de l'Abbaye.

Nous avons vu d'ailleurs que le programme d'études qu'il suivait pour l'éducation des enfants de la ferme de Weiler-la-Tour, dépasse les limites des connaissances usuelles pour des campagnards ; ni ses élèves ni leurs parents n'auraient d'eux-mêmes pensé à l'histoire et à la géographie,alors que leurs semblables, même aujourd'hui, s'en tiennent en pratique à la lecture et à l'écriture avec les premières règles de l'arithmétique. De plus le caractère si réservé de Domi Matthias Ronveaux, sa profonde piété, sa foi en l'avenir qui le fait espérer contre toute espérance, tout cela n'indique-t-il pas que, sans être un esprit faible et crédule, il était une de *ces âmes aimantes et bien faites* dont parle saint François de Sales, *qui ont plus de disposition et trouvent plus de suavité à croire qu'à douter ?*

IV.

Mais passons à d'autres preuves que nous avons recueillies récemment touchant ce fait que la prophétie d'Orval était connue avant la révolution.

« Cette prophétie, nous écrit, à la date du 24 juin dernier, M.M... le chef d'une des familles les plus honorables de Metz, en nous priant néanmoins d'avoir la discrétion de ne pas publier son nom, cette prophétie était répandue dans les environs d'Orval, à Carignan, Montmédy, Stenay, Verdun, avant la révolution de 1790. Des hommes honorables et très-véridiques avaient entendu lire cette prophétie à l'Abbaye même d'Orval en 1784 ou 1785 : ces hommes sont morts, mais il existe encore des personnes de leur descendance directe qui tiennent de leur bouche la tradition de l'existence déjà ancienne alors de la prophétie en question.

Puis l'auteur de la lettre cite deux faits qu'il nous a lui-même racontés et qui se rapportent le premier à son grand-père maternel, originaire de Nancy, et le second à son propre père, M.M...

« A Nancy, dit-il, cette prophétie était connue dès l'année 1790 ; elle était imprimée et plus complète que les éditions qui circulent aujourd'hui, c'est-à-dire que les faits qui s'accomplirent depuis 1790 y étaient tous relatés.

« (Ainsi) vers 1789 ou 1790, la prophétie d'Orval fut lue avec les passages qui avaient trait à la grande révolution, dans un salon où se trouvaient réunies plusieurs personnes notables, entre autres M. de Rimb..,

M. Lhom... depuis conseiller d'État et directeur général des mines. Celui qui en donna lecture, M. L..., ami de ces deux notables, était un homme très-grave, très-religieux, très-austère, qui remplissait de hautes fonctions financières en Lorraine (c'est l'aïeul maternel de M. M...). Il interrompit une partie de trictrac pour appeler l'attention de l'assistance sur cette prophétie, en faisant remarquer combien elle était effrayante et à quel point l'avenir de la France était sombre. M. L..., qui était fils d'un échevin de Nancy, n'échappa à la guillotine que par la mort de Robespierre ; il est mort en 1799. »

M. M... père avait été fonctionnaire dans les Ardennes du côté de Carignan, avant la révolution. Comme tel, il avait connu le Révérend Père abbé d'Orval et c'est dans l'abbaye même que la prophétie en question lui avait été communiquée, ainsi que nous l'écrit et nous l'a dit verbalement son fils aîné, qui a eu l'obligeance de mettre à notre disposition une copie de la célèbre prophétie écrite de la main même de M. M... Celui-ci étant mort en 1831, sa copie remonte au moins à la restauration. Elle nous a semblé être écrite vers 1810 à 1820, tant l'écriture en est sûre et nette, et le papier jauni de vétusté.

V.

Ce détail nous amène à transcrire un mot sur l'auteur des falsifications de la prophétie d'Orval à la suite desquelles est intervenue la circulaire de Mgr de Verdun en 1849. « Le falsificateur dont vous me parlez, » nous écrit Madame C. de V., originaire de Ver-

dun, « s'était, à ce qu'il paraît, occupé peu sérieuse-
« ment de la prophétie d'Orval. Il est mort, il y a, je
« crois, quatre ou cinq ans. Il l'a affirmée et niée tout
« à la fois, sans qu'on ait pu savoir de lui la vérité.
« Il était très-bizarre et parlait d'habitude peu sé-
« rieusement. »

Cette réponse nous a été adressée à la suite d'un voyage de Madame de C.., à Verdun. Cette dame avait bien voulu nous épargner cette perte de temps et prendre pour nous, dans cette ville, les informations les plus sûres au sujet de la prophétie d'Orval pour laquelle, soit dit en passant, elle ne professe aucun enthousiasme ni aucun sentiment exagéré de confiance.

Nous ne pensons donc point outrepasser les bornes de la charité ni de la justice en disant que le falsificateur de la célèbre prophétie en a menti à son évêque comme il en avait menti au public.

VI.

De son travail apocryphe est cependant résulté un vrai bien : le texte primitif de la prophétie a été recherché avec plus de soin ; à son défaut, les copies les plus anciennes ont été rapprochées entre elles ; leurs variantes assez nombreuses,mais d'une importance fort secondaire d'ailleurs, ont été constatées, et de là est résulté le livre que M. l'abbé Lacombe, chanoine de la primatiale de Bordeaux a publié sous le titre suivant : *La prophétie d'Orval rendue à l'authenticité depuis l'an* 1793,*par des preuves matérielles, logiques et mathématiques, appuyées de nombreux témoignages con-*

temporains déposés à la bibliothèque publique de Bordeaux(1).

L'auteur si respectable de la brochure : *Le grand Pape et le grand Roi* que les lecteurs du *Messager du Sacré-Cœur* reconnaissent sans qu'il se nomme, dit de son côté (2) « qu'il peut garantir l'authenticité de la prophétie d'Orval par deux témoignages irréfragables : 1° celui de M. Morel, ancien grand-vicaire de Bordeaux, si vénéré dans cette ville et qui a affirmé, à plusieurs reprises, à des personnes vénérables qui me l'ont répété, qu'il avait dans ses mains, depuis avant 1793, le manuscrit de la prophétie d'Orval tel que nous l'imprimons ici ; 2° celui du R. P. Blancal, supérieur des Missionnaires de Montauban, qui a lu de ses propres yeux une copie de la prophétie transcrite en 1807 et qui existe encore à Saint-Nazaire (Tarn-et-Garonne). »

Voilà assez de preuves pour établir sûrement que la prophétie d'Orval était connue dès avant la Révolution de 1789 et, à Orval, les quelques religieux de l'Abbaye, et au dehors par des ecclésiastiques et des laïques tous également honorables.

VII.

Avant d'arriver au texte même de la Prophétie, que le lecteur me permette encore quelques mots sur l'historique de ces célèbres prévisions. Le village d'Orval où gisent les ruines désolées de l'abbaye de ce nom,

(1) Un vol. in-18 de 230 pages, chez Ducos, à Bordeaux. 1749.
(2) Le grand Pape, etc., p. 58, en note.

appartenait autrefois au duché de Luxembourg, et se trouvait sous la juridiction de l'archevêché de Trèves; il fait aujourd'hui partie du Luxembourg belge et ressort de l'évêché de Namur. Il est situé non loin de la frontière française, dans la forêt de Chiny, à peine à deux heures de marche de Montmédy. C'est là que fut fondé en 1070, par des Bénédictins d'Italie, un premier monastère qui passa, peu d'années après, aux mains des chanoines de Trèves, pour se réformer ensuite, d'après l'esprit et l'impulsion de saint Bernard, aux disciples de qui cet établissement religieux avait enfin été offert.

Peut-être est-ce l'illustre Abbé de Clairvaux qui donna lui-même à ce nouveau fleuron de son ordre le nom de *vallée d'Or, Aurea Vallis, Or-Val*, tant la solitude y versait de trésors célestes dans l'âme! Hélas! dans ces immenses ruines d'Orval, nos canons révolutionnaires n'ont fait grâce ni à l'église ni à la bibliothèque. Le seul écho encore vivant de l'Abbaye, écho particulièrement cher à notre patrie, dont il annonce les destinées, c'est cette prophétie d'Orval, vrai cri du désert aux générations présentes, pour les guider dans le dédale de l'avenir.

A quel temps remontent ces prévisions ? Quel en est l'auteur? En quelle langue ont-elles été primitivement écrites? L'imprimerie s'en est-elle jamais emparée avant la Révolution? Comment ne nous en reste-t-il que la dernière partie ? Autant de questions que nous ne prétendrons par résoudre mais dont la réponse importe assez peu aujourd'hui à la prophétie en elle-même.

Telle qu'elle nous reste, elle a quatre-vingts ans de date, par conséquent quatre-vingt ans d'épreuve; et si cela ne suffit pas, les révolutions nouvelles,

auxquelles nous prêtons encore le flanc, apporteront bientôt un témoignage de plus, pour ou contre la prophétie d'Orval.

« Ce qu'il y a de certain, dit l'auteur de l'*Avenir dévoilé*, XII, Prophétie d'Orval, p. 112, c'est qu'en 1793, Mgr de Chamon, évêque de Saint-Claude, et plusieurs personnages de distinction prirent connaissance de cette fameuse Prophétie dans l'abbaye d'Orval même, où ils s'arrêtèrent en émigrant. Elle était écrite en style gaulois, difficile à lire, parce qu'il fallait chercher le sens des mots surannés, rétablir en différents endroits le texte à demi effacé et faire une sorte de traduction. Le texte complet de cette prophétie concernait tous les événements antérieurs à cette époque, en remontant jusqu'au temps où elle fut inspirée ; puis il s'étendait dans l'avenir, comme nous le voyons ici, jusqu'à la persécution de l'antechrist, à la fin des temps. Le fragment relatif aux événements futurs d'alors, c'est-à-dire à partir de Bonaparte et de sa campagne d'Égypte, fut copié en présence de l'évêque de Saint-Claude, par un prêtre de ses amis qui l'accompagnait en exil. Durant l'émigration française, cette pièce fut communiquée à un grand nombre d'évêques et de personnes distinguées, qui la transcrivirent plus ou moins fidèlement quant à la lettre, mais avec exactitude quant au fond. Et depuis cette époque, la *Prophétie* dite d'*Orval* eut à diverses reprises un retentissement immense dans toute l'Europe, mais surtout en France.

« D'après plusieurs attestations respectables, le texte primitif, aujourd'hui perdu, de cette Prophétie était en latin ; il renfermait des prédictions remontant jusqu'au règne des derniers Valois. Les plus anciennes

traductions connues de nos contemporains, et qui, toutes, ont été plus ou moins francisées, ne contiennent qu'une partie seulement des prédictions du texte latin, et semblent indiquer, par les restes de leur vieille texture, surtout dans les passages précédant notre fragment, qu'elles datent de la fin du xve siècle.

« Quoiqu'il soit regrettable que les copistes n'aient pas respecté scrupuleusement l'intégrité de la traduction gauloise primitive, leurs corrections ou rajeunissement de style, faits seulement dans le but de rendre celui-ci plus intelligible aux lecteurs peu versés dans le vieux langage, ne changent rien au fond ni au sens de la Prophétie d'Orval, ainsi que le prouve la réalisation ponctuelle, jusqu'à présent, du texte des anciennes copies. »

VIII.

Nous allons donner maintenant le texte de la Prophétie d'après le travail de M. le chanoine Lacombe et quelques autres copies qui remontent au commencement de ce siècle. Nous le partagerons en versets et par paragraphes, selon les règnes, avec quelque commentaire à la suite de chacun d'eux. Nous nous permettrons une seule liberté à l'égard du texte, celle d'en remplacer les quelques mots surannés et peu intelligibles à la plupart de nos lecteurs, par les mots correspondants de notre français moderne. Est-ce que Bossuet, Corneille, saint François de Sales perdent beaucoup à ce qu'on n'y lise plus *françois* pour *français, moult* pour *beaucoup?* Et si nous lisons, dans la prophétie d'Orval *armée* pour *ost, jamais* pour *oncque*, le langage n'en deviendra que plus égal et plus clair, et alors qui voudra s'en plaindre ?

I. LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE.

(1793-1804.)

« 1. En ce temps-là, un jeune homme, venu d'outre-
« mer dans le pays des Celtes-Gaulois, se manifestera
« par conseils de force.

« 2. Mais les grands ombragés l'enverront guerroyer
« dans l'île de la captivité.

« 3. La victoire le ramènera au pays premier.

« 4. Les fils de Brutus seront bien stupides à son
« approche, car il les dominera et prendra le nom
« Empereur. »

La prophétie débute ici par les premiers faits et gestes du Corse, Napoléon Bonaparte, depuis le siége de Toulon, la campagne d'Italie et l'expédition de l'Egypte jusqu'aux victoires du Consulat et à la proclamation de l'Empire, le 18 mai 1804, dont l'aigle fut pris pour emblême.

II. LE PREMIER EMPIRE.

(1804-1814.)

« 5. Beaucoup de hauts et puissants rois seront
« en crainte vraie, car l'aigle enlèvera bien des scep-
« tres et des couronnes.

« 6. Fantassins et cavaliers, portant aigles sanglan-
« tes, avec lui courront, autant que moucherons dans
« les airs; et toute l'Europe sera bien ébahie et bien
« sanglante.

Digitized by Google

« 7. Car il sera tellement fort, que Dieu sera cru « guerroyer avec lui.

« 8. L'Église de Dieu bien désolée (1789-1802) se « console quelque peu en voyant de nouveau ouvrir ses « temples à ses brebis égarées en si grand nombre, et « Dieu est béni.

« 9. Mais c'est fait. Les lunes sont passées.

« 10. Le Vieillard de Sion a élevé vers Dieu les cris « de son cœur fort endolori par peine cuisante, et voilà « que le puissant est aveuglé à cause de ses péchés « et crimes.

« 11. Il quitte la grande ville avec une armée comme « jamais on n'en vit de pareille ; mais aucun guerrier « ne tiendra bon devant la face du temps, et voilà que « le tiers de son armée et encore le tiers a péri par le « froid du Seigneur tout-puissant.

« 12. Mais deux lustres (dix ans) sont passés depuis « le siècle de la désolation, comme j'ai dit en son lieu; « de toutes leurs forces ont crié vers Dieu les veuves et « les orphelins ; et voilà que Dieu n'est plus sourd.

« 13. Les hauts abaissés reprennent force et se « liguent pour abattre l'homme tant redouté. »

Le premier empire qui succéda au siècle de la désolation, dura dix ans ; par le concordat signé en 1802, l'Église avait pu se consoler quelque peu; mais bientôt Napoléon, aussi despote au spirituel qu'au temporel, non content de bouleverser les royaumes, voulut faire passer sous le joug la Sainte-Église elle-même, dont il jeta le chef auguste dans les fers. Désormais c'est fait de lui; la campagne de Russie brise d'un trait le colosse qui, de défaite en défaite, est réduit à signer son abdication à Fontainebleau même, où il avait si cruellement détenu Pie VII prisonnier.

III. LA PREMIÈRE RESTAURATION.

(1814—1815.)

« 14. Voici venir avec eux le vieux sang des siècles « qui reprend place et lieu en la grande ville, pendant « que cet homme, tombé si bas, s'en va au pays « d'outre-mer d'où il était venu. »

Les Bourbons remontent sur le trône; mais un roi-philosophe comme Louis XVIII ne savait pas assez reconnaître que la religion et la justice chrétienne sont la seule base durable des trônes; une année n'est pas écoulée, et le trône de France chancelle de nouveau.

IV. LES CENT JOURS.

(1815.)

« 15. Dieu seul est grand ! La onzième lune n'a pas « lui encore, et le fouet sanguinolent du Seigneur re- « vient en la grande Ville, et le vieux sang quitte la « grande Ville. »

Dieu seul est grand et il le fait sentir une fois de plus à Louis XVIII, en lâchant de nouveau sur lui le Vautour de l'Europe.

V. LA SECONDE RESTAURATION SOUS LOUIS XVIII.

(1815-1825.)

« 16. Dieu seul est grand ! Il aime son peuple et a « le sang en haine. La cinquième lune a relui sur maints « guerriers d'Orient; la Gaule est couverte d'hommes

« et de machines de guerre ; c'en est fait de l'homme
« de mer.

« 17. Voici encore venir le vieux sang de la Cape.

« 18. Dieu veut la paix et que son saint Nom soit
« béni. Or une paix grande et florissante sera au pays
« des Celtes-Gaulois. La fleur blanche est en bien
« grand honneur, et la maison de Dieu chante à l'envi
« les saints cantiques. »

Napoléon ne fait cette fois que passer comme un torrent bientôt à sec, pour faire place aux beaux jours de Louis XVIII et de Pie VII.

VI. LE RÈGNE DE CHARLES X.

(1825-1830.)

« 19. Cependant les fils de Brutus voient avec co-
« lère la fleur blanche, et obtiennent règlement puis-
« sant : aussi Dieu en est-il de nouveau irrité, à cause
« de ses élus, et aussi parce que le saint jour continue
« à être profané. Cependant il veut bien tenter le re-
« tour vers lui par dix-huit fois douze lunes. »

Sous Charles X, les révolutionnaires continuèrent à arracher au trône les concessions antireligieuses et antisociales qui amenèrent bientôt une nouvelle révolution : la vengeance céleste fut cependant à moitié comprimée pendant ces dix-huit ans qui vont suivre, tant le Seigneur recule avant de laisser s'appesantir le bras de sa justice !

VII. LOUIS-PHILIPPE.

(1830-1848.)

« 20. Dieu seul est grand ! Il purge son peuple par « maintes tribulations, mais toujours les mauvais « auront fin.

« 21. Cependant une grande conspiration contre la « Fleur blanche chemine dans l'ombre, par mains de « compagnies maudites, et le pauvre vieux sang de la « Cape quitte encore la grande ville, et grande est la « joie des fils de Brutus.

« 22. Voyez comme les serviteurs de Dieu crient bien « fort vers Dieu, et que Dieu reste sourd par le bruit « de ses flèches qu'il retrempe en sa colère pour les « mettre au sein des mauvais.

« 23. Malheur aux Celtes-Gaulois ! Le coq efface la « Fleur blanche et un grand s'appelle le Roi du peu- « ple. Grande commotion se fera sentir chez les gens, « parce que la couronne sera posée par les mains d'ou- « vriers qui ont guerroyé dans la grande Ville. »

Le règne de Louis-Philippe a été une épreuve pour l'Église et en même temps un dernier répit accordé par la miséricorde du Seigneur aux méchants pour se reconnaître et se convertir; mais ni le Roi des Français, ni ses compagnies maudites ne voulurent prêter l'oreille aux avertissements d'En-Haut; les flèches célestes vont désormais abattre les mauvais qui finiront par se dévorer les uns les autres.

VIII. LA SECONDE RÉPUBLIQUE.

(1848-1852.)

« 24. Dieu seul est grand! Le règne du mauvais sera « vu croître; mais qu'ils se hâtent! voilà que les pen- « sées des Celtes-Gaulois se choquent et que grande « division est dans leurs conseils. »

Après Louis-Philippe, qui tombe victime des factieux qui l'avaient élevé, ceux-ci croient tenir définitivement le pouvoir, mais bien court est leur règne, car le peuple appelé à voter en décide autrement.

IX. LE SECOND EMPIRE.

(1852-1870.)

« 25. Le Roi du peuple aussi se verra d'abord bien « faible, et pourtant il ira contre bien des mauvais. « Mais il n'était pas bien assis et voilà que Dieu le « jette bas. »

Qu'on veuille bien le remarquer, *ce Roi du peuple* est celui qui est sorti de l'urne de tant de plébiscites, Napoléon III, qu'il ne faut pas confondre ici avec celui *qui s'est appelé de son chef le Roi du peuple*, Louis-Philippe, que jamais le vrai peuple français n'a été appelé à confirmer sur son trône usurpé. Napoléon III, bien faible d'abord, avait pris avec la Révolution des engagements que, devenu puissant, il voulut entendre dans ses propres intérêts. Mais il n'avait pas encore terminé le fameux couronnement de l'édifice, qu'il se trouva lui-même bien inopinément jeté bas à Sedan.

X. LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE.

(1870-1872.)

« 26. Hurlez, fils de Brutus, appelez sur vous les « bêtes qui vont vous dévorer. Grand Dieu! quel « bruit d'armes! Il n'y a pas encore un nombre plein « de lunes et voici venir maints guerriers.

« 27. C'est fait, la montagne de Dieu a crié vers « lui dans sa désolation; les fils de Juda ont crié « vers Dieu, de la terre étrangère, et voilà que Dieu « n'est plus sourd.

« 28. Quel feu va avec ses flèches! Dix fois six « lunes et pas (1) encore dix fois six lunes ont nourri « sa colère.

« 29. Malheur à toi, grande Ville! Voici des rois « armés par le Seigneur; mais déjà le feu t'a égalée « à la terre.

« 30. Et pourtant tes justes ne périront pas, Dieu « les a écoutés.

« 31. La place du crime est purgée par le feu; le « grand ruisseau a éconduit toutes rouges de sang ses « eaux à la mer.

« 32. Et la Gaule vue comme délabrée va se re- « joindre. »

Cette période de la Prophétie est en voie de s'accomplir. Au 4 septembre 1870, les fils de Brutus, sans consulter le vrai peuple français, ont acclamé la

(1) Les plus anciennes copies portent *et pas* encore, au lieu de *et puis* encore.

République de leurs hurlements, et ont par leur incapacité et leur désunion appelé sur la France s armées ennemies qui, à l'heure qu'il est, n'ont pas encore dit leur dernier mot. Ils ont imposé la République de force à la France qui venait de gémir près de dix-huit ans, c'est-à-dire un cycle non plein de lunes, sous le despotisme énervant de Napoléon III. Et cette reine des nations a-t-elle jamais entendu sur son propre sol un tel bruit d'armes! Les chassepots et les mitrailleuses d'un côté, l'artillerie formidable d'un ennemi double en nombre et en discipline ont fait presque de la moitié de la France un horrible champ de bataille. Et pourquoi, sinon pour venger les sacriléges infligés à l'Église et les violences faites aux souverains légitimes, surtout à la suite de la guerre d'Italie. Mais Paris est complice de tous les attentats qui désolent la chrétienté depuis près d'un siècle : la Ville coupable a reçu un premier châtiment qui n'est peut-être que le prélude d'un désastre plus complet. En attendant, que les justes prennent les moyens que dicte la prudence chrétienne pour échapper au fléau, car c'est pour eux que se préparent les beaux jours annoncés par toutes les prophéties : ces jours devront-ils coûter un éclatant miracle à la Providence, elle le fera par amour pour eux : puis nous dirons encore *Gesta Dei per Francos.*

XI. LA RESTAURATION SUPRÊME DU TRÔNE ET DE L'AUTEL.

« 33. Dieu aime la paix! Venez, jeune prince, quit-
« tez l'île de la captivité; joignez le lion à la Fleur
« blanche, venez.

« 34. Ce qui est prévu, Dieu le veut.

« 35. Le vieux sang des siècles terminera encore de « longues divisions.

« 36. Alors un seul pasteur des peuples sera vu dans « la Celte-Gaule.

« 37. L'homme puissant par Dieu s'assiéra bien; « beaucoup de sages règlements appelleront la paix. « Dieu sera cru guerroyer avec lui, tant prudent et « sage sera le rejeton de la Cape.

« 38. Grâce au Père de la miséricorde, la Sainte « Sion chante de nouveau dans ses temples un seul « Dieu grand.

« 39. Une foule de brebis égarées s'en viennent boire « au ruisseau vif.

« 40. Trois princes ou rois mettent bas le manteau « de l'erreur, et voient clair en la foi de Dieu.

« 41. En ce temps-là, un grand peuple de la mer « reprendra la vraie croyance en deux tierces parts.

« 42. Dieu est encore béni pendant quatorze fois six « lunes et six fois treize lunes.

« 43. Dieu est las d'avoir prodigué ses miséricordes, « et cependant il veut, en vue des bons, prolonger la « paix encore pendant dix fois douze lunes. »

Voilà donc les jours magnifiques après lesquels soupire le monde entier. Le salut nous arrivera de l'antique maison de Bourbon qui redeviendra le bras droit de l'Église et l'aidera à faire régner au dehors comme au dedans la seule vraie foi catholique à laquelle se convertiront les hérétiques, individus et peuples, notamment l'Angleterre et l'Écosse.

XII. DÉCHÉANCE SUPRÊME.

« 44. Dieu seul est grand! Les biens sont faits, les « saints vont souffrir.

« 45. L'homme du mal, arrivé de deux sangs, prend « croissance.

« 46. La Fleur blanche s'obscurcit pendant dix fois « six lunes et six fois vingt lunes, pour ne plus repa- « raître.

« 47. Beaucoup de mal, guère de bien en ce temps-là; beaucoup de villes périssent par le feu. »

Nous ne sentons que trop que l'humanité est à son déclin : ce sont les prodiges de la grâce céleste qui empêchent une décadence trop rapide des justes; mais l'antechrist se montre, les bons rois disparaissent, le jour des grands combats n'est pas loin.

XIII. LA FIN DES TEMPS.

« 48. Alors enfin Israël vient au Christ-Dieu tout « de bon.

« 49. Les sectes maudites et le peuple fidèle sont en « deux parts bien marquées.

« 50. Mais c'est fait : alors Dieu seul sera cru, et la « tierce part de la Gaule et encore la tierce part et « demie n'a plus de croyance, comme aussi tout de « même les autres gens. »

51. Et voilà déjà six fois trois lunes et quatre fois cinq lunes que tout se sépare, et le siècle de fin a commencé.

52. Après un nombre non plein de lunes, Dieu combat par ses deux justes et l'homme de mal a le dessus.

« Mais c'est fait. Le Dieu Très-Haut met un mur « de feu qui obscurcit mon entendement et je n'y vois « plus. Qu'il soit béni à jamais! Amen ! »

En additionnant ces différents nombres lunaires, on arrive, pour l'année du triomphe de l'antechrist à 1911 qui est aussi l'année que le vénérable Holzhauser y assigne, dans son interprétation de l'apocalypse (1); « Au milieu de l'année de Jésus-Christ 1855, dit-il, dans le XIXe siècle, naîtra l'antechrist et il vivra cinquante-cinq ans et demi. »

Cette déduction ne serait-elle que probable, nous ne devrions trembler pour nous et pour les âmes de nos frères,et redoubler maintenant de piété et de zèle afin que le grand jour ne nous trouve point désarmés, ni nous, ni ceux confiés à nos soins!

(1) Interp. de l'Ap., liv. VI, sect. I., ch. 3.

ÉPILOGUE.

Arrivé à la fin de notre tâche que nous avons dû reprendre et refaire inopinément, nous croyons être néanmoins demeuré de plus en plus fidèle au précepte sacré de la charité fraternelle qui doit unir tous les hommes et tous les peuples dans le Christ Notre-Seigneur.

Cependant, nous devons le confesser, la Fille aînée de Sion, en quelque extrémité que nous la voyions, toujours réduite comme le voyageur laissé demi-mort sur le chemin de Jéricho, la France demeure invinciblement à nos yeux la Reine des nations : Reine abaissée encore aujourd'hui presque jusqu'aux enfers avec la Ville Éternelle à qui elle a fait un moment défaut, mais Reine triomphante demain avec ce miraculeux Pontife qui a dépassé les années de Pierre et qu'elle rétablira dans toutes ses prérogatives.

Qu'il nous soit donc permis de terminer ces pages par ce cri de sainte espérance parti naguère du cœur de l'un de nos plus éloquents évêques :

« A ne regarder que la marche et que les chances naturelles des affaires, dit Mgr Pie, l'illustre évêque de Poitiers (1), notre situation pourrait paraître une si-

(1) *Mandement de Mgr l'Évêque de Poitiers,* portant publication de la Bulle Apostolique qui annonce la suspension du Concile Œcuménique. Reproduit par le *Propagateur* de Lille, N° du 28 novembre 1870.

tuation désespérée. Nous l'avouons : autant notre confiance est pleine et absolue, autant elle est dénuée de fondement humain. Mais Dieu a fait une œuvre divine ici-bas : il a posé dans notre Occident, il a posé à Rome le centre de cette œuvre, le siége de la souveraineté religieuse. Et le même Dieu a choisi notre nation pour être le principal appui de Rome : et nous ne voyons pas qu'après quatorze siècles écoulés, il ait préparé à l'Église latine un autre soutien temporel que le nôtre. Dieu ne nous a donc pas rejetés de sa face ; et nous demeurons encore, dans ses desseins, le soldat nécessaire de son Église. Voilà la raison décisive, je ne dis pas de notre espérance, mais de la certitude de notre délivrance et de notre salut.

« Courage ! *Notre Dieu est « le Dieu qui mortifie et « qui vivifie, qui conduit à la porte des enfers et qui « en ramène, qui abaisse et qui relève.* » Courage ! Si Rome est la Jérusalem des temps chrétiens, ses Pontifes ont déclaré plus d'une fois que la France était leur tribu de Juda. Or, voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées, et ce que je vous répète en son nom : « *Le temps est proche et le jour n'en est pas bien éloi- « gné... Le Seigneur aura encore pitié de Jacob, et il « consolera encore Sion, et il choisira encore Jérusa- « lem... Et le sacrifice de Juda et de Jérusalem agréera « au Seigneur comme aux siècles passés et dans les « années antiques...* »

PIEUSE PROTESTATION

OU

PRIÈRE AFFECTUEUSE A LA TRÈS-SAINTE VIERGE POUR OBTENIR LA GRACE D'UNE BONNE MORT.

—

Voir la page 93 de ce volume, où il est question de l'estime que fait la très-sainte Vierge de cette touchante prière, connue en Italie sous le nom de *Protesta.*

—

O Vierge Marie, Mère du divin Sauveur du monde, admirable entre toutes les femmes, Reine des Anges et du Ciel, Fleur des Patriarches, Couronne des Martyrs, venez à mon secours.

Fontaine de consolation et de bonté, Source de miséricorde et de pardon, Temple de Dieu, Sanctuaire de l'Esprit-Saint, Étoile d'allégresse, Consolation de la mer, Cèdre de pénitence, Mère très-pure et très-chaste, ô vous qui êtes au-dessus de toutes les Vierges, consolez mon cœur, montrez-moi vos miséricordes, enseignez-moi vos vertus, gravez en moi le nom de Jésus, votre adorable Fils.

Je vous recommande mon âme pour l'heure où je mourrai ; faites que je n'aie plus le malheur d'offenser par le péché votre bien-aimé Fils Jésus, mon Rédempteur ; délivrez-moi de tout mal. Ainsi soit-il.

O très-sainte Vierge, si la faveur m'a été faite de pouvoir, malgré mon indignité, me prosterner à vos

pieds avec l'humilité d'un serviteur et l'amour d'un enfant, je sens que c'est surtout en ce moment où je vais vous demander la grâce la plus importante, celle de laquelle dépend mon bonheur éternel; c'est *que mon âme s'endorme de la mort des Justes.* Mourir saintement est la grâce que je vous supplie de m'accorder, grâce difficile à obtenir, je l'avoue : car si le pas le plus difficile pour l'homme est celui de la mort, il est plus difficile encore de mourir de la mort des Justes, et il est surtout difficile de mourir en Juste quand on a été pécheur. Cependant, malgré tout, je ne désespère pas; bien plus, la difficulté elle-même augmente ma confiance. Par cela même que cette grâce est difficile à obtenir, j'ai recours à vous, je vous la demande et je l'espère de vous, parce que, seule après Dieu, vous pouvez tout ce que vous voulez, au ciel et sur la terre. Il n'y a rien de difficile qui, pour vous, ne soit facile, et il vous suffit de vouloir une chose, pour qu'elle soit faite : *Tout pouvoir vous a été donné au ciel et sur la terre, afin que tout ce que vous voulez, vous puissiez le réaliser :* c'est saint Bernard, votre serviteur si dévoué, qui nous le dit.

Oh ! combien y en a-t-il qui, après avoir été de grands pécheurs, sont morts, grâce à vous, de la mort des Justes ! Pour moi, ô Vierge, je ne vous demande pas qu'à ma dernière heure vous m'accordiez ces marques d'amour que vous avez données à vos plus chers serviteurs, en les favorisant de votre aimable présence, en les comblant de consolations et de caresses, en les fortifiant, en allant même jusqu'à les servir de vos mains avec une tendresse qu'ignore même une mère. Ces faveurs, je ne les mérite pas, je ne les espère pas, je n'y prétends pas; elles sont réservées à ces âmes

fortunées qui, par une vie angélique, se sont rendues dignes de recevoir de vous, à l'heure de leur mort, ces précieux témoignages de votre amour. Pour moi, il me suffit que vous m'obteniez la grâce de bien mourir. Néanmoins je vous demande aussi d'être présente à mon trépas, par votre protection et votre tout-puissant secours. Accordez-moi la patience dans les douleurs de mon agonie ; faites que j'expire, avec votre nom si doux sur les lèvres, et en baisant les plaies sacrées du Crucifix.

Ah ! combien je redoute qu'oppressé alors par la grandeur de mes maux, je ne sache pas en ce moment-là avoir recours à vous autant que le besoin extrême où je serai, le demandera ; c'est pourquoi je m'adresse à vous maintenant pour cette dernière heure et je vous dis avec le Prophète : *Lorsque ma force me fera défaut, ne m'abandonnez pas.* Lorsque mon intelligence faillira avec mes forces, lorsque j'aurai presque perdu le sentiment de la vie, lorsque le corps accablé sera un obstacle aux opérations de mon âme, oh ! alors, ô Marie, ne m'abandonnez pas. Secourez à cette heure-là votre pauvre serviteur N..., qui, délaissé de tous, n'aura plus d'autre soutien que le vôtre. O miséricordieuse Mère, si vous daignez me recevoir à l'ombre de votre patronage, je m'avancerai tranquille vers les ténèbres de la mort, et je pourrai dire avec David : *Alors même que je marcherai au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi.* O vous, Vierge pleine de pitié, au nom de cette immense douleur que vous avez ressentie au pied de la Croix à la mort de votre divin Fils, soyez-moi propice à l'heure de la mienne ; daignez souscrire à présent à mon humble demande, afin de l'exaucer

au dernier jour de ma vie, et que, protégé par vous dans le dernier passage, je puisse aller jouir dans l'autre vie de la splendeur de votre gloire, pour vous louer, vous bénir et vous aimer dans les siècles des siècles et pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Que la très-sainte Trinité et l'auguste Sacrement de l'autel soient connus et aimés de tous!

Bénie soit la sainte et immaculée Conception de la bienheureuse Vierge-Marie !

(*Extrait de la Vie de la vénérable sœur Véronique de N.-D.-des-Sept-Douleurs.*)

FIN

6 GEN 1872

TABLE

Dédicace de l'ouvrage I
Préface. VII
Déclaration de l'auteur. XII
Introduction XIII
Voix Prophétiques. 5

PREMIÈRE PARTIE

Signes et Apparitions prophétiques. 7

PREMIÈRE SECTION

Signes et Apparitions de Notre-Seigneur.

CHAPITRE I.

LA CROIX DE MIGNÉ.

(17 décembre 1826.)

I. Défi à la Révolution. — II. La Croix de Migné prédite sept ans d'avance. — III. Récit de l'apparition. — IV. Sentiment de Cassini. — V. L'Église reconnaît le prodige. — VI. Effet produit sur les bons et sur les méchants. — VII. Secrets desseins de la Providence dans ce signe admirable. 9

CHAPITRE II.

LE SCAPULAIRE DE LA PASSION.

(26 juillet 1846.)

I. Première apparition. — II. Deux autres apparitions. — III. Promesses de Notre-Seigneur. — IV. Sanction de l'Église. 22

CHAPITRE III.

LES HOSTIES SANGLANTES DE VRIGNE-AUX-BOIS.

(Février-mai 1859. — 2 septembre 1870.)

I. Première Hostie sanglante, du 7 février. — II. Sa description. — III. Seconde Hostie sanglante du 8 mai. — VI. Troisième Hostie sanglante du 8 mai. — V. Quatrième Hostie sanglante du 15 mai. — VI. Sentiment du Cardinal Gousse et munificence des fidèles. — VII. Admirable état de conservation jusqu'à ce jour, de l'Hostie sanglante du 15 mai. — VIII. Coïncidence mystérieuse entre le signe sanglant de Vrigne-aux-Bois et la catastrophe de Sedan 26

CHAPITRE IV.

LARMES VERSÉES PAR LE SAINT-CIBOIRE A ALLONVILLE PRÈS AMIENS.

(Avril-juillet 1857.)

I. Premières larmes. — II. Un témoin du prodige. — III. Fait du 3 juin. — IV. Effet produit sur les populations 36

CHAPITRE V.

SUEUR DE SANG D'UNE STATUETTE DE L'ENFANT JÉSUS A BARI (ITALIE).

(Depuis le 19 mars 1866.)

. Sueur de sang et mouvements miraculeux. — II. Débuts de ces signes. — III. Images et linges teints de sang. — IV. Prodige du Vendredi-Saint 1868. — V. Description d'une image ensanglantée 44

DEUXIÈME SECTION.

Signes et apparitions prophétiques de la Sainte-Vierge.

CHAPITRE I.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE.

(Septembre 1830.)

I. Marie, la Reine de nos combats présents. — II. Origine de la Médaille miraculeuse. — III. Marie la recommande en personne. — IV. Tactique à observer par les *Médaillés* de Marie. — V. Un mot de commentaire. — VI. Fruits merveilleux de la Médaille miraculeuse. 49

CHAPITRE II.

APPARITION DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

(19 septembre 1846.)

I. Les deux bergers de la montagne de la Salette. — II. Apparition de la Sainte-Vierge. — III. Plaintes et menaces de Marie. — IV. Le double secret. — V. Quelques mots à ce sujet. — VI. Mélanie communique aujourd'hui une partie du sien. — VII. Deux lettres de Mélanie à sa mère. — VIII. Le secret de Maximin. — IX. Apparition de Notre-Dame de la Salette à un jeune enfant. — X. Deux autres Apparitions. — XI. Preuve de l'Apparition de la Salette. — XII. La fontaine miraculeuse. — XIII. La cause des châtiments annoncés n'est que trop réelle. — XIV. Où en sommes-nous de ces châtiments ? 57

CHAPITRE III.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A OBERMAUERBACH EN BAVIÈRE.

(12 mai 1848.)

I. Le prodige de Obermauerbach a eu peu de retentissement jusqu'ici. — II. Première apparition. —

III. Seconde apparition. — IV. Troisième apparition et mission donnée au jeune berger Jean Stichelmair . 86

CHAPITRE IV.

APPARITION ET PROPHÉTIE DE LA SAINTE-VIERGE A CERRETTO, EN TOSCANE.

(19 mai 1853.)

I. Véronique Nucci, jeune fille de douze ans, voit la Sainte-Vierge lui apparaître tout en pleurs ; elle s'entretient avec la *Mère des-Sept-Douleurs* des péchés innombrables de ce temps et des châtiments qui en seront la suite. — II. Nouvelles apparitions de Marie. — III. Source miraculeuse. — IV. Véronique se consacre à la vie religieuse. — V, VI et VII. Nombreuses apparitions qui encouragent Véronique dans la voie des expiations volontaires. — VIII. *Dieu a les mains trop larges* pour qui lui demande des souffrances. — IX. Véronique meurt en odeur de sainteté à l'âge de 20 ans, le 9 novembre 1862 91

CHAPITRE V.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A LOURDES.

(Du 11 février au 16 juillet 1858.)

I. La Grotte de Lourdes. — II. Bernardette Soubirous. — III. Première apparition de la Sainte-Vierge à Bernardette. — IV. Seconde apparition. — V. A la troisième apparition, la Sainte-Vierge demande à Bernardette un pèlerinage de quinze jours à la Grotte. — VI. *Il faut prier pour les pécheurs.* — VII. Secret confié à Bernardette ; une chapelle à ériger. — VIII. *Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !* — IX. Œuvres satisfactoires. — X. Source miraculeuse. — XI. *Je suis l'Immaculée Conception.* — XII. Adieu de Marie à Bernardette. — XIII. Entrée de Bernardette en religion 103

CHAPITRE VI.

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE A PONTMAIN (FRANCE.)

(le 17 janvier 1871.) 124

CHAPITRE VII.

LA MADONE DE PIE IX, A ROME.

(mai 1871.)

I. Le Pontife de la Madone et la Madone du Pontife. — II. Origine de cette Madone. — III. Elle verse des larmes. — IV. Motifs d'espérer contre toute espérance. 137

TROISIÈME SECTION.

Apparitions des Saints.

CHAPITRE I.

APPARITION DU BIENHEUREUX ANDRÉ BOBOLA, A WILNA, EN 1819.

I. Le Père Korzeniecki, dominicain de Wilna. — II. Le Bienheureux lui apparaît et lui prédit la résurrection de la Pologne, à la suite d'une grande guerre . . . 143

CHAPITRE II.

PRODIGE DE LA STATUE DE SAINT DOMINIQUE, ARRIVÉ A SURIANO, EN CALABRE.

(Le 15 septembre 1870.)

I. Coïncidence du prodige avec l'attentat contre Rome. — II. Le Sanctuaire de Suriano. — III. Commencement du prodige. — IV. La statue de saint Dominique prêche la foule des pèlerins. — V. Le prodige est surnaturel et divin. — VI. Ce qu'il présage et ce qu'il enseigne 148

CHAPITRE III.

APPARITION DE LA VÉNÉRABLE ROSE VENERINI.

(A Rome, les 5 et 7 mai 1871.)

I. Maladie mortelle de Victoire Romanini. — II. Premières apparitions de la V. Rose Venerini. — III. Commencement de guérison. — IV. Dernière apparition et réponses d'extrême consolation pour le Saint-Père. — V. Témoignage de la religieuse miraculée 155

CHAPITRE IV.

APPARITION D'UNE AME DU PURGATOIRE ARRIVÉE DANS UN COUVENT DE BELGIQUE.

(Octobre-décembre 1870.)

I. Une jeune Française au noviciat dans un couvent de Belgique. — II. Elle voit en Purgatoire l'âme de son père récemment décédé. — III. L'Apparition lui révèle les causes de la ruine de la France. — IV. Ce que les personnes consacrées à Dieu endurent en Purgatoire pour leurs infidélités à la grâce. — V. Le défunt est délivré le jour de Noël 1870 162

QUATRIÈME SECTION.

Les Stigmatisées. 169

CHAPITRE I.

MARIE DE MOERL.

(1812-1868.)

I. Sa première jeunesse. — II. Son état extatique attire les populations du Tyrol. — III. Apparition des stigmates en 1834. — IV. Maison paternelle de Marie de Moerl. — V. Sa vie intérieure. — VI. Comment la Passion de Notre-Seigneur agit sur elle. — VII. Sa conduite avec le dehors. VIII. Tableau de la stigmatisée en

extase. — IX. Elle passe de la maison paternelle au couvent des Franciscaines. — X. Elle pénètre l'intérieur des âmes. — XI. Elle s'immole pour la Sainte-Église romaine. — XII. Sa bienheureuse mort. . . 171

CHAPITRE II.

L'ADDOLORATA DE CAPRIANA OU MARIE-DOMINIQUE LAZZARI.

(1815-18.)

I. Piété précoce de la patiente. — II. Ses premières souffrances. — III. Les stigmates douloureux lui sont accordés par le Seigneur. — IV. Sa vie intérieure. — V. Ses rapports avec les étrangers. — VI. Autres dons surnaturels. — VII. Ce qu'elle endura le Vendredi-Saint 1836 192

CHAPITRE III.

LA STIGMATISÉE D'ORIA EN ITALIE, PRÈS DE NAPLES.

I. Correspondance de *l'Univers*. — II. L'état extatique de la stigmatisée mis à l'épreuve par la police piémontaise. — III. Grandes faveurs surnaturelles et vue à distance. — IV. Quelques prophéties de la stigmatisée. 203

CHAPITRE IV.

LOUISE LATEAU, DE BOIS-D'HAINE, EN BELGIQUE.

(Née le 30 janvier 1850.)

I. Étude médicale du Dr Lefebvre sur Louise Lateau. — II. Premières années de Louise. — III. Son héroïsme pendant le choléra. — IV. Apparition des stigmates. — V. Caractère de ses stigmates. — VI. Elle devient extatique. — VII. Visite d'un évêque-missionnaire à Louise, au moment de l'extase. — VIII. Combien peu elle se soucie du bruit qui se fait autour

d'elle. — IX. Dernières nouvelles. — X. Visite de remerciement d'un officier français recommandé à ses prières lors de la guerre de Prusse 208

CINQUIÈME SECTION.

Signes prophétiques dans les éléments.

231

CHAPITRE I.

LE TORRENT DES CARCERI DE SAINT FRANÇOIS, PRÈS D'ASSISE.

233

CHAPITRE II.

LE DÉBORDEMENT DU TIBRE.

(27, 28 et 29 décembre 1870.) 236

CHAPITRE III.

LA FONTAINE INTERMITTENTE DE DARBRES, AU DIOCÈSE DE VIVIERS.

(19 juin 1871.) 243

CHAPITRE IV.

UNE FATA MORGANA DANS LE PAYS DE POSEN.

(2 février 1871.) 245

CHAPITRE V.

TREMBLEMENT DE TERRE TERRIBLE AU THIBET

(Avril 1870.) 247

SECONDE PARTIE.

Prophéties proprement dites 255

PREMIÈRE SECTION.

Prophéties des Saints, des bienheureux et des personnages déclarés vénérables par la Sainte-Église.

CHAPITRE I.

PROPHÉTIES DE SAINTE HILDEGARDE.

(1098-1180).

I. Notice historique. — II. Sainte Hildegarde raconte l'origine de ses écrits. — III. Lettres prophétiques au clergé de Cologne et à celui de Trèves. — IV. Chute définitive du Saint-Empire Romain et amoindrissement du domaine temporel du Saint-Siége. — V. Guerres sanglantes avant la paix universelle. — VI. Nouvelle ère de prospérité spirituelle et temporelle. — VII. Différentes particularités de ces jours fortunés. — VIII. Vision touchant les divers âges du monde et la persécution de l'antechrist. 257

CHAPITRE II.

PROPHÉTIES 1° DE SAINTE GERTRUDE, ABBESSE DE HELDELFS (1322-1392), 2° DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE ET 3° DE LA VÉNÉRABLE MÈRE, MARIE DE JÉSUS, TOUCHANT LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

I. Saint Jean l'Évangéliste révèle à sainte Gertrude tout ce qu'il y a de richesse dans le cœur de Jésus, dont la connaissance est principalement réservée aux derniers temps. — II. Révélation faite à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque sur le même sujet. — III. La mère Marie de Jésus, nouvel apôtre de cette dévotion;

ce que Notre-Seigneur lui révèle au sujet du vœu de Louis XVI. — IV. Elle accepte d'être une victime perpétuelle. — V. Notre-Seigneur insiste auprès d'elle pour le parfait accomplissement des vœux de son Divin Cœur. 280

CHAPITRE III.

PROPHÉTIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(1347-1380.)

I. Sainte Catherine ne vécut que pour l'exaltation de la sainte Église Romaine. — II. Lettre prophétique de la Sainte à son confesseur. — III. Autre prédiction où elle annonce le triomphe suprême de l'Église après le grand schisme d'Occident et les calamités qui en sont résultées. 292

CHAPITRE IV.

PROPHÉTIE DE SAINT VINCENT-FERRIER.

(1350-1419.)

I. Saint Vincent-Ferrier, prédicateur du jugement dernier. — II. Ce qu'il annonce des hommes apostoliques des derniers temps. — III. Sa prophétie est conforme à celle de sainte Catherine de Sienne et de sainte Thérèse. 300

CHAPITRE V.

PROPHÉTIE DU V. GRIGNON DE MONTFORT, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE FRANCE.

(1673-1716.)

I. Œuvres apostoliques du V. Grignon de Montfort. — II. Maternité spirituelle de la Sainte-Vierge. — III. Marie est la souveraine dominatrice des âmes et la porte du Ciel. — IV. Elle initie les grandes âmes à la perfection. — V. Secours qu'elle leur accordera dans les

derniers temps. — VI. Raisons qui ont retardé jusqu'ici le règne parfait de Marie en ce monde. — VII. Guerre à mort entre les serviteurs de Marie et satan jusqu'à la fin des siècles. — VIII. Magnifiques destinées des grands serviteurs de Marie dans les derniers temps du monde. — IX. Ces temps approchent. 305

CHAPITRE VI.

PROPHÉTIES TOUCHANT L'EXPANSION DU CULTE DE SAINT JOSEPH, NOTAMMENT D'APRÈS SAINT BERNARDIN DE SIENNE ET LE DOMINICAIN ISIDORE DE ISOLANIS.

(XV et XVI siècles.)

I. Ensemble des prophéties sur saint Joseph et leur parfait accomplissement. — II. Texte du dominicain Isidore de Isolanis. 326

CHAPITRE VII.

PROPHÉTIE DE SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.

(1676-1751.)

I. Zèle de saint Léonard pour obtenir la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge. — II. Première lettre prophétique de la paix universelle qui doit suivre cette proclamation. — III. Autre lettre sur le même sujet. 331

CHAPITRE VIII.

PROPHÉTIES D'ANNA-MARIA TAÏGI.

(1769-1837).

I. Quelques traits de sa vie. — II. Circonstance du pontificat de Pie IX. — III. Triomphe définitif de la cause de l'Église. — IV. Constance de ceux qui auront l'esprit d'humilité. — V. Les plans de la Révolution déjoués au moment d'aboutir. — VI. Vingt-sept années de pontificat de Pie IX. — VII. Résumé des autres prophéties attribuées à Anna-Maria Taïgi. 335

CHAPITRE IX.

PROPHÉTIE DU VÉNÉRABLE JEAN-BAPTITTE-MARIE VIANNEY, CURÉ D'ARS.

I. Ses prophéties n'ont pas été rendues publiques jusqu'ici. — II. Il prédit à un novice les événements les plus marquants de Paris jusqu'au triomphe définitif de la bonne cause 344

SECONDE SECTION.

Prophétie des personnages renommés par leur piété dans la Sainte Église, mais sur qui le Saint-Siége ne s'est pas encore prononcé.

CHAPITRE I.

PROPHÉTIES DU V. BARTHÉLEMY HOLZHAUSER. (1613-1658).

I. Ses œuvres sacerdotales et son commentaire de l'Apocalypse. — II. Caractère du sixième âge du monde. — III. Le grand Monarque et son règne sur la chrétienté. — IV. Triomphe de l'Église. — V. Le grand Concile du Vatican annoncé; un seul Pasteur et un seul troupeau. 351

CHPITRE II.

PROPHÉTIE DE LA SŒUR DE LA NATIVITÉ. (1731-1798).

I. Vision emblématique de la Révolution et de ses ravages. II. Le saint Concile du Vatican prédit. — III. Temps de rénovation. — IV. Il ne reste plus que très-peu de siècles jusqu'à la fin du monde. — V. Signes précurseurs du règne de l'antechrist. — VI. Esprit de prophétie des derniers temps. — VII. Grandes conquêtes de la Sainte-Église. 361

CHAPITRE III.

PROPHÉTIE DU PÈRE NECHTOU

(Mort vers 1790).

I. Premières prophéties du Père Nechtou. — II. La contre-révolution aura lieu après un d'Orléans. — III. Crise affreuse, plusieurs villes, Paris notamment, seront détruites. — IV. Grand triomphe de l'Église après cette crise. — V. Révolution en Angleterre. — VI. Comment faire pendant ces bouleversements ? 371

CHAPITRE IV.

PROPHÉTIE DE LA SŒUR MARIANNE DE BLOIS.

I. Ses premières prédictions concernent le rétablissement des Ursulines de Blois. — II. La Restauration, la Monarchie de juillet et la République de 1848. — III. Traits généraux des événements de 1870 et 1871. — IV. Que ces troubles sont effrayants ! — V. Le grand combat. — VI. Enfin les bons triomphent. — VII. Un *Te Deum* sans pareil. — VIII. Qui règnera ? — IX. Circonstances de la lutte suprême. 378

CHAPITRE V.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

(1774-1824).

I. Nombreux détails de sa vie de victime volontaire, en réparation des crimes de la Révolution. — II. Lutte entre la lumière et les ténèbres. — III. Le grand Pape Pie IX. — IV. Le monde du mal, en danger de périr par d'affreuses catastrophes. — V. Combats de l'Église. — VI. Bataille et triomphe, sous l'égide de la Sainte-Vierge et de saint Michel 388

CHAPITRE VI.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'ÉLISABETH CANORI-MORA.

(Morte le 5 février 1825.)

I. Sa vie d'immolation. — II. Vision de l'Enfant-Jésus baigné dans le sang de ses blessures. — III. Elisabeth détourne les malheurs de l'Église. — IV. *Malheureuse ville de Rome!* — V. Les méchants exterminés. 414

CHAPITRE VII.

PROPHÉTIES DE L'ABBÉ SOUFFRANT, CURÉ DE MAUMUSSON.

(Mort en 1825.)

I. Différentes copies de ces prophéties. — II. De la chute de Napoléon Ier à celle de Napoléon III. — Grandes calamités qui précèderont la véritable Restauration. — IV. Le Grand-Monarque. — V. La guerre qui le précèdera. 425

CHAPITRE VIII.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'UNE RELIGIEUSE TRAPPISTINE.

(Morte en 1828.)

I. Ses dons surnaturels. — II. Le Vautour de l'Europe. — III. Le combat suprême entre les bons et les méchants. — IV. Les deux arbres symboliques et le couronnement du Grand-Monarque par le Pape. 430

CHAPITRE IX.

PROPHÉTIES DE MARIE LATASTE.

(1822-1847.)

I. Beauté de ses écrits. — II. La proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. — III. *Vieillard, sèche tes larmes, je te bénis.* — IV. Ce que peut devant Dieu l'Église suppliante. — V. Rôle prépondérant de

la Fille aînée de l'Église. — VI. Dieu flagelle la France infidèle à sa mission. — VII. *France, ta vertu de charité* criera vers le ciel; le rejeton du vieil arbre. — VIII. La Sainte-Vierge essaye de détourner de la France d'immenses calamités. — IX. Le bien y est débordé par le mal. — X. L'Ange exterminateur au-dessus de Paris. — XI. Menaces de Notre-Seigneur contre Paris 441

CHAPITRE X.

PROPHÉTIES DE LA SŒUR ROSA-COLOMBA.

(1781-1847.)

I. Ce qu'elle dit de Louis-Philippe. — II. Charles-Albert, Victor-Emmanuel, Napoléon III. — III. Persécution terrible. — IV. Plus de calme jusqu'à ce que la Fleur blanche soit de nouveau remontée sur le trône de France, alors plusieurs peuples se convertiront. — V. L'Italie envahie par les Russes et les Prussiens . 456

CHAPITRE XI.

PROPHÉTIE DU PÈRE BERNARD-MARIE CLAUTI.

(Mort en 1849.)

I. Secours admirable de Dieu quand tout semblera perdu. — II. Un fléau sans pareil, uniquement fatal aux impies 461

CHAPITRE XII.

VISIONS PROPHÉTIQUES DE MARIA-ANTONIA DEL SENOR.

(Morte le 17 avril 1863.)

I. Vision de la persécution actuelle qu'endure Pie IX et des débuts du Concile. — II. Grandeur de la lutte et son heureuse issue. 464

CHAPITRE XIII.

PROPHÉTIES DE LA MÈRE ALPHONSE-MARIE DE NIEDERBRONN.

(1814-1867.)

I. Épreuves et succès de la mère Alphonse-Marie. — II. Dieu châtiera les grands. — III. Le méchants ne feront qu'épurer l'Église 470

CHAPITRE XIV.

RÉVÉLATION TOUCHANT UNE TERRIBLE RÉVOLUTION QUI NOUS MENACE PROCHAINEMENT.

(Du 13 février 1860.)

I. Malheurs qui vont éclater, et péchés à réparer. — II. Danger que courent les tièdes; paix de Dieu après l'épreuve 474

CHAPITRE XV.

PROPHÉTIES DE LA MÈRE DU BOURG.

I. Reproches de Notre-Seigneur au règne de Louis-Philippe. — II. Marie et les saints retardent les coups de la justice. — III. Il n'y a plus de digue au torrent des mauvaises passions. — IV. *La crise suprême et le Prince Dieudonné* 478

CHAPITRE XVI.

PROPHÉTIE DE MADELEINE PORSAT.

(1843-1870.)

I. Mission donnée à Madeleine. — II. Les sept crises. — III. La dernière crise. — IV. Marie remporte la victoire sur satan. — V. Splendeur de son triomphe . 482

CHAPITRE XVII.

VISIONS PROPHÉTIQUES D'UN CURÉ DÉVOUÉ AU CULTE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

I. Nécessité de la Réparation. — II. La guerre civile divise la France et y occasionne de grandes calamités. — III. Triomphe à Rome et en France. 491

CHAPITRE XVIII.

PROPHÉTIES ALLEMANDES.

I. Lutte suprême en Westphalie entre le Nord et le Midi. — II. Incidents de la lutte. 497

CHAPITRE XIX.

PIE IX.

I. La roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole. — II. La France ne saurait être amoindrie sans dommage pour l'Église. — III. Pie IX compte toujours sur la France. — IV. Combien il prie pour elle. V. Espérances manifestées dans l'Encyclique du 1er novembre 1870. — VI. Allocution de Carême aux curés de Rome en 1871. VII. Réponse de Pie IX à la députation des catholiques français, à propos du jubilé du 16 juin. — VIII. Aux dames françaises. — IX. Aux jeunes romains du cercle de Saint-Pierre. . 501

TROISIÈME SECTION.

Prophéties célèbres dont les auteurs ne sont qu'imparfaitement connus 517

CHAPITRE I.

PROPHÉTIE DE SAINT-REMI.

(439-533.)

I. Texte de la prophétie. — Traditions qui s'y ajoutent. . 519

CHAPITRE II.

PROPHÉTIE DE SAINT MALACHIE.

(1094-1148.)

I. Historique de la prophétie de saint Malachie et mes de d'interprétation. — II. Série prophétique des Souverains Pontifes depuis Pie VI jusqu la fin des temps. 522

CHAPITRE III.

PROPHÉTIE DU FRÈRE HERRMANN LEHNINN.

(XIIIe siècle.)

I. Origine de cette prophétie et son intérêt. — II. Premiers malheurs de Lehninn. — III. Les Hohenzollern se glorifient de deux *Burg*, au XVe siècle. — IV. Suite des onze générations protestantes de la prophétie. — V. La Restauration . . . . . 53[illegible]

CHAPITRE IV.

LA PROPHÉTIE D'ORVAL.

I. Polémiques qu'a soulevées la prophétie
II. Dom Mathias Ronveaux, religieux d'Orval, mort en 1804, a connu la prophétie; précieux témoignage qu'il en a rendu. — III. Pourquoi Dom Arsène a ignoré la prophétie. — IV. Nouveaux faits historiques en faveur de celle-ci. — V. Ce qu'il est permis de croire du falsificateur de 1848. — VI. Nouvelles recherches à ce sujet. — VII. Historique de la prophétie d'Orval. — VIII. Texte et interprétation 542
ÉPILOGUE. 571
Pieuse protestation ou prière affectueuse à la très-sainte Vierge pour obtenir la grâce d'une bonne mort. . . 57[illegible]

Brux., A. VROMANT, [illegible] ...*apelle*, 3.

005706152

Digitized by Google